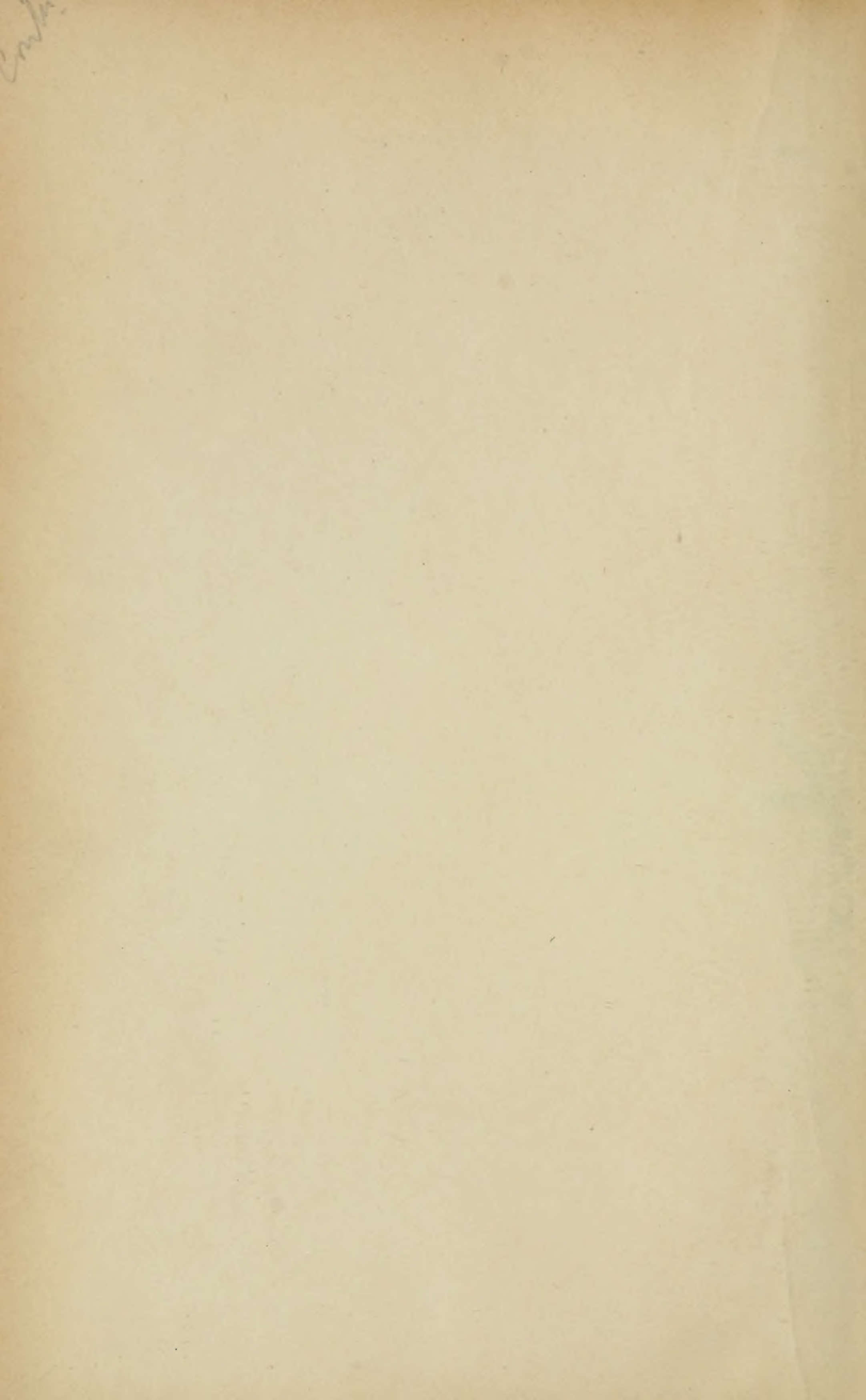






HISTOIRE

DE LA

LANGUE ROUMAINE

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

50

HISTOIRE

DE LA

LANGUE ROUMAINE

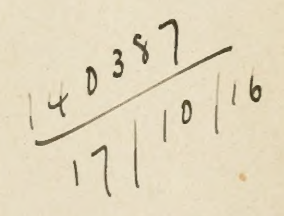
PAR

OVIDE DENSUSIANU

TOME PREMIER

LES ORIGINES





PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1901

A MESSIEURS

GASTON PARIS ET ADOLPHE TOBLER

HOMMAGE RECONNAISSANT

DE LEUR ANCIEN ÉLÈVE

PRÉFACE

L'ouvrage que nous présentons au public est le premier essai fait pour étudier l'histoire de la langue roumaine depuis ses origines jusqu'à nos jours. Comme tel, il ne sera pas exempt de lacunes et contiendra plus d'un point prêtant à la critique; nous serons les premiers à le reconnaître et à profiter des observations des savants compétents.

Notre livre a pour but de réunir en un ensemble les différents travaux qu'on a publiés jusqu'ici, en Roumanie et à l'étranger, sur tel ou tel chapitre de l'histoire du roumain. Pour chaque question que nous avons traitée, nous nous sommes efforcé de mettre à contribution les études les plus importantes dont elle a fait l'objet. Cette partie de notre travail n'a pas été l'une des plus aisées. Étant donnée la pauvreté, en matière de philologie romane, des bibliothèques de Bucarest, nous avons dû compléter nos matériaux à l'étranger, mais nos courts séjours en France et en Allemagne ne nous ont pas toujours permis de pousser les recherches aussi loin que nous l'aurions voulu. Il se peut donc que quelques travaux nous aient échappé. Nous croyons toutefois avoir produit pour chaque sujet ce qui était essentiel et nous espérons que notre publication donnera une idée assez fidèle de l'état actuel de nos connaissances.

Sur plusieurs questions, nos opinions diffèrent de celles qui sont courantes aujourd'hui en Roumanie;

nous nous attendons même à ce qu'elles ne soient pas toujours approuvées par les philologues de notre pays. La manière dont nous nous représentons la formation de la langue roumaine n'est pas, en effet, de nature à satisfaire les susceptibilités de nos compatriotes. Il nous importe cependant peu que la philologie vienne parfois dissiper les illusions patriotiques auxquelles on tient encore en Roumanie. Nous avons cru qu'il fallait rompre avec les préjugés qui ont influencé jusqu'ici les études sur le roumain. Notre seule préoccupation étant la recherche de la vérité, nous nous sommes imposé comme devoir de garder l'objectivité la plus absolue dans nos investigations et de sacrifier toute considération étrangère à la science. C'est pour ces raisons que notre livre s'adresse surtout aux lecteurs impartiaux et spécialement aux romanistes étrangers, qui pourront envisager les faits avec le même calme et le même désintéressement que nous.

Pour ce qui concerne l'arrangement de la matière, nous avons adopté le système du *Grundriss der romanischen Philologie*, suivi aussi par M. W. Meyer-Lübke dans sa *Grammatik der romanischen Sprachen*. Les discussions de détail et la bibliographie ont été données dans des notes à la fin des alinéas ou des paragraphes, sauf les cas où quelques ouvrages devaient être cités dans le corps même du texte. Ce procédé nous a paru plus commode que celui des renvois en bas des pages, qui empêche souvent les lecteurs de mieux suivre l'exposé. Nos notes s'adressent surtout aux spécialistes qui voudraient étudier les questions dans tous leurs détails et compléter les renseignements donnés par nous. Comme les matériaux que nous avons mis en œuvre sont fort dispersés et n'ont pas encore été coordonnés, nos notices bibliographiques ont dû être parfois plus déve-

loppées que nous ne l'aurions voulu. Nous croyons cependant n'avoir rappelé que ce qui méritait d'être connu et ce qui pourra faciliter les recherches ultérieures.

Quant à la transcription des sons, nous avons employé pour le daco-roumain l'orthographe phonétique, la seule qui nous semble praticable aujourd'hui et qui arrivera, nous espérons, avec le temps à s'imposer partout. Pour le macédo- et l'istro-roumain nous avons suivi le système de M. G. Weigand, quoique nous ne l'approuvions pas en tout. Nous nous sommes abstenu d'y introduire des innovations, pour ne pas rendre difficiles les recherches dans les textes publiés par ce savant.

En terminant, nous devons exprimer nos remerciements aux amis qui nous ont aidé dans notre travail et spécialement à M. M. Bartoli qui a bien voulu faire pour nous des recherches dans les bibliothèques de Vienne et nous communiquer quelques citations des ouvrages que nous n'avons pu avoir à Bucarest, et à M. J. Saroïhandy qui a eu l'obligeance de revoir à Paris les premières épreuves de notre livre.

Munich, octobre 1900.

O. D.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

a.-bulg. = ancien bulgare.
a.-esp. = ancien espagnol.
a.-fr. = ancien français.
a.-it. = ancien italien.
a.-port. = ancien portugais.
a.-prov. = ancien provençal.
a.-roum. = ancien roumain.
alb. = albanais.
allem. = allemand.
arét. = arétin.
arag. = aragonais.

ban. = parler roumain du Banat.
basq. = basque.
béarn. = béarnais.
bergam. = bergamasque.
bol. = bolonais.
bret. = breton.
bulg. = bulgare.
byz. = byzantin.

cal. = calabrais.
campid. = campidanien.
cat. = catalan.
celt. = celtique.
com. = dialecte de Côme.
corn. = cornique.
cr. = croate.
cum. = cuman.

dauph. = dauphinois.
dor. = dorien.
dr. = daco-roumain.

émil. = émilien.
eng. = engadin.
esp. = espagnol.

fr. = français.
franc-comt. = franc-comtois.
frioul. = frioulan.

gallur. = gallurien.
gasc. = gascon.
gén. = génois.
germ. = germanique.
goth. = gothique.
gr. = grec.

hong. = hongrois.

ion. = ionien.
ir. = istro-roumain.
it. = italien.

lat. = latin.
lecc. = dialecte de Lecce.
lith. = lithuanien.
logoud. = logoudorien.
lomb. = lombard.
lorr. = lorrain.
lucq. = lucquois.
lyonn . lyonnais.

mant. = mantouan.
mgl. = parler macédo-roumain de Meglen.

mil. = milanais.
modén. = modénais.
mold. = moldave.
mor. = morave.
mr. = macédo-roumain.

nap. = napolitain.
navarr. = navarrais.
néo-gr. = néo-grec.
norm. = normand.

ombr. = ombrien.
osq. = osque.

pad. = padouan.
parm. = parmesan.
pers. = persan.
pic. = picard.
piém. = piémontais.
pis. = pisan.
plais. = parler de Plaisance.
pol. = polonais.
port. = portugais.
prov. = provençal.

rom. = roman.
romagn. = romagnol.
roum. = roumain.
rtr. = rhétoroman.
ruth. = ruthène.

sic. = sicilien.
sienn. = siennois.
sl. = slave.
slov. = slovaque.

tarent. = tarentin.
tchèq. = tchèque.
tess. = tessinois.
tosc. = toscan.
transylv. = parler roumain de Transylvanie.
triest. = triestin.
tyr. = tyrolien.
tzig. = tzigane.

valaq. = valaque.
vaud. = vaudois.
vegl. = vegliote.
vén. = vénitien.
véron. = véronais.

wall. = wallon.

INTRODUCTION

On trouvera peut-être hardie notre tentative de donner une *Histoire de la langue roumaine*, surtout d'après un plan aussi développé que celui que nous nous sommes proposé de suivre. Les difficultés qu'un tel travail comporte ne sont pas toujours faciles à surmonter et elles pourraient décourager le philologue le plus dévoué à sa tâche et le plus consciencieux.

De tous les idiomes romans, le roumain est, en effet, celui dont le passé est le moins connu et le moins étudié. L'époque la plus importante de son histoire, celle qui comprend tout le moyen âge, ne peut guère être reconstituée d'après des sources directes, puisque, comme on le sait, on ne trouve aucun document écrit en roumain avant le XVIe siècle. Si quelques formes roumaines anciennes nous ont été conservées chez les chroniqueurs byzantins et dans des documents slaves et latins, elles sont trop peu nombreuses et extrêmement insuffisantes pour qu'on puisse se faire une idée plus précise de l'état de la langue avant le XVIe siècle. Le philologue se trouve par ce fait devant une lacune de plusieurs siècles et, faute de renseignements directs, il doit se contenter de simples inductions.

Les difficultés ne disparaissent pas quand on arrive au XVIe siècle et l'on veut tracer l'histoire de la langue roumaine à partir de cette époque jusqu'à nos jours. L'insuffisance des matériaux et le manque d'études préalables se ressentent à chaque pas et rendent malaisées les recherches de l'historien. Les textes qu'on a publiés jusqu'ici ne représentent qu'une petite partie de l'ancienne littérature roumaine et plusieurs d'entre eux n'ont pas été édités d'une manière irréprochable, de sorte

qu'ils ne peuvent toujours être mis à contribution par le philologue. Leur valeur est, en outre, inégale, puisqu'ils se composent en majorité de traductions qui, au point de vue syntaxique surtout, offrent un intérêt médiocre et doivent être utilisées dans la plupart des cas avec précaution. Les documents publics et privés, qui sont les plus importants pour connaître le passé d'une langue, n'ont été publiés qu'en très petit nombre. Et ceux-là même qui ont été tirés de la poussière des bibliothèques n'ont pas encore été étudiés à tous les points de vue, ce qui explique l'insuffisance des connaissances qu'on a aujourd'hui de l'ancien roumain. Si nous nous rapprochons des temps modernes et si nous voulons donner une image de l'état actuel de la langue roumaine, les choses se présentent certainement sous un aspect plus favorable ; mais ici aussi le philologue manque d'informations précises. La dialectologie roumaine en est encore à ses débuts, et il faudra plusieurs générations de travailleurs assidus pour arriver à établir l'extension géographique de telle ou telle particularité du roumain. Le macédo-roumain ne nous est pas suffisamment connu, malgré les travaux qui lui ont été consacrés dans ces derniers temps. Plus incomplets sont encore les renseignements que nous avons sur l'istro-roumain. Quant au daco-roumain, il reste aussi à être étudié plus consciencieusement, puisque plusieurs régions linguistiques des plus importantes de son domaine n'ont pas encore été explorées par les linguistes.

Ces circonstances expliquent pourquoi personne n'a encore osé écrire une *Histoire de la langue roumaine*, conçue sur un plan aussi étendu que le nôtre. Des obstacles aussi nombreux et aussi sérieux n'étaient guère de nature à tenter les philologues d'entreprendre un travail pareil.

D'autres raisons ont rendu plus difficile encore une telle entreprise.

La philologie roumaine a été dominée en général par un esprit peu scientifique et trop unilatéral. Les théories les plus extravagantes ont trouvé accès auprès des philologues et ont été défendues avec une ardeur, avec un fanatisme même, qui ne pouvait que nuire à la science. Des idées qu'on ne se donnait

pas toujours la peine de contrôler ont été répétées d'un ouvrage à l'autre et présentées avec confiance comme solutions définitives. Des préoccupations étrangères à la science n'ont pas non plus manqué de se mêler aux discussions scientifiques, pour égarer les savants et pour fausser l'interprétation des faits.

Ces défauts n'ont pas encore complètement disparu des habitudes de quelques savants, puisqu'ils sont bien enracinés dans la tradition philologique roumaine et remontent bien haut. Leur origine doit être cherchée dans les principes mêmes qui ont animé jusqu'ici la philologie roumaine. Il ne sera donc pas inutile de rappeler ici ces principes et d'exposer la manière dont on a envisagé, à différentes époques, le passé de la langue roumaine. Un tel exposé nous permettra de mieux connaître ce qu'on a fait jusqu'à présent pour l'histoire de la langue roumaine et ce qu'il reste encore à faire. Il montrera, en outre, quels sont les points sur lesquels nous nous écartons de ceux qui ont travaillé avant nous dans cette direction.

Les premiers qui aient étudié de près la langue roumaine sont les savants transylvains de la fin du XVIII[e] siècle. Les anciens chroniqueurs moldaves et valaques s'occupent aussi parfois des origines du roumain, mais seulement pour constater des faits de peu d'importance et connus depuis longtemps. Un Ureche ou un Miron Costin se contente de remarquer simplement que le roumain est une langue d'origine latine et qu'il se rapproche sur plus d'un point de l'italien. Les mêmes remarques se retrouvent chez Démètre Cantemir, qui s'efforce cependant d'aller plus loin que ses prédécesseurs et de résoudre des problèmes plus compliqués, comme, par exemple, celui de l'existence d'éléments daciques en roumain. Il va sans dire que de telles observations incidentes et isolées n'ont aucune valeur pour l'histoire de la philologie roumaine.

Dans les travaux des écrivains de Transylvanie, les recherches philologiques prirent d'emblée une place des plus importantes. Micu, Șincai et Maior, les représentants les plus dignes de l'école transylvaine, ne se contentèrent pas de constater et d'enregister tel ou tel fait linguistique propre au roumain ; ils employèrent

toutes les ressources que l'érudition pouvait leur offrir à leur époque pour établir les principes qui devaient être suivis, d'après eux, dans les études sur la langue roumaine.

Comme idées générales et comme tendances, il n'y pas de divergences marquantes qui séparent Micu, Şincai et Maior. Il vont toujours ensemble et défendent avec la même ardeur les principes qu'ils ont proclamés. Tous leurs travaux philologiques ne sont au fond que le développement d'une même idée maîtresse qu'ils regardent comme le point de départ de toute recherche sur l'histoire ancienne du roumain. Cette idée est la latinité de la langue roumaine, ce qui veut dire, d'après leurs conceptions, que le roumain n'est pas seulement une langue dérivée du latin, mais qu'il ne saurait contenir que des éléments latins. Pour justifier cette manière de voir, il fallait montrer que le roumain avait conservé avec fidélité son ancien fonds latin, que tous les idiomes étrangers avec lesquels il était venu en contact au cours des siècles n'avaient nullement altéré sa constitution interne et que si l'on y trouve quelques mots slaves, grecs, etc., ils sont en nombre insignifiant et pourraient, à la rigueur, être éliminés et être remplacés par d'autres, d'origine latine. Les trois écrivains transylvains n'épargnèrent rien pour prouver le bien fondé de leur thèse. En se mettant à l'œuvre, ils cherchèrent partout les faits qui leur semblaient nécessaires pour appuyer leurs opinions. Ces faits n'étaient pas toujours faciles à trouver, mais à force de raisonnements et de combinaisons hardies on pouvait arriver à les présenter de telle manière que personne ne doutât plus de leur justesse. Si les faits étaient souvent mal interprétés et plus souvent encore exagérés, cela importait peu. Le principal était de combattre avec énergie les adversaires des Roumains qui allaient jusqu'à contester à leur langue le caractère foncièrement latin, dans le but de la présenter comme un mélange de tous les idiomes barbares des pays balkaniques.

En dehors de ces questions, les philologues transylvains s'attachèrent à résoudre un autre point capital de l'histoire de la langue roumaine. Il fallait notamment prouver que le roumain représentait le latin des colons romains amenés par Trajan en

Dacie, et que la thèse soutenue par Sulzer et par Engel, qui plaçaient la naissance de la langue roumaine au sud du Danube, était complètement fausse. Cette question n'avait au fond rien à faire avec celle de la latinité du roumain, puisqu'on pouvait très facilement mettre en évidence le caractère latin de la langue roumaine même dans le cas où l'on admettait qu'elle était sortie du parler des Romains qui avaient colonisé le sud du Danube. Toutefois, une telle question se présentait aux yeux des écrivains latinistes comme l'une des plus importantes et dont la solution ne pouvait être retardée. Elle avait surtout une importance politique par le fait que les Roumains devaient montrer à leurs ennemis qu'ils avaient vécu pendant tout le moyen âge dans la région des Carpathes et que, par conséquent, ils étaient les maîtres les plus autorisés de la Transylvanie. Ce sont surtout ces considérations politiques qui animèrent les débats suscités par cette question. Mais, comme il arrive toujours quand la politique entre en jeu, le calme et la modération cédèrent la place aux polémiques violentes. Et, en effet, les discussions qui s'engagèrent entre les écrivains transylvains et les savants étrangers à propos de la continuité des Roumains au nord du Danube dégénérèrent en attaques qui rappelaient trop souvent le ton des pamphlets. La science y était invoquée à chaque moment, mais ce n'était pas toujours elle qui fournissait les armes aux combattants. Les convictions scientifiques qu'on croyait défendre, d'un côté comme de l'autre, n'étaient en réalité que des illusions et un moyen de cacher les vrais motifs qui avaient provoqué le débat. La cause qu'on voulait élucider était à proprement parler un procès que les philologues transylvains cherchaient à gagner à leur avantage. De toute cette lutte entre les deux partis, la science ne pouvait tirer aucun profit. Quand les discussions s'apaisèrent, on vit qu'on n'était pas bien plus avancé qu'auparavant et que la question qu'on avait soulevée était loin d'être résolue. L'acharnement avec lequel les écrivains roumains et allemands avaient embrassé leur cause devait forcément les empêcher d'étudier les faits avec calme et de voir qu'il y avait peut-être un peu de vérité dans l'opinion de chacun. Le manque de préparation philolo-

gique, d'un côté et de l'autre, rendit plus difficile encore la solution de cette question. Les études sur le roumain et les autres langues balkaniques étaient trop peu avancées au commencement du XIXe siècle pour qu'on ait pu y trouver des faits à l'appui d'une thèse comme celle qui tourmentait les écrivains de cette époque. C'est pour cette raison que les arguments que nous rencontrons chez les savants transylvains pour prouver la continuité des Roumains en Dacie ne sont que bien rarement empruntés à la philologie. C'est surtout à l'histoire qu'ils demandent les preuves dont ils ont besoin. Et quand l'histoire ne peut non plus leur prêter secours, ils s'adressent à la logique et s'efforcent de démontrer la justesse de leurs théories par des raisonnements abstraits, oubliant toutefois que ce qui est logique n'est pas toujours historique.

Si les efforts des écrivains transylvains n'ont pas eu les résultats qu'ils voulaient atteindre, il ne faut pas leur contester la grande part d'influence qu'ils ont eue dans le développement des études philologiques chez les Roumains. C'est à partir de Micu, Șincai et Maior qu'on commença à s'intéresser de plus près au passé de la langue roumaine. Leurs travaux stimulèrent la curiosité pour ce genre d'études et frayèrent la voie à d'autres savants.

Celui qui se montra le plus fidèle à la tradition inaugurée par l'école latiniste fut Timotei Cipariu. Quoiqu'il ait travaillé jusque dans le derner quart du XIXe siècle, alors que plus d'une idée mise en circulation par les écrivains transylvains avait cessé d'être généralement admise, il resta attaché avec une conviction inébranlable aux principes formulés par ses prédécesseurs. Il échappa cependant aux exagérations que d'autres n'ont pu éviter.

Cipariu reprit et développa sur plus d'un point les idées de Maior. Il y avait surtout un point où Maior s'était écarté de Micu et de Șincai et qui fut mieux précisé par Cipariu. C'était celui des rapports du roumain avec le latin. Tandis que Micu et Șincai considéraient le roumain comme une corruption du latin classique, Maior chercha à le rattacher directement au latin populaire. Cette idée que Maior avait emprunté aux philologues étrangers ne fit son chemin que bien lentement parmi les

savants roumains, et c'est un mérite de Cipariu de lui avoir accordé l'attention qu'elle méritait. Toutefois, Cipariu, de même que Maior, ne sut en tirer parti et il ne resta pas fidèle à ce qu'il avait admis en théorie. Quand il voulut expliquer tel ou tel mot roumain, c'est toujours le latin classique qu'il prit comme point de départ. Dans ses essais de réforme de la langue roumaine il se montra tout aussi inconséquent, puisque, pour donner un cachet plus latin aux mots roumains, il les rapprocha toujours des formes du latin classique, en les orthographiant presque de la même manière que celles-ci. Maior n'avait pu mettre en pratique les principes qu'il avait adoptés, puisqu'à son époque on ne savait presque rien sur le latin vulgaire. Mais Cipariu travailla à un moment où les savants allemands avaient déjà commencé à étudier le latin vulgaire et à fixer ses rapports avec les langues romanes. Il resta cependant loin du mouvement philologique qui s'effectuait à l'étranger et continua à étudier le fonds latin du roumain d'après les théories qui régnaient cinquante ans auparavant, ne profitant guère des travaux de Fuchs, Diez, Pott et Schuchardt. Cipariu montre d'ailleurs à cet égard les mêmes défauts qu'on remarque chez la majorité des philologues roumains, qui ont tenu avec obstination aux anciennes méthodes et n'ont pas toujours eu la curiosité de connaître les travaux des romanistes et des latinistes étrangers.

Une autre lacune qu'on observe dans toutes les études de Cipariu, c'est le manque de connaissances sur l'histoire des langues slaves. Or, pour comprendre le passé de la langue roumaine, le slave est tout aussi indispensable que le latin. Cipariu ne comprit guère l'utilité des études slaves pour la philologie roumaine ; il pensait peut-être même qu'il était déshonorant pour le roumain d'être présenté comme imprégné d'éléments slaves. Il tenait ce défaut des écrivains qui l'avaient précédé. Par leur haine contre l'époque où les Roumains avaient vécu sous l'influence slave, Micu, Șincai et Maior avaient érigé en dogme l'idée que cette époque ne méritait pas d'être étudiée. L'influence des Slaves était considérée par eux comme désastreuse pour la culture roumaine et, dans leur esprit, elle était associée

à l'idée de barbarie. De tels préjugés ne pouvaient nullement éveiller la curiosité des historiens et des philologues pour étudier ce que les Roumains devaient aux Slaves. L'école latiniste eut à cet égard une influence regrettable sur les études historiques chez les Roumains, et les conséquences s'en ressentent encore aujourd'hui. Cipariu crut devoir suivre la tradition des savants du XVIII[e] siècle, sans se demander pourtant si le temps n'était pas venu de rompre avec elle.

Mais Cipariu a un mérite des plus grands dans l'histoire de la philologie roumaine. Il fut le premier qui étudia l'ancien roumain, non comme simple amateur, mais avec la compétence d'un philologue qui comprenait la valeur de ce genre d'études. Il recueillit de tous côtés les textes du XVI[e] et du XVII[e] siècles et les fit connaître à ceux qui s'intéressaient à l'ancien roumain. Ce qui amena Cipariu à s'occuper de l'ancienne littérature roumaine, c'est toujours l'un des principes établis par l'école latiniste. Puisque les écrivains transylvains avaient essayé d'éliminer du roumain tout ce qui n'était pas latin, on conçut l'idée de combler les lacunes restées après cette opération par des formes d'origine latine qui avaient existé jadis en roumain et qui étaient tombées en désuétude. Cipariu mit en pratique cette idée et en tira un bon parti. L'école latiniste contribua de cette manière indirectement à éveiller l'intérêt pour l'ancien roumain, et cette influence bienfaisante qu'elle eut sur le développement des études philologiques racheta une partie des défauts dont on l'a souvent accusée.

Cipariu est le dernier représentant de cette pléiade de savants transylvains qui posèrent les bases de la philologie roumaine. Après lui, l'école latiniste ne trouva plus aucun continuateur aussi vaillant et aussi dévoué. Elle ne cessa cependant pas d'exercer une certaine influence sur les opinions philologiques des Roumains transylvains, grâce au passé glorieux qu'elle rappelait. Elle compte encore aujourd'hui quelques adeptes, mais aux yeux des savants qui comprennent autrement la philologie elle ne trouve plus que le respect qu'on doit aux morts.

Les études sur l'histoire de la langue roumaine, inaugurées

par les savants transylvains, furent continuées en Roumanie. Elles attirèrent, en outre, l'attention des philologues étrangers, qui commencèrent à accorder un intérêt de plus en plus grand aux recherches sur le passé de cet idiome balkanique, trop peu connu au commencement du XIXe siècle.

Avant que les travaux de Micu, Şincai et Maior soient parvenus à la connaissance des lettrés de Roumanie, la langue roumaine y était étudiée exclusivement au point de vue pratique et sans aucune préoccupation philologique. On n'y écrivait que des grammaires, de simples répertoires de mots et de règles, et ceux qui se chargeaient d'un tel travail n'avaient pas la moindre préparation philologique. Nous n'avons qu'à parcourir la grammaire publiée par I. Văcărescu à la fin du XVIIIe siècle pour voir combien la philologie était inconnue à cette époque en Roumanie.

Les œuvres des écrivains transylvains donnèrent une impulsion aux études de philologie en Roumanie, où elles furent accueillies avec enthousiasme. Les idées qu'elles contenaient frappaient par leur hardiesse et par l'énergie avec laquelle elles étaient défendues ; elles ne laissaient pas, en outre, de flatter l'amour-propre national. On crut alors que le dernier mot de la philologie roumaine était dit et qu'il ne restait plus qu'à appliquer aussi fidèlement que possible les principes exposés dans les ouvrages des savants transylvains.

Mais, comme il arrive souvent quand une idée sort du milieu où elle a pris naissance, les théories de l'école latiniste furent plus exagérées en Roumanie qu'en Transylvanie, leur pays d'origine. On alla parfois jusqu'à altérer les anciens textes, en remplaçant les mots slaves ou grecs qu'on y trouvait par d'autres, d'origine latine, existant déjà dans la langue ou inventés pour la circonstance ; et cela dans le but de prouver que le roumain était une langue purement latine.

L'exemple le plus frappant des exagérations dans lesquelles on risque de tomber si l'on se laisse entraîner par des idées semblables nous est fourni par le *Dicționarul limbei romîne*, élaboré par A. Laurian et I. Maxim et publié par l'Académie roumaine. Lorsque Maior rédigea, en collaboration avec quelques autres

savants transylvains, le dictionnaire qui parut à Budapest en 1825 et qui devait être le premier dictionnaire étymologique de la langue roumaine, il ne songea guère à éliminer de son ouvrage les mots qui n'étaient pas latins. Laurian et Maxim trouvèrent plus raisonnable de suivre une autre voie et de n'enregistrer dans leur dictionnaire que les formes roumaines d'origine latine, y compris celles qu'ils avaient forgées eux-mêmes pour enrichir, d'après leurs conceptions, la langue ; quant aux mots empruntés au slave, au grec, au turc, etc. ou d'origine inconnue ils les reléguèrent dans un glossaire à part qui devait montrer, à leur avis, les éléments qu'il fallait exclure de la langue roumaine. C'était un triage curieux à faire et un des travaux les plus bizarres qu'on ait jamais conçus. Et encore si ce travail avait été accompli d'après une méthode plus rigoureuse, il aurait pu rendre des services aux études étymologiques sur le roumain. Mais les deux auteurs n'étaient pas suffisamment préparés pour une entreprise lexicographique aussi vaste, et il leur arriva des méprises étranges. Des mots d'origine latine dont ils n'avaient pu établir l'étymologie furent considérés par eux comme provenant d'une autre langue et exclus du dictionnaire, tandis qu'ils y introduisirent des formes qui n'étaient nullement latines et qu'ils avaient envisagées comme telles. On peut comprendre quelle pouvait être l'utilité d'un travail pareil pour la philologie roumaine.

Tout autre fut le chemin suivi par Cihac dans ses travaux de lexicographie. Ses connaissances étaient plus vastes et plus variées et il vit en général plus juste que beaucoup d'autres qui travaillèrent dans la même direction. Il n'échappa cependant pas à quelques exagérations, mais elles s'expliquent par celles des savants qui lui étaient opposés. Puisque les partisans des théories latinistes voulaient méconnaître l'influence qu'avait eue le slave sur le roumain, Cihac s'efforça de prouver combien une telle manière de voir était fausse. Mais, pour mieux soutenir sa thèse, il se mit à découvrir un nombre aussi grand que possible d'éléments slaves en roumain et à les désigner à ceux qui les contestaient ou faisaient semblant de les ignorer. Il en découvrit trop dans ses recherches, mais il arriva à montrer que

le slave avait influencé le roumain dans une mesure beaucoup plus large qu'on ne voulait le croire.

L'importance des études slaves pour l'histoire du roumain fut pleinement mise en lumière aussi par Miklosich, dont les travaux rendirent de si beaux services à la philologie roumaine. Ses recherches à cet égard précédèrent de plusieurs années celles de Cihac. Miklosich s'attacha surtout à montrer les éléments slaves les plus anciens qui avaient pénétré en roumain, tandis que Cihac s'occupa aussi de ceux qui y avaient été introduits à une date plus récente. Les travaux de Miklosich sur ce chapitre de l'histoire de la langue roumaine sont restés jusqu'aujourd'hui les meilleurs qu'on ait publiés sur ce sujet, et personne n'a songé à les compléter par les dernières acquisitions de la philologie slave.

Le grand mérite de Miklosich, c'est qu'il a mieux précisé qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui les rapports du roumain avec les autres langues balkaniques. Kopitar avait aussi reconnu l'importance de ces recherches, mais les connaissances insuffisantes qu'on avait à son époque des différents idiomes des pays danubiens l'avaient empêché de pousser plus loin ses investigations. Miklosich s'engagea dans la voie frayée par son prédécesseur et montra de plus près quels étaient les liens qui rattachaient le roumain à l'albanais, au bulgare et au grec. Il ne réussit pas toujours à expliquer l'origine des particularités communes au roumain et à ces trois dernières langues, mais il attira l'attention sur ces études qui ont été reprises et complétées dans ces derniers temps par Gustave Meyer dans une série de travaux des plus remarquables.

C'est à Miklosich que nous devons, en outre, les premières études scientifiques de dialectologie roumaine. Avant lui, le macédo-roumain n'était connu que d'après la grammaire de Bojadži et d'après quelques petits recueils de textes. Ces ouvrages ne pouvaient offrir des garanties suffisantes aux philologues, vu les conditions défectueuses dans lesquelles ils avaient été publiés. Bojadži, qui s'était formé à l'école des écrivains transylvains, avait introduit dans son livre des formes latines qui n'avaient jamais existé en macédo-roumain ; quant aux

collectionneurs de textes, ils n'avaient aucune préparation philologique et s'étaient permis de changer les formes dialectales, en les rapprochant du daco-roumain. Miklosich procéda plus scientifiquement et enrichit nos connaissances sur le macédo-roumain par la réimpression de quelques textes anciens écrits dans ce dialecte et qui étaient plus fidèlement reproduits au point de vue phonétique. Plus intéressants furent encore les matériaux qu'il recueillit pour l'étude de l'istro-roumain, qui n'était que trop imparfaitement connu avant lui, malgré les recherches de Maiorescu qui avait publié, dans un ouvrage assez estimable à son époque, les résultats de ses voyages en Istrie. Avec la collaboration de A. Ive et de Th. Gartner, Miklosich coordonna tout ce qu'on avait écrit jusqu'alors sur l'istro-roumain, en y ajoutant quelques matériaux nouveaux et des plus précieux. Il put ainsi donner une image plus fidèle des particularités linguistiques propres à l'istro-roumain. Ses travaux sont encore, avec ceux de Gustave Weigand parus dans ces dernières années, les plus importants qu'on ait consacrés à la dialectologie roumaine.

Sur les origines du roumain, Miklosich eut au commencement les mêmes idées que les philologues transylvains. Il le considérait notamment comme le représentant du latin de la Dacie. Plus tard, il changea son ancienne opinion et admit que la patrie de la langue roumaine devait être cherchée au sud du Danube et spécialement en Illyrie. L'illustre slaviste se montra à cet égard aussi inconséquent que Tomaschek qui, après avoir défendu la théorie de l'origine septentrionale du roumain, émit l'hypothèse qu'il soutint jusque dans ses derniers travaux et d'après laquelle le roumain serait résulté de la fusion du parler thrace des Besses avec le latin.

Les raisons pour lesquelles Miklosich et Tomaschek abandonnèrent, dans la dernière partie de leur activité philologique, les opinions qu'ils avaient partagées auparavant sur l'histoire ancienne du roumain doivent être cherchées dans l'apparition des travaux de Rösler qui eurent un si grand retentissement entre 1870 et 1885. Rösler mit en œuvre toute sa vaste érudition et les remarquables qualités de son esprit critique pour réfuter

l'opinion de ceux qui considéraient les Roumains comme les successeurs directs des colons latins établis en Dacie. D'après son système, la nationalité roumaine s'était formée au sud du Danube, en Mésie, et c'est là qu'elle continua à se développer jusqu'au commencement du XIII[e] siècle, lorsqu'une branche s'en détacha et donna naissance aux Daco-roumains qui quittèrent leur ancienne habitation et vinrent se fixer dans la région des Carpathes. La thèse de Rösler n'était au fond qu'un développement de celle de Sulzer et de Engel contre laquelle s'étaient élevés les philologues transylvains. La manière dont le savant autrichien sut cependant présenter les faits et la logique serrée avec laquelle il enchaîna ses arguments ne manquèrent pas de donner à ses idées un certain caractère de nouveauté et une puissance de conviction qui leur assura l'approbation de plusieurs philologues. Rösler arriva à convertir à ses idées Miklosich et Tomaschek, quoique celui-ci l'eût vivement combattu au commencement. Sa théorie fut modifiée par ces deux savants et Miklosich plaça la naissance du peuple roumain en Illyrie, Tomaschek en Thrace, dans la région des Balkans habitée par les Besses. En dehors de Miklosich et de Tomaschek, plusieurs autres savants se rallièrent à la thèse de Rösler. Dans le monde des romanistes elle fut acceptée, notamment, par Gaston Paris. En Roumanie, elle ne trouva, comme il était à prévoir, aucun adepte ; tous les philologues et les historiens roumains s'efforcèrent de montrer l'impossibilité d'une telle théorie et ils furent secondés dans cette tâche par quelques savants étrangers comme J. Jung, J. Pič et T. Tamm.

Nous aurons l'occasion de discuter ailleurs les arguments philologiques de Rösler ; ce que nous devons cependant rappeler ici c'est qu'ils étaient bien plus faibles que les arguments tirés de l'histoire. Toutefois, ses adversaires ne s'attaquèrent pas autant à la partie philologique de ses travaux, qui aurait pu être plus facilement contestée ; ils passèrent vite sur ce côté de la question ou s'ils s'y arrêtèrent, les arguments auxquels ils demandèrent des preuves à l'appui de leur opinion étaient tout aussi discutables que ceux qu'ils voulaient infirmer.

Parmi les philologues roumains, B. P. Hasdeu essaya à plu-

sieurs reprises de réfuter la thèse de Rösler, mais les faits sur lesquels il s'appuya n'étaient pas de nature à confirmer la théorie de la continuité des Roumains en Dacie. Entre autres arguments, Hasdeu invoqua l'existence en roumain de quelques mots dont l'origine dacique lui semblait indubitable et qui comme tels devaient montrer les liens qui rattachaient les Roumains aux Daces. Mais un tel argument était annihilé par ce que Hasdeu avait admis ailleurs. A son avis, le dace était apparenté à l'ancien illyrien, représenté aujourd'hui par l'albanais, ce qui signifiait, d'après la conception de Hasdeu, que des formes de l'ancien dace ont dû se conserver dans l'albanais. Or, dans cette hypothèse, on ne saurait comprendre pourquoi des mots roumains comme ceux pour lesquels Hasdeu avait admis une origine dacique n'auraient pas été empruntés à l'albanais, même si leurs correspondants ne se retrouvent plus aujourd'hui dans cette dernière langue. Si l'on réfléchit, d'autre part, que les emprunts faits par le roumain à l'albanais ne pouvaient avoir lieu qu'au sud du Danube, on voit que les arguments de Hasdeu pouvaient tourner tout aussi bien en faveur de la théorie de Rösler.

Nous avons rappelé ce point de l'activité philologique de Hasdeu, puisqu'il caractérise bien l'esprit de la plupart de ses recherches sur l'histoire de la langue roumaine. Doué d'une imagination des plus brillantes, Hasdeu bâtit les théories les plus ingénieuses et les plus hardies, sans examiner toujours les éléments avec lesquels il travaillait et les prémisses qu'il prenait comme point de départ. Ce qu'il chercha surtout dans les idées qu'il mit en circulation, ce fut leur nouveauté et la possibilité qu'elles lui donnaient de combiner les hypothèses qui lui étaient chères. C'est pour ces raisons que Hasdeu s'attacha surtout aux questions les plus obscures de l'histoire du roumain, puisqu'elles lui permettaient d'y déployer toutes les ressources de sa féconde imagination. C'est pour cela aussi que ses argumentations tournèrent trop souvent dans un cercle vicieux d'hypothèses compliquées, et qu'il alla chercher les solutions plus loin qu'il ne le fallait, oubliant que la vérité est d'habitude plus simple qu'on ne s'en doute.

Là où Hasdeu montra surtout ces qualités, utiles peut-être dans d'autres études, mais extrêmement dangereuses en philologie, ce fut dans la recherche d'éléments daciques en roumain, une question qui par le vague dont elle était entourée devait en première ligne tenter sa curiosité. Hasdeu mit ici en jeu tous les ressorts de son esprit ingénieux, et, grâce à sa vaste érudition et à son talent spécial de donner une apparence de certitude aux rapprochements les plus imprévus, il arriva à présenter les faits de telle manière que quelques philologues crurent en effet que le dace devait être tel qu'il résultait de ses travaux. Il suffisait qu'un mot fût obscur, pour que Hasdeu lui donnât une place dans sa liste d'éléments daciques, après l'avoir rattaché aux formes les plus bizarres dont il s'efforçait d'établir le prototype ou le correspondant dacique. Il découvrit ainsi une longue série de mots roumains dont l'origine dacique ne pouvait plus, à son avis, laisser aucun doute. Tout lui semblait mathématiquement prouvé, et devant la confiance avec laquelle il présentait ses solutions on se demandait si la philologie roumaine pouvait encore avoir des énigmes.

De tous les travaux de Hasdeu dans ce domaine il ne restera plus que le souvenir d'une activité des plus fécondes, mais faussée par des idées trop subjectives. Cependant, Hasdeu nous a donné des ouvrages plus utiles et il a droit à cet égard à la reconnaissance de tous les philologues. Ses études sur la langue roumaine du XVIe et du XVIIe siècles sont encore les plus importantes qu'on ait données jusqu'ici. En suivant en cela l'exemple donné par Cipariu, il entreprit la publication de plusieurs textes d'ancien roumain, et des plus précieux. Il accomplit cette tâche avec une exactitude et un scrupule rares chez les philologues roumains. Les commentaires philologiques qu'il ajouta aux textes montrent les mêmes connaissances multiples qu'on remarque dans tous ses travaux; il sut néanmoins cette fois en tirer un meilleur parti.

Une place à part dans l'histoire de la philologie roumaine est occupée par A. Lambrior. Il ne publia pas beaucoup, mais le peu qui nous est resté de lui montre un esprit pénétrant et judicieux. Ses études de prédilection furent celles de phonétique. Les

théories qu'il développa à cet égard furent parfois trop hasardées, mais elles reposaient en général sur des idées justes sur le passé de la langue roumaine. Le défaut principal des travaux de Lambrior, c'est qu'il a voulu appliquer à l'étude du roumain des principes qu'il avait empruntés à la philologie française. Lambrior fut le premier philologue de Roumanie qui ait attaché un grand intérêt aux études de philologie romane comparée. Dans son enthousiasme pour ces études, il lui arriva cependant de croire que telle ou telle théorie établie par les philologues français pouvait trouver son application aussi dans l'étude du roumain. Il accorda ainsi trop de confiance à des analogies apparentes et tenta des explications qui contredisaient souvent les lois phonétiques du roumain.

Les études de phonétique roumaine furent continuées après Lambrior, sur une échelle plus vaste et avec plus de succès, par H.Tiktin. Les travaux de ce savant doivent être comptés parmi les plus remarquables qui aient paru dans cette direction depuis 1880. On y trouve la précision et l'exactitude nécessaires dans ce genre de recherches, de même que la prudence que doit s'imposer tout philologue qui travaille sur un terrain trop peu déblayé.

Les savants dont nous avons retracé jusqu'ici l'activité ont étudié surtout des chapitres isolés de l'histoire de la langue roumaine. Aucun d'eux n'a songé à coordonner les matériaux épars dans les différents ouvrages pour donner un exposé, quelque sommaire qu'il fût, des époques les plus importantes de l'histoire du roumain. Une première tentative fut faite par Aron Densusianu dans son *Istoria limbei și literaturei romîne*. Dans cet ouvrage, justement apprécié pour l'arrangement systématique de la matière et pour le soin avec lequel il est rédigé, Densusianu donna un aperçu général du passé de la langue roumaine. Mais le plan de son livre ne lui permettant pas d'entrer dans trop de détails, il dut se contenter de rappeler les faits les plus importants, insistant surtout sur l'histoire ancienne du roumain et ne s'occupant qu'incidentellement de l'époque plus récente. Les idées défendues par Densusianu s'éloignent sur plus d'un point de celles que nous développerons dans notre

ouvrage. Ainsi, le centre de la formation du roumain est placé par lui en Dacie; c'est là une opinion qu'on trouve chez tous les philologues roumains et que nous ne partageons pas tout à fait. Sur le latin vulgaire il admet une théorie qui nous obligerait à chercher plus haut qu'on ne le fait d'habitude l'origine de plusieurs phénomènes du roumain. Il croit notamment que le latin qui se trouve à la base du roumain contenait quelques particularités caractéristiques du latin archaïque et des anciens dialectes italiques et que ces traits se sont conservés en roumain. Nous verrons ailleurs qu'une théorie analogue a été développée et appliquée dernièrement à l'étude de toutes les langues romanes par G. Mohl.

A. Philippide essaya aussi de donner une esquisse de l'histoire ancienne du roumain dans son manuel *Introducere în istoria limbei Şi literaturei romîne*. L'ouvrage de Philippide n'offre rien d'original ; ce n'est qu'un travail de compilation et un répertoire de notices bibliographiques. Seul l'exposé succinct des quelques phénomènes qui distinguaient le roumain du XVIe et du XVIIe siècles de celui d'aujourd'hui peut intéresser les philologues. Le travail plus récent de Philippide, *Istoria limbei romîne* (*Principii de istoria limbei*), ne contient pas à proprement parler ce que le titre promet. C'est un exposé de quelques principes linguistiques empruntés à Hermann Paul et que l'auteur a voulu appliquer à l'étude du roumain. Le manque de système et l'entassement confus des matériaux, tirés surtout des ouvrages de Miklosich, rendent ce livre d'une lecture pénible. Les théories qui y sont exposées montrent, en outre, que Philippide n'est pas suffisamment au courant de la méthode et des principes suivis aujourd'hui dans la philologie romane.

Telle est l'activité qu'on a déployée jusqu'ici dans les études sur l'histoire de la langue roumaine. Le nombre des savants qui ont travaillé avec plus ou moins de succès dans cette direction n'est pas, comme on le voit, aussi grand qu'on aurait pu s'y attendre. Les résultats auxquels on est arrivé n'ont pas non plus toujours été aussi satisfaisants qu'on était en droit de l'exi-

ger. Il est même regrettable de constater que les études de philologie roumaine ont souvent été poursuivies à l'étranger avec plus d'ardeur et dans un esprit plus scientifique qu'en Roumanie, où elles devraient surtout être cultivées. Et nous craignons même que cette disproportion ne se continue longtemps encore.

Les spéculations scientifiques désintéressées ne sont pas, en effet, arrivées à être mieux comprises en Roumanie. La philologie ne saurait donc y trouver un abri plus bienveillant et plus sûr. Les recherches linguistiques continuent encore à y être considérées comme *vanae nugae* qui peuvent charmer quelques savants résignés, mais dont l'utilité reste encore à être prouvée. Les Roumains ne sauraient comprendre pourquoi les savants chercheraient à montrer comment écrivaient et parlaient leurs ancêtres, quand on est arrivé à mieux écrire et surtout à mieux parler qu'au XVIe ou au XVIIe siècle. C'est un luxe qu'un pays trop petit ne saurait s'offrir que d'encourager de telles recherches. On peut penser si au milieu de ces préjugés qui règnent — il faut le rappeler — même à l'Académie roumaine, les études philologiques arriveront à donner de meilleurs fruits en Roumanie.

D'autres idées préconçues ont les mêmes conséquences fâcheuses pour le développement de la philologie roumaine. C'est une opinion répandue partout que le roumain a été et est encore une langue unitaire. Si l'on y remarque par-ci par-là quelques différences dialectales, elles sont de peu d'importance et ne méritent pas d'être étudiées. On est arrivé ainsi à n'accorder aucun intérêt aux études sur l'état actuel de la langue roumaine et à ne pas trouver nécessaire d'explorer les différentes régions où elle est parlée. Il faudrait cependant montrer qu'en réalité les choses se présentent d'une autre manière et que l'idée de l'unité du roumain perd de sa consistance et apparaît même comme une illusion, si l'on examine les faits de plus près. Il ne sera pas toutefois facile de convaincre les Roumains de ce fait, puisqu'une telle conviction froisserait leurs sentiments patriotiques.

Le patriotisme, tel qu'il est compris aujourd'hui en Rou-

manie, entravera longtemps encore le progrès de la philologie roumaine, en empêchant les travailleurs de chercher ou de dire la vérité. C'est pour ménager des susceptibilités patriotiques qu'on évite souvent en Roumanie de présenter les choses telles qu'elles ont dû se passer. On impose au philologue, comme à l'historien, de ne défendre que les thèses qui concordent avec les idées dominantes sur le passé du peuple roumain. Ce qu'il faut mettre en évidence, ce sont les pages glorieuses, véridiques, ou présentées comme telles, de l'histoire de son pays, en écartant les faits qui pourraient être moins flatteurs pour l'amour-propre national. On oublie cependant qu'en propageant ces tendances on donne une conception fausse du patriotisme. Ce n'est pas en cachant la vérité qu'on sert honnêtement son pays ; en procédant ainsi, ni le patriotisme ni la science n'y trouvent leur profit. Le vrai patriote n'est pas celui qui cherche à dénaturer les faits et à se tromper soi-même, et le savant oublierait son devoir s'il évitait de dire la vérité, quelque pénible qu'elle doive être.



LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL

LA ROMANISATION DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE

1. Les origines de la langue roumaine ne doivent pas être recherchées exclusivement dans le latin transplanté au nord du Danube. Si la romanisation de la Dacie peut être considérée comme l'un des faits les plus importants de l'histoire de l'extension du latin dans l'orient de l'Europe, il ne faut pas croire qu'on arrive jamais à expliquer le passé si obscur de la langue roumaine sans dépasser les frontières de cette province. Un événement comme celui de la conquête du pays des Daces était intimement lié à toute une série de faits que le philologue, aussi bien que l'historien, ne doit pas négliger, s'il veut expliquer les problèmes si nombreux qui se rattachent à l'origine des Roumains.

Il n'y a pas de méthode plus fausse dans des recherches de ce genre que d'envisager les phénomènes isolément, sans examiner leurs rapports avec d'autres faits et l'influence qu'ils ont exercée l'un sur l'autre. Les savants ont trop souvent oublié de regarder plus loin que la ligne des Carpathes et du Danube lorsqu'ils sont venus étudier les origines de la langue roumaine. Ils ont tenu avec une obstination, très explicable d'ailleurs, à une tradition chère aux premiers philologues transylvains qui voulaient éclaircir toutes les particularités du roumain par le latin transporté au nord du Danube. Il n'y a plus aucune raison aujourd'hui de respecter une telle tradition, et

la philologie roumaine doit sortir des cadres étroits de l'ancienne méthode pour s'engager dans une voie plus sûre et plus rapprochée de la vérité.

Examinée de plus près, la langue roumaine ne peut représenter uniquement le latin de la Dacie. A côté d'éléments qui ne sauraient remonter, en dernière analyse, qu'au latin importé en Dacie, le roumain nous offre plus d'un phénomène qui trahit une origine méridionale et qui nous renvoie vers les pays situés entre l'Adriatique et le Danube. La romanisation assez profonde de la plus grande partie de la péninsule balkanique et les relations qui ont existé, du moins jusqu'à une certaine époque, entre l'élément roman de la Dacie et celui de la Thrace, de l'Illyrie, etc., nous interdisent d'isoler la naissance de la langue roumaine dans la région des Carpathes. C'est retrancher un chapitre des plus importants de l'histoire de la langue roumaine que de négliger de suivre les destinées du latin au sud du Danube. Il serait même impossible de comprendre les conséquences de la conquête de la Dacie, si nous nous refusions à rappeler les événements qui ont précédé celui-ci et facilité la propagation du latin dans la péninsule des Balkans.

2. Les expéditions des Romains contre les Daces n'étaient qu'un épisode de ce long travail de romanisation de l'Europe orientale qui avait commencé au IIIe siècle avant J.-C. et qui devait complètement changer la physionomie des pays situés entre l'Adriatique et la Mer Noire. La péninsule balkanique était romanisée en grande partie au moment où les colons de Trajan vinrent s'établir dans la région des Carpathes. L'Illyrie avait été conquise au IIe siècle avant J.-C. et était devenue province romaine dans la seconde moitié du Ier siècle, après une longue résistance et de nombreuses guerres commencées en l'an 228. Avec la conquête de ce pays le premier pas vers la romanisation de la péninsule balkanique était fait, et les Romains n'avaient qu'à pousser plus loin leurs conquêtes et à soumettre les autres pays du sud du Danube avant de se diriger vers le nord. La Grèce et la Macédoine partagèrent le sort de l'Illyrie en l'an 146 avant J.-C. ; la Mésie fut soumise en l'an 29 avant

notre ère ; la Pannonie fut transformée en province romaine en l'an 9 après J.-C. et la Thrace en 46. Au moment donc où la conquête de la Dacie, en 107 après J.-C., vient couronner cette œuvre de romanisation des provinces danubiennes et fortifier l'élément qui devait donner plus tard naissance au peuple roumain, le latin était parlé de l'Adriatique à la Mer Noire et des Carpathes jusqu'au Pinde.

Si, au milieu de cette population romaine, il y avait quelques éléments qui voulaient se soustraire à l'influence de la culture et de la langue latines, la civilisation romaine avait fini par s'imposer presque partout où sa supériorité était reconnue, et elle ne pouvait que pénétrer plus profondément avec le temps dans les couches des habitants autochtones. Il n'y a que les Grecs et une partie de la population thrace et illyrienne qui se soient montrés plus réfractaires à la culture romaine. En Grèce, la romanisation devait être fatalement incomplète et bien éphémère, vu la grande résistance que lui offrait une civilisation plus ancienne et bien supérieure à plus d'un égard à celle des Romains. Dans une partie de la Macédoine, de la Thrace et de la Mésie, surtout dans les grandes villes et sur les côtes, où les relations commerciales avaient favorisé l'établissement de bon nombre de colonies grecques, les Romains se trouvaient en face du même ennemi, et là aussi leur influence ne pouvait s'étendre bien loin et durer longtemps. D'autre part, des tribus thraces et illyriennes s'étaient retirées dans les montagnes devant le flot toujours croissant de la population romaine, sans pouvoir cependant se soustraire complètement à l'influence de celle-ci. Leur idiome fut imprégné d'éléments latins et donna naissance à un parler mixte qui semble s'être conservé dans l'albanais d'aujourd'hui. Mais en dehors de ces contrées, où les circonstances n'étaient pas favorables au développement de l'élément latin, la romanisation de la péninsule balkanique n'était plus entravée par aucun obstacle sérieux et elle pouvait poursuivre tranquillement son chemin. En Illyrie, la population latine finissait par supplanter dans plus d'une région l'ancien élément autochtone et à répandre dans le pays un idiome roman dont les dernières traces semblent nous avoir été conser-

vées dans un dialecte de l'île de Veglia. Dans une partie de la Macédoine et de la Thrace, et surtout au sud de la Pannonie, en Mésie et en Dacie, la civilisation romaine était aussi arrivée à s'imposer à la majorité de la population, et dans les grandes villes, aussi bien que dans quelques endroits plus rapprochés du centre, on entendait déjà au IIe siècle le latin qui devait donner plus tard naissance à la langue roumaine.

Telle est dans ses grandes lignes l'histoire de l'extension du latin dans la péninsule balkanique jusqu'au IIe siècle après J.-C. Pour bien comprendre les origines de la langue roumaine, il ne faut pas perdre de vue ces faits et ne jamais oublier que les conséquences de la romanisation de la Dacie ne sauraient être étudiées sans un aperçu général sur les destinées du latin dans les autres pays de l'Europe orientale. Si les Romains, après la conquête de l'Illyrie, avaient été poussés par les événements vers la Dacie, avant d'avoir romanisé la Mésie, la Thrace et la Macédoine, le roumain n'existerait pas sans doute aujourd'hui. Le roman qui se serait développé au nord du Danube aurait été repoussé vers l'ouest, où il se serait fondu, au cours des siècles, dans l'italien ou le rhétoroman. D'autre part, si les Romains s'étaient arrêtés au Danube et ne s'étaient pas établis en Dacie et en Pannonie, le roman oriental ne serait vraisemblablement représenté aujourd'hui que par un petit dialecte analogue au macédo-roumain. Si la langue roumaine existe aujourd'hui avec ses dialectes principaux (le daco-, l'istro- et le macédo-roumain), il faut attribuer ce fait à ce que le latin fut parlé des Carpathes aux frontières de la Grèce. Le latin du nord et du sud du Danube se sont soutenus réciproquement, et c'est grâce à cet appui mutuel que le roumain a pu se constituer et se conserver à travers tout le moyen âge.

Nous verrons dans ce qui suit quelles sont les circonstances qui ont favorisé la romanisation de la péninsule balkanique et comment le roumain est sorti du latin transplanté sur les deux rives du Danube.

Sur la romanisation de l'Illyrie, voir spécialement G. Zippel, *Die römische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877, 46 et suiv.; H. Cons, *La province romaine de Dalmatie*, Paris, 1881. Cf.

C. Patsch, *Archäol.-epigr. Untersuch. zur Geschichte der röm. Provinz Dalmatien*, Vienne, 1899, III, 14 et suiv. (extrait des *Wissenschaftl. Mittheil. aus Bosnien und der Hercegovina*, VI). Sur la Thrace, on pourra consulter la monographie de D. Kalopothakes, *De Thracia provincia romana*, Berlin, 1893. Pour les autres pays, v. A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reichs*, Berlin, 1881, 185 et suiv.; J. Jung, *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches*, Innsbruck, 1881, 314 et suiv., et surtout l'ouvrage du même auteur, *Römer und Romanen in den Donauländern*, 2e édition, Innsbruck, 1887. Cf. aussi A. von Premerstein, *Jahreshefte des österr. archäol. Institutes*, Vienne, 1898, I (Beiblatt), 145 et suiv.

CHAPITRE II

L'ÉLÉMENT AUTOCHTONE

3. L'un des chapitres les plus obscurs de l'histoire de la langue roumaine est celui de l'influence des idiomes indigènes sur le latin qui est venu les supplanter. C'est un problème qu'on n'arrivera jamais à résoudre d'une manière plus précise, puisque les éléments dont la philologie dispose sont trop insuffisants pour que nous puissions répondre aux nombreuses questions qu'il soulève. Les connaissances que nous avons aujourd'hui sur les parlers des anciens habitants de la péninsule balkanique se réduisent presque à rien, et ce n'est nullement par ces moyens qu'on pourra se faire une idée plus nette de la mesure dans laquelle le latin a été influencé par l'élément autochtone. Pour jeter indirectement un peu de lumière sur un problème si compliqué, il faut recourir aux témoignages de l'histoire et de l'archéologie qui seules peuvent combler quelques-unes des lacunes qu'un tel sujet comporte. Mais les données de ces sciences sont aussi bien souvent trop vagues, et nous devrons les compléter plus d'une fois par de simples inductions. Il nous sera même difficile de fixer de plus près l'époque où les anciennes populations des pays danubiens se sont assimilées aux Romains et de connaître les raisons pour lesquelles la civilisation latine s'est propagée plus promptement dans une contrée que dans une autre.

Nous ne rappellerons dans ce qui suit que les faits historiques qui nous semblent indispensables pour la compréhension des phénomènes linguistiques. Nous renoncerons d'entrer dans trop de détails et d'insister sur des questions qui intéressent plutôt l'histoire que la philologie. Il va sans dire que la plupart des remarques que nous ferons au paragraphe suivant peuvent s'appliquer à tous les pays qui furent romanisés.

4. Parmi les causes générales qui amenèrent la disparition progressive de l'élément autochtone dans la plus grande partie de la péninsule balkanique, il faut placer en première ligne l'infériorité où se trouvaient les indigènes par rapport aux Romains. L'éclat d'une civilisation nouvelle et plus avancée devait éblouir les habitants de ces pays, habitués à une vie plus primitive. Les Romains apportaient avec eux les avantages d'une culture plus raffinée et les bienfaits d'une prospérité matérielle que ces populations arriérées n'avaient pas encore eu l'occasion d'apprécier. Les charmes d'une vie nouvelle attiraient ainsi tous ceux qui étaient capables de la comprendre et sentaient la nécessité de s'y accommoder. On abandonnait de cette manière les anciennes coutumes nationales pour adopter celles des conquérants et pour devenir de plus en plus romain. En changeant de vie, on finissait par oublier sa nationalité primitive et par se confondre dans la masse des nouveaux venus, dont on devait reconnaître la supériorité.

C'est surtout dans les grandes villes que ce mouvement d'assimilation aux Romains dut se produire plus tôt et avec plus d'intensité. L'aristocratie, séduite par la civilisation latine, fut la première à adopter les mœurs des vainqueurs et à imiter leur luxe. Les classes élevées étaient plus capables que toutes les autres de comprendre du premier coup ce que les Romains leur apportaient de nouveau et de plus attrayant. C'étaient surtout les jeunes qui éprouvaient le besoin de prendre pour modèle tout ce qui venait de Rome et étaient impatients d'arriver à la hauteur de leurs maîtres. Mais pour devenir plus romain, il fallait en première ligne apprendre le latin et s'initier à la littérature romaine. Des précepteurs furent engagés dans les familles riches, et le latin commença ainsi à être parlé dans les hautes classes comme une langue plus distinguée et plus expressive. Pour corriger leur accent, on prit même l'habitude d'envoyer les jeunes gens à Rome, où un séjour de plusieurs années les rendait plus maîtres de la langue et les initiait davantage à la vie de la capitale du monde (S. Jérôme, *Epistola* XLVI, 9; Migne, *Patrol. lat.*, XXII, 489).

Le désir d'arriver aux dignités de l'État dut aussi faciliter la

romanisation de l'élément autochtone. C'est surtout après l'édit de Caracalla (212), qui donna le droit de citoyen à tous les habitants libres de l'Empire, que les perspectives d'entrer dans les fonctions publiques s'ouvrirent aux indigènes. On pouvait espérer tout et solliciter les plus hautes places, une fois qu'on était admis à toutes les charges de l'Empire. Les anciens habitants des villes n'avaient donc plus rien à envier aux Romains, et leurs ambitions pouvaient être satisfaites, autant que leurs qualités et les circonstances le leur permettaient. Les inscriptions nous montrent des personnes dont les noms ne sont nullement latins occuper différentes fonctions et des plus hautes. C'est ainsi qu'on trouve en Dacie des fonctionnaires qui n'étaient sans doute pas romains (M. Gooss, *Archiv des Vereines für siebenbürg. Landeskunde*, XII, 129). Il serait inutile de rappeler qu'on devait posséder assez bien le latin pour qu'on ait pu occuper une place quelconque dans l'administration de l'État. C'est donc de cette manière qu'une grande partie de l'élément autochtone appartenant à l'aristocratie et aux classes moyennes finit par se perdre dans la masse de la population romaine. Les différences nationales s'affaiblissaient et disparaissaient peu à peu pour faire place à des différences sociales.

Dans les classes inférieures des grandes villes, la romanisation dut s'effectuer, pour des raisons bien compréhensibles, beaucoup plus lentement. Le contact avec les Romains n'y était pas aussi intime que dans les hautes classes. On n'y voyait non plus la nécessité de se rapprocher des conquérants que dans la mesure où les besoins de la vie et les devoirs envers l'État l'exigeaient. Le latin ne commença à être parlé dans ces milieux que parce qu'il était la langue employée dans le commerce — quoique seulement en partie, — dans l'administration et dans l'armée. Ce n'était nullement le désir de s'instruire et d'arriver à quelque dignité qui poussait les gens de cette catégorie à se familiariser avec le latin. On ne voit que bien rarement des personnes d'une certaine considération et occupant des fonctions publiques plus hautes sortir de ces rangs.

Quant aux petites villes et à la campagne, il nous est encore plus difficile de suivre le mouvement qui les entraîna vers la

romanisation. Ce n'était pas à coup sûr par l'influence des mœurs, des arts et des sciences que la romanisation pouvait gagner ici du terrain. Si, pour ces milieux, on peut admettre jusqu'à un certain degré une tendance à imiter les grandes cités plus ou moins romanisées, on ne voit pas comment la civilisation latine aurait pu se propager par cette voie indirecte jusque dans les endroits les plus écartés du centre. Les habitants de la campagne tenaient trop à leur langue maternelle et à leurs anciennes coutumes pour qu'ils aient consenti à les remplacer par de nouvelles.

Dans ces endroits, plus éloignés du mouvement des grandes villes, ce fut surtout l'enrôlement dans l'armée qui amena la romanisation progressive des habitants. La connaissance du latin était indispensable à tous ceux qui entraient dans les armées romaines. Les soldats qui retournaient dans leur pays apportaient avec eux la connaissance du latin, qu'ils répandaient parmi leurs concitoyens. Quelques-uns d'entre eux, ayant pris en mariage des femmes romaines, fondaient des familles mixtes, où les enfants qui leur naissaient apprenaient forcément la langue de leur mère. De cette manière de petites colonies à moitié romaines et en voie de se romaniser complètement après deux ou trois générations s'établissaient au milieu des populations autochtones, qui se voyaient ainsi de plus en plus menacées dans leur existence.

Des esclaves qui avaient vécu dans les familles riches et qui, une fois libérés, retournaient à la campagne, s'ils ne préféraient pas rester dans les villes où ils avaient servi, apportaient aussi l'usage du latin qu'ils avaient appris dans la maison de leurs maîtres. Ils tenaient peut-être même à employer quelquefois cette langue et à vivre autrement que les autres, pour se distinguer de leur entourage et pour se donner un air plus civilisé et plus exotique. Il y avait sans doute chez eux aussi un peu de cette vanité qui avait poussé les plus riches à accepter la langue et les mœurs des conquérants.

Les relations des propriétaires avec les habitants de la campagne durent aussi favoriser la diffusion du latin parmi les populations agricoles. Même si le contact de ces propriétaires

romains ou romanisés avec les paysans n'était pas bien fréquent, la connaissance du latin était indispensable pour ces derniers.

On ne saurait cependant comprendre l'effet de toutes ces circonstances, si l'on négligeait de rappeler un facteur qui facilita indirectement la romanisation de la campagne. Les grandes villes commencèrent peu à peu à attirer ceux qui ne pouvaient plus vivre aux champs ou qui trouvaient plus facile l'existence qu'elles leur offraient. Le prolétariat s'accrut ainsi dans les cités, et le nombre de ceux qui venaient y chercher du travail devint de plus en plus grand. Mais, comme beaucoup de ces réfugiés de la campagne ne pouvaient toujours gagner leur vie, on s'avisa à leur procurer un moyen de subsistance et l'on vit alors des empereurs, comme Dioclétien, entreprendre des travaux d'édification où ils engageaient, en qualité d'ouvriers, tous ces hommes sans emploi. L'agglomération dans les villes de ces prolétaires amena une décroissance de la population rurale. L'élément autochtone de la campagne devenait par ce fait de jour en jour moins compact et moins propre à résister contre les envahisseurs.

L'habitude qu'avaient les Romains d'envoyer bon nombre des habitants des pays nouvellement conquis dans les corps auxiliaires des autres provinces de l'Empire dut aussi affaiblir l'élément indigène. C'est ainsi que nous rencontrons des Thraces dans les corps auxiliaires établis en Pannonie, en Rhétie, en Bretagne et même en Égypte et en Judée (E. Keil, *De Thracum auxiliis*, Berlin, 1885 ; cf. *Hermes*, XVI, 567-569). Des Daces sont mentionnés dans les inscriptions de la Bretagne et de l'Orient (*Hermes*, XIX, 215 et suiv. ; cf. J. Jung, *Fasten der Provinz Dacien*, Innsbruck, 1894, 101-102 ; C. Cichorius, dans la *Real-Encyclopädie* (Pauly-Wissowa), I, 1240 et suiv.). De même, des Dalmates sont attestés en Bretagne (*Hermes*, XVI, 566-567). Plus tard, quand la romanisation fit des progrès sensibles, ce procédé ne fut plus employé, puisqu'il n'avait plus aucune raison d'être, et les indigènes furent gardés dans les corps d'armées de leur pays (*Hermes*, XIX, 39, 210 et suiv.). On trouve cependant, même à l'époque d'Hadrien, des Daces dans les troupes d'Afrique (Jung, *l. c.*, 99). Quelquefois, pour

éviter le soulèvement de la population, les Romains recouraient à une translocation en masse des habitants indigènes, comme ce fut le cas après la conquête de la Thrace (Tacite, *Annales*, IV, 46). C'étaient en somme des mesures excellentes pour assurer la tranquillité de l'Empire et pour rendre plus prompte la romanisation des provinces.

Enfin, il ne faut pas oublier de rappeler parmi les causes générales qui contribuèrent au triomphe de la langue et de la civilisation latines l'extension de plus en plus grande du christianisme. Même si le latin n'était pas la langue exclusive dans laquelle on prêchait la nouvelle religion, son usage était consacré officiellement et il s'imposait par cette raison même à ceux qui se laissaient convertir au nom de Jésus. Et puisque le christianisme s'adressait surtout aux humbles, il aida de cette façon à la diffusion du latin parmi les basses classes de la population.

Il y aurait sans doute ici aussi plus d'un point obscur à éclaircir, puisque la propagation du christianisme dans la péninsule balkanique et surtout en Dacie ne nous est pas assez bien connue. Quelques vagues que soient les renseignements que nous ayons là-dessus, il semble cependant que le christianisme fit de bonne heure des progrès rapides dans l'orient de l'Europe. Le témoignage de Tertullien (*Adversus Judaeos*, VII : ..... *inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita, et Sarmatarum, et Dacorum, et Germanorum, et Scytharum... in quibus omnibus locis Christi nomen, qui iam venit, regnat*; Migne, *Patrologia latina*, II, 650), même si l'on ne veut pas le prendre à la lettre, est précieux à cet égard et nous montre que la religion chrétienne était connue en Dacie à la fin du IIe siècle. Si les inscriptions ne confirment pas les paroles de Tertullien, il ne faut pas toutefois croire que parmi les colons établis en Dacie il n'y avait pas aussi des chrétiens, venus surtout de l'Orient. Il était naturel qu'ils aient cherché à cacher leur croyance, tant que le christianisme était encore persécuté. C'est ainsi qu'il faut expliquer pourquoi nous ne trouvons pas la moindre allusion au culte chrétien dans les inscriptions de la Dacie. Au delà du Danube, le christianisme dut être bien plus avancé qu'au nord, dans les premiers siècles de notre ère. Les témoignages qui nous ont été

conservés ne remontent pas, il est vrai, bien haut, mais ils attestent les progrès faits par la nouvelle doctrine dans ces régions jusqu'au IVe siècle et nous permettent de supposer qu'elle y avait pénétré depuis longtemps (J. Jung, *Die rom. Landschaften*, 374; cf. C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, 66). Il n'y a que les Besses, parmi les anciennes populations du sud du Danube, qui aient conservé avec beaucoup de ténacité leurs croyances payennes, mais ils finirent aussi par accepter au IVe siècle le christianisme et à se rapprocher de ceux qui étaient déjà chrétiens et s'étaient romanisés depuis longtemps (W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, 77).

Mais, malgré les progrès du christianisme, il ne faut pas croire que les indigènes abandonnèrent facilement leurs anciennes croyances. Les noms des divinités payennes, probablement daces, Sarmandus et Sula, se rencontrent plus d'une fois dans les inscriptions de la Dacie (O. Hirschfeld, *Epigraphische Nachlese zum Corpus inscr. lat. III*, dans les *Sitzungsberichte der Akad. der Wissenschaften, philol.-hist. Classe*, Vienne, LXXVII, 363 et suiv.; cf. Gooss, *Archiv. des Ver. f. siebenbürg. Landeskunde*, XII, 132-133). Sous le nom de Silvanus, les Illyriens continuèrent à cultiver leur ancien dieu rustique (*Arch.-epigr. Mittheilungen*, IX, 35-36). Des divinités illyriennes et thraces semblent aussi avoir été identifiées avec Liber, Libera qui apparaissent souvent dans les inscriptions des pays balkaniques (Wissowa, chez Roscher, *Ausfürl. Lexicon der griech. und röm. Mythologie*, Leipzig, 1894-1897, II^II, 2027, 2030). Quelquefois même nous voyons les anciennes croyances confondues avec le christianisme, ce qui montre le passage du paganisme au monothéisme. C'est ainsi qu'une inscription grecque du musée de Bucarest nous a conservé une formule d'enchantement où le soleil du culte payen est remplacé par κύριος ὁ πάντα ἐφορῶν καὶ οἱ ἄγγελοι θεοῦ (Hirschfeld, *l. c.*, 404-405; cf. *Arch.-epigr. Mittheil.*, II, 61). Quelque chose d'analogue nous offre une inscription de Larisse (*Ephemeris epigr.*, II, n° 1047), où la religion romaine se confond avec le christianisme dans la formule : *Dis manibus sacrum signo Christi*. De tels exemples sont cependant rares, mais assez caractéristiques pour montrer la

transition du culte payen des anciens habitants et des Romains au christianisme.

L'histoire de la diffusion du christianisme dans les pays balkaniques est encore à faire. Tout ce que nous savons aujourd'hui sur ce sujet repose sur quelques faits historiques et sur l'étude de la langue. Un fait certain, confirmé par l'examen de plusieurs mots roumains relatifs au culte, c'est que les Latins de la péninsule balkanique connurent le christianisme d'assez bonne heure. Cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, Vienne, 1882, 52 et suiv. (extr. des *Sitzungsberichte der k. Akad. der Wissensch., philos.-hist. Classe*); G. Chițu, *Columna lui Traian*, 1882, 452 et suiv.; L. Şăineanu, *Incercare asupra semasiologiei limbei romîne*, Bucarest, 1887, 28 et suiv.; Ar. Densusianu, *Revista critică-literară*, V, 1 et suiv. Sur le christianisme en Pannonie, v. spécialement W. Kubitschek, *Zur Frage der Ausbreit. des Christentums in Pannonien*, dans les *Blätter des Ver. f. Landeskunde v. Nieder- Oesterreich*, Vienne, 1897, 168-188. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question quand nous étudierons les termes religieux slaves introduits en roumain.

5. En dehors des causes générales que nous avons examinées jusqu'ici, il nous reste à étudier quelques faits particuliers qui nous expliquent aussi comment l'élément autochtone des différentes provinces de la péninsule balkanique fut englouti par les Romains.

En Dacie, la population indigène fut exterminée en grande partie par les armées romaines. La fameuse phrase d'Eutrope, *Dacia..... diuturno bello viris erat exhausta*, VIII, 3, nous dit expressément que le nombre des Daces avait considérablement diminué à la suite des guerres contre les légions de Trajan. La plupart de ceux qui ne tombèrent pas sur le champ de bataille cherchèrent la mort dans le poison; d'autres s'enfuirent pour échapper à la suprématie des conquérants. Les bas-reliefs de la colonne de Trajan nous montrent des Daces émigrer en grande masse devant les Romains (C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, Berlin, 1896, 146-152, 206-207, 362-366). Les montagnes du nord de la Transylvanie et les vastes régions qui s'étendaient à l'est de l'Olt leur offraient un abri plus sûr pour garder leur indépendance. C'est ici que se réfugièrent tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre aux vainqueurs. Ils y

trouvèrent sans doute d'autres Daces et s'y conservèrent assez longtemps, jusqu'à ce qu'ils se fondirent dans les différentes populations barbares qui habitaient en dehors des frontières de l'Empire romain. Longtemps après la destruction du royaume de Décébal les historiens font mention de Daces qui vivaient dans les pays limitrophes de la Transylvanie actuelle (Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, 105 et suiv.). Ils devaient être relativement assez nombreux, puisque Dion Cassius (LXXII, 3) nous parle de 12.000 hommes qui furent transportés du nord en Dacie au temps de Commode. Les auteurs latins font, d'autre part, allusion à plusieurs tentatives de soulèvement de la population dace contre les Romains, et des « Daci rebellantes » apparaissent plus d'une fois sous les règnes d'Antonin le Pieux et de Commode (*Scriptores historiae augustae*, *Antoninus Pius*, V, *Commodus*, XIII). Nous voyons, en outre, des Daces occuper des hautes fonctions dans les autres provinces de l'Empire romain et prétendre même arriver au trône, comme ce fut le cas pour le général Régalien, de l'époque de Gallien, qui se donnait pour un descendant de Décébal (*Script. hist. aug.*, *trig. tyr.*, X). Toutes ces circonstances nous montrent la ténacité avec laquelle les Daces gardèrent leur nationalité et la conscience de leur parenté avec les anciens habitants du royaume de Décébal. La forte romanisation de la Dacie les empêcha cependant de se maintenir longtemps partout où ils furent en contact avec la population latine.

En Pannonie, et spécialement dans la partie méridionale du pays, la civilisation latine fut vite acceptée par les autochtones. Nous savons même, d'après le témoignage de Velleius Paterculus (II, 110), que le latin y était très répandu même avant la conquête définitive du pays. Au IIIe siècle, la culture romaine y était des plus florissantes et la plupart des anciennes populations illyriennes et celtiques avaient adopté le latin (Budinszky, *Die Ausbreit. der lat. Sprache*, 179-180). La Pannonie inférieure offre à cet égard un contraste frappant avec la Pannonie supérieure, où la romanisation fut bien superficielle et éphémère.

Quant à la Mésie, il semble que le mouvement d'assimilation

des indigènes aux Romains fut presque aussi prompt qu'en Dacie et au sud de la Pannonie. Les inscriptions qu'on a découvertes dans ces derniers temps nous montrent que la civilisation latine y avait pénétré plus profondément qu'on ne le croyait jadis. En faisant abstraction de quelques villes où l'élément grec était assez nombreux et de quelques régions où la population thrace dut se maintenir pendant plusieurs générations, on ne peut contester les progrès rapides que fit la romanisation dans cette province. On ne saurait donc exagérer, comme on l'a fait quelquefois, l'influence des autochtones sur les Romains qui s'établirent ici ; elle fut très vraisemblablement bien réduite.

Les mêmes remarques s'appliquent à l'Illyrie ou du moins à une partie de ce pays. Les historiens sont d'accord pour reconnaître que les populations indigènes furent vite remplacées ici par les colons latins établis sur les côtes de l'Adriatique. Repoussés dans l'intérieur du pays, les Illyriens se retirèrent dans les montagnes où ils furent employés aux travaux des mines (Florus, *Epitoma*, éd. Rossbach, 1896, II, 25). C'était certainement une vie bien dure que celle qui leur fut imposée par les conquérants. Refoulés dans des régions sauvages et pas toujours habitables, les anciens habitants du pays ne pouvaient s'y maintenir longtemps. L'élément autochtone diminua ainsi peu à peu, et Strabon nous dit expressément que plus d'une tribu illyrienne avait disparu à son époque (VII, 5, 6). Ce n'est que dans le sud que les Illyriens réussirent à échapper jusqu'à un certain degré aux empiètements de l'élément romain. Ils subirent pendant quelque temps l'influence de la langue et de la civilisation latines, mais ils gardèrent leur ancien caractère ethnique, sans qu'ils se soient complètement romanisés.

Plus lente fut la marche de la romanisation en Thrace. Les Romains y rencontrèrent une population primitive et trop jalouse de son indépendance pour qu'elle ait consenti à se soumettre du premier coup aux nouveaux maîtres. Parmi les tribus thraces il y avait surtout les Besses que les écrivains latins et grecs nous présentent comme le peuple le plus barbare et le plus indomptable de la péninsule balkanique, *semper a bello indomiti..... more ferarum viventes..... latrones*, comme les appelle

S. Paulin de Nole dans une poésie dédiée à Nicétas (Migne, *Patrologia lat.*, LXI, 487). Retirés dans les montagnes, insoumis et menant une vie nomade, ils réussirent à se soustraire longtemps à un mélange plus intime avec les Romains. Mais l'enrôlement dans l'armée, où leurs qualités guerrières étaient très appréciées, et la conversion au christianisme finirent par romaniser aussi cette population sauvage et rebelle.

Avec la romanisation des Besses, l'histoire de l'extension de la civilisation latine dans la péninsule balkanique est close. L'œuvre immense que les Romains poursuivaient depuis tant de siècles était enfin accomplie. Le latin était parlé maintenant par la majorité de la population et se disputait la place avec le grec.

6. Les faits que nous avons examinés dans les paragraphes précédents nous ont permis de connaitre les circonstances les plus marquantes qui ont déterminé la disparition de l'élément autochtone des pays danubiens. Dans quelques parties de la péninsule balkanique, la fusion des Romains avec les indigènes s'effectua plus promptement; dans d'autres, elle rencontra des obstacles plus sérieux. La proportion dans laquelle l'élément autochtone entra dans la constitution du peuple roman ou plus spécialement roumain qui sortit de ce mélange devait varier d'après les régions. Toutefois les considérations que nous avons exposées jusqu'ici ne nous autorisent guère à soutenir que les Daces, les Thraces, etc. aient eu une grande influence sur la population latine. Entre l'opinion des philologues transylvains et celle de Kopitar, Miklosich, Tomaschek et Hasdeu, qui exagérèrent l'influence thrace sur le latin oriental, on ne peut admettre aujourd'hui qu'une théorie intermédiaire, plus modérée. Et même dans ce cas nous verrons à quoi il faut nous en tenir pour ne pas hasarder des théories téméraires. Nous connaissons trop peu la langue des anciennes populations balkaniques pour que nous puissions fixer avec précision ce que le roumain doit à l'influence dace, thrace ou illyrienne. La question mérite cependant d'être examinée de plus près, même si les résultats auxquels nous arriverons n'étaient pas aussi

satisfaisants qu'on le voudrait. Les philologues ont admis plus d'une fois l'existence d'éléments daciques en roumain, et nous tâcherons de voir ce que la science nous permet de dire là-dessus.

Mais, avant d'aborder cette question, nous rappellerons quelques faits qu'on ne doit pas perdre de vue toutes les fois qu'on étudie les rapports du roumain avec les anciens parlers balkaniques.

Tous les linguistes reconnaissent aujourd'hui que l'influence d'une langue sur une autre est d'autant plus intense qu'il y a plus de ressemblance entre elles. Si, par exemple, un pays est conquis par un peuple qui parle un idiome rapproché de celui des habitants soumis, l'action d'un idiome sur l'autre sera plus puissante. Si, au contraire, la langue indigène s'éloigne beaucoup de l'idiome importé, par sa phonétique, ses formes et sa syntaxe, les particularités qu'elle transmettra au nouveau parler qui en résultera seront moins visibles. En appliquant ce principe à la romanisation des différentes provinces de l'Empire romain, il en résultera avec évidence que là où le latin rencontra une langue plus rapprochée de lui, l'influence de l'élément autochtone pouvait s'exercer plus facilement. C'est ainsi que le celtique qui présentait plus d'un point de contact avec le latin (E. Windisch, *Grundriss der rom. Philol.*, I, 300 et suiv.) dut laisser dans le parler des colons de la Gaule des traits qu'on s'est efforcé de retrouver dans le français actuel. Les faits ne se passèrent pas certainement de la même manière dans la région du Danube. Ici la langue des autochtones, du moins d'après ce que nous pouvons savoir aujourd'hui, s'éloignait beaucoup du latin, de sorte que son action sur ce dernier ne pouvait être bien profonde.

Le nombre des emprunts faits par une langue à une autre dépend donc en première ligne de la parenté plus ou moins grande qui existe entre elles. Les mêmes circonstances déterminent aussi la nature des emprunts. Les faits morphologiques et syntaxiques se transmettent plus facilement d'une langue à une autre si elles offrent déjà quelques points de contact. Des emprunts de ce genre sont plus difficiles et même impossibles entre idiomes appartenant à des familles linguistiques différentes. Seuls les échanges phonétiques et lexicologiques

peuvent se produire plus facilement, même si les langues entre lesquelles ils ont lieu ne sont pas intimement apparentées.

Ces raisons nous semblent suffisantes pour ne pas exagérer l'influence du thrace et de l'illyrien sur le latin des pays balkaniques et pour ne pas admettre trop d'éléments autochtones dans la langue roumaine, surtout dans sa morphologie et sa syntaxe.

7. Pour que l'étude de l'influence thrace et illyrienne sur le latin aboutisse à des résultats plus satisfaisants, il faudrait que nos connaissances sur les anciens parlers balkaniques soient plus précises. Or, tout ce que nous savons, par exemple, sur la langue des Daces se réduit à quelques noms de lieux et de personnes, conservés chez les historiens et dans les inscriptions, et à plusieurs gloses de plantes attestées chez Pedanius Dioscoride, Περὶ ὕλης ἰατρικῆς (éd. Sprengel, Leipzig, 1829-1830), et dans le livre de Lucius Apuleius, *De medicaminibus herbarum* (éd. J. Ackermann, Nuremberg, 1788). Plus d'un nom propre qu'on cite d'habitude comme d'origine dace (K. Gooss, *Archiv des Vereines für siebenbürg. Landeskunde*, XII, 126 et suiv.) est d'ailleurs bien contestable. Quant aux gloses, elles ne sont pas de nature à nous inspirer beaucoup de confiance, vu les nombreuses altérations qu'elles ont subies sous la plume des copistes. On devrait, en outre, avoir une édition critique de Dioscoride et d'Apuleius, pour que les tentatives d'éclaircir ces gloses reposent sur un texte plus sûr. Il nous est donc impossible, avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, de nous faire une idée plus claire de ce qu'était la langue des Daces. On n'a pas le droit non plus d'attribuer une origine dace à quelques phénomènes de la langue roumaine qu'on n'a pu éclaircir autrement. La phonétique et le lexique roumains ne nous offrent aucune particularité qui se retrouve en même temps dans les restes de la langue dace qui nous ont été transmis. Il serait par conséquent inutile de bâtir des hypothèses fantastiques et de chercher des éléments daciques en roumain. On ne saurait toutefois contester l'existence de tels éléments, mais tout philologue doit renoncer à les admettre là où ils ne peuvent pas être prouvés par la science.

Un fait certain c'est que la langue des Daces était étroitement apparentée à celle des Thraces du sud du Danube. Strabon appelle les Daces un peuple « ὁμόγλωττον τοῖς Θρᾳξίν » (VII, 3, 10). Il y aurait donc un moyen indirect de compléter nos connaissances sur le parler dace à l'aide de la langue thrace. Mais malheureusement les renseignements que nous avons sur l'idiome thrace sont aussi bien pauvres. On ne peut citer aujourd'hui que quelques noms propres thraces, attestés dans les inscriptions, et quelques mots, conservés chez les écrivains grecs et latins. Ils semblent avoir été moins altérés que les gloses daces, mais ici aussi il ne faut pas trop se fier aux transcriptions grecques et latines sous lesquelles ils nous sont donnés, surtout quand il s'agit de tirer des conclusions sur la phonétique thrace. Il est dans tous les cas bien étonnant que les historiens et les glossateurs ne nous aient pas transmis des matériaux plus riches pour la connaissance de la langue thrace, surtout quand on songe qu'elle a survécu plus longtemps que celle des Daces. Il résulte de plusieurs témoignages que le thrace fut parlé jusqu'au VIe siècle après J.-C., sinon même plus tard. Dans les *Acta Sanctorum* (IX, octobre, *De Sancto Philippo episcopo Heracleensi*, § 28 ; cf. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II[1], 8) on fait mention d'une ville qui existait au IVe siècle, près Andrinople, et qui s'appelait en thrace *Gestistyrum* (*quae sermone patrio* Gestistyrum, *interpretatione vero latinae linguae* Locus possessorum *vocatur*). Le thrace y était sans doute encore parlé, puisqu'on ne saurait interpréter autrement les mots *sermone patrio*. Nous savons d'autre part que les Besses priaient encore au Ve siècle dans leur langue (C. Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, Prague, 1876, 59 ; L. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, Darmstadt, 1880, I, 115). En outre, l'emploi du thrace à la fin du VIe siècle nous est confirmé par un passage de l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance qui nous dit qu'il rencontra dans un monastère du mont Sinaï quelques moines qui parlaient le besse (..... *tres abbates, scientes linguas, hoc est latinas et graecas, syriacas et aegyptiacas et bessas, vel multi interpretes singularum linguarum* ; P. Geyer, *Itinera Hierosolomytana saeculi IIII-VIII*, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, Vienne, 1898, XXXVIII, 184, 2-4 ;

cf. les variantes des mss. *B*, *'Br*, *M*, 213, 14-15). Il résulte de ce passage d'Antonin que le thrace était encore parlé à cette époque et qu'il y avait des interprètes pour les pèlerins besses qui voyageaient en Orient. Mais tous ces témoignages ne nous facilitent guère nos connaissances sur le thrace, et nous aurions été plus reconnaissants envers ces auteurs s'ils avaient pensé à nous communiquer quelques formes de cet idiome.

Le travail historique et philologique le plus important sur les Thraces est celui de W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, II, que nous avons déjà cité plus haut et qui a été publié dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, philos.-hist. Classe*, Vienne, CXXVIII, CXXX, CXXXI. L'auteur y a rassemblé presque tout ce que nous connaissons sur ce sujet. C'est une étude très documentée, mais pas toujours suffisamment critique. On ne peut l'utiliser qu'avec prudence, surtout dans la partie où l'auteur cherche à expliquer les différentes formes thraces ou considérées par lui comme telles. Il y a plus d'un rapprochement contestable et des conclusions qui ne sauraient être acceptées par les linguistes. En dehors de cette monographie, on peut consulter aussi L. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, 1880, I, 104-128. Quant aux rapports du thrace avec les autres langues, il y a lieu de rappeler encore : A. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, Göttingen, 1873, 417 et suiv.; *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen*, 4e édition, Göttingen, 1890, I, XXI (cf. aussi *Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen*, XIV, 50-51); K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerm. Sprachen*, 1886, I, 289 et suiv. ; C. Pauli, *Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos* (*Altitalische Forschungen*, Leipzig, 1886, II [1]), 20 et suiv. ; P. von Bradke, *Ueber Methode und Ergebnisse der arischen Alterthumswissenschaft*, Giessen, 1890, 65 et suiv.; F. Bechtel, *Die Hauptprobleme der indogerm. Lautlehre seit Schleicher*, Göttingen, 1892, 291 et suiv. ; H. Hirt, *Gehören die Phryger und Thraker zu den satem- oder centum-Stämmen?* dans les *Indogermanische Forschungen*, II, 143-149, cf. *Berl. phil. Wochenschr.*, XV, 1143; Solmsen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXXIV, 36 et suiv. ; A. Torp, *Zu den phryg. Inschr.*, Christiania, 1894, 4 et suiv. Cf. aussi G. Meyer, *Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen*, XX, 123; *Berliner philologische Wochenschrift*, XV, 435. D'après P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griech. Spr.*, Göttingen, 1896, 220, le thrace doit être considéré comme un idiome à part, « in demselben Sinne wie das Griechische oder Germanische ». Le même auteur remarque plus loin (229) que le thrace se rapproche surtout, au point de vue du consonnantisme,

de l'iranien et du slave : « Im Konsonantismus tritt das Phrygisch-Thrakische in mehreren (doch nicht in allen) Punkten zum Griechischen in Gegensatz und stellt sich auf die Seite des Iranischen und Slavischen ». Cette opinion nous semble la plus admissible et elle est acceptée aujourd'hui par la plupart des philologues.

Quant aux gloses daces de Dioscoride et d'Apuleius, voir spécialement les commentaires de P. de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, Leipzig, 1866, 278-283 ; A. Fick, *Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas*, Göttingen, 1873, 417-423 ; Rösler, *Einiges über das Thrakische*, dans la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, XXIV, 105-116 ; Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, I, 122 et suiv. ; et surtout l'ouvrage de Tomaschek, cité plus haut, *Die alten Thraker*, II [1], 22 et suiv. ; cf. G. Meyer, *Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen*, XX, 116 et suiv. — Nous devons rappeler ici que toutes les tentatives d'expliquer plusieurs noms de plantes roumains par les formes conservées chez Dioscoride et Apuleius ne reposent sur rien de solide et ne méritent d'être citées qu'à titre de curiosité. C'est ainsi que A. Papadopol-Calimach et Brandza (*Analele Academiei romîne*, 1re série, XI[II], 39-60) ont cru trouver des éléments daciques dans les mots : dr. *brustur* (*riborasta*, nº 44 du registre de Tomaschek que nous suivons); dr. *dracilă* (*drocila* ; le mot n'a pas été noté par Tomaschek ; cf. B. P. Hasdeu, *Cuvinte din bătrîni*, I, 276) ; dr. *ghențiană* (γεντιανή, nº 10) ; dr. *mazăre*, mr. ματζαρε (Kavalliotis, 206) (μόζουλα, nº 17); dr. *jale* (σαλία, nº 36); dr. *scai* (σκιάρη, nº 13); dr. *sfeclă* (σφέκλη ; le mot ne se trouve pas chez Tomaschek; cf. ci-dessous); dr. *știr* (*stirfozila*, *tirçozila*, nº 12); dr. *tătîrcă* (τουτάστρα, nº 55); dr. *tulipin* (τούλεηλα, nº 12); dr. *tură*, *turiță* (τοῦρα, nº 7); dr. *zîrnă*, ir. *zorne* (προδίορνα, nº 52 ; cf. B. P. Hasdeu, *Istoria critică a Romînilor*, 2e éd., Bucarest, 1874, I, 272-274, qui le rapproche encore de *Zîrnești*). Papadopol-Calimach et Brandza ont admis une origine dacique même pour des mots latins comme dr. *coadă-* (dans différents composés) ; *crustă* ; *cucută* ; *ederă* ; *salbie* ; *torsură* ; *turbure* ; *turtă* ; *ulm*. Il va sans dire que toutes ces étymologies n'ont aucune valeur (cf. Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, Bucarest, 1880, 564 et suiv. ; Rösler, *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, XXIV, 106). Des mots comme σφέκλη et τοῦρα ne sont nullement daciques (v. la remarque de Tomaschek au nº 7). *Dracilă* suppose plutôt une origine slave (A. de Cihac, *Romanische Studien* (E. Böhmer), IV, 157 ; *Dictionnaire d'étymologie daco-romane, éléments slaves*, etc., 100). De même, *jale* (Cihac, *Dict. d'étym. daco-rom., élém. slaves*, etc., 384) et *zîrnă* (Gr. Tocilescu, *l. c.*, 571). *Scai* est sans doute le serbe *čkalj* (Cihac, *Dict. d'étym. daco-rom., élém. slaves*, 328). *Tătîrcă* est un dérivé de *Tătar* (L. Șăineanu, *Elemente turcești în limba romînă*, Bucarest, 1885, 103). Quant à *brustur* et *știr* leur origine est plus

douteuse (cf. cependant Cihac, *Dict. d'étym. daco-rom., élém. slaves*, etc., 393, 485) ; mais dans tous les cas ils n'ont rien à faire avec les formes daciques citées par Papadapol-Calimach et Brandza. Seul *mazăre* offrirait quelque ressemblance avec μόζουλα, mais le sens s'oppose à cette étymologie, puisque *mazăre* signifie « pois », tandis que μόζουλα est traduit chez Dioscoride par θύμος (cf. G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strasbourg, 1891, 285 ; cf. ci-dessous). Tout aussi contestable nous semble le rapprochement que fait Tomaschek entre le macédo-roumain *porpode* et προπέδουλα (nº 35)). Nous ne voyons pas comment *porpode* qui signifie « bas » pourrait être rattaché à προπέδουλα qui traduit le grec πεντάφυλλον. Le mot macédo-roumain ne peut être que d'origine grecque. Plus curieux encore nous semble le rapprochement qu'avait fait M. Möckesch (*Beweise für die celtische Abstammung der Walachen*, Hermannstadt, 1867, 40) entre προπέδουλα et un mot roumain *prepedeală* (« cinci degete »). Nous n'avons jamais entendu ce nom de plante et nous croyons plutôt qu'il a été inventé par l'écrivain saxon.

Pour ce qui concerne l'illyrien, nous ne saurions fixer l'époque où il cessa d'être parlé. Nous sommes cependant en état de mieux connaître l'idiome des anciens habitants des côtes de l'Adriatique. On admet généralement aujourd'hui que les Messapiens et les Vénètes appartenaient à la famille illyrienne. Or, le messapien et le vénète, dont le dernier, comme il résulte du témoignage de Polybe, s'est conservé après le Ier siècle de notre ère, nous sont connus d'après quelques inscriptions qu'on a essayé d'élucider dans ces derniers temps. L'étude de l'albanais peut aussi servir jusqu'à un certain point à la connaissance de l'ancien illyrien. Un fait incontestable cependant c'est que les particularités linguistiques du vénète et du messapien ne concordent pas toujours avec celles du « substratum » indo-germanique sur lequel repose l'albanais. C'est pour cette raison que quelques linguistes ont révoqué en doute la parenté de l'albanais avec l'illyrien. Il faudrait alors admettre que les Albanais ne sont nullement les descendants directs des Illyriens. Toutefois une telle conclusion n'est pas nécessaire, et l'on pourrait supposer à la rigueur que l'albanais d'aujourd'hui représente un ancien dialecte illyrien qui s'était différencié de l'idiome parlé par les Vénètes et les Messapiens.

Sur l'origine des Illyriens et spécialement sur leurs rapports avec les Vénètes et les Messapiens, voy. L. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, Darmstadt, 1880, I, 91 et suiv.; G. Meyer, *Essays und Studien zur Sprachgeschichte und Volkskunde*, Berlin, 1885, I, 55 et suiv.; C. Pauli, *Die Inschriften nordetruskischen Alphabets* (*Altitalische Forschungen*, I, Leipzig, 1885), 116 et suiv.; *Die Veneter und ihre Schriftdenkmäler* (*Altitalische Forschungen*, III, Leipzig, 1891), voir spécialement 232-233; W. Deecke, *Zur Entzifferung der messapischen Inschriften*, dans le *Rheinisches Museum*, nouvelle série, XXXVI, 576-596 (voir spécialement 577); XXXVII, 373-396; XL, 133-144; A. Torp, *Zu den messapischen Inschr.*, dans les *Indogerm. Forschungen*, V, 125 et ss. Cf. aussi W. Tomaschek, *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, VIII, 95 et suiv.; W. Deecke, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1886, 64; Stolz, *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, XXXVII, 515-516. Pour ce qui concerne spécialement le vénète, A. Torp le considère comme appartenant aux langues de la famille *centum*: « Das Venetische gehört unzweifelhaft zu den *centum* Sprachen, und bei der geographischen Lage ist eine Zwischenstellung zwischen Lateinisch und Keltisch von vornherein wahrscheinlich, » *Zu den venet. Inschriften*, 16 (*Festskrift til Hs. Maj. Kong Oscar II fra det kongelige norske Frederiks Universitet*, Christiania, 1897, II).

La thèse généralement admise aujourd'hui par les linguistes que les Albanais sont les descendants des Illyriens avait été soutenue, quoique bien vaguement, par J. von Hahn, *Albanesische Studien*, Jena, 1854, I, 213, 224, 227, etc.; elle est défendue aujourd'hui par G. Meyer dans ses nombreuses études sur l'albanais, v. spécialement *Essays und Studien*, I, 54; *Grundr. der romanischen Philol.*, I, 804 (cf. *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, VIII, 185-195); K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, I, 7; P. Kretschmer, *Einleitung in die Gesch. der griech. Sprache*, 261 et suiv., 422. Cette opinion est vivement contestée par C. Pauli qui croit que les Albanais sont sortis des anciens Thraces qui habitaient l'Épire (*Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos*, *Altitalische Forschungen*, Leipzig, 1894, II[II], 200 et suiv.). Pauli appuie son argumentation sur le fait que les particularités phonétiques de l'illyrien et spécialement du vénète ne se retrouvent pas dans l'albanais d'aujourd'hui. G. Meyer, dans ses comptes rendus sur les travaux de Pauli (*Berliner philologische Wochenschrift*, XII, 277, 309 et suiv.; XV, 436), tout en admettant quelques-uns des raisonnements de Pauli, défend l'ancienne opinion que les Albanais sont les successeurs des Illyriens. Si l'albanais s'éloigne beaucoup de l'ancien vénète, ce ne serait pas une raison, d'après Meyer, de contester sa parenté avec l'illyrien. Il se peut très bien que le vénète représente un dialecte illyrien qui s'était éloigné avec le temps de celui sur lequel

repose l'albanais. Cf. P. Kretschmer, *l. c.*, 271, qui considère le vénète comme un dialecte illyrien septentrional et l'albanais comme le successeur d'un parler méridional de l'ancienne Illyrie, ce qui expliquerait les différences qui séparent ces deux idiomes. — La parenté des Vénètes avec les Illyriens a été contestée dans ces derniers temps aussi par F. Cordenons, *Un po' più di luce sulle origini degli Veneti-Euganei*, Padoue, 1894, 191 et suiv., mais avec peu de succès (cf. G. Meyer, *Berl. philol. Wochenschrift*, XIV, 1206).

Nous ne sommes pas en état de préciser jusqu'à quel degré le latin qui a donné naissance au roumain a été influencé par l'illyrien. On trouve cependant en roumain quelques particularités pour lesquelles on peut admettre, avec beaucoup de vraisemblance, une origine illyrienne. Si l'on pense aux nombreuses colonies dalmates qui s'établirent en Dacie (C. Patsch, *Archäol.-epigr. Untersuch. zur Geschichte der röm. Provinz Dalmatien*, Vienne, 1899, III, 112 et suiv., extr. des *Wissenschaftl. Mittheil. aus Bosnien u. der Hercegovina*, VI), il n'y a rien d'extraordinaire à supposer que plus d'un élément illyrien a pénétré par cette voie dans la région des Carpathes. Mais ce fut surtout au sud du Danube que l'influence illyrienne pouvait s'exercer plus facilement, et c'est là qu'il faut chercher l'origine de quelques-unes des particularités propres au roumain et qui le rapprochent de l'albanais.

Comme d'origine illyrienne doit être considéré, croyons-nous, le passage de *ct*, *cs*(*x*) à *pt*, *ps* en roumain. Les latins *lucta*, *coxa* ont donné en daco-roumain *luptă*, *coapsă*. Le même phénomène se rencontre en dalmate (vegl. *guapto* = *octo*, rag. *kopsa* = *coxa*) et en albanais, avec la différence que dans ce dernier on a *ft*, *fs* au lieu de *pt*, *ps*, et seulement dans les mots introduits du latin *l'uftз* (*lucta*), *kofsз* (*coxa*) (G. Meyer, *Grundriss der romanischen Philologie*, Strasbourg, 1888, I, 818 ; *Albanesische Studien*, III, 5). La phase intermédiaire entre *ct*, *cs* et *pt*, *ft*, *ps*, *fs* doit avoir été **χt*, **χs* (cf. M. Bartoli, *Ueber eine Studienreise zur Erforschung des altromanischen Dalmatiens*, dans l'*Anzeiger der phil.-hist. Cl. der Akad.*, XXV, Vienne, 1899, 80). Ce qui nous fait surtout supposer que nous avons affaire ici à une particularité phonétique d'origine illyrienne, c'est qu'elle apparaît en même

temps en roumain, en dalmate et en albanais, les seules langues qui soient venues en contact plus intime avec l'illyrien. En faveur de cette hypothèse parle aussi le fait que l'ancien vénète connaissait les groupes consonnantiques *χt*, *hs*, *χs*, *hs*, au lieu de *ct*, *cs* (C. Pauli, *Die Veneter und ihre Schriftdenkmäler*, dans les *Altitalische Forschungen*, Leipzig, 1891, III, 256, 299 ; cf. P. Kretschmer, *Einleit. in die Gesch. der. gr. Spr.*, 258). Ces preuves nous semblent suffisantes pour ne plus chercher l'origine de ce phénomène dans quelque prononciation particulière du latin vulgaire, comme c'est l'avis de quelques philologues.

D'après G. Mohl (*Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, 1899, 315-316, fasc. 122 de la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*), le *pt* roumain se serait développé d'une prononciation dialectale italique du groupe *ct* qui aurait pénétré dans le latin vulgaire et se serait généralisée en Italie au moment de la conquête de la Dacie. Vers l'époque d'Auguste, dit Mohl, on hésitait en Ombrie entre *faχto*, *faịto* et *fāto*, *faqto*. « Ce dernier, favorisé par la prononciation de l'Italie du sud (osque *factud*) et surtout par celle de Rome, dut devenir, dans les premiers siècles de l'Empire, assez général en Italie. C'est le roumain qui en donne une preuve décisive, car *fapt*, *lapte*, *opt* ne peuvent reposer que sur *facto*, *lacte*, *octō*; la gutturale y avait effectivement pris un son tout spécial et exagéré, elle devait être vélaire comme dans *aqua*; on prononçait donc au IIe siècle *faqto*, *laqte*, *oqto* : de là en roumain *pt* comme *p* pour *q* dans *apă* : *aqua* ». Cette argumentation est loin d'être convaincante. Une prononciation *qt* pour *ct* n'est pas suffisamment prouvée. D'autre part, le rapprochement entre le *q* de **faqto*, etc. et celui de *aqua* n'est pas du tout heureux. Dans *apă* le *p* ne s'est pas développé de *q*, mais de *u* : *aqua*— **aqwa* — **aqba* — **aqpa* — *apă*. Mohl a négligé, en outre, d'étudier le développement de *ct* à *pt* parallèlement avec celui de *cs* à *ps*. Les deux phénomènes sont cependant intimement liés l'un à l'autre, et nous ne voyons pas comment Mohl arriverait à éclaircir le passage de *cs* à *ps*. Le groupe *cs* s'était réduit en osque et en ombrien à *ss*, *s* (R. de Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, Strasbourg, 1892, I, 376), de sorte que Mohl ne pourrait jamais prouver l'existence d'une prononciation *qs*, qui seule expliquerait, d'après son système, le *ps* roumain. Il y a enfin une autre circonstance qui s'oppose à la thèse de Mohl. Si le *qt* s'était généralisé à l'époque d'Auguste, comment faut-il alors expliquer le *pt*, *ps*, *ft*, *fš* du dalmate et de l'albanais qui suppose les mêmes étapes intermédiaires que le roumain *pt*, *ps*? On sait que le latin avait commencé à pénétrer en Illyrie au IIIe siècle avant J.-C., et il serait étonnant que le *qt* ait pu s'introduire dans le

latin vulgaire de cette province à une époque où cette particularité phonétique ne s'était pas encore généralisée. En admettant même que le *qt* de l'époque d'Auguste a pu pénétrer dans le parler des côtes de la Dalmatie, qui fut toujours en contact avec le latin de l'Italie, nous ne voyons pas comment ce phénomène aurait pu s'introduire en albanais qui resta plus éloigné du monde romain et dont l'élément latin nous fait remonter à une époque plus ancienne que celle d'Auguste. Il nous reste donc à admettre comme plus vraisemblable l'hypothèse que nous avons exposée plus haut et qui a été émise d'abord par Kopitar (*Kleinere Schriften*, 239; cf. Schuchardt, *Vokalismus*, III, 49). Elle seule peut expliquer la présence du phénomène en question en roumain, aussi bien qu'en vegliote et en albanais. — Une autre explication du *pt* roumain a été donnée par J. Ulrich (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXI, 235-236) qui croit que les formes roumaines *fapt*, *copt*, etc. sont sorties de *factus*, *coctus* par suite d'une prononciation fautive du *ct* latin, d'après le modèle de quelques mots comme *lactuca* = *lattuca*, *scrittus* = *scriptus*; le *ct* = *tt*, d'un côté, et le *tt* = *pt*, de l'autre, auraient amené *ct* = *pt*. Tout cela nous semble bien contestable, puisque nous ne voyons pas comment une telle prononciation aurait pu se généraliser en roumain.

En dehors de la phonétique, l'illyrien semble avoir influencé aussi le lexique roumain. Il est certainement difficile de décider parfois si un mot roumain qui existe en même temps en albanais doit être considéré comme un ancien élément illyrien ou plutôt comme un emprunt récent fait à cette dernière langue; mais quand la phonétique ou le sens s'oppose à l'hypothèse d'une provenance albanaise plus récente il ne nous reste qu'à supposer que le mot roumain vient directement de l'ancien illyrien. C'est ainsi qu'il faut expliquer la présence en roumain des mots comme dr. *barză*; dr. *mazăre*, mr. *madzọre*; dr. *mînz*, mr. *mọndzu*; dr. *viezure*. La première de ces formes est sans doute apparentée à l'albanais *bard*, mais on ne peut admettre qu'elle est dérivée de cet adjectif (fém. *barðe*), puisque *bard* n'offre autre sens que celui de « blanc », tandis que *barză* signifie « cigogne ». D'autre part, le *z* roumain ne saurait être expliqué par le ð albanais (G. Meyer, *Albanesische Studien*, III, 17, 23). Il faut donc conclure à l'existence d'une racine **bard-* dans l'ancien illyrien, à laquelle remonteraient les formes roumaine et albanaise citées. Il se peut d'ailleurs que l'illyrien

**bard-* se soit confondu avec le latin *ardea*, ce qui expliquerait peut-être le changement de sens de **bard-*, dans le cas où cette racine illyrienne signifiait simplement « blanc » comme l'albanais correspondant (H. Schuchardt, chez B. P. Hasdeu, *Cuvinte din bătrîni*, I, XXIII ; cf. Hasdeu, *Etymologicum magnum*, II, 2528-2529). — *Mazăre* doit aussi reproduire un ancien mot illyrien. L'albanais *moδułε*, avec le même sens de « pois », ne peut nullement expliquer le mot roumain ; la présence de *-az-* au lieu de *-oδ-* de l'albanais nous renvoie à un prototype illyrien plus ancien qui doit être admis à la base de *mazăre* (G. Meyer, *Etymologisches Wörterbuch der alb. Sprache*, 284-285 ; *Albanesische Studien*, III, 16, 23 ; cf. Miklosich, *Rum. Untersuchungen*, II, 23 ; Hasdeu, *Cuvinte*, I, 291). — *Mînz* « poulain » appartient à la même famille de mots que l'it. *manzo*, l'alb. *mεs*, le tyr. *manz*, *menz*, etc. Son origine illyrienne est confirmée par l'existence du mot *Menzana* chez les anciens habitants de la Messapie et qui était employé comme qualificatif de Jupiter, auquel on sacrifiait des chevaux (Festus, éd. Müller, 181). La haute ancienneté de *mînz* en roumain est prouvée par le passage de *-en-* à *-în-*, ce qui ne peut plus laisser aucun doute que le mot illyrien pénétra de bonne heure en latin (Hasdeu, *Columna*, 1877, 522 ; Tomaschek, *Bezzeuberger's Beitr.*, IX, 100-101 ; G. Meyer, *Etym. Wörterbuch der alb. Spr.*, 276 ; Stolz, *Die Urbevölkerung Tirols*, Innsbruck, 1892, 51). — *Viezure* « blaireau » ne peut être rattaché directement à l'albanais *vjeδułε* ; les deux formes doivent reposer sur un mot illyrien où les consonnes reproduites en albanais par δ, *ł* étaient plus rapprochées du *z* et de l'*r* roumains (B. P. Hasdeu, *Columna*, 1877, 579 ; *Cuvinte din bătrîni*, I, 247 ; G. Meyer, *Etym. Wörterbuch der alb. Sprache*, 434 ; *Albanesische Studien*, III, 7, 22).

8. On peut donc conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que le roumain ne nous offre qu'un nombre très restreint de phénomènes pour lesquels on est en droit d'admettre avec beaucoup de vraisemblance une origine illyrienne. Nous n'avons relevé que ce qui nous a paru le moins contestable, et nous

croyons que c'est tout ce qu'on peut dire aujourd'hui dans une question aussi obscure que celle que nous avons étudiée.

Il serait téméraire d'aller plus loin et de citer d'autres éléments illyriens ou thraces en roumain, en s'appuyant simplement sur quelques rapprochements arbitraires. On sait combien on a abusé d'une telle méthode et que de fois on a essayé d'expliquer par l'illyrien ou plus spécialement par le dace nombre d'autres particularités du roumain. Il y a déjà près d'un siècle qu'on s'obstine à chercher dans l'illyrien ou dans le dace tout ce qui semble obscur dans la langue roumaine, sans qu'on apporte toujours des preuves suffisantes à l'appui d'une telle hypothèse. Kopitar fut le premier qui appliqua cette méthode à l'étude du roumain. En précisant les idées un peu vagues de Thunmann (*Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europ. Völker*, Leipzig, 1774, 339), il formula le principe que tout ce qui est commun au roumain et à l'albanais et qui ne peut être d'origine latine, slave, etc. doit être considéré comme provenant d'un ancien idiome balkanique, qu'on l'appelle illyrien ou thrace (*Kleinere Schriften*, publ. par Miklosich, Vienne, 1857, 239). C'est ainsi que le philologue autrichien s'efforça de défendre le caractère exclusivement illyrien de quelques particularités phonétiques et morphologiques du roumain (v. plus haut et ci-dessous), contre les savants transylvains qui voulaient tout éclaircir par le latin. La théorie de Kopitar fut reprise et développée plus tard par Miklosich qui, dans son étude *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, crut pouvoir ajouter quelques nouveaux éléments illyriens à la liste établie par son prédécesseur. Après Miklosich, Schuchardt aborda aussi cette question et voulut montrer dans son *Vokalismus des Vulgärlateins* la grande influence que dut avoir l'illyrien sur le latin des pays balkaniques. Mais ce fut surtout B. P. Hasdeu qui s'éprit le plus de ce genre d'investigations et qui, dans ses travaux historiques et philologiques (*Istoria critică, Columna lui Traian, Cuvinte din bătrîni, Etymologicum magnum*), poussa plus loin que tous ses prédécesseurs la méthode inaugurée par Kopitar.

Si les philologues sont en droit de chercher une explication pour les phénomènes qu'ils rencontrent dans leur voie, il ne

faut pas croire que tout ce qui nous semble obscur dans une langue doit être mis sur le compte d'un idiome dont elle a subi l'influence et que nous ne pouvons mieux reconstituer. Il y a dans chaque langue des faits qui ont pu se produire spontanément, sans l'intervention d'un parler étranger. La linguistique nous fournit plus d'un exemple d'un phénomène qui apparait en même temps dans plusieurs langues, sans qu'il y ait eu le moindre contact entre elles ; il s'agit seulement de savoir distinguer ces cas de ceux où l'action d'une langue sur une autre ne saurait être mise hors de doute. C'est nier la possibilité de tout développement indépendant d'une langue que d'attribuer toujours une origine étrangère à ce qu'elle nous offre de particulier à un moment donné et qui ne peut être rattaché directement à l'idiome dont elle est sortie. Les philologues qui ont cherché des éléments thraces en roumain ont trop souvent oublié ce principe qui peut s'appliquer à l'étude historique de toutes les langues.

Ce qui doit surtout nous mettre en garde contre les tentatives d'attribuer une origine illyrienne ou thrace à quelques particularités de la langue roumaine, c'est le manque d'une méthode rigoureuse chez ceux qui se sont hasardés dans cette voie et la confiance qu'ils ont accordée à des rapprochements trop souvent fantastiques et arbitraires. Il ne suffit pas de constater la présence d'un même phénomène en roumain et en albanais, pour conclure à l'existence d'un tel phénomène dans un ancien idiome balkanique qui entra dans la constitution de ces deux langues. Il faut d'abord examiner si le phénomène en question ne doit pas être plutôt considéré comme un emprunt fait par l'une de ces langues à l'autre, et seulement dans le cas où les faits contredisent une telle hypothèse on peut admettre avec quelque probabilité qu'on se trouve en face d'une particularité propre à l'ancien illyrien. Et même alors il faut chercher dans d'autres circonstances des preuves suffisantes à l'appui d'une telle supposition. Ce n'est qu'en s'imposant ces restrictions qu'on arrivera à éviter l'écueil auquel d'autres philologues n'ont pu échapper. Et à ce point de vue seuls les travaux de G. Meyer (*Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*,

Albanesische Studien) nous offrent des aperçus plus justes sur les rapports du roumain avec l'albanais et sur l'origine des éléments communs à ces deux langues.

Avant d'admettre l'origine thrace d'un phénomène linguistique du roumain, les philologues ne se sont pas toujours demandés si une telle hypothèse concorde avec la chronologie du phénomène, autant qu'elle peut être fixée aujourd'hui. Si toutes les recherches nous mènent à la conclusion qu'un changement phonétique ou morphologique n'apparaît pas en roumain avant le ve ou le vi^e^ siècle, toute influence thrace dans la genèse d'un tel changement doit être écartée. Au ve ou au vi^e^ siècle l'élément autochtone ne pouvait plus avoir aucune action sur le latin balkanique. Cette action ne saurait être admise que jusqu'au iie ou au iiie siècle. Après cette époque l'élément indigène n'était plus assez puissant pour influencer le latin.

Un autre défaut que nous rencontrons chez la plupart des savants qui ont étudié les éléments illyriens de la langue roumaine, c'est la manière confuse dont ils se sont représenté la parenté des idiomes parlés par les anciens habitants de la péninsule balkanique. Pour eux, le thrace et l'illyrien devaient être presque la même langue, ce qui nous mènerait à la conclusion que le dace, qui n'était au fond qu'un dialecte thrace, pourrait être reconstitué à l'aide de l'albanais, le successeur direct de l'illyrien. Il en résulterait donc que l'illyrien, le thrace et le dace ne se distinguaient entre eux que par quelques différences de peu d'importance, et qu'ils se trouvaient l'un à l'égard de l'autre comme les dialectes et les sous-dialectes d'une même langue. C'est sur de telles prémisses que furent bâties les théories les plus extravagantes concernant l'existence d'éléments daciques en roumain. Malheureusement rien ne peut justifier une telle manière de voir. Nous ne savons guère aujourd'hui quels étaient les rapports des Thraces avec les Illyriens. Plusieurs savants doutent même qu'il y ait eu quelques liens de parenté entre ces deux groupes de peuples (Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, II, 88; Tomaschek, *Die alten Thraker*, I, 7, 103). Il serait donc fastidieux de soutenir avec obstination la

possibilité de connaître la langue des Daces par l'intermédiaire de l'albanais. Les termes de « thrace », « dace », « illyrien » ne devraient plus être confondus et employés trop légèrement par les philologues. Si la comparaison du roumain avec l'albanais peut nous découvrir l'existence de quelques éléments antéromains dans le premier, on n'a le droit de les considérer que comme illyriens et nullement comme daciques. C'est tout ce qu'on peut affirmer aujourd'hui, sans risquer de s'égarer dans des hypothèses trop hardies, et c'est là que nous devons nous arrêter.

Sur les différentes tentatives de chercher des éléments daciques en roumain, v. aussi A. Philippide, *Istoria limbei romîne*, Jassy, 1894, 290 suiv. La critique de Philippide n'est pas d'ailleurs assez objective ; l'auteur polémise surtout avec Hasdeu, dont il critique les travaux, en introduisant dans le débat des questions qui n'ont rien à faire avec la philologie. Philippide donne dans son travail aussi une liste des mots considérés par Hasdeu comme daciques ; mais elle est loin de contenir tout ce que Hasdeu a publié depuis trente ans sur ce sujet. Nous tâcherons de compléter cette liste ici et de citer, en dehors des études de Hasdeu, tout ce qui a été écrit là-dessus par d'autres philologues. On pourra voir ainsi quelles sont les particularités du roumain qui ont été données plus d'une fois comme d'origine illyrienne, thrace ou dace, mais qui nous semblent douteuses ou d'une tout autre provenance.

Nous rappellerons ici une fois pour toutes que les citations que nous donnons plus loin de Miklosich et de Schuchardt se rapportent à leurs travaux : *Die slavischen Elemente im Rumunischen*, Vienne, 1861, et *Vokal. des Vulgärlateins*, Leipzig, 1865-1868, III.

Au point de vue phonétique, l'origine illyrienne a été admise pour les phénomènes suivants : le passage de *a* atone à *ă* (Miklosich, 7 ; Schuchardt, 49 ; Hasdeu, *Etymologicum magnum*, II, 2206) ; la contraction de *a-a* dans *cal* = *caballus* (Miklosich, 10 ; Schuchardt, 51) ; la diphtongaison de *e*, *o* en *ea*, *oa* (Hasdeu, *Etym. magnum*, II, 2206) ; le passage de *ea* accentué à *e* et de *o* atone à *u* (Miklosich, 7) ; le changement de *i* en *î* dans le groupe initial *in-*, *im-* (*împărat*, etc. ; Miklosich, *ibid.* ; Schuchardt, 49) ; la présence de *u* au lieu de *i* dans *luntre* = *linter* (Miklosich, 10) ; l'altération des labiales *p*, *b*, *f*, *v*, *m* sous l'influence d'un *į* (Hasdeu, *Columna lui Traian*, V, 176 ; *Etym. magnum*, III, 2239) ; le changement de *p* en *b* dans *abur* = *vapor* ; *brumă* = *pruina* (Miklosich, 8 ; Schuchardt, 51) ; le passage de *s* à *š* devant quelques voyelles et consonnes (Miklosich, 7 ; Schuchardt, 49) ; la rhotacisation de l'*n* intervocalique (Hasdeu,

Cuv. din bătrîni, II, 17 ; cf. Miklosich, 7) ; la chute de *n* dans *arici* = *erinaceus* Miklosich, 8) ; le passage de l'*l* intervocalique à *r* (Kopitar, *Kleinere Schriften*, 239 ; Miklosich, 7) ; la chute de *l* (*ll*) devant *i*, *i* (Miklosich, *ibid.* ; Schuchardt, 49) ; la métathèse de *l* dans *plop* = *populus* (Miklosich, 10) ; le passage de *r* à *n* dans quelques mots (*cunună* = *corona*, etc., Miklosich, 7) ; la prononciation de *r* comme *r̄* dans quelques parties du domaine roumain et spécialement en macédo-roumain (Hasdeu, *Cuv. din bătrîni*, I, 249) ; la conservation du *k* et du *g* dans *chelar*, *chilie*, *chingă*, *ghinte* (Schuchardt, 49) ; la conservation de *x* dans *șase* = *sex* (Schuchardt, chez Hasdeu, *Cuv. din bătrîni*, I, XXVIII, LXXVII) ; le changement de *qu* en *p* (Kopitar, *Kleinere Schriften*, 239) ; la prononciation de *h* entre le *h* albanais et le χ grec (Schuchardt, 49).

Parmi les faits morphologiques nous avons à citer : l'identité du génitif avec le datif (Miklosich, 7 ; Schuchardt, 49 ; Hasdeu, *Col. lui Traian*, V, 150 et suiv. ; *Cuv. din bătrîni*, II, 676 et suiv.) ; la présence du suffixe *-uri* au pluriel des substantifs neutres de la IIe déclinaison (Schuchardt, 49) ; la formation des numéraux cardinaux de 11 à 19 à l'aide de la préposition *spre* (Miklosich, 8 ; Schuchardt, 49) ; le numéral *sută* (Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Sprachen*, II, § 560 ; cf. G. Meyer, *Alb. Studien*, II, 12 ; IV, Glossaire de Kavalliotis, no 254 ; Ascoli, *Archivio glottologico*, suppl. II, 132) ; le pronom personnel et indéfini *o* (Hasdeu, *Cuv. din bătrîni*, I, 153) ; l'addition d'un *a* aux pronoms démonstratifs (*acesta*, etc., Hasdeu, *Etym. magnum*, I, 13) ; la 1re personne sg. de l'indicatif présent de *avere* : *am* (Schuchardt, 49) ; la formation du futur avec l'auxiliaire *voi* (Miklosich, 6 ; Schuchardt, 49) ; l'emploi de *în-* comme préfixe dans plusieurs adjectifs et verbes (Miklosich, 8 ; Schuchardt, 51) ; les suffixes *-ac* (Hasdeu, *Etym. magnum*, I, 116), *-andru*, *-man* (Hasdeu, *Ist. critică*, 2e éd., I, 265), *-oma* (Hasdeu, *Col. lui Traian*, VII, 5 ; *Etym. mag.*, I, 554), *-șor* (Tomaschek, *Beitr. zur Kunde der indog. Sprachen*, IX, 103-104).

Comme particularités syntaxiques il y a lieu de citer : l'emploi de l'article après le substantif (Kopitar, *Kleinere Schriften*, 237, 239 ; Miklosich, 7 ; Schuchardt, 49 ; Hasdeu, *Archivio glottologico*, III, 420 et suiv., v. spécialement 435 ; *Cuv. din bătrîni*, II, 611 et suiv. ; Meyer-Lübke, *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIX, 305, 477) ; la répétition du pronom personnel au cas objet sous la forme atone et sous la forme tonique (Miklosich, 7-8 ; Schuchardt, 49) ; l'emploi du subjonctif au lieu de l'infinitif et la disparition progressive de ce dernier mode (Miklosich, 6 ; cf. Meyer-Lübke, *Zur Geschichte des Infinitivs im Rum.*, dans les *Abhandl. Herrn Dr. A. Tobler dargebracht*, Halle, 1895, 93, 111 ; *Gramm. der rom. Sprachen*, III, § 18).

Au point de vue lexical, en laissant de côté les étymologies fan-

tastiques de Cantemir (*Descriptio Moldaviae*, éd. de l'Acad. roum., 1875, 166) et de C. Stamati (*Musa romînească*, I, 526-535), qu'on ne saurait citer qu'à titre de curiosité, nous devons rappeler les mots suivants pour lesquels on a admis une origine illyrienne : dr. *abeș* (Hasdeu, *Etym.*, I, 80) ; dr. *Abrud* (*ibid.*, 92) ; dr. *abur* (*ibid.*, 102); dr. *acolo*, mr. *akolo*, ir. *kolo* (Miklosich, 10); dr. *acum*, mr. *akmu*, ir. *akmo* (Miklosich, 8 ; cf. Schuchardt, 51) ; dr. *ademenesc* (Hasdeu, *Col. lui Tr.*, V, 102); dr. *aghiuță* (Hasdeu, *Etym. mag.*, I, 511); dr. *aidoma* (*ibid.*, 554 ; II, 2147); dr. *ală* (*ibid.*, I, 681); dr. *alac* (*ibid.*, 668); dr. *aldan* (*ibid.*, 788); dr. *Andilandi* (*ibid.*, II, 1170); dr. *argea* (Hasdeu, *Ist. critică*, 2e éd., II, 50; *Etym.*, II, 1582); dr. *avaloma* (Hasdeu, *Etym.*, II, 2147); dr. *azugă* (Hasdeu, *Col. lui Traian*, VII, 32); dr. *baci* (*ibid.*, V, 104); dr. *bag*, mr. *bagu* (Miklosich, 8); dr. *băl*, *bălan* (Hasdeu, *Etym.*, II, 2940); dr. *bălaur* (*ibid.*, 2970); dr. *baltă*, mr. *baltǫ* (Schuchardt, *Zeitschr. für vergl. Sprachforsch.*, XX, 245 ; G. Meyer, *Beitr. zur Kunde der indog. Sprach.*, XIX, 155); dr. *bară*, mr. *barǫ* (P. Schafarik, *Slavische Alterthümer*, Leipzig, 1843, I, 470 ; Hasdeu, *Etym.*, II, 2487) ; dr. *băsău* (Hasdeu, *Cuv. din bătrîni*, I, 270) ; dr. *bașardină* (Hasdeu, *Etym.*, II, 2667) ; dr. *bască*, mr. *baskǫ* (*ibid.*, 2595); dr. *batal* (*ibid.*, 2734) ; dr. *bordei* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 2e éd., I, 237-238); dr. *bortă* (*ibid.*) ; dr. *brad*, mr. *bradu* (Miklosich, 8; Hasdeu, *ibid.*, II, 65 et suiv.) ; dr. *brînci* (Miklosich, 9); dr. *brînză* (Schafarik, *Slavische Alterthümer*, I, 470 ; Hasdeu, *Columna lui Traian*, V, 105 ; *Cuvinte*, I, 189-190); dr. *brîu*, mr. *brunu*, ir. *brĕu* (?) (Miklosich, 9) ; dr. *broancă* (Hasdeu, *Etym.*, I, 698); dr. *broască* (Miklosich, 8) ; dr. *bucată*, mr. *bukatǫ* (Miklosich, 9); dr. *bucur*, mr. *bukuru* (Miklosich, 9); dr. *bunget* (Hasdeu, *Cuvinte din bătrîni*, I, 245); dr. *burghiu* (Hasdeu, *Istoria critică*, 2e éd., I, 237-238); dr. *burtucă* (*ibid.*); dr. *burtuș* (*ibid.*); dr. *buză*, mr. *budzǫ* (Miklosich, 9 ; cf. Schuchardt, 50); dr. *cătun*, mgl., ir. *kǫtun* (Miklosich, 10); dr. *cioară*, mr. *tsoarǫ*, ir. *tšorȩ* (Hasdeu, *Columna*, V, 176) ; dr. *cioban*, mr. *tšoban*(*baš*) (*ibid.*, 103); dr. *ciocîrlie* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 309); dr. *ciomag* (*ibid.*); dr. *cocioabă* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 2e éd., II, 48); dr. *codru*, mr., ir. *kodru* (Miklosich, 10 ; Hasdeu, *ibid.*, 64); dr. *copac*, mr. *kopatš*, ir. *kopǫtš* (Miklosich, 10); dr. *copil* (*ibid.*); dr. *cot*, dans *Barbă-cot* (Hasdeu, *Etym.*, II, 2494); dr. *covată* (Miklosich, 10); dr. *cruț* (*ibid.*); dr. *cujbă* (Hasdeu, *Columna*, VII, 32); dr. *culbec* (*Columna*, nouv. série, IV, 207); dr. *deh* ! (Hasdeu, *Cuvinte*, I, 275); dr. *dezgauc* (*ibid.*, 275-276) ; dr. *dobă* (Miklosich, 9); dr. *doină* (Rösler, *Zeitschr. für die österr. Gymn.*, XXIV, 106 ; Hasdeu, *Columna*, nouv. série, III, 405, 524 ; *Principii de filol. comp.*, Bucarest, 1875, 20 et suiv.); dr. *dolcă*, *dulău* (Hasdeu, *Columna*, V, 173); dr. *Dunăre* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 307) ; dr. *gata* (Miklosich, 9); dr. *genune* (Hasdeu, *Cuvinte*, II, 207); dr.

ghiob (Hasdeu, *Columna*, VII, 97 et suiv.); dr. *ghiuj* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 308; *Columna*, VII, 1 et suiv.); dr. *gîde* (Hasdeu, *Cuvinte*, I, 239); dr. *gîdilesc*, mr. *gọdiliku* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 308); dr. *Gil-* dans *Gilort* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 2e éd., I, 258); dr. *gordin* (Hasdeu, *Columna*, V, 90); dr. *groapă*, mr. *groapọ* (Miklosich, 9); dr. *grumaz*, mr. *grumadzu* (*ibid.*); dr. *gușă*, mr., ir. *gušọ* (*ibid.*); dr. *hojoma* (Hasdeu, *Columna*, VII, 4; *Etym.*, II, 2147); dr. *iazmă* (Hasdeu, *Columna* V, 227-228); dr. *iele* (Hasdeu, *Columna*, V, 176); dr. *Jaleș* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 2e éd., I, 259-261); dr. *jilț* (*ibid.*, 257-258); dr. *Jiu* (*ibid.*, 258); dr. *leș*, *leșin* (Miklosich, 10); mr. *lọndurọ* (Hasdeu, *Etym.*, II, 1170); dr., mr. *mal*, ir. *mọl* (Miklosich, 10; Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 308; *Cuvinte*, I, 288-290); dr. *mălai* (Hasdeu, *Columna*, V, 53); dr. *maldac* (L. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, I, 108; cf. K. Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Sprache*, Erlangen, 1882, 48); dr. *-martil* dans *Giomartil* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 2e éd., I, 263); dr. *melc* (Hasdeu, *Princ. de filol. comp.*, 88 et suiv.; *Columna*, nouv. série, IV, 193 et suiv.; cf. Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, I, 482); dr. *mire* (Hasdeu, *Ist. crit.*, 1re éd., I, 308); dr. *moș*, mgl., ir. *moš* (Miklosich, 10); dr. *mosoc* (Hasdeu, *Columna*, V, 174); dr. *moț* (*ibid.*, VII, 32); dr. *mușcoi* (G. Meyer, *Indogerm. Forsch.*, I, 322-323); dr. *nană* (Miklosich, 10); dr. *-ort-* dans *Gilort*, *ortoman* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., I, 262-263); dr. *părău* (Miklosich, 10); dr. *rață*, ir. *rọtsẹ* (Hasdeu, *Columna*, VII, 32; *Cuvinte*, II, 16); dr. *ravac* (Hasdeu, *Columna*, V, 92); dr. *rîmf* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., II, 47); dr. *rînză* (Hasdeu, *Columna*, V, 107; *Cuvinte*, I, 189); dr. *sălduș* (Hasdeu, *Cuvinte*, I, 255-256); dr. *-sarab-* dans *Basarab*, *năsărîmb* (Hasdeu, *Etym.*, III, 2562, 2566); dr. *sîmcea* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., II, 52 suiv.; *Columna*, IV, 239); dr. *șirîmpiu* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., I, 240-241); dr. *șiroadă* (*ibid.*); dr. *sosesc* (Miklosich, 10); dr. *șopîrlă* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 1re éd., I, 309); dr. *stăpîn* (Miklosich, 10); dr. *stejar* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., II, 67); dr. *stînă*, ir. *stọn* (Hasdeu, *Columna*, V, 105, VII, 31; cf. Rösler, *Zeitschr. f. die österr. Gymnasien*, 1873, 107); dr. *traistă* (Hasdeu, *Columna*, V, 156; *Cvvinte*, I, 304-305); dr. *țundră* (Hasdeu, *Ist. cr.*, 2e éd., II, 40); dr. *țurcă* (Hasdeu, *Columna*, V, 175); dr. *urdă* (Schafarik, *Slav. Alterthümer*, I, 470; Hasdeu, *Columna*, V, 105; *Cuvinte*, I, 308); dr. *vatră*, mr. *vatrọ*, ir. *vọtrẹ* (Miklosich, 9; cf. Hasdeu, *Columna*, VII, 32); dr. *vergură* (Miklosich, 9); dr. *vîrcă* (*ibid.*); dr. *zîmbru* (Hasdeu, *Columna*, VI, 102).

L'influence illyrienne se ressentirait enfin aussi dans les modifications de sens qu'ont subies des mots comme : dr., ir. *afund* (Miklosich, 8); dr. *bărbat*, mr. *bọrbatu* (Hasdeu, *Etym.*, III, 3250; cf. Schuchardt, 50); dr. *cuvînt*, mr. *kuvendu*, ir. *kuvint* (Miklosich, 10; cf. Schuchardt, 50); dr. *drac*, mr. *draku*, ir. *drọk* (Miklosich, 9;

cf. Schuchardt, 50); dr. *mușchi* (Miklosich, 10; cf. Schuchardt, 50); dr., ir. *orb*, mr. *orbu* (Miklosich, 10); dr. *vară*, mr. *vearǫ* (Miklosich, 9; cf. Schuchardt, 50); dr. *vărs*, mr. *versu* (Miklosich, 9); dr. *venin*, mr. *virinu* (Miklosich, 9; cf. Schuchardt, 50); dr. *veșted* (Miklosich, 9; cf. Schuchardt, 51); dr. *vîrtute*, mr. *vrtute*, dr. *vîrtos*, mr. *vrtos* (Miklosich, 9; cf. Schuchardt, 50).

Il résulterait donc de cette liste que le roumain contient un nombre assez grand d'éléments illyriens. Il n'y a cependant rien qui nous autorise à considérer comme telles toutes les particularités citées plus haut. Nous verrons ailleurs, au chapitre sur la langue du XVI[e] siècle (tome II), que la plupart des phénomènes phonétiques, morphologiques et syntaxiques rappelés ici peuvent s'expliquer d'une autre manière. Cf. aussi plus bas, au chapitre III (phonétique du latin vulgaire).

Quant aux éléments lexicologiques, nous devons remarquer que même les partisans de la théorie illyrienne ont rejeté plus tard les étymologies qu'ils avaient proposées jadis. Ainsi, *ademenesc* est donné par Hasdeu comme latin dans l'*Etym. magnum*, I, 306 (lat. **admanuare*), étymologie tout aussi contestable d'ailleurs que celle de la *Columna lui Traian*, V, 102. Pour *baci* et *cioban*, le même auteur admet maintenant une origine touranienne (*Etym.*, III, 2298).

Broancă ne peut être un élément « dacique », comme le croyait Hasdeu, puisque le rapprochement avec βρυγχός est sûrement faux. La glose de Hesychius βρυγχός : κιθάρα, Θρᾷκες a été mal interprétée par les philologues, comme l'a bien montré Tomaschek, *Die alten Thraker*, II[1], 7. Κιθάρα qui glose chez Hesychius βρυγχός n'est pas le même mot que κίθαρα « cythère »; il doit désigner une espèce de poisson (cf. les gloses κίθαρος : ἰχθύς ; κτάρα, ἰκτάρα : ἐθνικῶς ἰχθύς). Or, *broancă* signifie « contrebasse », de sorte qu'il ne peut plus être rattaché à βρυγχός. *Acolo*, *acum*, *brînci*, *broască*, *bucată*, *lîndură*, *vergură* ne doivent plus guère figurer parmi les éléments « daciques », puisque leur origine latine est suffisamment démontrée (v. sur *broască*, G. Meyer, *Etym. Wörterb. der alb. Spr.*, 47; A. Candréa, *Rev. pentru istorie, arheol.*, etc., Bucarest, VII, 73; sur *lîndură*, Ov. Densusianu, *Studii de fil. rom.*, Bucarest, 1898, 52; *vergură* est **virgula*, diminutif de *virgo*). Sur *abur* et *codru*, que nous considérons aussi comme latins, v. *Romania*, XXV, 130-131; XXVIII, 62-64. *Bască*, *brad*, *bucur*, *bunget*, *copac*, *cruț*, *gata*, *ghiuj*, *groapă*, *grumaz*, *mal*, *moș*, *părău*, *rînză* viennent directement de l'albanais (G. Meyer, *l. c.*, 28, 45, 52, 54, 121, 131, 135, 143, 198, 216, 257, 263, 335, 365; cf. sur *bucur* et *mal*, Ov. Densusianu, *Studii de fil. rom.*, 7 et suiv.). *Mușcoi* doit aussi être emprunté à l'albanais, comme le montre le *-ș-* (**musconius* qui aurait existé, d'après G. Meyer, *l. c.*, 293, en latin, n'aurait pu donner en roumain que *muscoi*). *Baltă*, *buză*, *copil*, *gîdilesc*, *gușă*, *vatră* peuvent venir aussi bien de l'albanais que du slave (G. Meyer,

l. c., 25, 57, 133, 135, 194, 464; Hasdeu dérive *baltă* directement du slave, *Etym.*, III, 2401). *Băl*, *bălan*, *bălaur*, *mălai*, *melc*, *mosoc*, *nană*, *stăpîn*, *stejar*, *stînă*, *zîmbru* sont d'origine slave, d'après Cihac (*Dict.*, *élém. slaves*, 6, 7, 184, 192, 204, 210, 361, 366, 473). *Bară* doit aussi être slave (v. Miklosich, *Etym. Wörterb. der slav. Spr.*, 7, s. v. *bara*; cf. G. Meyer, *l. c.*, 33). *Burghiu*, *cătun*, *ciomag*, *covată*, *iele*, *leş*, *leşin*, *ravac* sont turcs, d'après L. Şăineanu, *Elem. turc.*, Bucarest, 1885, 19, 25, 32, 35, 61, 85, 120. La même origine est attribuée par Şăineanu au mot *ciocîrlie*, mais il se peut très bien que nous ayons affaire là à un dérivé de *cioc*. *Argea* peut avoir été introduit du grec par l'intermédiaire du latin (ἄργελλα = **argella*). *Sosesc*, *maldac* et *traistă* sont des emprunts plus récents faits au grec (v. sur le premier Cihac, *l. c.*, 700; sur *maldac*, *ibid.*, 672; G. Meyer et Schuchardt, *Zeitschr. für rom. Phil.*, VI, 621; sur *traistă*, G. Meyer, *Indogerm. Forsch.*, II, 441 suiv.). *Băsău* et *dobă* sont d'origine hongroise (Cihac, *l. c.*, 480, 495).

Restent enfin quelques mots dont l'étymologie est plus difficile à établir. *Bag* n'est pas sans doute le latin **vadare*, comme le veut Hasdeu (*Etym.*, III, 2334). *Sîmcea* ne peut non plus venir de **senticella* (Cihac, *Dict.*, *élém. lat.*, 254). *Brîu*, *cioară*, *şopîrlă* se rapprochent de l'alb. *bres* (*brents*), *sor̃ε*, *šapi*, mais il nous est bien difficile d'en fixer la filiation (G. Meyer, *l. c.*, 46, 390, 399). *Bordei*, *bortă*, *cocioabă*, *cujbă*, *doină*, *dolcă*, *dulău*, *gîde*, *hojma*, *iazmă*, *năsărîmb*, (*ne*)*ghiob*, *ortoman*, *sălduș* sont donnés par Cihac comme slaves (*Dict.*, *élém. slaves*, 23, 54, 76, 98, 104, 111, 139, 146, 215, 230, 447; sur *sălduș*, v. *Romanische Studien*, IV, 150; cf. sur *doină* aussi Meyer-Lübke, *Zeitschrift für rom. Phil.*, VIII, 145); nous ne pouvons toutefois les considérer comme tels. *Ţurcă* n'est pas non plus slave, comme le veut Şăineanu, *l. c.*, 35. *Culbec* serait, d'après Cihac, d'origine turque (*Dict.*, *élém. slaves*, 569), mais cette étymologie est bien douteuse. Tout aussi obscurs sont *başardină*, *burtucă*, considérés par le même auteur comme hongrois (*ibid.*, 481, 486), er *brînză* dont l'étymologie est cherchée par quelques philologues en allemand (cf. Diefenbach, *Völkerkunde Osteuropas*, I, 247).

Quant au changement de sens survenu dans *afund*, nous ne pouvons guère l'attribuer à une influence illyrienne. Nous n'avons qu'à comparer ce mot avec les formes correspondantes des autres langues romanes pour ne plus admettre une telle hypothèse. **Affundo* (**affundio*) est attesté en ital., fr., esp., port. avec le même sens qu'en roumain (G. Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, nº 307). *Barbatus* avait déjà en latin la signification de « homme », et il est employé ainsi par Plaute. *Draco* n'apparaît pas seulement en roumain avec le sens de « démon »; on le trouve, avec la même valeur, aussi en provençal (Schuchardt, *Zeitschrift für vergl. Sprachforsch.*, XX, 246; cf.

G. Meyer, *Etym. Wörterb. der alb. Spr.*, 73). *Orbus* était employé déjà en latin avec la signification de « aveugle » et, en dehors du roumain, on le trouve avec ce sens aussi dans les autres langues romanes (G. Körting, *l. c.*, n° 5761). *Ver* était devenu sans doute en latin synonyme de *aestas* (comp. les dérivés esp. *braña*, *verano*; cf. Schuchardt, *Vok. des Vulgärlat.*, III, 51-52). *Verso* apparaît dans la plupart des langues romanes occidentales avec la même signification qu'en roumain. *Vesțed* n'est nullement le latin *viscidus*, mais un dérivé de *vescus*, de sorte que le changement de sens supposé par Miklosich n'existe plus (cf. G. Meyer, *l. c.*, 468). *Virtus* pouvait très bien recevoir l'acception de « force physique » et de « dureté », puisqu'on le trouve avec le premier sens aussi en ancien français.

En dehors des éléments illyriens que nous avons cités, quelques philologues ont cru pouvoir découvrir aussi des éléments celtiques en roumain (v. At. Marienescu, chez S. Liuba et A. Iana, *Topogr. satutuĭ și hotarului Maidan*, Caransebeș, 1895, 179 et suiv.). Que des Celtes aient existé dans les pays balkaniques, c'est un fait connu depuis longtemps, mais qu'ils aient eu quelque influence sur le latin oriental, voilà une hypothèse qu'il sera bien difficile de prouver. La philologie n'a découvert, du moins jusqu'ici, aucun élément celtique assuré en roumain, en dehors bien entendu de ceux qui avaient pénétré déjà en latin. Même l'adj. *mare* qui présente une ressemblance surprenante avec la celtique *mar* (cf. Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, I, § 20) ne peut être considéré comme tel, puisqu'il y a plus de raisons pour le rattacher au latin *mas, marem*.

CHAPITRE III

LE LATIN

9. Le roumain, tel qu'il se présente aujourd'hui, nous montre d'une manière indubitable que la romanisation des pays où il prit naissance dut être bien profonde. Tout ce qui est de plus caractéristique en lui porte un cachet purement latin. Quels nombreux que soient en somme les éléments étrangers qui ont pénétré surtout dans son lexique, la langue roumaine n'a pas subi trop d'altérations dans son fonds primitif et a gardé son caractère d'idiome roman, malgré les circonstances peu favorables parfois où elle s'est développée.

On ne peut connaître, il est vrai, dans tous ses détails ce qu'était le latin importé dans la région du Danube, pour que la comparaison entre lui et le roumain puisse être faite plus facilement ; mais les derniers résultats de la philologie romane nous permettront de fixer jusqu'à un certain degré les traits les plus saillants de ce latin qui doit être mis à la base du roumain et des autres langues romanes. On arrivera certainement à mieux définir avec le temps le parler des colons des différentes provinces de l'Empire romain et à connaître de plus près le point de départ des idiomes romans. Il sera alors plus facile de faire la distinction entre ce qui remonte directement au latin vulgaire dans chacun de ces idiomes et ce qui doit être considéré comme d'origine plus récente. On pourra de cette façon suivre de plus près le chemin parcouru par l'ensemble des langues romanes depuis l'époque où le latin fut importé dans les provinces où elles se sont développées jusqu'à nos jours. Pour le moment nous devons nous contenter de ce que les données de la linguistique nous ont fourni jusqu'ici sur ce

sujet, et nous verrons qu'il y a à cet égard toute une série de faits qu'on doit considérer comme définitivement acquis pour la science. Plus d'une question importante de l'histoire de la formation de la langue roumaine aura trouvé sa solution, une fois que nous serons arrivés à montrer quelles étaient les particularités du latin parlé par les habitants des pays balkaniques, autant qu'elles peuvent être reconstituées aujourd'hui.

Dans un travail publié en 1896, *Neugriechisch und Romanisch*, G. Körting s'est efforcé de montrer jusqu'à quel degré les langues romanes se sont éloignées du latin; mais les conclusions auxquelles l'auteur arrive sont dépourvues de toute valeur. De telles études ne peuvent aboutir à rien de précis, surtout quand on choisit comme point de comparaison le latin classique, comme l'a fait Körting. Si le latin vulgaire nous est mieux connu depuis quelque temps, cela ne veut nullement dire que nous sommes en état de savoir dans quelle mesure chacune des langues romanes s'est éloignée du latin. Il y a encore plus d'un terme de comparaison qui nous échappe, et il serait téméraire d'aller plus loin que ne le permettent les données actuelles de la philologie romane. Cf. Ov. Densusianu, *Romania*, XXVI, 284-290.

10. On admet généralement aujourd'hui que toutes les langues romanes reposent sur un même latin qui fut parlé d'un bout à l'autre de la Romania. La majorité des philologues est d'accord pour considérer ce fait comme suffisamment établi et pour le reconnaître comme le point de départ de toute recherche sur l'histoire des langues romanes. Et en effet, rien ne nous autorise à croire que le latin qui fut importé dans les provinces de l'Empire romain était divisé en dialectes, et que par conséquent plus d'un phénomème qui sépare aujourd'hui les langues romanes doit remonter à l'époque latine. Les colons établis en Dacie, par exemple, parlaient sans doute le latin qui était en usage au IIe siècle de notre ère dans tous les autres pays dépendant de Rome. C'était ce latin officiel qui était employé dans le commerce, dans l'administration et dans toutes les autres relations des citoyens et qui devait présenter en général partout un caractère unitaire. Les échanges continuels entre les différentes parties de l'Empire et surtout l'ascendant considérable qu'exerçait la capitale sur les colonies devaient entraver le

morcellement dialectal du latin. Il ne saurait donc être question d'un latin provincial propre à chacun des pays romanisés. Si les écrivains latins insistent quelquefois sur les particularités linguistiques qui caractérisaient le parler de telle ou telle province et si quelques historiens nous disent, par exemple, que l'empereur Septime Sévère ne put jamais se débarrasser de son accent africain et qu'Hadrien fut raillé pour un discours qu'il prononça au Sénat et qui trahissait son origine espagnole (*Scriptores hist. augustae*, *Sept. Sev.*, XIX; *Hadr.*, III), cela ne peut nullement prouver, comme on l'a déjà remarqué, que le latin qu'on employait en Espagne, en Afrique ou ailleurs différait beaucoup de celui d'Italie. De tels témoignages nous montrent simplement que la manière de prononcer le latin littéraire pouvait varier d'après les pays et qu'un Espagnol avait un autre accent qu'une personne née en Italie. C'est d'ailleurs un fait qui n'offre rien d'extraordinaire, et il serait hardi d'en tirer des conclusions sur l'existence d'un latin vulgaire propre à chacune des provinces de l'Empire romain.

Mais, si des raisons puissantes nous forcent à admettre l'unité du latin vulgaire comme principe fondamental de toute investigation scientifique sur l'origine des langues romanes, nous devons néanmoins reconnaître qu'il y a des cas où quelques restrictions s'imposent à cet égard. Il serait chimérique de s'imaginer qu'il n'y avait la moindre distinction entre le latin du IIe siècle, importé en Dacie, et celui qu'on parlait à la même époque à Rome ou à Cordoue. Ce serait un phénomène unique dans l'histoire des langues, et personne ne saurait soutenir une chose aussi invraisemblable. Comment pourrait-on croire que tous les légionnaires qui conquirent la Dacie prononçaient le latin tout à fait de la même façon que les habitants de la Gaule ou de l'Espagne? Il serait de même étonnant que les colons de Trajan n'aient pas apporté au nord du Danube quelques mots dont la phonétique avait subi certains changements phonétiques, comme une métathèse ou une assimilation, mais qui n'avaient pas encore eu le temps de se propager comme tels dans les autres provinces. Il ne faut pas non plus oublier qu'il y a dans chaque langue des mots et des tournures

qui, à la même époque, apparaissent plus souvent dans une région que dans une autre. Il ne serait par conséquent rien d'extraordinaire à supposer que le latin transplanté dans la péninsule balkanique pouvait contenir, au point de vue lexical et syntaxique, des formes qui n'étaient pas employées avec la même fréquence dans les autres pays de la Romania. On peut, d'autre part, admettre aussi le contraire, c'est-à-dire que plus d'un phénomène qui existait ailleurs et y était profondément enraciné dans la langue ne pénétra pas avec la même vitalité dans le latin balkanique. Pour ce qui concerne spécialement le lexique, il y a lieu de remarquer encore que des mots introduits d'un idiome étranger arrivent très souvent à être employés seulement dans une partie du domaine de la langue où ils ont pénétré. Les colons venus en Dacie ont pu donc apporter avec eux des mots empruntés au grec ou à l'illyrien, mais qui sont restés inconnus aux habitants d'une province comme la Gaule ou l'Espagne.

Ce sont en somme des différences locales que personne n'osera révoquer en doute, puisqu'elles sont inhérentes à toute langue qui n'a pas cessé d'être parlée. Elles ne sont pas toutefois suffisantes pour qu'on ait le droit de conclure à l'existence de dialectes dans le latin vulgaire. De telles différences ne sont nullement de nature à changer autant qu'on le croit quelquefois l'aspect d'une langue; elles sont de simples nuances qui introduisent une certaine variété dans la constitution d'un idiome et qui ne sauraient dans tous les cas être considérées comme des divergences dialectales. Quelle que soit l'interprétation qu'on donne aujourd'hui au mot « dialecte », nous ne croyons pas qu'il y ait des linguistes qui qualifient de « particularités dialectales » les moindres divergences qu'on constate dans les formes d'une même langue. C'est pour cette raison qu'il nous semble que les nombreuses discussions sur l'existence ou la non-existence de dialectes dans le latin vulgaire sont trop souvent oiseuses, puisqu'elles reposent sur un malentendu : on donne au mot « dialecte » une acception trop large et sûrement fausse. Si l'on admet que le latin vulgaire présentait par-ci par-là quelques petites différences qui le faisaient varier d'après les

régions, cela ne peut prouver d'aucune façon qu'il était divisé en dialectes. Il n'y a pas d'idiome qui soit unitaire dans le sens absolu du mot, et si nous comprenons de cette manière l'unité d'une langue, nous ne devrons plus parler de l'existence de dialectes dans le latin vulgaire.

La théorie de l'unité du latin vulgaire a été défendue surtout par Meyer-Lübke : « Einheit ist, so meine ich mit Andern, eine der ersten Erfordernisse fürs Vulgärlateinische ; nur wo zwingende Gründe vorliegen, ist davon abzugehen », *Zeitschr. für rom. Philologie*, IX, 235. Dans un ouvrage paru en 1882, *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Spr.* (cf. l'article du même auteur, *Was ist Vulgärlatein?* publié dans les *Verhandl. der XL[ten] Versamml. deutscher Philologen*, Leipzig, 1890, 385-392), K. Sittl s'est efforcé de combattre cette théorie, mais sans succès (cf. G. Meyer et Schuchardt, *Zeitschr. für rom. Philol.*, VI, 608-628). Les arguments que l'auteur apportait pour prouver l'existence de dialectes dans le latin vulgaire ne reposaient sur rien de solide et ils n'ont pu changer en rien l'opinion prédominante des philologues. La thèse de Sittl a été reprise dernièrement avec beaucoup plus de compétence par G. Mohl dans le travail que nous avons déjà cité, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*. Tout en admettant que « le principe de l'unité du latin vulgaire..... doit rester l'axiome fondamental de toute étude sérieuse sur les origines des langues néo-latines » (p. 23), Mohl veut montrer dans ce travail que le latin vulgaire n'était pas aussi unitaire qu'on le croyait jusqu'ici. En examinant de plus près chacune des langues romanes, on arrive à découvrir, dit Mohl, plus d'un phénomène qui ne pouvait être général dans le latin vulgaire. Ainsi, tel ou tel idiome roman nous offre des particularités qui étaient propres au latin archaïque ou à quelque ancien dialecte italique, mais qui ne se sont jamais généralisées dans le latin qui fut parlé d'un bout à l'autre de la Romania. Il serait donc chimérique de croire que le latin parlé dans une région ne se distinguait pas par quelques traits, assez importants parfois, de celui qu'on employait ailleurs. La thèse de Mohl peut être juste dans quelques cas, mais il ne faut pas en exagérer les conclusions. Les faits réunis par le savant philologue, même si nous les admettions sans aucune restriction, ne peuvent nullement confirmer la théorie « polydialectale » du latin ; ils sont trop peu importants pour qu'ils attestent la division du latin en dialectes. Que les dialectes italiques aient exercé quelque influence sur le parler de Latium qui les a supplantés, c'est un fait que nous ne saurions nier ; mais que l'ancien morcellement dialectal de l'Italie se soit reflété dans le latin, voilà un point où la théorie de Mohl nous semble tout à fait contestable. La survivance d'éléments ombriens, osques, etc.

dans les langues romanes est aussi bien douteuse dans la plupart des cas admis par Mohl. Il faudrait ici aussi faire des distinctions entre les différentes langues romanes. Quelques phénomènes caractéristiques de l'ombrien ou de l'osque ont pu se conserver dans telle ou telle région de l'Italie, mais leur propagation en dehors de la péninsule ne pouvait s'effectuer aussi facilement que Mohl le croit. Un patois normand, par exemple, pour prendre un terme de comparaison plus évident, peut transmettre quelques particularités au français du centre dont il est menacé d'être remplacé, mais ces particularités n'apparaîtront que dans le parler local qui aura résulté de la fusion de ce patois avec le français; elles n'arriveront qu'exceptionnellement peut-être à se propager ailleurs et à pénétrer dans le français général. Il nous semble donc hasardé d'affirmer que « c'est dans la prononciation sabine, volsque, hernique, pélignienne, osque, marse, picénienne, falisque qu'il faut chercher la cause première des langues romanes, et c'est dans ces dialectes qu'il faut rechercher les premiers germes de cette forme nouvelle de la latinité » (Mohl, *l. c.*, 16).

11. Si nous envisageons maintenant le latin vulgaire au point de vue chronologique, il faut distinguer plusieurs périodes dans l'histoire de son développement. Personne ne saurait contester que le latin de l'époque impériale se distinguait sur plus d'un point de celui qu'on avait employé sous la République. Les légionnaires qui conquirent la Pannonie ou la Dacie parlaient sans doute une langue assez éloignée de celle des premiers colons de la Sardaigne. Il resterait seulement à fixer de plus près en quoi le latin du IIe siècle de notre ère se distinguait de celui du IIIe siècle avant J.-C.; mais ici la philologie se montre bien impuissante, et tous les efforts des savants pour mieux éclaircir cette question n'ont pas toujours abouti aux résultats désirés.

On connaît la fameuse théorie de Gröber, d'après laquelle chaque langue romane reproduirait le latin qui était généralement usité au moment de la conquête du pays où elle est parlée aujourd'hui. Le sarde, par exemple, représenterait le latin du IIIe siècle avant J.-C., de même que le roumain nous permettrait de reconstituer le latin parlé au IIe siècle après J.-C. La comparaison des langues nous offrirait par conséquent, d'après Gröber, le moyen de dater avec une précision presque mathématique les phénomènes du latin vulgaire. Ainsi, « la

concordance *a*) du sarde, *b*) de l'espagnol, *c*) du portugais, *d*) du catalan, *e*) du provençal, *f*) du français, *g*) du rhétoroman et *h*) du roumain, moins *i*) l'italien, prouverait l'existence d'une forme dans le latin vulgaire jusqu'en 100 après J.-C.; l'accord de *abcdefg-hi* attesterait la présence d'un phénomène jusqu'au début du Ier siècle après J.-C.; celui de *abcdef-ghi* confirmerait de même l'emploi d'une forme jusqu'au moment de la conquête de la Gaule », etc.

En présentant les faits de cette manière, Gröber croyait avoir découvert la clef de l'histoire du latin vulgaire, et sa thèse ne manquait pas d'être séduisante; elle a même trouvé pendant quelque temps l'approbation de plusieurs philologues. La critique a cependant montré dans ces derniers temps combien une telle théorie était peu soutenable. Examinées de plus près, les choses se présentent d'une manière beaucoup plus compliquée que Gröber ne le croyait. Quelle vraie que soit jusqu'à un certain degré l'idée que le noyau fondamental d'un idiome roman doit représenter en dernière analyse le latin apporté par les premiers colons du pays où cet idiome apparaît aujourd'hui, on ne peut toutefois affirmer que les langues romanes reposent exclusivement sur ce « substratum » latin primitif qui fut introduit dans les provinces au moment de leur conquête. Le premier élément latin d'un pays soumis par les Romains devait naturellement être alimenté dans la suite par un afflux continuel d'immigrés qui apportaient dans la nouvelle colonie la langue qu'on parlait dans le reste de l'Empire. Des changements linguistiques survenus en Italie pénétraient ainsi dans les provinces par l'intermédiaire des nouveaux colons qui venaient s'y fixer. Dans ces conditions, un développement linguistique indépendant des pays romanisés devenait impossible, puisqu'il était entravé par le contact ininterrompu avec Rome.

Les rapports des provinces avec la métropole ne furent pas sans doute les mêmes sur toute l'étendue de l'Empire et à toutes les époques de l'histoire romaine. L'importance commerciale et militaire d'une province devait déterminer, en première ligne, la fréquence plus ou moins grande de ses relations avec le centre. Il y eut, d'autre part, des contrées qui s'isolèrent

plus tôt du mouvement général de la vie romaine. Mais, malgré ces circonstances qui ne sauraient être négligées dans l'étude particulière de la romanisation de chaque pays, on doit reconnaître en thèse générale que les relations avec l'Italie ont empêché les provinces de conserver le latin tel qu'il était dans les premiers temps de leur romanisation. Il serait partant chimérique de croire que le sarde ou l'espagnol représentent le développement du latin vulgaire parlé au IIIe ou au IIe siècle avant J.-C. Ce serait méconnaître le caractère de la diffusion du latin en dehors de l'Italie et enfermer l'étude d'une langue dans des formules préconçues.

En appliquant ces remarques à la langue roumaine, on conviendra que les éléments qui se trouvent à sa base ne peuvent dériver seulement du latin de l'époque de Trajan. On s'obstine à admettre encore aujourd'hui que le roumain nous offre l'image la plus pure de ce qu'était au IIe siècle de notre ère l'idiome généralement employé par les légionnaires romains. Or, d'après ce que nous avons dit plus haut, rien ne nous autorise à croire qu'en Dacie, comme ailleurs, le latin est resté, après la conquête du pays, à l'écart de l'évolution linguistique qui s'est opérée dans les autres provinces. Le parler importé par les premiers colons de la Dacie dut être influencé par le latin usité dans les autres parties de l'Empire, de sorte que les particularités qui l'avaient caractérisé au début du IIe siècle furent incessamment modifiées sous l'action du latin introduit par les nouveaux immigrés.

Les faits que nous avons exposés plus haut, au chapitre premier, ne nous permettent non plus de croire que le roumain repose exclusivement sur le latin de la Dacie. C'est dans le parler des premiers Romains qui s'établirent en Illyrie qu'il faut chercher les germes de la langue roumaine. Ce sont les différentes couches de latin qui furent apportées dans les pays danubiens, et en dernière ligne en Dacie, que nous devons considérer comme le « substratum » latin du roumain. Répandu dans la plus grande partie de la péninsule balkanique et incessamment renouvelé depuis le IIIe siècle avant J.-C., le latin qui se trouve à la base du roumain ne peut représenter la langue

d'une seule époque de l'histoire romaine et d'un seul pays de l'Europe orientale. Le roumain n'a pas par conséquent l'importance qu'on lui a attribuée dans les études chronologiques sur le latin vulgaire, puisque les éléments qu'il contient ne dérivent pas seulement du latin transplanté en Dacie au IIe siècle de notre ère.

La théorie chronologique exposée plus haut a été formulée par G. Gröber dans l'*Archiv für lat. Lexikographie*, I, 351 et suiv. Elle a été vivement contestée par M. Kawczyński, *Studyja románskie*, Cracovie, 1886, 22 et suiv.; cf. aussi Mohl, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 3, 238 et suiv.

12. La comparaison du latin vulgaire avec le latin classique, du moins dans la mesure où nous pouvons la faire aujourd'hui, nous mène à la conclusion que la langue parlée à l'époque impériale ne s'éloignait pas trop de celle qui nous a été conservée dans les monuments littéraires. C'est une conception des plus fausses que celle qu'on a défendue quelquefois et d'après laquelle le latin vulgaire devrait être considéré presque comme une langue à part par rapport au latin classique. Quelles que soient les différences entre ce qui était parlé et ce qu'on écrivait à Rome ou ailleurs, il ne faut pas exagérer leur importance et les croire suffisantes pour qualifier le latin vulgaire et le latin littéraire de deux idiomes distincts. La langue écrite et le parler populaire reposaient sur un même fonds primitif, et les ressemblances qui les rapprochaient l'un de l'autre sont toujours restées bien plus nombreuses que les différences qui les séparaient. Le latin des livres était sorti de la langue parlée, et tous ses traits les plus saillants remontaient en dernière analyse à celle-ci. Plus conservateur en général que le parler du peuple qui se modifie incessamment, il a gardé un caractère plus archaïque; mais, en échange, grâce aux influences littéraires qu'il a subies et au travail assidu des grammairiens, il a reçu des éléments qui n'ont jamais pénétré dans le latin vulgaire. D'un autre côté, la langue populaire, malgré les changements survenus dans sa constitution interne au cours des siècles, a pu garder quelquefois des phénomènes qui caractérisaient le latin archaïque ou les anciens parlers italiques, mais

qui ne se retrouvent plus chez les écrivains classiques. C'est là qu'il faut chercher les différences les plus marquantes qui existaient entre le latin parlé et le latin écrit. Des différences semblables se rencontrent partout où il y a eu une littérature, et il serait oiseux de parler d'un latin vulgaire sensiblement différent du latin classique.

Dans son travail sur *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, 31, M. Bonnet combat avec raison l'opinion de ceux qui considèrent le latin vulgaire et le latin classique comme deux langues distinctes. L'auteur force cependant l'interprétation des faits lorsqu'il réduit presque à rien les différences entre le latin parlé et le latin écrit. Cf. aussi E. Gorra, *Lingue neolatine*, Milan, 1894, 40 et suiv., qui reprend la théorie du savant français pour l'exagérer davantage.

Ce qui doit avoir surtout contribué au maintien d'une certaine unité entre le parler populaire et la langue écrite c'est l'influence des écoles et de la littérature. En Italie, comme dans les provinces, le peuple ne resta pas complètement isolé de ceux qui parlaient une langue plus pure, plus élégante. Les Romains n'avaient pas, il est vrai, l'instruction obligatoire et la presse qui facilitent dans une si large mesure aujourd'hui le rapprochement entre les lettrés et les masses plus profondes de la population ; mais leurs conditions de vie offraient aussi quelques moyens pour propager la langue littéraire parmi les basses classes des villes ou de la campagne. Ceux qui s'enrôlaient dans les armées arrivaient à la fin à introduire dans leur parler quelques formes d'un caractère plus littéraire, qu'ils entendaient de leurs officiers. Les relations avec les représentants du pouvoir central, le contact plus ou moins fréquent avec les fonctionnaires de différentes catégories devaient aussi avoir une certaine influence sur le parler des petites gens. Mais ce furent surtout les écoles qui exercèrent une action plus profonde à cet égard. Dans les premiers siècles de notre ère ces établissements de culture étaient devenus bien nombreux, et les jeunes gens accouraient de tous côtés pour suivre les cours des maîtres entretenus par telle ou telle ville. Ici, sous la conduite des professeurs, ils s'efforçaient de modifier les habitudes de parler qu'ils avaient contractées dans leurs familles. L'enseignement

de la grammaire, la lecture des auteurs classiques, les conversations avec les maîtres et le contrôle exercé par eux sur la prononciation et sur les constructions qui leur semblaient fautives arrivaient à corriger, au bout de quelque temps, le parler des jeunes Romains. Plus d'une forme littéraire imposée par les précepteurs était ainsi adoptée par les élèves qui, une fois sortis de l'école, retournaient chez eux avec l'usage d'une langue plus soignée et plus riche en expressions que celle qu'ils avaient apportée à l'école. On peut s'imaginer quelle devait être l'influence de ces propagateurs de la culture romaine dans les milieux où ils allaient s'établir, et comment le latin littéraire pénétrait par cette voie dans les coins les plus reculés d'une province et introduisait certaines modifications dans le parler du peuple, en rendant moins frappantes les différences entre la langue généralement parlée et celle des lettrés.

Le rôle des écoles dans ce travail d'épuration du latin vulgaire ne fut pas le même dans toutes les provinces de la Romania. Dans quelques pays, comme en Gaule et en Espagne, l'instruction put pénétrer dans les couches les plus profondes de la population, grâce aux nombreuses écoles qui y furent fondées. Les maîtres qui y étaient engagés se donnaient beaucoup de peine pour développer le goût littéraire de leurs élèves et pour les familiariser avec le latin classique. Il arrivait ainsi que le latin était mieux cultivé quelquefois dans ces contrées qu'en Italie, et qu'un Gaulois parvenait à s'exprimer dans une langue plus pure que celle qu'on entendait souvent dans le pays même d'origine du latin. Tout autrement durent se passer les choses dans les provinces de l'Europe orientale, où l'instruction ne fut jamais aussi bien organisée et aussi répandue qu'en occident. On n'y rencontre, en effet, aucune école qui ait pu rivaliser avec les établissements célèbres de Bordeaux, Cordoue, etc. Les Romains ne trouvaient guère nécessaire la fondation d'écoles plus nombreuses dans ces pays, où les habitants primitifs, plus arriérés que ceux de la Gaule, par exemple, pouvaient être romanisés aussi par d'autres moyens et sans le secours d'une instruction plus développée. Les écoles qui étaient entretenues dans quelques villes de l'Orient et dont l'existence ne nous est

confirmée que pour la Pannonie (*C. I. L.* III, p. 962; cf. Budinszky, *Die Ausbreitung der lat. Spr.*, 178; J. Jung, *Römer und Romanen*, 143) devaient avoir un caractère assez élémentaire, et leur influence dans l'œuvre de romanisation des pays danubiens ne pouvait être bien grande. Cette circonstance ne saurait être négligée dans l'étude du latin de la péninsule balkanique, puisqu'elle peut expliquer, comme on l'a déjà remarqué, quelques-unes des particularités qui distinguent le roumain des autres langues romanes. Le manque d'écoles plus nombreuses dans les pays balkaniques eut pour conséquence que le latin vulgaire continua à s'y développer plus à l'écart des préoccupations littéraires qui existaient ailleurs, et que l'action des lettrés sur le parler du peuple y fut bien plus réduite que dans les autres parties du domaine roman. C'est pour cette raison que le roumain ne nous offre pas un nombre aussi grand de formes latines littéraires que les autres idiomes romans ; et si l'on y en trouve quelques traces, il faut peut-être les considérer comme appartenant déjà au latin qui fut importé dans les régions du Danube. Il se peut, d'autre part, que des formes littéraires introduites dans le latin occidental aient pénétré indirectement en Orient, jusqu'à une époque relativement récente, par l'intermédiaire des colons venus d'Italie ou d'ailleurs pour se fixer en Dacie et dans les autres provinces danubiennes.

Sur l'influence exercée par les écoles, le service militaire, etc. dans le travail d'épuration du latin vulgaire, v. Mohl, *Introd. à la chronol. du lat. vulg.*, 67, 151 et suiv., qui a repris et développé les idées un peu vagues et unilatérales exprimées jadis par F. Eyssenhardt, *Römisch und Romanisch*, Berlin, 1882. — Comme on l'a déjà remarqué plus d'une fois, les illettrés semblent avoir été assez nombreux en Dacie. Des personnes qui ne savaient pas écrire sont mentionnées dans les *tabulae ceratae* trouvées en Transylvanie (*C. I. L.* III, pp. 948-9).

13. Le latin qui se trouve à la base du roumain n'apparaît pas seulement comme moins imprégné d'éléments littéraires ; il porte, en outre, un cachet, pour ainsi dire, rustique. Nous ne croyons pas que quelqu'un ait jamais remarqué ce fait, quoiqu'il soit de toute évidence. L'examen des mots latins conservés en roumain nous montre qu'ils se rapportent surtout à la vie de

campagne. Tout ce qui nous ramènerait à une organisation sociale plus compliquée et à une culture plus avancée n'a pas laissé de traces plus visibles dans les éléments latins du lexique roumain. On n'y trouve, comme en français ou en italien, par exemple, tous ces termes caractéristiques qui nous révèlent la vie des grandes villes, l'activité des centres mouvementés avec toutes les idées qu'elle implique. Cette particularité s'explique par le fait que les Roumains représentent surtout la population latine de la péninsule balkanique qui s'est conservée à la campagne. L'élément urbain n'entra que dans une mesure très faible dans la constitution du peuple roumain. A l'époque des invasions, cet élément dut être bien réduit, soit à cause des émigrations dans d'autres pays, soit parce que les habitants quittaient en masses les villes pour se retirer dans des endroits où ils pouvaient être plus à l'abri des incursions barbares. Au sud du Danube, l'élément roman des grandes villes s'affaiblit encore et disparut en grande partie à cause de l'ascendant de plus en plus grand que prirent avec le temps les Grecs et, plus tard, les Slaves dans les affaires politiques. Au nord, un événement bien connu eut de bonne heure les mêmes effets. L'abandon de la Dacie par l'administration et les légions romaines, à l'époque d'Aurélien, eut pour conséquence la désorganisation des villes. Ceux qui restèrent dans le pays représentaient surtout la population rurale, attachée au sol et menant une vie plus simple. Dans ces conditions, le parler roman balkanique devait forcément perdre la plupart des termes qui se rapportaient à une culture plus développée. Il garda ainsi une empreinte plus rustique, que nous retrouvons dans la plupart des éléments latins du roumain.

14. Les considérations générales exposées plus haut correspondent aux faits linguistiques établis par les dernières acquisitions de la philologie romane. Elles sont confirmées par tout ce que nous savons aujourd'hui sur le latin vulgaire, tel qu'il a été reconstitué dans ses traits les plus saillants par les latinistes et par les romanistes.

L'étude approfondie des textes qui nous ont conservé un

latin plus ou moins rapproché du parler populaire, et l'examen des inscriptions nous ont fourni dans ces derniers temps des matériaux précieux pour l'histoire du latin vulgaire. Comme sources directes, les inscriptions nous offrent très souvent les faits les plus assurés pour la confirmation de tel ou tel phénomène du latin vulgaire ; elles constituent, en outre, le seul moyen d'étudier directement le latin là où tout autre document écrit de l'époque des Romains nous fait défaut. Rédigées dans un style plus ou moins littéraire et dans cette langue presque invariable dans toutes les régions et consacrée par la tradition, les inscriptions ne nous présentent pas cependant un nombre aussi grand de particularités linguistiques intéressantes pour l'histoire du latin vulgaire qu'on pourrait s'imaginer *a priori*. En parcourant les milliers d'inscriptions publiées jusqu'ici, on n'arrive que bien rarement parfois à découvrir par-ci par-là quelques faits qui ont échappé aux graveurs, trop soucieux en général d'employer une langue aussi correcte que possible. Il serait, d'autre part, chimérique de chercher dans les inscriptions d'une province quelconque, du moins jusqu'à une certaine époque, des faits linguistiques propres à cette province et qui n'auraient jamais existé dans les autres pays de l'Empire. Tout ce qu'on peut demander aux inscriptions, ce n'est guère la découverte d'un latin provincial, mais la confirmation de certaines particularités du latin vulgaire que nous devons placer à la base de toutes les langues romanes.

Mais, si le témoignage des inscriptions est des plus précieux pour l'étude du latin vulgaire, il ne faut pas enregistrer avec confiance tout ce qu'elles nous offrent. Il ne suffit pas de constater dans les inscriptions une forme qu'on n'a pas rencontrée ailleurs pour qu'on l'attribue sans aucun contrôle au latin. Il se peut très bien qu'une telle forme, qui présente un phénomène intéressant pour l'étude des langues romanes, ne soit qu'une simple faute de graveur. Les erreurs ne manquent pas d'être nombreuses dans les monuments épigraphiques latins, et elles donnent lieu souvent à des rencontres surprenantes avec les langues romanes. Ainsi, pour ne citer qu'un cas, dans une inscription de la Dalmatie nous trouvons la forme *pureremu* (*C.*

I. L. III, 9567) qui offre une ressemblance curieuse avec l'istro-roumain *pure,* avec *n* rhotacisée. Faut-il considérer cette forme comme un exemple ancien de la rhotacisation de *n*, attestée aujourd'hui en istrien ? Cette hypothèse pourrait tenter quelque philologue en quête de nouveautés, surtout parce que *pureremus* nous vient d'une région où le passage de *n* à *r* est un phénomène connu ; mais pour ceux qui sont habitués aux fautes des graveurs *pureremu* ne peut être qu'une mauvaise transcription de *puneremus* (*poneremus*). Des cas semblables nous montrent combien il est dangereux de bâtir des théories sur des exemples aussi isolés. La présence d'une forme dans une seule inscription n'est guère suffisante pour que nous admettions l'existence de telle ou telle particularité dans le latin vulgaire ; il faut pour cela avoir le témoignage de plusieurs inscriptions.

En dehors de ces moyens directs, la comparaison des langues romanes peut aussi nous aider dans l'étude du latin vulgaire. Une forme qui n'est pas attestée dans les monuments épigraphiques ou paléographiques peut toutefois être considérée comme existant en latin, une fois qu'elle apparaît dans les langues romanes avec des particularités qui ne sauraient remonter qu'au latin vulgaire. En éliminant tout ce qui est propre à chacune des langues romanes, on arrive à la fin à rétablir cette forme avec ses traits primitifs et telle qu'elle existait en latin. Cette méthode est pleinement justifiée par le principe fondamental même de la philologie romane et par tout ce qu'on admet aujourd'hui sur les rapports des langues romanes avec le latin. Elle n'est au fond que l'application à l'étude des langues modernes d'un procédé employé depuis longtemps dans la linguistique indo-germanique.

La méthode comparative peut nous donner les résultats les plus sûrs dans les études sur le latin vulgaire, pourvu qu'on l'emploie avec prudence. Ce serait abuser d'une telle méthode que d'attribuer au latin des phénomènes qui appartiennent en réalité au développement postérieur des langues romanes. L'accord de deux ou trois idiomes romans n'est pas toujours suffisant pour qu'on conclue à l'existence dans le latin vulgaire d'une particularité qui leur est commune. Il faut d'abord se

demander si une telle particularité n'a pu se produire indépendamment dans chacune de ces langues ou s'il n'y a pas eu d'influence de l'une sur l'autre. L'accord du roumain et de l'italien, par exemple, ne peut guère être toujours probant quant à la présence dans le latin vulgaire d'une forme commune à ces deux idiomes. Il se peut très bien qu'un phénomène ait fait son apparition en italien et qu'il se soit ensuite transmis au roumain. L'italien et le roumain ont continué à rester en contact l'un avec l'autre plus longtemps qu'on ne le croit d'habitude, et il serait partant hasardé de mettre sur le compte du latin tous les traits qui les rapprochent.

Les renseignements indirects sur le latin vulgaire, fournis par la comparaison des langues romanes, peuvent donc être des plus précieux, à condition qu'on n'emploie cette méthode que là où elle trouve son application et qu'on ne lui demande que ce qu'elle peut nous donner.

La méthode comparative employée par les romanistes pour reconstruire les formes du latin vulgaire a été vivement attaquée par K. Sittl, *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Alterthumswissenschaft*, LXVIII, 226 et suiv. ; E. Seelmann, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1890, 665-687, et *Kritischer Jahresb. über die Fortschr. der rom. Philol.*, I, 48 et suiv. Les deux philologues allemands contestèrent toute valeur à ce genre d'investigations, en qualifiant de « Phantasiegebilde » le latin reconstruit par les romanistes. Les affirmations de Sittl et de Seelmann étaient trop exagérées et elles ont été refutées pour de bonnes raisons. Cf. Miodoński, *Arch. f. lat. Lexikogr.*, VIII, 146-149 ; Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XV, 281-284 ; cf. *Krit. Jahresb. d. rom. Phil.*, II[1], 60 ; P. Geyer, *Jahresb. üb. die Fortschr. d. kl. Alterthumswiss.*, LXXXXVIII, 33 et suiv. ; voir, en outre, G. Gröber, *Archiv für lat. Lexikogr.*, I, 206, 213 et suiv., et Mohl, *Introd. à la chronol. du lat. vulg.*, 21, qui défendent, à juste titre, la méthode suivie aujourd'hui par la plupart des romanistes.

Comme nous avons remarqué plus haut, l'accord exclusif du roumain avec l'italien ne peut guère être toujours probant quant à l'existence d'une forme dans le latin vulgaire. C'est pour cette raison que nous considérons comme inadmissible la théorie de Mohl qui croit que **noi*, **voi* pour *nos*, *vos*, **clami* pour *clamas*, etc. étaient connus en latin dès le IIe siècle de notre ère (*Introduction à la chronol. du lat. vulg.*, 229-230). Quant à l'opinion soutenue par d'autres philologues et d'après laquelle les ressemblances du roumain avec l'italien doivent être expliquées par la présence des nombreux colons venus d'Italie

en Dacie lors de la conquête de cette province, nous la croyons tout aussi contestable. Il semble que parmi les colons venus en Dacie de toutes les provinces de l'Empire, *ex toto orbe romano*, comme dit Eutrope, VIII, 6, les Italiens aient été en petit nombre (J. Jung, *Römer und Romanen*, 106-107 ; cf. O. Seeck, *Gesch. des Untergangs der antiken Welt*, Berlin, 1895, 324-325).

15. Pour nous faire une idée de ce qu'était le latin qui a donné naissance au roumain, il faut donc examiner en première ligne les inscriptions. Nous passerons ici en revue les particularités linguistiques que nous avons pu trouver dans les monuments épigraphiques des régions où, d'après nous, s'est développée la langue roumaine, et nous verrons quels sont les phénomènes qui distinguent le latin de ces inscriptions du latin littéraire. On pourra ainsi constater si le latin transplanté dans la péninsule balkanique contenait déjà quelques traits qui se retrouvent aujourd'hui en roumain et qui ne sont pas attestés dans le latin classique.

Le dépouillement des inscriptions publiées dans le tome III du *Corpus inscriptionum latinarum* nous a permis de relever plusieurs formes que nous citons plus loin et qui nous montrent telle ou telle particularité intéressante pour l'histoire ancienne du roumain. Ce travail qui n'a pas encore été fait doit être considéré comme le point de départ de toute recherche sur le latin balkanique, et c'est pour cette raison que nous avons cru nécessaire de signaler tout ce qui se trouve de plus caractéristique dans les inscriptions qui nous viennent des pays où s'est formée la langue roumaine. Il va sans dire que nous n'avons relevé que ce qui nous a paru important pour la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le lexique. Des formes comme *ben* = *bene* 7453 ; *feit* = *fecit* 2627 ; *nestris* = *vestris* 7584 ; *quandam* = *quondam* 7508 n'avaient que chercher dans notre liste, puisqu'elles ne sauraient être que des fautes de transcription. Nous nous sommes de même abstenu de signaler des formes comme *ucxor* 2639, *vicxit* 2127 ; *ucssor* 7565 ; *Alexsander* 8727, *exs* 10316, *Maxsimo* 2766 *b*, *Maxsima* 3162 *a*, *Sexstus* 7438, *uxsori* 1849, *vixsi* 2835 ; *Maxssimunna* 8971 ; *visxit* 9533 ; *convixxit* 2225, *vixxit* 1201, etc. qui ne peuvent rien

prouver pour la phonétique. Tout aussi négligeables sont les cas où au lieu de deux consonnes les graveurs en ont écrit une seule : *anorum* 1895, *anis* 917, *anos* 2044 ; *Galicanus* 7736 ; *imunes* 7449 (comp. le cas inverse *immaginifer* 8018). Des graphies comme *eiius* 1365, 1412, *piientissimae* 7702 peuvent être intéressantes, puisqu'elles reproduisent mieux la prononciation habituelle des Romains, mais elles ne présentent rien de bien caractéristique pour qu'on les cite à côté des formes qui s'imposent à notre attention.

16. Nous donnerons ici la liste des formes que nous avons rencontrées dans les inscriptions de la péninsule balkanique et qui intéressent de près l'étude du latin qui se trouve à la base du roumain. Les exemples sont classés d'après la nature des particularités qu'ils présentent. Les chiffres indiquent le numéro correspondant des inscriptions du tome III du *C. I. L.*, y compris le supplément.

Pour ce qui concerne la *phonétique* nous avons à signaler les particularités suivantes :

E = *a* : *Sevarina* 1669. = *i* : *Aurilius* 2010 ; *binefacta* 9623 ; *condicionim* 7526 ; *Crescis* (= *Crescens*) 2685 ; *descidise* (= *descendisse*) 7756 ; *didicavi* 3474 ; *ecliseae* 9585 ; *iminentium* 1984 ; *inferit* 9667 ; *macidonice* 2046 ; *mensis* 2233, 8563, 10577 ; *milis* 7921 ; *numiro* 7465 ; *rifecit* 1952 ; *Sineca* 10434 ; *tris* 10190 ; *Tritonis* 1968 *a* ; *vixillarius* 7437. = *ae* : *abundequae* 781 ; *aea* 9770, *aeam* 2107, *aeius* 907, 1898, 2008, 3174, 7963, *aeorum* 1808 ; *aeredes* 2147 ; *benae* 8460 ; *collactanaeae* 8976 ; *diae* 9538 ; *maerenti* 8979 (cf. *mearitis* 8007) ; *pacae* 10237 ; *posuaerunt* 2147, *posuaerum* 8971 ; *quae* 781 ; *Quaeta* 7869, 10505 ; *sae* 8412 ; *Saecundus* 7437. *E* syncopé : *vetranus* 6364, 6366, 7444, 10198, *vetrano* 10229.

I = *e* : *benemerente* (= *benemerenti*) 2044, 7553 ; *Bretannicus* 711 ; *Carelao* (= *Charilao*) 9355 ; *conuge* (= *coniugi*) 7499 ; *cremine* (= *crimine*) 10190 ; *deposetio* 9576 ; *devebet* (= *debebit*) 9450 ; *Dometianus* 8147 ; *donavet* 2207 ; *duumvero* 7508 ; *ecne* (= *igne*) 10190 ; *enfelicissimis* 7431 ; *fecet* 3875, 8460, 9016, 9095 ; *futues* 10716 ; *infeliciseme* 2357 ; *karisseme* 3844 ;

latronebos 8830 ; *menesteriis* 7693 ; *menestrabi* 1967, *menestravimus* 1968 *a*, *menestrabimus* 1968 *b* ; *miletavit* 7453 ; *oreginem* 781 ; *ostes* 3800 ; *parcetur* 9623 ; *pendet* 3676 ; *pientesime* 10783 ; *quiescet* 9532 ; *semilem* 9623 ; *sene* 2208 ; *solvet* 10146 ; *stependiorum* 10506 ; *urdenaverunt* (= *ordinaverunt*) 9585 ; *tradedet* 9601 ; *Veneres* 9551 ; *Verginia* 2176, *Verginiae* 1992, *Verginio* 2393 ; *vixet* 3987 ; *volueret* 9508. La présence de *e* au lieu de *i* dans *condedi* 9546 ; *perdedi* 8447, *perdederunt* 8500 ; *reddedit* 7553, 7921, *reddedisset* tab. cer. I, 2′, p. 927, *reddedisse* ibid., I′, p. 925 ; *tradedet* 9601 est due à *dedi*. = *u* : *lacrumas* 2197 ; *stupendia* 3558, *stupendiorum* 9796. *I* est tombé dans : *Antonus* 7604 ; *conuge* 7499, *conugi* 7570, 8364. *I* syncopé : *domnae* 7671, 7833, *domne* 7690, *domnus* 2130, 10190, *domno* 7671, 7833, 8244.

O = *e* : *serori* 3174. = *uo* : *buotu* (= *votum*) 7595. = *u* : *annus* 2225, 2226, 2240, 2702, 3987, 6399, 9585 ; *consubrino* 1931, 8465 ; *corpura* 9567 ; *cunparabid* 9567 ; *edictu* 9973 ; *marmurium*, *marmuria* 633 ; *peccatur* 9527 ; *punere* 9585 ; *pureremu* 9567, *pusuerunt* 7457 ; *putita* 9623 ; *Victuri* 9516 ; *urdenaverunt* 9585.

U = *o* : *annoro* (= *annorum*) 2225 ; *Apoleius* 8667 ; *avomculo* 2370, *avonculo* 8465 ; *com* 3184, *con* 1926, 2385, 2425, 2436, 2702, 8460, 9002, 9508 ; *latronebos* 8830 ; *mano* 8910 ; *oxor* 9585, *oxsor* 9605 ; *quom* 8135 ; *suom* 10146 ; *tetoli* 9447 ; *titulo* 7465, 7553 ; *tumolum* 9527 ; *vivos* 3625, 3875 ; *voltu* 8193 ; *votom* 10146. *U* tombé : *Antonis* 7453 ; *coige* 7524 ; *Gais* 7641 ; *Gaudentis* 7521 ; *qae* 8862 ; *Qinte* 2789 ; *qis* 2098, 9508 ; *co* 9713 ; *coque* 1537 ; *cot* 2107. *U* syncopé : *Herclianus* 7746, 8128, *Herclianis* 1303 ; *Procla* 1184, *Proclae* 3131, *Proclus* 1184, *Proclo* 737 ; *utriclariorum* 944, 1547, etc.

Y = *e* : *presbeter* 9554. = *u* : *iluricae* 8441 ; *Marturius* 1891 ; *Olumpius* 7325 ; *Palmura* 7693 ; *Prunicus* (= *Phrynichus*) 8438.

Ae = *ai* : *Ailius* 7532 ; *Aureliai* 1399 ; *Caicilia* 9391 ; *familiai* 7380 ; *Victoriai* 7640, etc. = *e* : *avie* 1754, 3678, 3871 ; *celum* 7407 ; *Cesaris* 7998 ; *care* 8547 ; *defuncte* 8938, 8971, 9220 ; *dulcissime* 8891, 8986, 9002 ; *filie* 1183, 1753, 8951 ;

infelicissime 1761, 1860, 8563 ; *que* 1753, 1846, 7569, 8542 ; *socre* 2649 ; *terre* 8333 ; *Tertie* 1765, etc.

Oe = *e* : *pena* 9672.

Au = *a* : *Agustas* 9610.

Voyelles en hiatus : *ea, eu* = *ia, iu* : *avia* 9997 (cf. *avie* plus haut : *ae* = *e*) ; *Caesaria* 7532 ; *Heraclia* 7532 ; *marmuria* 633 ; *miaverit* 1966 (cf. la graphie inverse : *ecliseae* 9585) ; *Bartolomius* 9625 ; *Capriolo* 9052 ; *consacranius* 2109 ; *extranium* 2082. *Ie* = *e* : *quescunt* 3551 ; *Queta* 2814, 3069, *Quaeta* 7869, 10505, *Quetus* 3002, *Queti* 2691, *Queto* 1661. *Oa* = *a* : *quad* 2835. *Ua* = *a* : *febrariis* 1968 *c*, *febraris* 1967, 1968 *b* ; *septaginta* tab. cer. x, p. 948. *Ue* = *e* : *Maseti* (= *Mansueti*) 7437. *Uu* = *u* : *Ingenus* 915, 1237, 1510, 1695, 1835, 7681, 7732, 8180.

Métathèse : *interpetrationem* 2880 ; *por* (= *pro*) 3493.

Insertion d'une voyelle : *Dafine* 1834 ; *Fabericia* 2743 ; *frateres* 9735 ; *Gineus* 2147 ; *interantibus* tab. cer. VIII, 1′, 2′, pp. 945, 947 ; *sacerum* 2743.

P = *b* : *conlabsum* 1164 ; *dilabsas* 1374 (cf. *B*).

B = *v* : *devebet* 9450 ; *Iacovus* 9625 ; *incomparavili* 9228 ; *lavoraverunt* 2112, 8591 ; *pravato* (= *probato*) 2007 ; *sivi* 684. = *p* : *supstrinxit* 7756 (cf. le cas de phonétique syntactique *op pietate* 6191).

V = *b* : *bectigalis* 1647, 8140 ; *belis* 9623 ; *bibi* (= *vivi*) 9927 ; *Bictore* 633, IV ; *birginiam* 9567 ; *bixit* 2044, 9551, 9585, 9887, *bicsit* 628 ; *bos* 2509 ; *buotu* (= *votum*) 7595, *botum* 3156 *b*, *boto* 1677 ; *collocabi* 9508 ; *conparabit* 8742, *cunparabid* 9567, *comparaberunt* 9927 ; *Conserbo* 9262 ; *Flabius* 2328 ; *Iobi* 7595, *Iobiani* 9595 ; *menestrabi* 1697, *menestrabimus* 1968 *b* ; *Minerba* 3136, *Minerbino* 2272 ; *Quadribis* 1440 ; *serbi* 2130, *serbo* 3188 ; *Silbanus* 633, IV, *Silbani* ibid., *Silbano* 6439 ; *solbit* 3156 *b*, 7595 (?) ; *vibus* 8727, *vibi* 2654, *vibis* 8412. *V* tombé : *aunculus* 3363, *aunculo* 908, 8117 ; *clao* tab. cer. VIII, 1′, p. 945 ; *Faor* 8076, 14 ; *Festius* 846 ; *Flaus* 3221, 7761 ; *iuenis* 1871, *iueni* 1649 ; *Iuentio* 6212 ; σεγναι (= *signavi*) tab. cer. XXV, 2′, p. 959 ; *vius* 1617, 3060, 3334, 3399, 3403, 3581, 3806, 3809, 3817, 3865, etc.

M = *n* : *curan* 9623 ; *spen* 1854. *M* finale tombée : *Æmilia*

1228 ; *annoru* 2521, *annoro* 2225 ; *arca* 2108, 2226, 2233, 2240 ; *circu* 2341 ; *coiuge* 9567 ; *crudele* 8385 ; *dece* 2233 ; *dextera* 3576 ; *eiusde* 3352 ; *mea* 3576 ; *nove* 2210, 2612 ; *ordine* 1480 ; *pena* 9672 ; *Plotia* 1228 ; *posteriore* 9973 ; *prefectoru* 645 ; *rapta* 3397 ; *Renata* 9567 ; *septe* 2233, 7582, 8563 ; *sorte* tab. cer. III, 1′, p. 931 ; *statione* tab. cer. I, 1′, p. 925 ; *stipendioru* 2818 ; *sua* 9567 ; *suadere* 7436 ; *titulo* 7465, 7553 ; *totu* 7407 ; *tradita* 2108.

T = *d* : *adque* 764, 3228, 7868, 8135, 8385, 9632 ; *cunparabid* 9567 ; *ed* 8376 *b* ; *idem* 1193 ; *quodannis* 754, 7436 ; *restituid* 2969. *T* final tombé : *audivi* 10000 ; *de* 6399 ; *menestrabi* 1967 ; *pos* 917, 8910 ; *posui* 835, 7843, *posuerun* 2348, 9850, *posuaerum* 8971, *poserun* 9787 ; *solvi* 7535 ; *vixi* 1592 *a*, 7643, 8034, *vixsi* 9021.

D = *t* : *aliut* 8742, 8750, 9507, 9569 ; *at* 633, 1, 1968 *a*, *b*, 2386, 2397, 7505, 7526, etc. (cf. *atventum* 9314) ; *eiustem* 8118 ; *quit* tab. cer. I, 1′, 3 r., pp. 925, 927 ; *quot* 1041, 1899, 2208, 8196, tab. cer. I, 2′, p. 927 ; VI, 1′, p. 937 : XXV, 1′, 2 r., 3 r., p. 959, *cot* 2107 ; *set* 686, 709, 754, 847, 3980, 7436, 7527, 9504, etc. *D* tombé : *aiutor* 2161. *Di* = *z* : *zaconus* 2654 ; *Zonysius* 3174 *a* ; cf. (*et*) *ies* = (*et*) *dies* 2225.

S = *ss* : *Albonessium* 3049 ; *Porolissesis* 1437 ; *possuerunt* 7548. *S* finale tombée : *Antiochu* 7791 ; *Apuleiiu* 3420 ; *Caesari* 7613 ; *Cassianu* 1761 ; *conditu* 9733 ; *Crescenti* 9520 ; *Demetriu* 7466 ; *duo* 9623 ; *eiu* 8345 ; *filiu* 835 ; *Germanu* 7484 ; *Iuliu* 7449 ; *Pompeiu* 2625 ; *pureremu* 9567 ; *Rufu* 10036 ; *Victori* 704, *Victuri* 9516.

N = *m* : *avomculo* 2370 ; *comventione* 9832 ; *flamem* 7664 ; *im* (devant une labiale) 1971, 3115 ; *imfelicissimi* 9228 ; *posuaerum* 8971. *N* tombée : *Albonessium* 3049 ; *Apulesis* 1437, *Apulesium* 7795 ; *benemereti* 6135, 7457, *benemeretibus* 2246 ; *Clemes* 6162 ; *coiux* 1438, 2352, 8166 ; *coiugi* 2232, 2238, 2279, etc. ; *Constas* 3399, *Costas* 1194, *Costantia* 2147, *Costantio* 1967, *Costantilla* 8599 ; *coserva* 2137 ; *costituit* 3097 ; *cosulibus*, *cosulario* très souvent ; *Cresces* 1225, 1359, 1764, 2690, 3215, 5, 7437, 8143, *Crescis* 2685 ; *curaverut* 3398 ; *defuctae* 2100, *defucto* 2348, 2360, 2690 ; *descidise* (= *descendisse*) 7756 ; *dispesato* 3035, *dispesator*

1997; *doles* 8837; *Foresis* 1968 *a*; *Frotoni* 2981; *Hortesis* 7449; *infas* 2612; *libes* 1260, 1945, 2906, 3158 *a*, 7683; *Malvesis* 1437; *Maseti* (= *Mansueti*) 7437; *meses* 1860, 2007, 2584, 3265, 3542, etc., *mesum* 2162, *meserum* 2602, *mesibus* 811, 7421, 8013, 9266; *obseques* 3027; *paretibus* 7893; *pietissimae* 8012; *Porolissesis* 1437; *posuerut* 9260; *remasisse* tab. cer. I, 1', 2', pp. 925, 927; *Romanesis* 3215, 14; *Vales* 1690, 2696, 3393, 3640, 6130, 7437, tab. cer. VIII, 1', p. 945; *Valetinus* 7688; *Vesclevesis* 3038, *Vesclevesi* 3058. Cf. les graphies inverses : *herens* 673; *memoriens* (= *memories, memoriae*) 2225; *quadragensimo* 3335. Peut-être faut-il mettre dans la même catégorie *vinxit* (= *vixit*) 8389. *Vixit* supposerait la prononciation *visit* (cf. plus bas, *X*). *N* intercalée : *Incnatio* (= *Ignatio*) 7608.

R finale tombée : *frate* 9029; *mate* 7465.

C tombé : *defunte* 9846, *defunto* 2137, 8934; *nantus* 1635, 4; *Vitoria* 2429. *C* intercalé : *Quincta* 9937. = *t* : *sartophagum* 9533, 9571, 9585, *sartofago* 8742. *C* devant *e* (*oe*) écrit par *qu* : *huiusque* 1115; *Quelie* (= *Coeliae* 2046); *queti* 10190.

H initiale tombée : *abere* tab. cer. I, 2 r.; VIII, 2 r., 3 r., pp. 925, 945, 947, *abui* 1846, *abuit* 7582; *ac* 9567; *astatum* 9973, *adstato* 7795; *eres* 2008, 10292, 10561, *eredis* 3164, *eredes* 10317, *aeredes* 2147; *Ilara* 9155; *onore* 10570, *onores* 8203; *orto* 2207; *ospite* 2013; *ostes* 3800; *unc* 9571. Cf. les graphies inverses : *hadiutrix* 3750; *heius* 3917; *hocidit* 3800; *Honesimus* 8379, etc.

Ph = *p* : *Bosporanorum* 7888; *Prunicus* (= *Phrynichus*) 8438.

X = *s, ss* : *coius* (= *coniux*) 9713; *Masimile* 6353, 8324; *vissit* 6424.

Comme particularités *morphologiques*, il y a lieu de rappeler le changement de genre survenu au mot *fatum* qui est employé au genre masculin : *fatus* 1854, 3196 (cf. *fatum durus* 7584). La même confusion apparaît aux mots *corpus* : *hunc corpus* 9508; *monumentum* : *hunc monumentum* 9450; *sarcophagus* : *hoc sarcofagum* 2654; *sepulcrum* : *hunc sepulcrum* 8762, 9527. Au lieu de *mare*, on trouve une fois *maris* 1899, probablement du genre féminin.

Le passage d'une déclinaison à une autre est attesté par *colegi* 7827 = *collegae*; *socra* 7458, *socrae* 655 = *socrus*; *vasum* 7577, *vaso* 2214 = *vas*; *sinmestrum* 7547 = *semestre*. Les formes *edictu* 9973, *mano* 8910 n'appartiennent pas sans doute ici. La présence de *u* pour *o* dans le premier mot et de *o* pour *u* dans le second est due, très probablement, à la confusion assez fréquente de ces sons (v. plus haut *o* = *u*, *u* = *o*). A la Ire déclinaison, on trouve quelques cas de génitif en *aes* — *es* : *Aurelies Valentines* 3278 ; *memoriens* (= *memories*, v. plus haut, à la phonétique de *N*) 2225 ; *secundes* 8489; *Superes* 1096, 1154. Intéressants sont les nominatifs pl. en *-as* : *libertas* 2386 ; *duas filias, duas matres, advenas parvolas* 3551. Pour le nominatif singulier de la IIe déclinaison les inscriptions nous offrent les formes plus rares *adsignato* 1322 ; *Alexandrus* 7532. A signaler encore les datifs sg. *generi* 8258, *Firmionis* 1905, *triumfatoris* 7611; l'abl. sg. *domu* 3353 ; les gén. pl. *mesum* 2162, *meserum* 2602 et les datifs *dibus* 2100, 3089, 3221, 3274, *filibus* 7535, *natibus* 914, 7521.

Comme formes particulières du pronom nous avons à relever : *sibe* 1808; *qui* = *quae* 2225, 7454, 8563, 9533, 9551, *queius* 1846, *quem* = *quam* 3351, 8473 (cf. *aliquem* = *aliquam* tab. cer. 2 r., 3 r., pp. 925-927); *qui* = *quis* 2117, 2226, 2509; *ipseius* 2240, *inpsuius* 2377 ; *alium* = *aliud* 658, 669, 684, 706, 2098, 10092.

Au numéral, on trouve le nom. *dua* 633, 1 et le gén. *dum* 2492.

Pour l'étude du verbe nous avons relevé : *doleunt* 3362; *facunt* 3551; *posit* = *posuit* 1742, 1969, 2010, 2202, 2476, 2544, 2560, 2721, 2935, 3074, 3105, 8472, 8486, 8682, 8723, 8759, *poserunt* 7572, *posierunt* 860, 9228 ; *sepulivit* 2326.

Au point de vue de la *syntaxe* nous citerons les constructions suivantes : *diem uno* 8156 ; *eadem condicionim* 7526 ; *ad titulo* 1504 ; *ex votum* 642 ; *ob virtute* 1193 ; *per Proculo* 1590 *a* ; *pro incolumitatem* 1110, *pro salutem* 875, *pro spiritum* 9532, *pro victorias* 8303, *pro se et suos* 1038, 1289, 1600, *pro comoda* 7584; *cum natibus suis Vitalem* 7521; *vixit viro suo* = *vixit cum viro suo* 9178; *arcam poni* 8727 ; *tesellam figi* 9532.

Pour le *lexique*, les inscriptions nous offrent quelques mots

nouveaux et plusieurs formes qui ne sont attestées que très rarement chez les auteurs latins : *absidata* (dérivé de *absida*) 968 ; *aeteto* (gr. αἰτητῷ ?) 1352 ; *aetoma* 1174, *aetomae* 1212 ; *apochatam* (dérivé de *apocha*) tab. cer. XXV, 1′, 2′, p. 951, *apocatus* tab. cer. VII, 1′, p. 941, *apocitatus* tab. cer. VII, 1′, p. 941 ; *apparatorium* 3960 ; *arcellam* = *arculam* 9546 ; *aviae* 9877 ; *burgum* 3653 ; *cata* = *acuta* 7436 ; *collitores* = *cultores* 8147 ; *conparabit* = *empsit* 8742, *cunparabid* 9567, *comparaverunt* 9588 (cf. *comparatione* 607) ; *danistariae* (dérivé de *danista*) tab. cer. XIII, 1′, 2′, p. 951 ; *dolum* = *dolor* 1903 ; *exfuncto* = *defuncto* 3166 *a* ; *miaverit* 1966 ; *nepotiae* 2599, 6155, 8441, *nepotie* 2756 ; *pari* = *compari* 7521 ; *pausationem* = *mortem* 2654 ; *prima vera* = *ver* 7783 ; *pyalis* (gr. πύελος) 7564 ; *spatario* 8759 ; *sportellaria* tab. cer. VI, 1′, p. 937 ; *tonitratori* 2766 *a* ; *zesaes* (gr. ζήσῃς ?) 9116. A remarquer encore les expressions : *in se* = « ensemble » 2113, 2534, 3107 ; *vivo suo* = *in vita sua* 7454, 7456.

Telles sont les particularités les plus intéressantes que nous avons rencontrées dans les inscriptions. Elles ne nous offrent en général que des faits connus et qui se retrouvent plus ou moins souvent dans les inscriptions des autres provinces romaines. On n'y voit rien qui soit spécialement roumain, et tout ce que nous avons relevé nous renvoie au latin qui caractérise les monuments épigraphiques de tous les pays de la Romania. Seuls quelques mots d'origine grecque apparaissent ici pour la première fois ou plus souvent qu'ailleurs.

Plus d'une particularité que nous avons signalée n'offre aucun intérêt pour l'étude du roumain. Il y a des phénomènes qui ne se retrouvent guère en roumain et qui par conséquent ne pouvaient être d'un emploi général dans le latin des pays danubiens. Ainsi, la présence de *e* pour *i*, la chute de *n* devant *ct*, etc. Quant aux phénomènes qui se sont transmis au roumain, ils sont de même nature que ceux qui caractérisaient le latin vulgaire qui se trouve à la base de toutes les autres langues romanes. Tels sont : *ĭ* = *e* ; *y* = *u* ; *e*, *i*, *u* syncopé dans des mots comme *vetranus*, *domnus*, *utriclarius* ; *ae*, *oe* = *e* ; *au* — *u* = *a* — *u* ; *ea* = *ia* ; *eu* = *iu* ; *ie* = *e* ; *ua* = *a* ; *uu* = *u* ; *b* =

v; *v* = *b* (voir surtout les cas de *v* après *l*, *r*); *v* intervocalique tombé ; *m* (*t*, *s*) finale tombée ; *n* tombée devant *s* ; *c* avec la valeur d'explosive dure, comme il faut peut-être conclure des graphies (*huius*)*que*; *Quelie*; *queti*; *c* tombé entre *n* et *t*; *h* initiale tombée ; le changement de genre et de déclinaison ; des nominatifs de la IIe déclinaison comme *Alexandrus* ; la confusion des cas ; les génitifs du pronom démonstratif *inpsuius*, *ipseius*, etc ; les formes verbales *facunt*, *posit* ; le composé *prima vera* ; le changement de sens survenu dans *comparare*.

Les inscriptions ne contiennent donc qu'un nombre très restreint de faits linguistiques intéressants pour l'histoire du roumain, et il nous serait bien difficile de caractériser de plus près le latin vulgaire, si nous n'avions à notre disposition que ces matériaux, si incomplets et d'une valeur si inégale. On ne trouve nulle part des formes qui ont certainement existé dans le latin vulgaire, comme il résulte d'autres recherches et comme nous verrons plus loin, mais on rencontre en échange des particularités qui n'ont pas survécu en roman et qui ne représentent bien souvent que des habitudes de prononciation individuelle ou des écritures arbitraires. Cela nous montre une fois de plus que les témoignages des monuments épigraphiques sont relativement assez pauvres, quant au nombre et à la nouveauté des faits qu'ils nous fournissent, et que leur valeur réside surtout dans la confirmation qu'ils peuvent donner à tel ou tel phénomène constaté par d'autres moyens.

17. Pour compléter les données insuffisantes des inscriptions et pour enrichir nos connaissances sur le latin vulgaire qui se trouve à la base du roumain, nous devons demander le secours des langues romanes. La comparaison du roumain avec les autres idiomes romans nous découvrira plusieurs phénomènes du latin vulgaire qui ne peuvent être attestés directement. La méthode que nous avons exposée plus haut et qui a été combattue à tort par quelques philologues trouvera ainsi son application et sa justification aussi dans l'étude du roumain.

Dans quelques cas nous aurons même l'occasion de confirmer par quelque texte les conclusions fournies par l'étude

comparative des langues romanes. Nous verrons qu'une particularité phonétique ou un mot, dont l'existence en latin est déjà suffisamment prouvée par l'accord des langues romanes, ne manque pas d'être attesté parfois chez un auteur latin influencé par le parler populaire ou dans des inscriptions plus ou moins anciennes ou bien dans quelque glossaire écrit au moyen âge. Les investigations indirectes sur le latin vulgaire trouvent ainsi souvent leur confirmation dans des témoignages directs, et nous verrons qu'il y a plus d'un exemple de cet accord entre ce qui résulte de la comparaison des langues romanes et ce qui nous est offert par les monuments paléographiques ou épigraphiques.

Nous donnerons dans les paragraphes suivants les résultats de ces investigations sur le latin vulgaire, et nous rappellerons les faits qui devaient distinguer le latin qui a donné naissance au roumain du latin classique, dans la mesure où nous pouvons les constater aujourd'hui.

Dans notre exposé sur le latin vulgaire nous avons été guidé surtout par les travaux de H. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 1866-1868; E. Seelmann, *Die Aussprache des Lat.*, Heilbronn, 1885; G. Gröber, *Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter* (*Archiv für latein. Lexikographie*, I-VII); W. Meyer-Lübke, *Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern* (*Grundriss der rom. Philologie*, I, 351 et suiv.) et *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig, 1890-1899, auxquels nous renvoyons pour d'autres renseignements supplémentaires. On pourra consulter, en outre, les ouvrages de F. Stolz, *Historische Grammatik d. lat. Sprache*, Leipzig, 1895, et de W. Lindsay, *The Latin Language*, Oxford, 1895 (traduit en allemand par H. Nohl, Leipzig, 1897), où sont exposées les particularités les plus importantes du latin vulgaire. Sur plus d'un point nous avons complété et modifié les données de ces travaux par les études parues dans ces derniers temps et par nos propres recherches. Pour ce qui concerne spécialement les différents mots que nous étudierons dans les paragraphes suivants, nous renvoyons au dictionnaire de G. Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, Paderborn, 1891, où sont cités les travaux les plus importants dont ils ont fait l'objet. Nous n'avons rappelé en général dans nos notes bibliographiques que les études les plus récentes qui ont été consacrées à tel ou tel mot.

PHONÉTIQUE

1. L'accent

18. Avant d'aborder l'étude des voyelles et des consonnes nous dirons quelques mots de l'*accent*.

Les langues romanes ont conservé en général avec beaucoup de fidélité l'accent latin, tel qu'il nous est connu d'après les auteurs classiques. Les cas où elles s'écartent du latin littéraire sont relativement assez peu nombreux. En dehors de quelques modifications qui se sont produites dans chacune des langues romanes, il y en a d'autres qui apparaissent sur toute l'étendue de la Romania et qui doivent remonter au latin vulgaire.

Comme antérieur au développement des langues romanes, il faut considérer le déplacement d'accent survenu dans les mots dont l'antépénultième contenait, en latin littéraire, un *i* (*e*) tonique en hiatus. Dans ce cas, l'accent fut transporté, en latin vulgaire, de *i* sur la voyelle suivante. Au lieu de *íe*, *ío* (*éo*) on a eu *ié*, *ió*. *Ariĕtem* est devenu en latin vulgaire **ariẹtem* (**arẹtem*, v. § 38), d'où dr. *arete*, ir. *arẹte* (comp. lyonn. *are*; *Revue des patois*, II, 26); *paríĕtem* = **pariẹtem* (**parẹtem*) : dr. *părete*, ir. *parẹte* (rtr. *prei*, it. *parete*, cat., esp. *pared*, port. *parede*); *mulíĕrem* = *muliẹrem* : dr. *muiere*, mr. *mul'are*, ir. *mul'ẹre* (it. *mogliera*, a-fr. *moillier*, prov. *molher*, cat. *muller*, esp. *mujer*, port. *mulher*); *capréŏlus, a* = **capreọlus, a* (**capriolus*; voy. § 38) : dr. *căprior*, *căprioară* (it. *capriolo*, fr. *chevreuil*, prov., cat. *cabirol*); *urcéŏlus* = **urceọlus* (**urciọlus*) : dr. *ulcior* (it. *orciuolo*). Le déplacement d'accent s'explique ici par le fait que *íe*, *ío* (*éo*) sont devenus d'abord des diphtongues (**pari̯etem*, **capri̯olus*) et que l'accent a passé ensuite, comme il était naturel, sur le deuxième élément de la diphtongue qui contenait une voyelle plus sonore (**pari̯é-tem*, **capri̯ólus*). — En dehors du témoignage des langues romanes, ce changement d'accent est confirmé aussi par les grammairiens et les poètes latins. Un auteur anonyme d'un traité de grammaire latine nous dit expressément que *mulierem* doit être accentué sur la pénultième (*Anecdota Helvetica*, éd.

H. Hagen, Leipzig, 1870, CIII). De même, dans les vers des poètes des premiers siècles de notre ère, *mulierem* apparaît avec l'accent sur *e*.

Dans les mots proparoxytons du latin classique qui présentaient, dans la dernière syllabe, une consonne muette suivie d'une *r*, l'accent passa dans le latin vulgaire sur la pénultième. Le classique *íntegrum* devint *intégrum*, qui est accentué ainsi chez Naevius : dr. *întreg*, mr. *ntreg*, ir. *qntreγ* (rtr. *entir*, it. *intiero*, fr. *entier*, prov. *entier*, cat. *entir*, etc.) ; comp. le traitement de *palpebra*, *tenebrae*, etc. dans le roman occidental.

Nous devons rappeler ici aussi les modifications d'accent survenues dans quelques verbes, quoiqu'elles ne soient pas de nature purement phonétique.

D'après les formes du présent de l'indicatif *báttuo*, *cónsuo*, *fútuo* et sous l'influence des autres verbes de la IIIe conjugaison, les infinitifs classiques *battúere*, *consúere*, *futúere* furent remplacés par **báttuere*, **cónsuere*, **fútuere* (**báttere*, **cósere*, **fúttere*, v. § 38) : dr. *batere*, mr. *batu*, ir. *bọte* (it. *battere*, fr. *battre*, prov. *batre*, port. *bater*) ; dr. *coasere*, mr. *kọsu*, ir. *kose* (rtr. *kuẓer*, fr. *coudre*, prov., port. *coser*) ; dr. *futere*, ir. *fute* (it. *fottere*, fr. *foutre*, prov. *fotre*).

Les verbes composés reçurent en latin vulgaire l'accent sur le thème. On disait **incípit*, **perfácit* au lieu de *íncipit*, *pérficit*. Cette particularité s'explique par le phénomène morphologique de la « recomposition » (cf. plus loin). En restituant dans les verbes composés la forme simple, avec la voyelle non affaiblie, on arriva forcément à accentuer le verbe composé d'après le modèle du simple. Une fois que *perficio* fut remplacé par **perfacio*, on dut accentuer cette dernière forme comme *facio*.

D'après les dictionnaires latins, *carpinus* aurait été accentué sur la seconde syllabe, mais les langues romanes nous montrent qu'il faut partir de *cárpĭnus*, d'où dr. *carpin* (it. *carpino*, fr. *charme*, esp., port. *carpe*).

Panicum est donné, au contraire, par les lexicographes, comme proparoxyton, tandis que les formes romanes nous renvoient à *panĭcum* : dr. *părinc* (tosc. *panic*, mil. *panig*, frioul. *pani*).

Un mot qui présente beaucoup de difficultés et qui n'a pas

encore trouvé une explication satisfaisante est *ficatum*. Tandis que le roumain, dr. *ficat*, mr. *h'ikat*, ir. *fikọt*, le sic. *fikatu*, le vén. *figa* et le vegl. *fekuat* exigent *fịcátum*, les autres langues romanes présentent des formes qu'il faut rattacher tantôt à **fịcatum*, tantôt à **fídicum* (**fídacum*) : it. *fegato*, lomb. *fideg*, sarde *fidigu*, a.-fr. *feie*, *firie*, prov. *fetge*, esp. *higado*, port. *figado*. Il semble toutefois que *fịcátum* ait été la seule forme connue en latin vulgaire jusqu'à une certaine époque (le IIe siècle après J.-C. ?). Le roumain *ficat* représenterait alors la forme la plus ancienne de ce mot qui fut altéré plus tard, dans une partie de l'Italie, en Gaule et en Espagne, sous l'influence d'autres mots, que nous ne saurions préciser.

Mercurius, gén. *Mercurii* (*dies*), reçut en latin vulgaire l'accent sur la syllabe initiale, d'après le modèle de *Martis*, *Jovis*, etc. auxquels il était associé : dr. *mercuri* (vén. *mercore*, sarde *mercuris*, fr. (*Mont*)*martre* = (*Mons*) *Mercurii*, prov. (*di*)-*mercre*, esp. *miercoles*).

Les reflets romans de *secale* nous renvoient soit à *sécale* soit à *secále*. Il y a cependant des raisons pour croire que *sécale* est la forme primitive et que le changement d'accent dans *secále* a été amené par une confusion avec les mots en *-ále* ; on peut même admettre que le déplacement d'accent s'était produit déjà en latin vulgaire et qu'on y disait indifféremment *sécale* et *secále*. Ce qui semble confirmer cette supposition, c'est que *secále* apparaît dans une région où le suffixe *-ále* n'est guère répandu, comme c'est le cas pour le roumain. En dehors du roumain, dr. *secară*, mr. *sikarọ*, ir. *sekọrẹ*, *secále* se trouve en vénitien, *segala*, et en frioul., *sijale*. La forme proparoxytone a survécu dans le rtr. *segal*, it. *segale* (comp. plusieurs noms de lieux semblables, *Arch. glott.*, suppl. V, 104), fr. *seigle*, prov. *seguel*, cat. *segol* ; alb. θ*ekεrε*.

Pour *trifolium*, le changement d'accent, admis par quelques philologues (**trífolium*), n'est guère probable. Le roumain nous renvoie à la forme classique *trifólium* : dr. *trifoi*.

Il semble, au contraire, qu'il faille admettre pour le latin vulgaire **víginti*, au lieu de *vigínti*. Le mr. *yiñgits* nous renvoie à la première de ces formes.

Cf. G. Paris, *Du rôle de l'accent latin dans la langue française*, Paris, 1862, 37 et suiv. ; A. Thomas, *Archives des missions scientif. et litt.*, 3e série, V, 483 ; M. Mirisch, *Gesch. des suffixes* -olus *in den rom. Spr.*, diss. Bonn, 1882, 27 et suiv. ; A. Horning, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, VII, 572-573 ; F. Neumann, *ibid.*, VIII, 408 ; XIV, 547-548 ; E. Schwan, *Zeitschr. f. fr. Spr. u. Litt.*, XIII^{II}, 201, 202 ; G. Cohn, *Die Suffixwandl. im Vulgärlat. und im Französ.*, 1891, 243 et suiv. L'explication que nous avons donnée plus haut pour *ie*, *io* = *ié*, *ió* est due à Neumann (cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 598 ; *Zeitschr. f. fr. Spr. u. Litt.*, XV^{II}, 87). — Sur *intégrum*, cf. W. Lindsay, *Americ. Journal of Philology*, XIV, 319. D'après F. Neumann, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XX, 519, le passage de *integrum* à *intégrum* s'expliquerait par les phases intermédiaires : **integr̥rum* = **intégerum* = **intégr̥rum* (v. cependant G. Paris, *Romania*, XXVI, 142-143). Cf. L. Havet, *Romania*, VI, 433, qui envisage autrement ce phénomène. — Cf. sur *carpinus*, *panicum*, Ascoli, *Arch. glott.*, IV, 353 ; Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, VIII, 208. — Les nombreuses discussions dont *ficatum* a formé l'objet sont résumées chez Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, n° 3223. — Sur *Mercurii*, v. Ascoli, *Archivio glott.*, I, 373 ; cf. Lindsay, *Americ. Journ. of Philol.*, XIV, 163. — A propos de *séçale* — *secále*, v. d'Ovidio, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VIII, 98 ; Meyer-Lübke, *Wiener Studien*, XVI, 319. — La forme **trifolium* est contestée aussi par G. Gröber, *Archiv f. lat. Lexik.*, VI, 133. — Sur *viginti* (*triginta*), v. en dernier lieu l'article de G. Rydberg, *Víginti*, *tríginta ou viginti*, *triginta*, publié dans les *Mélanges de phil. romane dédiés à C. Wahlund*, 1896, 337. L'auteur n'arrive pas cependant à éclaircir l'histoire assez compliquée de ces numéraux en roman.

2. Voyelles

19. En latin vulgaire, la différence quantitative des voyelles avait été remplacée par une différence qualitative. Cette transformation ne s'est certainement produite qu'assez lentement, et il faut admettre à cet égard plusieurs phases intermédiaires. Dès une époque ancienne, les voyelles longues avaient commencé à être prononcées comme fermées et les voyelles brèves comme ouvertes. La prononciation qualitative s'est accentuée de plus en plus avec le temps et elle a fini par se généraliser et par remplacer plus tard l'ancienne prononciation quantitative. On a eu ainsi *ĕ* = *ę*, *ē* = *ẹ*, *ĭ* = *į*, *ī* = *ị*, *ŏ* = *ǫ*, *ō* = *ọ*, *ŭ* = *ų*, *ū* = *ụ*. Seuls *ă* et *ā* semblent s'être confondus en un seul son,

puisqu'ils ont donné le même résultat en roman et il n'y a pas de trace d'un traitement différent de cette voyelle, selon qu'elle était brève ou longue. Devant *gn* les voyelles restèrent brèves, quoiqu'elles avaient changé leur ancienne quantité et étaient devenues longues : *dĭgnus, lĭgnum, sĭgnum* étaient prononcés *dīgnus, līgnum, sīgnum* avec *ị*. A une époque plus récente, la distinction entre *ị* et *ẹ* s'effaça complètement et les deux voyelles se confondirent en un seul son *ẹ*. Cette évolution phonétique des voyelles alla plus loin encore et *ụ* fut identifié avec *ọ*. On ne trouve pas cependant cette dernière transformation en roumain, ce qui nous montre que le latin qui se trouve à la base du roumain représente, au point de vue du vocalisme, une phase plus ancienne de son développement que celle qui apparaît en français, en espagnol, etc., où la confusion de *ụ* avec *ọ* est un fait accompli.

On peut donc établir pour le latin qui a donné naissance au roumain le système vocalique suivant : *a* = *ă*, *ā*, *ę* = *ĕ*, *ẹ* = *ē*, *ĭ*, *ị* = *ī*, *ọ* = *ŏ*, *ụ* = *ŭ*, *ụ* = *ū* (sur *y* et sur les diphtongues, voy. plus loin).

Le tableau qui suit nous montrera mieux les rapports du roumain avec le latin vulgaire et de celui-ci avec le latin classique, au point de vue du vocalisme :

Latin classique		Latin vulgaire		Roumain
ă, ā	: *căput, fāgus*	*a*	: *caput, fagus*	*cap, fag*
ĕ	: *fĕrrum*	*ę*	: *fęrrum*	*fer (fier)*
ē, ĭ	: *lēgem, sĭccus*	*ẹ*	: *lẹgem, sẹccus*	*lege, sec*
ī	: *frīgus*	*ị*	: *frịgus*	*frig*
ŏ	: *fŏcus*	*ọ*	: *fọcus*	*foc*
ō	: *rōstrum*	*ọ*	: *rọstrum*	*rost*
ŭ	: *mŭltus*	*ụ*	: *mụltus*	*mult*
ū	: *crūdus*	*ụ*	: *crụdus*	*crud*

Cf. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgärlat.*, I, 104, 167, 461 et suiv. ; W. Förster, *Bestimmung d. lat. Quantität aus d. Rom.*, dans le *Rhein. Museum*, XXXIII, 291 et suiv. ; E. Böhmer, *Klang nicht Dauer*, dans les *Rom. Stud.*, III, 351, 609 et suiv. ; IV, 336 et suiv. ; B. ten Brink, *Dauer und Klang*, Strasbourg, 1879 ; G. Gröber, *Arch. f. lat. Lexik.*, I, 212 et suiv. ; E. Seelmann, *Die Ausspr. d.*

Lat., 74; Meyer-Lübke, *Grundriss d. rom. Ph.*, I, 360 et suiv. *Gramm. d. rom. Spr.*, I, §§ 26 et suiv. — D'après Gröber, *l. c.*, I, 211-212; VII, 62, on pourrait admettre même pour le roumain comme point de départ *ŭ* = *ō*, mais les faits contredisent cette opinion.

20. Après ces remarques générales, nous passerons en revue chacune des voyelles, en considérant d'abord les cas où elles étaient *accentuées*.

En commençant par l'étude de l'*A*, nous aurons à signaler plusieurs cas où le latin vulgaire s'éloignait du latin classique.

Le latin vulgaire présentait un *e* à la place d'un *a* dans *cerẹsius, a, cerẹsius, a* = lat. cl. *ceraseus, a*, comme il résulte du dr. *cireș, cireașe*, mr. *tsirešiu, tseriašọ*, ir. *tširišńe* (rtr. *ceriescha*, it. *ciliegio, a*, fr. *cerise*, a.-prov. *sireisa*, esp. *cerezo*, port. *cereja*). *Ceresius* s'explique par une forme ancienne **céresus* qui doit avoir existé en latin et qui reproduisait, d'après les lois phonétiques des voyelles atones latines, le gr. κέρασος. *Ceresia* est attesté dans le traité de médecine d'Anthimus, *De observ. ciborum* (éd. Rose, 1877), 85. — Au lieu de *malum* (gr. dor. μᾶλον), on avait en latin vulgaire *melum* (gr. ion. μῆλον), d'où dr. *măr*, mr. *meru*, ir. *mer* (rtr. *meil*, it. *melo*, wall. *meley*, cat. *mela*; alb. *mole*). *Melum* est attesté plus d'une fois en latin, cf. Anthimus, *De observ. cib.*, 84; Palladius Rutilius, *Opus agricult.* (éd. Schmitt, 1898), III, 25, 13; VII, 5, 1; Antonin de Plaisance, *Itiner.* (éd. P. Geyer, 1898), 172; *Corp. gl. lat.*, IV, 114; V, 115, 464. Comp. aussi le jeu de mots de Pétrone, *Sat.* LVI (éd. Bücheler, 1895, 37) : *contumelia..... contus cum malo.* — La forme habituelle du verbe *balare* était en latin vulgaire *belare* qui apparaît chez quelques auteurs classiques (K. Georges, *Lex. der lat. Wortf.*, 90; cf. *Corpus gl. lat.*, VI, 134). Comp. dr. *(s)berare* (it. *belare*, fr. *bêler*, prov., cat., esp., port. *belar*).

Un *o* à la place de l'*a* du latin classique est exigé par les formes romanes dérivées de **quodrus, *quodrum, *quodro* qui doivent avoir existé dans le parler populaire à la place de *quadrus*, etc., comme il résulte du dr. *codru*, mr., ir. *kodru* (alb. *kodrε*; cf. a.-fr. *coron*). Comp. frioul. *Codroip* (= *Quadruvium*), *Coderr* (*Arch. glott.*, I, 501, 510, 519); a.-port. *quorenta, quoreesma* (*Romania*, X, 343). Aux formes avec *o* nous renvoient aussi les

gloses : κόδρα : *codra, quadra*; *nomos : codra* (*Corp. gl. lat.*, II, 351 ; III, 183), et le nom propre *Codratus* (*C. I. L.* VIII, 6741), *Quodratus* (III, 14; *Arch. -epigr. Mittheil.*, XIV, 30), Κοδρᾶτος (v. les *Indices* du *C. I. G.*; cf. *Americ. Journ. of Phil.*, XVII, 181).

A côté de *discalciare*, *discalciatus* (comp. **incalciare*), le latin vulgaire a connu *disculciare*, **disculcius*, d'où dr. *desculț* (frioul. *diskoltso*, sarde *iskultsu*).

L'existence de *ceresius, a* en latin vulgaire est suffisamment prouvée par la leçon *ceresia* du traité de médecine d'Anthimus, que nous avons citée plus haut, et par l'accord des langues romanes (cf. Cornu, *Romania*, XIII, 286 ; Gröber, *Archiv für lat. Lexik.*, I, 545 ; Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, I, § 273 ; *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIX, 139 ; A. Horning, *Zeitschr.*, XXI, 452). C'est à tort donc que Bianchi a contesté cette forme latine et s'est efforcé de montrer que le changement de *a* en *e* est d'origine romane et dû à l'influence de l'*i* de la syllabe suivante (*Arch. glott.*, X, 357 ; XIII, 222 ; XIV, 130; cf. d'Ovidio, *ibid.*, IV, 403-404; Förster, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, III, 513, lequel admet toutefois que le passage de *a* à *e* sous l'influence de *i* doit être bien ancien). Une telle explication ne peut s'appliquer au roumain, où le changement de *a* en *e* n'aurait pu se produire dans ce cas. Il est à remarquer qu'en dehors de *ceresius, a* nous trouvons aussi quelques traces de *cerasius, a* qui s'est conservé dans plusieurs dialectes italiens : sarde *kerasa*, arét., sienn. *saragia*, lucq. *cerase*. Cf. aussi les noms de lieux *Ceragio*, *Cirasara* (*Arch. glott.*, suppl. V, 83 ; VI, 79). — Sur *melum*, cf. d'Ovidio, *Arch. glott.*, XIII, 447 et suiv. La forme avec *a* apparaît dans la toponymie italienne : *Maleto*, *Malletu* (*Arch. glott.*, suppl. V, 94 ; VI, 81). — Nous maintenons pour *codru* l'étymologie que nous avons donnée dans la *Romania*, XXVIII, 62, quoiqu'elle ait été contestée par G. Mohl (*Les origines romanes*, 1900, 94) pour des raisons que nous ne connaissons pas. Il n'y a aucune difficulté à dériver le roumain *codru*, avec le sens de « forêt », du latin **quodrum*. On a sans doute dit d'abord *codrul pădurei* et ensuite *codru* a été isolé et employé avec le sens du mot auquel il avait été associé auparavant. Comp. l'a.-fr. *au coron dou bois* dans un cartulaire de Laon de 1237 (Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue fr.*, s. v. *coron*). Ce qui vient encore appuyer notre étymologie c'est qu'en sarde nous trouvons *karra* = *quadra* avec le sens de « place » (*Arch. glott.*, XIV, 393), tout comme le macédo-roumain *kodru*. Cf. aussi le nom de lieux *Quadrata*, etc. qui se trouve dans quelques régions de l'Italie (*Arch. glott.*, suppl. VI, 101). — Sur *desculț*, v. Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 597 ; A. Candréa, *Rev. p. istorie, arheol.*, Bucarest, VII, 78. — Le dr., mr. *foame*, ir. *fome* (lomb. *fom*, port. *fome*) = *fames* montrent *a* = *o*, mais nous n'oserions

attribuer au latin ce changement (cf. Meyer-Lübke, *Grundr. d. rom. Phil.*, I, 361; Candréa, *Rev. p. istorie*, Bucarest, VII, 79). Le passage de *a* à *o*, sous l'influence des deux labiales, a pu très bien se produire indépendamment en roumain, en lombard et en portugais. Cf. *Archivio glott.*, I, 288; IV, 118.

21. *Ę* = *Ĕ*. En roumain, l'*ĕ* latin est devenu *ie*, comme dans la plupart des langues romanes (quelques dialectes du nord de l'Italie, le sarde, le sicilien, le catalan et le portugais font seuls exception). Il y a lieu de se demander si cette modification est d'origine romane ou s'il ne faut pas peut-être l'attribuer au latin vulgaire. Si la dernière hypothèse était vraie, on devrait alors admettre que là où nous trouvons aujourd'hui *e* on a eu, à une époque ancienne, *ie*, la réduction de *ie* à *e* pouvant se produire facilement.

L'examen exclusif des langues romanes ne nous permet guère de résoudre ce problème. Quant aux grammairiens latins, les seuls qui pourraient nous donner quelques renseignements là-dessus, leurs témoignages sont insuffisants. On ne trouve chez eux aucune allusion à une diphtongaison de l'*ĕ*. D'après Pompeius, par exemple, *ĕ* se prononçait comme un son simple : *quando vis dicere brevem* e, *simpliciter sonat* (Keil, *Gramm. lat.*, V, 102). Si l'*ĕ* latin avait eu la valeur qui lui est caractéristique aujourd'hui en roman, ce fait n'aurait sans doute pas échappé à Pompeius et aux autres grammairiens. Il ne nous reste par conséquent qu'à admettre que la diphtongaison de *ĕ* en *ie*, telle que nous la trouvons en roman, est d'origine plus récente. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à ce que ce son ait abouti au même résultat dans presque toutes les langues romanes. Un tel changement pouvait se produire indépendamment dans chacune des langues où il apparaît. On pourrait toutefois supposer qu'il y avait déjà en latin une tendance à peine perceptible de prononcer l'*ę* comme une diphtongue (quelque chose comme *ᵉe* *ⁱe*) et que cette tendance s'est accentuée avec le temps dans le roman de la péninsule balkanique, de la Gaule, etc., tandis qu'en Sardaigne, en Portugal, etc. l'évolution phonétique s'est arrêtée à *ᵉe* (*ⁱe*), qui a été rendu par *ę* simple. Une altération si légère de l'*e* latin pouvait facilement passer inaperçue par les grammairiens, ce qui expliquerait leur silence à ce propos.

A la place d'un *ẹ* nous devons admettre *ę* dans le mot *stella* (lat. classique *stĕlla*, lat. vulgaire **stęlla*, **stęla*). Ainsi, dr. *stea*, mr. *steaụọ*, ir. *ŝtẹ* (rtr. *steila*, it. *stella*, fr. *étoile*, prov., cat. *estela*, esp. port. *estrella*).

La diphtongaison de *ę* en *ie* est admise déjà pour le latin vulgaire par Ascoli, *Sprachwissenschaftliche Briefe* (trad. de Güterbock), 1887, 23 ; *Archivio glott.*, XIII, 293 ; cf. E. Schwan, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XII, 215-216. Meyer-Lübke la considère plutôt d'origine romane, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, §§ 173 et suiv. ; cf. § 637. — Sur **stęlla*, voir en dernier lieu Mohl, *Les origines romanes*, 95 et suiv. — A côté du classique *verbum*, Mohl admet, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 200, une forme populaire **vorbum*, **vorba*, qui aurait existé dans le parler des soldats de la Dacie, d'où dr. *vorbă*. Cette hypothèse doit être rejetée. Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de l'étymologie de ce mot ; nous rappellerons toutefois qu'il n'y a, à notre avis, aucune relation entre *vorbă* et *verbum*. Nous considérons le mot roumain comme un dérivé postverbal de *vorbire*. Or, la forme la plus ancienne de *vorbi* est *vorovi*, qui n'a rien à faire avec *verbum*.

22. *Ẹ* = *Ē*, *Ĭ*. Au lieu de *sēssum*, supposé par quelques philologues (cf. A. Marx, *Hülfsbüchl. f. d. Ausspr. d. lat. Vok.*, 62), il faut mettre *sĕssum* : dr. *ṣes* (it. *sesso*, a.-fr. *ses*, esp. *sieso*, port. *sesso*).

Le mot *sēricus, a* apparaît en latin aussi comme *sīricus, a*. Il semble toutefois que *sēricus, a* est primitif et que la forme avec *ī* est due à une confusion avec d'autres mots ou à une prononciation dialectale du sud de l'Italie. En latin vulgaire, la forme habituelle était *sẹricus, a*, à côté de laquelle existait aussi *saricus, a* (cf. *sareca*, dans l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance, éd. Geyer, 183), d'où dr. *sarică* (fr. *serge*, *sarge*, prov. *serga*, *sargua*, esp. *jerga*). *Sericus* n'aurait donné en roumain que *serică* (comp. *basĭlĭca* = *biserică*) ; le changement de *e* en *a* doit donc remonter bien haut. Cf. *Sevarina* = *Severina* (§ 16).

Comme nous avons remarqué plus haut (§ 19), *dĭgnus*, *lĭgnum*, *sĭgnum* ont échangé leur *ĭ* contre *ī*, mais ils ont gardé la prononciation ouverte de *i*. C'est à ces formes que remontent : dr. *demn* (it. *degno*), s'il est vrai que ce mot est d'origine populaire ; dr. *lemn*, mr. *lemnu*, ir. *lẹmnu* (rtr. *lenn*, it. *legno*, a.-fr. *leigne*, prov. *lenha*, cat. *lleny*, etc.) ; dr. *semn*, mr. *semnu* (rtr. *sen*, it. *segno*, a.-fr. *segn*, cat. *seny*, esp. *seña*, port. *senha*).

Cf. sur *sĕricus, a*, F. Solmsen, *Zeitschr. für vergl. Sprachf.*, XXXIV, 8-9. — Sur *dĭgnus*, etc., v. Havet, *Mémoires de la Soc. de linguistique*, VI, 34-35 ; F. Fröhde, *Beiträge z. Kunde der indog. Spr.*, XVI, 190 ; Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXX, 337 ; W. Lindsay, *Lat. Lang.* (trad. de Nohl), 159. — Le mot *esca* présente quelques difficultés au point de vue de la quantité de *e*. Le dr. *iască* et l'esp. *yesca* supposent un *ĕ*, tandis que l'it. *esca*, l'a.-fr. *esche*, etc. nous renvoient à la forme classique *ēsca*. Faut-il admettre l'existence d'un *ĕsca* en latin vulgaire ? Mais comment l'expliquer ? Cf. A. Candréa, *Rev. peutru istorie, arheol.*, Bucarest, VII, 78. — Non moins obscur est le dr. *mie*, *ţie* = *mihi*, *tibi*. Les formes roumaines exigent **mīhi*, **tībi*, tandis qu'en latin l'*i* est bref (*mĭhi*, *tĭbi*). D'Ovidio, *Arch. glott.*, IX, 55-56, explique la présence de *i* en roumain par le fait qu'après la chute de *h* et de *b* on a eu **mĭĭ*, **tĭĭ*, d'où **mīī*, **tīī*, à cause du hiatus, comme dans **dīes* = *dĭes* (cf. § 38). Autre est l'avis de Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, I, § 92, qui part de *me ad*, d'où *mi ad* et ensuite **mia*, *mie*. L'explication de d'Ovidio nous semble préférable à celle de Meyer-Lübke, quoiqu'elle ne soit pas pleinement convaincante, puisque le cas de **mĭĭ*, **tĭĭ* est différent de celui de *dĭes*. Quoi qu'il en soit, les formes avec *mī-*, *tī-* doivent être bien anciennes, comme il résulte de l'altération du *t* qui n'a pu passer à *ţ* (*ţie*) qu'à une époque bien reculée.

23. *Ị* = *Ī*. L'*i* de *quinque* était long, comme le montrent la graphie QVI̅NQVE des inscriptions et les langues romanes : dr. *cinci*, mr. *tsints*, ir. *tŝintŝ* (rtr. *tschunc*, it. *cinque*, fr. *cinq*, prov. *cinc*, cat. *cinch*, esp., port. *cinco*).

On admet généralement aujourd'hui que l'*i* de la seconde syllabe de *camisia* était long (A. Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, I, 719-720). Cette opinion nous semble peu fondée, puisque le roumain, dr. *cămaşe*, mr. *kọmẹašọ*, ir. *kọmẹşẹ*, ne peut être expliqué que par *camĭsia*. Si les autres langues romanes (it. *camicia*, fr. *chemise*, prov., cat., esp., port, *camisa*) présentent un *i*, il faut y voir une modification récente de l'*ĭ* latin sous l'influence de l'*i* de la syllabe suivante (« Umlaut »). La forme du latin vulgaire devait donc être *camĭsia*, puisque le changement de *ī* en *ĭ* n'aurait jamais pu se produire en roumain dans ces conditions. C'est pour cette raison que nous considérons *camĭsia* comme le point de départ de toutes les langues romanes (cf. K. Georges, *Lat.-deutsch. Wörterb.*, où notre mot est donné avec *ĭ*).

Le verbe *visire* est noté par Georges (*Lat.-deutsch. Wörterb.*) avec *ī*, d'après un passage bien douteux d'ailleurs de Lucilius. Les langues romanes montrent qu'il faut sûrement admettre *vĭsire* (*vĭssire*) : dr. *beşire* (comp. les dérivés it. *vescia*, pad. *vessinar*, sarde *pisine*, a.-fr. *voison*, fr. *vesse*). Notre mot est attesté dans plusieurs gloses du moyen âge : *visio* (*Corp. gl. lat.*, II, 209), *visitium*, *vissium*, *visso* (*ibid.*, 256, 597), *bissio*, *bissis*, *bissit* (*ibid.*, III, 128).

Tous les dictionnaires latins enregistrent *sicilis* avec *ī* dans la première syllabe. Nous devons cependant admettre pour le latin vulgaire **sẹcilis*, comme il résulte du dr. *secere* (tyr. *saizla*, dialecte d'Erto, *šeizola*). A côté de cette forme, nous rencontrons *secula*, mot apparenté au premier et qui s'est conservé dans l'it. *segolo* et le vegl. *sekla*.

Sur *quinque*, v. Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXX, 343 ; cf. Thurneysen, *ibid.*, 501. — *Camīsia* est admis pour le latin vulgaire par G. Gröber, *Archiv für lat. Lexik.*, I, 541. Le roumain *cămaşe* trouverait, d'après Gröber, un pendant dans *botez* = *baptīzo*, où nous aurions aussi *e* = *ī*. Ce rapprochement ne peut guère justifier le passage de *ī* à *e* dans *camisia*, puisque *botez* vient de *baptĭzo* (le suffixe grec -ίζω est devenu -*ĭzo* et non -*īzo*). Il ne nous reste donc à admettre que l'explication que nous avons donnée plus haut. *Camīsia* est considéré comme primitif aussi par Förster, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, III, 497 ; d'Ovidio, *ibid.*, VIII, 477 ; cf. F. Neumann, *ibid.*, 259 et suiv. — Sur *visire*, v. Meyer-Lübke, *Zeitschr.*, XV, 246 ; *Wiener St.*, XVI, 321 ; A. Horning, *Zeitschr.*, XVIII, 230. — Sur *secere*, v. Meyer-Lübke, *Wiener St.*, XVI, 323 ; Th. Gartner, *Zeitschr.*, XVI, 343. Cf. G. Mohl, *Les origines romanes*, 119. Il est bien douteux que la forme *sīcīlis* d'Ennius (Festus, 337) soit le même mot que celui qui s'est conservé en roman.

24. *Ọ* = *Ŏ*. En roumain, comme en sarde, en portugais et dans quelques dialectes de l'Italie centrale et de la Sicile, l'*ọ* apparaît comme monophtongue. Dans le reste du domaine roman, on trouve la diphtongue *uo*, avec différentes nuances phonétiques (*ue*, *oe*, etc.).

Le développement de *ọ* offre un pendant à celui de *ẹ*. *Ọ* s'est conservé en général dans les mêmes régions où nous trouvons *ẹ*, tandis que *uo* apparaît là où nous avons *ie*. Toutefois, le

domaine de *uo* est plus restreint que celui de *ie*, comme c'est le cas pour le roumain et pour quelques dialectes italiens dans lesquels *uo* manque, mais où l'on rencontre *ie*.

D'après quelques philologues, la diphtongaison de *ǫ* en *uo* aurait eu lieu déjà en latin. Rien ne peut cependant confirmer cette hypothèse. Peut-être faut-il supposer ici aussi, comme pour l'*ę* (§ 21), qu'il y avait dans le parler du peuple une légère tendance vers la diphtongaison (*ᵒo*, *ᵘo*), ce qui d'ailleurs ne pourra jamais être prouvé directement.

A la place d'un *ŏ*, le latin vulgaire avait *ę* dans **glęmus* = *glŏmus*. C'est la forme exigée par le dr. *ghiem*, mr., ir. *gl'em* (vén. *ǵemo*, frioul. *glemuzz*, *glimuzz*; comp. alb. *l'ɛmš*).

Devant *nd*, *nt*, *ŏ* s'était identifié, paraît-il, avec *ǫ* (*ų*) en latin vulgaire : *fųntem*, *frųndem*, *frųntem*, **mųntem*, **pųntem*, *tųndere*, etc. En dehors du témoignage des langues romanes (cf. dr. *frunte*, *frunză*, etc.), la prononciation *und*, *unt* pour *ond*, *ont* est confirmée par Priscien qui rappelle les formes *Acherunte*, *frundes*, *funtes* = *Acheronte*, *frondes*, *fontes*, tout en les condamnant comme rustiques : *quae... a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta* (Keil, *Gramm. lat.*, II, 27 ; cf. Charisius et Velius Longus, *ibid.*, I, 130; VII, 49). Comp. *frunte*, *C. I. L.* X, 4936; *tundunt*, I (2ᵉ éd.), 280; *detundo* (*App. Pr.*, 173); *Muntanus*, VIII, 551, 2272, Μουντανός, *Corp. inscr. att.*, III, 1138.

Sur la diphtongaison de *ǫ* en *uo*, v. Ascoli, *Sprachwissensch. Briefe*, 23, 34. Cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 185, où est déterminée l'extension géographique de *uo* par rapport à celle de *ie*. Il ne faut certainement pas attribuer de valeur aux formes *buonum* du grammairien Vergilius Maro (Hümer, 78) et *Ruoma* (= *Rŏma*, pour *Rōma*) de Pompeius (Keil, *Gr. lat.*, V, 285; cf. Havet, *Mém. de la Soc. de ling.*, III, 191-2) ni les citer comme preuves d'une diphtongaison ancienne de *ŏ*. Elles n'apparaissent que dans quelques manuscrits et elles doivent être considérées comme des fautes des copistes. Cf. E. Seelmann, *Krit. Jahresb. üb. die Fortschr. d. rom. Ph.*, I, 40-41. — *Ghem*, v. A. Candréa, *Rev. p. ist., arheol.*, Bucarest, VII, 80. Cf. F. Sommer, *Indog. Forsch.*, XI, 334. — Sur *und, unt* = *ond*, *unt*, v. Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXX, 336; cf. Parodi, *Arch. glott.*, suppl. I, 13 et suiv. ; G. Mohl, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 190 et suiv. Nous ne saurions partager l'opinion de Mohl qui croit que même dans *bǫnus*, *sonat* l'*ǫ* était pro-

noncé comme *ụ* et que par conséquent les formes dr. *bun*, *sună* reproduisent, quant à l'*u*, la prononciation habituelle du latin vulgaire, due à l'influence de l'ombrien (comp. *sunitu* dans les tab. Eug.).

25. *Ọ* = *Ō*. A l'*ō* du classique *ōvum* correspondait en latin vulgaire *ọ*, *ọ(v)um*. Le changement de voyelle a dû se produire après la chute du *v* intervocalique : **ọum*. Comp. dr. *ou*, mr. *ou̯*, ir. *ow* (rtr. *oef*, it. *uovo*, prov. *ov*, fr. *oeuf*, cat. *ou*, esp. *huevo*, port. *ovo*).

L'*ō* de *ōstium* fut remplacé en latin vulgaire par *ụ* : *ụstium*, comme nous pouvons voir des formes dr. *uşe*, mr. *uşọ*, ir. *uşẹ* (rtr. *usch*, it. *uscio*, fr. *huis*, prov. *uis*, a.-esp. *uzo*). *Ustium* et son dérivé *ustiarius* sont attestés dans plusieurs textes latins : *ustei*, chez Marcellus Empiricus, *De medicam.* (éd. Helmreich, 1889), XXVIII, 37 ; *usteis*, Grégoire de Tours (cf. M. Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 129) ; *ustium* (*Corp. gl. lat.*, III, 91) ; *ustiarius*, dans une inscription de la Gaule (Le Blant, *Inscr. chr. de la Gaule*, I, 292 ; cf. F. Kraus, *Die altchr. Inschr. der Rheinlande*, Fribourg, 1890, I, n° 165) et dans un document du VI[e] siècle (Marini, *Pap. dipl.*, 183). Cf. Schuchardt, *Vok.*, II, 126.

Cf. sur *ovum*, Lindsay, *Lat. Language* (trad. de Nohl), 38. E. Parodi (*Studj ital. di filol. class.*, I, 438) explique le changement de *ō* en *ụ* dans *ustium* par l'influence de l'*i* de la syllabe suivante. Ce serait un phénomène analogue à celui qui apparaît dans **bistia* pour *bestia*, qui a laissé quelques traces en roman.

26. *Ụ* = *Ŭ*. Au lieu des formes classiques *plŭvia*, *plŭere* il faut admettre pour le latin vulgaire **plọvia*, *plọvere* : dr. *ploaie*, *plouare*, mr. *plọaie*, ir. *ploie*, *ploii* (rtr. *plover*, it. *pioggia*, *piovere*, fr. *pluie*, *pleuvoir*, prov. *ploja*, *plover*, cat. *plourer*, esp. *llover*, port. *chover*). L'imparfait *plovebat* est attesté chez Pétrone, *Sat.* XLIV (éd. Bücheler, 30). — Les formes vulgaires correspondant à *nŭrus* étaient *nọrus*, *nọra* (*C. I. L.* IX, 1954 (*noriculae*), 2450 ; cf. Marini, *Papiri diplomatici*, LXXVI). *Nọrus* est postulé par le dr. *noru* (mr. *norọ*), conservé aujourd'hui seulement dans le cas où il est lié au pronom *mea*, *ta*, *sa* : *noru mea*, etc. Dans les autres langues romanes nous trouvons *nọra* : it. *nuora*, a.-fr. *nore*, prov., cat. *nora*, esp. *nuera*, port.

nora. Le dr. *noră* qui est aujourd'hui la forme habituelle, à côté de *noru* qu'on ne rencontre que dans les cas mentionnés, ne doit guère être rattaché à *nọra* puisque celui-ci aurait donné *noară*, comme *socra*=*soacră*. *Noră* est une forme analogique qui a remplacé le plus ancien *noru* (comp. *soră*, *mînă* pour les plus anciens *soru*, *mînu*), ce qui explique pourquoi l'*o* ne s'est pas diphtongué dans ce mot, comme dans tous ceux qui présentaient déjà en latin un *o* suivi dans la syllabe suivante de *a*.

Les rapports de **plovia, plovere* avec *pluvia, pluere* sont étudiés par Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXX, 343; cf. Solmsen, *Studien zur lat. Lautgeschichte*, 131. — *Norus*, *nora* ne doivent pas être considérés comme refaits d'après *socrus*, *socra*, *soror*, comme c'est l'avis de Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, VIII, 205-206; *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 146. Cf. Bianchi, *Arch. glott.*, XIII, 190. Il semble même que les formes vulgaires avec *o* soient les plus anciennes et que l'*u* du classique *nurus* soit dû à un phénomène d'assimilation. Cf. F. Sommer, *Indogerm. Forsch.*, XI, 326. — Le dr. *moare* (rtr. *muora*, it. *moja*, a.-fr. *muire*, esp. *muera*) n'est pas clair. L'*o* pour *u* (*muria*) reste inexplicable. Cf. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 146. — D'après Mohl, *Intr. à la chron. du lat. vulg.*, 189-190, les formes roumaines *pulbere*, *pulpă*, etc. ne devraient pas être rattachées directement à *pŭlverem*, *pŭlpa* du latin classique, mais à **pọlpa*, **pọlverem*, ce qui est bien peu probable.

27. *Y*. Ce son apparaît surtout dans les mots d'origine grecque et il reproduisait dans l'écriture et dans la prononciation des lettrés l'υ grec. A côté de *y* on trouve souvent dans les textes latins *u* et *i*. La graphie avec *u* se rencontre surtout dans les mots grecs introduits en latin à une époque ancienne, tandis que *i* apparaît dans les emprunts faits au grec dans les derniers temps de la République. Cette écriture correspond en général à la valeur phonétique qu'a eue *y* aux différentes époques de l'histoire de la langue latine. Dans les mots les plus anciens empruntés au grec, les Romains ont rendu l'υ par *ụ*. Plus tard, quand la prononciation de υ se rapprocha de celle de *i*, le son grec fut identifié en latin avec *ị*. On peut donc admettre, en thèse générale, que le latin vulgaire n'a connu, comme sons correspondants à υ, que *ụ* et *ị*. C'est à ces voyelles que nous renvoient aussi le roumain et les autres langues romanes.

Un mot qui présente quelques difficultés au point de vue du traitement de l'υ est le dr. *giur* = gr. γῦρος. En latin, ce mot est écrit *gyrus* ou *girus*, et la forme roumaine correspondante aurait dû être *gir*. Pourquoi a-t-on *giur*? Nous ne voyons pas d'autre explication à donner que de supposer que l'*y* de *gyrus* était prononcé en latin vulgaire à peu près comme l'υ grec, quelque chose comme **giurus*. Le roumain *giur* trouverait dans ce cas un pendant dans l'it. *acciuga*, esp. *anchoa*, port. *anchova*, qui ne peuvent être rattachées au grec ἀφύη que par l'intermédiaire d'une forme populaire **apiuua*, où l'υ fut rendu par le même son *iu* que dans **giurus*. Si γῦρος et ἀφύη ont pénétré en latin vulgaire avec un *iu* au lieu de *i*, il faut peut-être y voir l'influence de la prononciation des lettrés, qui tenaient à conserver pour *y* la valeur qu'il avait en grec. L'it. *giro* nous montre bien que *gyrus* était en latin vulgaire d'origine savante, mais ici l'*y* a été rendu par *i*.

Cf. Seelmann, *Die Ausspr. des Lat.*, 219-221; Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 17. — On cite d'habitude parmi les éléments grecs du latin le mot *lynter* qui a donné en roumain *luntre*. Nous croyions aussi jadis (*Rev. crit.-lit.*, Jassy, IV, 259), avec d'autres philologues, que *lynter* était d'origine grecque; mais cette hypothèse nous semble aujourd'hui peu soutenable. La forme πλυντήρ, qu'on a donnée comme étymologie du mot latin en question, n'est attestée qu'une seule fois chez Hesychius (gl. πλυσμός), et encore n'y trouve-t-on que πλυτήρ, qu'on a corrigé en πλυντήρ pour rendre le rapprochement entre ce mot et *lynter* plus vraisemblable. Il y a donc des raisons puissantes pour rejeter cette étymologie. D'après Niedermann (*Ueber* ĕ *und* ĭ *im Lat.*, diss. Darmstadt, 1897, 48-49), *lynter* serait un mot italique et reproduirait un prototype **lntri-*, **lĕntri-*, ce qui nous semble aussi plus admissible. Quant à la graphie *lynter*, à côté de *lunter*, *linter*, Niedermann admet que l'*y* représente le son latin incertain qui était résulté d'un *ĕ* suivi de trois consonnes : « Der Laut, welcher unter dem Einfluss dreifacher Consonanz aus *ĕ* entstand, zunächst kein ganz reines *ĭ* gewesen sei, sondern vorerst einer bestimmter Klangfarbe ermangelt habe. »

28. *Diphtongues*. Les diphtongues *ae*, *oe* s'étaient réduites de bonne heure en latin à des monophtongues. La première était devenue *ę*; la seconde *ẹ*. Le roumain, comme toutes les autres langues romanes, nous montre cette réduction des diphtongues

latines et un développement parallèle de *ae* avec *ẹ* et de *oe* avec *ẹ* (comp. dr. *zadă* = *daeda*, comme *țară* =*tẹrra* ; *cină* = *coena*, comme *plină* = *plẹna*). Il n'y a en roumain aucun exemple du traitement inverse *ae* = *ẹ*, *oe* = *ẹ* qui apparaît quelquefois en italien, en français, etc. et qui n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante.

Au s'était conservé comme diphtongue et, malgré les cas assez nombreux de *au* = *o* qu'on rencontre dans les textes latins et surtout dans les inscriptions, on ne peut nullement attribuer au latin général qui a donné naissance aux langues romanes la réduction de cette diphtongue à *o*. Le roumain, de même que le sarde, le sicilien et le béarnais, a gardé jusqu'à nos jours la prononciation *au* (comp. dr. *adaug* = *adaugeo*, *laud* = *laudo*, etc.). Dans le reste du domaine roman on a tantôt la phase intermédiaire *ou*, tantôt *o*, *u* qui sont d'origine purement romane et relativement récents.

Le latin vulgaire *coda*, à l'égard du classique *cauda*, ne doit guère être cité comme un exemple de *au* = *o*. *Coda* est la forme la plus ancienne et la seule qui ait existé dans le parler du peuple, tandis que *cauda* a été refait par les lettrés d'après le modèle des mots qui présentaient tantôt *au* tantôt *o* (comp. *ausculari* à côté de *osculari*). *Cauda* n'a laissé d'ailleurs aucune trace en roman et là même où nous trouvons la réduction de *au* à *o* nous devons admettre *coda*, comme forme primitive. Comp. dr. *coadă*, mr. *kọadọ*, ir. *kodẹ* (rtr. *kua*, it. *coda*, a.-fr. *coue*, prov. *coda*, *coa*, cat. *coa*, a.-esp. *coa*, port. *coda*).

Cludo pour *claudo* ne nous offre pas à proprement dire un cas de changement de *au* en *u*. L'*u* à la place de *au* est dû à l'influence de la forme composée *inclaudo*, où la diphtongue ne se trouvait plus sous l'accent et pouvait se réduire à *u* (cf. *defrudo* = **defraudo*). Comp. dr. (*in*)*chid*, mr. *inkl'idu* (it. *chiudere*).

Sur la réduction des diphtongues *ae*, *oe* à *e*, v. M. Hammer, *Die locale Verbreitung frühester romanischer Lautwandlungen im alten Latein*, 1894, 9 et suiv. — Des exemples de *ae* = *ẹ*, *oe* = *ẹ*, v. chez Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, §§ 291, 292. Le dr. *neg* = *naevus* ne peut être cité comme un exemple assuré de *ae* = *ẹ* en roumain ; il se peut très bien que cette forme ait été influencée par le dérivé *negel*. Il y a toutefois lieu de remarquer que *naevus* présente un traitement

particulier aussi en italien, où *ae* est rendu par *ẹ* : *neo*. — Sur *au* = *o*, v. Conway, *Indogerm. Forsch.*, IV, 215-217. E. Schwan, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XII, 208-209, admet que le latin vulgaire connaissait pour la diphtongue *au* un son intermédiaire entre *au* et *o*, qu'il désigne par *ω*. Le roumain *au* serait « eine Rückdiphtongierung..... welche Annahme um so wahrscheinlicher ist, als das Rumänische ja eine besondere Vorliebe für Diphtonge hat » (209). Cf. cependant Meyer-Lübke, *Zeitschrift f. franz. Spr. u. Litt.*, XV_{II}, 86, qui croit, d'accord avec Gröber, *Archiv f. lat. Lex.*, I, 215, 219, que la diphtongue *au* s'était conservée comme telle en latin vulgaire. — A propos de *coda*, v. Thurneysen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXVIII, 157 ; Walde, *ibid.*, XXXIV, 495. — De nombreux exemp'es de *cludo* = *claudo* sont rassemblés par Seelmann, *Gött. gel. Anzeig.*, 1890, 674. — Dans un travail paru dernièrement, *Sprach man* avrum *oder* aurum ? (*Rhein. Mus.*, LII (*Ergänzungsheft*, 1897), Th. Birt a essayé de montrer que *au* était prononcé par les Romains comme *av*. Cette théorie est cependant contredite pas le développement de *au* en roman (cf. Meyer-Lübke, *Zeitschr f. die österr. Gymn.*, 1898, 227-231).

29. La phonétique des *voyelles atones* s'était beaucoup simplifiée en latin vulgaire. *Ĕ* et *ē* s'étaient confondus dans le son *ẹ* ; *ŏ* et *ō* étaient devenus *ọ*. En même temps, *ị* passa à *ẹ* et *ụ* à *ọ* (sauf à la finale).

Les voyelles atones se distinguaient sans doute, au point de vue de leur valeur phonétique, des voyelles accentuées. En position atone, *ẹ* devait sonner autrement que sous l'accent, et les langues romanes nous ont conservé quelques traces de cet état phonétique.

Les finales ont eu un développement spécial et leur phonétique offre de nombreuses particularités qui ne manquent pas d'être, dans plus d'un cas, difficiles à expliquer.

Cf. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, §§ 29, 301 ; *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXX, 344-345. Sur les voyelles finales, voir, en outre, Förster, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, III, 484-485 ; Schuchardt, *ibid.*, IV, 120 ; Ascoli, *Sprachw. Briefe*, VII-IX.

30. *A* atone était devenu *e* dans *cannabis*, dr. *cînepă*, mr. *kọnepọ* (mil. *kanev*, vén. *kanevo*, Erto *haneipa*, comp. le nom de lieux *Canipa*, etc., *Arch. glott.*, suppl. V, 81 ; lyonn. *chinevo*, patois de Dompierre *tsóenevu*, *tsenévu*). — La forme vulgaire de *cithara* était *cithera* (*App. Probi*, 23 : *cithara non cithera* ; cf.

Corp. gl. lat., VI, 217, s. v. *citerum*) : dr. *ceteră* (it. *cetera, cetra*). — A *comperare*, pour le classique *comparare*, doivent être rattachés : dr. *cumpărare*, mr. *kumpọru*, ir. *kumparọ* (it. *comperare, comprare*; a.-fr. *comperer*). Cf. Schuchardt, *Vok.*, I, 195.

Cf. sur *cînepă*, J. Storm, *Mém. de la Soc. de ling.*, II, 100, 144. Mussafia admet que dans les formes italiennes citées l'affaiblissement de *a* en *e* est d'origine italienne (*Beitr. z. Kunde der nordit. Dial.*, dans les *Denkschr. d. Akad. der Wiss.*, Vienne, XXII, 111). Pour l'italien, cette explication peut suffire, mais le roumain *cînepă* resterait incompréhensible, puisque l'*a* dans cette position ne passe jamais à *e* en roumain. La même remarque s'applique aux formes françaises mentionnées qui, d'après E. Philippon (*Rev. des patois*, II, 206) et L. Gauchat (*Zeitschr. f. rom. Ph.*, XIV, 418), ne sauraient être que le lat. **canepum* (**canepa*). Cf. § 41. — Sur *comperare*, cf. A. Darmesteter, *Romania*, V, 145 ; J. Storm, *l. c.* — *Ceteră*, v. Ov. Densusianu, *Rev. critică-literară*, IV, 283.

31. *E* atone était tombé dans *veteranus* qui apparaît souvent dans les inscriptions écrit *vetranus*, *betranus* (§§ 16, 43), d'où dr. *bătrîn*, mr. *bọtọrn*, ir. *betọr* (vegl. *vetrun*, a.-vén. *vetrano*).

32. Dans les proparoxytons, *ĭ* était tombé entre *l* et *d*, *r* et *d*, *s* et *t*, d'où les formes habituelles du latin vulgaire *caldus*, *virdis*, *postus* (cf. Georges, *Lex. der lat. Wortf.*, 109, 539, 734). Comp. dr. *cald*, mr. *kald*, ir. *kọd* (it. *caldo*, fr. *chaud*, esp., port. *caldo*) ; dr. *verde*, mr. *vẹardọ*, ir. *vẹrde* (rtr. *verd*, it. *verde*, fr. *vert*, esp., port. *verde*) ; dr. (*adă*)*post* (it. *posto*, fr. *-pôt*, esp. *puesto*). Le dr. *varză* doit être rattaché directement à *virdia* et non à *viridia* ; la syncope n'aurait pu se produire dans la dernière de ces formes. De même, le dr. *veghe* ne reproduit pas *vigiliae*, où la chute de *i* était impossible, mais un substantif postverbal de *veghiare* = *vigilare*. La leçon *viglias* qui est attestée dans les inscriptions, *C. I. L.* I, 1139 ; XIV, 2990, ne prouve rien pour le latin vulgaire.

L'*i* atone était tombé aussi dans *domnus* = *dominus*, s'il est vrai que la forme avec *i* est la plus ancienne, ce qui est douteux. *Domnus* apparaît de bonne heure en latin et a pénétré comme tel dans toutes les langues romanes : dr. *domn*, mr., ir. *domnu* (it. *donno*, a.-fr. *dans*, *dame*, prov. *don*, esp. *dueño*, port. *dono*). Cf. § 16.

Cf. Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, VIII, 205 et suiv.; *Zeitsch. f. fr. Spr. u. Litt.*, XVII, 86; F. Skutsch, *Forsch. z. lat. Gramm.*, 40 et suiv. — Sur *varză*, v. Tiktin, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XII, 451; d'Ovidio, *ibid.*, VIII, 99. — Sur *viglias*, cf. d'Ovidio, *Arch. glott.*, X, 431-432. — Le dr. *buric*, mr., ir. *burik* = *umbīlicus* montre *ĭ* = *u*. D'après A. Candréa, *Rev. p. ist.*, Bucarest, VII, 90, il faudrait admettre déjà pour le latin vulgaire **umbŭlīcus*. Nous croyons toutefois que le passage de *ĭ* à *ŭ*, sous l'influence du *b* précédent, est d'origine roumaine. On trouve, il est vrai, la même particularité aussi ailleurs, comp. vén. *bonigolo*, frioul. *bugnigul*, dial. de Muggia *buligul*, piém. *amburi*, prov. *emborilh*, mais il n'y avait aucune difficulté à ce que *i* passât à *u* aussi dans ces régions, comme en roumain. On sait combien sont fréquents, dans toutes les langues, les cas d'altération d'une voyelle sous l'action d'une labiale. Ce qu'on pourrait toutefois admettre, c'est une légère modification de *i* dans la prononciation latine. Entre *umbīlicus* et *buric* il y a l'étape intermédiaire **umbylicus* qui, en effet, peut avoir existé en latin. Comp. les formes *vyr*, *vyrgo*, *vyrga*, condamnée par l'*App. Probi*, 120, 121, 122. De même, *byyris* = *viris* (*C. I. L.* VI, 3722*a*), *unibyria* = *uniuiria* (*ibid.*, 12405) et même *burgo* = *virgo* (*ibid.*, 2723). Cf. Seelmann, *Ausspr. d. Lat.*, 206-207. Le *butumen* = *bitumen* de l'*App. Probi*, 193, n'appartient certainement pas ici. C'est par l'assimilation de *i* à l'*u* de la syllabe suivante qu'on a eu *butumen*.

33. A la place d'un *ī* du latin classique on avait, dans le parler du peuple, *ẹ* dans **vẹcinus* = *vīcinus*, dr. *vecin*, mr. *vitsin*, ir. *vetšin* (fr. *voisin*, prov. *vezin*, cat. *vehi*, esp. *vecino*, port. *vezinho*). — Un mot dont le traitement en roumain présente des difficultés est *titionem*. Tandis que les langues romanes occidentales montrent *ī* (it. *tizzone*, fr. *tison*, prov. *tizon*, esp. *tizon*), le roumain nous renvoie à *tĭtionem*, dr. *tăciune*. Or, il n'y a aucune raison d'admettre *tĭtionem* en latin vulgaire, puisque les formes it., fr., prov. etc. resteraient inexpliquées dans ce cas. Ce qui complique encore l'histoire de ce mot, c'est que le dérivé verbal **attitiare* apparaît en roumain avec *ī* (dr. *ațîțare*) comme dans les autres langues romanes (it. *attizzare*, fr. *attiser*, prov. *atisar*, esp. *atizar*, port. *atisar*), de sorte qu'on ne voit pas bien pourquoi on a eu *ī* d'un côté et *ĭ* (*ẹ*) de l'autre.

Vẹcinus est expliqué par Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, I, § 358, par la dissimilation du premier *ī* du classique *vīcīnus*, sous l'influence de l'*ī* de la seconde syllabe; voir aussi d'Ovidio, *Zeitschr.*

f. rom. Phil., VIII, 87 ; cf. cependant *Archivio gl.*, IX, 76, où il retire l'explication qu'il avait admise jadis. Les choses sont autrement envisagées par Mohl, *Les origines romanes*, 116, qui observe là-dessus que « si le latin vulgaire articule *vēcīno* en regard de *vīcīnus* classique, c'est qu'ici *ī* radical *n'est pas primitif*, mais issu de la diphtongue *ei*, cf. lat. arch. *ueicos*, grec ϝοῖκος ». Cette explication ne peut cependant nous dire pourquoi le sarde, log. *bighinu*, camp. *bizinu*, offre *vīcīnus* et non **vẹcinus*. — *Titionem* est donné avec *ī* par Georges (*Lat.-deutsch. Wörterb.*) ; mais Gröber n'admet que *tītionem* (*Arch. f. lat. Lexik.*, I, 244). — Le dr. *cetate*, mr. *tsitate*, ir. *ťsetǫte* n'est pas bien clair. Les autres langues romanes présentent des formes avec *ci-* comme le latin classique *cīvitatem* (it. *città*, fr. *cité*, prov. *ciutat*, cat., esp. *ciudad*, port. *cidade*). Le *ce-* roumain est bien étonnant. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 350, remarque à ce propos : « le roumain *cetate* est en opposition avec toutes les autres langues romanes ; on attendrait *cietate* : il est possible que l'*i* ait été absorbé par le *č*. » D'après Mohl, *Les origines romanes*, 127, *cetate* viendrait d'une forme vulgaire **cēutatem* qui reproduirait un plus ancien **ceịu*(*i*)-*tatem* (comp. *sēu* = **seịu*(*e*)) d'après la loi établie par l'auteur : « la diphtongue *ẹi* se réduit à *ē* et non à *ī* devant *ụ* final de syllabe. » Mais **ceutatem*, en supposant qu'il ait vraiment existé en latin vulgaire, ce qui n'est nullement prouvé, aurait donné en roumain *ciutate* et jamais *cetate*. Nous considérons l'explication de Meyer-Lübke comme plus rapprochée de la vérité. A notre avis, *cetate* doit être rattaché à *cīvītatem* par les formes : **cīẹtate* — **cietate* — **cⁱetate*. L'explication du *ce-* roumain ne doit donc pas être cherchée dans le latin vulgaire.

34. Nous devons rappeler ici le verbe *impromutuare* qui, d'après quelques philologues, aurait été remplacé en latin vulgaire par **imprumutuare*, **imprumuttare*, sans qu'on connaisse d'ailleurs les causes du changement de *ō* en *ū*. En dehors du français *emprunter*, on cite aussi le daco-roumain *împrumutare*, mr. *mprumutu*, qui exigerait de même **imprūmuttare*. Cette opinion nous semble erronée. Le mot roumain ne peut nullement prouver l'existence en latin de la forme avec *ū*, puisqu'il s'explique très bien par **impromutuare*. On sait que tout *o* atone devient *u* en roumain. Si le français *emprunter* suppose **imprūmuttare*, il faut y avoir une simple particularité, inexpliquée jusqu'ici, du latin de la Gaule. Nous croyons donc qu'il faudra rayer **imprūmuttare* de la liste des formes du latin vulgaire des autres provinces de la Romania en dehors de la Gaule. L'italien

improntare montre qu'en Italie, comme dans la péninsule balkanique, la seule forme connue était **imprōmutuare*.

Voir Mohl, *Les origines romanes*, 19-20, qui défend à tort l'existence de **imprumutuare* dans le latin balkanique, en invoquant le roumain *împrumutare*. Cf. G. Paris, *Romania*, X, 62 ; Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 386.

35. L'*u* atone de *communicare* avait été remplacé en latin vulgaire par *i* : dr. *cumineca*, mr. *kuminiku* (lomb. *skuminiar*, gén. *cominiga*, parler d'Erto *komelige*, a.-fr. *acommengier*, prov. *comenegar*, navarr. *comingar*). Cf. Schuchardt, *Vokal.*, II, 193. — Le même changement avait eu lieu dans **mandicare* = *manducare* : dr. *mîncare*, mr. *mǫnku*, ir. *mǫñkǫ* (vén. *magnar*, frioul. *mangia*, sarde *mandigar*). Le dr. *mîncare* pourrait être à la rigueur aussi *manducare*, mais ce qui nous force à le rattacher à **mandicare* c'est la forme du présent de l'indicatif, *mănînc* (comp. a.-prov. *manenc*, dans le poème de la *Croisade des Albigeois*), qui ne peut s'expliquer que par **mandico* (**mannico*, v. § 54). Cf. *mandicum* à côté de *manducum* dans le *Corp. gloss. lat.*, V, 83, 116. — Le latin vulgaire *monimentum* qui apparaît souvent dans les textes latins (Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 433) présente aussi *i* à la place de *u* (*monumentum*). Le dr. *mormînt*, mr. *mǫrmintu* doivent sans doute reproduire *monimentum*, comme toutes les autres formes romanes correspondantes (rtr. *mulimaint*, a.-gén. *monimento*, a.-lomb. *molimento*, sarde *munimentu*, sic. *mulimentu*). Quant au changement de *n* en *r*, il s'explique très probablement par l'influence du verbe *mor* ; comp. l'a.-gén. *morimento* (*Arch. gl.*, VIII, 370).

L'*u* atone était tombé dans les proparoxytons lorsqu'il se trouvait entre *c*, *g*, *t*, *p*, *b* et *l*. On disait *facla*, *oclus*, *oricla*, **paricla* ; *anglus*, *coaglum*, *cingla*, *iuglus*, **ungla* ; **vetlus-veclus* ; **poplus*, *stablum*, *subla*. Plusieurs de ces formes sont attestées dans l'*App. Probi* : *facla* 133, *oclus* 111, *oricla* 83 ; *anglus* 10, *iuglus* 11 ; *veclus* 4 (comp. *capiclum* 167, *viclus* 6); *stablum* 142 (comp. *tabla* 130, *tribla* 200) ; cf. *cingla* (*Corp. gl. lat.*, III, 24, 194) ; *popli* chez Sept. Serenus (Müller, *Rut. Namatianus*, 1870, 50) ; *subla*, *C. I. L.*, IV, 1712. C'est de ces formes contractées que partent toutes les langues romanes : dr. *fache*,

ochi, *ureche*, *păreche*; *unghi*, *chiag*, *chingă*, *junghi*, *unghie*; *vechi*; *plop*; *staul*, *sulă*, etc. Le mot *ascla* appartient à cette classe. Après la chute de *u*, *assula* est devenu *astla* et ensuite *ascla*, comme *pessulum* = *pestlum* = *pesclum*, **vetlus* = *veclus*. Comp. dr. *aşchie*. A côté de ces exemples, on rencontre en roumain quelques mots où la syncope de *u* n'a pas eu lieu. Ainsi dr. *lingură* = *lingula*, *mascur* = *masculus* (cf. cependant *masclus*, dans l'*App. Probi*, 33), *păcură* = *picula*, *vărgură* = **virgula*. La raison pour laquelle ces formes ont échappé à la contraction doit probablement être cherchée dans le fait qu'elles ont été créées ou remises en circulation dans le latin vulgaire à une époque plus récente. Peut-être faut-il y voir aussi l'influence de la prononciation littéraire, où l'omission de *u* était évitée, comme il résulte, entre autres, des remarques faites par l'auteur de l'*Appendix Probi* qui condamne les formes contractées.

Cf. sur *cuminecare*, A. Candréa, *Rev. p. ist.*, *arheol.*, Bucarest, VII, 76. — Sur *mandicare*, v. E. Parodi, *Studj it. di filol. classica*, I, 428. Cf. *Romania*, VII, 427, 434; *Archivio glott.*, I, 78, 523; *Zeitschr. f. rom. Ph.*, VIII, 214. — Voir à propos de *monimentum*, Parodi, *l. c.*, 389. Cf. *Arch. glott.*, I, 203. Le dr. *mormînt* pourrait être sorti, d'après Meyer-Lübke, *Gramm.*, I, § 573, de **molimînt* (comp. plus haut les formes it. avec *l*). Il serait cependant bien difficile d'expliquer la genèse de cette dernière forme en roumain. L'hypothèse exposée plus haut et proposée aussi par Meyer-Lübke nous semble plus plausible. — Les formes avec *-ulus*, *a* ont été étudiées par A. Taverney, *Le traitement du suffixe* -ulum, -ulam *en roumain*, dans les *Études romanes dédiées à G. Paris*, 1891, 275-278. L'auteur cite cependant à tort parmi les mots qui n'offrent pas la syncope de *u* les dr. *măgură* = *maculam*, *mugur* = **muculum* (*l. c.*, 277). L'origine latine de ces mots est illusoire. Le *c* intervocalique ne passe jamais à *g* en roumain. *Măgură*, *mugur* ne peuvent être séparés des formes albanaises *magul'ε*, *mugul'*. Pour *păcură* (comp. vegl. *pekla*) nous maintenons, avec Taverney, l'étymologie *picula* qui est attestée chez Marc. Empiricus, Théodore Priscien, etc. Cf. *Corp. gl.*, V, 563. L'a.-slave *pĭklŭ*, admis par Miklosich et par Tiktin (*Beitr. z. rum. Lautlehre, Lautgr.*, 6; *Zeitschr. rom. Phil.*, XII, 455) ne peut expliquer notre mot : le changement de *l* en *r* s'est produit en roumain avant l'influence slave.

36. En position atone, *y* apparaît dans la plupart des cas confondu avec *u*(*o*). Μάρτυρ était devenu en latin vulgaire *mar-*

tur, d'où dr. *martur* (a.-it. *martore*). Comp. *martor* (*Not. degli scavi*, 1894, 34), *marturi*, *C. I. L.* IX, 4320, *marturorum*, VIII, 7224, *marturibus* (Le Blant, *Inscr. chr. de la Gaule*, II, 412; *C. I. L.* XII, 2115), *Martura* (*C. I. L.* I, 909). — *Mustaceus*, *a* = μυστάκιον offre le même développement de *y* : dr. *mustață*, mr. *mustatsǫ* (rtr. *mustazz*, it. *mostaccio*, fr. *moustache*, esp. *mostacho*).

H. Tiktin, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XII, 237, cite aussi le dr. *preut* comme exemple de *y* = *u* (*presbyter*; comp. *presbuteri*, *C. I. L.* XIII, 1183). L'*u* n'est cependant pas sorti ici de *y*, mais de *b* (*-bt-* = *-ut-*). Cf. § 56. — Nous devons dire un mot de *papură* qu'on met toujours dans la même catéogrie que *martur*, etc. A notre avis, l'*u* de *papură* ne reproduit pas l'*y* du lat. *papyrum* = πάπυρος. Si nous examinons les nombreux représentants romans de *papyrum*, nous voyons que ce mot a subi de nombreuses altérations, qui s'expliquent dans la plupart des cas par la confusion de *-yrum* avec les suffixes *-ile*, *-ilia*, *-ellus*, *-illus*; comp. rtr. *pavaigl*, sarde *pavilu* et plusieurs formes françaises et provençales remontant à **papilia*, **papillum* citées par A. Thomas, *Romania*, XXVI, 439. Nous croyons donc que le roumain *papură* doit être expliqué de la même manière et considéré comme une forme refaite de *papyrum* à l'aide du suffixe *-ula*. Dans certe hypothèse on comprend aussi pourquoi l'accent apparaît en roumain sur la première syllabe.

37. Pour ce qui concerne les diphtongues atones nous n'aurons à signaler que les faits suivants.

Æ atone s'est réduit à *e* plus tôt encore que dans le cas où il était accentué. *Oe* suivit le même chemin, et son sort, comme celui de *ae*, se confondit avec celui de *e*. La distinction qu'on remarque entre *ae* et *oe* accentués devait naturellement disparaître dans les syllabes atones.

Au initial a perdu son second élément quand il y avait un *u* dans la syllabe suivante. Le classique *augurare* fut remplacé dans le langage populaire par **agurare* : dr. *agurare* (a.-fr. *eüré*, prov. *aurar*, esp. *agorar*, port. *agourar*). De même, *auscultare* donna *ascultare* : dr. *ascultare*, mr. *askultu*, ir. *askutǫ* (it. *ascoltare*, a.-fr. *escolter*, prov. *escoltar*, cat. *escotar*, esp. *ascuchar*, port. *escutar*) ; comp. la remarque du grammairien Caper : *ausculta non asculta* (Keil, *Gr. lat.*, VII, 108) et les nombreux exemples qu'on trouve dans les inscriptions de *Agustus* pour *Augustus* (v. les

Indices du *C. I. L.*). Cf. plus haut § 16, et Schuchardt, *Vok.*, II, 308-314, 316.

En dehors du cas mentionné, *au* atone s'est réduit en latin vulgaire à *o* : *auricula* = *oricla*, d'où dr. *ureche*, mr. *urekl'e*, ir. *urękl'e* (it. *orecchia*, rtr. *ureglia*, fr. *oreille*, esp. *oreja*, port. *orelha*). Cf. *auris non oricla* dans l'*App. Probi*, 83. — *Cauliculus* = *coliculus* : dr. *curechi* (it. *colecchio*). — **Nautare* = **notare* : dr. (*în*) *nota* (a.-roum. *nuta*), mr. *notu* (rtr. *nudar*, dialecte d'Erto *nude*, it. *notare*, a.-fr. *noer* ; alb. *notoń*). Le composé *innotare* se trouve dans quelques manuscrits de Ianuarius Nepotianus (*Rhein. Mus.*, XLIX, 249-250 ; comp. la glose : *adnavimus* = *adnotavimus* dans un glossaire publié par J. Hessels, *An eighth-century Latin-anglo-saxon Gloss.*, 1890, 12). Cf. Schuchardt, *Vok.*, III, 89.

Cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 29 ; Lindsay, *Lat. Lang.* (trad. allem. de Nohl), 45. — Sur *agurare*, v. Ov. Densusianu, *Romania*, XXVIII, 60. — Sur *notare*, v. dernièrement Mohl, *Intr. à la chron. du latin vulgaire*, 162, qui formule la loi : « *au* atone devient *o* excepté devant *u*. » L'histoire de *au* ne manque pas d'être assez compliquée. Le provençal *aurelha* montre *au* au lieu de *o*. Il semble bien que nous ayons affaire là à une restauration littéraire, comme dans beaucoup d'autres cas. On peut toutefois, croyons-nous, admettre en principe que lors de la conquête de la Dacie *au* atone s'était réduit à *o*.

38. *Voyelles en hiatus*. Quand deux voyelles identiques se trouvaient en hiatus elles se contractèrent de bonne heure en latin : *coperire* = *cooperire*, *cortem* = *cohortem* (après la chute de *h*, cf. § 51), *prendere* = *prehendere*.

Comme nous avons vu plus haut (§ 18), *aríetem*, *paríetem* étaient devenus **ariétem*, **pariétem*. L'évolution phonétique ne s'arrêta cependant pas ici. Les deux voyelles en hiatus se réduirent à *ę* : **arętem*, *parętem* (cf. *paretes* dans une inscription du *C. I. L.* VI, 3714). La réduction de *ię́* à *ę* apparaît aussi dans *quętus* = *quię́tus* : dr. (*în*)*cet* (rtr. *queu*, it. *cheto*, fr. *coi*, prov. *quet*, esp., port. *quedo*). La graphie sans *i* apparaît souvent dans les inscriptions (v. les *Indices* du *C. I. L.*, s. v. *Quietus*). Cf. § 16 et, en outre, *inquetaberit* (*C. I. L.* X, 2289), *requescit*, *reqescet* (XIII, 1352, 1503), etc.

U atone suivi d'une autre voyelle était devenu en latin vul-

gaire *u̯* qui tomba ou s'assimila à la consonne précédente. Après le déplacement d'accent survenu dans **báttuere* = *battúere*, **cónsuere* = *consúere*, **fútuere* = *futúere* (§ 18), on a eu **battere*, **cosere*, **futtere* (*C. I. L.* IV, 1261, 2197) : — *Mortuus* avait été remplacé par *mortus* (*Eph. epigr.*, VII, 479) : dr. *mort*, mr. *mortu* (rtr. *mort*, it. *morto*, fr. *mort*, esp. *muerto*). De même, *februarius* était devenu *febrarius* : dr. *făurar* (it. *febbrajo*, fr. *février*, esp. *febrero*, port. *fevereiro*). Cf. plus haut § 16 et, en outre : *februarius non febrarius* dans l'*App. Probi*, 208 ; *C. I. L.* IX, 3160 ; XI, 4059 ; XIII, 2351, 2361, etc. C'est de la même manière qu'il faut expliquer la forme vulgaire *quattor* qui apparaît souvent dans les inscriptions à la place du classique *quattuor*, *C. I. L.* VIII, 5843 ; IX, 3437 ; X, 5939. Comp. dr., mr. *patru* ir. *pọtru* (rtr. *quater*, it. *quattro*, fr., prov., cat. *quatre*, esp. *cuatro*, port. *quatro*).

Un *o* en hiatus et spécialement devant *a* avait passé a *u* : *quaglum*, *quaglare* = *coag*(*u*)*lum*, *coag*(*u*)*lare*. La graphie *quaglum* apparaît dans quelques manuscrits de Marcellus Empiricus, *De medicam.* (éd. Helmreich), XVI, 81 ; XXVII, 37 ; XXXI, 32 ; XXXIV, 43 ; cf. *Corp. gl.*, III, 315 ; *quaglator* est attesté dans le *C. I. L.* X, 3910 ; XIV, 25. En position atone, *u* est tombé et *quaglare* s'est réduit à **caglare* : dr. (*în*)*chiegare* (it. *cagliare*, fr. *cailler*). Le substantif **caglum* = *quaglum* (dr. *chiag*, it. *caglia*, *gaglio*) a été refait d'après **caglare*.

E atone + *a*, *o*, *u* apparaît en latin vulgaire comme *i* + *a*, *o*, *u*. Cet *i* se confondit avec l'*i* primitif + *a*, *o*, *u* et reçut la valeur de *i̯*. Cette transformation est attestée par de nombreux exemples. L'*Appendix Probi* nous fournit seul plusieurs cas de la graphie avec *i* au lieu du classique *e* : *baltius* 132 ; *brattia* 65 ; *calcius* 81 ; *cavia* 63, *coclia* 66 ; *cocliarium* 67 ; *fassiolus* 141 ; *lancia* 72 ; *lintium* 157 ; *paliarium* 68 ; *solia* 80 ; *tinia* 117 ; *vinia* 55. Cf. ci-dessus, § 16. Toutes les langues romanes partent de cet état phonétique.

Au lieu d'un *ĭ* en hiatus du latin classique, le parler du peuple avait *i̯* dans *dies* : dr. *zi*, mr. *dzuọ*, ir. *zi* (rtr. *di*, it. *di*, a.-fr. *di*, prov., cat., esp., port., *dia*). Ce fait est confirmé aussi par les inscriptions, où nous trouvons souvent DI̯ES.

Pour l'*e* (*i*) en hiatus, dans des mots comme *deus*, *meus*, il semble qu'il faille admettre des valeurs différentes selon qu'il était suivi de *i*, *u* ou de *a*, *o*, *e*. Devant *i*, *u*, l'*e* avait la valeur de ẹ : *mẹi*, *mẹus*; devant *a*, *o*, *e*, celle de ę : *męa*, etc.

Plus compliquée est l'histoire de l'*u* en hiatus. Les langues romanes nous montrent toutefois qu'il faut admettre pour le latin vulgaire *fụi*, mais *fụit*; de même, *cụi*. A côté de *dụi* (rtr., prov. *dui*), le dr. *doi*, mr., ir. *doi̯* comme l'it. *duoi*, l'a.-fr. *doi*, suppose **dọi*.

Cf. Schuchardt, *Vokalismus*, I, 424. et suiv.; II, 142, 464-466, 467-469, 507. — Sur *quietus*, v. spécialement H. Suchier, *Commentationes Wölfflinianae*, 1891, 71 et suiv. — Autrement est expliqué *paretem* par Thurneysen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXX, 503. Cf. Lindsay, *Lat. Lang.* (trad. allem. de Nohl), 189. — Sur *dies*, etc., v. Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXX, 337, et suiv. Cf. d'Ovidio, *Arch. glott.*, IX, 37-38; Lindsay, *l. c.*, 153.

39. Il nous reste à étudier ici quelques phénomènes vocaliques d'ordre plus général.

Comme exemple d'*assimilation* progressive remontant au latin vulgaire doit être cité *salvaticus* au lieu du classique *silvaticus*, qui s'est conservé dans la plupart des langues romanes. Le dr. *sălbatic* peut à la rigueur être aussi *silvaticus*, puisque l'*i* aurait donné *ă*, mais nous croyons toutefois qu'il faut bien partir de la forme avec *a*, *salvaticus*, qui est la seule admissible pour l'a.-gén. *sarvaighe*, romagn. *salbedg*, fr. *sauvage*, prov. *salvatge*, esp. *salvaje*. *Salvaticus* est attesté chez Pelagonius, *Ars veterinaria* (éd. Ihm, 1892), VII, 91, 101 (cf. *Corp. gl. lat.*, III, 538, 546, 627, 630, 632; V, 481; d'autres exemples chez Schuchardt, *Vokalismus*, I, 217).

A côté de *cicuta* il faut admettre en latin vulgaire **cucuta*, résulté du premier par l'assimilation de *ci-* à *cu-* : dr. *cucută*, mr. *kukutǫ* (saintong. *cohüe*, limous. *kuküdo*; alb. *kukutε*).

Le classique *cydonea* avait été remplacé dans le langage du peuple par *codonea* (*cotonea*), sorti du premier par l'assimilation de *y* à *o*. Le dr. *gutuie*, mr. *gutuń* (it. *cotogna*, fr. *coing*, prov. *codoing*, cat. *codony*) semble remonter à *cotonea*, quoique cette étymologie soulève quelques doutes. *Cotonea* apparaît sous la

forme *qudenaea* (*mala* —) dans l'*Édit de Dioclétien*, 6, 73 (cf. *Corp. gl.*, VI, 300).

L'assimilation *ae* — *a* = *a* — *a* est représentée par le vulgaire **aramen* au lieu du classique *aeramen* : dr. *aramă*, mr. *aramǫ* (rtr. *aram*, a.-fr. *arain*, prov., cat. *aram*, esp. *arambre*, port. *arame*).

La forme *passar* qui nous est donnée par l'*App. Probi*, 163 et par quelques inscriptions (cf. W. Heraeus, *Die App. Pr.*, 1899, 24) est résultée de *passer* par l'assimilation régressive de *e* à *a* (comp. *ansar* = *anser*, *carcer* = *carcar*, attestés de même dans l'*App. Pr.*, 43, 129, 164). A la forme avec *a* remonte le dr. *pasăre*, ir. *pǫsǫrẹ* (esp. *pajaro*, port. *passaro*).

Les cas de *dissimilation* sont plus rares. **Vẹcinus*, donné par quelques philologues comme un cas de dissimilation du premier *ī* (*vīcīnus*) est, comme nous l'avons vu, bien douteux. Il faut, en échange, considérer comme un exemple de dissimilation la chute de l'*u* de la diphtongue *au* quand il y avait un *u* dans la syllabe suivante (§ 37).

On cite d'habitude comme un cas de dissimilation le vulgaire *retundus* qui a remplacé dans toutes les langues romanes le classique *rotundus* : dr. *rătund* (it. *ritondo*, a.-fr. *reond*, prov. *redon*, cat. *redo*, esp., port. *redondo*). La dissimilation se serait produite d'après la formule *o* — *o* = *e* — *o* : *retondus* — *rotondus*. Ce serait un phénomène analogue à celui qu'on observe dans le vulgaire *serorem* = *sororem* (comp. *serori*, § 16 ; cf. *C. I. L.* II, 515, 5342) et dans l'esp. *hermoso* = *formosus*. Cette explication doit être écartée. Le roumain, qui ne connaît pas la confusion de *ų* avec *ǫ*, nous montre que le changement de *ro-* en *re-* s'est produit quand on disait encore *rotundus* et non **rotondus*. Or, la dissimilation *o* — *u* = *o* — *e* est difficile à comprendre. Il faut par conséquent attribuer à d'autres causes le changement de *ro-* en *re-*. C'est très probablement par suite d'une *étymologie populaire* que *rotundus* fut modifié en *retundus*. Le *ro-* fut considéré comme préfixe et confondu avec *re-*. *Retundus* est attesté dans le *Corp. gl. lat.*, IV, 347, 377 ; V, 280. Cf. Schuchardt, *Vokal.*, II, 213.

Un autre exemple d'altération phonétique, due à une étymo-

logie populaire, nous est fourni par **lacusta* qui a dû exister en latin vulgaire, à la place de *locusta*, comme on peut voir du dr. *lăcustă* (lomb. *lagosta*, sic. *lagusta*, a.-fr. *laouste*, prov. *langosta*, cat. *llangosta*, esp. *langosta*, port. *lagosta*). **Lacusta* représenterait, d'après quelques philologues, *lacus* + *locusta*, et, d'après d'autres, *lacerta* + *locusta*. La dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

C'est aussi par une étymologie populaire qu'il faut expliquer le vulgaire **grevis* = *gravis* : dr., mr. *greu*, ir. *grew* (rtr. *grev*, it. *greve*, fr. *grief*, prov., cat. *greu*). Le changement de *a* en *e* s'explique par l'influence de *levis* et peut-être de *brevis*, auxquels *gravis* fut associé dans le parler du peuple.

La *prosthèse* d'une voyelle s'était produite en latin vulgaire dans les mots qui présentaient à l'initiale une *s* + consonne. Au commencement de ces mots il se développa dans la prononciation populaire une voyelle qui est rendue d'habitude dans les inscriptions par *i* et plus rarement par *e* : *ispose* = *sponsae* (*C. I. L.* VIII, 3485) ; *espiritum* = *spiritum* (IX, 6408). Les exemples les plus anciens de ce phénomène apparaissent, dans les inscriptions latines, au IIe siècle de notre ère (au Ier siècle, dans les inscriptions écrites en caractères grecs ; cf. Schuchardt, *Vokal.*, II, 338 et suiv.). Ils deviennent de plus en plus nombreux après cette époque, surtout dans les provinces occidentales de la Romania. En Italie, en Gaule et en Espagne, l'*e* prosthétique s'est conservé jusqu'à nos jours ; dans les pays danubiens, il n'a laissé aucune trace. Le roumain ne nous offre aucun exemple de *esc-*, *esp-*, *est-*, etc. pour *sc-*, *sp-*, *st-*. Les causes de cette distinction entre le roman occidental et le roman oriental ne nous sont pas bien connues. Il est dans tous les cas étonnant qu'un phénomène comme celui-ci, qui était condamné par les lettrés, se soit perpétué dans des pays où la culture littéraire était plus intense, tandis qu'il a disparu dans l'Europe orientale où le latin vulgaire était moins exposé au contrôle des savants. Peut-être faut-il supposer que les formes avec *i*, *e* prosthétiques étaient à l'origine tout aussi répandues dans les pays balkaniques qu'ailleurs, mais qu'elles furent abandonnées avec le temps, quand l'aphérèse de l'*e* s'effectua dans tous les mots

qui présentaient les groupes *esp-*, *est-*, etc. C'est ainsi qu'on a pu dire pendant quelque temps **espicum*, **establum*, comme on disait **esponere*, **estorcere*, mais quand ces derniers sont devenus *spunere*, *stoarcere*, on a eu aussi *spicu*, *staulu*. Les roumains *spic*, *staul*, etc. ne seraient donc pas les représentants directs des latins *spicum*, *stablum*. Entre les formes roumaines et les formes classiques il faudrait admettre les intermédiaires vulgaires avec *e* prosthétique.

Comme exemple d'*épenthèse* nous avons à rappeler le vulgaire **daphinus* = *daphne* (gr. δάφνη) qui se retrouve dans le dr. *dafin* (comp. alb. *dafinë*). Le nom propre *Daphinus*, *a* est souvent attesté dans les inscriptions (v. les *Indices* du *C. I. L.*). Cf. ci-dessus § 16 et Schuchardt, *Vokal.*, II, 412 ; III, 289.

Pour **cucuta*, v. Ov. Densusianu, *Romania*, XXIX, 332-333. — *Cotonea* est autrement expliqué par O. Schrader (chez Hehn, *Kulturpflanzen*, 6e éd., 1894, 243), qui y voit une confusion de *cydonea* avec *cottana*. L'explication que nous avons admise nous semble préférable. Cf. Parodi, *Studj ital. di fil. class.*, I. 399. — Sur *rătund*, v. J. Storm, *Mém. de la Soc. de ling.*, II, 144 ; Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 358. *Re-* à la place de *ro-* est expliqué de la même manière que nous par Mussafia, *Beitr. z. Kunde it. Mund.* (*Denkschr. d. Akad.*, Vienne, XXII, 114) ; O. Keller, *Lat. Volksetym.*, 356. — Cf. sur *lăcustă*, Storm., *l. c.*, 136, 144 ; Förster, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIII, 536 ; A. Candréa, *Rev. p. ist.*, Bucarest, VII, 81. Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, 370, voit dans le passage de *o* à *a* de **lacusta* un phénomène de dissimilation. — Sur *dafin*, v. A. Candréa, *l. c.*, 77.

3. Consonnes

40. Dans une partie du domaine roman, les consonnes latines se sont conservées avec plus de fidélité, tandis que dans l'autre elles ont subi de nombreuses et profondes altérations. Comparé au français, par exemple, le roumain reproduit mieux en général le consonnantisme latin, quoiqu'il y ait ici aussi plus d'une distinction à faire d'après les régions où l'on prend les termes de comparaison. Des mots comme dr. *cap*, *foc*, *rătund* et fr. *chef*, *feu*, *rond*, comparés aux lat. *caput* (**capum*), *focus*, *retundus*, laissent voir combien les différences sont grandes entre ces deux langues quant au traitement de *c*, *t*, etc.

Mais, là même où les consonnes latines apparaissent moins modifiées, les différences qui séparent le roman du latin vulgaire sont bien plus notables que celles qu'on constate entre ce dernier et le latin classique. En faisant abstraction de quelques particularités que nous étudierons dans les paragraphes suivants, le système consonnantique du latin vulgaire correspond assez bien à celui du latin littéraire. Ce qui effaça, à cet égard, dans plus d'un cas, les distinctions entre le latin parlé et le latin écrit, du moins à partir d'une certaine époque, ce fut l'introduction dans le langage des lettrés de quelques phénomènes d'origine populaire. On sait que la chute de l'*h* et de l'*m* finale, survenue dans le parler du peuple, peut être poursuivie jusque dans les monuments littéraires. Par contre, des particularités du latin littéraire pénétrèrent dans le langage populaire et réussirent souvent à entraver un développement phonétique vers lequel se dirigeait la prononciation des illettrés. Grâce à ces échanges entre le latin vulgaire et le latin classique, les différences entre le consonnantisme de l'un et de l'autre furent moins frappantes.

Dans l'étude des consonnes nous aurons à considérer la place qu'elles occupent dans le mot et les sons dont elles sont environnées. Ce sont les facteurs les plus importants dans l'histoire de leur développement. Le sort d'une consonne varie selon qu'elle se trouve au commencement, à l'intérieur ou à la fin d'un mot et selon qu'elle vient en contact avec d'autres consonnes ou avec des voyelles. L'accent, qui joue un rôle si grand dans l'histoire des voyelles, n'offre qu'une minime importance dans l'étude des consonnes.

L'ordre dans lequel nous étudierons les consonnes du latin vulgaire sera celui de leur parenté phonétique (explosives, fricatives, etc.). Des paragraphes spéciaux seront consacrés aux consonnes finales, aux consonnes doubles et aux groupes de consonnes.

41. *B*. Le *b* latin avait la valeur d'explosive labiale et il s'est conservé comme tel en roman au commencement des mots. Si les inscriptions nous offrent quelques exemples, assez rares d'ailleurs, de *b* initial rendu par *v*, il ne faut nullement croire

que *b* s'était confondu dans la prononciation des Romains avec *v*, comme c'est l'avis de quelques philologues. Des graphies comme *vene* pour *bene*, *C. I. L.* VI, 2286, 2625 ; X, 166, 396, etc. peuvent avoir été amenées par la ressemblance qu'offrait ce dernier mot avec *venae*, *venit* et par l'existence, l'une à côté de l'autre, de quelques formes comme *beneficus* et *veneficus*. De même, si *vibe* apparaît quelquefois à la place de *bibe* (cf. *C. I. L.* VI, 142), il faut y voir une simple confusion de *bibere* avec *vivere* qui se prêtaient souvent à des jeux de mots. Il ne faut pas, en outre, oublier que par suite du changement du *v* initial en *b*, qui s'était produit dans quelques cas (v. § 43), les graveurs ne savaient pas toujours s'il fallait écrire *v* ou *b* et, par un excès de scrupules, ils mettaient un *v* à la place d'un *b*, en s'imaginant qu'ils suivaient l'orthographe correcte. C'est pour cette raison que les exemples les plus nombreux de *v* pour *b* nous viennent des pays où nous rencontrons le plus souvent le passage de *v* initial à *b*.

Que le *b* ait gardé au commencement des mots sa valeur primitive, cela résulte aussi du témoignage des grammairiens. En effet, tandis que l'habitude de remplacer *v* par *b* est souvent condamnée par eux, on ne trouve guère dans leurs traités des remarques sur le défaut de prononciation qui aurait consisté dans l'emploi de *v* au lieu d'un *b* initial. La remarque de l'*Appendix Probi*, 9 : *baculus non vaclus* est tout à fait isolée, et peut-être faut-il y lire *baclus* à la place de *vaclus*.

Les langues romanes ne nous montrent non plus aucun exemple de *b* initial latin devenu *v*, ce qui n'aurait pas sans doute été le cas si *b* s'était confondu avec *v* dans le latin vulgaire, au commencement des mots.

Tout autre fut le sort du *b* intervocalique. Dans cette position, la consonne latine se transforma, vers le II[e] siècle après J.-C., en une spirante labio-dentale et s'assimila peu à peu à *v*. Les exemples les plus anciens de *b* intervocalique = *u̯*, *v* remontent au I[er] siècle de notre ère : *libertauus*, *C. I. L.* I, 1063, *iuuente*, XI, 137 (cf. le cas inverse, *lebare*, III, 7251). La confusion du *b* intervocalique avec *v* est pleinement confirmée aussi par les langues romanes, où les deux sons ont eu dans ce

cas les mêmes destinées (comp. dr. *seu* = *sebum*, *greu* = **grevis*).

Le *b* intervocalique de *cannabis* avait été remplacé en latin vulgaire par *p*, comme il résulte du dr. *cînepă*, mr. *kǫnepǫ* et des autres formes romanes que nous avons citées ailleurs (§ 30). Une particularité analogue se retrouve dans le mot *canaba* qui apparaît souvent écrit *canapa* (cf. O. Keller, *Zur lat. Sprachgesch.*, *Lat. Etym.*, 1893, 16). La forme avec *p* de *cannabis* ne manque pas d'être attestée : *conupem* chez Marcellus Empiricus, *De medicam.* (éd. Helmreich), X, 81 ; cf. Du Cange, s. v. *canepa* ; *Corp. gl. lat.*, VI, 174.

Comme nous verrons plus loin, les inscriptions nous offrent plusieurs exemples de *v* passé à *b* après une *r*. Le changement inverse nous est aussi attesté dans les monuments épigraphiques. Ainsi, *acervus* pour *acerbus* apparaît souvent dans le *C. I. L.* V, 2013 ; VI, 10097 ; X, 4728, etc. ; de même *orvati* = *orbati*, IX, 5925 ; *verva* = *verba*, IX, 259. Cette particularité se retrouve aussi en roman. Comp. vaud. *azeure* = *acerbus* ; a.-fr. *arvoire* = *arbitrium* ; bergam. *morva*, fr. *morve*, *morveux* = *morbum*, etc. ; fr. *orvet* (dérivé de *orbus*) ; fr. *verve* = *verbum* ; fr. *verveine* = *verbena*. En admettant même que dans *verve*, *verveine*, l'échange de *b* contre *v* a pu être amené par l'influence assimilatrice du *v* initial (comp. *vulva* pour *vulba* : tosc. *volva*), restent les autres exemples romans de *rv* = *rb*, dont l'explication doit être cherchée ailleurs. Et en effet, le témoignage des inscriptions et l'extension relativement assez grande en roman d'une forme comme **morvus* montrent bien que le changement de *rb* en *rv* doit remonter assez haut et qu'il existait déjà en latin. Il serait cependant téméraire d'y voir un phénomène phonétique spontané et général. Si *rb* fut remplacé dans quelques cas par *rv*, c'est sans doute par l'influence des maîtres d'école latins qui, voulant éviter la prononciation de *rv* comme *rb* qui caractérisait le parler du peuple, croyaient enseigner le vrai latin à leurs élèves lorsqu'ils leur conseillaient de mettre un *rv* là même où il n'avait aucune raison d'être. Puisqu'on devait prononcer correctement *corvus* et non *corbus*, on arriva à dire **morvus* au lieu de *morbus*. Cela nous montre une fois de plus que le latin vulgaire a été souvent influencé par la langue

des lettrés et que les doctrines parfois erronées des grammairiens ont modifié la phonétique de plusieurs mots du parler populaire. Ce qui mérite encore d'être relevé, c'est que *rv* pour *rb* apparaît en Italie et en Gaule, où l'action des grammairiens sur la langue du peuple fut plus intense que partout ailleurs. Il n'y a, en échange, aucune trace de ce phénomène dans le latin balkanique, ce qui concorde avec les faits exposés plus haut, où nous avons rappelé que le roumain contient moins de formes latines d'origine littéraire que toutes les autres langues romanes.

Voir sur toutes ces questions le bel article de E. Parodi, *Del passagio di* v *in* b *nel latino volgare,* publié dans la *Romania,* XXVII, 177, auquel nous avons emprunté la plupart des faits étudiés ici. — Sur *cînepă*, v. A. Candréa, *Rev. p. ist.*, Bucarest, VII, 73. Cf. en outre pour ce qui concerne spécialement le vulgaire *canepa,* O. Schrader, chez Hehn, *Kulturpflanzen,* 6e éd., 1894, 188.

42. *F.* Comme correspondant du classique *fiber* nous trouvons en latin vulgaire *bẹber*. La forme avec *b* est la seule connue en roman (it. *bevero*, fr. *bièvre*, prov. *vibre*, a.-esp. *befre*, esp. moderne, port. *bibaro*). On rattache d'habitude à *bẹber* aussi le dr. *breb*. Il faut cependant remarquer que l'origine latine du mot roumain n'est pas bien assurée. *Breb* peut venir aussi bien du slave *bebrŭ*. Pour défendre l'étymologie latine du mot roumain, il faut supposer que la métathèse de *r* s'est produite avant le changement de *br* en *ur* (**brebu* — *breb*). Autrement, *bebrum* serait devenu *beur* (comp. *faur* = *fabrum*).

Cf. Mohl, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 5 et suiv., qui explique le changement de l'*f* initiale en *b* par le celtique (corn. *befer*).

43. *V.* Le *v* latin était, à une époque ancienne, une spirante bilabiale. Plus tard, il se modifia et devint labio-dental.

A l'initiale, cette consonne s'est conservée en général dans toutes les langues romanes avec la valeur qu'elle avait en latin, excepté dans quelques cas où elle fut remplacée par *b* ou même par *g*. Le passage de *v* à *g* est inconnu au roumain, tandis qu'on y trouve plusieurs exemples de *v* = *b*. En dehors de quelques mots, où le changement de *v* en *b* est propre au roumain, il y en a d'autres dont l'extension est plus grande et qui

apparaissent avec cette particularité aussi dans les autres langues romanes.

Parmi les mots qui entrent dans cette dernière catégorie nous avons d'abord à signaler les correspondants romans du classique *vervex* qui attestent tous le passage du *v* initial à *b* : dr. *berbece*, mr. *birbek*, ir. *birbețše* (rtr. *berbeisch*, it. *berbice*, fr. *brebis*, prov. *berbitz*).

Vesica apparaît en roumain, aussi bien que dans quelques dialectes italiens et français, avec *b*, tandis qu'ailleurs nous trouvons *v* : dr. *beșică*, mr. *bešikǫ* (tosc. *bussiga*, arét. *busica*, plais., parm., modén. *psiga*, sarde *buscica*, fr., dialectes de Metz, Belfort, *p'sey'*, *p'soey'*, *p'si'*, port. *bexiga*; comp. alb. *mɛšikɛ*; mais rtr. *veschia*, it. *vescica*, fr. *vessie*, prov. *vesiga*, esp. *vejiga*).

De même :

Vietus : dr. *biet* (piém. *biett*, sienn. *biegio* à côté de *viegio*).

Vitta : dr. *bată* (cat., esp. *beta*, à côté de *veta*, port. *beta*; mais sic. *vitta*, prov. *veta*).

Vocem : dr. *bocet*, *bocire*, mr. *boatse* (tosc. *boce*, *bociare*, a.-lomb., a.-vén., parler de Grado *bose*, sarde *boze*, port. *bosear*; mais it. *voce*, fr. *voix*, prov. *votz*, esp., port. *voz*).

Volare : dr. *(s)burare*, mr. *azbor* (parler de Grado *sbolo*, sarde gallur. *bula*; mais it. *volare*, fr. *voler*, prov., cat., esp. *volar*, port. *voar*). Le dérivé de *vola*, *involare*, qui ne s'est pas conservé en roumain, nous montre aussi un *b* dans l'it. *imbolare* et dans l'a.-fr. *embler*.

Le dr. *bătrîn* semble être isolé, à moins qu'on n'admette un ancien *b* aussi dans le port. *modorra* = *veternus*. Le *v* s'est conservé dans l'a.-vén. *vetrano* (*Romania*, VII, 51 ; *Zeitschr. f. rom. Phil.*, IX, 303) et dans le vegl. *vetrun*.

De tous ces exemples, seul *vervex* montre *b* à l'initiale sur tout le domaine roman. Or, la forme *berbex* qui est exigée, à côté de *berbix*, par les langues romanes est attestée dans les inscriptions, *C. I. L.* VI, 2099, *Acta fr. Arv.* de l'an 183; VIII, 8246, 8247 (cf. *Corp. gl. lat.*, II, 29, 534, 569), et il semble même qu'il faille l'admettre comme existant déjà à l'époque de Pétrone (cf. Wölfflin, *Arch. f. lat. Lexik.*, VIII, 568; W. Heraeus, *Die Sprache des Petrons*, 1899, 48).

Si *vesica* n'apparaît avec *b* à l'initiale qu'en roumain, en italien et en français, ce n'est pas une raison suffisante de douter de l'existence ancienne d'un *besica* dans le latin vulgaire. Cette dernière forme est même attestée dans le traité de grammaire de Martyrius, *De* b *et* v (Keil, *Gramm. lat.*, VII, 169).

Quant au passage de *v* à *b* dans *veteranus*, il faut aussi l'attribuer déjà au latin vulgaire, puisque les inscriptions nous donnent plus d'un exemple de *beteranus, betranus* (*C. I. L.* V, 1796; VI, 669, 3458; X, 3665, 6577; XIV, 222, 2295).

Vox est attesté avec *b* au lieu de *v* dans une inscription du *C. I. L.* IX, 10, où nous trouvons *bocis*.

Pour *vitta, volare* et *vietus*, les textes latins ne nous offrent, à notre connaissance, aucun exemple de la graphie avec *b*, ce qui n'exclut pas l'existence en latin de **bitta, *bolare, *bietus*.

On voit donc que le passage de *v* à *b* était un phénomène assez fréquent en latin et qu'il a laissé des traces nombreuses en roman. Comment expliquer cette particularité, et pour quelles raisons *v* a-t-il cédé la place à *b* seulement dans certains mots ?

Parmi les formes citées, *berbex* doit être mis hors de compte, puisqu'il ne peut prouver grand'chose quant à l'histoire du *v* initial. La première syllabe de ce mot se trouvait dans des conditions tout à fait particulières, et le *v* pouvait facilement passer à *b* une fois que *verbex* avait remplacé *vervex*, par suite de la transformation de *rv* en *rb* (cf. plus loin). C'est donc par l'assimilation du *v* initial au *b* de la seconde syllabe que *vervex* est devenu *berbex*. Comp. *berbena* = *verbena* (Beda, chez Keil, *Gramm. lat.*, VII, 217); **berbactum* = *vervactum* (Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, n° 8663); *balbae* = *valbae* = *valvae* (Martyrius, *De* b *et* v; Keil, *Gr. lat.*, VII, 173, 186; *C. I. L.* XIV, 2793); *bulbae* = *vulbae* (*Edict. Diocl.*, 4, 4). Peut-être faut-il envisager de la même manière *berba* =*verba* (*C. I. L.* X, 476, 478).

Restent les autres mots où *v* était isolé et où son altération ne pouvait être déterminée par aucun des sons environnants. Comment, en effet, *veterauus* est-il devenu *beteranus* et a-t-il

pénétré comme tel en roumain, tandis que *vitellus*, par exemple, a gardé son *v* et s'est conservé ainsi en roumain, comme dans le reste du domaine roman ?

L'hypothèse la plus vraisemblable qui ait été émise à ce propos, c'est qu'il faut y voir un phénomène de phonétique syntaxique. Dans le cas où le *v* initial se trouvait après un mot finissant par une voyelle il restait intact dans la prononciation des Romains, tandis qu'il passait à *b* après une consonne. De cette alternance de *v* avec *b* il résulta que dans une partie du domaine roman les formes avec *b* initial évincèrent les autres et finirent par se généraliser dans la prononciation du peuple : *beteranus* remplaça *veteranus*, même dans le cas où il était précédé d'un mot commençant par une voyelle. Ailleurs, ce fut *v* qui prit le dessus et fut substitué à *b* : *veteranus* se généralisa aux dépens de *beteranus* et le chassa complètement. Il ne faut pas toutefois oublier que la victoire de *b* sur *v* était souvent facilitée par l'existence simultanée des formes composées et des formes simples d'une même racine. Une fois qu'on avait **exvolare*, *involare*, à côté de *volare*, et que ces formes composées pouvaient devenir **exbolare*, **imbolare*, il n'y avait aucune difficulté à introduire le *b* aussi dans *volare* = **bolare*. De même, d'après le modèle de **subbadicare* = **subvadicare*, **exbampare* = **exvampare*, on pouvait facilement refaire un **badicare*, **bampa* pour **vadicare*, *vampa* (comp. gén. *subaca*, modén. *bacher* ; vén. *sbampir*, berg. *bampa*). C'est donc dans ces faits syntaxiques et morphologiques qu'il faut chercher l'origine du passage du *v* initial à *b*.

L'hypothèse que nous avons admise ici trouve une confirmation dans les faits épigraphiques. En laissant de côté les cas de *v* = *b* après *l*, *r* dont nous nous occuperons plus loin, les exemples de *v* passé à *b* après une consonne ne sont pas rares, comme on l'a souvent remarqué, dans les inscriptions. Des graphies comme *inbictus*, *C. I. L.* VI, 746 ; IX, 6065 ; X, 8028, *Vesbius*, IV, 19, 1493, 1495, *Vesbinus*, IV, 636, 786, 1190, sont assez caractéristiques pour qu'on ne les néglige pas dans l'étude du *v* initial. Le passage de *v* à *b* attesté ici à l'intérieur des mots pouvait facilement se produire aussi dans le cas

où le *v* initial était en contact avec la consonne finale du mot qui le précédait.

Enfin, les langues modernes nous montrent aussi que l'altération du *v* initial sous l'influence d'une consonne précédente est un phénomène tout à fait normal et qu'elle peut être admise aussi pour le latin vulgaire. Dans les dialectes septentrionaux du Portugal, le *v* initial se confond dans la prononciation avec *b* toutes les fois qu'il suit un mot terminé par une consonne (Gonçalves Vianna, *Romania*, XII, 53). C'est, par conséquent, un phénomène analogue à celui qui a dû exister en latin vulgaire.

Le *v* intervocalique a eu un développement spécial, et ses destinées ont varié d'après la nature des voyelles dont il était environné.

Devant *u*, le *v* des formes classiques *avus*, *novus*, etc. était inconnu au latin vulgaire. Les exemples de la graphie sans *v* apparaissent souvent dans les inscriptions et nous en avons signalés quelques-uns plus haut (§ 16). Cette particularité du latin vulgaire est confirmée aussi par les grammairiens qui condamnent les formes sans *v*. Comp. *App. Probi*, 29, 62, 174 : *avus non aus*, *flavus non flaus*, *rivus non rius*. A propos de *avunculus*, Albinus remarque qu'il doit être écrit avec *uu* (*per duo* u *scribitur*; Keil, *Gr. lat.*, VII, 297).

Après *o* et devant l'accent, *v* était tombé dans le langage populaire : *Noember*, *C. I. L.* I, 831 ; XIV, 1923, Νοέμβριος, très fréquent dans les inscriptions grecques ; *noicia*, I, 819. On disait donc en latin vulgaire **noella* = *novella*, d'où dr. *nuia*. Cf. *Noella*, *C. I. L.* X, 4533.

Comme exemple intéressant de la chute de *v* entre deux voyelles semblables, phénomène fréquent en latin, nous devons citer *dinus* = *divinus*, dont l'existence en latin vulgaire est appuyée par quelques passages de Plaute (Bücheler, *Rhein. Mus.*, XXXV, 698; Leo, *ibid.*, XXXVIII, 2) et par une inscription, *C. I. L.* XI, 4766. C'est à *dina* = *divina* qu'il faut rattacher le dr. *zînă*, mr. *dzųnǫ*.

Les textes latins nous fournissent encore quelques autres cas de la chute du *v* intervocalique. Nous avons déjà relevé

clao = *clavo*, *Faor* = *Favor* (§ 16). L'*App. Probi* contient un autre exemple de *v* omis entre *a* et *o* : *pavor non paor*, 176. Malgré ces formes, auxquels on pourrait en ajouter d'autres tirées des inscriptions, il est sûr que nous n'avons pas affaire dans ce cas à un phénomène général du latin vulgaire. De tels exemples sont tout à fait isolés. L'espagnol et le portugais, qui ont conservé le *v* dans cette position, montrent aussi qu'une telle particularité ne pouvait être générale dans le latin populaire. C'est de la même manière qu'il faut interpréter les quelques exemples de *v* tombé entre *a* et *e*, *i* : *Faentia*, *C. I. L.* III, 3582; *paimentum* VI, 122; comp. *App. Pr.*, 73 : *favilla non failla*.

Dans *iuvenis*, *v* n'avait qu'une valeur graphique. L'écriture *iuenis*, qu'on trouve souvent dans les monuments épigraphiques (§ 16), représentait mieux la prononciation vulgaire.

Le *v* précédé de *l*, *r* mérite une étude spéciale.

Tandis que dans le roman occidental *v* s'est conservé dans cette position (sauf quelques exceptions), en roumain il a passé à *b*. Ce changement remonte bien haut et il peut être poursuivi jusqu'en latin. Des formes avec *lb*, *rb* = *lv*, *rv* sont attestées plus d'une fois chez les grammairiens : *balbae* (Martyrius, chez Keil, *Gramm. lat.*, VII, 173, 186); *ferbeo* (Probus, IV, 185); *larba* (Martyrius, VII, 186); *verbex* (Beda, VII, 294). D'autres se trouvent souvent dans les inscriptions. Nous en avons déjà signalé plus haut (§ 16) quelques exemples; nous pourrions y ajouter encore : *albeus*, *C. I. L.* X, 1695, 1696, 4752, etc. (cf. *App. Pr.*, 70 : *alveus non albeus*); *Silbester*, X, 476; *cerbus*, VIII, 2213; *Corbi*, III, 11743; *curbati*, VI, 1199; *serbat*, XIV, 914. Cf. en outre dans l'*Édit de Dioclétien* : *malbae*, 6, 5, 6; *cerbinae*, 4, 44; *verbecinae*, 4, 3 qui correspond à *verbex* mentionné plus haut et à *verbeces* de l'*Acta fr. Arval.* de l'an 183, *C. I. L.* VI, 2099. L'exemple le plus ancien de *rb* = *rv* qu'on cite d'habitude est *Nerba* d'une monnaie de la fin du Ier ou du commencement du IIe siècle après J.-C.

On voit donc que le passage de *lv*, *rv* à *lb*, *rb* est un phénomène des plus fréquents en latin. Plusieurs des mots cités se retrouvent, en dehors du roumain, aussi dans les autres langues

romanes avec la même particularité. En laissant de côté *verbex* qui est commun à tous les idiomes romans et dont nous nous sommes occupé plus haut, nous avons à mentionner les nombreux représentants romans de *albeus* (**albus*) : dr. *albie*, comp. la forme apparentée dr. *albinu*, mr. *algino*, ir. *albire* (vén. *albi*, piém. *arbi*, mil. *albio*, bergam. *arbiol*, parm. *aerbi*, tarent. *albi*.)

De même, *malba* qui se retrouve en dehors du roumain, dr. *nalbă*, en a.-vén. *malba*, mil. *nalba*, com. *malba*, romagn. *melba*.

Cerbinus ne s'est conservé que dans l'a.-sarde *cherbinu*. Mieux représenté est *cerbus* : dr. *cerb*, mr. *tserbu* (a.-it. *cerbio*).

Corbus, attesté seulement comme nom propre, a donné : dr. *corb*, mr. *korbu*, ir. *korb* (a.-it. *corbo*, vén. *corbo*, fr. *corbeau*, prov. *corp*).

Curbus se retrouve dans le dr. *curcubeu* (mil. *sgorbi*, vén. *corbame*, fr. *courbe*, prov. *corbar*).

Ferbeo s'est conservé dans le dr. *ferb*, mr. *h'erbu* (frioul. *ferbid*).

Serbare a donné : dr. *serbare* (it. *serbare*, romagn. *serbe*).

En dehors de ces formes, nous devons citer encore les suivantes dont les textes latins ne nous ont transmis aucun exemple de la graphie avec *lb*, *rb*, mais qui doivent avoir existé dans le parler du peuple :

**Pulberem* : dr., mr. *pulbere* (romagn. *porbia*).

**Salbia* : dr. *salbie* (berg., a.-vén. *salbia*, a.-pad. *salbesine*).

**Salbaticus* : dr. *salbatic* (romagn. *salbedg*).

**Cerbicem* : dr. *cerbice*, ir. *tšerbitše* (comp. le sarde *scerbigai* = **cerbicare*).

Les exemples que nous avons cités montrent que l'italien et le français se rencontrent plus d'une fois avec le roumain, quant au changement de *lv*, *rv* en *lb*, *rb*. Ce qui est cependant curieux, c'est que le phénomène en question n'est représenté dans le roman occidental que par quelques formes isolées, tandis qu'en roumain il apparait dans tous les mots qui avaient en latin *lv*, *rv*. Si, comme il résulte des faits étudiés ici, les Romains avaient l'habitude de prononcer *lv*, *rv* comme *lb*, *rb*, on se demande pour quelles raisons ce phénomène du latin vulgaire ne s'est pas transmis dans les autres langues romanes

avec la même régularité qu'en roumain et pourquoi l'italien et le français, spécialement, offrent quelques exemples tout à fait isolés de *lb, rb* = *lv, rv*, tandis que dans la majorité des cas ils ont conservé le *v* intact dans cette position.

L'explication de cette anomalie doit sans doute être cherchée dans une circonstance que nous avons rappelée ailleurs et qui a joué un rôle des plus importants dans l'histoire du développement du latin vulgaire. Le traitement de *lv, rv* en roman nous révèle un nouvel épisode de la lutte qui a existé, pendant plusieurs siècles, entre le latin vulgaire et le latin littéraire. Si *lb, rb* n'ont pas supplanté *lv, rv* dans les pays romans occidentaux, c'est parce que la langue des lettrés exerçait ici un contrôle continuel sur le parler du peuple et empêchait souvent la propagation d'un phénomène linguistique d'origine populaire. Il en résulta que les formes avec *lv, rv* du latin classique triomphèrent devant celles du latin populaire, avec *lb, rb*. Mais la prononciation littéraire ne put s'imposer partout, et à côté de *silva, servire* on conserva aussi quelques formes populaires comme *malba, serbare* qui se sont maintenues jusqu'à nous. En Italie et en France nous rencontrons encore quelques traces de ce conflit entre deux prononciations différentes, tandis qu'en Rhétie, les formes littéraires se sont partout imposées, car on n'y trouve, à notre connaissance, aucun exemple de *lb, rb*. Là où la prononciation vulgaire pouvait gagner du terrain et triompher, c'était dans les pays balkaniques, où la culture littéraire était moins répandue. Et en effet, comme nous l'avons rappelé, le roumain offre sans exception *lb, rb* à la place de *lv, rv*. Il continue à cet égard l'évolution phonétique qui avait commencé en latin vulgaire et qui aurait pu s'effectuer sur tout le domaine roman, si l'influence de la littérature n'était venue l'entraver.

Pour le passage de *v* à *b*, à l'initiale et après *l, r,* voir l'article déjà cité de Parodi, *Del pass. di* v *in* b (*Romania*, XXVII, 177 et suiv.). Le savant italien cite à tort le dr. *bostur* comme exemple de *b* = *v* **bastulare*=**vastulare* (213). De même, nous ne croyons pas que *brebena, brebenel* ait quelque relation avec *verbena,* comme l'admet Parodi (217), d'accord avec d'autres philologues. — A propos de *sburare,* nous devons remarquer que le changement de *v* en *b* qu'on y constate ne peut être d'origine roumaine, comme le veut Mohl,

Les origines rom., 55; comp. dr. *svîntare* = **exventare*. **Bolare* pour *volare* doit remonter au latin vulgaire, comme *bola* pour *vola*, auquel se rattache le fr. *embler* pour lequel nous maintenons l'ancienne étymologie, contestée à tort par Mohl qui propose en échange **emulare*. — Sur les destinées du *v* intervocalique, v. F. Solmsen, *Studien z. lat. Lautgeschichte*, 1894, 36 et suiv. Les particularités phonétiques exposées plus haut concordent en général avec les faits attestés par les transcriptions grecques des mots latins dans les inscriptions. Cf. J. Müller, *De litteris* i *et* u *latinis*, diss. Marbourg, 1893, 42 et suiv. — En dehors de *aunculus*, condamné par Albinus et dont nous avons cité quelques exemples (§ 16), les inscriptions donnent aussi *anculus* *C. I. L.* VIII, 3936; IX, 998. Solmsen (*l. c.*, 51) met cette dernière forme dans la même catégorie que *Agustus* pour *Augustus* (cf. § 37): les deux cas sont cependant différents. Le daco-roumain *unchi* pourrait bien représenter aussi *anculus* (comp. *unghi* = *angulus*), mais il faut sans doute partir de *aunculus*, comme il résulte aussi du fr. *oncle*. Si *anculus* avait été la forme généralement admise dans le latin vulgaire, on aurait dû trouver en roumain quelques traces de *închi* à côté de *unchi*, comme on rencontre *înghi* et *unghi*; mais il n'en est rien. — Pour la chute de *v* aux formes du parfait, v. plus loin la morphologie du latin vulgaire.

44. *T*. La modification la plus importante qu'ait subie ce son est son « assibilation » devant *e*, *i* + voyelle. Cette altération de *t* est attestée chez les grammairiens du IVe et du Ve siècles, mais il y a des raisons pour la faire remonter plus haut.

Au IVe siècle, Servius constate ce phénomène, mais ajoute qu'il n'avait lieu qu'à l'intérieur des mots (Keil, *Gr. lat.*, IV, 445). Plus explicite à cet égard est Papirius qui remarque que *iustitia* était prononcé comme *iustitzia* (iustitzia *cum scribitur, tertia syllaba sic sonat quasi constet ex tribus litteris* t, z *et* i; Keil, *Gr. lat.*, VII, 216). Il rappelle toutefois que devant *ii* (*otii*) et dans les mots qui présentaient le groupe *st* (*iustius*), *t* restait intact.

Que le *t* dans cette position ait été altéré, du moins dans quelques régions, avant le IVe siècle, cela résulte de l'examen des inscriptions. L'exemple le plus ancien de *ts* = *tj* qu'on cite d'habitude est celui d'une inscription de l'an 140 après J.-C. où nous lisons *Crescentsianus* (Gruter, *Corp. inscr.*, 127, VII). Plus tard, la graphie *ts* et même *s* apparaît plus souvent : *observasione*, *passiins*, *passens*, *sapiensie*, *C. I. L.* XIII, 2405, 2477,

2478, 2480, 2484 (entre le ve et le viie siècle). Un autre exemple intéressant et ancien de *tz*, *z* pour *ti̯* nous serait offert par l'*App. Probi*, s'il est vrai qu'il faut y lire au n° 46 : *theofilus non ziofilus* au lieu de *theofilus non izofilus*, comme le veulent quelques philologues (cf. Heraeus, *Die App. Pr.*, 8). *Ziofilus* ou même *Zofilus* trouverait un pendant dans *Tzodotus* = *Theodotus* (*Ephem. epigr.*, II, 408).

Cf. Seelmann, *Ausspr. d. Lat.*, 320 et suiv.

45. *D*. Devant *e*, *i* + voyelle, *d* subit une transformation du même genre que *t*. Il s'assibila sous l'influence de la semi-consonne suivante *i̯* et donna plus tard *z*, *j*, *ǧ*.

Les grammairiens qui s'occupent de l' « assibilation » de *t* parlent aussi de celle de *d*. Servius dit expressément que le nom propre *Media* doit être prononcé *sine sibilo*, en laissant sous-entendre que dans l'adjectif *medius*, *a* l'assibilation de *d* était un phénomène connu (Keil, *Gr. lat.*, II, 216). Le même grammairien remarque cependant ailleurs (Keil, *Gr. lat.*, IV, 445) que cette altération de *d* était inconnue à l'initiale et qu'on disait *dies*. Toutefois, une telle assertion ne concorde pas avec les faits épigraphiques, puisqu'on trouve écrit plus d'une fois *zies*, *zes* pour *dies*, *C. I. L.* V, 1667 ; XIV, 1137 ; *Ephem. epigr.*, VII, 260 ; *oze* = *hodie*, *C. I. L.* VIII, 8424.

En dehors des mots purement latins comme *dies*, on rencontre souvent dans les inscriptions *z* pour *di* aussi dans des mots d'origine grecque : *Azabenici* = *Adiabenici* (*Eph. ep.*, V, 1147) ; *zaconus* = *diaconus* (*Comptes rendus Ac. des Inscr.*, Paris, 1893, 400), Ζοσκορουτι = *Dioscoreti*, *C. I. L.* X, 2145. Il serait difficile de décider si le passage de *di* à *z* est ici d'origine latine ou grecque, et s'il faut mettre ces formes dans la même catégorie que *zies*. Si le *z* de ces mots est grec, il faut sans doute le distinguer phonétiquement du *z* de *zies*, etc. Dans *zaconus* le *z* pouvait être le même son que ζ, tandis que dans *zies* la consonne initiale ne représentait pas probablement le *z*, mais bien un son intermédiaire entre *di̯* et *z* (comp. la graphie *ies* = *dies*, § 16). Ce n'est qu'au vi^e^ ou au viie siècle qu'on peut parler d'une transformation définitive de *di* + voyelle en *z*. Pour le iiie ou le

IVe siècle on n'est autorisé à admettre, malgré la graphie avec *z*, que la phase *dį* ou *^d^į*, par conséquent un son rapproché de *į*, *j*. Cela explique pourquoi *z* se trouve parfois dans les inscriptions aussi à la place de *į*, *j* : *Zanuario*, *C. I. L.* X, 2466.

Nous devons dire ici un mot d'une particularité qui caractérisait surtout le latin archaïque et qui a laissé des traces en roumain. Le latin connaissait, comme on le sait, le passage de *d* à *r* devant une labiale. Des formes comme *arvenae*, *arfines*, *arfuisse*, etc. sont attestées plus d'une fois chez les grammairiens et dans les inscriptions. Cf. Neue-Wagener, *Lat. Formenlehre*, II, 812. Les seuls exemples assurés cependant qu'on cite à ce propos sont ceux de *d* suivi de *f* ou de *v*. Il y a lieu de se demander si le même changement pouvait avoir lieu aussi devant *m*. Pour appuyer cette hypothèse, quelques philologues ont invoqué la forme *ar me* qu'on trouve dans deux manuscrits de Lucilius, IX, 30 (éd. Müller); mais cette leçon est rejetée par d'autres. Ce qui nous engage toutefois à croire que le passage de *d* à *r* était possible aussi devant *m*, c'est l'existence en roumain de la forme *armăsàr* (comp. alb. *harmësuar*) qui reproduit le latin *admissarius*. Or, *d* pour *r* doit être expliqué ici de la même manière que dans *arfuisse*, etc. Le vulgaire *armessarius* est même attesté dans la loi salique (Schuchardt, *Vokalismus*, I, 141).

Cf. pour l'histoire de *d* + *e*, *i*, Seelmann, *Ausspr. d. Lat.*, 239, 320 et suiv. — D'autres exemples de *r* pour *d*, voir chez Lindsay, *Lat. Lang.* (trad. de Nohl), 328-329. Cf. Thurneysen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXX, 498. A. Candréa, *Rev. p. istorie*, Bucarest, VII, 72, explique *armessarius* par une confusion avec *armentarius*, ce qui est bien problématique. *Admissarius* a donné, il est vrai, lieu à une étymologie populaire, mais celle-ci est *emissarius* et non *armissarius*. Cf. O. Keller, *Lat. Volksetym.*, 49; Arch. lat. Lex., VII, 315.

46. *S*. En roumain, en italien et en espagnol, l'*s* latine intervocalique apparaît avec la valeur de son sourd ; dans le reste du domaine roman, elle est sonore. Les trois premières langues semblent avoir mieux conservé la prononciation latine. Il n'y a, en effet, aucun indice qui nous montre que l'*s* latine intervocalique ait abouti à *z* dans le parler du peuple. Les grammairiens

ne parlent que d'une seule *s*, et dans les monuments épigraphiques on n'a pas encore découvert aucun exemple de *z* pour *s* dans cette position. L'*s* intervocalique sonore doit donc être d'origine romane, malgré l'opinion de quelques philologues qui veulent l'attribuer au latin vulgaire.

Cf. E. Seelmann, *Die Ausspr. des Lat.*, 302-304 ; Lindsay, *Lat. Language* (trad. allem. de Nohl), 116, 118.

47. *N*. En latin vulgaire, *n* avait disparu devant *s*, en allongeant la voyelle précédente. Les inscriptions contiennent une foule d'exemples de ce phénomène (§ 16, *N* et *S*) ; comp. *App. Probi*, 76, 152 : *ansa non asa* ; *tensa non tesa* (?) ; là-même, la graphie inverse : *occasio non occansio* 123. Les formes avec *n* étaient seules employées en latin vulgaire ; elles sont complètement inconnues aux langues romanes.

Dans un seul cas l'*n* s'est maintenue dans cette position. C'est aux participes passés en *-nsus* : *absconsus*, *prensus*, *tonsus* (comp. dr. *ascuns*, *prins*, *tuns*). La conservation de l'*n* dans ces formes s'explique par l'influence analogique des autres modes de ces verbes, où l'*n* n'était plus en contact avec *s* (*abscondo*, *prendo*, *tondo*).

Cf. G. Gröber, *Comment. Wolffl.*, 176-177.

48. *C*. L'histoire du *c* latin ne manque pas d'être assez compliquée et elle a donné lieu à de nombreuses discussions. La particularité la plus intéressante qui caractérise ce son et dont l'origine est diversement interprétée par les philologues est son altération devant les voyelles *e*, *i*. On sait, en effet, que dans toutes les langues romanes, excepté le sarde et jusqu'à un certain point le vegliote, le *c* latin est rendu par *tš*, *ts*. Le point sur lequel les philologues ne sont pas d'accord c'est quand il faut déterminer si cette « assibilation » remonte au latin ou bien s'il faut plutôt la considérer comme d'origine romane. La dernière opinion compte aujourd'hui plus d'adhérents que la première et semble être la plus rapprochée de la vérité.

Ce qui nous porte à croire que *c* avait conservé en latin la prononciation dure, c'est en première ligne la circonstance

qu'aucun grammairien ne fait mention d'une transformation phonétique de ce son. Il serait bien extraordinaire qu'un changement aussi important que celui qui caractérise le passage de *c* à *tš*, *ts* ait échappé aux grammairiens, s'il s'était vraiment produit dans le parler du peuple. Les grammairiens relèvent plus d'une fois des particularités moins importantes du latin vulgaire, et nous ne voyons pas pour quelles raisons ils auraient gardé le silence sur l'« assibilation » du *c*, si elle avait vraiment existé en latin vulgaire.

L'examen des langues romanes peut aussi nous fournir indirectement des preuves à la thèse que nous défendons. Nous nous contenterons de rappeler ici quelques particularités dont le témoignage est des plus précieux et tout à fait décisif dans la question qui nous préoccupe.

Le traitement de *cingula* en roumain nous montre que *c* a été prononcé en latin comme *k* jusqu'aux premiers siècles de notre ère, et spécialement jusqu'au moment de la conquête de la Dacie. *Cingula* a donné en daco-roumain *chingă* par les étapes intermédiaires : **cingla* — **clinga*. Or, la métathèse de l'*l* serait incompréhensible, si *c* n'avait pas conservé la valeur de postpalatale (*k*). Le *c* devait se trouver, par rapport à la voyelle suivante, dans les mêmes conditions que dans *coagulum* qui, par suite d'un phénomène analogue de métathèse, est devenu **cloagum*, d'où le dr. *chiag* (§ 56). Le développement parallèle *chingă* = **cingla* : *chiag* = **cloagum* ne peut laisser aucun doute sur le fait que le *c* suivi de *i* (*e*) s'était conservé avec la même valeur que devant *o* jusqu'à l'époque la plus récente de la diffusion du latin dans la péninsule des Balkans.

L'altération ancienne du *c* latin est aussi contredite par le traitement qu'ont subi dans une partie du domaine roman les adjectifs latins terminés en *-cidus*. On sait, en effet, qu'en italien, spécialement, quelques adjectifs appartenant à cette catégorie ont échangé leur terminaison contre *-dicus* : *sucidus* est devenu **sudicus*, d'où **sudicius*, it. *sudicio*. Or, l'échange entre *-cidus* et *-dicus* serait incompréhensible si le *c* n'avait pas conservé devant *e*, *i* la même valeur que devant *u*, au moment où ce changement de suffixe s'est produit.

Devant une voyelle en hiatus l'altération de *c* s'est effectuée plus tôt. Cela est pleinement confirmé par le sarde qui connaît ce phénomène, tandis qu'il ignore, comme nous l'avons rappelé plus haut, l'assibilation de *c* suivi de *e*, *i* simples. Les inscriptions attestent aussi ce fait, puisqu'elles présentent des exemples de *ce*, *ci* + voyelle altérés bien avant l'époque où nous constatons l'assibilation de *ce*, *ci* non en hiatus. En outre, elles offrent plusieurs cas de la confusion de *cj* avec *tj* au IIe siècle après J.-C., ce qui n'aurait pas été le cas si *cj* n'avait pas été altéré et ne s'était pas rapproché de *tj*, à cette époque.

Dans quelques mots et pour des raisons qu'on ne connaît pas suffisamment, le *c* initial suivi de *a* ou de *r* avait été remplacé en latin vulgaire par *g*. En dehors de quelques mots d'origine grecque qui apparaissent tantôt avec *ca-* tantôt avec *ga-* (*camellum*—*gamellum* = κάμηλος ; *cammarus*—*gammarus* = κάμμαρος ; *caunacen*—*gaunacen* = καυνάκης ; comp. *calatus non galatus* = κάλαθος, *App. Pr.*, 78), on trouve *g* pour *c* aussi dans des formes purement latines. C'est ainsi que les dérivés romans de *cavus* nous renvoient à des formes avec *g* qui doivent avoir existé en latin vulgaire : dr. *gaură* = **cavula* (comp. pis. *chiava*) ; it. *gabbiuola*, fr. *geôle*, esp. *gayola*, port. *gaiola* = *caveola* (*Corp. gl. lat.*, I, 194) ; alb. *govërë*, *gavrë* = **cavanum*. — Devant *r*, le passage de *c* à *g* est attesté dans le vulgaire *grassus* pour le classique *crassus* : dr. *gras*, mr. *greas*, ir. *gros* (rtr. *gras*, it. *grasso*, fr., prov., cat. *gras*, esp. *graso*, port. *graxo*). *Grassus* se trouve dans le *Corp. gloss.*, II, 35, 400, et chez Pelagonius, *Ars veterin.* (éd. Ihm), V, 59. Cf. Schuchardt, *Vokal.*, I, 124, 125. Au lieu du classique *cratis* il faut admettre en latin vulgaire **gratis* : dr. *gratie* (rtr. *grat*, it. *grata*, esp. *grada*, port. *grade*). La même remarque s'applique à **gratalis* = **cratalis* qui a donné le dr. *grătar* (comp. a.-fr. *graal*, prov. *grazal*, a.-cat. *gresal*, a.-esp. *grial*, port. *gral*). Cf. *graticula* chez Anthimus, *De observ. ciborum*, 21, et dans le *Corp. gl.*, II, 315 ; III, 23, 326, 368, 518 ; V, 420, 429. Que les Romains aient eu l'habitude de remplacer *cr-* par *gr-*, cela est directement confirmé par un grammairien qui observe que *crabatum* était la prononciation ancienne et que les modernes disaient *grabatum* (craba-

tum *antiqui*; *nunc* grabatum; Keil, *Gr. lat.*, V, 573). C'est aussi pour corriger ce vice de prononciation que Beda remarque dans un endroit que *crassari* doit être distingué de *grassari* (Keil, *Gr. lat.*, VII, 269).

Au lieu du *c* initial du classique *coturnix*, le latin vulgaire avait *qu* : *quoturnix*. Cette dernière forme est plus ancienne que l'autre qui doit son *c* à une confusion avec *coturnus*. *Quoturnix* est attesté dans un manuscrit de Lucrèce (*quod turnicibus*, dans le Quadratus) et il est exigé par le dr. *potîrniche* (**quoturnicula*) et par l'esp. *cuaderviz*. Le prov. *codornitz* peut représenter aussi bien *quoturnix* que *coturnix*.

Sur le *c* suivi de *e*, *i*, v. Gaston Paris, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, XXI, 81-84, et *Annuaire de l'École des Hautes Études*, 1893, 7-37, où est réfutée, à juste titre, la théorie d'une « assibilation » ancienne du *c* latin. Voir aussi dernièrement, Ov. Densusianu, *Sur l'altér. du* c *lat. devant* e, i *dans les langues rom.* (*Romania*, XXIX, 321 et suiv.). L'opinion contraire est défendue par M. Bréal, *Mém. de la Soc. de ling.*, VII, 149-156, et par G. Mohl, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 289 et suiv. La théorie de Guarnerio, *Arch. glott.*, suppl. IV, 21 et suiv., qui admet déjà pour le latin une légère altération de *c* (*k'*) occupe une place intermédiaire entre celles-ci. — Pour *ca-*, *cr-* = *ga-*, *gr-*, v. Seelmann, *Die Ausspr. d. Lat.*, 347; Meyer-Lübke, *Gramm. d. l. rom.*, I, § 427. Si le dr. *gutuie* vient de *cotonea* (cf. § 39), le changement de *c* en *g* ne peut être bien ancien en latin; il s'est produit sans doute dans le parler des colons romains des pays danubiens. — Sur *quoturnix*, v. L. Havet, *Mém. de la Soc. de ling.*, VI, 234; Zimmermann, *Rhein. Mus.*, XLV, 496; J. Stowaser, *Arch. f. lat. Lex.*, VI, 562-563.

49. *Q*. L'étude de ce phonème ne doit pas être séparée de celle de l'élément labiale *u̯* auquel il était associé. Il n'y a toutefois à cet égard aucune particularité importante à signaler et qui aurait caractérisé le latin vulgaire. Malgré quelques exemples de *que*, *qui* = *ce*, *ci*, qu'on rencontre dans les inscriptions (cf. § 16, U), on ne peut néanmoins parler d'une réduction de *qu* devant *e*, *i* à *c* dans le latin dont sont issues les langues romanes. Là où nous rencontrons en roman *ce*, *ci* pour *que*, *qui*, il faut y voir une simplification tardive de *qu*. Seulement devant *u*, *o*, *qu* se réduisit de bonne heure à

c. Au IIe siècle de notre ère, il n'y avait plus aucune différence dans la prononciation entre *quu*, *quo* et *cu*, *co*.

Une mention spéciale doit être faite pour la forme vulgaire **laceus* qui a remplacé *laqueus* dans toutes les langues romanes : dr. *laț* (rtr. *lasch*, it. *laccio*, a.-fr. *laz*, prov. *latz*, cat. *llas*, esp. *lazo*, port. *laço*). Le changement de *qu* en *c* dans ce mot doit s'expliquer par l'influence des formes comme *calceus*, *urceus*.

Cf. Seelmann, *Ausspr. d. Lat.*, 351 ; Lindsay, *Lat. Lang* (trad. de Nohl), 99, 342-343. Sur *cocere* = *coquere*, où le passage de *qu* à *c* est dû à un phénomène d'analogie, v. plus loin, la morphologie du latin vulgaire (le verbe).

50. *G*. Le développement de *g* devant *e*, *i* est parallèle à celui de *c*. Sous l'influence des voyelles palatales il a passé à *dj*, *j*. Cette altération de *g* est d'origine romane, comme celle de *c*. Ce n'est que dans cette hypothèse qu'on peut expliquer la formation d'un dérivé comme **mugulare* (**mugilare*) de *mugio*, it. *mugolare* (*mugghiare*). De même, l'échange de la terminaison *-gidus* de quelques adjectifs contre *-digus* resterait inexpliqué si *g* n'avait pas conservé jusqu'à une époque assez avancée de l'histoire du latin vulgaire la prononciation dure. Ainsi, le port. *malga* suppose **madiga* = *magida* ; les formes rtr. *reğ*, prov. *rečo*, port. *rejo* remontent à **ridigus* pour *rigidus* (cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VI, 593). *G* semble toutefois avoir été altéré plus de bonne heure que *c*. Cela résulte du sarde où *g* ne s'est pas conservé comme son dur, ce qui n'est pas le cas pour *c* (§ 48).

Devant *e*, *i* + voyelle, *g* dut s'altérer plus tôt encore que devant *e*, *i*, simples pour les mêmes raisons que *c*.

Entre deux voyelles, *g* est tombé dans quelques mots, sans qu'on en puisse toujours donner la raison. La chute de *g* s'observe surtout devant les voyelles palatales *e*, *i*, plus rarement devant *o*. Parmi les exemples de ce phénomène qu'on a trouvés dans les inscriptions, nous pouvons citer pour le cas de *g* suivi de *e*, *i* : *trienta*, Le Blant, *Inscr. chrét.*, 679 ; *C. I. L.* XII, 5399 ; *vinti*, VIII, 8573 (cf. *Rhein. Mus.*, XLIV, 485 ; XLV, 158 ; *Arch. f. lat. Lex.*, VII, 69). Dans la même catégorie se trouve

la forme *calcosteis* condamnée par l'*App. Probi*, 12 : *calcostegis non calcosteis* (cf. W. Heraeus, *Arch. f. lat. Lex.*, XI, 65 ; *Hermes*, XXXIV, 163-164).

La disparition de *g* devant *e, i* en latin vulgaire doit être admise pour les mots *magis, magister, quadragesima,* comme il résulte de leur traitement en roman. Comp. dr. *mai*, mr. *ma*, ir. *mai̯* (rtr. *ma*, it. *ma*, fr., prov., esp., port. *mais*) ; dr. *măestru* (it. *maestro*, fr. *maître*, esp. *maestro* ; comp. alb. *mještrɛ*) ; *păresimi* (rtr. *quarasma*, it. *quaresima*, fr. *carême*, esp. *cuaresma*). Le témoignage du roumain et de l'italien est décisif à cet égard, puisque la disparition de *g* n'aurait pu se produire dans ces langues.

Tout à fait surprenante est la chute de *g* devant *o* dans le vulgaire **eo*, qui s'est substitué à *ego* dans toutes les langues romanes : dr. *eu*, mr. *i̯eu̯*, ir. *i̯o* (rtr. *ieu*, it. *io*, fr. *je*, prov. *eu*, cat. *jo*, esp. *yo*, port. *eu*). Peut-être faut-il citer comme une forme analogue la leçon *pao* = *pago* qu'on trouve dans le *C. I. L.* XI, 1147, V, 74.

L'altération de *g* devant *e, i* est autrement envisagée par Mohl, *Intr. à la chron. du lat. vulg.*, 307-311, qui y voit, comme dans l' « assibilation » de *c*, un phénomène beaucoup plus ancien. — Sur *mai*, *măestru*, v. Ov. Densusianu, *Romania*, XXVI, 286 ; *Rev. crit.-literară*, IV, 335. La réduction de *magis* à **mais* est expliquée par Birt, *Rhein. Mus.*, LI, 86, d'après la loi suivante : « intervokalisches *j* schwindet ohne Ersatz, falls es vor einem *i* steht. » D'après Neumann, *Zeitschr. f. rom Ph.*, XIV, 549, et d'Ovidio, *Arch. glott.*, IX, 29, la chute de *g* dans *ego* serait due à la circonstance que ce mot perdait souvent, en qualité de pronom, son accent dans la phrase. Mohl, *Introd. à la chron. du lat. vulg.*, 311, y voit une particularité phonétique de l'ombrien. Birt, *l. c.*, 81, considère ce phénomène comme purement latin et attribue la chute de *g* à l'*e* précédent. Aucune de ces explications ne nous semble soutenable.

51. *H*. Dès une époque ancienne, *h* avait disparu à l'intérieur des mots, entre deux voyelles (*prendo* = *prehendo*). Plus tard, elle eut le même sort aussi à l'initiale (*abere* = *habere*). Dans les premiers siècles de notre ère, l'*h* avait complètement disparu de la prononciation du peuple.

La chute de l'*h* est l'un des phénomènes les plus fréquents

qu'on rencontre dans les inscriptions (cf. § 16). Elle forme, en outre, l'un des caractères distinctifs du roman. On ne trouve en effet aucune trace de cette consonne latine dans les langues romanes, pas même dans les pays les plus anciennement colonisés.

Comme élément des groupes aspirés *ch*, *ph*, *th*, *h* avait disparu du langage populaire. Malgré la graphie, *brachium*, *machinari* (cf. cependant *macinarius*, *C. I. L.* XI, 634), etc., on disait *bracium*, *macinari*, etc. En roman, on ne constate aucune distinction entre le traitement de *chi* et celui de *ci*. Comp. dr. *brat*, mr. *brats*, ir. *brọts*; dr. *măcinare*, mr. *matsinu*, ir. *matŝirọ* (it. *braccio*, *macinare*, fr. *bras*, etc.).

Cf. G. Gröber, *Verstummung des* h, m, *und positionslange Silbe im Lat.*, dans les *Comment. Wölfflinianae*, 1891, 171 et suiv.; E. Seelmann, *Ausspr. d. Lat.*, 259-260. Voir, en outre, Birt, *Rhein. Mus.*, LIV, 40, 201 et suiv., dont les conclusions ne concordent pas d'ailleurs avec ce qu'on admet aujourd'hui sur la chute de l'*h* en latin.

52. *J*. Le *j* était anciennement une semi-consonne (*i̯*). Plus tard, son caractère consonnantique s'accentua de plus en plus et il devint une véritable consonne. Quant à l'époque où cette transformation s'accomplit, nous ne pouvons pas la fixer avec certitude. Il y a toutefois des raisons pour croire qu'au moment de la conquête de la Dacie la transformation de *i̯* en *j* était assez avancée.

Cf. Th. Birt, *Rhein. Museum*, LI, 72 et suiv.

53. *Consonnes doubles*. Il est certain que les consonnes doubles se sont conservées dans la prononciation du peuple pendant toute la latinité. Les grammairiens latins sont unanimes pour constater ce fait. En outre, les langues romanes montrent que la distinction entre les consonnes simples et les consonnes doubles était fortement marquée dans le latin populaire. En roumain, comme dans les autres langues romanes, excepté l'italien, les consonnes doubles latines ne se sont pas maintenues, il est vrai, dans la prononciation jusqu'à nos jours, mais il y a des preuves suffisantes pour nous convaincre qu'elles ont persisté comme telles aussi dans le latin balkanique, jusqu'à

une époque assez avancée. Comme nous le verrons ailleurs, les consonnes latines ont donné des résultats différents en roumain selon qu'elles étaient simples ou doubles. Autre est, en roumain, le développement de *l*, autre celui de *ll*; comp. dr. *soare* = *solem*, à côté de *oală* = *olla*, *stea* = *stella*. De même, le sort de *a* suivi de *n* diffère selon que cette consonne était simple ou double : dr. *inimă* = *anima*, mais *an* = *annus*.

Il n'y a qu'une seule particularité intéressante à rappeler à propos du sort des consonnes doubles et qui caractérisait le latin vulgaire des premiers siècles de l'Empire. C'est qu'après une diphtongue ou une voyelle longue l'*s* double intervocalique s'était réduite à *s*. Au lieu des anciens *caussa*, *mīssi*, on disait *causa*, *mīsi*. En même temps, l'*l* double précédée d'un *ī* et suivi d'un autre *i* avait cédé la place à *l* simple : *mīllia* était prononcé *mīlia*. Cette transformation phonétique, qui a pénétré aussi dans le latin classique, se trouve à la base de tous les idiomes romans.

En dehors de quelques mots pour lesquels même l'orthographe classique n'était pas conséquente (cf. *buccella* et *bucella*, *muttio* et *mutio*, etc.), on trouve parfois dans les textes vulgaires des exemples de consonnes doubles là où la langue des lettrés ne connaissait que des consonnes simples (v. plus haut, § 15, *immaginifer*, dont l'*m* double se retrouve dans l'it. *immagine*). C'étaient surtout les mots d'origine étrangère qui étaient exposés le plus souvent à une telle altération. Quelques exemples de formes vulgaires semblables nous sont fournis par l'*App. Probi*, 84, 110, 199 : *bassilica*, *cammara*, *dracco*. Elles ne semblent pas avoir été bien répandues, puisqu'aucune d'elles ne se retrouve en roman, où les mots correspondants se rattachent aux classiques *basilica*, *camera*, *draco*.

Dans des formes comme **bŭttis* (= gr. βοῦτις), qui doit avoir existé en latin vulgaire à côté de **būtis*, le *tt* s'explique par l'*ŭ* précédent (comp. *cŭppa* et *cūpa*, *mŭttus* et *mūtus*, etc.). Le roumain, dr., mr. *bute* peut être *butis* aussi bien que *buttis*; mais l'italien *botte* nous renvoie à la dernière de ces formes.

A côté de *totus*, le latin vulgaire a connu *tottus* attesté chez

Consentius (Keil, *Gr. lat.*, V, 392) et dont l'origine n'est pas encore pleinement éclaircie. Ici aussi, nous ne pouvons pas décider laquelle de ces deux formes se cache dans le roumain *tot*. L'hispano-portugais *todo* repose sur *totus*, tandis que le rtr. *tutt*, l'it. *tutto* et le fr. *tout* nous renvoient à *tottus*.

Cf. Lindsay, *Lat. Lang.* (trad. de Nohl), 123 et suiv. — Sur *tottus*, v. Mohl, *Les orig. rom.*, 98.

54. *Groupes de consonnes*. Dans cette catégorie entre aussi l'*x* qui n'est au fond qu'une consonne composée, une *littera duplex*, comme l'appellent les grammairiens.

Des exemples que nous avons cités plus haut (§ 16), il résulte que l'*x* placée entre deux voyelles s'était réduite dans quelques cas à *ss*. Cette transformation est parallèle à celle de *ct* en *tt*, qu'on rencontre aussi, quoique plus rarement, dans les textes latins (*lattucae* = *lactucae*, dans l'*Édit de Diocl.*, 6, 7). Il ne semble pas toutefois que *ss* = *x* se soit propagé dans le latin vulgaire général de la Romania, comme ce ne fut pas non plus le cas pour *tt* = *ct*. Le roumain montre spécialement que *x*, de même que *ct*, s'était conservé intact dans le parler populaire. Ce n'est qu'en partant de cette prononciation qu'on peut expliquer les groupes roumains correspondants *ps*, *pt*, dont l'histoire a été retracée plus haut (§ 7).

Dans le groupe *xt*, le latin vulgaire avait réduit *x* à *s*. De là, **dester*, **estra*, **iusta*, *sestus* qui sont les seules formes connues en roman.

Bs, *bt* étaient devenus *ps*, *pt* en latin vulgaire. Nous avons déjà signalé plus haut (§ 16) la forme *supstrinxit*, *C. I. L.* 7756, qui présente cette modification phonétique d'origine populaire. C'est à la même habitude de prononciation que fait allusion l'auteur de l'*App. Probi* qui condamne les formes *celeps* 60, 184, *lapsus* 205, *opsetris* 166, *pleps* 181. Le même fait est confirmé par Quintilien, I, 7, 7 qui remarque, à propos de *bt*, qu'il faut correctement écrire *obtinuit*, malgré la prononciation *optinuit* : *secundam enim* b *litteram ratio poscit*, *aures magis audiunt* p.

Au lieu de *mb*, les inscriptions nous offrent quelquefois *mm*. Tel est le cas pour le verbe *commurere* = *comburere*, le seul exemple latin connu de *mm* = *mb*, phénomène propre à l'osque

et à l'ombrien; cf. *C. I. L.* XIV, 850; *commuratur*, VI, 26215, *commusserit* (*Eph. epigr.*, VII, 68). On se demande si le dr. *amîndoi*, mr. *amindoil'i*, ir. *amindoi* = **ambiduo* ne présentent pas la même particularité et s'il ne faut pas supposer l'existence d'un **ammiduo* en latin vulgaire. L'italien *amendue* doit être cité ici, quoiqu'on y trouve aussi *ambedue* qui n'est peut-être qu'une restitution littéraire. Quant à l'a.-fr. et au prov. *amdui*, ils peuvent représenter aussi bien **ammiduo* que **ambiduo*, dont le dernier se reflète mieux encore dans *ambedui*, qu'on trouve aussi à côté du premier et qui peut être expliqué de la même manière que l'italien *ambedue*. Quoi qu'il en soit, le roumain *amîndoi* et l'italien *amendue* semblent bien exiger **ammiduo*. Reste à savoir si **ammiduo* était véritablement une forme répandue dans le latin vulgaire de l'Empire ou s'il ne faut pas plutôt le considérer comme un développement postérieur et exclusivement italien de la forme habituelle **ambiduo*. Le roumain *amîndoi* serait dans ce cas une propagation de l'italien *amendue* qui aurait pénétré dans le parler roman balkanique pendant l'époque où le roman occidental et le roman oriental étaient encore en contact l'un avec l'autre. Contre cette hypothèse parle toutefois la circonstance que le passage de *mb* à *mm* n'est pas un phénomène propre à l'italien du nord. Dans tous les autres mots latins qui contenaient *mb*, l'italien septentrional a conservé ce groupe, de sorte que *amendue* reste tout à fait isolé. **Ammiduo* doit donc avoir ses racines dans le latin vulgaire, et c'est dans le sud de l'Italie qu'il faut chercher sa patrie.

Comme nous trouvons *mm* = *mb*, nous rencontrons aussi *nn* = *nd*. Le passage de *nd* à *nn* était un phénomène caractéristique de l'osque et de l'ombrien. Le latin nous offre cependant aussi quelques vestiges de cette transformation du groupe *nd*. A côté de l'ancien *grundio*, on a *grunnio* qui est condamné par l'*App. Pr.*, 214 (cf. Heraeus, *Die App. Pr.*, 30). Chez Plaute, *Mil. glor.*, 1407, nous trouvons *dispennite*, *distennite*; de même, chez Térence, *Phorm.*, 330, 331, *tennitur*. On trouve, en outre, dans les inscriptions : *Oriunna*, *C. I. L.* VI, 20589; *Secunus* (*Not. degli scavi*, 1893, 124); *stipeniorum* (*Korrespondenzbl. der westdeutsch. Zeitschr.*, 1895, 181); *Verecunnus*, *C.*

I. L. IV, 1768; cf. Schuchardt, *Vokal.*, I, 146. En roman *nn* pour *nd* apparaît dans les représentants du vulgaire **mannicare* = **mandicare* qui doit avoir existé à côté du classique *manducare* : dr. *mîncare*, *mănînc*, etc. (§ 35).

Ln était devenu *nn* en latin vulgaire dans les mots **anninus* = **alninus*, **banneum* = *balneum* : dr. *anin* (comp. rtr. *añ* = **annius* — **alnius*); dr. *baie*, mr. *bañe* (it. *bagno*, fr. *bain*, prov. *banh*, cat. *bany*, esp. *baño*, port. *banho*). Le roumain *baie* pourrait s'expliquer, à la rigueur, aussi par le slave *banja* ; nous croyons toutefois qu'il faut partir de la forme latine **bannea*. Le changement de *ln* en *nn* est suffisamment assuré par les formes roumaines citées. Si **alninus*, *balneum* avaient été remplacés en latin vulgaire par **aninus*, **baneum*, comme c'est l'avis de quelques romanistes, on aurait dû avoir en roumain, *inin* (comp. dr. *inel* = *anellus*, *inimă* = *anima*), *bîie* (comp. dr. *întîia* = **antanea*, mr. *gọstuñe* = *castanea*); l'*n* ne pouvait se conserver intact que devant *nn* (comp. *an* = *annus*). Cf. § 53.

Rs était devenu *ss*, dans le cas où il représentait un plus ancien *rss*. Ainsi, *dossum* = *dorsum* : dr., ir. *dos* (it. *dosso*, fr., prov. *dos*); *diosum* = *deorsum* : dr. *jos*, mr. *ǵos*, ir. *ẑos* (rtr. *giu*, it. *giuso*, a.-fr. *jus*, prov. *jos*, a.-esp. *yuso*, a.-port. *juso*) ; *susum* = *sursum* : dr., mr., ir. *sus* (rtr. *si*, it. *suso*, fr. *sus*, esp., a.-port. *suso*) ; de même *rusus* = *rursus*, qui ne s'est pas d'ailleurs conservé en roman. Cf. Neue-Wagener, *Lat. Formenlehre*, II, 744-5, 749, 751. La réduction de *rs* à *ss*, *s* est inconnue dans les mots où ce groupe de consonnes reproduit *rcs*, *rgs*, etc. ; *ursus*, *sparsus*, etc. sont restés pour cette raison intacts.

En syllabe atone, *dr* s'était réduit en latin vulgaire à *r*. *Quadragesima* était devenu **quaragesima*, comme il résulte de toutes les formes romanes correspondantes : dr. *păresimi* (it. *quaresima*, fr. *carême*, etc. ; cf. § 50). La même remarque s'applique à *quadraginta*, qui ne s'est pas conservé en roumain, mais qui apparaît sans *d* en italien, en français, etc. (*quaranta*, *quarante*, etc.). A côté de *r* pour *dr* on trouve aussi *rr*, ce qui montre l'assimilation de *d* à *r* : *quarranta* est attestée dans une inscription du ve siècle (F. Kraus, *Die christl. Inschriften der Rheinlande*, I, 262 ; cf. *Arch. f. lat. Lexik.*, VII, 69).

Une particularité du latin, constatée depuis longtemps, c'est le changement de *tl* en *cl*. Les formes *capiclum*, *veclus*, *viclus* de l'*App. Probi*, que nous avons rappelées plus haut (§ 35), sont les exemples les plus connus de cette transformation phonétique du latin. A la même famille de mots appartiennent *ascla*, *pesclum* = *astla*, *pestlum* (Caper, chez Keil, *Gr. lat.*, VII, 111, 205) pour les plus anciens *assula*, *pessulum*. Quelquefois le *c* a été introduit à la place de *t* là où il n'était guère justifié, comme c'est le cas pour la forme *marculus* citée par Caper (Keil, *Gr. lat.*, VII, 105) et résultée de la fusion de **marclus* avec *martulus* (comp. *pesculum* = *pesclum* + *pestulum*, dans le *Corp. gl.*, V, 132). En roman, aucune de ces formes mixtes n'a survécu.

Gm, qui apparaît dans les mots d'origine grecque, a comme correspondant en latin vulgaire *um*. Il est probable que le groupe γμ a passé directement à *um* dans la prononciation des Romains, de sorte que *gm* n'appartenait à proprement parler qu'à la langue des lettrés. Comme formes populaires, entrant dans cette catégorie, on peut citer *peuma* = *pegma*, πῆγμα (*App. Probi*, 85); *sauma* = *sagma*, σάγμα (comp. *salma*, Isidore, *Orig.*, XX, 16, 5) : dr. *sămar* (it. *somajo*, fr. *sommier*, prov. *saumier*); de même, *carauma* = χάραγμα (*Corp. gl. lat.*, V, 349 ; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VI, 443 ; X, 966).

La manière dont *gn* était prononcé en latin n'est pas encore définitivement établie. D'après quelques philologues, le *g* avait dans ce groupe la valeur d'un son vélaire (*ṅ*), d'après d'autres, il était précédé d'une légère nasalisation ˜*g* : *siṅnum*, *sĩgnum* = *signum*. Nous croyons que la dernière de ces hypothèses peut être admise, sans qu'on risque trop de s'éloigner de la vérité. Le roumain *mn* ne peut, en effet, être expliqué physiologiquement qu'en admettant que *gn* était prononcé en latin comme ˜*gn*. En faveur de cette hypothèse semblent parler aussi des graphies comme *Ingnatius* = *Ignatius*, dont nous avons relevé ailleurs (§ 16) un exemple et auquel on pourrait en ajouter d'autres (cf. *Arch.-epigr. Mittheil.*, VIII, 31 ; en outre, *singnifer C. I. L.* VI, 3637 ; Schuchardt, *Vokal.*, I, 113 et suiv.).

Dans le groupe *nct*, *c* était tombé en latin vulgaire. Quelques exemples de ce phénomène ont été signalés plus haut (§ 16). Les

formes sans *c* sont celles qui ont pénétré dans toutes les langues romanes : dr. *sînt*, mr. *sǫntu*, ir. *sǫnt* (it. *santo*, fr. *saint*, esp., port. *santo*) = *sanctus*. Comp. *santa*, *C. I. L.* XIII, 1855, *santissimae*, X, 3395, 6477.

Voir spécialement pour la réduction de *ct* à *tt*, *t*, Zimmermann, *Rhein. Mus.*, XLV, 493. — Th. Birt, *Rhein. Mus.*, LI, 101, conteste pour le latin la possibilité du passage de *nd* à *nn*. L'existence d'un **mannicare* en latin vulgaire nous semble cependant suffisamment prouvé par les formes romanes que nous avons citées. Cf. Parodi, *Studj ital. di fil. class.*, I, 428. — Voir à propos de **albinus, balneum*, Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 477 ; Hasdeu, *Etym. magnum*, II, 1205 ; III, 2343. — Sur *cl* = *tl*, v. G. Flecchia, *Atti dell' Acc. di Torino*, VI, 538-553. — Sur la prononciation de *gn*, v. E. Parodi, *Arch. glott.*, suppl. I, 4 et suiv., où l'on trouvera résumées les différentes opinions émises à ce propos. Cf. Niedermann, *Ueber* e *und* i *im Lat.*, 40.

55. *Consonne finales*. C'est un fait connu depuis longtemps que l'*m* finale était tombée de bonne heure en latin. Déjà l'inscription du tombeau des Scipions contient des formes comme *oino*, *duonoro*. La métrique latine nous enseigne, d'autre part, que la dernière syllabe d'un mot finissant par *m* se contractait avec la syllabe initiale du mot suivant quand celle-ci commençait par une voyelle ou par *h*. Des textes écrits dans une langue plus ou moins populaire et qui datent d'une époque plus récente contiennent des cas de *m* finale omise même devant un mot commençant par une consonne ; comp. *umbra(m) levem*, dans une inscription funéraire en vers du *C. I. L.* VI, 1951. Sous l'Empire, la chute de *m* apparaît de plus en plus souvent dans les inscriptions, et les exemples que nous avons donnés plus haut (§ 16) sont suffisants pour montrer la fréquence de ce phénomène.

Dans un seul cas l'*m* finale s'est conservée en latin vulgaire et peut être poursuivie jusqu'en roman. C'est dans les mots monosyllabes, où *m* était immédiatement précédée de la voyelle accentuée et était par conséquent moins exposée à disparaître. Dans ces conditions se trouvaient *quem*, *rem*, *spem*, dont les représentants romans ont conservé l'*m*, en le faisant passer à *n* : esp. *quien* (le dr. *cine* est douteux et ne peut rien prouver

quant à la phonétique de l'*m*); fr. *rien*; it. *spene*. Un mot comme *iam* devait apparaître en latin vulgaire tantôt avec *m* tantôt sans *m*, selon la place qu'il occupait dans la phrase. En position tonique, on avait *iam*; en position atone, *ia*.

L'histoire de l'*s* finale n'est pas encore suffisamment connue. Si nous examinons à cet égard les textes latins, nous découvrons des contradictions et des incohérences qu'il n'est pas toujours facile d'éclaircir. Dans les plus anciens monuments poétiques latins, la dernière syllabe d'un mot terminé par *s* ne compte pas pour une longue devant un mot commençant par une consonne. Plus tard et spécialement à l'époque de Cicéron, les faits ne se présentent plus de la même manière, puisque l'*s* finale apparaît à cette époque avec la valeur d'une consonne capable d'allonger la voyelle précédente. Pour expliquer cet état des choses, on a émis l'hypothèse que l'*s* était presque tombée au temps des Scipions et qu'une mode la ranima à l'époque de Cicéron. Quant à cette restauration de l'*s* au Iᵉʳ siècle avant notre ère, quelques philologues l'ont expliquée par une influence de la langue et de la littérature grecques.

Il résulterait de ces faits que l'*s* finale s'était assourdie dès une époque ancienne dans le parler du peuple. Toutefois, une telle conclusion est infirmée par d'autres considérations, et la comparaison des langues romanes montre que les choses n'étaient pas aussi simples en réalité. Si l'*s* finale ne se retrouve pas en roumain et en italien, elle reparaît en sarde, en français, etc., de sorte qu'on est en droit de douter que cette consonne ait disparu de la prononciation latine dès une époque aussi ancienne que celle qui est admise par quelques romanistes. Que l'*s* française soit due à l'influence de la littérature latine sur le parler du peuple, comme on l'a dit parfois, c'est une affirmation des plus risquées. Il y a donc des raisons puissantes pour croire que l'*s* latine n'avait pas cessé d'être prononcée, à la finale, jusqu'assez tard. Cela résulte aussi de l'étude des emprunts faits au latin par les langues germaniques, qui ont conservé l'*s* finale. On peut néanmoins admettre qu'aux premiers siècles après J.-C. l'*s* n'était plus aussi fortement articulée qu'auparavant. Au IIᵉ siècle, au moment de la conquête de

la Dacie, la disparition de l'*s* finale devait être dans une phase bien avancée. Les nombreux exemples de la chute de *s* qu'on trouve à cette époque laissent voir cet état phonétique (§ 16).

La disparition de *s* dut se produire bien lentement, et il faut certainement distinguer plusieurs périodes dans son histoire. Le maintien ou la chute de cette consonne devait dépendre, à l'origine, de la place qu'elle occupait dans la phrase. Devant un mot commençant par une consonne, l'*s* était plus exposée à tomber, et c'est sans doute dans cette position qu'elle disparut d'abord ; plus tard, le même phénomène eut lieu aussi devant une voyelle. Quant à la nature des mots, il faut faire la même distinction que plus haut, à l'étude de *m* : dans les monosyllabes l'*s* persista plus longtemps que dans les polysyllabes.

T final apparaît souvent confondu dans les inscriptions avec *d* (§ 16), ce qui montre son affaiblissement dans la prononciation. Les exemples de la chute de *t* sont fréquents dans les inscriptions de Pompéi, mais bien plus rares dans les monuments épigraphiques d'autres régions. Une forme qui apparaît souvent sans *t* et qui doit être placée comme telle à la base de toutes les langues romanes est *pos* = *post* (§ 16 ; cf. Neue-Wagener, *Lat. Formenlehre*, II, 285). On se demande cependant si on a véritablement affaire ici à la chute de *t* ou s'il ne faut pas plutôt considérer *pos* comme la forme primitive de *post*, qui n'est, comme on l'admet généralement aujourd'hui, qu'un composé de *pos* et de *te*.

Le groupe *nt*, sauf dans les monosyllabes, apparaît réduit quelquefois à *n* dans les inscriptions (§ 16). Il faut toutefois admettre que devant un mot commençant par une consonne *nt* était resté intact.

Voir sur toutes ces questions, E. Seelmann, *Ausspr. d. lat.*, 353 ; G. Gröber, *Comment. Wölffl.*, 171 ; M. Hammer, *Die loc. Verbreitung rom. Lautwandl.*, 19 ; Leo, *Plaut. Forsch.*, 224 ; L. Havet, *L's latine caduque*, dans les *Études rom. dédiées à G. Paris*, 1891, 303 et suiv. ; F. Kluge, *Zeitschr. für rom. Phil.*, XVII, 559 ; E. Diehl, *De* m *finali epigraphica*, Leipzig, 1898. Cf. en outre G. Mohl, *Intr. à la chron. du lat. vulg.*, 177, 220, 274 et suiv., qui croit que déjà au IIIe siècle avant J.-C. la chute de l'*s* finale était un fait accompli en Italie, ce que nous ne saurions admettre.

56. Nous étudierons dans ce paragraphe quelques particularités d'un caractère plus général, comme l'*assimilation*, la *dissimilation*, la *métathèse*, l'*insertion d'une consonne* et les changements survenus dans le consonnantisme de quelques mots par suite d'un phénomène d'*étymologie populaire*.

En dehors des cas d'assimilation qui s'est produite dans les groupes *mb*, *nd*, *ln*, *rs*, (*dr*), devenus *mm*, *nn*, *ss*, (*rr*), phénomène dont nous nous sommes occupé plus haut (§ 54), nous avons à signaler ici quelques exemples d'assimilation d'un autre genre, entre consonnes qui ne se trouvaient pas en contact l'une avec l'autre.

Dans le mot *forpex*, anciennement *forceps*, le *p* de la seconde syllabe passa à *f* sous l'influence assimilatrice de l'initiale. La forme assimilée *forfex* est celle du latin vulgaire et la seule qu'on rencontre en roman : dr. *foarfeci*, mr. *foarfikǫ* (rtr. *forsch*, it. *forbice*, nap. *fuorfece*, sarde *forfighe*, fr. *forces*, prov. *forsa*). *Forfex* fut adopté aussi par le latin classique, et Cassiodore (Keil, *Gr. lat.*, VII, 160-161) l'admet à côté de *forpex*, *forceps*, en établissant cependant des distinctions entre ces trois formes, basées sur des considérations étymologiques tout à fait arbitraires.

Les formes roumaines correspondantes de *aspectare*, dr. *aşteptare*, mr. *aşteptu*, ir. *aşteptǫ*, montrent une ressemblance frappante avec le frioul. *astitta*, sic. *astittari*, tarent. *astittare*, cal. *astettare*. Il semble bien qu'il faille partir de **astectare* pour qu'on puisse expliquer le *t* des mots romans cités. **Astectare* serait résulté de *aspectare* par suite d'un phénomène d'assimilation. On se demande toutefois si cette assimilation peut être considérée comme ancienne et si elle existait déjà en latin. Elle a pu tout aussi bien avoir eu lieu en roumain, indépendamment de l'italien.

Le vulgaire *daeda* = *taeda* qui est attesté dans le *Corp. gl. lat.*, II, 265, 496, et qui se trouve à la base du dr. *zadă*, mr. *dzadǫ* (sic. *deda*) est aussi peut-être à citer comme un cas d'assimilation. Il se peut cependant que le *t* initial de ce mot ait passé à *d* sous l'influence du grec δᾴς ; *taeda* aurait été altéré de cette façon dans les régions où le latin se trouvait en contact avec le grec.

Par la dissimilation de la première *l*, *ululare* est devenu **urulare* : dr. *urlare*, mr. *aurlu*, ir. *urlọ* (it. *urlar*, fr. *hurler*).

C'est aussi par dissimilation (*qu* — *qu* = *c* — *qu*) qu'il faut expliquer la forme vulgaire *cinque* qui se trouve, en même temps que *cinquaginta*, dans les inscriptions, *C. I. L.* V, 6191 ; X, 5939, 7172 (cf. *Éd. Diocl.*, 1, 28), et qui est représentée dans toutes les langues romanes : dr. *cinci*, mr. *tsints*, ir. *tŝintŝ* (rtr. *tschunc*, it. *cinque*, fr. *cinq*, prov. *cinc*, cat. *cinch*, esp., port. *cinco*). Le roumain *cinci* pourrait être aussi *quinque*, puisque nous savons que le sort de *que*, *qui* s'est confondu en roumain avec celui de *ce*, *ci*. Nous devons toutefois admettre pour le roumain le même point de départ que pour les autres idiomes romans.

Le roumain, d'accord avec la majorité des langues romanes, nous offre plusieurs exemples de métathèse qui doivent remonter bien haut et à l'égard desquels on est en droit de se demander s'ils n'existaient pas déjà en latin. Tels sont : **frimbia* = *fimbria* : dr. *frînghie* (fr. *frange*, prov. *fremna*) ; **plopus* = *populus*, *poplus* : dr. *plop* (it. *piopo*, cat. *clop*, esp. *chopo*, port. *choupo* ; alb. *pl'ep*). Les dr. *chiag*, *închiegare*, à côté des sardes log. *giagu*, *giagare*, supposent **cloagum*, **cloagare* = **coaglum*, **coaglare* (cf. alb. *kl'uar* = **clagarium*). Il n'est pas facile de décider si cette métathèse est bien ancienne ou s'il ne faut pas plutôt la considérer comme s'étant produite indépendamment en roumain et en sarde. Toutefois, si nous pensons que le domaine de **cloagum*, **cloagare* est assez restreint, et que le sarde montre aussi des formes qui se rattachent aux classiques *coagulum*, *coagulare* (log. *cagiu*, *caẓare*), il est plus naturel d'admettre la dernière hypothèse.

Le vulgaire *padulem* qui a remplacé le classique *paludem* (cf. Schuchardt, *Vokal.*, I, 29 ; III, 8) et qui a donné en dr. *pădure* (it. *padule*, sarde *paule*, a.-esp., a.-port. *paul* ; alb. *pül*) est souvent cité comme un cas de métathèse entre *d* et *l*. *Padulem* peut cependant être sorti de *paludem* par un changement de suffixe.

L'insertion d'une *m* s'était produite dans *strabus*, devenu en latin vulgaire *strambus*, qui est mentionné par Nonius comme la forme habituelle à son époque : strabones *sunt* strambi *quos*

nunc dicimus (éd. Müller, I, 37; cf. *Corp. gl.*, III, 181, 330; IV, 175 ; V, 331, 473, 506, etc...). En roman, *strambus* est seul représenté : dr. *strîmb* (it. *strambo*, prov. *estramp*, esp. *estrambosidad*, port. *estrambo*; comp. bret. *stram*, alb. *štrεmp*). L'insertion de la nasale dans ce mot n'a pas encore trouvé d'explication. Si *strambus* présentait seul cette particularité, on pourrait supposer qu'en qualité d'emprunt fait au grec (στραβός) il a été altéré dans la bouche des Romains qui ont entendu le β comme ββ, μβ. Ce serait un phénomène analogue à celui qui s'est passé en grec, où le *bb* des mots empruntés aux langues sémitiques a été rendu par μβ (cf. *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXXIII, 376; *Indog. Forsch.*, IV, 330 et suiv.). Mais *strambus* n'est pas isolé, puisque le même phénomène apparaît dans un mot tout à fait latin comme *labrusca* à côté duquel on trouve *lambrusca*, attesté dans un manuscrit de Virgile, *Ecl.*, V, 7 (cf. *Corp. gl.*, III, 542), et conservé en roman (it. *lambrusca*, etc.). Ou peut-être *lambrusca* a-t-il reçu son *m* d'un autre mot auquel il fut associé. Nous ne voyons pas toutefois quel aurait été ce mot.

Une forme intéressante du latin vulgaire et dont l'origine doit être cherchée dans une étymologie populaire est *gravulus* qui a donné en dr. *graur* (piém. *grol*, fr. *grolle*, prov. *graulo*). Elle est résultée de la confusion du classique *graculus* avec *ravus* ou *ravis*. Comme point de départ nous devons admettre *ravulus*, diminutif de *ravus* ou de *ravis*. Celui-ci reçut le *g* de *graculus* auquel il fut associé à cause de la ressemblance de sens qui les rapprochait l'un de l'autre. *Graulus* se trouve dans le *Corp. gl. lat.*, II, 35 (cf. J. Hessels, *An eighth-century Lat.-anglo-sax. Gloss.*, 1890, 28, 59, où l'on lit *garula*, *carula* qu'il faut corriger en *graula*).

Ligula était devenu dans le parler du peuple *lingula*, par une confusion avec *lingua*, *lingere*. La forme populaire se trouve chez Martial (XIV, 120) qui l'oppose au classique *ligula* : *Quamvis me ligulam dicant equitesque patresque, — Dicor ab indoctis lingula grammaticis*. Cf. *Corp. gloss.*, VI, 648. Le seul représentant de *lingula* est le dr. *lingură*.

C'est aussi par une étymologie populaire que *presbyter* fut remplacé en latin vulgaire par *prebiter*. Comp. *previter*, *C. I. L.* X,

6635, *prebeteri*, Rossi, *Inscript. christ. urbis Romae*, I, 731. Cf. Schuchardt, *Vok.*, II, 355. La première syllabe de ce mot fut confondue avec *prae*, par le fait qu'on le prit pour un mot composé. Il se peut même que *presbyter* ait été identifié avec *praebitor*. On ne trouve aucune trace de *s* ni dans le dr. *preot*, mr. *preftu*, ir. *prewt*, ni dans l'it. *prete*.

Le dr. *nuntă*, mr. *numptǫ*, ir. *nuntsẹ*, de même que le sarde *nuntas*, montrent la contamination de *nuptiae* (*nupta*) avec *nuntiare*. Cette étymologie populaire peut être ancienne en latin, mais il est tout aussi probable que nous ayons affaire dans ce cas à une rencontre fortuite entre le roumain et le sarde.

Voir à propos de *forfex*, C. Brandis, *De aspiratione latina*, diss. Bonn, 1881, 32 et suiv.; F. Solmsen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.*, XXXIV, 21. — Pour *asṭeptare*, v. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 469; A. Gaspary, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, X, 589; A. Candréa, *Rev. p. istorie*, VII, 72. — Sur *daeda*, v. Ov. Densusianu, *Romania*, XXVIII, 68-69. — Pour la métathèse de *l* dans **coaglum*, v. Ov. Densusianu, *Romania*, XXIX, 330. — Le changement de suffixe dans *paludem* = *padulem* est admis aussi par Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 580. — Les rapports de *strambus* avec *strabus* sont étudiés par Löwe, *Prodromus Corp. gl. lat.*, 391 ; cf. E. Parodi, *Studj it. di fil. class.*, I, 433. — Cf. sur *gravulus*, Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, X, 172; *Krit. Jahresb. über die Fortschr. d. rom. Ph.*, II, 70. — Sur *lingula*, v. O. Keller, *Lat. Volksetym.*, 85 ; F. Skutsch, *Forsch. z. lat. Gramm.*, 1892, 18. — La chute de *s* dans *presbyter* est expliquée de la même manière par E. Schwan, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XIII, 581. — Cf. sur *nuntă*, Mohl, *Intr. à la chron. du lat. vulg.*, 262. G. Paris, *Romania*, X, 398, et Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, I, § 587 considèrent l'insertion de *n* dans ce mot comme un phénomène phonétique spontané.

MORPHOLOGIE

57. La morphologie du latin vulgaire est plus difficile à reconstituer que la phonétique. Les matériaux qui nous sont fournis à cet égard par les textes latins sont bien insuffisants, et même les auteurs qui ont écrit sous l'influence du parler du peuple ne nous ont transmis qu'un nombre restreint de particularités morphologiques d'origine populaire. Et cela se conçoit facile-

ment. Ceux qui écrivaient avaient toujours présentes dans la mémoire les formes qu'ils avaient apprises à l'école et s'efforçaient d'employer une langue aussi correcte que possible. Si, au point de vue phonétique, ils s'écartaient parfois du modèle classique et écrivaient, par exemple, *melum* au lieu de *malum* ou *cerbus* à la place de *cervus*, il était plus rare qu'ils introduisissent dans leur texte des formes grammaticales qui n'étaient pas classiques. Si l'on réfléchit, d'autre part, qu'il est en général plus difficile de corriger sa prononciation que d'apprendre les paradigmes de la déclinaison ou de la conjugaison imposés par la grammaire, on pourra comprendre aussi pourquoi, dans les monuments épigraphiques ou paléographiques, les particularités phonétiques du latin vulgaire nous ont été mieux conservées que les particularités morphologiques. Un graveur ou un copiste pouvait oublier que *vinea* était la forme classique, mais, pour peu qu'il connût la grammaire, il devait se rappeler que l'accusatif singulier était terminé en *-m*. En écrivant *vinea* pour *vineam*, il lui était plus facile de se rendre compte de son erreur et de la corriger, tandis qu'une forme *viniam* pouvait passer inaperçue par lui. Cela explique pourquoi il nous arrive de rencontrer plus souvent dans les textes latins *viniam* que *vinia*.

Si les monuments littéraires latins ne nous permettent pas de mieux connaître la morphologie du latin vulgaire, les données de la phonétique, telles que nous les avons exposées dans les paragraphes précédents, viennent nous aider indirectement dans ce travail. C'est, en effet, par l'étude de la phonétique qu'on peut reconstituer et expliquer plusieurs des particularités morphologiques qui caractérisaient le latin vulgaire. L'origine de la plupart des changements morphologiques qui se sont produits en latin doit être cherchée dans des transformations phonétiques. Nous verrons plus loin que le changement de genre de bon nombre de substantifs, aussi bien que les modifications qui se sont effectuées dans la déclinaison et dans la conjugaison latine trouvent leur explication dans des faits d'ordre phonétique.

1. Substantif.

58. *Genre.* Plusieurs substantifs de la IIe déclinaison apparaissent, comme on le sait, en latin classique tantôt comme masculins tantôt comme neutres. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, les écrivains emploient indiféremment *balteus* et *balteum*, *caseus* et *caseum*, *dorsus* et *dorsum*, *frenus* et *frenum*, *nasus* et *nasum*. Quelquefois, pour distinguer la forme masculine de la forme féminine, on leur assigne un sens différent, comme c'est le cas pour *cubitus*, *cubitum* à propos desquels un grammairien remarque que le premier signifie « coude », tandis que le second s'emploie comme terme de mesure, « aune » (Keil, *Gramm. lat.*, V, 574).

Cet emploi du masculin à côté du neutre devait faciliter, entre autres, la confusion de ces deux genres, qui se produisit sur une large échelle dans le latin vulgaire. Et, en effet, les textes qui nous ont conservé une langue plus ou moins influencée par le parler du peuple montrent combien cette confusion du neutre avec le masculin devait être fréquente dans le latin vulgaire. Un auteur comme Pétrone, par exemple, écrit plusieurs fois *fatus* pour *fatum*, 42, 5; 71, 11; 77, 3; il emploie de même *vinus* à la place de *vinum* 41, 12. Mais ce sont surtout les monuments épigraphiques qui nous fournissent de nombreux exemples de ce phénomène : *collegius* (*C. I. L.* X, 5928, 8108); *monimentus* (*C. I. L.* VI, 19319; *Not. degli scavi*, 1898, 25), *monumentum* (*hunc* —, *C. I. L.* X, 3717, 3750); et même un pluriel comme *membri* XIII, 1661. Cf. § 16; Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I, 529-540.

Ce n'est pas seulement pour les substantifs de la IIe déclinaison qu'on remarque cette confusion du neutre avec le masculin. La même particularité se rencontre aussi pour les substantifs de la IVe déclinaison, et il suffit de rappeler à ce propos que *cornus* pour *cornu* est employé par Varron, *Sat. Men.*, 131. Nous devons toutefois faire remarquer que les neutres appartenant à cette déclinaison s'étaient confondus dans le latin vulgaire avec ceux de la IIe déclinaison, de sorte qu'ils entrent à proprement parler dans la catégorie de ces derniers (comp. *cornum* chez

Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 174). La même observation s'applique aussi aux neutres en *-us* de la IIIe déclinaison. Ils s'assimilèrent très probablement d'abord aux formes de la IIe déclinaison, en se confondant ensuite avec les masculins; comp. *pectum* (*C. I. L.* XI, 3571 ; cf. Sittl, *Arch. f. lat. Lex.*, II, 561).

Toutes ces circonstances montrent que la confusion du neutre avec le masculin remonte bien haut dans l'histoire du latin vulgaire. Le même fait résulte aussi de l'étude des langues romanes où l'on ne trouve pas (au singulier) la moindre distinction entre les neutres et les masculins.

Ce qui dut surtout favoriser cette transformation morphologique ce fut l'amuïssement de l'*m* finale et plus tard celui de l'*s* (§ 55). Une fois que *monumentum* avait perdu son *m*, il ne pouvait plus être facilement distingué de *domnu*(*m*). D'autre part, dans les régions et à l'époque où *tempus* fut réduit à **tempu*, la distinction de genre entre celui-ci et *domnu*(*s*) ne pouvait plus être saisie par les illettrés.

Une autre circonstance, tout aussi importante, contribua à la disparition progressive des neutres. Ce fut la confusion de leur pluriel avec le singulier des féminins en *-a*. Les neutres employés le plus souvent au pluriel ou ceux qui avaient un sens collectif était surtout exposés à subir cette transformation. Dans ce cas se trouvaient des pluriels tels que *arma*, *folia*, *radia*, etc., qui furent facilement identifiés avec les féminins de la Ire déclinaison. On eut alors *arma*, *-ae*; *folia*, *-ae*; *radia*, *-ae*, qui sont effectivement attestés dans des monuments littéraires plus ou moins anciens (K. Georges, *Lex. Wortf.*, 68, 283, 587; cf. Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 347, 352; *Corp. gl. lat.*, VII, 180). Comp. dr. *armă*, mr. *armǫ*, ir. *ǫrmẹ* (it. *arma*, fr. *arme*, prov. *armas*, esp., port. *arma*) ; dr. *foaie*, ir. *fol'e* (it. *foglia*, fr. *feuille*, esp. *hoja*, port. *folha*); dr. *rază*, mr. *radzǫ* (Piazza Armerina *raja*, Sanfratello *reja*, fr. *raie*, prov., esp., port. *raya*). Les neutres vinrent de cette façon enrichir la liste des féminins.

En dehors des neutres, nous devons nous occuper aussi de quelques formes masculines et féminines qui donnent lieu à des remarques spéciales.

A la place du masculin *cadus*, nous devons admettre, dans le latin vulgaire, un féminin *cada* attesté dans le *Corpus gloss. lat.*, VI, 161 ; Hessels, *Lat.-agl.-sax. Gloss.*, 28, et auquel se rattache le dr. *cadă*.

Un changement de genre qui doit aussi remonter au latin vulgaire est celui qui s'était produit dans les noms de plantes de la IIe déclinaison *alnus*, *populus*, *ulmus*, etc. Tandis que dans le latin classique ces mots sont habituellement, comme on le sait, du genre féminin, plusieurs écrivains, influencés surtout par le parler populaire, les emploient comme masculins (K. Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 36, 540, 712). En roumain, tous ces substantifs, de même que *fagus*, *fraxinus*, sont masculins : dr. *anin* (cf. § 54), *fag*, *frasin*, *plop*, *ulm*. Il semble au contraire que les substantifs féminins de la IVe déclinaison, appartenant à la même catégorie de mots, se soient conservés bien plus longtemps comme tels. C'est du moins la conclusion qui résulte de l'étude des langues romanes occidentales où *ficus*, qui manque au roumain, s'est maintenu comme féminin dans plusieurs régions : sarde *figu*, sic., cal. *fiku*, etc., à côté de : it. *fico*, a.-fr. *fi*, prov. *fic*, esp. *higo*, masc. Un phénomène analogue se remarque d'ailleurs dans d'autres formes de la IVe déclinaison, dont le genre varie d'après les régions. Ainsi, *acus* se trouve comme masculin en roumain, dr. *ac*, mr. *aku*, ir. *ǫk*, it. *aco*, tandis qu'il est féminin en vegl. *agu*, sarde *agu*, arét. *ega*. Cet état des choses remonte cependant déjà au latin, où *acus* est tantôt masculin tantôt féminin (Georges, *l. c.*, 11). Il n'y a, en échange, aucune trace d'une hésitation pareille au substantif *manus* qui avait certainement conservé le genre féminin dans le latin vulgaire et qui se retrouve comme tel même en roumain, où l'on remarque surtout la confusion des féminins en *-us*, *-i*, *-us*, *-us* avec les masculins.

Arbor, du genre féminin chez les auteurs classiques, était devenu masculin dans le parler du peuple. Une inscription du *C. I. L.* XIII, 1780 nous donne : *duos arbores*, où le changement de genre est évident. Comp. en outre Antonin de Plaisance, *Itiner.*, 15 (éd. P. Geyer, 169) ; Anthimus, *De obs. cib.*, 86 ; Grégoire de Tours (chez M. Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*,

504). En roumain, de même qu'en italien, en français, etc., *arbor* est masculin : dr. *arbor*, mr. *arbure*, ir. *ǫrbure* (it. *albero*, fr. *arbre*, esp. *árbol*) ; seul le port. *arvor* fém. semble y faire exception, mais on le trouve aussi comme masculin dans les anciens textes.

Lac apparaît comme masculin (acc. *lactem*) chez Pétrone 71, 1 et quelques autres écrivains (Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 374). La forme masculine peut être placée à la base de toutes les langues romanes : dr., mr. *lapte*, ir. *lǫpte* (it. *latte*, fr. *lait*). Le sarde *lacte*, le cat. *llet* et l'esp. *leche* sont, il est vrai, féminins, mais ce changement de genre doit s'être produit dans chacune de ces langues, sans qu'on en connaisse d'ailleurs les raisons.

Le neutre *mare* doit aussi avoir changé son genre déjà en latin. Sous les formes *maris* et *marem* du *C. I. L.* V, 3014 ; X, 6430 (cf. § 16) se cache soit le féminin, soit le masculin. Comp. *qui maris, quae mare, in qua mare* dans l'*Itinér.* d'Ant. de Plaisance, 7, 10 (éd. P. Geyer, 163, 166, 197 ; cf. *Roman. Forschung.*, X, 882). En roman, *mare* est tantôt masculin tantôt féminin. A côté de : dr., mr. *mare*, ir. *mǫre*, fr. *mer*, fém., on a : a.-vén., esp. *mar* masc. et fém. Le féminin s'explique sans doute par l'influence de *terra*.

Vera pour *ver*, conservé dans l'a.-fr. *ver* et dans le prov. *ver*, est postulé par le dr. *vară*, mr. *veạrǫ*, ir. *vẹrẹ* (comp. alb. *verε*). Le composé *prima* + *vera* dont nous avons signalé plus haut (§ 16) un exemple se retrouve, en dehors du roumain, dr. *primăvară*, mr. *primǫveạrǫ*, ir. *primavẹrẹ*, en it. *primavera*, fr. *primevère*, cat., esp., port. *primavera*.

Voir sur la disparition du neutre E. Appel, *De genere neutro intereunte in lingua latina*, Erlangen, 1883 ; Meyer-Lübke, *Die Schicksale des lateinischen Neutrums im Romanischen*, Halle, 1883. Cf. H. Suchier, *Archiv f. lat. Lex.*, III, 161 ; Mohl, *Intr. à la chron. du lat. vulg.*, 198.

59. *Les déclinaisons*. Nous avons vu au paragraphe précédent comment quelques substantifs ont passé d'une déclinaison à une autre par suite d'un changement de genre. En dehors des cas mentionnés (*cornu-cornum-cornus, pectus-pectum, ver-vera*) nous

aurons à en relever d'autres, ayant en général une autre provenance.

Pour des raisons d'ordre phonétique ou morphologique des confusions nombreuses se produisirent dans le latin vulgaire entre les différentes classes de substantifs. Ces confusions eurent pour conséquence que plusieurs substantifs se fixèrent définitivement dans telle ou telle classe qui s'enrichit ainsi aux dépens des autres. Il en résulta que le système des déclinaisons se simplifia avec le temps et que la diversité de formes, par trop embarrassante, du latin écrit fut remplacée par une plus grande uniformité.

Les cinq déclinaisons classiques se réduisirent peu à peu à trois dans le latin populaire par suite des échanges qui s'étaient produits entre elles. Quant aux rapports de ce nouveau système de déclinaison avec celui du latin classique, ils peuvent être représentés de la manière suivante.

La première déclinaison du latin vulgaire se composait des formes de la même déclinaison du latin littéraire + les neutres plur. de la IIe et de la IVe déclinaisons et quelques féminins de la IVe et de la Ve déclinaisons. Parmi ces féminins se trouvait *socrus*, devenu *socra*, forme que nous rencontrons souvent dans les inscriptions (Georges, *Lex. Wortf.*, 645 ; *Arch. lat. Lex.*, VIII, 172) : dr. *soacră*, mr. *soakrǫ*, ir. *sokrẹ* (rtr. *söra*, it. *suocera*, cal. *sokra*, prov. *sogro*, cat. *sogra*, esp. *suegra*, port. *sogra*). *Nurus* semble au contraire avoir été employé en latin vulgaire tantôt sous la forme *norus* tantôt sous celle de la Ire déclinaison, *nora*. C'est du moins ce qui résulte du dr. *noru* à côté de l'it. *nuora*, etc. (cf. § 26). Quant aux féminins en *-ies* ils s'assimilèrent à la Ire déclinaison plus tôt encore que les précédents. On trouve déjà chez les auteurs classiques *effigies* et *effigia*, *luxuries* et *luxuria*, *materies* et *materia*. Le latin vulgaire alla bien plus loin dans cette voie, puisqu'on y trouve aussi *facia* à la place de *facies* (*Anecd. Helvet.*, 131), *glacia* pour *glacies* et *scabia* pour *scabies* (*Corp. gl. lat.*, VI, 493 ; VII, 236) : dr. *faţă*, mr. *fatsǫ*, ir. *fǫtsẹ* (rtr. *fatscha*, it. *faccia*, fr. *face*, prov. *fassa*) ; dr. *ghiaţă*, mr. *gl̓etsu*, ir. *glǫtsẹ* (rtr. *glatscha*, it. *ghiaccia*, fr. *glace*, prov. *glassa*) ; dr. *zgaibă* (it. *scabbia*). Comp. le développement de

**caria, rabia, *sania* en italien, en français, etc. *Dies* semble aussi avoir été attiré dès une époque ancienne par les substantifs en *-a*, mais la forme de la ve déclinaison ne disparut pas complètement du langage populaire. Le dr., ir. *ʒi* et le mr. *dʒuǫ* peuvent représenter *dies* tout aussi bien que *dia*, mais l'it. *dia, di*, l'a.-fr. *die, di* montrent bien *dies-dia*. — Sur **siccita*, à côté de *siccitas*, voy. le paragraphe suivant.

La IIe déclinaison du latin vulgaire comprenait, en dehors des formes de la même déclinaison classique, les masculins et les neutres de la IVe déclinaison (comp. les génitifs *fructi, senati* = *fructus, senatus* qu'on trouve déjà chez les auteurs classiques ; Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 352). A la même classe s'assimilèrent les neutres en *-us* de la IIIe déclinaison et quelques féminins de la IVe déclinaison (*manus* et en partie *nurus*). Deux autres neutres de la IIIe déclinaison eurent le même sort. Ce furent *os* et *vas*. Les textes latins offrent, en effet, de nombreux exemples de *ossum* et *vasum* à la place de *os* et *vas* (Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 564, 572 ; cf. Heraeus, *Die Spr. d. Petronius*, 42 ; § 16). Comp. dr., mr., ir. *os* (rtr. *öss*, it. *osso*, fr., prov., cat. *os*, esp. *hueso*, port. *osso*) ; dr., mr. *vas*, ir. *vǫs* (it. *vaso*, prov., cat. *vas*, esp., port. *vaso*). Le passage de *vas* à la IIe déclinaison pouvait avoir lieu d'autant plus facilement que son génitif pl. était, en latin classique, *vasorum*. — Sur *capus* et *dolus* = *caput, dolor*, voy. le paragraphe suivant.

La IIIe déclinaison correspondait à la même déclinaison classique. Elle contenait les substantifs en *-es, -is, -or*, etc. du latin classique, auxquels vinrent s'ajouter avec le temps quelques mots de la ve déclinaison comme *fides, res* (*dies*).

Cf. Meyer-Lübke, *Grundr. d. rom. Ph.*, I, 369 ; *Gramm. d. rom. Spr.*, I, §§ 9, 29. — Sur les substantifs de la ve déclinaison passés à la Ire, v. spécialement, Pokrowskij, *Materialy dlja istor. gramm. lat. jez.* (*Mémoires de l'Univers. de Moscou*, 1899), 145 et suiv. — *Zgaibă* doit certainement être expliqué par *scabies*, quoique la présence de *g* à la place de *c* offre quelques difficultés. L'altération de *c* peut toutefois avoir eu lieu sous l'influence de l'alb. *ʒgebe*.

60. *Les cas*. Le nominatif singulier de la Ire déclinaison se confondit de bonne heure avec l'accusatif et l'ablatif. Lorsque

l'*m* finale ne fut plus prononcée, la distinction formelle entre ces trois cas dut forcément disparaître. Aux autres déclinaisons, le nominatif resta plus longtemps distinct de l'accusatif soit parce que l'*s* finale s'affaiblit plus tard que l'*m* (§ 55), soit parce que le thème du nominatif différait de celui de l'accusatif.

Au pluriel des substantifs en *-a* on remarque, dans les monuments épigraphiques, une certaine tendance à uniformiser le nominatif avec l'accusatif. D'après le modèle de *casa*, forme commune du nominatif et de l'accusatif sing., on commença à employer au pluriel *casas*, tant au nominatif qu'à l'accusatif. C'est du moins ce qui semble résulter de quelques formes telles que *libertas*, *filias* qu'on rencontre dans les inscriptions avec la valeur de nominatifs (§ 16 ; cf. Sittl, *Arch. f. lat. Lex.*, II, 565). Peut-être faut-il supposer que ces nominatifs en *-as* furent introduits dans le parler du peuple aussi sous l'influence des formes de la IIIe déclinaison. Puisqu'on avait d'un côté *sorte(m)* — *sortes* et de l'autre côté *casa(m)*, il n'y avait aucune difficulté à admettre aussi pour le pluriel de *casa* la forme *casas*, commune au nominatif et à l'accusatif. Quoi qu'il en soit, les nominatifs en *-as* restèrent isolés et n'arrivèrent pas à s'imposer sur toute l'étendue de la Romania, puisque le roumain montre bien, avec ses pluriels en *e* (*case*), que le nominatif en *-ae* resta en pleine vigueur dans le latin balkanique.

Une autre particularité du latin vulgaire c'est que des nominatifs sing. nouveaux furent forgés à la place ou à côté de ceux que nous connaissons en latin classique. Au lieu de *neptis* et en dehors de *nepta*, *neptia* nous devons admettre l'existence d'un nominatif *nepota*, tiré de l'accusatif masc. de la IIIe déclinaison *nepotem* : dr. *nepoată*, mr. *nipọate* (vén. *neboda*, lomb. *nevoda*, Erto *neoda*, prov., cat. *neboda*). *Nepota* nous a été transmis par les inscriptions, *C. I. L.* III, 3173 et, en outre, [NEPO]TABVS (*Not. degli scavi*, 1887, 187).

Les nominatifs en *-er* de la IIe déclinaison disparurent probablement du langage populaire, étant peu à peu remplacés par des formes en *-(e)rus*. D'après le modèle de l'accusatif et sous l'influence des formes en *-us*, les nominatifs *magister*, *puer*, *socer*,

etc., furent remplacés par *magistrus*, *puerus*, *socrus*. Ces deux derniers apparaissent plus d'une fois dans les textes (Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 570, 645) et *magistrus* se trouve, sous la forme μάγιστρος, dans les inscriptions transcrites en caractères grecs (Eckinger, *Die Orthogr. lat. Wört. in gr. Inschr.*, 130). Cf. plus haut *Alexandrus* (§ 16; *C. I. L.* III, p. 848), s'il ne faut pas peut-être y voir l'influence de l'orthographe grecque (Ἀλέξανδρος); en outre, *aprus* dans l'*App. Pr.*, 139; par contre, *arater* = *aratrum* (Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 530; cf. Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 43; Sittl, *Arch. f. lat. Lex.*, II, 559); et même *barbar* = *barbarus*, *hilar* = *hilarus* (Heraeus, *Die App. Probi*, 7).

Bien plus nombreux sont les changements qui s'étaient produits dans les nominatifs de la IIIe déclinaison.

En première ligne nous devons rappeler la substitution, dans les imparisyllabiques, du thème du génitif, etc. à celui du nominatif. De nombreux exemples de nominatifs refaits sur l'accusatif se rencontrent chez les auteurs classiques, et ce fait peut seul nous donner une idée de l'extension que ce phénomène devait avoir dans le latin parlé. *Bovis* pour *bos* est la forme habituelle de Pétrone (comp. Cassiodore, chez Keil, *Gr. lat.*, VII, 177), et Tite-Live, comme d'autres auteurs plus anciens d'ailleurs, emploie *carnis* à la place de *caro* (Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 165-166). Les grammairiens citent aussi plusieurs nominatifs pareils. *Calcis* = *calx*, *lendis*, *lentis* = *lens* sont mentionnés par Probus (Keil, *Gr. lat.*, IV, 20, 27); *fontis* = *fons* se trouve chez Consentius (*ibid.*, V, 395). C'est ici qu'il faut citer le *pectinis* de l'*App. Pr.*, 21 (cf. *Arch. f. lat. Lex.*, XI, 61) qui trouve un pendant dans *splenis* qui remplace *splen* dans plusieurs textes (*Arch. lat. Lex.*, VIII, 130). Sur d'autres formes telles que *frondis*, *glandis*, *lienis*, *lintris*, *mentis*, *salis*, *sortis*, *stirpis*, dont la plupart ont survécu en roumain, v. Neue-Wagener, *Formenl. d. lat. Spr.*, I, 135, 148, 153, 167. — Nous devons toutefois faire remarquer que le phénomène en question n'avait pas eu lieu dans les noms qui désignaient des personnes. On ne trouve aucune trace d'un nominatif **hominis* ou **hospitis* refait sur *hominem*, *hospitem*. *Homo*, *hospes*, etc. étant employés aussi au

vocatif, se conservèrent pendant toute la latinité. La même remarque s'applique aux imparisyllabiques désignant des choses et qui étaient accentués au nominatif autrement qu'à l'accusatif. Ce n'est qu'exceptionnellement et tout à fait tard qu'on trouve quelque chose comme *doloris*, où l'assimilation du nominatif à l'accusatif trahit un phénomène d'origine romane.

En dehors de ces mots nous devons en rappeler quelques autres dont le nominatif avait été modifié dans la langue du peuple.

Maris, *vera*, *ossum*, *vasum* ont déjà été étudiés aux paragraphes précédents.

A ce que nous avons dit au § 58 à propos de *lac* il faut ajouter que la forme habituelle du nominatif devait être en latin vulgaire *lactis* (*lacte*). Cf. C. Wagener, *Neue philol. Rundschau*, 1899, 73.

Restent encore les substantifs suivants dont le nominatif fut changé pour des raisons différentes de celles que nous avons étudiées jusqu'ici.

Serpens était devenu, après la chute de *n* devant *s* (§ 47), **serpes*. Celui-ci donna même naissance à un accusatif **serpem*, comme *vulpes* — *vulpem* : dr. *șarpe*, mr. *šarpe*, ir. *šǫrpe* (rtr. *serp*, it. *serpe*, prov., cat. *serp*, esp. *sierpe*, port. *serpe*). Le classique *serpentem* se retrouve cependant dans le fr. *serpent*, etc.

A côté de *fulgur* on avait *fulger* : dr. *fulger* (a.-fr. *fuildre*, prov. *folzer*, mais it. *folgore*). Comp. *Iovi fulgeratoris*, *C. I. L.* VI, 377, *fulgero*, etc. dans les notes tironiennes (Schmitz, *Not. tir.*, LXXII ; cf. *Arch. lat. Lex.*, VIII, 243) et dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 474. *Fulger* trouve un pendant dans *auger* (Georges, *Lex. lat. Wortf.*, 82) et dans *gutter* (Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 175 ; cf. Heraeus, *Die Spr. d. Petronius*, 5).

Cinus pour *cinis* doit être relativement récent. Il ne se rencontre que dans le dr. *cenușă*, mr. *tšenušǫ*, ir. *tšerușe* et dans le corse *čanuğa* = **cinusia* (it. *cinigia*, esp. *ceniza*, etc. = **cinisia*). Sa présence dans quelques manuscrits de la Bible (*Arch. f. lat. Lex.*, I, 76), dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 212, et chez Théod. Priscien, *Euporiston* (éd. Rose, *index*) montre toutefois qu'il était assez répandu dans le latin vulgaire. Ce nouveau

nominatif s'explique par l'influence de *genus*. D'après *cineris-generis*, on a eu *cinus-genus*.

Caput commença, à partir d'une certaine époque, à être remplacé par *capus* ou *capum*. Tandis que le sarde *kabudu, kabidu* et l'andalous *kabo* semblent reposer sur le classique *caput*, le fr. *chief* et le prov. *cap* exigent *capum*, qu'il faut probablement placer aussi à la base du roumain *cap*, mr. *kap*, ir. *kọp* et de l'it. *capo*, quoique ceux-ci pourraient représenter phonétiquement tout aussi bien *caput*. *Capus* se trouve dans une inscription du VI[e] ou du VII[e] siècle (F. Kraus, *Die christl. Inschr. der Rheinl.*, I, 153; cf. *Mitth. d. Arch. Inst.*, IX, 92).

A côté de *dolor* le latin vulgaire connaissait un nominatif *dolus* qui est effectivement attesté dans les inscriptions, *C. I. L.* V, 1638; X, 4510; XIII, 905 (cf. § 16; *Corp. gl. lat.*, VI, 363); comp. *dolose* = *dolenter* (*C. I. L.* XII, 1939) : dr., mr. *dor* (la même forme en a.-gén.). *Dolorem* ne disparut cependant pas devant cette nouvelle forme; il reparaît dans l'a.-roum. *duroare* (it. *dolore*, fr. *douleur*, etc.).

Une forme double, au nominatif, doit être admise aussi pour *siccitas*. On trouve, en effet, sur presque toute l'étendue du domaine roman des substantifs qui ne sauraient être expliqués que par **siccita* : dr. *secetă* (eng. *sĕgda*, lomb. *secea*, gén. *sessia*, nap. *sĕččeta*, fr. dial. *seitia*, *sotie*, à côté de l'esp. *sequedad*). **Siccita-siccitas* sont parallèles à *iuventa-iuventas* qui apparaissent en latin classique l'un à côté de l'autre et qui servirent de modèle aussi à la formation du doublet **tempesta-tempestas*, dont l'emploi en latin est confirmé par l'it. *tempesta*, fr. *tempête*, à côté de l'it. *tempestade*, esp. *tempestad*, etc.

Pour l'étude de l'accusatif nous avons à relever en dehors de **serpem*, mentionné plus haut, quelques autres formes.

Famem se croisait en latin vulgaire avec **faminem* : dr. *foame*, mr. *fọame*, ir. *fome* (eng. *fom*, it. *fame*, fr. *faim*, port. *fome*) — sarde *famine*, gasc. *hami*, esp. *hambre*. Il semble même qu'il faille admettre une troisième forme **famitem*, comme *fomes—fomitem*, *limes—limitem* : dr. *foamete*.

De même, on trouve parallèlement :

Glandem — *glandinem* (*Corp. gl. lat.*, VI, 494) : dr. *ghindă*,

mr. *glindǫ*, ir. *gl'indẹ* (eng. *glanda*, it. *ghianda*, fr. *gland*) — esp. *landre*.

Lendem — lendinem (*Corp. gl. lat.*, V, 369, s. v. *lendina*; cf. Théod. Priscien, *Euporiston*, éd. Rose, *index*) : dr. *lindină*, mr. *lindinǫ*, ir. *lindirẹ* (it. *lendine*, fr. *lente*, esp. *liendre*, port. *lendea*) — wall. *lẽ*, savoy. *le*. Il semble même qu'on ait connu la flexion **lenditem* (A. Thomas, *Romania*, XXV, 82).

Vermem — verminem : dr. *verme* (eng. *verm*, it. *verme*, fr. *ver*) — it. *vermine*, mil. *vermene*, etc.

Sanguen est employé en latin classique à côté de *sanguinem*. Mais en dehors de ces deux formes quelques textes offrent aussi *sanguem* (Georges, *Lex. Wortf.*, 614). De ce dernier ou de *sanguen* dérivent : dr. *sînge*, mr. *sundze*, ir. *sǫnze* (eng. *soung*, it. *sangue*, fr. *sang*, etc.) ; de *sanguinem* : it. *sanguine*, log. *sambene*, esp. *sangre* (port. *sangue* ?).

Peponem (it. *popone*) a été remplacé en roumain par **pepinem* : dr. *pepene*, mr. *pẹapine* (alb. *pjepər*). Cette flexion ne fut pas connue seulement au latin balkanique : *melonis i. e. pepenus* (*Corp. gl.*, III, 592) ; comp. *turbonem — turbinem* (Neue-Wagener, *Formenl.*, I, 164) ; *capitonem* — **capitinem* : it. *cavedone — cavedine*, fr. *chevêne*, prov. *cabede* (A. Thomas, *Romania*, XXIV, 583).

Nous devons rappeler enfin une forme intéressante du cas oblique des substantifs en *-a* désignant des personnes. On constate, en effet, à partir d'une certaine époque, la tendance à remplacer les gén.-dat.-acc. *-ae*, *-am* par *-anis*, *-ani*, *-anem* : *mamani*, *tatani* = *mammae*, *tatae* dans deux inscriptions du IIIe siècle après J.-C. (*C. I. L.* X, 2965, 3646) ; *barbane* = *barbanem* de *barba*, avec le sens de « oncle » (IX, 6402) ; de même *scribanem*, etc. dans des textes du moyen âge (Sittl, *Arch. f. lat. Lex.*, II, 580). C'est cette flexion qui se reflète dans les dr. *tătîne*, *mămîne*, d'après le modèle desquels on a fait aussi *frățîne*. Dans les autres langues romanes, cette nouvelle forme d'accusatif est encore mieux représentée qu'en roumain et elle a laissé de nombreuses traces dans la déclinaison des féminins, surtout en français et en rhétoroman : it. *barbano*, *scrivano*, *mammana*, *puttana* (comp. de nombreuses formes dialectales analogues, *Studj di fil. rom.*, VII, 186) ; rtr. *mutańs*, *omańs*,

surańs, etc.; a.-fr. *antain*, *nonnain*, *putain* et plusieurs noms propres *Bertain*, *Evain*, etc.; esp. *escribano*.

L'origine de cette flexion doit être cherchée dans une confusion des substantifs masculins en *-a* avec ceux de la IIIe déclinaison en *-o*, *-onem*. D'après *baro*, *-onem*, *latro -onem*, on déclina *tata*, *-anem*, *scriba*, *-anem*. Une fois que *tata*, etc. reçut cette flexion, il n'y avait aucun obstacle à ce que les féminins désignant des noms de parenté suivissent le même chemin. On eut alors *mammanem*, *amitanem*, etc. Plus tard et dans quelques régions, comme en Gaule, les noms propres féminins partagèrent le même sort et *Evam* céda la place à **Evanem*.

Meyer-Lübke, *Grundriss der rom. Phil.*, I, 369-371; *Rom. Gramm.*, I, §§ 4, 13-17. — A propos des nominatifs pl. de la Ire déclinaison, Mohl remarque : « La flexion *-as* au nominatif était devenue la forme normale dans le latin vulgaire de la République », *Introd. à la chron. du lat.*, 208. Une telle opinion ne peut nullement être admise, puisqu'elle n'explique pas les formes du pluriel en roumain, où l'on a, comme nous avons remarqué plus haut, la finale *-e* qui ne peut correspondre qu'au classique *-ae*. — Le même auteur admet (*l. c.*, 185) que le nom. sing. des masc. de la IIe déclinaison étaient en *-o* et non en *-us*, dans le latin vulgaire : « Les flexions romanes sans *-s* finale continuent directement *sans solution de continuité* les flexions correspondantes de l'ancienne rusticitas du Latium et du latin archaïque. » Si le latin archaïque présente des nominatifs sans *-s* et si la même particularité se rencontre parfois dans les inscriptions de l'époque impériale, faut-il pour cela conclure à la non-existence dans le latin vulgaire d'une flexion aussi caractéristique que celle des nominatifs en *-us*? D'autre part, malgré les affirmations de Mohl, le nominatif en *-o* ne peut guère expliquer les formes qu'on rencontre dans une partie du domaine roman et spécialemeut là où l'on trouve une distinction bien marquée entre l'*o* et l'*u* finaux. Cf. aussi Kluge, *Zeits. rom. Phil.*, XVII, 559. — Le corse *čanuğa* ne prouverait rien, d'après Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXIII, 470, quant à l'existence d'un vulgaire **cinusia*, puisqu'il peut avoir été refait sur *bruğa*. La forme *cinus* des textes que nous avons cités plus haut est cependant suffisante pour confirmer l'emploi de *cinus* en dehors du latin de la péninsule balkanique. — Sur *capus*, v. spécialement Meyer-Lübke, *Rom. Gramm.*, II, § 9; Ascoli, *Arch. glott.*, XI, 434; Mohl, *Les orig. rom.*, I, 28. — *Dolus* = *dolor*, cf. Mohl, *Introd. à la chron.*, 201. — *Siccita*, cf. *Arch. glott.*, VIII, 388; XII, 431. — Pour *glans*, *lens*, etc., v. Ascoli, *Arch. glott.*, IV, 398 et suiv. — Le dr.

salcă reposerait, d'après Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, § 17, sur **salica* pour *salix* (comp. *fulix—fulica*). L'existence de *salce* à côté de *salcă* nous force cependant à considérer *salix* comme la seule forme connue au latin balkanique. *Salcă* est sûrement récent et une formation roumaine, comme *falcă*, *foarfecă* que Meyer-Lübke explique très bien (*ibid.*, § 50) par *urzică*. Une forme latine **falca*, admise par Körting, *Wörterb.*, 3111, est donc inutile. C'est de la même manière que nous envisageons *nucă* à la base duquel G. Meyer (*Das Wortverzeichn. des Kavaliottis*, n° 382) place à tort **nuca*. Nous doutons de même qu'on ait connu dans le latin général de la Romania un acc. **rovem* pour *rorem*, *ros*, admis par G. Meyer (*ibid.*, n° 941). — Les accusatifs en *-anem* ont été étudiés dernièrement par G. Paris dans un article, encore inachevé, *Sur les accusatifs en* -ain (*Romania*, XXIII, 321 et suiv.). L'auteur s'occupe ici surtout des féminins en *-ain* du français et remarque que « le phénomène en question se présente déjà dans le latin vulgaire antérieurement à toutes influences germaniques ». On sait en effet que les accusatifs en *-ain* ont été considérés par quelques philologues comme d'origine germanique; G. Paris réfute à juste titre cette explication. Cf. aussi en dernier lieu G. Körting, *Der Formenbau des franz. Nomens*, Paderborn, 1898, 223-229.

2. Adjectif.

61. *Genre et déclinaison.* Les adjectifs latins se divisent, comme on sait, en trois classes, d'après le nombre des terminaisons qu'ils présentent aux trois genres : 1° adjectifs à trois terminaisons (*-us*, *-a*, *-um*; *-er*, *-a*, *-um*; *-ur*, *-a*, *-um*; *-er*, *-is*, *-e*); 2° adjectifs à deux terminaisons (*-is*, *-e*); 3° adjectifs à une seule terminaison. La première et la deuxième classe se confondirent souvent en latin, et plusieurs adjectifs apparaissent sous une forme double, tantôt avec *-us*, *-a*, *-um*, tantôt avec *-is*, *-e*. A côté de *acclivis* on trouve *acclivus*; de même *declivis* et *declivus*, *proclivis* et *proclivus*, *effrenis* et *effrenus*, *exanimis* et *exanimus*, *imbecillis* et *imbecillus*, etc. (Neue-Wagener, *Formenlehre*, II, 149 et suiv.). Cette hésitation entre les formes avec *-us* et celles avec *-is* devait être plus fréquente encore en latin vulgaire. Et, en effet, tandis que *tristis* est la seule forme connue aux auteurs classiques, le latin vulgaire avait *tristus*, qui est attesté dans l'*App. Probi*, 56 (*tristis non tristus*) et dans une inscription (*trista* : Rossi, *Inscr. christ.*, I, 841). Comp. dr.

trist (rtr. *trist*, it. *tristo*, fr. *triste*, prov., cat. *trist*). Il semble de même qu'on doive admettre **lenus* à côté de *lenis* : dr. *lin* (it. *leno*). Peut-être faut-il mettre dans la même catégorie *agilis*, représenté en dr. par *ager* qui semble reposer sur **agilus*.

Quant à la formation des cas, les remarques que nous avons faites à propos des substantifs s'appliquent aussi aux adjectifs. Les nominatifs en *-er* furent refaits sur l'accusatif : *asper* devint *asperus*, *asprus*. Comp. *teter non tetrus* (*App. Probi*, 138; Probus, *Instit.*; Keil. *Gr. lat.*, IV, 59); en outre, *acrus*, (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 161), *glabrus*, *macerus*, *miserus*, *rubrus*, *sacrus* (Georges, *Lex. Wortf.*, 302, 399, 428, 605, 607), desquels on peut rapprocher le nom propre Νέγρος des inscriptions écrites en lettres grecques (Eckinger, *Die Orthogr. lat. Wörter in gr. Inschr.*, 130). — Le nominatif sing. des imparisyllabiques fut aussi assimilé à l'accusatif et aux autres cas.

Cf. K. M. Nyrop, *Adjekt. Kænsbænjning i de rom. Sprog*, 1886, 69, 161.

62. *Comparaison*. Les comparatifs et les superlatifs en *-ior*, *-issimus* étaient devenus de plus en plus rares en latin vulgaire. Pour exprimer les degrés de comparaison, le langage populaire se servait surtout d'une périphrase formée à l'aide des adverbes *magis*, *plus*, *maxime*, etc., procédé dont on trouve quelques traces chez les écrivains classiques et qui se retrouve dans toutes les langues romanes. Comme ce phénomène touche plutôt à la syntaxe, nous y reviendrons quand nous étudierons cette partie de la grammaire du latin vulgaire. Cf. § 84.

3. Noms de nombre.

63. L'étude de cette catégorie grammaticale ne donne lieu qu'à quelques menues observations.

Nous avons déjà relevé aux §§ 18, 38, 50, 56 les modifications qu'avaient subies *quattuor*, *quinque*, *viginti* et *triginta*. Il nous reste à rappeler que le masculin de *duo* était devenu *dui* en latin vulgaire, forme qu'on rencontre chez le scholiaste Porphyrion (IIIe siècle; *Arch. f. lat. Lex.*, IX, 558; comp. le neutre *dua* des inscriptions, Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 277)

et que la forme *ambo* du latin vulgaire avait été remplacée par **ambi* (*ambae, ambo*) à côté duquel on employait aussi le composé **ambidui*, etc. Cf. §§ 54; 77.

4. Pronoms.

64. *Personnels.* Nous avons déjà montré au § 50 que *ego* s'était réduit à **eo* en latin vulgaire. On a vu d'autre part, au § 22, que les datifs roumains *mie, ție* ne sont pas faciles à expliquer par *mĭhi, tĭbi*, à cause du traitement de l'*i* de la première syllabe. Pour l'étude du datif il y a lieu en outre de rappeler que le latin vulgaire connaissait la forme contractée *mi* (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 349) et peut-être aussi **ti*, refait sur le précédent. Au pluriel, à côté de *nobīs, vobīs* il faut admettre **nobĭs* et **vobĭs*. Les sardes *nois, vois* peuvent représenter tout aussi bien les formes avec *-bīs* que celles avec *-bĭs*, mais le dr. *nouă, vouă*, mr. *nao, vao*, et l'it. dialectal *bobe* conservé dans un document de 963 (comp. *vebe* parallèle à *mebe, sebe, tebe* dans le *Ritmo Cassinese*) attestent décidément **nobĭs, *vobĭs*. Le changement de quantité dans les finales de ces datifs doit être mis sur le compte des formes du singulier. *Mihĭ, tibĭ* amenèrent par analogie **nobĭs, *vobĭs*.

Comme pronom de la 3ᵉ personne le latin vulgaire avait le démonstratif *ille*. L'emploi de *ille* dans cette fonction remonte bien haut, puisqu'il est commun à toutes les langues romanes, excepté le sarde, où nous trouvons *ipse*. Les grammairiens confirment aussi cet emploi; ils citent *ille* à côté des formes classiques du pronom personnel. La déclinaison de ce pronom subit en latin vulgaire de profondes modifications dont on trouve quelques vestiges dans les monuments épigraphiques. Au masculin, le génitif était devenu *illuius*, le datif *illui* (*C. I. L.* X, 2564) : dr. *lui*, mr. *lui̯* (rtr., it., fr. *lui*); au féminin, on avait *illeius-illaeius* (*C. I. L.* VI, 14484) et *illaei-illei*, dr. *ei*, mr. *l'ei̯* (rtr., it., a.-fr. *lei*). Le classique *illī* se conserva cependant à côté des formes populaires : dr. *îi*, mr. *l'i* (rtr. *li*, it. *gli*, a.-fr. *li*). Le même changement avait eu lieu dans *ipse* : *ipsuius* (*C. I. L.* X, 5939), *ipseius* (*C. I. L.* III, 2240; cf. § 16). Comp.

queius, quaeius, quei (*C. I. L.* X, 3980, 5409, 8082). On a beaucoup discuté sur ces formes sans qu'on soit arrivé à une solution définitive au sujet de leur origine. Nous croyons toutefois que la genèse de ces génitifs-datifs doit être cherchée dans les circonstances suivantes. Comme le latin vulgaire tendait à uniformiser la déclinaison des pronoms avec celle des substantifs, il résulta qu'à côté du datif *illi*, commun au masculin et au féminin, on forgea avec le temps *illo* pour le masculin, *illae* pour le féminin, sur le modèle de la Ire et de la IIe déclinaisons. Ces datifs se trouvent effectivement dans les textes latins. *Illo* est attesté chez Apulée (Neue-Wagener, *Formenl. lat. Spr.*, II, 427) et *illae*, apparaît chez Caton (*De re rust.*, 153, 154) et plusieurs fois dans les inscriptions : *C. I. L.* IV, 1824; XIII, 1897; comp. *ipso-ipsae, isto-istae* chez Plaute et Apulée (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 398, 409). Ces datifs pouvaient être formés d'autant plus facilement que le nominatif féminin *illa* avait sûrement, en latin vulgaire, comme correspondant masculin **illus*; comp. *ipsus* qui est souvent attesté même dans des textes relativement récents, comme l'*App. Probi*, s'il est vrai qu'il faut y lire au n° 156 : *ipse non ipsus* (cf. Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 405). Après que *illo, illae* furent introduits dans la langue, d'autres influences analogiques devaient entrer en jeu. *Ille* ne pouvait rester isolé de *hic* et de *qui*, auxquels il était souvent associé dans la phrase. Or, les formes habituelles du datif de *hic* et de *qui* furent pendant longtemps *hoic* et *quoi*; elles étaient en usage même au Ier siècle de notre ère, comme il résulte du témoignage de Velius Longus (Keil, *Gr. lat.*, VII, 76; cf. Neue-Wagener, *l. c.*, 415, 453). Il en résulta que *hoi(c)* et *quoi* influencèrent *illo*, en le transformant en **illoi*. En même temps, les génitifs *hoius, quoius* changèrent *illius* en **illoius*. Cette transformation fut probablement favorisée aussi par la circonstance qu'à côté de *ille* on avait *illic* qui, par une fausse étymologie, fut considéré comme composé de *ille* + *hic* et décliné comme ce dernier : **ill-hoius, *ill-hoi(c)*. Les changements survenus au masculin se répercutèrent sur le féminin. *Illo-*illoi* amena *illae-illaei*, et une fois que ce parallélisme existait au datif il fallait naturellement qu'il fût introduit aussi au génétif, d'où

**illoius — illaeius*. Plus tard, ce fut le tour de *ille* de réagir sur *qui*; on eut alors *queius*, *quei* d'après *illeius*, *illei*. Enfin, lorsque *hoius*, *hoic*, *quoius*, *quoi* passèrent à *huius*, *hui(c)*, *cuius*, *cui* (*hui*, *C. I. L.* IX, 5813), on eut aussi *illuius*, *illui*.

Sur **nobīs*, **vobīs*, cf. d'Ovidio, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XX, 523; *Archivio glott.*, IX, 56. Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, § 75, explique *nouă*, *vouă* par **no-ad*, **vo-ad*, mais l'it. *bobe* parle décidément contre une telle hypothèse. — *Illui*, *illaei* ont été étudiés dernièrement par G. Mohl dans une étude spéciale, *Románská dvojice* lui-lei (*Le couple roman* lui-lei), Prague, 1899, où sont résumées les différentes théories émises à ce propos. L'auteur n'arrive cependant pas à éclaircir l'origine de *illei* qui est certainement un des points les plus délicats de la question (cf. M. Roques, *Romania*, XXIX, 285). Contre l'explication que nous avons donnée on pourrait objecter qu'on ne trouve nulle part *illoius*, *illoi*. Cela peut toutefois se concevoir facilement. *Illu* apparaît dans les inscriptions à une époque où *huius*, *cuius* s'étaient déjà substitués à *hoius*, *quoius*.

65. *Possessifs*. Conformément à ce que nous avons dit au § 38, *tua*, *sua* étaient devenus en latin vulgaire *ta*, *sa* (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 371) : dr., mr. *ta*, *sa*, ir. *tẹ*, *sẹ* (it. dial., fr. prov. *ta*, *sa*). A la place de *vester* on avait *voster* : dr., mr., ir. *vostru* (it. *vostro*, fr. *vôtre*, esp. *vuestro*, etc.). Ce *voster* n'est pas le continuateur de l'archaïque *voster* qu'on trouve chez Plaute et dans les inscriptions anciennes (Neue-Wagener, *l. c.*, II, 370); il est une formation récente d'après *noster* (Solmsen, *Stud. z. lat. Lautgesch.*, 22). A la 3ᵉ personne, le parler du peuple connaissait, en dehors de *suus*, *illius* (*illuius*), *illorum* : dr. *lui*, *lor* (it. *loro*, fr. *leur*, etc.). Comp. *Arch. f. lat. Lex.*, II, 40; VIII, 555.

A remarquer la forme *seo* = *suo* du *C. I. L.* XII, 5692, 9. Si ce n'est pas une faute amenée par le mot qui précède, *deo* (*deo cum marito seo*), il faut y voir la tendance à assimiler la 3ᵉ pers. à la 1ʳᵉ. Les dr. *tău*, *său* pourraient représenter **teus*, *seus* (comp. it. dial. *tio*, *sio*), mais il resterait à expliquer l'*ă* (au lieu de *ie*) = *ĕ*.

66. *Démonstratifs*. Pour des raisons phonétiques et syntactiques *is* et *hic* avaient perdu de leur vitalité en latin vulgaire. *Ille*, *iste* et *ipse* élargirent au contraire leur domaine et se conservèrent pendant toute la latinité tantôt comme simples, tan-

tôt comme composés (§ 85). Le premier prit, comme nous avons vu, la fonction de pronom pers. (et plus tard celle d'article), le second et le troisième persistèrent comme démonstratifs : dr. *ăst, îns*, mr. *estu, nọs* (a.-it. *esto*, it. mod. *esso*, a.-fr. *ist*, prov. *est, eis*, esp., port. *este, ese*, a.-esp. *eje*). — Les composés de *ille, iste* seront étudiés au § 78.

67. *Relatifs et interrogatifs*. *Qui* et *quis* s'étaient confondus en latin vulgaire. En outre, *qui* s'était substitué au féminin *quae* (§ 16). On avait ainsi au sing. des trois genres : *qui, cuius* (*queius*), *cui, que(m)* m. et f. ; *quid* n.

68. *Indéfinis*. Plusieurs pronoms indéfinis du latin classique étaient devenus tout à fait rares ou avaient complètement disparu du langage populaire. Quelques-uns d'entre eux furent remplacés, dès l'époque latine, par des adjectifs (comp. *certus* : it. *certo*, fr. *certain*) ou par des composés nouveaux (cf. § 78). *Omnis* avait presque complètement disparu à cause de la concurrence que lui faisait *totus* (§ 86).

5. Verbe.

69. Parmi les modifications qui s'étaient produites en latin vulgaire dans la conjugaison nous devons rappeler en première ligne la disparition progressive des formes passives. Seul le participe passé se conserva pendant toute la latinité et servit, en composition avec les auxiliaires *sum* et *fio*, à former le système de la conjugaison passive du roman. L'emploi des formes réfléchies pour rendre le passif doit remonter assez haut (comp. *se sanare* = *sanari* dans la *Mulomedicina Chironis*, Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.*, X, 423 ; cf. IV, 262 ; VIII, 479).

En même temps, les verbes déponents se confondirent peu à peu avec les verbes actifs. Les écrivains latins nous fournissent plusieurs exemples de l'emploi de la forme déponente à côté de la forme active d'un même verbe ; *frustrari* et *frustrare*, *irasci* et *irascere* (Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 13 et suiv.). Dans le langage populaire les déponents devinrent de plus en plus rares et cédèrent finalement la place aux formes actives. Comp. *morire*,

ordire, patire = *mori, ordiri, pati* (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 72, 76, 247) : dr. *murire*, mr. *mor*, ir. *muri* (rtr. *morir*, it. *morire*, fr. *mourir*, etc.) ; dr. *urzire* (it. *ordire*, fr. *ourdir*, esp., port. *urdir*); dr. *pățire*, mr. *patu*, *pǫtsesku* (ir. *pati*) ; it. *patire*, fr. *pâtir*.

70. *Changement de conjugaison*. Pour des raisons phonétiques et par suite de rapprochements analogiques plusieurs verbes passèrent en latin vulgaire d'une conjugaison à une autre. Nous citerons ici les formes qui subsistent en roumain.

II[e] conj. lat. cl. = III[e] conj. lat. vulg. *Augĕre* = *augēre* (Rönsch, *Collect. phil.*, 225 ; Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 264) : dr. (*ad*)*augere*, mr. (*ad*)*avgu*. **Ardĕre* = *ardēre* : dr. *ardere*, mr. *ardu*, ir. *ǫrde* (it. *ardere*, mais a.-fr. *ardoir*). *Mulgĕre* = *mulgēre* (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 270) : dr. *mulgere*, mr. *mulgu* (prov. *molser*, a.-esp., *mulger*). *Respondĕre* = *respondēre* (*ibid.*, 272 ; *Corp. gl.*, VII, 203) : dr. *răspundere* (it. *rispondere*, fr. *répondre*, esp., port. *responder*). *Ridĕre* = *ridēre* (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 271) : dr. *rîdere*, mr. *arụd* (it. *ridere*, fr. *rire*, esp. *reir*). *Sorbĕre* = *sorbēre* (*non est sorbo, sed sorbeo*, Caper, chez Keil, *Gr. lat.*, VII, 94; cf. Neue-Wagener, *l. c.*, 271) : dr. *soarbere*, à côté de *sorbire*, mr. *sorbu*, ir. *sorbi* (esp. *sorber*, port. *sorver*). *Tondĕre* = *tondēre* (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 277) : dr. *tundere*, mr. *tundu* (it. *tondere*, fr. *tondre*). **Torquĕre* = *torquēre* : dr. *toarcere*, mr. *torku*, ir. *tortše* (rtr. *torscher*, it. *torcere*, fr. *tordre*, esp., port. *torcer*). *Fervĕre* et *tergĕre* sont employés déjà en latin classique aussi à la III[e] conjugaison (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 267, 274). En roman, *fervĕre*, *tergĕre* sont les formes habituelles : dr. *fierbere*, mr. *h'erbu* (it. *fervere*, port. *ferver*); dr. (*ș*)*tergere*, mr. (*s*)*tergu* (it. *tergere*, a.-fr. *terdre*).

II[e] conj. lat. cl. = IV[e] conj. lat. vulg. **Albire* = *albēre* : dr. *albire*. *Florire* = *florere* (Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 279) : dr. (*în*)*florire* (rtr. *florire*, it. *fiorire*, fr. *fleurir*). **Frondire* = *frondēre* : dr. (*în*)*frunzire*. *Lucire* = *lucēre* (cf. Neue-Wagener, *l. c.*, 269) : dr. *lucire*, mr. *lutsirea* (it. dial. *luzi*, a.-fr. *luisir*, prov. *luzir*, esp. *lucir*, port. *luzir*). *Prandire* = *prandēre* (*Corp.*

gl. lat., VII, 127) : dr. *prînzire*. **Putire* = *putēre* : dr. *puţire* (it. *putire*, a.-fr. *puir*, prov. *pudir*). Les formes de la IVe conjugaison s'expliquent par ce que nous avons dit au § 38 ; *floreo*, devenu *florio*, donna naissance à l'infinitif *florire*, d'après *audio*, *audire*.

Parmi les formes de la IIIe conjugaison, *pinso* et *reddo* méritent une mention spéciale. En latin classique *pinso* apparaît surtout sous la forme de la IIIe conjugaison ; quelques auteurs, comme Varron, l'emploient cependant aussi à la Ire conjugaison (Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 263). Le latin vulgaire ne semble avoir connu que *pi(n)sare* ; c'est du moins la seule forme qu'on trouve en roman : dr. *pisare* (cal. *pisare*, fr. *piser*, prov. *pizar*, esp., port. *pisar*). A côté de *reddere* le latin vulgaire doit avoir connu **reddare* qui en composition avec *ad* se retrouve dans le dr. *arîndare*, sarde *arrendare* (*Arch. glott.*, XIII, 116), esp. *arrendar*. Le changement de conjugaison fut probablement amené par une confusion de *reddere* avec *dare*, à cause de la parenté de sens qui rapprochait ces deux verbes. Cf. § 71.

IIIe conj. lat. cl. = IIe conj. lat. vulgaire. **Cadēre* = *cadĕre* : dr. *cădere*, mr. *kad*, ir. *kadę* (it. *cadere*, fr. *choir*, prov. *chazer*, esp. *caer*, port. *cahir*). Les formes *kázere* de Chioggia etc. (*Zeitschr. rom. Phil.*, XVI, 358), *kádere* du pisan et *cáurer* du catalan sembleraient y faire exception, mais elles sont probablement des formations analogiques récentes, de sorte qu'on peut placer **cadēre* à la base de toutes les formes romanes. **Capēre* = *capĕre* : dr. (*în*)*căpere*, mr. (*n*)*kapu* (it. *capere*, prov., esp., port. *caber*). Comp. **sapēre* = *sapere* qui manque au roumain.

IIIe conj. lat. cl. = IVe conj. lat. vulg. *Fugire* = *fugĕre* (*fugere, non fugire*, Probus, chez Keil, *Gr. lat.*, IV, 185 ; cf. Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 244) : dr. *fugire*, mr. *fug*, ir. *fuẑi* (rtr. *fugir*, it. *fuggire*, fr. *fuir*, esp. *huir*, port. *fugir*). *Fugere* passa à la IVe conjugaison par suite de la ressemblance qu'il offrait, à l'indicatif (1re pers. sing., 3e pers. pl.) et au subjonctif présent, avec les formes de la IVe conjugaison : *fugis*, *fugiunt*, *fugiam*, etc., comme *audis*, *audiunt*, *audiam*. Pour les mêmes raisons *cupere* avait été remplacé par *cupire* (Neue-

Wagener, *l. c.*, 243) : rtr. *kuvir*, a.-fr. (*en*)*couvir*, prov. *cobir*. Comp. *morire*, *patire*, § 69. A la place du classique *petere* le latin vulgaire avait *petire* (Neue-Wagener, *l. c.*, III, 252; cf. Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 425) : dr. *peţire* (esp. *pedir*). *Petire* doit son origine au parfait *petivi* qui avait la même terminaison que les parfaits de la IVe conjugaison; il n'y avait dès lors aucune difficulté à refaire un *petire* sur *audire*.

IVe conj. lat. cl. = Ire conj. lat. vulg. *Gannare* = *gannire*; comp. *gannat*, *gannator* dans le *Corp*, *gloss. lat.*, II, 32; IV, 359; *obganno*, II, 341; *ingannatura*, II, 576, 582, 591; dr. (*în*)*gînare* (it. *ingannare*, a.-fr. *enganer*, esp. *engañar*, port. *enganar*).

Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, II, §§ 117 et suiv. — A côté de **cosere* = *consuere*, dr. *coasere* (§ 38), le latin vulgaire connaissait une forme de la IVe conjugaison (*Corp. gl. lat.*, VI, 299; cf. *Arch. f. lat. Lex.* IX, 420) : it. *cucire*, cat. *cusir*, a.-esp. *cosir*. Il semble qu'il faille admettre la même chose pour *conspuere*, comme le montrent le sic. *skupiri*, l'a.-fr. *escopir*, l'esp. *escupir* et le port. *cuspir*. Le dr. *scuipire*, mr. *skuk'u*, n'est pas clair. Il ne peut être rattaché à *conspuere*, puisque la phonétique s'y oppose. Pour expliquer la forme roumaine, Meyer-Lübke avait proposé, *Zeitschr. rom. Phil.*, X, 173, un **scuppire*, forme onomatopéique comme l'allem. *spucken*. Il semble toutefois avoir renoncé à cette étymologie, puisqu'il ne la reproduit plus dans la *Gramm. der rom. Spr.*, § 119 où il admet aussi pour le roumain *conspuere*. Cf. sur ces verbes en dernier lieu Mohl, *Les orig. rom.*, I, 11, 131, où le roumain *scuipire* n'est cependant pas étudié en relation avec les autres formes romanes.

71. *Temps et modes*. Au présent de l'indicatif, plusieurs verbes avaient subi des modifications dans leurs thèmes ou aux désinences. La plupart de ces modifications s'expliquent, comme nous verrons, par l'influence analogique d'autres verbes.

Coquo, *coquĕre* était devenu, par analogie avec *dico*, *dicere* (*dixi*, *dictum* = *coxi* — *coctum*), *coco*, *cocere* (*coquo et non coco*, Probus, chez Keil, *Gr. lat.*, IV, 182; cf. Heraeus, *Die App. Probi*, 7) : dr. *coacere*, mr. *kok*, ir. *kotŝe* (it. *cuocere*, fr. *cuire*, esp. *cocer*, port. *cozer*).

Torqueo, *torquēre* passa à **torco*, **torcere* sous l'influence de *coco*, *cocere*. Ce changement eut lieu après que *torquēre* fut remplacé par **torquĕre* (§ 70).

Traho, trahere avait comme correspondants en latin vulgaire **trago, *tragere* : dr. *tragere*, mr. *tragu*, ir. *troẑe* (it. *traggere*, fr. *traire*, esp. *traer*). **Trago* fut refait sur *figo, tego*, etc. : puisqu'on avait *traxi, tractum* — *fixi* — *texi, tectum*, on forma **trago*, comme *figo, tego*.

Reddo, reddere, influencé par *prendere, vendere*, devint **rendo, *rendere* : dr. *(a)rîndare* (eng. *arender*, it. *rendere*, fr. *rendre*, esp. *rendir*, port. *render*), mais prov. *reddre*.

Les verbes en *-inguere* se confondirent avec ceux en *-ingere*. *Stinguo* fut remplacé par *stingo* (cf. Priscien, chez Keil, *Gr. lat.*, II, 504, 525) : dr. *stingere*, mr. *stingu* (rtr. *stenscher*, fr. *éteindre*).

Des modifications plus importantes se produisirent dans le radical des verbes inchoatifs. Le latin populaire connut un nombre bien plus grand de verbes en *-isco* que le latin écrit. C'étaient surtout les verbes de la IVe conjugaison ou ceux qui étaient dérivés de substantifs ou d'adjectifs qui reçurent, en latin vulgaire, ce suffixe. En roumain, comme en italien et en français, ces verbes jouissent d'une grande vitalité. On y trouve, bien entendu, beaucoup de formations nouvelles; mais la liste des formes remontant au latin ne manque pas d'être assez grande. Nous donnerons ici les inchoatifs roumains dont les correspondants latins sont attestés dans des monuments littéraires plus ou moins anciens : dr. *adăugesc* = *adaugesco* (*augesco*), *albesc*, *înălbesc* = *albesco, inalbesco* (*exalbesco*), *amărăsc* = *amaresco* (*inamaresco*), *auresc* = *auresco*, *cănesc* = *canesco*, (*în*)*desesc* = *densesco*, (*în*)*dulcesc* = *dulcesco* (*obdulcesco*), (*în*)*floresc* = *floresco* (*defloresco, effloresco, refloresco, superfloresco*), (*în*)*frunzesc* = *frondesco* (*refrondesco*), *înăcresc* = *inacresco*, a.-roum. *încăresc* = *incalesco* (*con-, ex-, recalesco*); *lățesc* = *latesco*, (*în*)*lemnesc* = *lignesco*, *lucesc* = *lucesco* (*collucesco, elucesco, illucesco, indilucesco, perlucesco, praelucesco, relucesco*), (*a*)*muțesc* = *mutesco* (*commutesco, immutesco, obmutesco*), (*în*)*negresc* = *nigresco*, *pețesc* = *petesco*, (*îm*)*plinesc* = *plenesco*, (*îm*)*puțesc* = (*ex*)*putesco*, *răresc* = *raresco*, *roșesc* = *russesco*, *simțesc* = *sentisco* (*persentisco, praesentisco*), *stîrpesc* = *stirpesco*, (*a*)*surzesc* = *surdesco* (*obsurdesco*); (*în*)*tineresc* = *teneresco*, *umbresc* = *umbresco*, *unesc* = *unesco*, (*în*)*verzesc* = *viridesco*.

Le latin vulgaire connaissait en outre un nombre assez grand de verbes en *-izo*, empruntés au grec. Dans les emprunts les plus anciens, -ίζω fut rendu par *-isso* qui apparaît chez quelques auteurs. Plus tard, on ne trouve que *-izo* (*-idio*), la seule forme qui semble avoir existé en latin vulgaire, puisque *-isso* n'a laissé aucune trace en roman. Ce fut surtout par l'intermédiaire du christianisme que les verbes en -ίζω pénétrèrent en latin. Ils devaient être surtout nombreux dans le latin balkanique, comme le montre le roumain, où *-ez* est souvent ajouté à l'indicatif des verbes de la Ire conjugaison.

Les imparfafts de l'indicatif de la IIe, IIIe et IVe conj. s'étaient réduits en latin vulgaire à *-ea*(*m*), *ia*(*m*). Le roumain ne nous permet pas, il est vrai, de confirmer cette conjecture, puisque, comme nous le savons, le *b* et le *v* intervocaliques ont complètement disparu dans cette langue, de sorte que *duream*, *tindeam*, *auziam*, par exemple, peuvent être expliqués par *dolebam*, *tendebam*, *audiebam* tout aussi bien que par **dolea*(*m*), **tendea*(*m*), **audia*(*m*) ; comp. *lăudam* = *laudabam*. Ce qui nous force cependant à admettre cette réduction des désinences de l'imparfait ce sont les formes que présente ce remps dans les autres langues romanes. *-Ea*(*m*), *-ia*(*m*) apparaissent, en effet, dans des régions où la chute du *b* intervocalique n'a pas eu lieu dans d'autres cas. Tel est le cas pour l'hispano-portugais, le français et quelques dialectes italiens. Dans ces régions *-ea*(*m*), *-ia*(*m*) resteraient incompréhensibles si l'on n'admettait pas qu'ils existaient déjà en latin vulgaire. Quant à l'origine de ces formes, elle est encore obscure. D'après quelques philologues, le point de départ des désinences sans *b* devrait être cherché dans des imparfaits tels que *habebamus*, *debebamus*, *vivebamus*, *bibebamus*. Dans ces formes le *b* serait tombé par l'influence dissimilatrice du *b* ou du *v* des syllabes précédentes : **habeamus*, **viveamus* (comp. **viacius* = *vivacius* : a.-fr. *viaz*, a.-vén. *viaço* et en outre **vivanda* = fr. *viande*). D'après d'autres, la vraie explication devrait être cherchée ailleurs. Lorsque, notamment, *audivi* fut réduit à *audii*, *-iba*(*m*) ou -**iva*(*m*) aurait perdu, par analogie, son *v*, d'où **audia*(*m*) ; plus tard, d'après le modèle de ce dernier, on aurait eu aussi **credea*(*m*). Il y a toutefois

quelques difficultés qui s'opposent à cette explication et elles ont été relevées plus d'une fois.

Bien plus nombreux et souvent plus compliqués furent les changements qui eurent lieu au parfait de l'indicatif. Aux formes de la Ire conjugaison, le *v* avait disparu ou s'était vocalisé; la même modification s'était produite à la IVe conjugaison, phénomène qui a laissé d'ailleurs des traces aussi dans le latin écrit. On avait ainsi à ces deux conjugaisons les finales suivantes : *-ai*, *-asti*, *-aut* (*-ait*, *-at*), *-amus*, *-astis*, *-arunt*; *-ii* (*i*), *-isti*, *-iut* (*it*), *-imus*, *-istis*, *-irunt*. Pour la Ire conjugaison, les inscriptions nous ont conservé quelques exemples des formes contractées. Nous avons relevé plus haut (§ 16) σεγναι = *signavi*; on pourrait y ajouter : *dedicait* (*C. I. L.* VIII, 5667), *dicai*? (XIII, 1364), *laborait* (X, 216); *educaut* (XI, 1074), *exmuccaut* (IV, 1391); *pedicaud* (IV, 2048), *triumphaut* (I, fasti, XVI, 718, 726). Comp. en outre *calcai*, *probai* chez Probus (Keil, *Gr. lat.*, IV, 160, 182). Tout à fait rare est la 3e personne en *-at* : *pugnat* (*C. I. L.* X, 7297), comme *inritat*, *disturbat* chez Lucrèce, I, 70; VI, 587 (cf. Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 493). Les formes sans *v* de la Ire conj. ont sans doute été refaites sur celles de la IVe conj. : **amai* — *audii*.

Les parfaits en *-ui* étaient mieux représentés en latin vulgaire qu'en latin classique; de nouvelles formations avaient grossi leur nombre. Parmi ces parfaits en *-ui* inconnus au latin des livres nous devons citer quelques formes de la IIIe conjugaison qui, à en juger d'après leur extension dans les langues romanes, doivent être bien anciennes. **Bibuit* à la place de *bibit* est exigé par le dr. *beu* (it. *bevve*, fr. *but*, prov. *bec*); de même **caduit* = *cecidit* : dr. *căzu* (it. *cadde*, prov. *cazec*); **creduit* = *credidit* : dr. *crezu* (it. *credde*, fr. *crut*, prov. *crec*). **Stetuit* doit aussi avoir existé à côté de *stetit* : dr. *stătu* (it. *stette*, a.-fr. *estut*, port. *esteve*). Les inscriptions attestent aussi cette substitution des parfaits en *-ui* à ceux en *-i* : *reguit* (*C. I. L.* V, 923), *convertui* (VIII, 2532, fragm. *D*; cf. Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.*, IX, 139).

D'après *clausit* et sous l'influence du participe passé le latin vulgaire forma *absco(n)sit* (Caper, chez Keil, *Gr. lat.*, VII, 94) : dr. *ascunse* (it. *nascose*, a.-fr. *escost*). **Desce(n)sit* : a.-roum.

destinse (it. *scese*). **Ince(n)sit* : dr. *încinse* (it. *incese*). *Occisit* (Georges, *Lex. d. lat. Wortf.*, 468) : dr. *ucise* (it. *uccise*, a.-fr. *ocist*). **Pre(n)sit* : dr. *prinse* (it. *prese*, a.-fr. *prist*, esp. *priso*). **Respo(n)sit* : dr. *răspunse* (it. *rispose*, esp. *respuso*). **Te(n)sit* : dr. *tinse* (it. *tese*, prov. *tes*).

Posui était devenu *posii*, forme fréquente dans les inscriptions (§ 16) : dr. *puse* (it. *pose*, esp. *puso*).

Sur *planxit* on refit **attinxit* : dr. *atinse* (it. *attinse*, a.-fr. *attainst*) ; **franxit* : dr. *frînse* (it. *franse*, a.-fr. *frainst*) ; **impinxit* : dr. *împinse* (a.-fr. *empeinst*, prov. *empeis*).

A la place de *legit* le latin vulgaire avait **lexit*, comme *rexit* — *rego* : dr. *(a)lese* (it. *lese*, a.-fr. *list*).

**Vinsit* pour *vicit* doit aussi être cité ici : dr. *(în)vinse* (it. *vinse*).

Les parfaits redoublés avaient disparu en grande partie dans le langage populaire. Seuls *dedi* et *steti* se conservèrent et pénétrèrent en roman : a.-roum. *stetĭ*, *dedĭ*, mr. *ded* (it. *diedi*). *Cucurri* fut remplacé par *cursi* : dr. *curse* (it. *corse*).

En dehors du parfait simple, le latin vulgaire connaissait un parfait composé, formé du participe passé et des auxiliaires *habeo* et *sum* (le 1er aux verbes transitifs, le 2e aux verbes intransitifs). Comme ces formations entrent plutôt dans le domaine de la syntaxe, nous y reviendrons lorsque nous étudierons cette partie de la grammaire du latin vulgaire (§ 87).

Le plus-que-parfait de l'indicatif était devenu tout à fait rare en latin vulgaire. Le même temps du subjonctif remplissait aussi les fonctions de l'imparfait (v. la *Syntaxe*, § 87).

Le futur en *-bo* était tombé en désuétude. Il fut remplacé par des formes périphrastiques, composées de l'infinitif + un verbe auxiliaire (généralement *habeo* ; § 87.)

Le participe présent, comme forme verbale, fut remplacé par l'ablatif du gérondif (§ 87).

Au participe passé plusieurs verbes avaient échangé les finales *-itus*, *-sus* contre *-utus*. Cette modification se produisit notamment aux verbes qui avaient reçu au parfait la désinence *-ui* (cf. ci-dessus) : **bibutus*, **cadutus*, **credutus*. Aux parfaits en *-si* correspondaient des participes en *-sus* : *absconsus* (Georges,

Lex. Wortf., 5 ; cf. § 47), **responsus*. L'*n* du présent des verbes en *-ango -ingo* fut introduite aussi au participe : **franctus* = *fractus* : dr. *frînt* (it. *franto*); **strinctus* : dr. *strînt*, mr. *strụmtu*, ir. *ŝtrint* (it. *strinto*, Erto *ŝtreint*, a.-fr. *estreint*). Comp. quelque chose d'analogue dans la forme *pinctor* du *C. I. L.* V, 6466.

Cf. Meyer-Lübke, *Grundriss d. rom. Ph.*, I, 366; *Gr. d. rom. Spr.*, §§ 130 et suiv. — Sur les verbes en *-isco* v. Sittl, *Arch. f. lat. Lex.*, I, 465 et suiv., où l'on trouvera, pour chaque forme que nous avons citée plus haut, les passages correspondants des textes latins. Quelques exemples de *petesco* ont été relevés dans la même revue, XI, 130. — Une liste des verbes en *-izo* est donnée par A. Funck, *ibid.*, III, 398; cf. IV, 317; V, 571. — Sur les 2es pers. sing. en *i* du prés. de l'ind. de la 1re conj. (**clami*), admises par Mohl, v. § 14. — Sur les imparfaits en *-eam*, *-iam*, v. Thurneysen, *Das Verbum* être, 31 ; Gröber, *Arch. f. lat. Lex.*, I, 230; VII, 63. Cf. G. Rydberg, *Le développ. du verbe* facere, 1893, 144; G. Paris, *Romania*, XXII, 572. Pour les parfaits en *-ai*, cf. Meyer-Lübke, *Zeitschr. rom. Phil.*, IX, 223 ; Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.*, IX, 139; Schuchardt, *Zeitschr. rom. Ph.*, XXI, 228 ; F. Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, 175 ; cf. Thurneysen, *Anz. d. Indog. Forsch.*, IX, 35. Quoique les philologues ne soient pas d'accord sur l'origine de ces formes du parfait, nous croyons toutefois que l'explication admise plus haut est la plus simple et la plus plausible. D'après Schwan, *Zeitschr. rom. Ph.*, XII, 205, **amai* aurait été refait sur **vendei* et celui-ci serait résulté de **vendedi* par la chute du second *d*, due à un phénomène de dissimilation. C'est bien improbable.

72. *Esse, habere, posse, velle, ferre, facere, stare, dare.* Comme ces verbes présentent quelques particularités spéciales, nous les étudierons dans ce paragraphe.

Conformément à ce que nous avons dit au § 55, la 1re pers. sg. de l'ind. pr. de *esse*, *sum* s'est maintenue pendant quelque temps, dans le cas où elle était accentuée, à côté de *su* enclitique. En roumain, *sum* et *su* se sont confondus en une seule forme *îs* (*-s*).

La 2e pers. *es*, disparue en roumain, était en lat. vulgaire *ẹs* (accentué), *ẹs* (atone).

On avait de même à la 3e pers. *ęst* (acc.), *ẹst* (atone). Ce dernier avait perdu dans la phrase, et particulièrement devant une consonne, son *t* (**ẹs*).

A la 1[re] pers. pl. de l'ind. pr. du même verbe le latin vulgaire avait une forme double : *sumus* et *simus*. Les exemples de *simus* ne sont pas rares dans les textes latins. On le trouve dans les inscriptions, *C. I. L.* IX, 3473, et il est donné par Suétone (*Augustus*, 87) et par Marius Victorinus (Keil, *Gr. lat.*, VI, 9) comme la forme employée habituellement par Auguste, Messalla et autres (cf. Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 594). Tandis que *sumus* apparaît dans la Gaule et en Espagne, *simus* se retrouve dans la péninsule balkanique, dans une partie de la Rhétie et de l'Italie : a.-roum. *sem* (rtr. dial. *señ*, vegl. *saime*, it. *semo*). D'après *simus* on eut, à la 2[e] et à la 3[e] pers., **sitis*, **sint* : a.-roum. *seți* (vegl. *saite*, sic. *siti*, log. *sedes*); dr. *sînt*, mr. *sụntu*, *suntu* (vegl. *sant*). Au présent du subjonctif, *sim* avait été remplacé par **siam*, qui manque au roumain.

La 3[e] pers. pl. de l'ind. prés. de *habeo* était devenue en latin vulgaire *(h)abunt*, *(h)a(b)unt* : dr. *au*, mr. *aụ* (fr. *ont*).

D'après le parfait *potui*, le latin vulgaire avait formé un infinitif *potere* (ind. prés. *poteo*) : dr. *putere*, mr. *putẹare*, ir. *putẹ* (eng. *pudair*, it. *potere*, a.-fr. *pooir*, esp., port. *poder*). De la même manière doit être expliqué *volere* qui se substitua au classique *velle* (*volui* — *volere* : *potui* — *potere*) : dr. *vrere* (**vurere*), mr. *vrẹare*, ir. *vrẹ* (eng. *vulair*, it. *volere*, fr. *vouloir*). *Volere* est attesté dans les inscriptions : *voles*, *volet* (*C. I. L.* IV, 1863, 1751, 1950; X, 4972). Cf. *Arch. f. lat. Lex.*, II, 40, 47 où sont donnés aussi quelques exemples de *potere*.

Par analogie avec *aperit*, *aperire* on avait transformé les classiques *fert*, *ferre* en *ferit*, **ferire* (comp. *ferit* dans le *C. I. L.* XIII, 1183; *offeret*, VIII, 2389 et *Peregr. Silviae*, 29, 35, 38; cf. Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 434). Le composé **sufferire* a donné : dr. *suferire* (it. *soffrire*, fr. *souffrir*, esp. *sufrir*).

A côté de *facio*, *faciunt* on avait **faco*, *facunt* (§ 16) : dr. *fac*, mr. *faku*, ir. *fọk* (it. dial. *fago*, esp. *hago*, mais it. *faccio*, *facciono*, port. *faço*, *fazen*, etc.). **Faco* s'explique par *dico*.

La 1[re] pers. de l'ind. prés. de *stare*, *dare* était en latin vulgaire **stao*, **dao* (comp. *adno non adnao* Probus; Keil, *Gr. lat.*, IV, 185) : dr. *stau*, *dau*, mr. *staụ*, *daụ*, ir. *štọwu* (it. *sto*, prov.

estau, port. *estou*). **Stao* amena à la 3e pers. pl. **staunt* : dr. *stau*, *dau*.

Meyer-Lübke, *Grammatik d. rom. Spr.*, II, § 206 et suiv. — Voir à propos de *simus* = *sumus*, *Romania*, XXI, 347. — *Sînt* est rattaché à tort par Meyer-Lübke, § 209, au slave *sąti*. Quant au mr. *suntu*, il ne doit guère être considéré comme un continuateur direct de *sunt*. Il est sorti de *sîntu* par l'assimilation de *î* à l'*u* de la syllabe suivante (G. Weigand, *Jahresbericht*, III, 43). — Le mr. *esku* n'a sans doute rien à faire avec le latin archaïque *esco* (Neue-Wagener, *Formenl.*, III, 602); c'est une formation analogique d'après *kresku*, *krešti* (*ešti*) ; cf. Meyer-Lübke, *l. c.* — Sur **dao*, **stao*, v. Mohl, *Les orig. romanes*, I, 47, 68, 72. — *Fac* est autrement envisagé par G. Rydberg, *Le verbe* facere, 68 et suiv. L'existence de *faco*, *facunt* ne peut plus être révoquée en doute, puisque le dernier est, comme nous l'avons vu, attesté dans une inscription. Cf. Mohl, *l. c.*, 56.

6. Adverbes.

73. Nous avons à relever ici la réduction, en latin vulgaire, de *quomodo* à **quomo*, **como*. Cette réduction est confirmée par toutes les langues romanes : dr. *cum*, mr., ir. *kum* (it. *como*, a.-fr., prov. *com*, esp., port. *como*).

Le latin vulgaire semble avoir possédé quelques adverbes inconnus au latin classique. Ainsi le dr. *iară*, mr. *i̯arǫ* (eng. *eir*, prov. *era*) ne peut être expliqué par aucune des formes de la grammaire classique. Tout aussi obscur est le dr. *încă*, sur lequel voir le § 80.

Cf. sur *quomodo*, J. Vising, *Quomodo in den rom. Spr.*, dans les *Abhandl. Herrn Dr. Tobler dargebracht*, Halle, 1895, 113-123. — *Iară* est étudié par Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XV, 241 ; Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, III, § 495. Meyer-Lübke admet que le latin vulgaire connaissait un adverbe **era* appartenant à la même famille que le gr. ἔρα, ἄρα et le lith. *ir*. Il reste toutefois à prouver par d'autres moyens l'existence en latin d'une forme semblable.

7. Formation des mots.

74. Le latin vulgaire était bien plus avancé que le latin classique pour la formation de mots nouveaux. C'est, comme on le sait, un des traits caractéristiques de toute langue populaire.

Plusieurs mots formés dans le parler du peuple nous ont été conservés par les textes latins, d'autres peuvent être reconstitués à l'aide des langues romanes, mais tous ensemble ne peuvent nous donner qu'une idée bien faible de ce que devait être le latin vulgaire à cet égard.

Pour l'étude de ce chapitre de la grammaire du latin vulgaire, la méthode comparative suivie par les romanistes ne peut certainement être utilisée avec la même confiance qu'ailleurs. La présence d'une même forme dans trois ou quatre langues romanes ne peut toujours prouver l'existence d'une telle forme dans le latin vulgaire. Comme la plupart des suffixes et des préfixes se sont conservés en roman avec la même vitalité qu'en latin, il se peut très bien qu'une même particule ait été employée, dans plusieurs langues, à la formation d'un même mot. De même, si un substantif dérivé d'un verbe apparaît à la fois en roumain, en italien et en français, etc., il a pu facilement être formé dans chacune de ces langues.

Malgré ces restrictions, la méthode comparative peut être utile aussi dans l'étude de ces questions. Lorsque le sens ou d'autres circonstances attestent la haute ancienneté d'une forme, commune à plusieurs langues romanes, son existence en latin peut être considérée comme suffisamment assurée.

La formation de mots nouveaux peut avoir lieu, comme nous le savons, de trois manières : 1) une même forme passe d'une catégorie grammaticale dans une autre ; 2) des éléments nouveaux (préfixes, suffixes) sont ajoutés aux formes existantes ; 3) un mot entre en composition avec un autre. Nous étudierons chacun de ces cas, en suivant l'ordre des différentes catégories grammaticales.

On pourra consulter pour ce chapitre de la grammaire du latin vulgaire F. Cooper, *Word formation in the Roman « sermo plebeius »*, Boston-Londres, 1895 ; G. Olcott, *Studies in the word formation of the Latin inscriptions*, Leipzig, 1898.

75. *Substantifs*. Nous avons à citer d'abord quelques substantifs dérivés d'adjectifs :

Capitaneus : dr. *căpătîi*, mr. *kǫpitińŭ* (Rovigno *kapetaño*, Muggia *kavedaña*, emil. *kadaṅa*, *kavdaṅa*).

* *Carnaceus* : dr. *cîrnaţ* (sic. *karnazzu*, prov. *carnas*, esp. *carnaza*).

Fontana (*Gromat. vet.*, 315, 28 ; 324, 2, etc.) : dr. *fîntînă*, mr. *fǫntụnǫ* (it. *fontana*, fr. *fontaine*).

Frondea (Rönsch, *Collect. phil.*, 31) : dr. *frunză*, mr. *frǫndzǫ*, ir. *frunzę* (sarde *frunza*, Lecce *frunza*).

Gallinaceus (comp. [*fimum*] *gallinacium*, Schmitz, *Miscell. tiron.*, 62) : dr. *găinaţ* (esp. *gallinaza*, port. *gallinhaça* ; alb. *gɛl'asɛ*).

Hibernus (cf. Wölfflin, *Die Lat. des Cassius Felix*, 397) : dr. *iarnă*, mr. *ịarǫ*, ir. *ịǫrnę* (rtr. *imvern*, it. *inverno*, fr. *hiver*, cat. *ivern*, esp. *invierno*, port. *inverno*).

Linea, de *linum* (Saint-Jérôme, *Ep.* 64, 11) : dr. *ie* (fr. *linge*).

Novella : dr. *nuia*.

Sareca (Antonin de Plaisance, *Itiner.* 35 ; cf. Goelzer, *La lat. de saint Jérôme*, 111) : dr. *sarică* (§ 22).

Scortea (*Corp. gl. lat.*, VII, 243 ; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, X, 269, 271) : dr. *scoarţă*, ir. *skortsę* (rtr., it. *scorza*, fr. *écorce*).

Septimana (cf. § 92) : dr. *săptămînă* (it. *settimana*, fr. *semaine*, etc.).

Sera (cf. § 92) : dr. *sară* (rtr , it. *sera*).

Spinalis (*Corp. gl. lat.*, III, 394) : dr. *spinare* (frioul. et a.-bergam. *spinal*, tyr. *spiné*).

Cf. plus bas les substantifs en *-arius*.

Participes passés devenus substantifs :

* *Buccata* : dr. *bucată*, mr. *bukatǫ* (rtr. *bucheda*, fr. *bouchée*).

Fetatum (*Corp. gl. lat.*, V, 200) : dr. *fătat*.

Stratus (cf. § 92) : dr. *strat* (it. *strato*).

L'infinitif présent peut aussi être employé comme substantif. Cette particularité, l'une des plus caractéristiques du roumain, a ses racines en latin : *meum intelligere*, Pétrone 2 (cf. Wölfflin, *Arch. f. lat. Lexik.*, III, 70).

Suffixes :

Ia : *acia* (*Corp. gl. lat.*, VI, 17 ; cf. Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 22) : dr. *aţă*, mr. *atsǫ*, ir. *ǫtsę* (rtr. *atscha*, it. *accia*). *Caecia* (*Corp. gl. lat.*, VI, 161) : dr. *ciaţă*.

Ia. Ce suffixe, emprunté au grec (-ία), pénétra en latin vulgaire surtout à partir de l'époque chrétienne. Il sert dans toutes les langues romanes à former des noms abstraits (dr. *avuţie*, *tărie*, etc.).

Ium : * *cubium* : dr. *cuib*, mr. *kuib*, ir. *kul'b* (mil. *kobbi*, bol. *kubi*).

Ucus, *a* : * *matteuca* : dr. *măciucă* (eng. *mazzüch*, vén. *mazzoka*, sarde *mazzukka*, fr. *massue*).

Ulus, *-a* : * *cavula* : dr. *gaură* (§ 48). *Trunculus* (Celse, 2, 20, 22 ; *Corp. gl. lat.*, II, 202) : dr. *trunchi*.

Iolus : * *ustiolus* : dr. *uscior* (eng. *uschöl*, it. *usciuolo*, port. *ixó* ; cf. § 25).

Ule : cf. *padule* (§ 56).

Ina : *radicina* (Pelagonius, *Ars veter.*, éd. Ihm, 27, 91, 314 ; Theod. Priscien, éd. Rose, *Antidot.*, 122, 126) : dr. *rădăcină*, mr. *rọditsinọ* (fr. *racine*, prov. *racina*).

Aneus : *calcaneus*, *-m* (Rönsch, *Itala*, 29) : dr. *călcîi*, mr. *kọlkuńu* (it. *calcagno*).

Or : * *lucor* : a.-roum. *lucoare* (a.-it. *lucore*, fr. *lueur*, prov., cat. *lugor*).

Ura : * *calura* : dr. *căldură* = * *calura* + *caldus*, comme en it., *caldura*, et à Muggia *ćaldura* (a.-fr. *chalure*, esp. *calura*).

Arius. Ce suffixe était employé, à l'origine, à la formation des adjectifs ; on le trouve cependant déjà en latin aussi aux substantifs. *Caldaria* (Rönsch, *Coll. phil.*, 19, 197 ; *Corp. gl. lat.*, VI, 167) : dr. *căldare*, mr. *kọldare* (it. *caldaja*, fr. *chaudière*, prov. *caudiera*, esp. *caldera*). *Carraria* (*Corp. gl. lat.*, VI, 185 ; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 372) : dr. *cărare* (it. *carraja*, a.-fr. *charriere*, Dompierre *tseraero*, prov. *carriera*, esp. *carrera*, port. *carreira* ; alb. *kaṙarɛ*). *Dogarius* (*Corp. gl.*, II, 54) : dr. *dogar*. *Pecorarius* (*Corp. gl.*, IV, 265 ; V, 316) : dr. *păcurar*, mr. *pikurar*, ir. *pekurọr* (it. *pecorajo*, Erto *pegorer*). *Sagmarius* : dr. *sămar* (it. *somajo*, fr. *sommier*).

Itia (*ities*) : *amaritia* (*Corp. gl. lat.*, II, 407) : a.-roum. *amăreaţă*, mr. *amọreatsọ* (rtr., it. *amarezza*, frioul. *amareze*). **Dulcitia* : dr. *dulceaţă* (it. *dolcezza*, esp. *dulceza*). **Teneritia* : dr. *tinereţă* (rtr. it. *tenerezza*, fr. tendresse, esp. *terneza*).

Tura, sura : *aratura* (*Corp. gl.*, VI, 87) : dr. *arătură* (it. *aratura*). *Crepatura* (Antonin de Plaisance, *Itiner.*, 19 ; *Gloss. de Reichenau*, 901, 1078) : dr. *crăpătură* (frioul. *crepadure*). *Frictura* (Anthimus, *De observ. cib.*, 14) : dr. *fríptură* (it. *frittura*, fr. *friture*). **Seminatura* : dr. *sămănătură* (it. *seminatura*, esp. *sembradura*, port. *semeadura*. *Taliatura* (*Gromat. vet.*, 360, 17) : dr. *tăietură* (rtr. *tagliadüra*, it. *tagliatura*, esp. *tajadura*). *Arsura* (Apulée, *Herb.*, 118, 2) : dr. *arsură* (rtr. *arsüra*, it., prov. *arsura*, a.-fr. *arsure*).

Iccus, occus, uccus, inconnus au latin classique, doivent avoir existé dans le langage populaire. Ils ont formé en roman de nombreux dérivés : dr. *păsărică, mînzoc, mămucă* etc.

Ellus : **hirundinella* : dr. *rîndunea* (it. *rondinella*, fr. *hirondelle*). *Margella* (*Corp. gl. lat.*, II, 353) : dr. *mărgea.*

Cellus : *monticellus* (*Gromat. vet.*, 306, 9; 345, 16, etc.; Adamnanus, *De locis sanctis*, V, XI, éd. Geyer, *Corp. scr. eccl.*, XXXIX) : dr. *Muncel* (nom de lieux); it. *monticello*, Rovigno *muntisielo*, vegl. *munćal*, fr. *monceau.*

Entia : *sufferentia* (Rönsch, *Itala*, 50 ; cf. *Arch. lat. Lex.*, VIII, 509) : dr. *suferință* (it. *sofferenza*, fr. *souffrance*).

Issa, emprunté au grec, pénétra de bonne heure en latin (*diaconissa*, *prophetissa* dans la *Peregrin. Silviae*, 23, 26). *Imperatrissa* (Baeda, *De loc. sanct.*, XIX, éd. Geyer, *Corp. scr. eccl.*, XXXIX) : dr. *împărăteasă.*

Aster : *filiaster* (fréquent dans les inscriptions, *C. I. L.* X, 2201, 5454 ; XIII, 1829, 2073 ; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, I, 399) : dr. *fiastru* (it. *figliastro*, bergam. *fiastra*, esp. *hijastro*).

Nous devons rappeler ici quelques changements de suffixes qui s'étaient produits en latin vulgaire.

Ulus fut échangé contre *ellus* (cf. *Arch. f. lat. Lex.*, XII, 66). On trouve déjà en latin classique *anulus-anellus*, *catulus-catellus* (comp. *App. Probi*, 50, 51 : *catulus non catellus*), *vitulus-vitellus*; le latin vulgaire avait en outre : *circellus* (*Schol. Juven.*, 6,379; *Corp. gl. lat.*, VI, 213) : dr. *cercel* (eng. *tschierchel*, sic. *circeddu*, fr. *cerceau*); **particella* : dr. *părticea* (rtr., it. *particella*, fr. *parcelle*, port. *parcella*) ; **surcella* : dr. *surcea* (bergam. *sorcel*, mil. *šoršell* Rovigno *šurviel*).

Anus fut remplacé par *-o, -onis* dans *tabanus*, lat. vulg. *tabo* (*Poetae aevi Carol.*, I, 388; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VI, 168) : dr. *tăun*, mr. *tọun*, *tọuńu* = * *taboneus* (fr. *taon*). *Tabo* fut refait sur les noms d'animaux en *-o* : *crabro, musco, pavo*.

Uculus, à la place de *-iculus*, apparaît dans *peduculus*, forme qu'on rencontre souvent dans les textes latins (Pétrone 57, 7; Marc. Empiricus, *De medic.*, éd. Helmreich, v. l'*index*; Palladius Rutilius, *Agricult.*, I, 27, 3) : dr. *păduche*, mr. *pidukl'u*, ir. *pedukl'u* (it. *pidocchio*, fr. *pou*, esp. *piojo*, port. *piolho*). De même, au lieu du classique *geniculum* on avait *genuculum* (*Corp. gl. lat.*, VI, 488) : dr. *genunche*, mr. *dzenukl'u*, ir. *ȥeruńkl'u* (it. *ginocchio*, fr. *genou*, a.-esp. *hinnojo*, port. *joelho*). Comp. *anniculus-annuculus* (*C. I. L.* III, 1194), *feniculum-fenuculum* (Marc. Empiricus, XVI, 21; d'autres exemples chez Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 45).

Aux formes en *-uc(u)lus* fut assimilé *manipulus* qui, après la syncope de *u* (*maniplus*), se trouvait tout à fait isolé avec le groupe *pl*. *Manuclus* est souvent attesté soit comme simple, soit comme composé (*Corp. gl. lat.*, VI, 674, s. v. *mamaculus*; *comanuculi* dans le *C. I. L.* X, 1775; cf. Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 45; Schultze, *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 134) et il se trouve à la base du dr. *mănunchi* (sarde *mannuju*, Teramo *manucchio*, a.-fr. *manoil*, esp. *manojo*).

C'est ici que nous devons citer le pluriel *tempora* de *tempus* qui, après avoir passé aux féminins de la 1re déclinaison (§ 58), échangea le suffixe *-ora* contre *-ula*, d'où **tempula* : dr. *tîmplă* (it. *tempia*, frioul. *timpli*, Muggia *tiempula*, a.-fr. et dial. *temple*, fr. mod. *tempe*; alb. *təmbl'a*). Ce changement de suffixe est relativement récent, puisque le sarde *trempa* montre encore la forme classique *tempora*.

Le dr. *bumbac* (it. *baco*, cal. *vombaku*, *vambace*) = lat. *bombyx* ne repose pas à proprement parler sur une substitution de suffixe qui aurait eu lieu dans le latin vulgaire. Comme ce mot est d'origine grecque, c'est dans cette langue qu'on avait déjà βόμβυξ, βόμβαξ qui ont pénétré en latin sous la forme double *bombyx* — *bombax*.

Substantifs composés :

Caprifolium (*Corp. gl. lat.*, VI, 645, s. v. *ligusticae*) : dr. *căprifoi* (it. *caprifoglio*, fr. *chèvrefeuille*).

Dominedeus : dr. *dumnezeu*, mr. *dumnidzǫu* (it. *domineddio*, a.-fr. *damledieu*).

Manutergium (Isidore, *Orig.* XIX, 26, 7; *Corp. gl. lat.*, VI, 679) : a.-roum. *mîneştergură*.

Primavera (§ 16; *Corp. gl.*, III, 426) : dr. *primăvară* (§ 58).

Cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. rom. Spr.*, II, §§ 397 et suiv., 366. — Sur les suffixes *-ia, -itia, -or, -ura*, v. Meyer-Lübke, *Arch. lat. Lex.*, VIII, 313. — Le suffixe *-arius*, dont le traitement en roman présente de nombreuses difficultés, a été étudié en dernier lieu par E. Zimmermann, *Die Geschichte des lat. Suff.* -arius *in den rom. Spr.*, Heidelberg, 1895 ; E. Staaff, *Le suffixe* -arius *dans les langues romanes*, Upsal, 1895 ; Körting, *Zeitschr. f. fr. Spr. u. Litt.*, XVII, 188 ; Marchot, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XIX, 61. Cf. Meyer-Lübke, *Krit. Jahresb. der rom. Ph.*, II, 87; IV[1], 102. — *Iccus, -occus, -uccus* sont étudiés par Horning, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XIX, 170; XX, 335 ; cf. cependant G. Paris, *Romania*, XXIV, 607. — Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 404, rattache à tort le dr. *strai* à **stranium*, **sternium* ; on aurait dû avoir *strîi*. De même *peliţă* n'a rien à faire avec **pelliceus* (§ 416 ; *Wiener Studien*, XVI, 318). Ce dernier serait devenu *peiţă*. Cf. S. Puşcariu, *Die rumänischen Diminutivsuffixe*, Leipzig, 1899, 72. — Sur *tăun, taon*, v. Horning, *Zeitschr. rom. Ph.*, IX, 512 ; G. Paris, *Romania*, XX, 377.

76. *Adjectif.* Nous n'avons à enregistrer ici que quelques adjectifs dérivés à l'aide des suffixes :

Iculus : *pariculus, a, um* (*Corp. gl. lat.*, VII, 48; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, IV, 429 ; VIII, 382) : dr. *păreche*, mr. *pǫrekl'e* (devenu substantif comme ailleurs); it. *parecchio*, fr. *pareil*, esp. *parejo*, port. *parelho*.

Lentus : *famulentus* : dr. *flămînd*, mgl. *flǫmunt*, ir. *flǫmǫnd* (assimilé aux participes en *-înd*), vén. *famolent*, gén. *famolento*, a.-fr. *famolent*, prov. *famolen*.

Anus : **filianus* : dr. *fin* (alb. *fijan*).

Osus : *floccosus* (Apulée, *Herb.* 63) : dr. *flocos* (it. *fioccoso*, esp. *fluecoso*). *Frigorosus* (*Arch. lat. Lex.*, V, 212) : dr. *friguros*. *Mucosus* (Celse, Columelle ; *Corp. gl. lat.*, VI, 713) : dr.

mucos (esp. *mocoso*, port. *mucoso*). *Ossuosus* (Végèce, *Vet.* 3, 13, 4) : dr. *osos* (it. *ossoso*, fr. *osseux*, esp. *ososo*, port. *ossuoso*). *Panticosus* (*Arch. f. lat. Lex.*, III, 495) : dr. *pîntecos*. *Venenosus* (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 149) : dr. *veninos* (it., esp., port. *venenoso*).

Utus : *canutus* (*Corp. gl. lat.*, I, 175; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 372) : dr. *cărunt* (it. *canut*, fr. *chenu*, a.-esp. *canudo*).

Ivus : *tardivus* (*Not. tir.*, LVII, 94) : dr. *tîrziu* (rtr. *tardiv*, it. *tardivo*, esp., port. *tardio*). * *Temporivus* (Rönsch, *Itala u. Vulg.*, 130) : dr. *timpuriu* (eng. *temporiv*, tyr. *temporif*, vén., gén. *temporivo*, mil. *temporiv*).

Iscus, emprunté au grec (-ίσκος), doit avoir été assez répandu en latin vulgaire. Il forme en roumain de nombreux dérivés (*bărbătesc*, *omenesc*, etc.).

Un cas de changement de suffixe nous est offert par * *turbulus* qui avait remplacé dans le parler du peuple le classique *turbidus* (comp. *rabulus* = *rabidus* dans le *Corp. gl. lat.*, VII, 179) : dr. *turbure* (eng. *tuorbel*, tyr. *torbol*, dial. istr. de Valle *torbolo*, piém. *terbol*, nap. *truvolo*, sic. *turbulu*; alb. *turbul*). Ce changement de suffixe fut probablement facilité par l'existence en latin vulgaire du verbe *turbulo* (§ 79).

Voir sur *-idus* = *-ulus*, Ascoli, *Arch. gl.*, II, 408; Schuchardt, *Romanische Etymologien*, I, 39.

77. *Noms de nombre*. Comme nombres distributifs le roumain emploie *cîte unul*, *cîte doi* (mr. *kǫte un*). Ces formes remontent au latin. *Cîte* est le grec κατά qui pénétra de bonne heure en latin et fut associé à *unus*, exactement comme dans le grec καθ' εἷς. Dans les langues romanes occidentales *cata* ou *cata unus* apparaît comme pronom indéfini (a.-fr. *cheün*, prov. *cadaun*, esp., port. *cada uno*, it. *cata uno*), tandis qu'en roumain il est connu exclusivement comme nom de nombre. On trouve cependant aussi en a.-prov. *quada trei* qui correspond au roumain *cîte trei*. Une formation analogue au roumain *unul cîte unul* est *unum cata unum* qu'on rencontre dans des documents latins du moyen âge et qui reproduit le grec εἷς καθ' εἷς (Bible).

Cf. P. Meyer, *Romania*, II, 80; J. Cornu, *ibid.*, IV, 453 ; Ascoli, *Arch. glott.*, XI, 425 ; Bréal, *Mém. de la Soc. de ling.*, VIII, 52.

78. *Pronoms.* Les démonstratifs *ille* et *iste* étaient employés en latin vulgaire en composition avec *ecce* et *atque*. Toutes les langues romanes connaissent ces composés : dr. *acel*, *acest*, mr. *atsel*, mgl. *tsista*, ir. *tšel*, *tšọsta* (rtr. *tšel*, *kešt*, it. *quello*, *questo*, a.-fr. *cil*, *cist*, prov. *aquel*, *cist*, esp. *aquel*, *aqueste*, port. *aquelle*, *aqueste*). *Ecce ille* et *ecce iste* se trouvent déjà chez Plaute (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 987-988 ; cf. A. Köhler, *Arch. f. lat. Lex.*, V, 20).

Comme pronoms indéfinis le latin vulgaire connaissait les composés suivants :

Nescio qui (Neue-Wagener, *Formenl.*, II, 438) : dr. *neștine* (comp. rtr. *entsiḱi* =* *non sapio qui*, Rovigno *noske*).

Nec, *neque unus* (*Peregr. Silviae* 8) : dr. *niciunul*, mr. *nitsi un*, ir. *nitšur* (pad., prov. *negun*, esp. *ninguno*, port. *nengum*).

* *Vere unus* : dr., ir. *vrun*, mr. *vọrun* (it. *veruno*, lomb. *vergün*).

Nec mica : dr. *nimica* (eng. *nimia*, frioul. *nemighe*, vén. *nemiga*; cf. it. *mica*, a.-fr. *mie*, prov. *miga*). Comp. *nihil* = *nemica* dans un glossaire du moyen âge (Förster et Koschwitz, *Altfr. Uebungsbuch*, 1884, 35) et quelque chose de semblable : *nec ciccum*, dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 730.

Le roumain *vrun* et l'it. *veruno* reposeraient, d'après Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, II, § 568, sur *vel unus*. Cette étymologie peut en effet expliquer la forme roumaine, mais elle est inadmissible pour l'italien *veruno*, à cause de l'*r* à la place de *l*. Nous croyons, pour ces raisons, que la vraie étymologie de ce mot est * *vere unus* proposé par Salvioni, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXII, 479.

79. *Verbe.* Nous étudierons d'abord les verbes dérivés de substantifs ou d'adjectifs par l'adjonction directe d'une terminaison verbale au thème de ceux-ci. Ils appartienneut tous à la Ire et à la IVe conjugaisons.

Verbes dérivés de substantifs : *braca* — * *imbracare* : dr. *îmbrăcare* (it. *imbracare*). *Bucca* — * *imbuccare* : dr. *îmbucare* (eng. *imbucher*, it. *imboccare*, fr. *emboucher*, esp., port. *embocar*). *Caput* — * *capitare*, * *excapitare* : dr. *căpătare*, *scăpătare*, mr. *skapitọ* (it. *capitare*, *scapitare*, sic. *kapitari*, *skapitari* ; alb. *kapəton*,

škupstoñ). *Cappa* — * *excappare* : dr. *scăpare*, mr. *skapu*, ir. *skapǫ* (it. *scappare*, fr. *échapper*, prov., esp., port. *escapar*). *Carrus* — * *carrare* : dr. *cărare* (sarde *karrare*). *Circus* — *circare* (*Gromat. vet.*, 326, 17; *Corp. gl. lat.*, II, 100; cf. *Arch. lat. Lex.*, III, 559) : dr. *cercare* (it. *cercare*, prov., cat. *cercar*, fr. *chercher*, etc.). *Chorda* — * *inchordare* : dr. *încordare* (it. *incordare*, esp. *encordar*; alb. *ngorθ*). *Fetus* — *fetare* (Columelle 8, 8, 8; *Corp. gl. lat.*, VI, 448; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 513) : dr. *fătare* (frioul. *feda*, sarde *fedare*, Abruzzes *feta*). *Forfex* — *forficare* (*Corp. gl. lat.*, VI, 462; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 376; X, 422) : dr. *forfecare*. *Genuculum* — *genuculare*, *ingenuculare* (*Corp. gl. lat.*, VI, 488; Adamnanus, *De loc. sanct.*, I, 9, éd. Geyer, *Corp. scr. eccl.* XXXIX; cf. Rönsch, *Itala*, 194) : dr. *îngenunchiare* (it. *inginocchiare*; fr. *agenouiller*, a.-esp. *agenollar*). *Lumen-luminare* (*Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 239) : dr. *luminare* (fr. *allumer*, esp. *alumbrar*). *Minaciae* — * *adminaciare* : dr. *amenințare* (sic. *amminazzari*, sarde *amelezzai*, prov. *amenassar*, esp. *amenazar*, port. *ameaçar*; it. *minacciare*, fr. *menacer*). *Mors* — * *admortire* : dr. *amorțire*, mr. *amurtu* (it. *ammortire*, *-are*, sic. *ammurtiri*, *-ari*, fr. *amortir*, prov. *amortir*, *-ar*). *Ovum* — * *ovare* : dr. *ouare* (frioul. *ova*, prov. *ovar*, esp. *huevar*, port. *ovar*). *Panus* — * *depanare* : dr. *dăpănare* (it. *dipanare*, prov. *debanar*, esp. *devanar*, port. *debar*). *Pavor* — * *expavorare* : dr. *spăriare*, mr. *asparu* (it. *spaurare*, prov. *espaorir*, esp., port. *espavorir*). *Pedica* — *impedicare* (Ammien 30, 4, 18) : dr. *împiedecare*, mr. *nk'adiku* (a.-it. *impedicare*, fr. *empecher*, prov. *empedegar*). *Peduculus* — *peduculare* (*Corp. gl. lat.*, VII, 61; cf. *Arch. lat. Lex.*, VIII, 382) : dr. *păduchiare*. *Pretium* — * *dispretiare* : dr. *desprețuire* (it. *disprezzare*, lomb. *desprexiar*, prov. *desprezar*, port. *despreçar*). *Pulex* — *pulicare* (*Corp. gl. lat.*, VII, 158; cf. *Arch. lat. Lex.*, VIII, 384) : dr. *purecare* (prov., esp., port. *espulgar*; it. *spulciare*, cat. *espussar*). *Ramus* — * *deramare* : dr. *dărîmare* (rtr. *diramer*, tyr. *dramé*, sic. *diramari*; alb. *dsrmoñ*). *Sella* — * *insellare*, dr. *înșăuare*, *înșelare* (prov. *ensellar*, esp. *ensillar*). *Stuppa* — * *stuppare* : dr. (*a*)*stupare*, mr. (*a*)*stup* (it. *stoppare*, tyr. *štrupe*, sic. *attupari*). *Titio* — * *attitiare* : dr. *ațîțare* (§ 33). *Ventus* — * *exvento* : dr. *svîntare* (it. *sventare*, sic. *sbintari*, prov. *esventar*,

fr. *éventer*). *Vesica* — *vesicare* (Théod. Priscien, *Euporiston*, éd. Rose, I, 88) : dr. *beşicare* (Abruzzes *avvesceka*).

Verbes dérivés d'adjectifs : *caldus-excaldare* (Marc. Empiricus *De medic.*, XXVI, 33; Anthimus, *De observ. cib.*, 76) : dr. *scaldare* (eng. *scaldar*, tyr. *scalde*, it. *scaldare*, fr. *échauder*, prov. *escaudar*, esp., port. *escaldar*). *Gurdus* — **ingurdire* : dr. *îngurzire*, *des-* (Abruzzes *ngurda*, fr. *engourdir*, *dé-*). *Largus* — **allargare* : dr. *alergare*, mr. *alagu*, ir. *alergǫ* (it. *allargare*, vaud. *alargar*, sarde *allargare*). *Lenis* — **allenare* : dr. *alinare*, mr. *alinu* (sarde *allenare*, sic. *allenadu*). *Longus* — **allongare* : dr. *alungare* (it. *allungare*, sic. *allungari*, fr. *allonger*). *Tardivus* — **tardivare* : dr. *(în)tîrziare* (eng. *tardiver*, *in-*, frioul. *tardiva*, *in-*, lomb. *tardia*, a.-gén. *tardiar*). *Tener* — **tenerire* : dr. *(în)tinerire* (it. *intenerire*; comp. fr. *attendrir*). *Unus* — *adunare* (Rönsch., *Itala*, 182; *Arch. lat. Lex.*, VIII, 184) : dr. *adunare*, mr. *adunu*, ir. *adurǫ* (sarde *adunare*, a.-prov., a.-esp. *aunar*).

Un groupe à part est formé par les verbes dérivés de substantifs, d'adjectifs ou de verbes par l'insertion d'un élément nouveau entre le thème de ces derniers et la terminaison verbale. Nous relevons les dérivés suivants :

Iare : *altus* — **altiare* : dr. *(în)ălţare*, mr. *(un)ǫltsesku* (it. *inalzare*, *alzare*, fr. *hausser*, prov. *alsar*, esp. *alzar*, port. *alçar*). **Captus* — **captiare* : dr. *(a)căţare*, mr. *(a)kats*, ir. *(a)katsǫ* (it. *cacciare*, fr. *chasser*, prov. *cassar*, esp. *cazar*, port. *caçar*). *Grassus* — **ingrassiare* (*ingrasso* dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 576) : dr. *îngrăşare* (fr. *engraisser*, prov. *engraissar*, port. *engraxar*). *Mollis* — **molliare* : dr. *muiare*, mr. *mołu* (vén. *moǧar*, fr. *mouiller*, esp. *mojar*, port. *molhar*; alb. *mułva*). *Subtilis* — *subtiliare* (Plinius Valerianus 5, 17; *Corp. gl. lat.*, VI, 111, s. v. *attenuat*, *attenuatus*) : dr. *subţiare* (it. *sottigliare*, a.-fr. *soutillier*, prov. *sotilar*).

Icare : *caballus* — *caballicare* (Anthimus, *De obs. cib.*, éd. Rose, *praef.*) : dr. *(în)călecare*, mr. *(ñ)kalik* (it. *cavalcare*, sic. *kravakkari*, fr. *chevaucher*, prov. *cavalcar*, esp. *cabalgar*, port. *cavalgar*). *Carrus* — *carricare* (*Corp. gl. lat.*, VI, 185; cf. *Arch. lat. Lex.*, IX, 425) : dr. *(în)cărcare*; mr. *(ñ)karku* (it. *carcare*, fr. *charger*,

esp. *cargar*, port. *carregar*; alb. *ngarkoṅ*). *Ferrum* — **ferricare* : dr. *ferecare*, ir. *fereko̜* (a.-fr. *enfergier*). *Morsus* — *morsicare* (Apulée, *Metam.* 7, 21) : dr. *mursecare* (frioul. *mursega*, it. *morsicare*).

Igare : *fumus* — *fumigare* (Apulée, Columelle; cf. *Corp. gl.* VI, 475) : dr. *fumegare* (tyr., vén. *fumegar*, esp. *humear*, port. *fumear*).

Ulare : *excutere* — **excutulare* : dr. *scuturare*, mr. *skutur* (vén. *skotolare*, sic. *skutulari*, nap. *skotolare*). *Tremo* — *tremulare* (*Corp. gl. lat.*, II, 458 ; IV, 188, 542; V, 399) : dr. *tremurare*, mr. *tręambur*, ir. *tremuro̜* (it. *tremolare*, fr. *trembler*, prov. *tremblar*, port. *tremolar*). *Turbo* — **turbulare* : dr. *turburare* (eng. *turbler*, fr. *troubler*; alb. *turbuloṅ*). *Ventus* — *ventulare* (*Not. tiron.*, IX, 64; *Corp. gl. lat.*, IV, 571) : dr. *vînturare*, (*s*)*vînturare*, mr. (*z*)*vintur*, ir. *vinturo̜* (eng. *sventoler*, it. *sventolare*, sic. *vintuliari*, sarde *bentulare*, a.-fr. *esventeler*).

Inare : *scarpere* — *scarpinare* (*Corp. gl. lat.*, VII, 238; Hessels, *Lat.-angl.-sax. Gloss.*, 106; cf. *Arch. lat. Lex.*, I, 287) : dr. *scărpinare*, mr. *skarǩinu* (eng. *scharpiner*, mil. *skarpinar*, comp. gén. *skarpentar*; *Arch. gl.*, XV, 74).

Tare : *libertus* — *libertare* (*Arch. lat. Lex.*, VIII, 450) : dr. *iertare*, mr. *l'ertu* (sarde *libertare*). *Oblitus* — **oblitare* : dr. *uitare*, mgl. *uli̯it* (fr. *oublier*, prov., a.-esp. *oblidar*, port. *olvidar*). *Interritus* — *interritare* (*Corp. gl. lat.*, IV, 105) : dr. *întărîtare* (nap. *nterretare*, a.-fr. *entarier*, prov. *entarida*).

Des verbes peuvent être dérivés, quoique bien rarement, aussi d'adverbes et de prépositions. Nous n'avons à enregistrer ici que les formes *manicare* (de *mane*) et *adpropiare* (de *adprope*, cf. § 81) : dr. *mînecare*, *apropiare*, mr. *aprok'u* (sarde *approbiare*, fr. *approcher*). *Manicare* est attesté dans la Bible (Rönsch, *Itala*, 174) et dans des glossaires (*Corp. gl. lat.*, VI, 676; cf. *Arch. lat. Lex.*, IX, 390); de même *adpropiare* et le simple *propiare* (Rönsch, *l. c.*, 179; *Corp. gl.*, IV, 303; cf. *Arch. lat. Lex.*, IX, 98, 411).

Plusieurs verbes avaient échangé leur suffixe contre un un autre. *Ambulare*, **ammulare* (§ 54) était devenu de bonne heure **amminare*, d'où mr. *imnu*, ir. *o̜mno̜* (rtr. *amnar*). C'est

aussi par un changement de suffixe que *manducare* avait passé à **mandicare* (**mannicare*) dont l'extension en roman a été montrée au § 35 (cf. § 54). **Simino* pour *similo* doit aussi être ancien, puisqu'il apparaît en même temps en roumain, en italien et en français : dr. *sămănare* (a.-mil. *sumna*, bourg. *semnai*, dialectes français du nord et de l'est *senne*, *sane*) ; comp. *treminer* = **treminare* — *tremulare* dans le parler de Berry. **Tribilo* pour *tribulo* ne se trouve qu'en roumain, dr. *trierare*; il a pu cependant être connu en dehors de la péninsule balkanique (comp. le lat. *ventulare* à côté de *ventilare*, et, en roman, le sic. *skapulari* = cal. *skapilare*).

Préfixes :

Ad : *adbattere* : dr. *abatere*, mr. *abatu*, ir. *abọte* (it. *abbattere*, fr. *abattre*, esp. *abatir*, port. *abater*). *Addormire* (Caelius Aurelianus, *Acut*. I, 11, 83; Marc. Empiricus, *De medicam*. XVI, 18; *Itin. Burdig*., éd. Geyer, *Corp. scr. eccl*., XXXIX, 20, 14) : dr. *adormire* (lomb., gén. *adormir*, Abruzzes *addurmi*). **Affumare* : dr. *afumare*, mr. *afumu* (it. *affumare*, prov. *afumar*, esp. *ahumar*, port. *afumar*). **Affundare* : dr. *afundare* (it. *affondare*, sarde *affundare*, a.-fr. *afonder*, esp. *afondar*, port. *afundar*). *Allactare* (Marc. Empiricus, VIII, 136) : dr. *alăptare* (rtr. *allacher*, it. *allattare*, fr. *allaiter*). **Allentare* : dr. *alintare* (sarde *allentare*, sic. *allintari*, Abruzzes *allendar*). *Alligere* = *eligere* (*Arch. f. lat. Lex*., III, 13) : dr. *alegere*, mr. *alegu* (a.-it. *alleggere*). *Aspecto* (**astecto*) = *expecto* : dr. *așteptare* (cf. § 55). Nous devons rappeler ici la forme vulgaire **adjunare* qui doit sa naissance à une confusion de *jajuno*, *jejuno* (*ejuno*) avec les verbes formés à l'aide de *ad-* : dr. *ajunare*, mr. *adẑunu* (esp. *ayunar*; alb. *ágënoj*). Comp. **arredere* (§ 70) et plus haut **allargare*, **allenare*, **allongare*, **adminaciare*, **admortire*, **attitiare*, *adunare*.

Con : *congirare* (Rönsch, *Itala u. Vulg*., 186) : dr. (*în*)*cunjurare*. Le classique *cognosco* (*con* + *gnosco*) avait comme correspondant en latin vulgaire *connosco* (*con* + *nosco*; cf. Schuchardt, *Vokal*., I, 115 ; II, 128), d'où dr. *cunoaștere*, mr. *kunosku*, ir. *kunoŝte* (it. *conoscere*, fr. *connaître*, esp. *conocer*; seul le port. *conhecer* reproduit la forme classique).

De : *degelare* : dr. *degerare* (fr. *dégeler*, esp. *dehelar*, port.

degelar). *Derigo* = *dirigo* (Georges, *Lex. Wortform.*, 218) : dr. *deregere*. *Despicare* (*Corp. gl. lat.*, VI, 331 ; Hessels, *Lat.-angl.-sax. Gloss.*, 40 ; cf. Rönsch, *Collect. phil.*, 295) : dr. *despicare* (lomb., vén. *despikar*). Comp. plus haut **depanare*, **deramare*.

Dis : *discalciare* (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 182) : dr. *descălțare*. *Discarricare* (Fortunat, *Vita S. Medardi* 7, *extr.*) : dr. *descărcare* (it. *discaricare*, fr. *décharger*, esp., port. *descargar*). *Discoperire* (Ant. de Plaisance, *Itiner.* 30 ; cf. Rönsch, *Itala*, 207) : dr. *descoperire*, mr. *diskopiru* (fr. *découvrir*, esp. *descubrir*, port. *descobrir*). *Discuneare* (*discuneatus*, Pline, *Hist. nat.*, 9, 90) : dr. *descuiare* (tyr. *descognar*). *Disligare* (*Corp. gl. lat.*, VI, 352) : dr . *deslegare*, mr. *dislegu* (frioul. *dislea*, lomb. *desligar*, sarde *desligare*, fr. *délier*). Comp. ci-dessus **dispretiare*.

Ex : *exbattere* : dr. *sbatere* (rtr. *sbatter*, it. *sbattere*). *Excadere* (cf. § 70) : dr. *scădere* (it. *scadere*, fr. *échoir*, prov. *eschazer*). **Excambiare* : dr. *schimbare* (it. *scambiare*, fr. *échanger*, prov. *escambiar* ; alb. *tškɛmbeń*). **Excarminare* : dr. *scărmănare* (tyr. *skarmenar*, it. *scarmigliare* = **excarminiare*). *Excurtare* : dr. *scurtare* (frioul. *skurta*, a.-vén. *eskurtar*, Abruzzes *skurta*, fr. *écourter*). Comp. plus haut *excaldare*, **excappare*, **expavorare*, **exventare*.

In : *incalciare* (*Not. tiron.*, LXXIX, 34 *b* ; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 243) : dr. *încălțare* (it. *incalciare*, a.-fr. *enchaucer*, a.-esp. *encalzar*). **Inclavare* : dr. *încheiare* (a.-it. *inchiavare*, fr. *enclaver*, prov. *enclavar*). **Incuneare* : dr. *încuiare* (rtr. *incugner*, sic. *inkugnari*, sarde *inkungna*). *Indulcare*, *indulcire* (Vulgate ; *Corp. gl.* II, 283 ; cf. VI, 566) : dr. *îndulcire*, mr. *ndultsesku* (rtr. *indutschir*, it. *indolcire*, esp. *endulcir*). **Induplicare* : dr. *înduplecare* (Sanfratello *ndugier*, Piazza Armerina *ndugie*). **Infasciare* : dr. *înfășare* (it. *infasciare*, port. *enfaxar.*). **Inglut-tire* : dr. *înghițire* (it. *inghiottire*, fr. *engloutir*, port. prov. *englo-tir*, esp. *englutir*). *Innodo* (Rönsch, *Semas. Beitr.*, III, 50) : dr. *înnodare* (it. *innodare*). *Innubilo* (Solinus 53, 24) : dr. *înnourare* (vén. *inuvolar*). **Impromuttare* : dr. *împrumutare* (cf. § 34) ; *promutuor* s'est conservé dans un glossaire (*Corp. gl. lat.*, II, 417 ; comp. la glose du Gloss. de Reichenau, 454 : *mutuo acceperam* = *inprumtatum habebem*). **Intristare* : dr. *întristare*

(it. : *intristare*, cat. *entristir*, a.-esp. *entristar*). **Invitiare* : dr. *învățare*, mr. *nvetsu*, ir. *ǫnmetsǫ* (plais. *enviciar*, vén. *envezar*, sic. *ammizzari*, Lecce *mmezzare*, sarde *imbizzare*, a.-fr. *envoisier*, esp. *envezar*; alb. *mësoń*). Comp. ci-dessus **imbracare*, **imbuccare*, *impedicare*, **inchordare*, *ingenuculare*, *ingurdire*, **insellare*, **inaltiare*, **ingrassiare*.

Per : *pergiro* (*Peregr. Silviae* 19) : dr. (*îm*)*prejurare*.

Sub. Nous n'avons à rappeler que la forme vulgaire *subgluttio* résultée du classique *singultire* par une étymologie populaire (**singluttire*) et par une assimilation aux composés avec *sub-*. *Subgluttio* (*subgluttiare*), qui se trouve dans le *Corp. gl. lat.*, V, 332; cf. VII, 271, a donné : dr. *sughițare* (sic. *suggiuzziari*, esp. *sollozar*, port. *soluzar*). Les formes it. *singhiottire*, *singhiozzare*, fr. *sangloter* nous renvoient à **singluttire*, **singluttiare*, **singluttare*.

Nous devons dire ici quelques mots du phénomène connu sous le nom de *recomposition* (cf. § 18). On sait qu'en latin classique la voyelle thématique des verbes composés avec un préfixe s'était affaiblie : *a* s'était réduit à *e* ou *i*, *e* à *i* et *au* à *u* (*spargere* — *aspergere*, *facere* — *perficere*, *regere* — *dirigere*, *claudere* — *includere*). En latin vulgaire, cette distinction entre la forme simple et les formes composées d'un même verbe disparut dans plus d'un cas; la voyelle primitive du thème fut restituée dans les formes composées : *commando* — *commendo* (V. Longus; Keil, *Gr. lat.*, V, 73); *consacrare* — *consecrare* (fréquent dans les inscriptions, *C. I. L.* II, 4282; V, 5227; VII, 80; IX, 1095; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, XII, 40); *dispartire* — *dispertire* (*C. I. L.* II, 6278, 39; comp. dr. *despărțire*, mr. *dispartu*, it. *dispartire*); *elegere*—*eligere* (Georges, *Lex. Wortform.*, 239). Quelques verbes qui, dans la conscience du peuple, n'apparaissaient plus comme composés, conservèrent en latin vulgaire la forme classique : *impingere* — *im* + *pangere* (comp. dr. *împingere*, it. *impinger*, a.-fr. *empeindre*).

Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, II, §§ 573 et suiv. — Voir sur les dérivés romans de *caput*, Ascoli, *Arch. glott.*, XI, 427. — Sur *îngurzire*, *desgurzire*, qui ne s'entendent que dans une petite partie du domaine roum., v. *Rev. crit.-lit.* (Jassy), V, 107-108. — Sur *întărîtare*, cf. Ov. Densusianu, *Romania*, XXVIII, 65; Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XXIII, 419; XXIV, 418. — *Ambu-*

lare (**ammulare*, **amminare*) a été étudié en dernier lieu par Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XXII, 398; XXIII, 325 (cf. Förster, *ibid.*, XXII, 515; G. Paris, *Romania*, XXVII, 676; XXVIII, 459) et par Marchot, *Studj di filol. romanza*, VIII, 387. — Sur *sămănare*, v. Schuchardt, *Zeitschr. rom. Ph.*, XXII, 398; Ascoli, *Arch. glott.*, II, 406. — Entre le dr. *trierare* et le lat. *tribulare*, Ascoli, *Arch. glott.*, XIII, 461, établit les étapes : **tri[b]ljare*, **triare*. Ce développement est cependant contredit par la phonétique roumaine. — D'après Darmesteter, *Form. des mots composés*, 91, le préfixe roman *des-* représenterait *dis-* et *de -ex-*. Il est cependant inutile d'admettre ce dernier préfixe, puisque *dis-* suffit pour expliquer les composés romans. Cf. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, II, § 603; III, § 250. — Sur la recomposition, voir Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, II, § 597. Cf. M. Bonnet, *Le Lat. de Gr. de Tours*, 486, qui affirme toutefois que la recomposition est « œuvre de réflexion et non de création spontanée, invention de pédants et non produit naturel du langage populaire ». Nous ne partageons pas tout à fait cette opinion, puisque nous ne voyons pas pourquoi des formes telles que *dispartire*, *perfacere* ne pourraient être de provenance populaire.

80. *Adverbes*. Le latin vulgaire connaissait plusieurs adverbes composés soit de deux adverbes soit d'un adverbe et d'une préposition. Nous avons à relever les formes suivantes conservées en roumain :

Ecce + *hic* : dr. *aci*, mr. *atsia*, ir. *tŝi* (it. *ci*, fr. *ici*, *ci*, prov. *aissi*).

Eccum + *illoc* : dr. *acolo*, mr. *akolo*, ir. *kolo*.

Eccum + *modo* : dr. *acum*, mr. *akmu*, ir. *akmo* (frioul. *cumo*, log. *como*).

Eccum + *sic* : dr. *aşa*, mr. *aŝitse*, ir. *aŝọ* (it. *cosi*, lomb., gén. *asi*, fr. *ainsi*, prov. *aissi*, esp. *asi*).

Non + *magis* (*Corp. gl. lat.*, II, 389; comp. *ne magis*, V, 226) : dr. *numai* (eng. *nomma*, frioul., vén. *nome*, gén., lomb. *noma*).

Ad + *modo* (Grégoire de Tours; Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 483) : dr., mr. *amu* (eng. *amo*, it. dial. *ammo*).

Ad + *tunc(ce)* : dr. *atunci*, mr. *atumtsia*, ir. *atuntŝ*. *Ad tunc* se trouve dans la *Peregr. Silviae* 16 (éd. Geyer, 59).

Sur *non magis*, voir *Arch. glott.*, VIII, 372; XII, 416; XIV, 211; *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XVI, 334. — Meyer-Lübke admet, *Gramm. d.*

rom. Spr., III, § 495, l'existence en latin vulgaire d'un adverbe composé **anque* qui se trouverait à la base du roum. *încă*, it. *anche*, a.-fr. *ainc*, prov. *anc*. Cette étymologie peut en effet expliquer les formes romanes occidentales, mais elle est inadmissible pour le roumain ; **anque* aurait dû donner *înce* et non *încă*.

81. *Prépositions*. Le latin vulgaire se distinguait du latin classique par l'emploi d'un grand nombre de prépositions composées. Le fait que les grammairiens condamnent souvent ces prépositions (*praepositio praepositioni non jungitur* dit Pompeius ; Keil, *Gr. lat.*, V, 273) prouve indirectement qu'elles étaient d'un usage fréquent dans le parler du peuple.

Parmi les prépositions composées attestées en latin et qui se retrouvent en roumain nous avons à signaler les suivantes :

Abante (*C. I. L.* VI, 2899, 8931 ; XI, 147) : a. roum. *ainte*, ir. *mọntše* = *mai ainte* (rtr. *avant*, it. *avanti*, fr. *avant*). Le dr. *înainte* repose sur **inabante* (comp. *inante* dans le *C. I. L.* III, p. 961, *tab. cer.* XXVI, 16).

Depost (*C. I. L.* VIII, 9162 ; cf. Pompeius, *l. c.*) : dr. *după*, mr. *dupọ*, ir. *dupẹ* (it. *dopo*).

Deretro, inretro : dr. *îndărăt* = *in deretro* (it. *dietro*, fr. *derrière*, prov. *dereire*).

Aforis, aforas : dr. *afară*, mr. *afọarọ*, ir. *afọrẹ* (it. *affuori*, esp. *afuero*).

Deinter : dr. *dintre* (tyr. *denter*, vén. *dantre*).

Deintro : dr. *dîntru*, mr. *ditu* (it., esp., port. *dentro*).

Desuper : dr., ir. *despre*.

Asupra : dr., mr. *asupra*. Le dr. *deasupra* est **de asupra* (comp. *desupra*).

Desubtus : dr. (*de*)*desupt* (it. *di sotto*, fr. *dessous*, prov. *desotz*).

Adprope : dr., mr. *aproape*, ir. *aprope* (frioul. *apruv*, a.-it. *aprovo*, sarde *apprope*, a.-fr. *apruef*).

Perin : dr., mr., ir. *prin*.

La plupart de ces prépositions sont employées en latin, de même qu'en roumain, aussi comme adverbes.

Les prépositions composées ont été étudiées par C. Hamp dans l'*Archiv für lat. Lexik.*, V, 321, où sont cités les textes qui nous les ont conservées ; cf. Neue-Wagener, *Formenlehre*, II, 939. Aux

exemples donnés par Hamp nous pourrions ajouter : *ajoras* (*Peregr. Silviae* 12); *deinter* (*ibid.*, 6); *deintro* (*ibid.*, 24); *desubtus* (Ant. de Plaisance, *Itiner.* 24).

SYNTAXE

82. Les remarques que nous avons faites au chapitre sur la *Morphologie* s'appliquent aussi à cette partie de la grammaire du latin vulgaire. La syntaxe du latin vulgaire ne nous est, en effet, connue que d'une manière imparfaite. Et cela ne doit guère étonner quand on pense que ceux qui ont écrit en latin ne se sont soustraits que bien rarement à l'influence de la syntaxe classique. D'autre part, les études sur la syntaxe du latin vulgaire ne sont pas encore assez avancées, et même les matériaux dont on dispose n'ont pas été étudiés à tous les points de vue et coordonnés par les latinistes.

Toutefois, les renseignements que nous avons sur la syntaxe du latin populaire sont suffisants pour élucider quelques points de l'histoire des langues romanes. Nous rappellerons ici les faits les plus assurés à cet égard et les plus importants pour l'étude du latin qui se trouve à la base du roumain.

Comme il est souvent difficile de tracer une limite entre la morphologie et la syntaxe, plusieurs particularités syntaxiques ont déjà été signalées plus haut (§§ 62, 71); sur quelques-unes d'entre elles nous devrons revenir aux paragraphes suivants.

On pourra consulter, pour les questions que nous étudierons dans la suite, le traité de syntaxe latine de A. Draeger, *Hist. Syntax der lat. Spr.*, 2e éd., Leipzig, 1878-1881, et celui de J. H. Schmalz publié dans la *Lateinische Grammatik* de F. Stolz, 3e éd., Munich, 1900, 197 et suiv., où est incidentellement étudiée aussi la syntaxe du latin vulgaire.

1. Substantif

83. *Les cas.* L'emploi des prépositions pour exprimer les rapports de génitif et de datif, phénomène commun à toutes les langues romanes, a ses racines dans le latin vulgaire. D'après

les exemples qu'on a pu recueillir jusqu'ici, on peut affirmer qu'à partir des premiers siècles de notre ère on employait déjà en latin vulgaire les prépositions *de* et *ad* pour rendre le génitif et le datif. Cet usage apparait dans la Bible, où nous trouvons des constructions telles que : *de colentibus* (= τῶν σεβομένων) *gentilibusque multitudo magna* (*Acta* 17, 4); *quam de lege* (= τοῦ νόμου) *unum apicem cadere* (*Luca* 16, 17). On lit de même dans l'*Itinér*. d'Antonin de Plaisance 18 : *ornamenta de imperatricis*. Le génitif avec *de* se retrouve encore en roumain dans quelques régions et il était bien plus répandu à une époque ancienne. La construction de datif avec *ad* se rencontre déjà à l'époque de César ; la *Lex Furfensis* porte : *ad eam aedem donum datum, ad id templum data* (*C. I. L.* I, 603). Plus tard, elle devient de plus en plus fréquente : *ait ad me, scripserat ad Dominum* (*Peregr. Silviae,* 19); *erogantur ad homines* (Ant. de Plaisance, *Itiner*. 27). Comp. en outre : *legem ad filios Israhel* (*Peregr. Silviae,* 4); *membra ad duos fratres* (*C. I. L.* XIII, 2483); *terra* (*ancilla*) *ad illo homine* (*Form. Andecav.* 13, 19; 20, 9), constructions qui sont le point de départ du génitif possessif roumain avec *a* : *fiu a regelui* (a.- fr. *filz al rei*), qui était à l'origine un datif.

L'accusatif de direction des noms de villes était construit en latin vulgaire surtout avec la préposition *ad*, particularité qu'on rencontre quelquefois aussi en latin classique (*Arch. f. lat. Lex.*, X, 391). Comp. *ibimus ad Nazareth, perrexit ad Bethleem* (Saint Jérôme; Goelzer, *La latin. de Saint Jérôme*, 327). En roumain, *ad* a été peu à peu remplacée par *illac*.

L'ablatif des noms de villes désignant le point de départ devait aussi être employé en latin vulgaire, surtout avec des prépositions. En latin classique, on trouve quelquefois *ab* dans ce cas (Tite-Live, Salluste) ; en latin vulgaire, c'était *de* qui remplissait cette fonction. Le roumain met dans ce cas *de la, din*.

Aux noms de villes, les prépositions étaient employées à l'ablatif aussi lorsqu'on voulait désigner l'endroit où se passait une action. On trouve cette construction déjà chez Plaute : *in Epheso*; de même chez Pline l'ancien : *in Berenice, in Cyme*, mais elle apparait surtout chez les écrivains des premiers siècles de

l'époque chrétienne : *in Veria*, *in Alexandria* (Saint Jérôme; Goelzer, *l. c.*, 344).

L'ablatif de temps n'était précédé, en latin classique, de la préposition *in* que dans quelques cas particuliers (*in iuventute*, etc.). Dans le parler du peuple cette construction devint d'un usage plus répandu et les auteurs chrétiens nous en fournissent de nombreux exemples : *in annis praecedentibus* (Grégoire de Tours; Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 620); roum. *în anul trecut* (cf. Petschenig, *Berl. phil. Wochenschr.*, 1889, 1402). A comparer des constructions analogues avec *ad* : *ad horam tertiam* (Grégoire de Tours; Bonnet, *l. c.*, 583); roum. *la* (*illac* substitué à *ad*) *trei ore*.

L'emploi de *cum* pour transcrire l'ablatif instrumental est aussi une particularité caractéristique du latin vulgaire. L'ablatif est souvent formé ainsi chez Sulpice Sévère, Grégoire de Tours, etc. (Bonnet, *l. c.*, 603).

Sur le génitif avec *de*, voir Clairin, *Du génitif latin et de la préposition* de, Paris, 1880, 170; cf. *Arch. f. lat. Lex.*, III, 45; VII, 477; VIII, 546; IX, 513; XI, 54. — Le datif avec *ad* est étudié par E. Bourciez, *De praepositione* ad *casuali in latinitate aevi merovingici*, Paris, 1886, 31 et suiv.

2. Adjectif

84. *Comparaison*. Nous avons déjà rappelé au § 62 la formation du comparatif avec *magis* et *plus*. Cette manière d'exprimer le comparatif correspondait bien à la tendance du latin vulgaire à remplacer les formes synthétiques par des formes analytiques et plus expressives. Le comparatif avec *magis* et *plus* n'était cependant pas employé exclusivement dans le langage populaire; on en trouve des traces aussi dans le latin classique. C'était surtout au comparatif des adjectifs en *-eus, -ius, -uus* qu'on se servait de la périphrase avec *magis* (*magis idoneus*, etc.); la même formation apparaît, chez quelques auteurs, aux adjectifs composés de cinq ou de six syllabes (*magis mirabiles*, Cicéron, *Orator* 12, 39). L'exemple le plus ancien de la périphrase avec *plus* nous est donné par Ennius, *Fab.* 371 : *plus miser*. A

l'époque chrétienne ce comparatif devient de plus en plus fréquent : *plus sublimis* (Pomponius Mela 3, 40); *plus miser* (Tertullien, *De spect.* 17); *plus dulce* (Sidoine Apollinaire, *Epist.* 8, 11). Par suite de la concurrence que leur faisaient ces formes, les comparatifs classiques en *-ior* tombèrent avec le temps en désuétude, ce qui explique pourquoi ils ont complètement disparu en roumain, où l'on ne trouve pas même les formes *melior*, *pejor*, *major*, *minor* qui se sont conservées dans le roman occidental.

D'un usage répandu doit avoir été aussi la composition des adjectifs avec *per*, *prae*. La première construction se trouve souvent dans les lettres de Cicéron (*pergratus*, *permirus* etc.); la seconde est fréquente surtout chez Pline l'ancien (*praeclarus*, *praeceler*). Il n'y a aucune raison pour ne pas rattacher le roumain *prea* (*prea bun*) à ces particules latines. Il faut toutefois remarquer que *prea* ne peut reproduire directement, au point de vue phonétique, les formes latines; il est sans doute résulté d'une contamination de *per*, *prae* avec le sl. *prě*.

E. Wölfflin, *Lateinische u. romanische Comparation*, Erlangen, 1879, 26; *Arch. f. lat. Lex.*, I, 93; cf. Sittl, *Die localen Verschiedenheiten der lat. Spr.*, 100; Rönsch, *Semasiologische Beiträge*, II, 77; F. Cooper, *Word formation*, 252.

3. Pronoms

85. *Démonstratifs*. Nous avons vu au § 64 que *ille* remplit en roman la fonction de pronom personnel et qu'il est donné comme tel par les grammairiens latins. Mais, en dehors de cette fonction, *ille* reçut aussi celle d'article. Il se trouve avec cette valeur dans toutes les langues romanes, exceptés le sarde et une partie du domaine gascon et catalan où l'article est exprimé par *ipse*. L'histoire de l'article roman n'est pas encore suffisamment éclaircie. L'étude des textes latins nous montre cependant que cet emploi de *ille*, *ipse* doit être assez ancien. Les exemples de *ille* comme article que Fuchs (*Die rom. Sprachen*, Halle, 1849, 321) croyait avoir trouvés dans les textes latins ne peuvent certainement être pris en considération, puisqu'ils

sont illusoires. De même, si *ille* apparaît quelquefois dans la Vulgate (Rönsch, *Itala u. Vulgata*, 419) presque avec le même sens que l'article roman, cela ne peut prouver grand'chose, puisqu'il se peut très bien que nous ayons affaire dans ce cas à une reproduction trop fidèle du texte grec : *ille* ne serait autre chose que la traduction du gr. ὁ. Mais, en échange, d'autres textes viennent confirmer l'emploi de *ille*, *ipse* comme article dès les premiers siècles de notre ère. Nous n'avons qu'à parcourir deux textes du IVe siècle comme l'*Itinerarium Burdigalense* et la *Peregrinatio Silviae* (éd. Geyer) pour voir combien le latin vulgaire s'était éloigné du latin classique quant à la syntaxe de *ille*, *ipse*. Le changement de fonction de ces pronoms y est attesté par de nombreux exemples ; nous nous bornerons à en citer les suivants : *montis ipsius* 20, *aede ipsa* 21, *ipsa aqua* 29, (*Itin. Burdig.*); *sancti illi*, *montis illius* 3, *locus ille* 10, *ipsum montem* 5, *loci ipsius*, *lectio ipsa* 10 (*Peregr. Silviae*). Plus tard, cet emploi de *ille*, *ipse* se rencontre de plus en plus souvent et un texte comme l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance nous en offre des exemples en abondance (voir l'*index*, chez Geyer, 443-444). Comp. en outre Filastrius, *Divers. heres. lib.* (*Corp. scr. eccl.*, XXXVIII, 210, 217 ; cf. *Arch. lat. Lex.* VIII, 259 ; XI, 393). Les germes de l'article roman doivent donc être cherchés dans la transformation syntaxique qu'avaient subie *ille* et *ipse* dans les derniers temps de l'histoire du latin vulgaire.

Puisque nous avons rappelé l'emploi de *ille* comme article, nous devons dire un mot aussi de l'article indéfini *unus*. On trouve déjà chez Plaute quelques exemples de *unus* avec cette valeur : *una mulier lepida* (*Pseud.* 948). Chez les écrivains plus récents *unus* apparaît souvent comme article : *unam buculam* (Jornandes, *Get.* 35); *unus psalmus* (*Peregr. Silviae*, 4); *unum asellum* (Antonin de Plaisance, *Itiner.*, 34, éd. Geyer, v. l'*index* ; cf. A. Fuchs, *Die rom. Spr.*, 320 ; Rönsch, *Itala*, 425). On sait que dans les langues romanes *unus* remplit la même fonction.

En revenant aux pronoms démonstratifs, il nous reste à rappeler la substitution progressive, en latin vulgaire, de *iste* à *hic*, *is*. Cette particularité peut être facilement constatée dans les

textes latins et elle remonte assez haut. On rencontre déjà à l'époque de César quelques exemples de *iste* pour *hic* (Wölfflin-Meader, *Arch. f. lat. Lex.*, XI, 369). En roman, *hic* n'a laissé que quelques traces insignifiantes ; sa place a été prise par *iste* et ses composés (§ 78).

Sur *ille*, *ipse* comme article, voir Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIX, 308. Dans la *Gramm. der rom. Spr.*, III, § 191, le même auteur remarque à propos de *unus* : « La transformation de *unus* en article indéfini pourrait bien être plus récente que celle de *ille* en défini, car dans les plus vieux documents italiens il est encore assez rare, et les plus anciens textes roumains, qui apparaissent seulement au XVIe siècle, ne le connaissent pas du tout. » Nous ne partageons pas cette opinion, puisque l'a.-roumain connait bien, malgré l'affirmation contraire de Meyer-Lübke, l'article indéfini *un* ; on en trouve plus d'un exemple dans le *Codicele Voronețian* (éd. Sbiera, v. l'article *urulu*). D'autre part, nous ne voyons pas comment on pourrait contester toute relation historique entre *unus*, qui, comme nous l'avons vu, apparaît de bonne heure comme article indéfini, et les formes romanes correspondantes.

86. *Indéfinis*. *Alius* et *alter* s'étaient confondus en latin vulgaire. Le premier fut peu à peu supplanté par le dernier. *Alter* à la place de *alius* se trouve chez Vopiscus et plus tard chez Saint Jérôme, etc. (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 416). *Alter* est seul connu au roumain, dr. *alt*, mr. *altu*, ir. *ọt*. *Alius* n'a cependant pas complètement disparu en roman ; on le retrouve en a.-fr. *el*, *al*, prov., a.-esp., a.-port. *al*.

Totus avait pris la place du classique *omnis*. L'exemple le plus ancien de cette substitution se trouve chez Plaute, *Mil.* 213 : *totis horis*. Chez les auteurs plus récents *totus* remplace souvent *omnis* (César, l'auteur du *Bellum Hisp.*, Saint Jérôme ; cf. Wölfflin, *Arch. f. lat. Lex.*, III, 470 ; Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 402). Les langues romanes ne font que continuer à cet égard la syntaxe du latin vulgaire ; seul l'italien possède encore *omnis* (*ogni*). — Nous devons rappeler en outre l'emploi de *totus* avec le sens de « chaque » qu'on rencontre chez Apulée, Commodien, Prudence, *Psychom.* 217, 450 : *totus miles* ; *totum hominem*. Comp. dr. *tot omul*.

Quantus, *tantus* étaient devenus de bonne heure identiques

avec *quot, tot*. Déjà Properce écrit : *At tibi curarum quanta milia dabit* 1, 5, 10; *Quid currus avorum profuit aut famae pignora tanta meae?* 5, 11, 12. La même particularité se retrouve chez Stace et, plus tard, chez Apulée, Tertullien (Wölfflin, *Hermes*, XXXVII, 122; Rönsch, *Itala*, 336-338; Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 414). *Quot* et *tot* n'ont laissé aucune trace en roman, ayant cédé la place à *quantus, tantus* : dr. *cît, atît*, mr. *kǫt, ahtǫntu*, ir. *kǫt* (it. *quanto, tanto* etc.).

4. Verbe

87. *Temps et modes*. Le plus-que-parfait du subjonctif commença de bonne heure à être employé à la place de l'imparfait du même mode. On constate cette particularité déjà dans le *Bellum Africanum*. Tandis que les langues romanes occidentales continuent à cet égard le latin vulgaire, le roumain occupe une place à part, puisqu'il ne connaît ce temps qu'avec la fonction de plus-que-parfait de l'indicatif. Il se peut cependant que le plus-que-parfait du subjonctif ait été usité comme imparfait même dans le latin balkanique et qu'il se soit conservé longtemps comme tel avant qu'il soit devenu plus-que-parfait de l'indicatif.

Le participe présent avait peu à peu perdu de sa vitalité comme forme verbale, et le gérondif avait pris sa place (comp. dr. *soarele răsărind* = **sole resaliendo*; fr. *soleil levant* = **sole levando*). La Vulgate nous offre quelques exemples de la construction qui se trouve à la base des langues romanes : *multa vidi errando* (*Archiv f. lat. Lex.*, VIII, 558; cf. V, 492).

Le fait le plus important dans la syntaxe du verbe du latin vulgaire est l'emploi de quelques formes périphrastiques.

A l'aide de *habere* et du participe passé les Romains avaient forgé une forme composée du parfait, qui n'est pas inconnue au latin classique. Des constructions telles que *positum habeo, constitutum habeo*, dont le sens se rapproche de celui du parfait, se trouvent plus d'une fois chez les écrivains de l'époque républicaine : *stationes dispositas habeo* (César, *Bell. Gall.* 5, 16, 4); *ibi..... castellum Caesar habuit constitutum* (*Bell. Hisp.* 8, 6).

Toutefois, les vraies formes de parfait composé n'apparaissent d'abord qu'aux verbes désignant une action intellectuelle, comme p. ex. *cognoscere, comperire : rationes..... cognitas habeo* (Cicéron, *Att.* 15, 20, 4). A côté de ces verbes on trouve aussi *dicere : de Caesare satis hoc tempore dictum habebo* (Cicéron, *Phil.* 5, 52). Ce qui est cependant surprenant c'est que le parfait formé de cette manière ne se rencontre pendant plusieurs siècles que dans quelques formules et qu'il est relativement rare. Il est même curieux de constater que les écrivains des premiers siècles de notre ère nous en fournissent moins d'exemples que Cicéron et César. Ce n'est qu'au VIe siècle qu'on remarque un progrès dans l'emploi de ce temps. On en trouve plus d'un exemple chez Grégoire de Tours, dans les *Formulae Andecavenses*, etc. Il ne faut pas toutefois croire que cet état des choses, constaté dans les textes, corresponde aux faits du latin vulgaire. Si les écrivains du IIe ou du IIIe siècle n'emploient le parfait composé que tout à fait exceptionnellement, cela ne peut nullement prouver qu'il était tout aussi rare dans le langage populaire. Le fait que cette forme de parfait est profondément enracinée en roumain (*am cîntat*) montre qu'elle devait être bien vivace dans le latin vulgaire de l'époque impériale. Il faut toutefois remarquer que la formule *habeo statum* (*am stat*) n'a pu prendre naissance à la même époque que *habeo cognitum, dictum*; elle montre un développement tardif de cette forme de parfait et elle est sûrement d'origine romane.

Habere avec l'infinitif (*cantare habeo — habeo cantare*) a remplacé, comme on le sait, en roman le futur latin. Cette construction peut être retrouvée en latin. A l'origine, *habeo* avait encore conservé sa valeur de verbe indépendant et, pour le sens, il avait à peu près la valeur de « je dois ». L'exemple le plus ancien de cette phase se trouve chez le rhéteur Sénèque (*Contr.* 1, 1, 19), où nous lisons : *quid habui facere?* Plus tard, *habeo* perdit peu à peu son indépendance, et la périphrase qu'il formait avec l'infinitif se confondit avec le futur. Cette évolution est accomplie au IVe siècle, lorsque nous trouvons les premiers exemples assurés de *cantare habeo* avec la valeur de futur. Comp. *quae nunc fiunt..... hi qui nasci habent scire non poterunt*, Saint Jérôme (*In*

Eccles. 1); *tempestas illa tollere habet totam paleam de area*, Saint Augustin (*In Joannis Evang.* 4, 1, 2). Le futur avec *habeo* apparaît aujourd'hui sur presque toute l'étendue du domaine roman occidental. En roumain, il n'est représenté que par la formule *habeo ad cantare* qui est une forme récente de *habeo cantare* — *cantare habeo*. C'est surtout en ancien roumain qu'on trouve ce futur : *am a cînta* (aujourd'hui *am să cînt*); elle existe en outre en sarde, log. *apo a kantare*.

Il ne sera pas inutile de rappeler qu'en dehors de *habeo* on trouve, quoique rarement, aussi *volo* avec l'infinitif, remplissant la fonction de futur : *jam properare volent* (Corippus, *Johann.*, 6, 250). Ce futur se retrouve en roumain, aussi bien qu'en sursilvain et dans quelques dialectes français et italiens. Nous reviendrons sur cette forme de futur, qui ne laisse pas de présenter quelques difficultés, lorsque nous étudierons la langue du XVI[e] siècle (tome II).

Esse avec le participe présent formait aussi des constructions périphrastiques. On en trouve quelques exemples en latin classique : *nox erat incipiens*, Ovide (*Her.* 18, 55); mais c'est surtout en latin vulgaire qu'elles devaient être fréquentes. Elles sont souvent employées par les auteurs chrétiens : *fueris laborans, fuit serviens, eris ardens*, Lucifer de Cagliari 9, 16; 139, 26; 188, 17. Ces formes se trouvent à la base des constructions a.-roum. *eram, am fost cîntînd*, avec la différence que le participe présent y a été remplacé par le gérondif.

Sur le plus-que-parfait du subjonctif, v. K. Foth, *Romanische Studien*, II, 243; H. Blase, *Gesch. des Plusquamperfekts im Lat.*, Giessen, 1894, 77 et suiv. — *Habere* avec l'infinitif et le participe a été étudié par Ph. Thielmann, *Arch. f. lat. Lex.*, II, 48-89, 157-202; 372-423, 509-549; cf. III, 532 ; on y trouvera aussi d'autres exemples de *volo* avec l'infinitif (II, 168-169). — Sur *esse* avec le participe présent, v. W. Hartel, *ibid.*, III, 37.

88. Nous devons mentionner ici deux verbes qui présentaient en latin vulgaire quelques particularités syntaxiques intéressantes pour l'étude du roumain.

Ducere était employé avec *se* dans le sens de « s'en aller »,

On le trouve ainsi chez Plaute et chez Lucilius, mais surtout dans la Bible et dans les glossaires (Rönsch, *Itala*, 361; cf. Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 36; *Arch. f. lat. Lex.*, VIII, 254). Comp. dr. *a se duce*.

Facere est aussi attesté comme réfléchi (Apulée, Tertullien, Saint Augustin; cf. Heraeus, *l. c.*, 35). Il faut relever surtout l'emploi de *se facere* dans les constructions : *facit se hora quinta*; *coeperit se mane facere* (*Peregrinatio Silviae* 27, 29). *Se facere* s'est conservé avec cette signification en roumain : *se face ziuă*, *se face noapte*.

5. Prépositions

89. Nous avons déjà donné (§ 16) quelques exemples de la confusion qui s'était produite en latin vulgaire dans l'emploi des prépositions. C'est un fait constaté depuis longtemps que les distinctions établies par la grammaire latine entre les différentes prépositions s'étaient effacées dans la langue du peuple et qu'on y mettait l'accusatif après une préposition qui se construisait, en latin classique, avec l'ablatif et vice-versa (*ad titulo*, *pro salutem*). Nous croyons inutile d'insister sur ce phénomène si connu, dont l'origine doit être cherchée, en partie, dans des faits phonétiques et morphologiques.

Dans un autre ordre de faits, la syntaxe des prépositions présentait en latin vulgaire quelques particularités qu'il convient de rappeler ici (cf. § 83).

Ad était employé à la place de *apud*. Cette substitution de *ad* à *apud* apparaît déjà chez Plaute et chez Cicéron (*ad forum, ad villam, ad te*). En roumain, *apud* a complètement disparu, étant remplacé par *a* (*la*); il n'a survécu qu'en italien et en français : *appo*, *avec*.

De se généralisa aux dépens de *ab* et de *ex* et fut introduit dans des locutions inconnues en latin classique. C'est l'une des particularités les plus frappantes du latin des premiers siècles de notre ère. Nous avons à relever surtout le cas où cette préposition sert à désigner la matière dont est fait un objet : *non sunt exstructae* [*urbes*] *de lapidibus*, Saint Jérôme, *In Ezech.*

IX ad 29, 8; comp. dr. *casă de piatră*. Comme partitif, *de* ne se trouve en latin classique que dans quelques expressions : *unus de multis*, etc. Le latin vulgaire est allé plus loin dans cette voie, et les textes plus récents contiennent de nombreux exemples de *de* avec cette signification : *scientes monachi quendam de fratribus parciorem*, Saint Jérôme, *V. Hil.* 26 (cf. Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 338; Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 610). En roumain, c'est *din* = *de* + *in* qui remplit cette fonction (*unul din noi*). Un autre emploi intéressant de cette préposition est son adjonction à des mots exprimant l'abondance ou l'idée contraire : *sacculum plenum de radicibus*, Grégoire de Tours (Bonnet, *l. c.*, 612); comp. dr. *plin de bani*. En dehors de ces cas, *de* était employé en latin vulgaire après un comparatif, particularité qui s'est maintenue en roumain (*de, de cît*), italien, français, etc. C'est ainsi que nous le trouvons dans les *Gromat. vet.*, 11, 19. Cet emploi de *de* est d'origine purement latine et ne peut nullement être attribué à une influence de l'hébreu, comme c'est l'opinion de quelques philologues.

Post était construit avec des verbes tels que *ire, vadere*, etc. pour indiquer l'action d'aller après ou vers quelqu'un : *vade post eum*, Grégoire de Tours (Bonnet, *l. c.*, 592); comp. dr. *merg după* (= *de* + *post*) *tine*.

En roumain, comme dans une partie du domaine roman occidental, on constate une confusion de *pro* avec *per*. Dans cette langue c'est *pro* qui a été absorbé par *per* : dr., ir. *pentru*, mr. *pintru* = *per* + *intro*; de même en eng., it., a.-prov. : *per*. En espagnol et en portugais, c'est au contraire *pro* (*por*) qui s'est substitué à *per*. Seul le français a conservé la distinction entre *pro* et *per*. Cette confusion, qu'on rencontre parfois aussi dans les textes latins (*Arch. f. lat. Lex.*, V, 490), n'est pas encore pleinement éclaircie. En ancien ombrien on trouve, il est vrai, *per* traduisant le lat. *pro*; mais il n'est pas sûr qu'il y ait quelque relation entre ce fait et celui qu'on remarque en roman. L'emploi de *pro* avec le sens de *causa*, *propter* n'était pas inconnu au lat. populaire : *pro uno homine committere proelium*, Grégoire de Tours (Bonnet, *l. c.*, 615-616); comp. dr. *sufer pentru tine*.

Super avait pris une partie des fonctions de *in* : *fulgora super*

eos discendunt, Grégoire de Tours ; et en parlant d'attaques : *venerunt hi barbari super nos*, chez le même auteur (Bonnet, *l. c.*, 677) ; comp. dr. *căzu spre el* (a.-roum.) ; *veni spre noi.*

Voir sur *pro-per*, Mohl, *Introd. à la chronol. du lat. vulg.*, 238-239; *Les orig. rom.*, I, 42. Cf. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, III, § 457.

6. Conjonctions

90. *Quod* était employé en latin vulgaire pour transcrire la construction de l'accusatif avec l'infinitif du latin classique. Cet emploi est attesté d'abord pour les verbes qui exprimaient une émotion, tels que *gaudeo, doleo, miror*. On trouve déjà chez Plaute cette première phase de la construction avec *quod*. Plus tard, cet usage s'étendit aussi aux verbes *declarandi* et *sentiendi*. Les plus anciens exemples de cette transformation nous sont donnés par le *Bellum Hisp.* 10, 2 ; 36, 1 : *renuntiaverunt quod* ... ; *praeteritum est quod*... ; ils deviennent tout à fait nombreux dans les premiers siècles de notre ère : *nolite credere quod filius Hominis..... in deserto gentium sit,* Saint Jérôme, *In Matth. IV ad 19, 8.*

Cette construction avec *quod* se trouve à la base de toutes les langues romanes, avec la différence que *quod* ne s'est conservé qu'en roumain, dr. *că*, mr. *kǫ*, ir. *ke*, tandis que dans les autres langues romanes il a été remplacé tantôt par *che* (it.), *que* (fr., esp., port.), dont l'origine n'est pas définitivement établie, tantôt par *ca* (sarde, sic.) = *quam*, *quia.*

A côté de *quod* etc. on emploie en roumain, comme en a.-italien, a.-français, et a.-espagnol, aussi *quomodo*, surtout après les verbes *declarandi* : a.-roum. *juru*, *mărturisescu cum* (a.-it. *rispondere come*). *Quomodo* est construit de cette manière chez Caelius Aurelianus, *De morb. acut.* I, 173 ; II, 181 : *dicere quomodo*.... ; *responderunt quomodo*, etc.

La conjonction temporelle *cum* n'a laissé aucune trace en roman ; elle a été partout remplacée par *quando* : dr. *cînd*, mr. *kǫndu*, ir. *kǫnd*. Dans le latin classique c'est surtout *cum* qui est employé dans les propositions temporelles ; on rencontre cepen-

dant aussi *quando*. Ce dernier se trouve du moins assez souvent chez Plaute, plus rarement chez Cicéron, tandis que César l'évite tout à fait. Les langues romanes nous montrent qu'en latin vulgaire c'était sans doute *quando* qu'on employait plus souvent que *cum*.

Quomodo (*quem admodum*) temporel remonte aussi à l'époque préromane. On en trouve des exemples en abondance dans les textes des premiers siècles de l'époque chrétienne (*Arch. f. lat. Lex.*, III, 30; IV, 274; VIII, 478). Comp. *quomodo mulsi fuerint*, Marc. Empiricus, *De medicam.* XXIII, 61. Il est représenté dans toutes les langues romanes où il dispute parfois le terrain à *quando*.

Dans les propositions interrogatives on avait introduit en latin vulgaire *si*. Les auteurs chrétiens emploient souvent cette conjonction avec la valeur des classiques *an*, *ne*, *utrum* : *interrogat..... si ebriacus non est* (*Peregr. Silviae*, 45). *Si* apparaît ainsi en a.-roum. (*spune-mi se crezi*), aussi bien que dans les autres langues romanes.

Sur *quod*, voir G. Mayen, *De particulis* quod, quia, quoniam, quomodo, ut *pro acc. cum infinitivo*, diss. Kiel, 1889; J. Jeanjaquet, *Recherches sur l'origine de la conjonction* que *et des formes romanes équivalentes*, 1894. Cf. Meyer-Lübke, *Literaturbl. f. rom. Ph.*, XVI, 308; *Gramm. d. rom. Spr.*, III, § 563.

LEXIQUE

91. Il nous reste à étudier le lexique du latin vulgaire. Nous ne pourrons certainement exposer dans tous ses détails cette partie de l'histoire du latin vulgaire. Le nombre des faits dont nous aurions à nous occuper serait trop grand pour que nous puissions les mentionner tous ici ; seul le dictionnaire roumain nous fournirait une foule de mots dont l'histoire devrait être poursuivie jusqu'en latin. Nous nous bornerons donc à relever dans ce qui suit seulement quelques formes plus importantes et qui méritent de figurer dans une histoire de la langue roumaine, en laissant le reste aux soins des lexicographes.

Dans l'étude du lexique du latin vulgaire nous aurons à distinguer deux classes de mots. D'abord les mots qui présentaient en latin vulgaire une signification plus ou moins différente de celle qu'on trouve en latin classique, et ensuite les mots inconnus au latin classique, mais existant dans le parler du peuple.

92. Parmi les mots de la première catégorie nous aurons à mentionner les suivants.

Afflare, connu au lat. cl. seulement dans la signification de « souffler, inspirer », apparaît en roumain, dr. *aflare,* mr. *aflu,* ir. *aflo̧,* de même qu'en rtr. *afflar,* nap. *axiare,* sic. *asciari,* esp. *hallar,* port. *aflar,* avec le sens de « trouver » (cf. vegl. *aflatura*). Vu la grande extension qu'a cette forme, il faut supposer que *afflare* avait reçu cette signification déjà en latin vulgaire. La transformation semasiologique qu'on constate en roman est attesté pour le XI[e] siècle. On trouve, en effet, dans un glossaire latin-espagnol de cette époque les gloses : *devenerit = non afflaret*; *proditum = afflatu fueret* (*Zeitschrift f. rom. Phil.*, XIX, 15). Entre la signification romane et celle du latin classique il faut admettre les étapes intermédiaires : *mihi afflatur — mihi afflatum est — a me afflatur — afflatum habeo.*

Apprehendere, lat. cl. « saisir », avait sans doute reçu déjà en latin vulgaire la signification de « prendre feu, s'allumer » : *flante vento adprehendit domus incendio*, Grégoire de Tours (Bonnet, *Le lat. de Gr. de Tours*, 255). Dr. *aprindere,* mr. *aprindu,* ir. *aprinde, prinde* (lomb. *aprender, imprender,* vegl. *imprandro,* a.-fr. *einpreindre, esprendre*; cf. *Studj di filol. rom.*, VII, 75, 78). Pour le développement de sens comp. les formes dialectales de l'Italie du nord, parm. *piar, apiar,* bergam. *impia,* etc. = it. *pigliare.*

Aranea avait en latin vulgaire en dehors de la signification de « araignée, toile d'araignée » aussi celle de « dartre » : dr. *rîie,* mr. *ru̧n'e.* On le trouve avec ce dernier sens dans le *Corp. gl. lat.* : [*a*]*rania = er*[*y*]*sipela minor milio similis in cute* III, 596, 10 ; *erpinas id est aranea* III, 600, 23, où *erpinas* (*erpitas*) n'est qu'une forme altérée de *herpes* (cf. *derbitas* VI, 327). Dans les autres langues romanes on rencontre quelques formes qui sem-

bleraient être apparentées au roum. *rîie* : it. *rogna*, rtr. *rugnia*, fr. *rogne*; on ne peut toutefois les rattacher à *aranea* à cause de la présence de l'*o* (*u*) de la deuxième syllabe. Seul le roumain semble donc avoir conservé *aranea* avec le sens mentionné.

Barba comme synonyme de « menton » se trouve dans le *Corp. gloss.*, II, 262; III, 247 : γένειον = *barba, mentum*. Le même sens reparaît dans le dr. *bărbie* (comp. eng. *barbulöz*, vén. *barbuzzo*, mil. *barbozz*, parm. *barbozz*, bergam. *barbos*, pad. *barbuzolo*).

Caballus est employé par les écrivains classiques surtout dans l'acception de « mauvais cheval, rosse ». On le trouve cependant chez Lucilius, Horace, Juvénal, etc. avec le sens de « cheval » en général. En latin vulgaire, cette dernière signification était sans doute la plus répandue; *caballus* y était devenu synonyme de *equus* (*Arch. f. lat. Lex.*, VII, 316). Cela explique pourquoi *equus* a presque complètement disparu en roman devant *caballus* : dr. *cal*, mr. *kal*, ir. *kǫl'* (it. *cavallo*, rtr. *kaval*, fr. *cheval*, prov. *caval*, esp. *caballo*, port. *cavallo*).

Carrus. Ce mot avait reçu en latin vulgaire une signification particulière qui nous a été conservée dans le *Corp. gl. lat.* On lit, en effet, dans un glossaire grec-latin : ἄρκτος..... *septentrio quemque vulgo carrum vocant* III, 425, 20-23. *Carrus* désigne donc ici la constellation de l'ourse. En roumain, il apparaît justement avec ce sens : dr. *carul*; de même à Muggia, *ćar*; comp. esp., port. *carro*, fr. *chariot*.

Cernere signifie, comme on le sait, en latin classique « séparer, distinguer ». En roman, on le rencontre surtout avec le sens de « cribler » : dr. *cernere* (sarde *kerrere*, esp. *cerner*). La même signification reparaît dans quelques dérivés de ce verbe (corse *ćernil'u* = *cerniculum*; esp. *zaranda*, port. *ciranda* = *cernenda*; comp. l'armoricain *cern* = **cerna*). Chez quelques écrivains latins *cernere* montre déjà cette transformation. Ainsi, on trouve dans Caton et Ovide *cernere per cribrum* ou *in cribris*. Le dérivé *cerniculum* apparaît chez Lucilius 26, 7 et dans les glossaires (*Corp. gl. lat.*, VI, 202; cf. *Arch. lat. Lex.*, X, 188) comme équivalent de *cribrum*.

Circellus avec le sens de « boucle d'oreille » doit remonter bien haut, puisqu'il est employé ainsi en roumain, dr. *cercel*, et

en italien : sic. *circeddu*, Abruzzes *ciarcelle*, Sanfratello *cirĕdaun* (comp. esp. *cercillo*). Cf. § 75.

Civitas, employé en latin classique pour désigner « la condition, les droits du citoyen romain », s'était identifié en latin vulgaire avec *urbs*. Les écrivains de l'époque chrétienne le mettent souvent à la place de ce dernier (Wölfflin, *Die Latin. d. Afr. Cassius Felix*, 401 ; Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 270 ; *Arch. lat. Lex.*, III, 16 ; VIII, 453) et il a supplanté *urbs* sur tout le domaine romain : dr. *cetate*, mr. *tsitate*, ir. *tšetǫte* (it. *città*, fr. *cité*). Cf. § 33.

Cognatus, -a présentait en latin classique le sens de « parent ». Le latin vulgaire avait restreint la signification de ce mot à celle de « beau-frère, belle-sœur ». Les exemples de *cognatus* = *frater mariti* ou *uxoris* ne sont pas rares dans les inscriptions : *C. I. L.* V, 4369, 5228, 5970 ; IX, 1894, 3309, 3720, etc. Comp. dr. *cumnăt*, mr. *kumnat*, ir. *kumnǫt* (it. *cognato*, prov. *cunhat*, esp. *cuñado*, port. *cunhado* ; alb. *kunat*).

Collocare apparaît en roman avec le sens de « coucher » : dr. *culcare*, mr. *kulku*, ir. *kukǫ* (it. *coricare*, fr. *coucher*, prov. *colcar*, esp. *colgar*). Cette signification peut avoir été connue déjà en latin vulgaire, puisque quelque chose de semblable nous est donné par Térence qui emploie l'expression *collocare aliquem in lectum*. De cette expression jusqu'à *se collocare* (*in lectum*) il n'y avait qu'un pas.

Communicare avait reçu à l'époque chrétienne le sens de « communier » (*Peregr. Silviae* 3 : *communicantibus nobis* ; cf. Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 239). Il s'est conservé ainsi dans presque toutes les langues romanes : dr. *cuminecare*, mr. *kuminiku* (fr. *communier*, etc.). Cf. § 35.

Comparare était devenu de bonne heure synonyme de *emere*. On le trouve souvent avec ce sens dans les inscriptions (Ov. Densusianu, *Arch. f. lat. Lex.*, XI, 275), dans les glossaires (*Corp. gl. lat.*, VI, 242) et chez quelques auteurs (Antonin de Plaisance, *Itiner.* 8, 26). Il reparaît avec le sens de « acheter » dans la plus grande partie du domaine roman : dr. *cumpărare*, mr. *kumpǫru*, ir. *kumparǫ* (it. *comperare*). Cf. § 30.

Crepare, lat. cl. « résonner, craquer » = lat. vulgaire « se

casser, éclater, crever » (cf. Bonnet, *l. c.*, 283) : dr. *crăpare*, mr. *krepu*, ir. *krepǫ* (it. *crepare*, fr. *crever*, esp., port. *quebrar*).

Currere signifiait en latin vulgaire en dehors de « courir » aussi « couler ». On le trouve, il est vrai, avec ce dernier sens déjà chez Ovide et Virgile (*freta dum fluvii current*), mais c'est surtout plus tard qu'on rencontre de nombreux exemples de cette transformation semasiologique (*Peregr. Silviae* 7 : *pars quaedam fluminis Nili ibi currit*; *Itin. Burdigalense*, éd. Geyer, 22 : *haec fons sex diebus atque noctibus currit*; Ant. de Plaisance, *Itiner.* 2 : *illic currit fluvius Asclipius*; cf. *C. I. L.* III, 10190; *Corp. gl. lat.*, VI, 298). Comp. dr. *curgere*, mr. *kuru* (rtr. *cuerer*, it. *correre*, a-fr. *corre*).

Dare avec le sens spécial de « fournir » se trouve chez Serenus Sammonicus (*Arch. lat. Lex.*, XI, 58) : *dare sucum*. Comp. dr. *a da roade*.

Despoliare signifiait en latin vulgaire non seulement « dépouiller », mais aussi « déshabiller ». Cette dernière acception se rencontre chez Pétrone et dans les glossaires (Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 32). Un changement de sens analogue avait subi *exspoliare* (comp. dans le Gloss. de Reichenau 618 : *exuerunt* = *expoliaverunt*) qui se retrouve en roman à côté de *despoliare* : dr. *despoiare*, mr. *dispul'at* (it. *spogliare*, frioul. *dispoja*, Muggia *despojar*).

Dicere est donné par Pétrone et Apulée, de même que dans les glossaires, comme synonyme de *canere* (*dicere ad tibias*, *ad fistulam*), signification qui devait être bien répandue dans le parler du peuple (Heraeus, *l. c.*, 34-35). Le roumain continue à cet égard le latin vulgaire : *a zice un vers*, *o poesie*.

Dominica, en combinaison avec *dies* et plus tard seul (G. Koffmane, *Gesch. des Kirchenlat.*, 50), reçut à l'époque chrétienne le sens de « dimanche », à l'origine « jour du Seigneur » : dr. *duminecă*, mr. *duminikǫ*, ir. *dumirekę* (it. *domenica*, etc.).

Esca, lat. cl. « nourriture, amorce », avait dans le latin parlé le sens de « amadou » (Isidore, *Orig.* XVII, 10, 18) : dr. *iască*, mr. *i̯askǫ* (Erto *leška*, vén. *leska*, a.-fr. *esche*, prov. $esca_{\epsilon}$, esp. *yesca* ; alb. *eškɛ*). Cf. § 22.

Exponere était devenu en latin vulgaire synonyme de *explanare*, *dicere*. Les écrivains des premiers siècles de notre ère

l'emploient souvent avec ce sens, plus large que celui du latin classique (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 268). En roumain, *exponere* dispute le terrain à *dicere* : dr. *spunere*, mr. *spunu*, ir. *spure*.

Facere. Nous devons rappeler quelques emplois particuliers de ce verbe. Ainsi, les expressions *barbam, ungues facere* qu'on trouve dans les glossaires (Heraeus, *Die Spr. des Petronius*, 20); de même, *facere focum* (*ibid.*, 36). Comp. roum. *a-și face barba*, *a face focul*. Mais plus éloigné de l'usage classique est l'emploi de ce mot dans une expression telle que *facere Pentecosten* = « passer le jour de la Pentecôte », que nous rencontrons dans Saint Jérôme (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 419). Comp. roum. *a face Paștile* (fr. *faire les Pâques*, Muggia *far la not*). Cf. § 88.

Factura apparaît chez Tertullien et quelques autres écrivains des premiers siècles de l'ère chrétienne avec le sens de « créature » (Goelzer, *l. c.*, 228). C'est cette signification qui s'est conservée dans le dr. *făptură*, mr. *foptur̨o̜*.

Ficatum, associé à l'origine à *jecur*, signifiait « foie d'oie engraissée avec des figues ». Peu à peu il fut isolé de *jecur* et fut usité dans l'acception générale de « foie ». On le trouve ainsi chez Marc. Empiricus, *De medicam.* XXII, 34, dans l'*Edit de Dioclétien* 4, 6, dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 449, etc. Voir sur le dr. *ficat* et les autres formes romanes le § 18.

Focus avait passé en latin vulgaire de la signification de « foyer, cheminée » à celle de « feu ». Cette transformation nous est déjà attestée dans Vitruve et les *Script. hist. Augustae*. Les écrivains postérieurs confondent souvent *focus* avec *ignis* (Marc. Empiricus, *De medic.* VII, 19; IX, 11, 16; Anthimus, *De observ. ciborum*, éd. Rose, v. l'*index*; cf. Goelzer, *l. c.*, 263; *Arch. lat. Lex.*, VIII, 448). Dans toutes les langues romanes, *focus* s'est substitué à *ignis* : dr. *foc*, mr., ir. *fok* (rtr. *fök*, it. *fuoco*, fr. *feu*, prov. *foc*, cat. *fog*, esp. *fuego*, port. *fogo*).

Frigus, lat. cl. « froid », avait au pluriel (*frigora*), en latin vulgaire, le sens de « fièvre ». Il est employé ainsi par Grégoire de Tours (Bonnet, *l. c.*, 249, 353; cf. C. Caspari, *Homilia de sacrilegiis*, Christiania, 1886, § 15 : *carmina... ad friguras*) et il a conservé jusqu'à nos jours ce sens en roumain : dr., mgl. *friguri*.

Gallare qui est donné, sous la forme déponente, par Varron, *Sat. Men.* 119, 150 (cf. Nonius, I, 168; *Corp. gl. lat.*, VI, 482), avec le sens de « divaguer, être exalté » avait en latin vulgaire la signification de « se réjouir, faire bonne mine » dont s'est développé plus tard, comme en roumain, celle de « se porter bien » : dr. *(în)gălare* (it. *gallare*, Campobasso *ingalla* ; comp. sic. *galloria*, *ingalluzziri* ; esp. *gallo*).

Gannire signifie dans le latin littéraire « aboyer, japper, glapir ». Ce mot n'était cependant pas employé en parlant seulement des chiens, mais aussi des hommes, comme le fait remarquer Nonius (éd. Müller), *De inpr.* II, 45 : *etiam humanam vocem nonnuli « gannitum » vocaverunt.* Appliqué aux hommes, *gannire* reçut en latin vulgaire différentes significations plus ou moins rapprochées l'une de l'autre. Le *Corpus gl. lat.* nous a conservé un grand nombre de gloses où notre mot est traduit, en dehors de *latrare*, par des formes latines ou grecques exprimant soit l'idée de « chanter, murmurer, parler bas », soit celle de « se moquer ». On y trouve ainsi, à côté de *gannit* = *latrat vel ridit, inridit* IV, 346, 595, 603, les gloses : *ganniunt* = *cantant* V, 204; *gannat*, *gannator* = χλευάζει, χλευαστής II, 32; en outre le composé *obgannire* = *obcanere, obcinere* IV, 129; V, 469, 636; *obgannio* = καταφλυαρῶ, καταλαλῶ, καταγογγύζω II, 340, 341, 344; *obgannit* = *obmurmurat, subtiliter murmurat, obloquitur* V, 227, 469, 573, 574. Non moins intéressantes sont les gloses suivantes qui complètent et précisent mieux encore le sens de *gannire* et de ses composés : *ingannatura* = *sanna* II, 582 ; *sanna*, *desannio* = *ingannatura* II, 576, 591; d'autre part *sanna* est glosé par μῶκος II, 374 et *tortio narium* V, 623, et *desannio* par μυκτηρίζω II, 373; comp. les gloses 521, 657 du Gloss. de Reichenau : *inluserunt* = *deganaverunt* ; *ad deludendum* = *ad deganandum*. Nous avons cité toutes ces gloses puisqu'elles viennent éclaircir d'une manière des plus satisfaisantes l'origine de plusieurs formes romanes dont a voulu chercher l'étymologie dans la racine germanique *gana-*, *ganja-*, « bâiller » (anglo-sax. *gánjan*, angl. *yawn*). Le roumain possède le verbe composé dr. *îngînare* (§ 70) dont le sens (« murmurer, balbutier, se moquer de quelqu'un »)

correspond exactement à celui de *gannire* (le mr. *ngǫnesku* signifie « gémir »). Un sens rapproché de celui du dr. nous est offert par la forme fr. du patois de Bourberain *rjene* « contrefaire » = **regannare* (*Revue des patois gallo-romans*, III, 47). Dans les autres langues romanes *gannire* présente un sens un peu éloigné de ceux que nous avons trouvés dans les gloses, celui de « tromper » (eng. *ingianner*, it. *ingannare*, a.-fr. *enganer*, prov. *enganar*, esp. *engañar*, port. *eganar* ; le rtr. *gomngia* et l'it. septentrional *sgognar* n'appartiennent pas ici ; ils sont le germ. *gaman*), mais celui-ci aussi a pu très bien se développer de l'idée de « se moquer », de sorte que *gannire* s'est conservé, avec différentes altérations semasiologiques, d'un bout à l'autre de la Romania.

Laxare avait sensiblement élargi son sens en latin vulgaire; comp. des constructions telles que *laxatum de manu calicem*, *laxentur equi*, qu'on trouve chez Grégoire de Tours et qui sont tout à fait inconnues en latin classique (Bonnet, *l. c.*, 296). On sait combien sont nombreuses les acceptions de *laxare* en roumain et dans les autres langues romanes.

Levare, lat. cl. « lever, enlever », doit avoir été usité en latin vulgaire dans le sens plus large de « prendre ». Cet emploi n'est pas inconnu à quelques auteurs : *lapides... quos levaverunt filii Israel de Iordane*, Antonin de Plaisance, *Itiner.* 13; *quantum tribus digitibus levare potueris*, Théod. Priscien, éd. Rose, *Antidot. Bruxell.*, 39. Comp. dr. *luare*, mr. *l'au̯*, ir. *lọ* (sarde *leare*, vegl. *levur*). Une autre modification de sens que *levare* présente en roman et qui est sans doute déjà latine est celle de « fermenter »; comp. dans le Glossaire de Reichenau 65 : *azima* = *panis sine fermento id est sine levamento*. Dr., mr. *aluat*, ir. *aluọt* = **allevatum* (Bergell *alvé*, eng. *alvo*, *alvamaint*, frioul. *leva*, vén. *levar*, it. *levitare*, fr. *levain*, esp. *leudar*, *aleudar*, etc.).

Lex avec le sens de « religion », comme en roumain, se trouve dans le *C. I. L.* III, 9508 : *Theodotus... filium in lege sancta christiana collocabi*. Comp. dr. *legea creștinească*.

Machinari, lat. cl. « imaginer, inventer, ourdir » = lat. vulg. « moudre », comme dans l'*Itinéraire* d'Antonin de Plaisance 34 : *...habentes unum asellum qui illis macinabat*;

comp. *machinabantur* = *mol[i]ebantur*; *mola machinaria*, dans le *Corp. gl. lat.* III, 500, 531; V, 544. *Machinari* se retrouve avec cette signification en roumain, dr. *măcinare*, mr. *matsinu*, ir. *matširo* (it. *macinare*, Erto *mažene*; alb. *mokərə* = *machina*).

Mamma est donné par Varron et Martial comme un mot du langage enfantin synonyme de *mater*, tandis qu'en latin classique il a le sens de « mamelle ». Il devait être très répandu dans le parler du peuple, comme le montrent les inscriptions, où il remplace souvent *mater* (*Arch. lat. Lex.*, VII, 584). Comp. dr. *mamă*, mr. *mumo* (it. *mamma*, fr. *mamman*). A côté de *mamma* on trouve très souvent dans les inscriptions aussi *tata* = *pater* qui a laissé de nombreuses traces en roman : dr. *tată* (rtr. *tat*, it. dial. *tata*, a-fr. *taie*).

Manere avait passé de la signification de « demeurer, rester » à celle de « passer la nuit dans un lieu » (*Arch. lat. Lex.*, VIII, 196) : dr. *mînere* (rtr. *manair*).

Monumentum se trouve parfois chez les auteurs classiques avec le sens spécial de « monument funéraire ». Dans la langue populaire il fut identifié avec *sepulcrum* : *monumentum sive sepulcrum* (*C. I. L.* X, 3675). Dr. *mormînt*, mr. *mormintu* (rtr. *mulimaint*, a.-gén. *morimento*, sarde *munimentu*); cf. § 35.

Necare, lat. cl. « faire périr, tuer, étouffer » = lat. vulg. « noyer » (Bonnet, *l. c.*, 286; *Arch. lat. Lex.*, VII, 278) : dr. (*în*)*necare*, mr. *neku* (rtr. *nagar*, it. *annegare*, vén. *negare*, fr. *noyer*, cat., esp., port. *anegar*).

Orbus, lat. cl. « privé de quelque chose, orphelin » = lat. vulg. « privé de la vue, aveugle » (Apulée, *Metamorph.* V, 9; VIII, 12; *Corp. gl. lat.*, VII, 30; cf. *Arch. lat. Lex.* V, 497) : dr., ir. *orb.*, mr. *orbu* (rtr. *orv*, it. *orbo*, a.-fr., prov. *orb*).

Paganus, lat. cl. « habitant de la campagne » = lat. vulg., à partir de l'époque chrétienne, « payen » (Rönsch, *Itala u. Vulgata*, 339) : dr. *păgîn* (it. *pagano*, fr. *payen*, esp. *pagano*, port. *pagão*).

Plicare. Nous devons relever ici une modification de sens intéressante qu'avait subie ce verbe. En latin classique il signifie exclusivement « plier » et, comme réfléchi, « se replier ». Dans

le langage populaire, *plicare* et surtout *se plicare* avait reçu la signification de « se diriger vers, s'approcher de ». Il est employé ainsi dans la *Peregrinatio Silviae* 6, 19 : *plicavimus nos ad mare*; *cum iam prope plicarent civitati*. Dr. *plecare*, mr. *pleku* (esp. *llegar*, port. *chegar*).

Quadragesima reçut sous l'influence du christianisme le sens de « carême » : dr. *păresimi*, mr. *pqresin'i* (§ 50).

Recens doit avoir été connu du peuple dans l'acception de « frais, froid ». On trouve, en effet, dans un traité de médecine un dérivé de cet adjectif, *recentatum*, qu'il faut traduire par « boisson rafraîchissante » (*Arch. lat. Lex.*, I, 327); d'autre part le roumain, dr. *rece*, mr. *aratse*, ir. *rọtsẹ*, l'eng. *resch*, l'a.-vén. *resente* et l'a.-fr. *roisant* (*Zeitschr.* III, 270; comp. it. du nord et rtr. *rezentar*; Flechia, *Arch. glott.*, II, 30) nous renvoient à la même signification.

Rostrum désignait en latin classique « le bec, le museau ». A propos de ce mot, Nonius (éd. Müller, I, 53-54) remarque qu'il ne faut pas l'employer en parlant de l'homme : *rostrum hominis dici non debere consuetudo praesumpsit*. Toutefois, quelques auteurs n'ont pas respecté cet usage, et chez Marcellus Empiricus, par exemple, *rostrum* est synonyme de *os* (*De medic.* XII, 46). En roumain, dr. *rost*, notre mot a justement le sens de « bouche » (comp. esp. *rostro*, port. *rosto*).

Septimana, employé en latin classique comme adjectif, devint substantif dans le langage populaire (§ 75) et reçut à l'époque chrétienne la signification de « semaine » : dr. *săptămînă* (it. *settimana*, fr. *semaine*, prov. *setmana*). Comp. la forme *septimana maior* = *septimana paschalis* de la *Peregr. Silviae* 30, 46 : dr. *săptămîna mare*.

Sera était aussi à l'origine un adjectif avec le sens de « tardif ». Associé d'abord à *dies* et à *hora*, il s'isola avec le temps de ceux-ci et devint substantif (§ 75). Comme tel, il fut identifié avec *vesper*, auquel il se substitua dans le latin vulgaire. L'auteur de la *Peregr. Silviae*, Marcellus Empiricus, Anthimus, etc. emploient souvent *sera* à la place du classique *vesper* (cf. *Corp. gl. lat.*, VII, 261; *Arch. lat. Lex.*, IV, 263; VIII, 479; X, 388). A côté de la forme féminine, dr. *sară*,

mr. *sęarǫ* (rtr., it. *sera*), on trouve dans une partie du domaine roman aussi le masculin *serus* (fr. *soir*, prov. *ser*).

Stratus, lat. cl. « action d'étendre » = lat. vulg. « couverture, lit » (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 86 ; *Corp. gl. lat.*, II, 439). Dr. *strat*, a.-roum. « lit », roum. moderne « parterre » (it. *strato*).

Versare, lat. cl. « tourner, rouler, agiter », doit avoir été usité déjà en latin vulgaire avec le sens plus spécial de « verser un liquide », qu'on trouve en roman. Dans un passage de l'*Itinerarium Burdigalense* (éd. Geyer, *Corp. scr. eccl.*, XXXIX, 24) notre mot a presque la signification romane : *est aqua... et si qui hominum miserit se ut natat, ipsa aqua eum versat*. Comp. dr. *vărsare*, mr. *versu* (it. *versare*, fr. *verser*, prov. *versar*).

Veteranus, lat. cl. « soldat qui a fait son temps » = lat. vulg. « vieux ». On le trouve avec ce dernier sens dans le *Corp. gl. lat.* et ailleurs : *veteranus* = *antiquus vel vetustus* IV, 191 ; IV, 578 ; γραῖα = *vetrana* III, 329, 512 (*Victoris Vitensis Hist. persec.* II, 15, *Corp. scr. eccl.* VII ; cf. *Arch. lat. Lex.*, VIII, 249, 530). Dr. *bătrîn*, mr. *bǫtǫrn*, ir. *betǫr* (vegl. *vetrun*, frioul. *vedran*, tergestin *vedrano*, vén. *vetrano*, *vetraneza*).

Virtus avait reçu en latin vulgaire la signification de « force physique » ; il était devenu ainsi synonyme de *vis* (Goelzer, *La lat. de Saint Jérôme*, 230 ; *Arch. lat. Lex.*, III, 34 ; cf. *Corp. gl. lat.*, VII, 421). En roumain, le dérivé *virtuosus*, dr. *vîrtos*, mr. *vǫrtos*, signifie justement « puissant, dur » (comp. a.-fr. *vertu* ; alb. *vərtüt*). Il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici l'expression *in virtute diei* qu'on trouve dans un texte du VIe siècle, le *Breviarius de Hierosolyma* (éd. Geyer, *Corp. scr. eccl.*, XXXIX, 153), et qui correspond exactement au roumain *în puterea zilei*.

Visum, lat. cl. « apparition » = lat. vulg. « rêve » (comp. *visa somniorum*, Cicéron ; *visa nocturna*, Ammien). Il est donné précisément avec ce dernier sens dans le *Corp. gl. lat.* où il glose plusieurs fois le grec ὄνειρος (VII, 423). Il revient avec la même signification dans un passage de l'*Itiner. Burdig.* (éd. Geyer, 20) : *Jacob cum iret in Mesopotamia addormivit... et vidit visum*. Comp. dr. *vis*, *visare*, mr. *yis*, *yisedzu*, ir. *misǫ* (sarde *bisu*).

Voir sur *aflare*, Schuchardt, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, XX, 535. — L'étymologie *riie-aranea* a été donnée par Meyer-Lübke, *ibid.*, VIII, 215. Gröber avait proposé **ronea* (*Arch. f. lat. Lex.*, V, 239) et Candréa, *Rev. pentru istorie, arheol.* (Bucarest), VII, 87, admet un **runea*. Il est inutile maintenant de recourir à ces formes pour expliquer le mot. roumain; nous avons vu que *aranea* est effectivement attesté avec le sens qui était exigé par *riie*. Quant aux autres formes romanes, nous ne voyons pas comment on pourrait les rattacher à **ronea*, **runea* qui sont de simples formes hypothétiques dont on ne trouve aucune trace dans le dictionnaire latin. — Sur *îngălare*, v. Ov. Densusianu, *Rev. crit.-literară* (Jassy), V, 108. — Pour *îngînare* et les autres mots romans, cf. Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, nº 3589, qui défend l'origine germanique, bien qu'il fasse quelques restrictions à l'égard de la forme roumaine qui, à son avis, pourrait être empruntée à l'italien. G. de Gregorio, *Studj glott. ital.*, I, 100, propose l'étymologie **ganeare* (de *ganea*) qui doit aussi être rejetée, puisqu'elle ne satisfait ni le sens ni la phonétique; on aurait dû avoir en roumain *gîiare*. — A propos de *rece*, Schuchardt remarque dans ses *Roman. Etymologien*, I, 20 : « *rece* « kalt » ist wohl *rece(ns)* + **ricidus* (wegen des *c* = *g* vergl. einerseits rum. *lînced* = *languidus*, anderseits span. *recio* = *rigidus*); *recoare* ist *rigor*, nicht eine späte Bildung aus *rece*; die Glossen setzen *riget* dem *friget* gleich. » Nous croyons qu'il est inutile de recourir à cette hypothèse pour expliquer le sens du roumain *rece*. L'esp. *recio* ne peut rien prouver quant à l'existence dans le latin balkanique d'un **ricidus*; il peut être une formation propre à la péninsule ibérique, puisqu'il n'a rien à faire non plus avec l'alb. *r̄ekeθem* auquel le rattache Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 524; cf. Meyer, *Alb. Wörterb.*, 373. *Lînced* est d'autre part une forme récente et dialectale; au XVIe siècle on rencontre encore *lînged*, tandis qu'on n'y trouve que *rece*. Nous croyons donc qu'il faut rester à *recens*, qui explique assez bien le roumain *rece*.

93. Moins nombreuses sont les formes appartenant à la deuxième classe.

Branca, attestée dans les *Gromatici veteres* (309, 2, 4) avec le sens de « patte » (*branca ursi*, *lupi*) se retrouve en dr. *brîncă*, (rtr. *branca*, it. *branca*).

Cloppus n'est attesté que dans le *Corp. gl. lat.*, où il a justement la signification romane de « estropié, boiteux » : λόρδος = *pandus*, *cloppus* III, 330; *cloppus* = χωλός II, 102. Dr. *şchiop*, dérivé de *şchiopare* = **excloppare* (frioul. *klopa*, a.-fr. *clop*, *cloper*, prov. *clop*; alb. *šk'ep*).

Galleta, galeta signifie en roman « seau, muid ». Dans le *Corp. gl. lat.*, V, 564 on a : *cratera* = *vas vinaria quod et galleta*. Ducange donne en outre quelques exemples de ce mot avec le sens de *mensura vinaria, frumentaria*, exactement comme en roumain. Dr. *găleată*, mr. *gọlẹatọ*, ir. *gulidẹ* (tyr. *galeda*, Rovigno *galido*, bergam. *galeda*, Abruzzes, *galetta*, cal. *gaḍḍetta* esp. *galleta*).

Gavia donné par Apulée, *Metam*. 5, 28, et dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 85 avec le sens de « mouette » s'est conservé dans plusieurs langues romanes où il désigne différentes espèces d'oiseaux rapaces. Dr. *gaie* et le dérivé *gaiță*, qui n'a rien à faire avec le sl. *galica* (Erto *gaia*, it. *gabbiano*, lomb., nap. *gavina*, a.-vén. *gavinelo*, esp. *gavia*, port. *gaivota*).

Ragere est attesté une seule fois dans le *Corp. gl. lat.*, III, 432 : ὀγκᾶται πόλος (= πῶλος) = *ragit pullus*; peut-être le même mot se cache dans la glose altérée *abiragat* = *rugit* V, 490 (cf. VI, 4; VII, 216). Dr. *ragerẹ* (fr. *raire*; comp. it. *ragliare* = **ragulare*, sarde gal. *rauñña*, log. *raunzare* = **raguniare*; cf. *Arch. glott.*, XIV, 402).

Sappa, conservé dans un glossaire et quelques autres textes du moyen âge : *rastrum* = *genus instrumenti rusticorum, sappa* (Rönsch, *Zeitschr. f. rom. Ph.*, I, 470; *Romania*, VI, 628), se retrouve en roman avec le sens de « pioche » : dr. *sapă, săpare*, mr. *sapọ, sapu*, ir. *sapọ* (rtr., it. *zappa*, Erto *šapa*, fr. *sape*).

**Stupire* doit être admis comme ayant existé dans le parler du peuple, quoiqu'il ne se soit conservé dans aucun texte. C'était sans doute un mot onomatopéique qu'on avait forgé à côté de *conspuo* et *sputo* « cracher ». En dehors de ces formes, le latin vulgaire connaissait peut-être aussi **scuppire* qui a été proposé pour le roum. *scuipire* (§ 70). **Stupire* est postulé par le dr. *stupire* (Erto *št'upe*).

**Tita, teta*, avec différentes variantes, existait en latin comme mot propre au langage enfantin (comp. la glose du *Corp. gl. lat.*, III, 12 : ζειζιν = *dida*; cf. *Rhein. Mus.*, XXXVIII, 313). Ce n'était pas d'ailleurs un mot exclusivement latin, puisqu'on le rencontre dans un grand nombre de langues. Comp. alb. θίθε, *sisε, tsitsε*; néo-gr. dial. τσιτσί, τσίτσα; serbe,

bulg. *cica*, allem. *zitze*. Dans les langues romanes on trouve toute une famille de mots apparentés à ceux-ci et signifiant « mamelle » et comme verbe « teter » : dr. *țîță*, mr. *tsụtsǫ*, ir. *tsitsẹ* qui supposent un **tītia* (rtr. *tezzar*, *cicciar*, vegl. *tate*, it. *tetta*, *tettar*, *cizza*, Erto *tet*, Giudicaria *toeta*, sarde *dida*, Abruzzes *sisa*, fr. *teter*, prov. *teta*, esp., port. *teta*, *tetar* ; albe *tsitsɛ*) ; peut-être faut-il attribuer la même origine à l'it. *ciccia*, vén. *cizza*, frioul. *cicin*, esp. *cecina* « morceau de viande ».

**Toccare* est exigé par plusieurs formes romanes, ayant le sens de « frapper, faire du bruit » : dr. *tocare*, mr. *toku* (fr. *toquer*, prov. *tocar*). Un tel mot a pu exister en latin vulgaire comme dérivé de la forme onomatopéique *toc* ! (comp. frioul. *poca* « heurter » de *poc* !)

Tufa (Végèce 3, 5 « panache ») s'est conservé en roman avec différentes significations. En roumain il a le sens de « buisson », dr. *tufă*, mr. *tufǫ* (fr. *touffe*, esp., port. *tufos* ; alb. *tufɛ*).

Zinzalus, *zinzarius*, etc. est aussi un mot onomatopéique qui était employé par le peuple pour désigner le « moustique ». Il nous a été transmis par plusieurs gloses du *Corp. gl. lat.* : *sciniphes* = *genus culicum est fixis aculeis permolestum, quas vulgus consuevit vocare zinzalas* V, 526; *zimzario* = κάνθαρος III, 17 ; *culix*, *culices*, *culiculare* = *zinzala*, *zenzalus*, *zinzane*, *tentiale*, *tzintzalario* IV, 224 ; V, 187, 448, 449, 566 (cf. *Rom. Forsch.*, X, 204). Dr. *țînțar* (it. *zenzara*, *zanzara*, a.-fr. *cincelle*).

Quelques mots d'origine grecque doivent aussi être mentionnés ici. Comme nous avons fait remarquer au § 10, les éléments grecs étaient sans doute plus nombreux dans le latin de la péninsule balkanique que dans celui des autres pays romans. Et cela à cause du voisinage de la Grèce. On sait qu'en Mésie il y avait plusieurs colonies grecques, et même en Dacie, comme on peut en juger d'après les monuments épigraphiques, l'élément grec semble avoir été assez nombreux. L'inscription 7728 du *C. I. L.* III, par exemple, fait mention d'un *Artemidorus domo Macedonia*. Dans les *tabulae ceratae* on rencontre aussi plusieurs Grecs (II, VII, XXV, p. 979, 941, 959). On y trouve, en outre, des inscriptions grecques, 1422, 7740

a, 7762, 7766, 7766 *a*, 7781 *a*, etc. (comp. la *tab. cer.* IV, p. 933) ou bien l'emploi des lettres grecques pour transcrire le texte latin, comme dans la *tab. cer.* XXV, p. 959 : Αλεξανδρει Αντιπατρι σεκοδο αυκτορ σεγναι. Cf. § 16.

Que l'influence du grec sur le latin ait été plus accentuée dans les pays danubiens qu'ailleurs, exception faite toutefois pour la Sicile, cela résulte aussi de l'étude du roumain. En dehors des formes grecques qui se retrouvent dans les autres langues romanes, le roumain en contient d'autres qui lui sont propres et qui doivent remonter bien haut. Elles ne peuvent être mises dans la même catégorie que les emprunts plus récents faits au byzantin et que nous étudierons ailleurs ; elles portent un cachet tout à fait ancien et ne sauraient dater que de l'époque latine.

Angelus, *baptizare*, *blasphemare*, *pascha* (ἄγγελος, βαπτίζω, βλασφημέω, πάσχα, originairement un mot hébreu) pénétrèrent en latin par l'intermédiaire du christianisme. On en trouve de nombreux exemples dans les auteurs ecclésiastiques. Dr. *înger* (rtr. *aungel*, it. *angelo*, fr. *ange*, cat., esp. *angel*, port. *anjo*) ; dr. *botezare*, mr. *bǫtedzu*, ir. *botezǫ* (rtr. *battager*, frioul. *batija*, cat. *batiar*) ; dr. *blestemare*, mr. *blastemu* (rtr. *blastemar*, it. *biasmare*, fr. *blâmer*, esp., port. *lastimar*) ; dr. *paști*, mr. *pašte*, ir. *pǫšte* (it. *pasqua*, fr. *pâque*, etc.).

Argea « voûte souterraine, souterrain où les femmes tissent » correspond au gr. ἄργελλα que Suidas traduit par οἴκημα μακεδονικόν et qui peut être, à l'origine, un mot thrace (cf. ci-dessus, p. 38).

Broscus doit avoir existé en latin, comme le montre le dr. *broască*, mr. *broaskǫ* et l'alb. *breškε* (comp. *bruscus* chez Ducange). Il représentait une forme altérée de βάτραχος. A côté de ce dernier on trouve, en effet, en grec βρόθακος (*botracion*, *butracion* dans le *Corp. gl. lat.*, VI, 132 ; *botrax*, Isidore, *Orig.* XII, 4, 35 ; cf. Roscher, *Studien zur gr. u. lat. Gramm.* (G. Curtius), IV, 199 ; G. Meyer, *Indog. Forsch.*, VI, 107). En pénétrant en latin, celui-ci a pu très bien devenir **brosacus*, **brosecus* et ensuite **broscus*, le θ étant rendu par *s* (comp. cal. *vrosaku*). Il faut toutefois rappeler que βρόθακος s'est conservé aussi sous la forme

**brotacus* dans le dr. *brotac* (avec l'accent sur la dernière syllabe), *broatec* (*buratec* = *broatec* + *bură*), le sic. *vrotaku* et l'alb. *bretεk*.

Butis, buttis (βοῦττις) est représenté en roman par de nombreuses formes signifiant « tonneau, bouteille »; comp. *Corp. gl. lat.*, IV, 218, 11 : *buttes vel vasa vinaria* (sur le diminutif *buticula*, v. *Arch. lat. Lex.*, II, 268). Dr., mr. *bute* (rtr. *bot*, it. *botte*, a.-fr. *bote*, prov., esp., port. *bota*; alb. *but*, *bute*).

**Cascare* (χάσκω) doit être mis à la base du dr. *căscare*, mr. *kasku* (sarde *kaskare*) = « bâiller ».

Caucus (καῦκα, καῦκος) se trouve chez Marc. Empiricus, *De medicam.* XXV, 45, et dans le *Corp. gl. lat.*, V, 182 : *condi* = *poculum vel scivum unde bibitur id est caucum*. Dr. *cauc* « puisoir » (alb. *kokε* = **cauca* : c'est à la même famille de mots qu'appartiennent sans doute l'it. *cocca*, esp. *coca* qui sont rattachés par Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, n° 1972, à **cocca, concha*).

Doga (δοχή), donné par Vopiscus, *Aurel.*, 48, 2, avec le sens de « tonneau » (*Corp. gl. lat.*, II, 54 : *doga* = βοῦττις), devait signifier aussi « douve » : dr. *doagă* (rtr. *duba*, it. *doga*, fr. *douve*, prov., cat. *doga*).

Dromus (δρόμος) se rencontre, comme synonyme de *stadium*, dans une inscription, Gruter, *Inscr.* 339, 2. En roumain, il a passé avec le sens plus général de « chemin » : dr., mgl. *drum* (sic. *dromu*).

**Magire* (μαγεύω), en composition avec *ad*, doit être donné comme étymologie au dr. *amăgire* « séduire, tromper » (comp. sic. *ammagari* avec le même sens qu'en roumain).

**Manganeare*, dérivé de *manganum* (μάγγανον), est exigé par le dr. *mîngîiare* « consoler, caresser », en a.-roum. aussi « séduire » (comp. *manganelle* « fourberie » dans les Abruzzes). Ce sens s'explique facilement du grec μάγγανον qui signifie, entre autres, aussi « philtre » (comp. *manganus* = *seductor*, Ducange; Rönsch, *Rom. Forsch.*, I, 263).

Margella, dérivé de μαργαρίτης (comp. byz. μαργέλλιον), glose dans le *Corp. gl. lat.*, II, 353 le gr. κοράλλιον. C'est la forme qui se trouve à la base du dr. *mărgea*, mr. *mǫrdzeaǫ*.

Martur (μάρτυρ) apparait en roumain avec la signification de « témoin » (*Corp. gl.lat.*, V, 372 : *martyr* = *testes*) : dr., mr. *martur* (a.-it. *martore*). Voir sur la phonétique de ce mot le § 36.

Mattia (ματτύα), donné par Pétrone avec la signification de « friandise » (Heraeus, *Die Spr. d. Petronius*, 16), avait en latin vulgaire le sens plus spécial de « intestin » (*Corp. gl. lat.*, V, 83 : *matia* = *intestinae*), d'où la forme synonyme roumaine, dr. *maț*, mr. *matsq*, ir. *mǫtse* (sarde *mazza*). Pour expliquer le roumain *maț* il serait inutile d'admettre un masculin ou un neutre **mattius*, **mattium*. La forme primitive a été le collectif *mațe* qui correspond exactement à *mattia* ; plus tard on a refait un singulier *maț*.

**Micus* doit avoir existé dans la péninsule balkanique comme correspondant de μικρός. Le grec connaissait même une forme dialectale μικός (ζοδιακὸν μικόν, dans le *Corp. inscr. graec.*, I, 3498 ; cf. *Hermes*, XXV, 601) qui explique très bien le dr. *mic*, mr. *ńik*, ir. *mik* « petit ». Ce mot roumain ne peut nullement être rattaché à *mica*, comme on le fait d'habitude. On ne saurait, en effet, comprendre comment le substantif *mica* serait devenu adjectif.

Orma, glosé dans le *Corp. gl. lat.*, V, 471, 508 par *vestigium*, se retrouve en roumain, dr. *urmă*, mr. *urmq*, et en it. *orma* « trace ». Ce mot doit sans doute être le grec ὀσμή « odeur », quoique la présence de l'*r* pour *s* fasse quelques difficultés (pour le développement du sens comp. le tyr. *bampa*, *bampé*, J. Alton, *Die ladin. Idiome*, 146). On peut toutefois admettre que ὀσμή a pénétré en latin avec σ changé en ρ par suite d'une prononciation dialectale. Cette altération phonétique n'est pas, en effet, inconnue à quelques dialectes grecs (G. Meyer, *Griech. Gramm.*, 306). En outre, *orma* trouve un pendant dans l'it. *ciurma* = κέλευσμα, où l'on rencontre de même *rm* = σμ. Comme à côté de l'it. *ciurma* on a l'esp. *chusma*, où nous retrouvons le groupe *sm*, on rencontre de même, en dehors de *urma*, aussi **osma* qui reproduit mieux la forme grecque : lomb. *usma*, vén. *usmar*, berg. *osma*, *osmament*, Muggia *uzma*, Abruzzes *uoseme*, *usemá* = *fiutare*, *scoprire al fiuto*, esp. *husma*, *husmar* « odeur ». Dans les dialectes istriens de Rovigno, Pirano, etc. on rencontre

à la fois *urma* et *uzma* qui ont tantôt le sens de « trace », tantôt celui de « odeur » (Ive, *Die istrian. Mundarten*, 18), ce qui vient à l'appui de l'étymologie ὀσμή. A la même famille de mots semble appartenir aussi l'alb. *g'urmε*, signifiant toujours « trace », bien que la présence du *g'* offre quelques difficultés.

Orgia (*Corp. gl. lat.*, VII, 31) = ὀργή : dr. *urgie* « fureur ».

Pharmacum*, **pharmacare* (φάρμακον) est exigé par le dr. *farmec*, *fermecare* (farmăc*, **fărmăcare*).

* *Ronchizo* (* ῥογχίζω) : dr. *rinchezare* « hennir » (comp. it. *roncheggiare*, vén. *ronchizar*, frioul. *ronchiza*).

Sagma « bât » (Végèce, 59, 1 ; *Edict. Diocl.* 11, 4) = σάγμα, d'où le dérivé *sagmarius*, Isidore, *Orig.* XX, 16, 5 : dr. *sămar* (§ 54).

**Spanus* (σπανός) : dr. *spin* (sic. *spanu* ; alb. *spεrk*).

Zema (ζέμα); *Corp. gl. lat.*, IV, 197 ; V, 583 : *zema* = *sucus*; *zima* = *fermentum* (Théod. Priscien, éd. Rose, *Antidot. Bruxell.* 3). Dr. *zamă*.

Des éléments celtiques ont pénétré en très petit nombre en roumain par l'intermédiaire du latin. On y rencontre, par exemple, *braca* (*imbracare*), *carrus* et, en outre, *camisia* qui est aussi peut-être emprunté au celtique et dont l'exemple le plus ancien se trouve dans S. Jérôme, *Epist.* 64, 11 (cf. § 23), mais des formes telles que *alauda*, *benna*, *paraveredus*, *vertragus*, etc., qui ont laissé des traces si nombreuses dans les idiomes romans occidentaux, manquent tout à fait en roumain. Nous devons toutefois citer ici le roumain *duşi* qui est sûrement celtique et qui a comme pendants romans le rtr. *dischöl* et le fr. dial. *düzĭĕ*. *Duşi* repose sur *dusius* qui est attesté dans quelques auteurs et dont l'origine celtique est confirmée par un passage de Saint Augustin, *De civit. Dei*, 15, 23 : *quosdam daemones quos dusios Galli nuncupant* (cf. *Corp. gl.*, V, 597; A. Holder, *Altcelt. Sprachschatz*, I, 1387). Le roumain *duşi* a conservé la signification de « démon, esprit malfaisant »; de même le rtr.

Sur *galleta* en roman, voir E. Lorck, *Altbergamaskische Sprachdenkmäler*, 189, 193. Pour le roum. *găleată*, cf. A. Candréa, *Rev. p. istorie, arheol.* (Bucarest), VII, 79. — G. Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, nos 8210, 8946, considère à tort *ţiţă*, etc. comme d'origine

germanique (germ. *titta*, allem. *zitze*). Un mot comme celui-ci ne peut être revendiqué par aucune langue, puisqu'il appartient, comme nous l'avons dit, au parler des enfants. Cf. G. Meyer, *Etym. Wörterb. d alb. Spr.*, 90 ; *Neugriech. Stud.*, II, 89. — *Tocare* est dérivé par Nigra, *Arch. glott.*, XIV, 337, de *tudicare*, étymologie qu'avait proposée jadis Boucherie (*Revue des langues rom.*, V, 350), Schuchardt défend toutefois avec raison, nous semble-t-il, l'origine onomatopéique de ce mot, *Zeitschr. rom. Phil.*, XXII, 397 ; XXIII, 331. Cf. G. Paris, *Romania*, XXVII, 626. — Sur **broscus*, voir G. Meyer, *Alb. Wörterb.*, 47, qui envisage cependant autrement la formation de ce mot. Cf. A. Candréa, *l. c.*, 73. Il n'est pas facile de décider si le rtr. *rusc* et l'it. *rospo* doivent être rattachés à *broscus*, comme le veut Schuchardt (*Zeitschr. f. vergleich. Sprachforsch.*, XX, 254). Dans tous les cas il n'est pas nécessaire de recourir au germ. *frosk* pour expliquer ces formes, comme le fait Nigra, *Arch. glott.*, XV, 111 ; on pourrait les rattacher tout aussi bien à **broscus*. — *Cascare*, voir Candréa, *l. c.*, 73. — *Amăgire* est étudié par Hasdeu, *Etym. Magnum*, I, 1009. — *Maţ*, v. G. Meyer, *Indogerm. Forsch.*, VI, 116 ; Candréa, *l. c.*, 83. — Sur *duşi*, v. Ar. Densusianu, *Rev. crit.-literară* (Jassy), II, 345. Sur les formes rtr. et fr. correspondantes, cf. Horning, *Zeitschr. rom. Phil.*, XVIII, 218 ; XX, 86.

94. Nous terminons ici ce chapitre de la langue roumaine, dont l'étendue est suffisamment justifiée par la multitude et la complexité des faits que nous devions étudier.

A l'aide des écrivains, des monuments épigraphiques et paléographiques et des langues romanes nous sommes arrivé à reconstituer dans ses traits les plus saillants le latin vulgaire tel qu'il devait être, au IIe ou au IIIe siècle après J.-C., dans les pays balkaniques.

Nous connaissons maintenant le point de départ de la langue roumaine ; il s'agit de suivre plus loin les destinées de ce latin qui fut parlé de l'Adriatique jusqu'à la Mer Noire et de la Dacie jusqu'en Macédoine.

CHAPITRE IV

DÉVELOPPEMENT DU ROMAN BALKANIQUE JUSQU'A L'INVASION DES SLAVES

95. On se représente souvent d'une manière inexacte la situation des pays balkaniques aux premiers siècles de notre ère. Sous l'influence de l'état de choses d'aujourd'hui, on arrive à se faire une idée faussse des rapports qui existaient alors entre ces pays. On croit notamment que les provinces danubiennes étaient, au IIe ou au IIIe siècle, tout aussi isolées qu'aujourd'hui l'une de l'autre et qu'elles n'avaient pas de relations suivies avec les pays d'au delà des Alpes et de l'Adriatique. Il n'est cependant rien de plus contraire à la vérité que cette conception, dont découle une foule d'idées erronées sur le passé des peuples balkaniques et spécialement des Roumains.

La péninsule des Balkans est, comme on le sait, morcelée aujourd'hui en plusieurs pays. A cause de la diversité de nationalités qui s'y trouvent, il est naturel que les petits états qui la composent restent isolés, jusqu'à un certain degré, l'un de l'autre, chacun d'eux formant un tout plus ou moins unitaire. La Roumanie est séparée des pays du sud par la ligne du Danube qui forme une frontière importante et divise la péninsule balkanique en deux régions bien distinctes. D'autre part, les provinces danubiennes prises dans leur ensemble sont isolées du reste de l'Europe par des barrières plus nombreuses et plus prononcées qu'on ne le croit d'habitude ; elles appartiennent toujours à l'Orient et sont assez éloignées du monde occidental.

Il n'en était pas ainsi à l'époque romaine. Des embouchures du Danube jusqu'à l'Océan Atlantique s'étendait un seul état, puissant par sa culture et sa discipline militaire. Entre l'Occident et l'Orient on avait l'Italie et Rome, avec l'Empereur, seul et souverain maître. Tout était groupé autour d'un centre, et partout où l'on allait on sentait la force merveilleuse d'un même peuple. On ne connaissait pas encore ces nombreuses divisions qui ont transformé la carte de l'Europe moderne en une mosaïque si variée, et bien que, dans les différentes provinces, on rencontrât des éléments hétérogènes, les tribus barbares soumises par les Romains, ce n'était pas là des groupes indépendants, des nations à part; ils se perdaient dans le flot de la population romaine. La péninsule balkanique, malgré les nombreuses populations primitives qui l'habitaient, était en grande partie romaine. Elle constituait une portion importante de l'Empire, et toute son organisation militaire et civile la rattachait au reste du monde romain. Elle était surtout liée à l'Italie et formait pour ainsi dire un prolongement de celle-ci. En même temps, chacune des provinces danubiennes était en rapports continus avec les autres et constituaient, à elles seules, un groupe compact. Et ce qui mérite surtout d'être relevé c'est que le Danube n'était pas au temps des Romains une frontière aussi nettement tranchée qu'aujourd'hui. Nous n'avons qu'à remonter à l'époque préromaine et nous rappeler la facilité avec laquelle les Thraces passaient du sud au nord du Danube et vice-versa, pour comprendre combien devait être plus fréquent encore le commerce entre les habitants des rives de ce fleuve pendant la domination romaine.

Ces faits ne doivent pas être perdus de vue dans l'étude de l'histoire ancienne du roumain. Comme nous l'avons déjà fait remarquer à plusieurs reprises, le développement du roumain ne peut être compris si, d'un côté, on isole la péninsule balkanique de l'Italie et si, de l'autre côté, on n'admet pas un contact de plusieurs siècles entre l'élément romain du sud du Danube et celui du nord. Nous verrons comment ce contact avait lieu et quelles sont les circonstances qui le favorisaient.

96. Pour faciliter les communications entre les pays danubiens et l'Italie, les Romains avaient construit plusieurs routes dont quelques-unes se sont conservées jusqu'à nos jours. Il était dans l'intérêt de la politique romaine de ne pas laisser les pays nouvellement conquis trop isolés du centre. Ayant à faire à des populations barbares, jalouses de leur indépendance et toujours prêtes à se soulever, les Romains devaient penser en premier lieu aux moyens qui pouvaient leur assurer la concentration et le transport rapide des troupes. C'est pour ces raisons et pour rendre, en même temps, plus faciles les relations commerciales que les pays de la péninsule balkanique furent reliés entre eux, dès le premier siècle de notre ère, par tout un réseau de voies.

La route la plus ancienne qui mettait en contact l'Italie avec l'Illyrie était celle d'Aquileia-Nauportus ; elle existait déjà à la fin de la République et fut prolongée, sous le règne d'Auguste, jusqu'à Emona. Au commencement du Ier siècle, d'autres lignes de communication furent établies entre les différents points des provinces orientales. Au temps de Tibère, le centre de la Dalmatie fut mis en communication avec le littoral ; à la même époque, les légionnaires romains construisirent, dans la Mésie supérieure, une route qui suivait le cours du Danube et que Trajan fit prolonger jusqu'à la Mer Noire. Sous le règne de ce dernier empereur furent bâties plusieurs autres routes qui devaient relier entre elles les villes les plus importantes au point de vue militaire et commercial de la Dacie et de la Pannonie. L'œuvre commencée par ces empereurs fut poursuivie avec le même zèle par leurs successeurs, de sorte qu'au IIe siècle après J.-C. les provinces danubiennes étaient étroitement liées entre elles et aux autres parties de l'Empire par un grand nombre de lignes de communication.

Pour mieux comprendre les faits qui seront étudiés dans la suite nous croyons nécessaire de rappeler les routes principales qui traversaient la péninsule balkanique et la rattachaient à l'Italie.

Si nous laissons de côté la *Via Claudia Augusta*, qui allait du Pô jusqu'au Danube, nous avons à mentionner les lignes suivantes qui nous intéressent directement.

Il y avait d'abord une route qui partait d'Aquileia, le centre principal de communication vers l'Orient dans l'Italie septentrionale, et allait en Dalmatie ; elle se divisait à Tergeste en deux branches, dont l'une allait à Pola, l'autre à Lissus (aux frontières de la Macédoine), par Iader, Scardona, Salonae, Narona, Scodra. A Aquileia commençaient, en outre, deux autres lignes : l'une qui atteignait le Bosphore par Emona, Siscia, Sirmium, Singidunum, Viminacium, Naissus, Serdica, Philippopolis, Hadrianopolis ; l'autre qui se dirigeait vers le nord-est, en Pannonie, par Emona, Celeia, Poetovio, Savaria, Carnuntum.

En dehors de ces lignes principales, il y en avait d'autres dont quelques-unes débouchaient dans celles-ci et qui traversaient les différents pays balkaniques en établissant la communication entre leurs villes principales. Telles étaient les lignes : Senia-Siscia ; Salonae-Servitium (Dalmatie, Pannonie) ; Scodra-Naissus-Ratiaria (Dalmatie, Mésie) ; Celeia-Siscia ; Siscia-Mursa ; Poetovio - Mursa-Sirmium ; Poetovio - Mogentianae - Aquincum ; Vindobona-Carnuntum-Brigetio-Aquincum-Mursa-Sirmium, etc. (Pannonie) ; Lussonium-Germisara (Pannonie, Dacie) ; Sirmium - Singidunum - Viminacium - Ratiaria - Oescus - Durostorum-Troesmis, le long du Danube (Pannonie, Mésie) ; Porolissum - Potaissa - Apulum-Germisara - Sarmizegetusa - Tibiscum-Viminacium-Naissus (Dacie, Mésie) ; Apulum-Pons vetus-Rusidava-Oescus-Philippopolis (Dacie, Thrace) ; Oescus-Nicopolis (Mésie, Thrace) ; Dyrrhachium-Byzantium, par la Macédoine (L'Adriatique, la Mer Noire).

Mais, outre ces routes, les Romains avaient à leur disposition comme moyens de transport des rivières et des fleuves tels que l'Inn, la Save et surtout le Danube. Grâce à toutes ces voies de communication les provinces balkaniques pouvaient être continuellement en contact l'une avec l'autre et, en même temps, avec les pays occidentaux.

Cf. Jung, *Römer und Romanen*, 121 et suiv. ; et pour plus de détails Tomaschek, *Die vorslavische Topographie der Bosna, Herzegovina*, etc., dans les *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft*,

Vienne, 1880, XXIII, 497-528, 545-567; A. von Premerstein u. S. Rutar, *Römische Strassen u. Befestigungen in Krain*, Vienne, 1899.

97. Etant données ces conditions, le contact entre les pays latins orientaux et les autres parties de l'Empire était relativement assez facile. Avec l'Italie, la Dacie, la Mésie et la Thrace pouvaient communiquer par l'Illyrie et spécialement par la Dalmatie. Cette dernière province était pour ainsi dire l'anneau qui rattachait l'élément romain de l'est à celui de l'ouest.

Comme nous le verrons dans les paragraphes suivants, tout ce que nous avons affirmé se trouve confirmé par les inscriptions.

98. Il résulte de plusieurs monuments épigraphiques que des rapports étroits ont lié la Dacie à la Dalmatie et que des échanges fréquents ont eu lieu entre ces provinces. Les faits que nous fournissent à cet égard les inscriptions ne sont pas, il est vrai, bien nombreux, mais les indices qu'ils nous donnent sont suffisants pour nous faire une idée de ce que devaient être ces rapports.

On constate d'abord que des habitants de la Dacie passaient souvent en Dalmatie. L'inscription 2086 (Salones, IIIe siècle) du tome III du *Corpus inscript. lat.* fait mention d'un commerçant de Potaissa qui était venu s'établir à Salones : *D. M. V(aleriae?) Ursine T. f(iliae?) con(iugi) inc(omparabili) d(e)f(unctae)..... Aur(elius) Aquila dec(urio) Patavisesis ne[g(otiator)] ex pro(vincia) Dacia b(ene)m(erenti) p(osuit) et sibi, cum qua vixit an(nos) VII sine ulla querella.* Une épitaphe trouvée à Tragurium et datant toujours du IIIe siècle nous a conservé le nom d'un decurion de Drobeta mort en Dalmatie (2679) : *Aurelio Longiniano dec(urioni) col(oniae) Drobetens(ium) Aelia Balbina coniux obsequentissima.* L'inscription 2866 (Nedinum) nous donne le nom d'un habitant de Porolissum émigré en Dalmatie : *Cocceio Umbria[n]o decurioni, auguri et pontifici civitatis Paralisensium provinciae Daciae Cocceius Severus filius patri pientissimo.* En dehors de ceux-ci, on rencontre de hauts fonctionnaires et des militaires qui après avoir séjourné en Dacie reçurent différentes

charges en Dalmatie. L'inscription 7770 parle d'un *tribunus laticlavius militum leg. XIII gem.* (Dacie), L. Iunius Rufinus Proculianus, qui fut nommé sous Commode (a. 184) *legatus Augusti pro praetore* en Dalmatie (inscr. 3202). Un centurion, L. Artorius Justus, avancé en Dacie au rang de *primus pilus leg. V Macedonicae,* devint, après avoir occupé d'autres fonctions en différentes provinces, *procurator centenarius provinciae Liburniae iure gladi* (inscr. 1919; comp. 8716). Pour les relations militaires entre ces pays, l'inscription 8438 (Narona) nous donne aussi quelques renseignements. Elle parle d'un soldat de la XIII[e] *leg. gem.* (Dacie) qui fut avancé centurion de la *cohors I Campana* (Dalmatie) : ..... *Front]o Arimin(o), mil. leg. XIII donat(us) torq(uibus) armil(lis) phal(eris) et (centurio) coh(ortis) I Camp(anae)* [d'après la lecture de Patsch], *an(norum) LX, t(estamento) f(ieri) i(ussit). Posidonius et Prunicus (= Phrynicus) lib(erti) posuer(unt) et ali ne(mini). H. s. e.*

Plus nombreux semblent avoir été les Dalmates établis en Dacie. La conquête de cette province par Trajan doit surtout avoir attiré dans la région des Carpathes des colonies de l'Adriatique. Nous avons rappelé ailleurs (cf. § 7) que des Illyriens vinrent en grand nombre en Dacie, où ils furent employés aux travaux des mines. Mais en dehors de ceux-ci il y eut aussi des Romains ou des Illyriens romanisés qui quittèrent leur pays pour s'établir à Sarmizegetusa, Apulum, etc. Nous citerons quelques inscriptions qui confirment une telle immigration dalmate en Dacie. Trois Dalmates d'Aequum sont mentionnés dans les inscriptions 1108, 1323, 1596 (II[e] et III[e] siècles) du même tome du *C. I. L.* (comp. 1223, 1262). La première a été trouvée à Apulum et porte : *Deo Soli Hierobolo Aur(elius) Bassinus, dec(urio) col(oniae) Aequens(is), sacerd(os) numinum v. s. l. m.* La deuxième est d'Ampelum : *D. M. P. Celsenio Constanti dec(urioni) col(oniae) Delmatiae Cl(audia) Aequo, item dec(urioni) col(oniae) Daci(cae), v(ixit) a(nnos) XXX. M. O[p]ellius Adiutor IIvir col(oniae) Daci(cae) h. t. v. p.* La troisième donne le texte : *I(ovi) o(ptimo) m(aximo) [f]ul[gu]r(atori ?) pro salute sua et suorum [M.] A[u]r(elius) Decoratus, dec(urio) coloniae Aeq(ui) fla[m(en)] aedil(is) et M. Au(relius)..... de[c(urio)]*

co(loniae) A[e]q(ui) quaes(tor) v. s. l. m..... Un *princeps adsignatus* de Splonum figure sur une épitaphe d'Ampelum (1322): *D. M. T. Aur(elius) Afer Delmata princ(eps) adsignato ex m(unicipio?) Splono. Vix(it) ann(os) XXX. Aur(elius) Sattara lib(ertus) patr(ono) optimo p(osuit).* Une inscription intéressante est celle du nº 1312, toujours d'Ampelum et de l'époque de Trajan, qui fait mention d'un *procurator aurariarum* qui occupa le premier en Dacie cette fonction. A en juger d'après le nom de sa femme, Salonia, une affranchie comme lui, il devait être de Dalmatie, de Salones : *D. M. Ulpio Aug. lib. Hermiae proc. aurariarum cuius reliquiae ex indulgentia Aug. n. Romam latae sunt, Salonia Palestrice coniunx et Diogenes lib. benemerenti fecer. Vixit ann. LV.* Il semble résulter de cette inscription que les fonctionnaires chargés de l'administration des mines en Dacie étaient, du moins dans les premiers temps de l'organisation de cette province, originaires de Dalmatie. Pour l'exploitation des mines de la Dacie il fallait naturellement recourir à des personnes expérimentées, et c'est précisément en Dalmatie, où ces travaux étaient organisés sur une large échelle, qu'on pouvait les trouver.

En dehors de ces circonstances, il y en avait d'autres qui favorisaient l'échange des relations entre ces deux provinces.

La Dacie et la Dalmatie appartenaient, au point de vue de l'administration des douanes, à la même circonscription, celle de l'Illyrie (*publicum portorii Illyrici et ripae Thraciae*); jusqu'à l'époque de Commodien, les douanes y furent données à ferme à des sociétés particulières, dont les employés voyageaient beaucoup dans la péninsule balkanique et étaient souvent transférés d'une ville en une autre. Les inscriptions nous ont conservé les noms de plusieurs de ces fonctionnaires qu'on rencontre tantôt en Dacie, tantôt en Dalmatie (comp. 753, 1568, 6575, 13283, etc.).

Des corps d'armée dalmates ont stationné en Dacie, mais, à ce qu'il semble, tout à fait exceptionnellement, puisque les inscriptions ne font mention que d'une seule troupe dalmate, l'*ala I Tungrorum Frontoniana*, qui soit venue en Dacie. On rencontre quelquefois aussi des Dalmates isolés enrôlés dans les légions daces. Un *eques legionis XIII geminae*, originaire de

Dalmatie, figure dans l'inscription 1200 (Apulum). Le *primus pilus* de l'inscription 1163 du *C. I. L.* V. (suppl.) doit probablement être de Risinium où l'on trouve plusieurs personnes du nom de Statius et de la *tribus Sergia* : *T. Statius P. f. Serg. Marrax prim(us) pil(us) leg(ionis) XIII geminae, donatus torquib(us) armillis phaleris hasta pura bis coron[is] aureis quin[que]*. Un soldat de la même famille est mentionné dans le *C. I. L.* III, 6359 : *C. Statius C. f. Serg(ia) Celsus evoc(atus) Aug(usti) donis donatus bis corona aurea torquibus phaleris armillis ob triumphos belli Dacici ab imp(eratore) Caesare Nerva Traiano Aug(usto) Germ(anico) Dac(ico) Parthico optimo, centurio leg(ionis) VII geminae in Hispania t(estamento) p(oni) i(ussit) et epulo dedicavit.* Il se distingua, comme on le voit, dans la guerre contre les Daces.

Nous ne devons pas enfin oublier une autre circonstance. La Dacie eut, pendant sa prospérité, de nombreuses relations avec l'Afrique. Or, le trafic avec l'Afrique devait se faire par la Dalmatie, d'où l'on s'embarquait pour ce continent. L'inscription 1773 du *C. I. L.* III (Narona) est instructive à cet égard; nous y lisons : *Dianae Nemores(i) sacrum Ti. Claudius Claud[i]anus praef(ectus) co[h(ortis)] I Bracaraugust(anorum) e[x] voto suscep(to) de suo.* Ce Claudius Claudianus, qui apparaît comme *praef. coh. Bracaraug.* (stationnée au pas Oituz), occupa en Dacie d'autres fonctions; il est mentionné plus tard comme *legatus leg. XIII gem. et V Macedonicae* (III, 905, 953). Il était de Rusicade (Numidie; *C. I. L.* VIII, 5349, 7978); sa présence à Narona, où il fit graver cette inscription, ne peut s'expliquer qu'en admettant qu'il s'était arrêté dans cette ville pendant son voyage en Afrique, où l'appelaient ses relations de famille. On voit donc qu'à ce point de vue aussi la Dalmatie avait une certaine importance pour les relations de la Dacie avec l'Occident.

Cf. C. Patsch, *Archäol-epigr. Untersuchungen z. Gesch. der röm. Provinz Dalmatien*, III, 110 (extr. des *Wissenschaftl. Mittheil. aus Bosnien u. der Herzegovina*, VI, Vienne, 1899), où sont étudiés pour la première fois les rapports de la Dacie avec la Dalmatie d'après les monuments épigraphiques; cf. Mommsen, *C. I. L.* III, 214! Sur les relations de la Dacie avec l'Afrique, cf. Jung, *Wiener Studien*, XIII, 231; *Fasten der Provinz Dacien*, 19, 57, 99.

99. Parmi les autres pays balkaniques c'est surtout la Pannonie qui devait avoir de nombreuses relations avec la Dalmatie, étant donnée sa position géographique. De toutes les inscriptions du *C. I. L.* III qui viennent confirmer ce fait (comp. par exemple 1987, 3261, 6441, 9576, 9740, 9796) nous ne croyons intéressant de citer que celle qui porte le n° 9551 : *Hic quiescit in pace sanct(a) ab(a)tissa Iohanna Sermenses.* Elle a été trouvée à Salones et est importante parce qu'elle date du VIIe siècle; la personne à laquelle elle est consacrée était, comme on le voit, de Sirmium (Pannonie inférieure).

Sur les relations de la Dalmatie avec la Mésie et la Thrace nous n'avons malheureusement que peu de renseignements; les inscriptions ne nous fournissent presque rien à ce propos (comp. *C. I. L.* III, 6331 et peut-être 8339, 8341, 8344). Pour le contact entre ces pays il est toutefois intéressant de rappeler qu'à partir du IVe siècle les routes Salonae-et Dyrrachium-Byzantium gagnèrent de l'importance au point de vue des rapports de la Dalmatie avec l'Orient, la plupart des autres étant exposées aux attaques des barbares (v. ce que dit Procope au sujet des campagnes de Bélisaire et de Narsès, *Bell. gotth.* III, 10, 11, 13, 17, 40; IV, 21). Cela doit avoir favorisé dans une large mesure les échanges entre ces pays.

Dans l'étude des relations de la Dalmatie avec la Mésie, il ne faut pas perdre de vue que la première de ces provinces s'étendait plus à l'est qu'on ne l'admettait jusqu'ici, comme l'a montré Domaszewski, *Arch.-epigr. Mittheil.*, XIII, 129 et suiv.

100. Nous n'aurons pas besoin d'insister longtemps sur les relations de la Dacie avec la Pannonie, la Mésie et la Thrace. Elles nous sont mieux connues, grâce aux informations plus nombreuses que nous fournissent sur ce sujet l'histoire et l'archéologie. La position géographique de ces pays, l'organisation administrative, la vie militaire, le commerce, etc., toutes ces circonstances amenaient des échanges fréquents entre eux. Il suffit d'examiner les inscriptions pour constater ce fait. On y rencontre des fonctionnaires qui remplissaient leur mandat tantôt en Dacie, tantôt en Mésie, en Thrace, etc.; bon nombre d'entre eux finissaient leur carrière après avoir vécu

dans toutes ces provinces. Dans l'armée, les choses se passaient de la même manière. Les mêmes troupes, les mêmes officiers apparaissent à la fois au sud et au nord du Danube.

Mais de toutes ces contrées, c'était certainement la Mésie et la Dacie qui étaient le plus étroitement liées, à cause de leur voisinage et de l'importance qu'avait le Danube au point de vue commercial. Elles formaient en même temps le centre de la civilisation romaine en Orient, ce qui devait les attirer l'une vers l'autre et établir des rapports suivis entre leurs habitants. En dehors des fonctionnaires, officiers, etc. il y avait sans doute aussi d'autres personnes qui passaient de l'une dans l'autre de ces provinces. Une inscription qui mérite d'être citée est celle du *C. I. L.* III, 914 (Potaissa) : [*Aurelius.....*] *vix*(*it*) *ann*(*os*) *IIII*; *Aur*(*elius*) *Zosimianus vix*(*it*) *annu*(*m*), *ex Moesia inferiore Aur*(*elius*) *Zoximus natibus*. Celui qui nous a laissé ce lapicide était donc de la Mésie inférieure; il était venu en Dacie, à Potaissa, où il perdit ses enfants (comp. en outre les inscriptions 1524, 1624 *a*, *addit*. etc.). Il ne faut pas perdre de vue que la Mésie servait de passage entre la Dacie et la Thrace, ce qui a aussi une certaine importance dans la question qui nous préoccupe; elle était pour ces deux pays ce qu'était la Pannonie pour la Dacie et la Dalmatie.

On trouvera dans le travail de J. Jung, *Die Fasten der Provinz Dacien*, Innsbruck, 1894, des indications plus détaillées sur les rapports de la Dacie avec la Pannonie, la Mésie, etc. au point de vue administratif et militaire. L'auteur y donne, d'après les inscriptions, les noms des fonctionnaires qui ont servi en même dans plusieurs provinces.

101. Telle était en général la situation de la péninsule balkanique aux premiers siècles de l'époque chrétienne. On voit bien que rien ne nous autorise à supposer qu'elle soit restée à l'écart du mouvement qui animait les autres parties de l'Empire romain. Par la Dalmatie elle était mise en contact avec l'Italie : elle n'était donc qu'une partie de ce tout immense qu'était le monde romain, tout en conservant dans l'ensemble une physionomie distincte.

Il y a cependant dans cette question un point essentiel que

nous ne pourrons qu'indiquer brièvement ici. C'est la persistance de l'élément romain en Dacie. Dans l'exposé que nous venons de faire, nous avons, en effet, implicitement admis que cette province fut toujours habitée par une population romaine, contrairement à ce que soutiennent quelques philologues et historiens, et que comme telle elle est restée longtemps en contact avec la Pannonie, la Dalmatie, etc. Cette question ne peut cependant être séparée de celle de l'origine des trois dialectes roumains (le daco-, l'istro- et le macédo-roumain) qui sera étudiée ailleurs (voy. le *Chapitre* VI). Nous verrons alors comment la plupart des faits examinés ici, et spécialement les relations de la Dacie avec la Mésie et la Thrace, trouvent une nouvelle confirmation.

Pour le moment, nous tâcherons d'illustrer par des faits linguistiques ce que nous avons dit des rapports de la Dacie, de la Mésie, etc. avec la Dalmatie et l'Italie. C'est un sujet qui mérite une attention particulière, étant donnée son importance pour l'histoire de la formation du roumain.

102. On a souvent remarqué que de toutes les langues romanes c'est surtout l'italien qui se rapproche le plus du roumain. Les chroniqueurs moldaves et valaques reviennent à plusieurs reprises sur ce fait pour démontrer que le roumain est une langue tout aussi latine que l'italien. La même constatation est faite par les anciens écrivains italiens ; voici ce que dit, par ex., le padouan Andrea Brenta (xve siècle), en se rapportant aux renseignements que lui avait fournis sur le roumain Démètre Chalcondyles : *a praeceptore meo Demetrio Atheniensi... audivi, qui legatus in Sauromatas Scythas profectus, esse civitatem illic longe nobilissimam et potentissimam in qua adhuc ita verba nostratia sonant ut nihil suavius sit quam illos antiquo more romano loquentes audire* (K. Müllner, *Reden und Briefe italien. Humanisten*, Vienne, 1899, 73).

Cette ressemblance du roumain avec l'italien, constatée, comme nous le voyons, depuis longtemps devient bien évidente surtout quand on étudie de près ces deux langues. Nous avons déjà relevé aux paragraphes précédents quelques points de con-

tact entre le roumain et l'italien (voir ce que nous avons dit à propos de *mînz*, *amîndoi*, §§ 7, 54; comp. en outre *alegere* — *alleggere*, § 79); nous en relèverons d'autres plus caractéristiques encore.

Nous avons affirmé ailleurs (*Romania*, XXIX, 325) que le *č* roumain, résulté de *ce*, *ci* latin, n'est très probablement qu'une propagation du *č* italien. En regard du roman de la Gaule et de la péninsule ibérique, où le *ce*, *ci* est généralement rendu par *ts*, *s*, *þ*, le roumain et l'italien forment, en effet, un groupe linguistique nettement tranché pour le traitement de la palatale latine; entre ces deux idiomes se place le rhétique avec *č* et *š*. On ne pourrait invoquer contre ce rapprochement la présence en macédo-roumain de *ts* à la place du dr. *č*. A une époque préhistorique, comme nous le montrerons ailleurs, on ne connaissait dans le domaine roumain que *č*; le *ts* mr. représente un développement postérieur de celui-ci. C'est de la même manière que nous devons envisager le *ǧ* roumain = *ge*, *gi* lat. par rapport au même phonème italien (et rhétique), bien qu'à ce point de vue les distinctions entre ces langues et le français ou l'hispano-portugais ne soient pas aussi profondément marquées que pour la phonétique de *c*. Le daco-roumain a conservé jusu'à nos jours la valeur phonétique que le *ge*, *gi* avait reçue dans le latin d'Italie et celui de la péninsule balkanique à l'époque où ces régions étaient encore en contact intime l'une avec l'autre. Le macédo-roumain s'est écarté cette fois encore du dialecte nord-danubien en laissant passer le *ǧ* à *dz*.

On serait tenté de rapprocher le roumain de l'italien aussi pour ce qui concerne le traitement des groupes *cl*, *gl*; mais ce rapprochement n'est justifié qu'en partie. On a, en effet, d'un côté comme de l'autre *chi* et *ghi* : dr. *chiem*, *ghiață* — it. *chiamo*, *ghiaccia*. Mais le macédo- et l'istro-roumain présentent la phase intermédiaire entre *cl*, *gl* et *chi*, *ghi*, c'est-à-dire *kl'* : mr. *kl'em*, *gl'etsu*; ir. *kl'emọ*, *gl'ọtsẹ*. Nous verrons ailleurs que ces deux dialectes semblent représenter au point de vue de la phonétique de ces groupes consonantiques l'état de choses qui existait dans le roman balkanique à l'époque où il s'isola

de l'italien. Les *chi, ghi* du daco-roumain ne peuvent être mis dans ce cas sur le même plan que les groupes italiens analogues, puisqu'ils montrent une transformation phonétique qui s'est opérée dans le roumain du nord du Danube indépendamment de l'italien. Le roumain est allé même plus loin que l'italien dans cette voie puisqu'il a laissé les groupes *cl, gl* passer à *chi, ghi* dans toute position, ce qui n'est pas le cas pour l'italien, où *cl-, gl-* n'ont pas donné le même résultat que *-cl, -gl* (comp. dr. *închiegare* = **incoagulare, *inclagare, veghiare* — *vigilare*; it. *origliare* — *auricularе, vegliare* — *vigilare*). Il n'y a donc pas lieu d'admettre un développement commun du roumain et de l'italien que jusqu'à la phase *kl'*, *gl'*. Et ce n'est qu'avec cette restriction qu'on peut dire qu'il y a dans ces deux langues analogie de traitement de ces groupes de consonnes.

Un autre point de contact entre la Roumanie et l'Italie qu'on a souvent relevé, et avec raison, c'est la transformation qu'y ont subie l'*s* et le *t* finaux. On sait qu'en roumain aussi bien qu'en italien ces consonnes ont complètement disparu, particularité qui a d'ailleurs ses racines dans le latin vulgaire (§ 55). C'est surtout au point de vue du traitement de l'*s* que ces langues forment une famille à part en regard des autres idiomes romans où l'*s* s'est partout conservée dans cette position. La distinction est moins marquée en ce qui concerne le *t*, puisque ce son a disparu aussi dans la péninsule ibérique et dans une partie du domaine rhétique, ce qui ne peut toutefois nous empêcher de considérer le roumain comme dépendant de l'italien aussi pour ce qui concerne le traitement de cette consonne.

Les formes roum. *trei, noi, voi, dai, stai, apoi* ne peuvent être séparées des it. *trei* (a.-it.), *noi, voi, dai, poi*. De même, la finale *-i* de la 1re conjugaison (roum. *cînți* — it. *canti*; cf. § 14). Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer ces formes ; elles seront étudiées au chapitre sur la langue du XVIe siècle (tome II); nous nous contentons pour le moment de faire remarquer que cette rencontre entre l'italien et le roumain n'est pas sans doute fortuite.

Non moins intéressantes sont les formes roum. *fiere, miere,*

sare et, en outre, *este* à côté des ital. *fele*, *mele*, *sale*, *este* = lat. *fel*, *mel*, *sal*, *est*.

Peut-être faut-il citer aussi quelques mots tels que *rindunea* (**hirundinella*), *cășunare* (*occasionare*) qui concordent avec les it. *rondine*, *rondinella*, *cagione* pour l'aphérèse de la voyelle initiale.

Quant à la formation des mots, il y a lieu de rappeler les nombreux dérivés verbaux avec *extra-* qu'on rencontre en roumain et en italien : roum. *străbate*, *străcura*, it. *strabattere*, *straboccare*, etc. En roumain, *extra-* a pris dans plus d'un cas la fonction de *trans-* ; la même confusion apparait en italien, avec la différence que *stra-* se croise ici avec *tra-*. *Extra-* se trouve aussi aux adjectifs, mais cette formation n'est pas arrivée en roumain au même développement qu'en italien : roum. *străbun* (devenu substantif), *străvechi* ; it. *strabuono*, *strabello*.

Si nous laissons de côté le toscan et si nous examinons les autres dialectes italiens, nous y trouverons de nouveaux points de contact avec le roumain. Quelques formes communes aux roumain et au vénitien, lombard, piémontais, génois, napolitain, sicilien, etc. ont été rappelées au chapitre précédent (v. *secară* § 18, *așteptare*, *zadă* § 56, *cuib*, *frunza*, *spinare*, *surcea* § 75, *timpuriu*, *turbure* § 76, *nimica* 78, *scărpinare*, *adormire* § 79, *numai* § 80, *batrîn* § 92. etc.); nous en ajouterons d'autres non moins caractéristiques.

Nous prendrons d'abord en considération les parlers de la Haute-Italie. Quelques-unes des particularités qui les caractérisent et les rapprochent du roumain ne sont cependant pas circonscrites dans cette région ; on les rencontre aussi en Rhétie, en Istrie (Rovigno, Pirano, etc.) et dans quelques parties de l'Italie méridionale.

Exactement comme en roumain, l'*l* intervocalique passe à *r* en lombard, génois et émilien (a.-gén. *duru* = *dolorem*, mil. *püres* = *pulicem*). Dans le génois moderne cette *r*, comme l'*r* primaire, est tombée. En Lombardie, le domaine de *l* — *r* était bien plus étendu jadis qu'aujourd'hui. On n'entend plus à Milan des formes telles que *ortoran*, *perigori*, *segora*, *scara* qui étaient en usage à l'époque de Bonvesin da Riva ; l'*l* a été restituée dans la plupart des cas. Quoique les limites de ce changement pho-

nétique ne soient pas suffisamment connues, on peut toutefois admettre que *l* = *r* existait à une époque ancienne partout où l'on rencontre aujourd'hui *voreva* = *voleva*, le seul mot qui présente encore dans quelques contrées *l* = *r*. Or, cette forme apparaît dans la plus grande partie de la Haute-Italie (Lodi, Como, Val Leventina, Val di Blenio, Locarno, Crémone, Asti, Ivrée, Alessandria, etc., et à l'ouest de l'Émilie, à Bobbio, Plaisance, Parme, etc. ; cf. Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, § 217). Dans le sud de l'Italie, *l* = *r* est connue du parler de Campobasso, etc., mais seulement dans un nombre restreint de mots (*skutera* — *excutulare*, *ru*, *ra* = l'art. *lu*, *la*, etc.). Si nous quittons l'Italie, nous rencontrons la même particularité dans quelques parlers du Tyrol (Ampezzo, l'Abbaye, Enneberg ; *firo* = *filum*, *pürès* = *pulicem*) et, sur le territoire de la France, dans les Alpes cottiennes (vaud. *fier* = *filum*, *muero* = *mola*). Peut-être faut-il considérer l'*l* = *r* de cette dernière région comme une propagation du phénomène analogue du nord de l'Italie ; il nous semble dans tous les cas naturel d'admettre une certaine relation entre l'*r* roumaine et l'*r* italienne, vu la haute ancienneté de ce changement phonétique en roumain, et la grande extension qu'avait autrefois *l* = *r* dans le nord de l'Italie.

La phonétique roumaine concorde dans plusieurs autres cas avec celle des dialectes italiens septentrionaux, sans qu'on puisse toutefois admettre avec quelque vraisemblance une continuité à cet égard entre ces deux groupes linguistiques.

Le mot *integrum* présente la même transposition de l'*r* (**intregum*) en roum., *întreg*, et en vén., lomb., gén., émil., de même que dans les dialectes rhétiques de Bergell, Nonsberg et Vigo, *entrego*, etc. *Sternutare* est devenu, par l'influence des composés avec *stra-*, **stranutare*, en roum. *strănutare*, mil. *stranüda* (mais aussi *starnüda*, comme en frioul. *stranuda*, *starnuda* ; sic. *stranutari*). Ce sont des changements qui peuvent se produire dans une langue indépendamment d'une autre. On ne peut non plus attacher grande importance à la forme roum. *rătacire* qui apparaît avec l'aphérèse de l'*a* (**erraticire*) aussi en vén. *radegar*, pad. *regar*, mil. *radega* (mais a.-vén. *aredegar*, bol. *aradgar*).

En a.-vén. on trouve quelquefois *bj* rendu par *ib* : *aiba*, Girard

Pateg (éd. Tobler) 304, 566, *aib'* 341 = *habeat* (à côté de *abia* 91, 588). En roumain, ce changement est la règle, tout comme en frioulan (et en port.). Ce n'est probablement qu'une rencontre fortuite.

C'est de la même manière qu'il faut envisager la chute de l'*l* devant un *i* en hiatus qu'on rencontre en roum. (*foaie*), vén. piém., dans les Abruzzes, etc. et dans la plus grande partie du domaine rhétique. De même, la disparition de l'*l* devant l'*i* du pluriel en roum. (*cai* = *caballi*, etc.), vén., lomb., dans plusieurs dialectes rhétiques et spécialement en frioulan. L'*l* est tombée en roumain dans cette position à une époque relativement récente, comme le montrent entre autres le macédo- et l'istro-roumain où elle s'est conservée jusqu'à nos jours. Si sous l'influence de l'*i* du pluriel le *t* devient *č*, *ts* en milanais, bergamasque et dans quelques parlers du domaine rhétique (Vigo, Greden, Buchenstein, Ampezzo, etc.) et si l'*s*, dans la même position, passe à *š* en génois (cf. *Arch. gl.*, II, 176), exactement comme en roumain (*toți*, *grași*), il ne faut non plus y voir autre chose qu'un simple effet du hasard.

On serait porté à donner plus d'importance à une autre particularité, plus intéressante, qui se trouve à la fois en Roumanie, en Italie et en Rhétie. C'est la chute du *-re* de l'infinitif. En roumain, cette finale a disparu de la conjugaison (*-are*, *-ēre*, *-ĕre*, *-ire* se sont réduits à *-a*, *-ea*, *-e*, *-i*); elle reparaît aux formes substantivales de l'infinitif (*cîntarea*, *venirea*). L'apocope de *-re* se rencontre en Italie surtout aux verbes en *-are*, *-ēre*, *-ire*, plus rarement à ceux en *-ĕre*, et particulièrement dans le lombard occidental, en piém., gén., émil., romagn., dans les Marches et, au sud-est, dans les Abruzzes et la Molise. En rhétique, les infinitifs accentués ont perdu leur *-re* dans les parlers de l'Oberland; dans le Tyrol oriental, à partir de Greden, en Frioul (comme dans les dialectes istriens de Rovigno, etc.), la forme apocopée se rencontre aussi pour les verbes en *-ĕre*. Il y a là, comme on le voit, une concordance curieuse avec le roumain.

On est en droit de se demander si l'infinitif apocopé du roumain est une propagation de la forme analogue de l'ita-

lien et du rhétique. Nous n'oserions l'affirmer, et ce qui nous force à ne pas admettre cette hypothèse c'est qu'en ancien-roumain on trouve quelques traces de l'infinitif long, ce qui montre que cette forme est restée en usage jusqu'assez tard. Il y aurait toutefois peut-être un moyen de concilier ces faits en supposant que les infinitifs apocopés existaient déjà dans le roman balkanique, en italien et en rhétique, à côté des formes longues, à l'époque où le premier de ces idiomes ne s'était pas encore séparé des autres, et que peu à peu les infinitifs sans *-re* se sont généralisés en roumain aux dépens des autres. La chute du *-re* en roumain ne serait dans ce cas qu'en partie le résultat du développement indépendant de cette langue.

Plus d'importance doit, en échange, être accordée à l'emploi de *fieri* avec la valeur de *esse* en roumain et dans les dialectes italiens septentrionaux ; on trouve, il est vrai, ce verbe aussi en toscan, mais seulement sous les formes *fia*, *fiano* = *sara*, *saranno*. Il est au contraire bien vivant en roumain et il l'était jadis en a.-vén., a.-véron, a.-mil., a.-gén. où il était employé en dehors de l'infinitif aussi au prés. de l'ind. et du subj., à l'imparf., au futur et au conditionnel. Il servait particulièrement à former le passif; on le rencontre parfois aussi avec le sens de *facere*, emploi inconnu au roumain.

Nous ferons remarquer en passant que la 1er pers. de l'ind. prés. de *esse* du roumain, *sînt*, n'offre qu'une ressemblance fortuite avec le *sunt*, *sont* de l'a.-vén., du mant., véron., mil., des parlers de Côme, du Trente (du parler de Foggia au sud) et de quelques régions rhétiques (Flims, Realta, Domleschg, Scharans, dans la Vallée du Rhin). La naissance de cette forme, due à l'influence de la 3e pers. du plur., peut très bien être expliquée par la morphologie de chacune de ces langues, sans qu'il soit nécessaire d'admettre une action de l'une sur l'autre.

Comme formes dérivées intéressantes nous avons à relever :

**Expanticare*, vén. mil. *spantegar* (Lago Maggiore *ṡpanteja*; *Arch. glott.*, IX, 220) « répandre », roum. *spintecare* « éventrer » (comp. *spandeka* dans les Abruzzes « ennuyer, tourmenter, faire du mal » et le tyr. *spantie* « écraser »). C'est une formation analogue à **exventrare* (it. *sventrare*, fr. *éventrer*), **exventri-*

care (Abruzzes *sbendraka*, sic. *sbintrikari*); comp. esp. *despancijar*, *despanzurrar*.

**Impetrire*, vén. *impetrir* « étonner, rester stupéfait » (frioul. *impetri*, même sens), roum. *împetrire*.

**Implenir*, vén. *impinir*, mil. *impieni* « remplir » (tyr., frioul. *impleni*, vegl. *impenar*), roum. *împlinire*.

**Siccitosus*, de *siccitas* (§ 60), gén. *secceoso*, roum. *secetos*.

A remarquer en outre quelques formes composées avec *extra* : **extralucire*, Belluno *starluke*, Rovigno *stralusir* (eng. *straglüschir*), roum. *strălucire*; **extramutare*, lomb., gén. *stramuar* (eng. *stramüdar*, frioul. *stramuda*), roum. *strămutare*; **extrapungere*, Trente, Roveretto *straponzer* (frioul. *straponzi*, Muggia *strapuonzer*), roum. *străpungere*.

Pour le lexique, nous avons à citer quelques mots qui sont employés avec le même sens en roumain et dans les dialectes italiens dont nous nous occupons; le rhétique vient aussi parfois s'y joindre.

Adjungere a le sens de « surprendre » dans une construction telle que : *la noto m'a açunta* (*Trattati rel. e libro de li exempli in ant. veneziano* 2641, p. p. J. Ulrich, 1891) = roum. *noaptea m'a ajuns*.

Pour l'emploi de *aradegar* (**erraticare*), à rapprocher l'expression vén. *aradegar la via* (*Tratt. ed exempli* 2633) du roum. *a rătăci drumul* = « s'égarer ».

Caelum avec le sens de « palais de la bouche »; comp. la glose *palatum* = *ol cel della bocha* d'un glossaire latin-bergamasque du XV[e] siècle (E. Lorck, *Altbergam. Sprachdenkm.*, 98); roum. *cerul gurei*.

Circare = « essayer » existe en dehors du roumain (*cercare*, *încercare*), en vén., pad., *cercar*, et dans quelques parlers ladins, Fassa *čarčar*, Greden *čerče*, Agordo *zerče* (*Arch. glott.*, I, 351, 362, 377; Lorck, *Altbergam. Sprachdenkmäl.*, 178).

Convenire sert en roum., vén., lomb., gén. et ladin (dialectes méridionaux du Tyrol, Forni, Tramonti, Erto, Frioul, etc.) à exprimer l'idée de « falloir, devoir, être nécessaire » (comp. *oportet* = *convenit* dans le Gloss. de Reichenau 593) : gén. *zurar no se covem* (*Arch. gl.*, II, 184); roum. *nu se cuvine să juri*; lad. :

keles portava n guant de bel patuč fosk fat — ke se convegn a stato de penitenzia (G. Alton, *Stories e chanties ladines*, 1895, XII, 95-96 = roum. *ele purtau o haină făcută din stofă frumoasă închisă, cum se cuvine într'o împrejurare tristă*. Le vén. connaît aussi la forme composée **adconvenire* : *come per la zustisie se aconviene* (légende de Crescence, éd. Mussafia, 1394) ; on rencontre en outre en italien et en ladin une forme avec *s-* : *sconvegnir, scogner, scugnir*, etc. En roumain, ce verbe est employé uniquement à la 3e pers. sing. et toujours avec *se*, tandis que dans les autres parlers romans cités il est conjugué aussi aux autres personnes, et le *se* peut manquer (comp. le fr. *il convient*). On rencontre enfin en lomb. *cuenta* (*Arch. glott.*, I, 253 ; IX, 214) et en frioul. *coventa* qui reproduisent la forme **convenitare*, inconnue au roumain.

Reus a subi une altération de sens, importante, en roumain, italien et rhétique. De la signification de « coupable », qui n'a pas complètement disparu en roman, s'est développée celle de « mauvais, méchant ». Le roumain ne connaît que cette dernière acception ; *reus* y est employé pour exprimer l'idée opposée à *bonus*. Dans les anciens textes de la Haute-Italie *reus* apparaît très souvent avec la même valeur qu'en roumain. Dans les parlers ladins du Tyrol il est encore aujourd'hui tout aussi vivant qu'en roumain (comp. vegl. *ri*; Campobasso *re*).

Stringere offre en roum. et en vén., lomb. le sens de « amasser » et comme réfléchi celui de « se réunir » : *acomenza a strenze peccunia* (Bonvesin da Riva, *De eleemos.* 494, éd. J. Bekker) = roum. *începu a strînge bani*; *a far lo dolente omizidio nel boscho — strensese insieme* (lég. de Crescence 694-695) = roum. *pentru ca să îndeplinească omorul în pădure, se strînseră la un loc*.

Une expression qui mérite d'être enregistrée ici est celle qu'on trouve en roum., vén. et frioul. pour désigner « le fils adoptif ». En vén. on a *fio d'anema* que Boerio (*Dizion. ven.*, 1856, s. v. *fio*; cf. Salvioni, *Rendic. Ist. lomb.*, XXX, 1517) traduit par *figlio per affetto osia adottivo*. Le frioul. a *fi d'anime* = *figlio adottivo* (Pirona, *Vocab. friul.*, XCIV). L'expression roumaine *copil de suflet* (*suflet* = *anima*) contient la même idée, la même association intéressante des mots « fils » et « âme » (comp. néo-gr. ψυχυιός).

Un autte nom de parenté que nous croyons digne d'être mentionné est le *bun, -a* de quelques parlers du nord-est du Piémont (Biella, Valle Antrona, Barbania-Canavese; cf. Salvioni, *Rendic. Ist. lomb.*, XXX, 1897, 1512); il désigne le grand-père, la grand'mère tout comme le roum. *bun*, *bunic*, *-ă*. L'emploi de *bonus* avec ce sens correspond à celle de *bellus* qu'on rencontre dans la même région italienne (*paribel*) et ailleurs.

Mais l'un des points de contact les plus importants du roumain avec l'italien septentrional nous est offert par un mot qui ne nous a été conservé que dans un seul texte avec un sens des plus intéressants pour nous. Dans le poème moral de Girard Pateg (XIIIe siècle), écrit en vénitien et publié par Tobler (*Abhandl. der Akad.*, Berlin, 1886), nous lisons aux vers 211-212 : *Un mat om qe redise la mateça doi ora — Fai como l can qe mança ço c'a gitadho fora* = « un sot qui dit deux fois une sottise ressemble au chien qui mange ce qu'il a vomi ». L'emploi de *ora* dans ce passage est tout à fait remarquable. Ce mot correspond ici à l'it. *volta*, *via* et au fr. *fois*. Or, de toutes les langues romanes ce n'est que le roumain qui offre un pendant (*de două ori*) à cette forme de l'a.-vén. C'est précisément dans cette langue que le lat. *vices* a complètement disparu, sa place étant prise par *hora* (et en partie par *data*, dans la formule *o dată* = « une fois »). Et ce qui donne une valeur spéciale à ce mot c'est le sens qu'il présente dans ces deux idiomes. Il serait difficile d'admettre que *hora* est devenu synonyme de *vices* en roumain indépendamment du vénitien. C'est une transformation trop subtile, trop surprenante, pour qu'elle ait pu s'effectuer dans deux langues sans qu'il y ait eu le moindre contact entre elles. C'est pour ces raisons que nous n'hésiterons pas à y voir un reste des plus précieux de l'époque où le roumain ne s'était pas encore isolé de l'italien. Il y a encore une autre circonstance qui vient donner une importance particulière au mot en question. C'est que *hora* apparaît avec le même sens aussi en albanais, *herε*, qui signifie aussi « temps ». L'alb. *herε*, le roum. *oară* et le vén. *ora* forment donc une famille inséparable et viennent jeter un peu de

lumière sur un des chapitres les plus obscurs de l'histoire du latin balkanique.

En faisant l'histoire de ce mot, nous avons touché à une question des plus délicates et non encore suffisamment étudiée. C'est celle des ressemblances qu'on constate entre l'albanais, le roumain et l'italien (particulièrement l'italien septentrional). Elles ne sont pas, il est vrai, bien nombreuses, mais assez caractéristiques pour qu'on ne les néglige pas dans l'étude sur l'époque la plus ancienne de la formation du roumain.

Nous rencontrons ainsi en albanais comme en roumain et en italien (cf. ci-dessus) le préfixe *štɛr-* correspondant au lat. *extra-* et formant des substantifs ou des adjectifs : *štɛrg'ïiš*, *štɛrvjelt*.

Ce qui rapproche encore ces trois langues ce sont quelques mots, plus ou moins anciens, mais profondément enracinés dans chacune d'elles. Tel est le roum. *mușcoi*, à côté de l'alb. *mušk* et du vén. *musso* (comp. *muss* dans le Frioul et *muš* à Erto; *mosciat* en Tyrol) = « âne, mulet ». Ce mot est sans doute bien ancien en Italie et dans la péninsule des Balkans et il se peut que les Albanais et les Vénitiens l'aient hérité des Illyriens (la forme roumaine est empruntée à l'alb.; cf. p. 37). Une autre forme de la même catégorie, mais d'origine obscure est le roum. *sterp*, l'alb. *šterpɛ*, *štjerɛ̄* en regard du vén. *sterpo* (frioul. *sterpe* cf. *Arch. gl.*, IV, 346, 359 ; Abruzzes *šterpe*) = « stérile ». A côté de ces deux mots vient se ranger un troisième non moins important, mais plus récent. C'est le roum. *cutezare*, alb. *kudzoń*), a.-vén. *scotezar* (*kutisa* en Istrie, à Rovigno, Dignano, etc.; *scoteare* en a.-it. mérid., cf. Mussafia, *Rassegna bibl. della lett. ital.*, VII, 197). = « oser ». C'est un mot d'origine grecque (κοττίζω) introduit dans ces langues au moyen âge.

De telles formes sont d'une valeur inappréciable pour la connaissance du passé de la langue roumaine. La dernière surtout confirme d'une manière éclatante ce que nous avons admis au sujet du développement du latin balkanique; elle montre, par son origine et sa diffusion, que ce latin n'a pas cessé d'être en contact avec celui d'Italie jusqu'assez tard dans le moyen âge.

Et puisque nous avons fait appel aussi à l'albanais pour étudier la question des rapports du roumain avec l'italien, il ne sera pas sans intérêt de rappeler un autre point de l'histoire de cette langue qui touche indirectement aux faits qui nous préoccupent. Il s'agit notamment de quelques mots, plus nombreux ceux-ci, communs à l'albanais et aux dialectes italiens septentrionaux, mais qui manquent en roumain. Ils ont aussi leur importance pour nous. Nous avons ainsi : alb. *ber̃* « brebis », mil. *bera*, piém. *bero*, eng. *bar* « mouton », peut-être un de ces mots non-latins qui étaient répandus jadis dans la région des Alpes ; alb. *pɛnsɛ* « ventre », vén. *panza* et le doublet obscur *bl'ɛndzɛ*, peut-être *pantex* + vén. *spienza* ; alb. *murmɛ* « mûr » = vén. *mauro* + suff.*-mɛ* ; alb. *grindem* « se disputer » = vén., lomb. *grinta*, frioul. *grinte* « colère », d'où les verbes vén. *grintar*, frioul. *grinta, in-* ; alb. *ngatɛr̃oṅ* « embrouiller » = bol. *ingattiar*, véron. *ingategiar* ; alb. *trokoṅ* « exterminer » = piém. *truke*, Côme *trucca* « frapper » ; alb. *vrel'* « jonc » = vén. *brula*. Ces mots montrent aussi combien les échanges entre la péninsule des Balkans et l'Italie ont été fréquents.

D'autres points de contact entre le roumain et l'italien nous sont offerts par les dialectes de l'Italie méridionale sur lesquels nous devons aussi nous arrêter un moment.

Il n'y a certainement rien à tirer d'une forme telle que le cal. *ordica* = *urtica* qui n'offre qu'une ressemblance apparente avec le roum. *urzică*. En calabrais, le changement de *t* en *d* a été déterminé par l'*r* précédente (comp. *spirdu* = *spiritus*), tandis qu'en roumain il a été amené par une étymologie populaire, *urtica* ayant reçu le *d* de *ordiri*.

Plus dignes d'attention sont en échange les faits suivants.

L'emploi fréquent des pluriels neutres en *-ora*, particularité qui caractérise surtout le tarentin.

L'accusatif *mene* de la 1re pers. sing. du pron. pers. ; roum. *mine*.

La formation des temps composés des verbes réfléchis avec l'auxiliaire *habere* et non *esse* (cal. *s' hanu mbrigatu*, Abruzzes *m'aje arlegrate* ; comp. roum. *m'am bucurat*).

A remarquer encore au point de vue de la formation des mots les dérivés :

Nzurare nap., *nzorare* cal., *nzurar* Abruzzes, *nzoure* Cerignola, *însurare* roum. (réfl.) « se marier » = lat. **inuxorare*.

Mbiviscire cal., *înviere* roum. « ressusciter » = lat. **invivere*.

Skuffundare cal., *scufundare* roum. « submerger » et comme réfl. « s'écrouler » = lat. **exconfundare*.

La présence du mot *admissarius* « étalon » en it. mérid. et en roum. mérite aussi d'être rappelée ici : *ammessarum* dans le *Codex Cavensis* (*Arch. gl.*, XV, 329) ; roum. *armăsar*.

Mais c'est surtout le parler des Abruzzes qui présente plusieurs formes qui le rapprochent du roumain.

Ammišteka « mêler », comme le roum. *amestecare*.

Ceppe est traduit chez Finamore (*Vocab. dell' uso abruzz.*, 1893, 160) par *turacciolo di legno per chiudere la cannella della botte*. Il a aussi d'autres significations (« fagots », etc.), mais c'est celle-ci qui nous intéresse puisqu'elle correspond à celle du roum. *cep*, pour lequel il n'est donc pas nécessaire d'admettre une origine slave (sl. *čepŭ*). Nous n'avons rencontré nulle part ailleurs cette transformation semasiologique du lat. *cippus*.

Ferrarije, d'après Finamore (*l. c.*, 188), *bottega in cui si vende ferro*, correspond au roum. *fierărie*.

Nghiavature « articulation » est un pendant intéressant au roum. *încheietură*, avec le même sens (lat. **inclavatura*).

Smacena signifie, d'après Finamore (*l. c.*, 283), *macinare eccessivamente, imperfettamente* ; comp. roum. *smăcinare*.

Tonitu, à Paganica, « tonnerre » ; roum. *tunet*, qui n'est pas le lat. *tonitrus*, mais un dérivé de *tonus* avec le suff. *-itus*, comme *sonitus* — *sonus*.

Quant au sarde, qui occupe une place à part dans la famille des dialectes italiens, il présente aussi quelques traits communs avec le roumain. Il nous semble toutefois qu'on a souvent exagéré l'importance de ces traits et qu'il n'y a pas de raisons pour admettre dans la plupart des cas quelque lien historique entre les particularités, assez curieuses parfois, qui se retrouvent en même temps en roumain et en sarde.

L'une des transformations phonétiques les plus remarquables

qui rapprochent ces deux idiomes est le passage du groupe *qu* de certains mots à *p* en roumain, à *b* en sarde log. : roum. *apă*, *iapă*, sarde *abba*, *ebba* et en outre *abbarzu*, *kimbe*, *kimbanta* (roum. *cinci*) = *aqua*, *aquarius*, *equa*, *cinque*, *cinquaginta*; mais roum. *care*, *cînd*, sarde *kale*, *kandu* = *qualem*, *quando*, à côté de roum. *patru*, *păresimi*, sarde *battoro*, *baranta* = *quatuor*, *quadragesima*, *quadraginta*. Une labialisation analogue est celle de *gu* = *b* : roum. *limbă*, sarde *limba* et en même temps *ambiḍḍa*, *imbena*, *sambene*, *ambisua* = lat. *lingua*, *anguilla*, *inguen*, *sanguen*, *sanguisuga*. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ces exemples pour voir qu'il n'y a qu'en partie une concordance entre ces langues dans le traitement des phonèmes en question. Si le roumain et le sarde présentent sans exception *qu*+*a* après voyelle = *p*, *b* et si à l'initiale le même groupe de sons a passé, probablement par suite d'un phénomène de phonétique syntactique, à *pa*-, *ba*-, dans *patru* — *battoro* (auquel se rattache d'un côté *păresimi*, de l'autre côté *baranta*), la première de ces langues s'écarte cependant de l'autre en ce qu'elle ne connaît pas la réduction de *que* à *pe* (*cinci* en regard de *kimbe*). Dans le traitement de *gu*, le roumain diverge aussi du sarde, puisqu'il ignore le passage de *gue*, *gui* à *be*, *bi* (*sînge* — *sambene*) ; il offre *b* pour *gu* seulement devant *a*. Cela nous amène à la conclusion bien naturelle que la labialisation de *qu*, *gu* en roumain est indépendante de celle du sarde. Cette labialisation pouvait s'effectuer sans difficulté dans la péninsule balkanique en même temps qu'en Sardaigne, d'après l'échelle phonétique *qu̯* — *qw* — *qv* — (*q*)*p* — (*q*)*b* ; — *gu̯* — *gw* — *gv* — (*g*)*b* (cf. p. 274). Il n'y a donc là qu'une rencontre fortuite entre le roumain et le sarde, comme nous l'avons admis, avec beaucoup de vraisemblance, aussi pour les mots *chiag* — *giagu*, *nuntă* — *nuntas* (§ 56).

Pour la plupart des mots de l'Italie du nord que nous avons étudiés, v. A. Mussafia, *Beitrag z. Kunde der nordital. Mundarten im XV*[ten] *Jahrh.* dans les *Denkschriften der Akad. der Wissensch.*, Vienne, XXII (1873). Cf. aussi C. Salvioni, *Postille italiane al vocabol. latino-romanzo* (*Memorie del R. Istituto lomb.*, XX, 1897); *Nuove Postille* (*Rendiconti del R. Ist. lomb.*, XXXII, 1899). — Quelques points de contact entre le roumain et le parler des Abruzzes ont été relevés par

G. Savini, *La grammatica ed il lessico del dialetto Teramano*, Torino, 1881, 10 et suiv.; cf. Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, I, § 6. — Nous avons rattaché à l'italien aussi les dialectes istriens de Rovigno, Pola, Dignano, etc. qui sont considérés à tort par quelques philologues comme appartenant à la famille ladine (v. p. ex. A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell' Istria*, Strasbourg, 1900).

103. Après l'italien ce sont les dialectes rhétiques, et en particulier ceux du Tyrol et le frioulan, qui offrent de nombreuses particularités communes avec le roumain. Outre celles que nous avons signalées au paragraphe précédent et ailleurs (comp. frioul. *astitta* § 56, *spiné* § 75, *vetrano*. Muggia *ćar* § 92) nous en citerons quelques autres.

Si nous faisons abstraction d'un phénomène tel que la conservation des groupes *pl*, *bl*, *fl*, qui est caractéristique au roumain et à la plupart des dialectes rhétiques, il n'y aurait peut-être à relever comme fait phonétique plus important que la chute bien ancienne de l'élément labial du groupe *que*, *qui* en roumain et en frioulan, ce qui amena la confusion de *qe*, *qi* avec *ke*, *ki* (roum. *ce*, frioul. *se*).

Comme dérivés intéressants on trouve :

**Brumarius*, frioul. *brumajo* « décembre »; roum. *brumar* « novembre ».

Dišćanta frioul. pour lequel Pirona (*Vocab. friul.*, 1871, 131) donne le sens : *torre l'incantesimo che rende uno inetto a qualche cosa*; roum. *descîntare* avec la même signification (comp. vén. *descantar*).

Distrama frioul.; roum. *destrămare* « effiler ».

G'alinar frioul., *ladro di galline* d'après Pirona (*l. c.*, 184); de même roum. *găinar*.

Imbina frioul., traduit chez Pirona (*l. c.*, 199) par *unire due fili o due altre cose in uno*; roum. *îmbinare*; comp. *desbinare* « séparer » ; alb. *dzboń* « chasser » (lat. **im-*, * *disbinare*). On rencontre encore le composé eng. *abbiner*, tyr. *abiné* (* *adbinare*), employé comme réfléchi dans le sens de « se réunir ».

Imbranća frioul., synonyme de l'it. *abbrancare*; roum. *îmbrîncire* « pousser ».

Innairir eng.; roum. *înnegrire* « noircir » (lat. **innigrire*).

Innejar Muggia ; roum. *înnecare* « noyer » (lat. **innecare*).

Inquaglier eng. ; roum. *închiegare* « cailler » (lat. * *incoagulare*).

Invernadik Muggia ; roum. *iernatic, văratic* (lat. * *hibernaticus*, **veraticus*).

Legnarie frioul., d'après Pirona (*l. c.*, 234) *maggazino o stanzone da tenervi legna* ; roum. *lemnărie*, même signification.

Sesela frioul., *sešler* tyr. (vén. *sesolar*) ; roum. *secerare* « faucher » (lat. **sicilare*).

A remarquer encore les composés : tyr. *instadi* « peu de temps avant... » (lat. *in-ista-die*), dont la deuxième partie rappelle le roum. *astăzi* ; tyr. *dlongia* (lat. *de-longe*) qui correspond au roum. *lîngă* : *dlongia fontana* — *lîngă fîntînă* ; eng. *puschmaun* (*post mane*), roum. *poimîne* (comp. Lecce *puskrai*, Campobasso *peskra* = *post-cras*).

Comme particularités syntaxiques il y a lieu de mentionner l'emploi en frioulan et à Muggia de *se* suivi de substantifs et d'adjectifs pour exprimer l'impression que produit sur nous une chose extraordinaire : *se miracul ! se biel !* Comp. *se bons mangias, se leggrezes, se festos e davuais* (*Arch. glott.*, IV, 322) = roum. *ce mîncări bune, ce bucurie, ce sărbătoare, ce sgomot !* Pour la syntaxe de *quando* à comparer la construction : *gonot veghen quan n giat fosc, quan n om vesti de blanc* (Alton, *Prov. e trad. delle valle lad. orient.*, 61) à celle du roum. *ei văd adeseori cînd o pisică neagră cînd un om* ; *quan, cînd* traduisent ici le fr. *tantôt*.

Au point de vue du lexique la concordance entre le roumain et le rhétique est frappante dans plus d'un cas.

Adjungere présente le sens de « arriver jusqu'à, toucher » et celui de « suffire : [*a*] *brace tan lonc qu'el arjonge saori sura ćamp fora* (Alton, *Prov. e trad. delle valle lad. orient.*, 64) : roum. [*are*] *brațe așa de lungi că ușor poate ajunge pînă la cîmp* ; *i groš n'arjonge* = roum. *banii n'ajung*.

Albus s'est conservé dans les dialectes rhétiques, *alf*, avec la même ténacité qu'en roum., *alb* (comp. vegl. *jualb*), tandis que dans le reste du domaine roman il a été remplacé par le germ. *blank*.

Basilica est employé en Rhétie, eng. *baselgia*, et en roum. *biserica* (vegl. *basalka*, Val Tellina *baselga*, Bellinzona *baserga*; cf. *Arch, glott.*, IX, 372) à la place de *ecclesia* qu'on rencontre dans toutes les autres langues romanes.

Christianus apparaît en tyr. et en roum. avec un curieux élargissement de sens; il y est devenu presque synonyme de *homo*; comp. le passage *per ater n der bon crestian* des *Stories e chanties ladines*, XX, 36 p. p. Alton = roum. *de altmintrelea un foarte bun creștin*. L'it. et les dialectes istriens de Rovigno, etc. connaissent aussi ce sens de *christianus*, mais il semble être plus répandu en ladin.

Dare; à comparer l'expression tyr. *soredl da* (Alton, *l. c.*, IV, 10) avec le roum. *soarele dă* « le soleil paraît ».

Ferbint frioul., à côté du roum. *fierbinte*, est une relique précieuse du lat. *ferventem*.

Intelligere s'est maintenu en eng., *incler*, et en roum., *înțelegere*, avec le sens de « comprendre ». Comp. l'expression *s'incler con qualchün* = roum. *a se înțelege cu cine-va*. Dans les autres langues romanes ce mot a été remplacé par *capere*, *comprendere*, *intendere*.

Levare présente en frioul., *jeva*, et en roum., *luare*, outre d'autres significations, aussi celle de « acheter » : *no puess jevalu, no ai vonde bez* = roum. *nu-l pot lua pentru că n'am destui bani*.

Lignum signifie en tyr., *legn*, comme en a.-roum., *lemn*, « arbre » : *alt e datrai n legn... tan plu saori l rodosa l vent* (Alton, *Proverbi, trad. ed anned. delle valli lad. orient.*, 1881, 22) = roum. *cu cît e mai inalt un lemn cu atît il doboară mai ușor vîntul*.

Subtilis est employé avec le sens de « mince » comme en roumain, *subțire* : eng. *glač subtigl*, Muggia *skuorsa sutila* (*Arch. glott.*, XII, 322).

Vinum + *arsum* a donné naissance en rhétique et en roumain à un composé intéressant qui sert à désigner l' « eau-de-vie »; eng. et roum. *vinars*.

En dehors de ces formes d'origine latine on en trouve quelques autres dont l'étymologie n'est pas encore connue.

En frioulan le canard s'appelle *razze* (tergestin *raza*), de

même en roumain, *rață*. Ce mot a pénétré dans le territoire vénitien, à Trévise, où l'on trouve *raza* ; il est connu aussi en dehors du domaine roman (cr. *raca*).

Le frioul. *sore* « corneille » ne doit pas être séparé du roum. *cioară* (comp. *ćuora* à Rovigno, Gallesano, *ćola* à Pirano, Pola en Istrie). Cette fois le frioulan et le roumain vont ensemble avec l'albanais qui donne aussi une forme semblable, *sorε*. Comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (p. 38), il nous est bien difficile d'expliquer ce mot ; il est cependant évident que toutes les formes citées doivent remonter à un même prototype.

Il nous reste enfin à rappeler un mot intéressant par sa diffusion et qui clôt bien la série d'exemples cités jusqu'ici, puisqu'il réunit le territoire roumain-albanais au territoire rhétique-italien. C'est le roum. *ciung*, alb. *tsunk*, it. *cionco*, *cioncare*, frioul. *sonc*, eng. *čunker* « estropié, sans bras » et comme verbe « mutiler, couper ». La genèse de cette forme doit être cherchée en Italie. Comme le montre le mil. *ciocch* (frioul. *sonca*) notre mot apparaît tantôt avec *n* tantôt sans *n*. Or, cette particularité nous amène tout de suite à chercher l'origine de *cionco* dans l'it. *ciocco* « billot, tronc » (prov. *soc*, esp. *zueco*). Comme le sens rapprochait ce dernier mot de *tronco*, il en résulta que *ciocco* reçut l'*n* de cette forme (comp. une confusion semblable dans le vocalisme de *monco* = *manco* + *tronco*). Ainsi formé, *cionco* pénétra dans le roman de la Rhétie et dans celui de la péninsule balkanique. Et il faut bien remarquer, pour ce qui concerne le roumain, qu'il ne s'agit pas là d'un emprunt récent fait à l'italien. *Ciung* est un mot tout à fait populaire et bien ancien.

Les ressemblances du roumain avec le frioulan ont été étudiées par Ascoli, *Sull' idioma friulano e sulla sua affinità colla lingua valaca*, Udine, 1846 ; cf. *Arch. glott.*, I, 441. — D'après Salvioni, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XXII, 475 ; cf. *Nuove postille al vocab. lat.-rom.*, 148, le frioul. *razze*, etc. serait d'origine latine et spécialement un dérivé de *anas* (* *anatracia*). Le philologue italien appuie cette étymologie sur l'existence dans le parler de Trévise de la forme *anaraza* (Chiarelli, *Vocab. del dial. veneto*, Trévise, 1892) qui serait un intermédiaire entre les formes romanes et le lat. *anas* : * *naraza*, par l'aphérèse de l'*a* et ensuite par la confusion de *na-* avec l'article indéfini *una*,

raza. Nous devons avouer que cette étymologie ne nous a pas convaincu, puisqu'elle suppose trop de changements phonétiques et ne tient pas compte du roum. *rață* qui ne peut en aucune façon être rapproché de *anas*. Quant à *anaraza*, nous ne pouvons lui accorder l'importance que lui donne Salvioni; il ne nous semble pas qu'il prouve grand' chose, puisque nous sommes plutôt penché à le considérer comme une contamination du vén. *anera* avec le frioul. *razze*; il vient précisément d'une région où cette confusion pouvait se produire. — G. Meyer, *Etym. Wörterb. der alb. Spr.*, 335, rattache le frioul. *roje* au roum. *părău*; alb. *pзrua*; ce rapprochement ne nous semble cependant pas suffisamment justifié. — *Ciung*, *cionco*, etc. ont été étudiés par Schuchardt, *Zeitschr. rom. Phil.*, XV, 104; cf. *Arch. glott.*, XII, 128.

104. Dans notre enquête sur les rapports du roumain avec les dialectes italiens et ladins nous n'avons cité qu'incidemment (aux mots *reus* § 102, *albus*, *basilica* § 103; comp. *aflatura*, *vetrun* § 92) le vegliote (dalmate), qui offre pourtant plusieurs traits communs avec le roumain. Nous ne nous sommes pas arrêté plus longtemps sur ce dialecte, car nous croyions qu'il fallait lui accorder une place à part, étant données les particularités tout à fait remarquables qui le caractérisent.

Le vegliote ne peut en aucune façon être rattaché à la zone ladine; il s'écarte complètement, au point de vue phonétique, des parlers de cette zone. On serait en échange plus autorisé à le rattacher aux dialectes italiens; nous croyons toutefois qu'il doit être séparé de ceux-ci. Il contient des traits bien plus curieux que le sarde qui forme lui-même un idiome à part par rapport aux dialectes italiens. A notre avis le vegliote doit être considéré comme un parler intermédiaire entre le roman d'Italie et celui de la péninsule balkanique. Par sa phonétique et son lexique il se rapproche tantôt de l'un tantôt de l'autre. Sa position géographique nous autorise aussi à voir en lui la transition de l'italien au roumain.

Lorsque nous avons étudié l'origine des groupes roumains *pt*, *ps* (§ 7) nous avons fait remarquer que le vegliote présentait aussi cette combinaison de consonnes à la place des lat. *ct*, *cs*. C'est l'un des points de contact les plus importants que nous offre ce dialecte avec le roumain et l'albanais en même temps. Il resterait toutefois à examiner pourquoi cette altération pho-

nétique, probablement d'origine illyrienne, comme nous l'avons admis, n'est attestée pour le vegliote que dans les mots *guapto, kopsa* = *octo, coxa* ; on trouve quelquefois aussi *it* pour *ct*.

Un autre changement phonétique qui rapproche le vegliote du roumain est celui de *gn* en *mn* et même de *mn* en *un* : vegl. *komnut, Stamno* (à Ragouse) = *cognatus, stagnum* ; *kelauna* = *columna* ; roum. *cumnat* ; *daună* (*damnum*). Il y aurait là aussi à rechercher les raisons pour lesquelles le vegliote n'est pas conséquent, puisqu'il donne aussi *gn* = *in* et laisse parfois *mn* intact (le roumain ne présente pas non plus, il est vrai, tou jours *mn* = *un*).

La concordance entre le vegliote et le roumain ressort en outre de l'emploi de quelques mots inconnus ailleurs ou présentant une signification spéciale.

**Cavitare*, vegl. *kaiptare* « garder », roum. *căutare* « chercher ».

**Excotere*, vegl. *skutro*, roum. *scoatere* « enlever, arracher » : *blaj me skutro join daint* (*Arch. glott.*, IX, 127) = roum. *vreau să-mi scot un dinte*.

Levare, vegl. *levur*, roum. *luare* « prendre » ; remarquable surtout l'expression *me ajaite levuot per mulier vuastra* (*Arch. glott.*, IX, 137) = roum. *m'ai luat ca femeie a ta* ; cf. § 92.

Lynter (§ 27), inconnu aux autres langues romanes, vegl. (parler de Ragouse) *lundro*, roum. *lundre* (alb. *l'undrε*).

Singulus, représenté partout ailleurs par *solus*, vegl. *sanglo*, roum. *singur* : *me lassaite sangla a kuosa* ; *sanglo signaur nuestro* (*Arch. glott.*, IX, 137, 156) = roum. *mă lași singură a casă* ; *singurul stăpîn al nostru*.

Udus, vegl. *joit*, roum. *ud*.

Ce ne sont là que quelques traits, trop peu nombreux, mais assez significatifs. Le vegliote nous est malheureusement connu d'une manière trop imparfaite pour que nous puissions mieux voir jusqu'à quel point il se rapproche du roumain.

Cf. Ascoli, *Arch. glott.*, I, 435 et suiv., et surtout M. Bartoli, *Ueber eine Studienreise zur Erforschung des Altromanischen Dalmatiens*, extr. de l'*Anzeiger der phil.-hist. Classe der Akad. der Wissenschaften*, 1899, n° XXV, où est mise en évidence la ressemblance du vegliote avec le roumain.

105. Il résulte de tous ces faits que le roman balkanique n'a pu en aucune façon se développer à l'écart de l'italien, et jusqu'à un certain degré du rhétique. L'histoire comme la philologie nous mènent forcément à cette conclusion qui seule peut expliquer l'époque la plus ancienne de la formation du roumain.

Que le roman de la péninsule balkanique ait présenté déjà aux premiers siècles de notre ère quelques traits particuliers qui le distinguaient de l'italien et du rhétique, cela ne peut certainement laisser de doute : c'était la conséquence naturelle des conditions dans lesquelles se développa le latin de cette région sous l'influence de l'ancien fonds autochtone. Il serait pourtant erroné d'exagérer l'importance de ces particularités qui s'étaient introduites de bonne heure dans le roman balkanique, et de croire que les pays danubiens formaient déjà au IVe ou au Ve siècle, au point de vue linguistique, un territoire à part par rapport à l'Italie et à la Rhétie. Une différenciation linguistique bien marquée ne pouvait se produire tant que ces pays étaient en contact l'un avec l'autre. L'Italie septentrionale communiquait, comme nous l'avons dit, avec la Pannonie, la Mésie, etc. par l'intermédiaire de la Dalmatie, et il fallait naturellement que de nombreux échanges eussent lieu entre les parlers de ces régions. Des échanges semblables devaient se produire aussi entre les provinces danubiennes et la Rhétie orientale.

Ce n'est donc qu'à la lumière de ces faits qu'on peut comprendre la plupart des transformations linguistiques anciennes qui s'effectuèrent dans le roman balkanique, et expliquer pourquoi le roumain se rapproche dans plus d'un cas des parlers italiens septentrionaux (et particulièrement du vénitien), des dialectes ladins du Tyrol et du vegliote.

La conclusion à laquelle nous sommes arrivé ici est semblable à celle qu'exprimait, il y a une trentaine d'années, Gaston Paris dans l'article publié en tête du premier volume de la *Romania*, 11 « le roumain..... a été en contact avec le reste du domaine roman jusqu'à l'invasion slave et a pu par conséquent subir encore au Ve et même au VIe siècle les influences qui se faisaient sentir dans le reste de ce domaine ».

106. Il y a cependant un point où le roumain s'écarte tout à fait de l'italien et du rhétique et qui reste à être éclairci.

Comme on l'a souvent remarqué, le roumain ne contient aucun élément germanique ancien, ce qui lui assigne une place à part dans la famille des langues romanes. Comment expliquer cette circonstance et comment la concilier avec le fait que le roumain est resté longtemps en contact avec l'italien et le rhétique où, comme on le sait, l'influence germanique a laissé de nombreuses traces ? Ce fait pourrait paraître extraordinaire à première vue, mais il n'est pas trop difficile de lui trouver une explication. Les éléments germaniques introduits en italien ne pouvaient être transmis au roumain par la raison bien simple qu'ils datent de l'époque où le contact avec ces langues fut définitivement rompu. C'est à partir du v[e] siècle et surtout au vi[e] que l'influence germanique commença à s'exercer sur l'italien. Or, à cette époque le roumain s'était isolé de cette langue. Il restait cependant une autre voie par où quelques formes germaniques pouvaient pénétrer en roumain. C'était le contact direct des Romains avec les Goths et plus tard avec les Gépides dans les pays danubiens. On sait que ces peuples occupèrent longtemps la péninsule balkanique et qu'ils ravagèrent pendant plus de trois siècles les pays situés au nord et au sud du Danube. Il semble toutefois qu'ils ne soient pas venus en contact bien intime avec la population romaine. Ils restèrent plus ou moins isolés de celle-ci, du moins dans les régions où s'est formée la nationalité roumaine. C'est de cette manière qu'il faut expliquer l'absence complète d'éléments germaniques en roumain. Le même fait se remarque d'ailleurs aussi en albanais, et ce qui mérite d'être relevé c'est que le vegliote, qui, d'après ce que nous avons dit, appartient dans une certaine mesure au roman balkanique, apparaît moins imprégné de formes germaniques que ne l'est l'italien.

Voir sur l'invasion des Goths dans les provinces danubiennes, B. Rappaport, *Die Einfälle der Goten in das römische Reich bis auf Constantin*, Leipzig, 1899. — Les éléments gothiques que les philologues roumains ont cru avoir trouvé en roumain sont tout à fait illusoires. Tel est, par exemple, le cas pour le mot *filma* qui d'après Hasdeu, *Etym. Magnum*, III, 3164, aurait été emprunté par les Rou-

mains aux Gépides à l'époque où ceux-ci habitaient entre la Theiss et le Danube. Quant à l'identification de *hoț* « voleur » avec *Got*, qu'on rencontre encore dans quelques livres roumains d'histoire et de philologie, elle ne peut être rappelée qu'à titre de curiosité. On serait, en revanche, tenté de rapprocher le dr. *nastur* du germ. *nestilo, nestel* auquel remonterait aussi l'it. *nastro* et le wall. *nâle* (comp. cependant Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, n° 5546, qui admet comme étymologie de toutes ces formes le lat. *nastulus*, diminutif de *nassa*). *Nastur* nous semble être un mot récent introduit en roumain par le commerce. Dans tous les cas, son origine germanique reste encore assez douteuse (cf. Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, I, § 18).

107. L'époque la plus ancienne de la formation de la langue roumaine se termine ici.

Jusqu'au VIe siècle, le roumain apparaît ainsi comme un petit fragment de ce monde immense qu'était la Romania primitive, non encore morcelée en groupes linguistiques trop distincts les uns des autres. Il forme un tout avec l'italien et le rhétique, et son développement se confond plus d'une fois avec celui de ces langues.

Les destinées du roumain vont cependant bientôt changer. Un événement plus important que celui de l'invasion des Goths va modifier tout d'un coup la situation. Un peuple nouveau, les Slaves, fait son apparition dans la péninsule balkanique. Il apporte avec lui un idiome à part, sous l'influence duquel le roumain prendra un tout autre aspect.

CHAPITRE V

L'INFLUENCE SLAVE

108. L'invasion des Slaves transforme complètement la physionomie de la péninsule des Balkans. Elle amène un bouleversement dans toute cette partie de l'Europe orientale, en introduisant un élément nouveau au milieu de la population romaine à peine formée. Ce ne sont plus des incurseurs passagers, comme les Goths, et poussés seulement par le désir du pillage qui font maintenant leur apparition dans l'histoire; ce sont des barbares obstinés, des conquérants fermement décidés à chercher une nouvelle patrie. Plus impétueux qu'on se les a souvent représentés, ils ne reculent devant aucun obstacle pour s'assurer une place parmi les habitants des provinces danubiennes. Leurs efforts dans ce but, les pillages auxquels ils s'adonnèrent dans leurs incursions vers le sud, remplissent, pendant plusieurs siècles, l'histoire de l'empire byzantin.

On est d'accord aujourd'hui pour considérer l'invasion des Slaves comme un événement lentement préparé. Descendus d'abord du nord dans la région des Carpathes, sans doute peu de temps après que la Dacie fut abandonnée par les légions romaines, ils avancèrent peu à peu vers les rives du Danube. Si rien ne nous autorise à croire qu'ils avaient franchi ce fleuve déjà au IIIe siècle, on peut toutefois admettre qu'ils étaient venus, en petits groupes, s'établir en Mésie et en Thrace vers la fin du IVe ou le commencement du Ve siècle. Au cours de ce dernier siècle leur afflux vers le sud devint de plus en plus considérable; ce n'étaient cependant que des colonies isolées, des enclaves à peine perceptibles au milieu de la population romaine. La vraie invasion slave ne commence à proprement parler que

dans les dernières années du ve siècle, lorsque les Ostrogoths quittèrent les pays danubiens pour se diriger vers l'Italie, en laissant le terrain libre aux Slaves. C'est alors que ceux-ci se précipitent sur l'empire byzantin et poussent leurs incursions jusqu'au Péloponèse. Ils profitent de la confusion qui régnait dans l'Empire et, malgré la résistance qui leur est opposée à plusieurs reprises par les troupes impériales, ils réussirent à conquérir la plus grande partie du territoire sud-danubien. En même temps qu'ils se rendirent maîtres de la Mésie, de la Thrace et de la Macédoine, ils se dirigèrent vers l'ouest où ils apparaissent en grand nombre à la fin du vi^e siècle, ravageant l'Illyrie et la Dalmatie. Dans la première moitié du viie siècle, presque toute la péninsule balkanique se trouvait ainsi entre leurs mains. C'était pour l'histoire de l'Europe orientale un événement tout aussi important que celui qui s'était passé quelques siècles avant, lors de la conquête romaine.

Cf. C. Jirecěk, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, 68 et suiv., et spécialement pour l'établissement des Slaves en Dalmatie, E. Dümmler, *Ueber die älteste Gesch. der Slaven in Dalmatien*, dans les *Sitzungsberichte der Akad. der Wissenschaften*, Vienne, XX, 1856, 353 et suiv. ; cf. F. Račkì, *Doc. hist. Chroat.*, 217 et suiv. (*Mon. spect. hist. Slav. merid.*, VII). Jirecěk admet, en suivant en cela Drinov, que les Slaves avaient commencé à pénétrer dans les provinces sud-danubiennes déjà au iiie siècle. Rien ne nous permet cependant d'admettre ce fait (cf. E. Krek, *Einleitung in die slavische Literaturgeschichte*, Graz, 1887, 275 et suiv.).

109. L'occupation de la péninsule balkanique par les Slaves eut plusieurs conséquences, et des plus importantes, sur le développement de l'élément romain oriental. Elle enleva, en premier lieu, à celui-ci une partie de son territoire et creusa en même temps un abîme entre lui et le reste du monde latin.

Devant le flot de l'invasion slave la majorité de la population romane dut naturellement se retirer et chercher un abri dans des endroits moins exposés aux attaques des barbares. On vit alors plusieurs villes florissantes être abandonnées par leurs anciens habitants et devenir la proie des intrépides conquérants. La Dalmatie dut surtout souffrir à cause de ces dévastations, comme le montre le témoignage, si précieux pour la connais-

sance de ces événements, de Constantin Porphyrogénète. L'auteur du traité *De adm. imperio* nous donne, aux chapitres 29 et suiv., des renseignements assez détaillés sur les suites désastreuses qu'eurent pour cette province les incursions des Slaves. Salones, la ville la plus importante de la Dalmatie, tomba, en partie détruite, entre leurs mains ; la population latine s'enfuit vers les côtes et dans les îles voisines : *Sclavi..... urbem Salonam occuparunt, ibique sedibus positis paulatim ex eo tempore incipientes praedari Romanos in campis et in locis editioribus habitantes deleverunt eorumque loca invaserunt. Ceteri vero Romani in orae maritimae oppidis servati sunt..... et sunt ista Rausium, Aspalathum, Tetrangurium, Diadora, Arbe, Vecla et Opsara* (chapitre 29, éd. de Bonn, 127-128). Lorsque, avec le temps, les relations entre les anciens habitants et les nouveaux venus devinrent plus pacifiques, l'élément roman regagna sans doute une partie du terrain perdu, par de nouvelles colonisations sur le littoral et à l'intérieur du pays ; la Dalmatie resta cependant pour toujours en grande partie slave.

Dans les autres provinces du sud du Danube, l'invasion slave eut des effets semblables. Elle amena partout la même confusion, la même désorganisation de la vie romaine. Le chroniqueur syrien Jean d'Ephèse (VI[e] siècle) nous décrit de la manière suivante les incursions des Slaves en Mésie et en Thrace : « Trois ans après la mort de l'empereur Justin [581]..... le peuple maudit des Slaves dévasta l'Hellade et les provinces thraces et tessaliques, s'empara de plusieurs villes et forteresses, incendia et pilla tout, sans s'inquiéter de personne.... Il occupe jusqu'à nos jours ces provinces romaines et ne cesse pas de ravager le pays et de tuer les habitants sans aucune crainte. » (J. Schönfelder, *Die Kirchengesch. des Johannes von Ephesus*, Munich, 1862, chap. VI, 25, p. 255). On voit bien d'après cette description quelle devait être la situation de la population romaine lors de l'invasion slave. Elle fut repoussée dans toutes les directions et perdit la cohésion d'auparavant.

Un fait qui mérite d'être relevé ici, puisqu'il montre les changements qui s'étaient produits dans la péninsule balkanique après l'invasion des Slaves, est celui qui nous est communiqué

par le chroniqueur byzantin Théophylacte (*Hist.* VIII, 4, éd. de Bonn, p. 320; comp. Théophane, *Chron.* I, 436). En l'an 601, le général Comentiolus voulant suivre, pour se rendre à Constantinople, la route que Trajan avait fait jadis construire dans la Mésie supérieure, s'adressa aux habitants de cette province pour qu'on la lui indiquât. Il lui fut cependant bien difficile de trouver quelqu'un qui lui donnât les renseignements qu'il demandait. Seul un vieillard de 112 ans put lui dire où se trouvait l'ancienne *via Trajani* qui, d'après ce que nous dit le chroniqueur, avait été abandonnée depuis près de quatre-vingt-dix ans. C'est un fait caractéristique pour la connaissance de l'état de choses de cette époque. Il nous montre que le contact entre les provinces danubiennes avait cessé d'être aussi fréquent qu'auparavant.

Mais l'invasion slave n'isola pas seulement les pays balkaniques les uns des autres; elle sépara, en outre, l'Europe orientale des provinces occidentales. Les liens qui avaient rattaché jusqu'ici l'élément roman balkanique à celui d'Italie furent rompus à la suite de cet événement. Les nombreuses colonies slaves établies au cours moyen du Danube et dans la région de la Save et de la Drave s'interposèrent comme une barrière entre l'Italie (y compris la Dalmatie) et la Mésie et la Thrace. L'élément romain de l'Orient était scindé pour toujours de celui de l'Occident; il allait suivre dorénavant un développement à part, et ses destinées devaient s'enchevêtrer avec celles des peuples qui l'entouraient et qui allaient former ce petit monde isolé, si intéressant par la variété de ses éléments ethniques, qu'est la péninsule des Balkans.

Tous ces faits ont une importance incommensurable pour l'étude de la formation du roumain. Ils nous expliquent les caractères particuliers que présente cette langue par rapport aux autres idiomes romans et l'évolution spéciale qu'elle a suivie pendant la plus grande partie du moyen âge. C'est, en effet, à partir de l'invasion slave que le roman balkanique est devenu le roumain, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui. Jusqu'alors, le parler qui était résulté du latin transplanté sur les deux rives du Danube ne pouvait être considéré que comme une

variante dialectale, pour ainsi dire, de l'italien. C'est le contact avec les Slaves qui transforme ce parler en une langue spéciale, toujours romane sans doute dans sa constitution interne, mais sensiblement différente de celles qui sont sorties de la même souche.

110. On se rendrait coupable d'une falsification de l'histoire si l'on ne voulait pas reconnaître la grande part d'influence qu'a eue le slave sur le roumain. Nous avons vu ailleurs (p. XIX) comment les philologues roumains se sont efforcés de cacher cette influence ou de la réduire à des proportions presque insignifiantes. Pour celui qui examine les faits sans parti pris le roumain apparaît cependant sous un aspect tout à fait différent de celui sous lequel le présentaient les philologues roumains d'il y a cinquante ans. L'influence slave se trahit dans plusieurs de ses particularités morphologiques et des plus caractéristiques. Mais c'est surtout dans son lexique qu'il a été imprégné de nombreux éléments slaves. Une bonne partie de l'héritage latin a été remplacée par des emprunts faits au slave, et ce n'est pas seulement pour exprimer des notions secondaires qu'on a puisé au trésor lexical de cette langue ; les mots les plus courants, les plus indispensables pour rendre telle ou telle idée ont été pris par le roumain au dictionnaire slave. Une statistique des mots latins et slaves qu'on emploie le plus souvent, et pas dans la langue des lettrés, plus ou moins latinisée, mais dans celle du peuple, serait certainement instructive. Elle nous montrerait combien est grand le nombre des mots slaves qui sont tout aussi profondément enracinés dans la langue, tout aussi expressifs et vivaces que ceux qui remontent au latin. Et nous ne voulons parler que des mots les plus anciens et qu'on rencontre sur tout le domaine roumain ; nous faisons abstraction de ceux d'origine plus récente et qui sont propres à tel ou tel dialecte et dont plusieurs sont tout aussi remarquables que les autres.

La plupart des éléments slaves pénétrèrent en roumain aux Ve, VIe et VIIe siècles. Ils forment la couche la plus ancienne et la plus importante. Sur celle-ci vinrent s'en superposer avec le

temps de nouvelles, qu'on peut plus ou moins facilement distinguer de la précédente. La pénétration du roumain par le slave dura donc plusieurs siècles, et c'est pour cette raison qu'elle fut si intense et si variée. On la voit se continuer même au moment où apparaissent les premiers textes roumains, et elle s'arrêta un instant, pour le daco-roumain, au XVII[e] siècle pour reparaître sous une autre forme, celle de l'influence russe moderne, à la fin du XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e]. Et elle n'a pas cessé de s'exercer même de nos jours dans quelques régions comme la Bucovine, la Bessarabie ; elle se poursuit encore aussi au delà du Danube, dans le macédo-roumain et surtout dans l'istro-roumain qui est même menacé d'être englouti par le slave. C'est là un des phénomènes les plus caractéristiques de l'histoire du roumain et un champ inépuisable de recherches.

Pour le moment nous n'avons, bien entendu, à nous occuper que de l'ancienne influence slave sur le roumain. Celle d'un caractère relativement plus récent, spécialement bulgare ou serbe, mais remontant toujours au moyen âge, sera étudiée ailleurs. Quant aux éléments slaves plus modernes encore, ceux qui sont propres aux textes du XVI[e] et du XVII[e] siècles et aux dialectes d'aujourd'hui, ils seront examinés à leur place (tome II).

En ce qui concerne le dialecte auquel le roumain emprunta ses premiers éléments slaves, il devait être semblable à celui qui nous est connu des anciens monuments ecclésiastiques (de l'« Altkirchenslavisch » comme l'appellent les philologues allemands). Ce qui nous autorise à admettre ce fait c'est que deux des particularités les plus frappantes de la langue de ces monuments, les voyelles nasales *ą*, *ę* et les groupes *št*, *žd* se retrouvent dans les mots slaves introduits en roumain à l'époque que nous étudions. On n'est pas encore définitivement fixé sur la patrie du dialecte dans lequel furent traduits les premiers textes religieux des Slaves ; il y a toutefois des arguments puissants en faveur de la théorie sud-danubienne admise généralement aujourd'hui par les slavistes.

Voir sur cette dernière question W. Vondrak, *Altkirchenslavische Grammatik*, Berlin, 1900, 3 et suiv., et surtout le travail spécial

consacré à ce sujet par V. Jagič, *Zur Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, Vienne, 1900, I, II (*Denkschrift. der Akad. der Wissenschaft.*, phil.-hist. Classe, XLVII), où sont exposées les différentes théories émises à ce propos et les preuves en faveur de l'origine sud-danubienne (spécialement macédo-bulgare) de l'ancien slave. D'après Jagič, II, 81, l' « Altkirchenslavisch » doit représenter un dialecte méridional qui était parlé au IXe siècle entre Salonique et Constantinople. — Nous devons faire remarquer ici que les groupes *št*, *žd*, si importants pour la solution de cette question, n'étaient pourtant pas connus seulement au sud du Danube. Ils devaient exister aussi dans le parler des Slaves établis entre la Theiss et le Danube, puisqu'on ne saurait s'expliquer autrement leur présence dans les éléments slaves du hongrois (cf. Jagič, *l. c.*, II, 35, 76, 83). Et puisque le roumain, comme nous l'avons déjà dit, montre aussi *št*, *žd*, ses anciens éléments slaves peuvent être de provenance septentrionale. Il n'y a donc rien à tirer de là en faveur de la théorie de Rösler.

111. Au point de vue phonétique l'action du slave sur le roumain se réduit à peu de chose. Nous n'aurons à relever que l'altération survenue dans les sons de quelques mots sous l'influence des formes slaves avec lesquelles ils présentaient une certaine ressemblance.

Tel est le cas pour le dr. *mijloc*, mr. *ńoldžikǫ*, mgl. *mežluk*, ir. *mežlok*, où le *z*, *dz* résulté du *dj* lat. (*medius-locus*) fut changé en *j*, *dž* sous l'influence de l'a.-bulg *mežda*. Le mr. connaît cependant aussi la forme primitive *ńoldzuk*. En ir. le *j* pour *z* reparaît aussi dans la forme simple *mez* (*medius*) ; le changement en question a pu cependant être amené ici par l'immixtion du cr. *mežd*.

Le dr. *mîșcoi*, primitivement *mușcoi* comme le montre l'alb. *mušk* auquel il fut emprunté (p. 37), doit son *î* à l'a.-bulg. *mŭskŭ*.

Peut-être faut-il citer ici aussi le dr. *nime*, *nimine* (lat. *nemo*, *neminem*) qui aurait reçu l'*i* des formes slaves telles que l'a.-bulg. *nikŭto*, *ničĭto*. Il se peut cependant très bien que le changement de *e* en *i* se soit produit sous l'action de *nimica*, résulté de *nec-mica* par l'assimilation de l'*e* à l'*i* de la syllabe suivante (comp. la forme it. dial. *nimo* de Pistoja, etc., où l'*i* s'explique par l'influence de *niuno*).

112. L'influence du slave sur le roumain est plus visible dans la morphologie.

Tel est le cas, en ce qui concerne la déclinaison, pour le vocatif des substantifs féminins. Sur tout le domaine roumain la finale caractéristique de ce cas est *-o* : *soro*. Or, la même particularité se retrouve en slave : a.-bulg. *ženo*. Il y a lieu de se demander s'il ne faut pas admettre une influence analogue aussi au vocatif des substantifs masculins qui se termine en *e* : *coarbe*, tout comme en slave : a.- bulg. *bože*. Peut-être faut-il plutôt supposer que le vocatif roumain reproduit d'un côté le vocatif latin, de l'autre côté le vocatif slave ; la terminaison slave se serait superposée sur celle qu'on avait héritée du latin. En dehors de *-e*, le roumain possède une autre terminaison, *-ule* : *omule*. Celle-ci est la plus répandue aujourd'hui en dr. ; elle n'est pas inconnue au mgl. Les vocatifs en *-e* sont devenus en échange tout à fait rares en daco-roumain ; ils se rencontrent encore quelquefois dans la langue du peuple et ils étaient bien plus souvent employés autrefois, comme le montrent les anciens textes, et ils sont les seuls connus au macédo- et à l'istro-roumain. Il n'est pas tout à fait facile d'expliquer la présence de *-ule* à côté de *-e*. Que *omule*, par exemple, soit *homo* + *ille*, nous ne saurions en aucune façon l'admettre. Qu'il ait été forgé de la forme articulée *omul* comme un pendant à la forme non-articulée *om* (*omul*+*e*, *om*+*e* — a.-roum. *oame*), cela pourrait paraître plus vraisemblable. Il se peut cependant que nous ayions affaire aussi dans ce cas à un phénomène d'origine slave. On trouve, en effet, dans le bulgare d'aujourd'hui un suffixe hypocoristique *le* qui est ajouté aux noms de personnes lorsqu'on leur adresse la parole : *libe* — *libele* « mon bien aimé »; le serbe possède aussi un suffixe *-ilo* remplissant la même fonction. Nous ne voyons pas de difficultés à admettre une relation entre ce suffixe et celui du vocatif roumain en question. Les substantifs en *-ule* n'étaient, dans ce cas, à l'origine que des formes hypocoristiques qui furent assimilées avec le temps aux vocatifs en *-e*.

Cette dernière explication du vocatif en *-ule* a été donnée par Meyer-Lübke, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XIX, 479. Tiktin, *Grundr.*

der rom. Phil., I, 451, considère *omule* comme composé de *omul* + l'*e* du vocatif simple *oame*. Miklosich, *Beiträge zur Lautlehre d. rum. Dial., Vokal.* II, 58, 70, voit en *-le* (*omu-le*), comme dans l'*o* des substantifs féminins, une interjection.

D'origine slave est probablement le nom de nombre dr. *sută*, mr. *sutǫ*, qui doit reposer sur l'a.-bulg. *sŭto*, bien que l'*u* pour *ŭ* offre quelques difficultés. Il y a dans tous les cas plus de raisons pour admettre cette dérivation que d'y voir un élément dacique, comme c'est l'avis de quelques philologues (p. 34).

Pour le verbe, il n'y a lieu de citer que l'emploi de quelques formes réfléchies telles que dr. *a se miră*, mr. *meniru*, ir. *a se miri*; dr. *a se ruga*, mr. *mi rogu*, mgl. *mi rok*, qui ont été refaites sur les a.-bulg. *čudįti sę*, *moliti sę*; nous ne saurions décider si le mr. *me arųdu* et l'ir. *se ǫrde* sont anciens et correspondent à l'a.-bulg. *smijati sę*; ils peuvent être récents et formés d'après le bulg. et le cr. *smijati se*.

Le roumain doit au slave plusieurs adverbes : dr. *aievea* = *a* + a.-bulg. *javě*; *de obște* = a.-bulg. *obĭšte*; *de iznoavă* = a.-bulg. *izŭ* + *novŭ*; *în de osebi* (*deosebit*) = a.-bulg. *osobĭ*; *împotrivă*, *dimpotrivă* (aussi prép.), *potrivit* = a.-bulg. *protivŭ*, *-ą*, *są protivŭ*, *-ą*; dr. *iute* = a.-bulg. *ljutŭ*; dr. *prea* = a.-bulg. *prě* (cf. ci-dessous); dr. *razna* = a.-bulg. *razĭno*; *în zadar* = a.-bulg. *za* + *darŭ*. Dans le dr. *acolea* (*acolo*), ir. *kolę*, sur le modèle duquel on a refait *acilea*, il faut voir dans la dernière partie l'influence du suffixe adverbial slave *-lě*, a.-bulg. *kolě*, *selě*, etc. Le dr. *abia* « à peine » présente une ressemblance surprenante avec l'a.-bulg. *abije* « tout de suite »; quelques philologues ont voulu même l'identifier avec ce dernier, mais le sens s'y oppose. L'étymologie latine *ad-vix* est plus admissible, bien qu'elle offre aussi quelques difficultés phonétiques.

Mais c'est surtout dans la dérivation qu'on remarque l'influence du slave sur le roumain.

En première ligne, nous avons à citer plusieurs préfixes que le roumain doit au slave. Nous n'avons, bien entendu, à nous occuper de ceux qui ont pénétré en roumain déjà en composition avec des mots slaves, sans qu'ils aient donné naissance à

des formes nouvelles. Tel est le cas, par exemple, pour les préfixes *iz-*, *na-*, *pa-*, *po-*, *pri-* qui ne se rencontrent que dans des composés formés en slave : dr. *izbire*, *năpădire*, *pagubire*, *pocăire*, *primire* = a.-bulg. *izbiti*, *napadati*, *pagubiti*, *pokajati*, *priimati*.

Seuls les préfixes suivants ont été productifs en roumain.

Ne- sert en roumain, comme en slave, à exprimer la négation et à donner un sens péjoratif au mot avec lequel il entre en composition ou à affaiblir sa signification. Il correspond ainsi au lat. *in-*, qu'il a complètement supplanté en roumain. Les composés avec *ne-* sont extrêmement nombreux en daco- et en macédo-roumain ; ils semblent au contraire être tout à fait rares en istro-roumain. On trouve parmi eux des substantifs, des adjectifs, des verbes et des adverbes : dr. *neadevăr*, *neastîmpăr*, *nedreptate*, *nemurire*, *neom*, *neputință*, *nesaț*, *nesimțire*, *neștiință* ; *neadevărat*, *neadormit*, *neascultător*, *nebun*, *necioplit*, *necopt*, *necrescut*, *neînsurat*, *neînvățat*, *nemăritat*, *nenorocos* ; *nenorocire* ; *neapărat*, *nedrept*, *negreșit*, *neomenește*, *nespus* ; mr. *niak'ikosirea*, *niaverea*, *nidriptatea*, *nimurirea*, *nipțearea*, *nikriskut*, *nimortat*, *nimprustat*, *ninsurat*, *ninvitsat*, *niñk'erdisit*, *nipotut*, *nisursit*, *nisusit* ; ir. *nekrštit*, etc. Les exemples cités montrent combien *ne-* est vivant en roumain ; on y remarque surtout les nombreux dérivés auxquels il a donné naissance en composition avec des mots d'origine latine. En dr. il sert encore à traduire l'*in-* des néologismes introduits du français : *neabil*, *neaccesibil*, *neexact* = fr. *inhabile*, *inaccessible*, *inexact*, etc.

Razŭ-, quoique moins répandu que *ne-*, forme aussi de nombreux dérivés. Puisqu'on confond souvent ce préfixe avec un autre, de provenance latine, *răs-*, nous serons obligé de nous y arrêter plus longtemps pour montrer quelles sont les formes où nous avons véritablement affaire au préfixe slave. *Razŭ-* sert en général à exprimer l'idée de séparation ; il correspond au lat. *dis-*. En ir. cette fonction du préfixe slave a été si bien saisie qu'on l'a souvent substitué à *des-* : *reskl'ide*, *reskoperi*, *reskuts*, *reskutso*, *rezlego*, *resmetso*, *resparti*, *respul'o* = dr. *deschide*, *descoperi*, *descult*, *desculța*, *deslega*, *desvăța*, *desparți*, *despoia*. Des formes telles que *razbiti*, *razsypati* (*rasypati*), *razvratiti*, qui correspondent aux lat. *dissolvere*, *dispergere*,

distorquere et qui ont pénétré en roumain, *răzbire*, *risipire*, *răz-vrătire*, montrent aussi le sens primitif de *razŭ-*. Dans le dr. *răzbat* « pénétrer, se faire chemin », *răz-* ne correspond pas tout à fait à *dis-* ; il remplissait cependant, à l'origine, aussi dans ce mot la fonction qui lui est propre en slave ; *răzbat* a dû signifier premièrement « frapper d'un côté et de l'autre, écarter tous les obstacles pour arriver au but » ; quelque chose de semblable se remarque d'ailleurs dans la forme *răzbire* qui a perdu le sens de « dissoudre, casser » qu'elle avait en slave pour recevoir celui de « parvenir, vaincre ». En dehors de *razŭ-*, le slave avait encore *ras-* dans quelques mots tels que *raskroiti*, *raspąditi*, dr. *răscroire*, *răspîndire*, ce dernier rattaché souvent à tort à un lat. * *re-expandere*. La forme *ras-* se retrouve en roumain dans plusieurs composés nouveaux et elle a surtout amené la confusion entre le préfixe slave et celui d'origine latine, sorti de *re-ex-*. Le *ras-* slave doit être admis dans les verbes dr. *răsfir*, *răsfoesc*, *răsfrîng*, *răstorn* qui contiennent plus ou moins la signification propre à cette particule ; ils ne peuvent en aucune manière être les formes hypothétiques latines qu'on place d'habitude à leur base : * *re-ex-filo*, * *re-ex-folio*, * *re-ex-frango*, * *re-ex-torno*. De la même manière doit être envisagé *răspopesc* (comp. serbe *raspop*) et probablement le subst. *răspăr*. Il faut, en revanche, reconnaître le *re-ex-* lat. dans *răsbunare* « se venger », à l'origine « rentrer dans ses droits, regagner son avoir », *răscumpărare* racheter », *răsgîndire* « se raviser », *răsplătire* « récompenser », où nous retrouvons bien la fonction de *re-* (comp. it. *riscattare*). Il semble qu'il faille mettre dans la même catégorie aussi *răsfățare*. Nous devons séparer de ces formes *răscruce* qui doit être un composé d'après le modèle de *raspątije*, dr. *răspîntie*, ou, ce qui est plus probable, une traduction du sl. *raskrŭstije* (comp. serbe *raskršće*, *raskrsnica*). Une autre fonction que remplit *razŭ-*, *ras-* est celle de renforcer l'idée de quelques substantifs, adjectifs et verbes : *răsputere*; *răscopt*, *răstrăit* ; *răscetire*, *răscoacere* (comp. russe *razvolica* « liberté excessive », *razudalyj* « très audacieux ») ; c'est à cette même famille de mots qu'appartiennent sans doute *răsbunic*, *răs-poimîne*. Telles sont les distinctions qu'il faut établir entre le *razŭ-*,

ras- sl. et le *re-ex-* lat. Elles n'ont pas toujours été rigoureusement observées par les philologues et par les fabricants de systèmes orthographiques roumains, ce qui explique des orthographes tout à fait erronées telles que *rĕsboi*, *rĕsbolesc*, *rĕsmiriță*, tandis que les seules formes admissibles sont *război*, *războlesc*, *răzmiriță*, a.-bulg. *razboĭ*, *razbolĕti*, *razmirica*. — Nous devons rappeler ici que, tandis qu'en dr. *razŭ-* est, comme nous l'avons vu, bien répandu, il est plus rare dans les autres parties du domaine roumain. Le mr. ne possède, à en juger d'après les textes publiés jusqu'ici, que quelques composés avec ce préfixe ; on y rencontre la forme, empruntée directement au slave, *rǫspundirẹa* et comme formation nouvelle *arǫstornu* ; mgl. *rǫsplụng*. En ir. *raz-* est plus vivant ; nous avons vu plus haut comment il s'est substitué quelquefois à *des-* (comp. en outre *rezlargẹi*, *rezlutši*) ; mais dans la plupart des cas ce n'est pas à l'a.-bulg. *razŭ-* que nous avons affaire, mais au cr. *raz-* ; seuls *respi* et *rezbi* semblent devoir être rattachés directement aux a.-bulg. *rasypati*, *razbiti*.

Prea est venu se superposer, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs (§ 84), sur le lat. *per*, *prae*. La forme correspondante de l'a.-bulg., *prĕ-*, s'ajoute aux substantifs, adjectifs, verbes et adverbes, auxquels elle donne un sens superlatif (*prĕzorŭ* « fierté », *prĕblagŭ* « très bon », *prĕblĕdĕti* « devenir excessivement pâle », *prĕbogatĭno* « très richement »). Le roum. *prea* est devenu adverbe ou du moins il est toujours donné comme tel par les grammairiens : dr. *ești prea frumos*, *nu prea merge* ; il a cependant conservé dans quelques cas la fonction qu'il avait en slave ; comp. par exemple l'expression *preafuternicii zilei*. On se demande même si dans le premier exemple cité il ne faut pas envisager *prea* de la même manière ; il serait plus logique alors d'écrire : *ești preafrumos*. Dans ce cas, *prea* ne serait véritablement un adverbe que dans des locutions telles que : *nu prea merge*, *nu prea știi*, etc. *Prĕ* semble être tout à fait inconnu au mr. ; on trouve, il est vrai, *premušatu* chez Bojadži, mais cette forme a sans doute été forgée par lui. En ir. *prĕ* s'est confondu avec le cr. *pre* ; il n'y est cependant pas aussi répandu qu'en dr.

Voir sur ces préfixes, Miklosich, *Vergleich. Gramm. der slav. Sprachen*, II, 353, 413. — La plupart des composés avec *raz-* que nous avons étudiés sont enregistrés par Körting, *Lat.-rom. Wörterb.*, nos 6741-6759, parmi les dérivés latins avec *re-ex*.

Bien plus nombreux sont les suffixes slaves introduits en roumain.

Ac correspond à l'a.-bulg. *-akŭ* (*bujakŭ*, *sirakŭ*, dr. *buiac*, *sărac*). Il n'est pas toujours facile de distingner ce suffixe slave du lat. *-acus* (*-accus*). Toutefois, dans les formes suivantes, représentant des *nomina agentis* et des adjectifs, comme la plupart des dérivés slaves de cette catégorie, nous avons sans doute affaire à *-akŭ* : dr. *bîjbac*, de *bîjbăire*; *prostînac*, à l'origine un adjectif, devenu aujourd'hui substantif (comp. serbe *prostak*, russe *prostakŭ*, qui a passé en roumain, dr. *prostac*); *zodiac*; mgl. *bitǫrnak*. *Gînsac* peut être une formation roumaine *gąsĭ* + *akŭ*, mais elle peut avoir existé déjà en a.-bulg. (comp. slovène *gosak*, russe *gusakŭ* et la forme analogue slovène *recak*). Les dr. *găzdac*, *buhac*, *ciorac* semblent aussi appartenir à cette classe. De ces formes doivent sûrement être séparés les dr. *godac*, *turmac*, mr. *fitšorak* subst. ; dr. *crudac*, *porumbac*, *scundac*, mr. *suptsirak* adj., qui ont la valeur de diminutifs, ce qui nous renvoie au lat. *-acus* (*-accus*), l'a.-bulg. *-akŭ* ne formant jamais de dérivés avec ce sens. Le dr. *babac*(*ă*), qui n'a qu'en apparence la forme d'un diminutif, correspond au serbe *babajko* (*bapko*) = *baba* + *ŭko*. D'origine latine doit être aussi l'*ac* de *fundac*. C'est probablement le même suffixe qu'il faut voir dans le dérivé verbal *spălăcesc*.

Că est l'a.-bulg. *-ŭka* (*-ŭkŭ*, *-ĭkŭ*) : *blŭgarŭka*, dr. *bulgarcă*. Il forme, comme son correspondant slave, des substantifs féminins : dr. *fică*, *puică*, de *fiu*, *pui* ; ir. *pul'kę* (*župǫñkę* est le cr. *župan* + *ka*; *kutškę*, *mǫtškę*, *školǫñkę*, *ženskę* sont les cr., slovènes *kučka*, *mačka*, *školanka*, *ženska*). La plupart des dérivés avec ce suffixe désignent la nationalité ou l'origine : dr. *Armeancă*, *Italiancă*, *Romîncă*, *Ţigancă*; *orăşancă*, *săteancă*, *ţărancă* (comp. serbe *seljanka*) ; de même, les nombreuses formes en *oaie* + *că* : dr. *Englezoaică*, *Nemţoaică*, *Rusoaică*, *Unguroaică*, auxquels se rattachent les féminins de la même catégorie désignant un

titre, une condition : *boieroaică*, *strigoaică*, et, en outre, quelques noms d'animaux : *cerboaică*, *leoaică*, *lupoaică*, *ursoaică*. *Că* s'ajoute souvent aussi aux diminutifs en *-uie* : dr. *cămeşuică*, *cărăruică*, *ferestruică*, *păsăruică*, *răţuică*.

Aci, a.-bulg. *-ačĭ*, *-ačjŭ* (*sokačĭ*), a donné les dérivés : dr. *cîrmaci*, *gonaci*, *brănaci*, *robaci*, *stîngaci*, *trăgaci* ; mr. *kopilatšu*, *ndreptatšu* ; *kụrpatš*, comme le dr. *cîrpaci*, est le bulg. *krŭpačĭ*. Le dr. *fugaci*, anciennement **fugace*, est le lat. *fugacem* ; il a été assimilé aux formes dérivées avec le suffixe slave.

Eci doit aussi être ancien, bien qu'on ne rencontre en a.-bulg. aucun dérivé avec *-ečĭ*, qui apparaît cependant en serbe et en russe. En dr. on a les diminutifs : *corneci*, *podeci*, *scăuneci* et *scăunenci*, comme *tăurenci*.

Ici, a.-bulg, *-ičĭ* (*kotoričĭ*, *nevodičĭ*), forme des substantifs désignant des personnes ayant un défaut particulier : dr. *scodolici*, *Clevetici* (sobriquet) ; en outre des noms abstraits : dr. *gîdilici*, *lipici*, *tremurici* (comp. serbe *jarič*).

Oci, a.-bulg. *-očĭ* (comp. *laskočĭ*, *rągočĭ*), ne se trouve que rarement : dr. *murgoci*, *pušcoci*.

Og, a.-bulg. *-ogŭ*, a donné : dr. *milog*, *zbîrciog* subst. ; *pintenog* adj., et, en outre, *boşorog*, *slăbănog*, *şontorog*.

Ug, a.-bulg. *-ugŭ* (*bělŭčugŭ*), se rencontre dans les mots : dr. *chilug*, *măiug*, *pilug*, *pisălug*.

Ugă, a.-bulg. *-uga*, est tout à fait rare : dr. *buturugă*, *păpălugă*.

Eală doit être l'a.-bulg. *-ělĭ*. Il est ajouté au thème des verbes pour désigner le résultat de l'action exprimée par le verbe : dr. *ameţeală*, *bîrfeală*, *cheltuială*, *cicălială*, *clipeală*, *croială*, *greşală*, *împărţeală*, *îndoială*, *îndrăzneală*, *lustruială*, *mîntuială*, *obrinteală*, *osteneală*, *poruncială*, *socotială*, *tîrguială* ; mr. *mucẹalọ* ; mgl. *klipalọ*. En combinaison avec les adjectifs, il forme des substantifs abstraits : dr. *acreală*, *amăreală*, *fierbinţeală*, *gălbineală*, *iuţeală*, *roşală*, *sărbezală*, *udeală*, *umezeală*, *vineţeală*.

An, a.-bulg. *-anŭ*, forme des substantifs masculins : dr. *ciocîrlan*, *gîscan* (comp. serbe *gusán*). Les dérivés avec ce suffixe présentent souvent un sens augmentatif ou péjoratif : dr. *băietan*, *beţivan*, *golan*, *juncan*, *lungan*, *şoiman* (comp. serbe *kljpan*, russe

zubanŭ, tchèque *pijan*). On rencontre aussi quelques adjectifs en *-an* : dr. *bălan*, *năzdrăvan*, *plăvan* (comp. serbe *zujan*, *ridjan*). A remarquer encore le dr. *fetișcană* dont le suffixe correspond à l'*-an* augmentatif. En mr., *-an* est tout à fait rare : *gulan*, *gulišan* ; mgl. *mizlukan*. L'ir. *školon* est le cr. *školan*.

Anie, enie, sorti de mots slaves tels que *pogrĕbanije*, *vidĕnije*, formés des participes passés passifs de *pogrĕbati*, *vidĕti* + le suffixe *-ije*, sert en roumain à dériver surtout des *nomina actionis* : dr. *curățenie, grijanie, împărtășenie, jelanie, pățanie, petrecanie, pierzanie, prăpădenie, șiretenie* ; dans quelques-unes de ces formes, comme par exemple en *șiretenie*, le sens primitif du suffixe s'est effacé ; *șiretenie* ne signifie pas l' « action de faire quelque chose par ruse », mais « la qualité d'être rusé » ; cela s'explique par le fait que ce mot est dérivé d'un adjectif, *șiret*, tandis que *grijanie*, p. ex., est formé du verbe *grijire* et pouvait, par ce fait, mieux conserver la signification primitive du suffixe *-anie* ; *curățenie* signifie d'un côté l' « action de nettoyer », de l'autre côté « la qualité d'être propre » ; le premier de ces sens s'est maintenu par le fait que *curățenie* ne pouvait être isolé du verbe *curățire* ; le deuxième sens s'est développé sous l'influence de l'adj. *curat*. L'ir. ne connaît que les formes empruntées directement au croate et au slovène, *napastovanje, živl'enje*.

Ean, réduit après *r, ș, ț* à *an*, reproduit l'a.-bulg. *-ĕninŭ*, *-janinŭ* = *ĕnŭ*, *-janŭ* + *-inŭ* (pl. *-ĕne*, *-jane*) : *izrailĭtĕninŭ*, *mirĕninŭ*, *rimljaninŭ*, *selĕninŭ*, dr. *izrailtean*, *mirean*, *rîmlean*. Il indique la patrie ou l'origine : dr. *Bucureștean*, *Ieșan*, *Moldovean*, *Muntean*, *Transilvănean* ; *cetățean*, *sătean*, *țăran* ; mgl. *kǫtunęan* ; de là les noms propres en *-eanu* : *Codreanu*, *Văleanu*, etc. Dans un mot tel que *cetățean* « citoyen » et surtout *oștean* « soldat », *-ean* s'est éloigné de sa fonction primitive ; il désignait à l'origine « la condition de celui qui habite une ville, de celui qui est dans l'armée ».

Nic est l'a.- bulg. *-ĭnikŭ* (*ĭnŭ* + *ikŭ*) : *becĭstĭnikŭ*, *dostojnikŭ*, *duhovĭnikŭ*, *dvorĭnikŭ*, *ispravĭnikŭ*, *ljubovĭnikŭ*, *postelĭnikŭ*, *prazdĭnikŭ*, *stolĭnikŭ*, *sŭvĕtĭnikŭ*, *svĕštĭnikŭ*, *učenikŭ*, *vojnikŭ*, dr. *becisnic*, *destoinic*, *duhovnic*, *vornic*, *ispravnic*, *ibovnic*, *postelnic*, *praznic*, *stolnic*, *sfetnic*, *sfeșnic*, *ucenic*, *voinic*. Il forme en roumain des

adjectifs : dr. *amarnic*, *casnic*, *datornic* (et d'après celui-ci *statornic*), *dornic*, *dosnic*, *falnic*, *fățarnic*, *grabnic*, *harnic*, *îndoelnic*, *obraznic*, *pașnic*, *pusnic*, *puternic*, *temeinic*, *zilnic*. Les dr. *darnic*, *silnic* doivent aussi être des formations roumaines de *dar*, *silă*, puisque les a.-bulg. *darĭnikŭ*, *silĭnikŭ* (slovène *silnik*) ne sont employés que comme substantifs. *Platnic* et *vrîstnic* peuvent aussi avoir été formés en roumain (comp. cependant bulg. *platnik*, slovène *vrstnik*). *Nic* se rencontre en outre, comme suffixe secondaire, dans les adjectifs : dr. *amăgelnic*, *bănuelnic*, *feciorelnic*, *greșelnic*, *prielnic*, *tirzielnic*, *vremelnic* ; comp. en même temps : dr. *laturalnic*, *ulițarnic*. En ir. on trouve quelques formes en *nik*, mais elles sont récentes et empruntées au croate : *duznik*, *grešnik*, *rošnik*.

Niță, a.-bulg. *-ĭnica* = *-ĭnŭ* + *-ica* (*košĭnica*, *pivĭnica*, dr. *coșniță*, *pivniță*), forme des substantifs : dr. *botniță*, *clopotniță*, *piperniță*, *varniță*, *zaharniță* ; il apparaît comme suffixe secondaire dans : dr. *chibritelniță*, *șurubelniță*, *urechelniță*, *vîrtelniță* (comp. a.-bulg. *krŭstilĭnica*, *kadilĭnica*, dr. *crîstelniță*, *cădelniță*) ; comp. en outre *acarniță*. En ir. le suffixe *-niță* n'est guère productif ; il ne se rencontre que dans les formes empruntées directement au slave (croate, slovène) ; *košnitsę* (qui pourrait cependant être l'a.-bulg. *košĭnica*), *sitnitsę*, *spovidǫlnitsę*, *struznitsę* = *košĭnica*, *sitnica*, *izpovidalnica*, *ostruznica*, *veternica* ; *protsidelnitsę* est formé du cr. *prociditi* + le slovène *cedilnica*. Le mr. *pḙamnitsǫ* est le bulg. *plĕvnica*.

Iște remonte à l'a.-bulg. *-ište* (*-iske*) : *kapište*, *pašište*, *selište*, dr. *capiște*, *pajiște*, *siliște*. Il désigne en première ligne l'endroit où se trouve un objet, et s'ajoute surtout aux noms de plantes : dr. *cînepiște*, *iniște*, *porumbiște*, *Tutuniște* (nom de lieux); mr. *kočieniște*, *kǫstuňište* (comp. serbe *kukurizište*, slovène *bobišče*). De cette signification s'est développée celle, plus abstraite, qu'on rencontre dans *liniște*, dérivé de l'adj. *lin*, comme *rariște* de *rar* ; une formation analogue est celle qui nous est offert par le nom toponymique *Tainiște* (*Tainiștea vacilor*), tiré de *taină*. En second lieu, *-ište* désigne la partie de l'objet indiqué par le radical et qui sert à son emploi : a.-bulg. *toporište*, dr. *toporiște*, mr. *toporǫște*, d'après le modèle duquel on a formé le

dr. *coderiște*. Ce suffixe n'apparaît en ir. que dans les mots *ognîšte*, *selîšte*, *ulîšte* qui sont les cr. *ognjište*, *selište*, *ulište*.

Eț correspond à l'a.-bulg. *-ĭcĭ* (*prěkupĭcĭ*, dr. *precupeț*) dans les dérivés formant des *nomina agentis* et des diminutifs : dr. *călăreț*, *cîntăreț*, *drumeț* ; mr. *kǫlǫretsu* ; dr. *podeț* ; dans les diminutifs il est le plus souvent combiné avec *-ul* : dr. *codruleț*, *coșuleț*, *cuibuleț*, *drăculeț*, *rîuleț*, *săculeț* (*săculteț*), *steguleț*, *tîrguleț*, *ursuleț*, *viermuleț*, *vîntuleț*. L'ir. ne connaît ce suffixe que dans les mots empruntés au slave : *sǫndets* qui repose sur l'a.-bulg. *sądĭcĭ* et auquel viennent se joindre quelques formes croates et slovènes : *belets*, *hlǫpets*, *lovǫts*, *škopǫts*, *tovarǫts*, *udovǫts* = slovène *belec*, *hlapec*, cr. *lovac*, *škopac*, *tovarac*, *udovac*. Il faut certainement séparer des formes citées les adjectifs en *-eț* tels que dr. *măreț*, *pădureț*, etc. dont le suffixe a une tout autre origine (lat. *-icius*).

Iță, a.-bulg. *-ica* (*ądica*, *kožica*, *granica*, *mladica*, *razmirica*, *sulica*, *troica*, *ulica*, *věverica*, dr. *undiță*, *cojiță*, *graniță*, *mlădiță*, *răzmiriță*, *suliță*, *troiță*, *uliță*, *veveriță*), sert à dériver surtout des féminins et des diminutifs : dr. *bucătăriță*, *coconiță*, *cusătoriță*, *domniță*, *florăriță*, *măgăriță*, *morăriță*, *pastorița*, *porumbiță*, *zeiță* ; *codiță*, *copiliță*, *corfiță*, *costiță*, *cununiță*, *fetiță*, *fîntîniță*, *foiță*, *grădiniță*, *gropiță*, *guriță*, *linguriță*, *mioriță*, *odăița*, *peniță*, *portiță*, *ușiță* ; il s'ajoute bien des fois aux diminutifs en *-ul* : dr. *bubuliță*, *cruciuliță*, *frunzuliță*, *furculiță*, *mîndruliță*, *musculiță*, *piuliță*, *puiculiță*, *punguliță*, *ziuliță* ; comp. en outre les noms propres *Gheorghiță*, *Ienăchiță*, etc. Le mr. connaît les formes : *dǫskǫlitsǫ* ; *grupitsǫ*, *kǫmišitsǫ*, *liñguritsǫ*, *mǫturitsǫ*, *mulǫritsǫ*, *pǫduritsǫ*, *skǫnduritsǫ*, *sǫrmǫnitsǫ*, *surǫritsǫ* ; mgl. *ampirǫtitsǫ* ; *bukl'itsǫ*, *kuditsǫ*, *vinturitsǫ* ; *kǫluguritsǫ*, comme le dr. *călugăriță* est slave, serbe *kalugerica* ; *gurlitsǫ* reproduit la forme bulgare *grŭlica* ; *gušteritsǫ*, dr. *gușteriță*, correspond au serbe *gušterica* ; *molitsǫ* peut être le néo-gr. μόλιτσα, alb. *mol'itsɛ* ; *gumǫritsǫ* se rapproche de l'alb. *gomaritsɛ*. En ir., où le suffixe a.-bulg. s'est croisé avec *-ica* cr., on rencontre comme formations nouvelles : *fetšoritsę*, *fraieritsę*, du cr. *frajar*, *koptoritsę*, *fetitsę*, *ịeditsę*, *ịepitsę*, *kolaritsę*, de *kolǫre* (cr. *kolari*), *koseritsę* ; du cr. *kosir*, *skafonitsę*, de l'it. *scoffone*, *tsipitsę*, du cr. *tsip* ; *žuritsę* doit reproduire un plus ancien **zurinkǫ* + le cr. *jurica* ; d'origine croate sont : *golubitsę*, *gospodaritsę*, *guštšeritsę*, *oștaritsę*,

pasteritsę, cr. *golubica*, *gospodarica*, *guščerica*, *ostarica*, *pastirica*; *paunitsę* se rencontre avec le cr. *paunica*, mais il serait difficile de le séparer du dr. *păuniță* qui n'a non plus probablement rien à faire avec le bulg. *paunica*. Quelquefois *-iță* sert à former des substantifs abstraits, comme par exemple le dr. *ramășiță* (comp. a.-bulg. *nemalica*, *prělišica*).

Av, a.-bulg. *-avŭ* (*mrŭšavŭ*, *skvrŭnavŭ*, dr. *mîrșav*, *scîrnav*), est tout à fait rare; il forme des adjectifs : dr. *trîndav*, de l'a.-bulg. *trądŭ*; mr. *molav*. *Avă*, a.-bulg. *-ava*, est inconnu au roumain; le dr. *gîlceava*, a.-bulg. *glŭčanije*, présente il est vrai ce suffixe, mais c'est très probablement en slave que *-anije* a été échangé contre *-ava*.

Iv, a.-bulg. *-ivŭ* (*milostivŭ*, *plěšivŭ*, *zlobivŭ*, dr. *milostiv*, *pleșuv*, *zglobiu*), a donné les dérivés : dr. *bețiv* (comp. a.-bulg. *pijanivŭ*), *uscățiv*. L'ir. connaît *milóstiva* qu'il faut rattacher, comme le montre l'accent, au cr. *milostiv*; *zasipliw* correspond au cr. *sipljiv*. L'a.-bulg. connaissait, en outre, un suffixe *-livŭ* résulté de l'adjonction de *-ivŭ* à des formes verbales : dr. *guraliv* (comp. a.-bulg. *govorĭlivŭ*).

En dehors de ces suffixes, le roumain doit au slave le suffixe verbal *-uire* : dr. *făptuire*, *mînuire*, *păcătuire*, *pescuire*, *prețuire*, *șerpuire*, *viețuire*; mr. *fęptuesku*, *minduesku* (formé d'ailleurs d'après l'alb. *məndoṅ*); le mgl. *darues*, dr. *dăruesc*, se trouve déjà en slave, *darovati*. *Uire* est résulté des verbes slaves en *-ovati*, qui forment le présent en *-ują* : a.-bulg. *darovati-darują*, *glasovati-glasują*, *lěkovati-lěkują*, *milovati-milują*, *vinovati-vinują*, *žalovati-žalują*; dr. *dăruire*, *glăsuire*, *lecuire*, *miluire*, *învinuire*, *jeluire*. Les formes dr. *dar-dăruire*, *glas-glăsuire* amenèrent *fapt-făptuire*, *preț-prețuire*, etc.

Pour les suffixes slaves étudiés ici, v. Miklosich, *Vergl. Gramm. der slav. Sprachen*, II. — Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, II, § 413, considère *-aci* comme d'origine latine (*-acem*), ce qui est inadmissible au point de vue phonétique. Le même auteur, *ibid.*, § 433, rattache *-eală* au sl. *-ely*, qui est cependant assez rare et a un autre sens que le roum. *-eală*. Sur *-eț*, *-iță*, cf. *ibid.*, §§ 416, 417, où les formes *călăreț*, *cîntăreț*, etc. sont mis sur le même plan que *pădureț*, ce qui est impossible. Cf. en outre, à propos de *-ac*, *-iță*, S. Pușcariu, *Die rumän. Diminutifsuffixe*, Leipzig, 1899, 32, 66.

113. Au point de vue lexical, l'influence du slave sur le roumain se ressent à chaque pas. Le nombre des mots slaves introduits en roumain est considérable.

Comme les emprunts faits par une langue à une autre n'intéressent pas seulement la linguistique, mais aussi l'histoire, nous classerons les éléments slaves du roumain d'après la nature des faits auxquels ils se rapportent. On pourra voir ainsi quels sont les domaines dans lesquels le roumain a été plus ou moins profondément influencé par le slave, et dans quelles relations les Roumains ont vécu avec les Slaves. Nous ne pourrons certainement relever ici tous les mots slaves qui ont pénétré en roumain ; nous rappellerons seulement ceux qui méritent d'être signalés à cause de leur ancienneté et de la diffusion dont ils jouissent dans le parler des Roumains.

En dehors de Miklosich, *Die slav. Elemente im Rumänischen*, Vienne, 1861, et Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, Francfort, 1873, personne n'a étudié ce sujet, l'un des plus importants pourtant de l'histoire de la langue roumaine. On est donc obligé de recourir toujours à ces travaux, bien qu'ils ne correspondent plus à l'état actuel de la science. Bon nombre des étymologies données par ces savants sont à rejeter. Miklosich enregistrait parmi les éléments slaves du roumain même des mots latins comme *ciață*, *măciucă*, *tată* ; dans la même erreur est tombé Cihac qui considère, par exemple, *cucută*, *gaură* comme slaves. D'autre part, ni Miklosich ni Cihac n'ont fait la distinction nécessaire entre l'influence ancienne du slave sur le roumain et celle d'origine plus récente, question assez compliquée sans doute, mais qui peut être résolue dans plus d'un cas. Les travaux de ces auteurs sont plus insuffisants encore lorsqu'on veut connaître les éléments slaves du macédo- et de l'istro-roumain ; ces deux dialectes y sont laissés hors de compte, ce qui s'explique d'ailleurs par les renseignements insuffisants qu'on avait sur ces dialectes il y a une trentaine d'années. Or, pour connaître les rapports du dr. avec le mr. et l'ir. il est indispensable de savoir dans quelle mesure chacun de ces dialectes a été influencé par l'a.-bulg.

L'homme (particularités physiques et morales, dispositions psychiques, conditions sociales, professions, actions) : a.-bulg. *gągnavŭ*, *grŭbavŭ*, *krŭnŭ*, *plěšĭ*, *plěšivu*, *skvrŭnavŭ*, *slabŭ*, *smědŭ*, *sŭdravĭnŭ*, *štrŭbŭ*, *baba* ; *blaženŭ*, *bujaku*, *dostojnikŭ*, *dragŭ*, *drŭzŭ*, *grozavŭ*, *kurŭvarĭ*, *kurŭva*, *lakomŭ*, *mądrŭ*, *milostivŭ*, *naprasĭnŭ*, *nedostojnŭ*, *nemilostivŭ*, *netęgŭ*, *netrěbinŭ*, *neukŭ*, *nevi-*

novatŭ, nevrĕdĭnŭ, prostŭ, strašĭnŭ, svętŭ, tąpŭ, trĕzvŭ, vinovatŭ, vrĕdĭnŭ, zavistĭnikŭ, zlobivŭ; groza, gryza, lakomije, lĕnĭ, nadežda, pizma, rĭvĭnĭ, veselije, veselŭ, žalĭ; bogatŭ, mirjaninŭ, robŭ, sirakŭ, sluga, stopanŭ, vojnikŭ, županŭ; gradinarĭ, prĕkupĭcĭ, vračĭ, zidarĭ, zlatarĭ; besĕdovati, bĕliti, blagosloviti, blazniti, bolĕti, chochotati, chraniti, chuliti, chvaliti, čisti, čuditi, darovati, dobyti, dognati, domoliti, dosaditi, dovesti, drŭznąti, glasovati, glumiti, goniti, grabiti, graditi, grajati, grĕšiti, groziti, iskaljati, iskusiti, ispraviti, izbaviti, izbiti, izgoniti, izvoditi, kajati, kaliti, kazniti, klatiti, klevetati, kroiti, krŭpiti, krŭknąti, lagoditi, lakomiti, lĕpiti, klasti, ljubiti, loviti, mazati, mąčiti, milovati, mlatiti, mĭžati (*mizati*), *nadĕti, nakazati, napadati, napustiti, naskočiti, obiždati, obladovati, obložiti, oboriti, odŭhnąti, okarjati, opariti, oprĕti, osąditi* (*otŭsąditi*), *osobiti* (*osebiti*), *otraviti, otrinąti, pagubiti* (*pogubiti*), *paziti, pąditi, pipati, platiti, pleskati, plesnąti, plesti, plĕti, pochotĕti, pokloniti* (*podŭkloniti*), *pokajati, pomĭnĕti, porąčiti, porinąti, postiti, potuliti, potŭknąti, pražiti, prĕlĭstiti, prĕmĕniti* (*prĕmĕnjati*), *prĕti, pribĕgati, prigoniti, priimati, propasti, propovĕdovati, protiviti, raniti; rasaditi, raskoliti, raskroiti, raspąditi, rastiti, rasukati, rasypati, razbiti, razvratiti, rinąti, rygati, ryknąti, saditi, siliti, skrŭbĕti, slabiti, slaviti, služiti, sukati, sŭdrobiti, sŭgrŭčiti* (*sŭkrŭčiti*), *sŭmęsti, sŭmĕrjati* (*sŭmĕriti*), *sŭmŭčati, sŭpovĕdati* (*sŭpovĕdovati*), *sŭtlačiti, sŭtryvati, sŭvaditi, sŭvrŭšiti* (*sŭvrŭšati*), *svętiti, šĭpŭtati, tągovati, tąžiti, tesati, tĕskovati, tlŭmačiti, topiti, trajati, trĕti, trĕzviti, truditi, ujęti, ukoliti, ukrotiti, umoriti, ustati. vaditi, valiti, veseliti, vinovati, voliti, vražiti, vrĕti, vrŭtĕti, zamysliti, zoriti, zrĕti, žaliti* (*žalovati*), *žędati* (*žędĕti*); — dr. *gîngav, gîrbov, cîrn, pleşi, pleşuv, scîrnav, slab, smead, zdravăn, ştirb, babă; blajin, buiac, destoinic, drag, dîrz, grozav, curvar, curvă, lacom, mîndru, milostiv, năpraznic, nedestoinic, nemilostiv, nătîng, netrebnic, năuc, nevinovat, nevrednic, prost, straşnic, sfînt* (confondu avec *sînt* = lat. *sanctus*), *tîmp, treaz, vinovat, vrednic, zavistnic, zglobiu; groază, grije, lăcomie, lene, nădejde, pizmă, rîvnă, veselie, vesel, jale; bogat, mirean, rob, sărac, slugă, stăpîn, voinic, jupîn; grădinar, precupeţ, vraci, zidar, zlătar; beseduire, belire, blagoslovire, blăznire, bolire, bohotire, brănire, hulire, fălire, citire, ciudire, dăruire, dobîndire, dojenire, domolire, dosădire, dovedire,*

îndrăznire, glăsuire, glumire, gonire, grabire, îngradire, graire, greşire, îngrozire, iscălire, iscusire, isprăvire, izbăvire, izbire, izgonire, izvodire, căire, cạlire, căznire, clădire, clătire, clevetire, croire, cîrpire, crîcnire, logodire, lăcomire, lipire, iubire, lovire, mînjire, muncire, miluire, îmblătire, mijire, înnădire, năcăjire, năpădire, năpustire, născocire, obijduire, obladuire, oblojire, oborîre (*doborîre*), *odihnire, ocărîre, opărire, oprire, osîndire, osebire* (*deosebire*), *otrăvire, urnire, păgubire, păzire, pîndire, pipăire, plătire, plescăire, pleznire, împletire, plivire, poftire, poclonire, pocăire, pomenire, poruncire, pornire, postire, potolire, poticnire, prăjire, prilostire, premenire, pîrîre, pribegire, prigonire, primire, prăpădire, propoveduire, împotrivire, rănire, răsădire, roscolire, răscroire, răspîndire, răstire, răsucire, risipire, răzbire, răzvrătire, rînire, rîgîire, răcnire, sădire, silire, scîrbire, slăbire, slăvire, slujire, sucire, zdrobire, zgîrcire, smintire, smerire, smuncire, spovedire* (*spovăduire*), *stîlcire, strivire, sfădire, săvîrşire* (*sfîrşire*), *sfinţire, şoptire, tînguire, tînjire, teşire, tescuire, tălmăcire, topire, trăire, tîrîre, trezire, trudire, uimire, ocolire, ocrotire, omorîre, ostenire, vădire, învălire, veselire, învinuire, voire, vrăjire, vîrîre, învîrtire, zămislire, zorire, zărire, jelire* (*jeluire*), *jinduire*; — mr. *slabu, smẹadu, babọ*; *kurvaru, lakumu*; *lọkumie, lẹane, ẑale*; *bugatu, robu*; *bilesku, họrnẹsku, tŝudisesku, agunesku, ñgọrdesku, gresku, agọršesku, lọkumesku, alikesku, upọresku, pụndescu, plọtesku, plọskọnesku, mplọtesku, plivesku, purn'esku, rọspụndesku, arnesku, rọgọesku, sọdesku, slọg'esku, šuts, tinẑesku, tuk'esku, trudesku, nvọlesku, nvọrtesku, ẑilesku*; mgl. *gọrbuv*; *biles, trọiẹs, anvọrtes*; à remarquer la forme *mutresku*, a.-bulg. *motriti*, qui manque en dr.; — ir. *griẑẹ*; *dobẹndi, ọngardi, graiẹi, kọrpi, muntŝi, pleti, rani, respi, rezbi, tọnẑi, ọnvrti, zori*. Comme l'istro-roumain a subi l'influence du croate et du slovène, il est souvent difficile de savoir si tel ou tel mot remonte à l'a.-bulg. ou s'il a été emprunté à l'un de ces deux dialectes slaves d'Istrie; tel est le cas pour *bọbẹ, bogọt, drọg, goni, hrani, tŝudi, izbi, lubi, maẑi, miẑei, mlati, plati, pogubi, pokaiẹi, primi, propadi, prọẑi, sadi, slọb, slugẹ, sluẑi, spravi, topi, tšitẹi, veseli, zbavi, zdrobi, zidọr, zmilui, ẑupọn*, qui peuvent venir de l'a.-bulg. tout aussi bien que du croate ou du

slovène (*baba*, *bogat*, *drag*, *goniti*, *hraniti*, *čuditi*, *izbiti*, *ljubiti*, *mazati*, *mižati*, *mlatiti*, *platiti*, *pogubiti*, *pokajati*, *primiti*, *propasti*, *přžiti*, *saditi*, *slab*, *sluga*, *služiti*, *spraviti*, *topiti*, *čitati*, *veseliti*, *zbaviti*, *zdrobiti*, *zidar*, *smilovati*, *župan*). Quelquefois les formes a.-bulg. ont pu se croiser avec celle du croate, comme c'est le cas peut-être pour *bobę* qui, en dehors du sens de « vieille femme » qu'a l'a.-bulg. *baba*, présente aussi celui de « grand'mère » qui est propre au croate. Des raisons phonétiques et semasiologiques nous forcent, en échange, à considérer les formes suivantes comme empruntées directement au croate (slovène) : *blǫžen*, *darvęi*, *hvali*, *lovi*, *otrovi*, *porini*, *rini*, *skrbi*, *svet*, *sveti*, *veseľe*, *voli*, *žoľ* = *blazen*, *darovati*, *hvaliti*, *loviti*, *otroviti*, *porinuti*, *rinuti*, *skrbiti*, *svet*, *svetiti*, *veselje*, *žal'*. L'ir. possède, en revanche, quelques mots slaves anciens inconnus aux autres dialectes roumains : *gǫndi*, *osǫndi*, *sǫndets*, *zmunti* = a. bulg. *gąsti*, *posąditi*, *sądĭcĭ*, *sŭmątiti*. Pour quelques mots roumains les textes slaves anciens ne nous donnent pas les prototypes correspondants ; ils doivent cependant avoir existé ; comp. dr. *cîrtire* qui doit reposer sur un **krŭtiti* (seul le subst. *krŭtěnije* est attesté en a.-bulg.), *opintire* = **opętiti* (comp. *vŭspętiti*); *rînjire* = **rąžiti*, forme apparentée à *rągati*, *rąžinŭ*; *plutire* peut être une formation roumaine de *plută* (a.-bulg. *pluti*), comme *împodobire* de *podoabă* (l'a.-bulg. *podobati*, dérivé de *podoba*, a un sens trop éloigné du roum. *împodobire* pour qu'on puisse le mettre à la base de celui-ci).

Parenté : a.-bulg. *kŭmotrŭ*, *maštecha*, *nevěsta* ; — dr. *cumătru*, *mașteh* (*mașter*), *nevastă* ; — mr. *nveastǫ* ; — ir. *kumatru*, *nevęstę* (ce dernier peut être aussi le cr. *nevesta*).

Le corps humain : a.-bulg. *trupŭ*, *gleznŭ*, *glŭtŭ*, *grŭbŭ*, *krakŭ*, *krŭkŭ*, *obrazŭ*, **pizda* ; — dr. *trup*, *gleznă*, *gît*, *gîrb* (*gîrba*), *crac*, *cîrcă*, *obraz*, *pizdă* ; — mr. *trupu*, *ḱizdǫ* ; mgl. *gleznǫ*, *gurb* ; — ir. *gǫt*, *pizdę* ; *trupę* est le cr. *truplo*.

Aliments : a.-bulg. *droždije*, *kolačĭ*, *ocĭtŭ*, *olěj*, *pogačą*, *skovrada*, **sŭmętana* ; dr. *drojdie*, *colac*, *oțăt*, *ulei*, *pogace*, *scovardă*, *smîntînă* ; — mr. *pogatša* ; — ir. *smǫntǫrę ?* (*otset*, *pogǫtše* peuvent être les cr. *ocat*, *pogača*).

Habits : a.-bulg. *kožuchŭ*, *kučĭma* ; — dr. *cojoc*, *cușmă*. Le dr. *obială*, ir. *obęlę*, suppose un a.-bulg. **obĭjalo*, dérivé de *obiti*.

Habitation : a.-bulg. *gradŭ, gradina, graždĭ, gręda, jasli, kotĭcĭ, pivĭnica, podŭ, polica, pragŭ, pritvorŭ, zabralo*; — dr. *gard, grădină, grajd, grindă, iesle, coteț, pivniță, pod, poliță, prag, privor, zăbrea*; — mr. *gardu, gǫrdinǫ, politsa, pragu*; — ir. *gǫrd* (*ịǫslę, pod* sont probablement les cr. *jasle, pod*).

Animaux : a.-bulg. *byvolŭ, dŭchorŭ, gąsĭka, gušterŭ, kokošĭ, krastělĭ, krŭtŭ, lostuna, lebedĭ, molĭ, nevěstĭka, ogarŭ, pąkŭ, rakŭ, sobolŭ, strěkŭ, strŭkŭ, trątŭ, věverica, vrabij, ząbrĭ*; — dr. *bivol, dihor, gîscă, gușter, cocoș, cristei, cîrtiță, lastun, lebeda, molie, nevăstuică, ogar, paing* (*paingine*), *rac, sobol, streche, stîrc* (*cocostîrc*), *trîntor, veveriță, vrabie, zimbru*; — mr. *bivul, gǫskǫ, raku, sturk*; *kukotu* qui correspond au dr. *cocoș* doit être le bulg. *kokot*; le mr. connaît en outre *plǫtunu*, a.-bulg. *plotunŭ*, qui a disparu en dr.; — ir. *kokoŝ*; *guskę* et *kokot* sont les cr. *guska, kokot*; *rǫk* est aussi peut-être croate (*rak*).

Plantes : a.-bulg. *bobŭ, chmělĭ, chrěnŭ, loboda, makŭ, maslin, molotrŭ, ovĭsŭ, pelynŭ, rakyta, rěpica, rogozŭ, smokynŭ, sveklŭ, troskotŭ, ovĭsŭ*; — dr. *bob, hămei, hrean, lobodă, mac, măslin* (*măslină*), *molotru, ovăs, pelin̄, răchită, rapiță, rogoz, smochin* (*smochină*), *sfeclă, troscot*; — mr. *bob, hręanu, rugozu*, mgl. *troskot*; — ir. *bob, pelen, rakytę* qui peuvent être aussi les cr. *bob, pelin, rakita*. D'origine slave sont probablement aussi les dr. *dracilă* (*dracină*), *zîrnă*, a.-bulg. *dračije, zrŭno*.

Nature : a.-bulg. *bezdŭna, bolŭvanŭ, brŭlogŭ, burja, chotarŭ, dąbrava, dělŭ, granica, izvorŭ, jazŭ, ląka, livada, mogyla, nasŭpŭ, ostrovŭ, para, pažitĭ, peštera, poljana, potopŭ, požarŭ, prądŭ, propastĭ, slota, snopŭ, stogŭ, tina, trěsnąti, valŭ, vichrŭ, vrŭtŭpŭ, vŭzduchŭ, zarja, zorja, žarŭ, žeratŭkŭ*; — dr. *beznă, bolovan, bîrlog, bură, hotar, dumbravă, deal, graniță, izvor, iaz, luncă, livadă, movilă, năsip, ostrov, pară, pajiște, peșteră, poiană, potop, pojar, prund, prăpastie, sloată, snop, stog, tină, trăznire, val, vifor, vîrtop, văzduh, zare, zori, jar, jeratic*; — mr. *izvuru, luñkǫ, livade, slǫatǫ, snopu, stogu, tinǫ, vifur, zaṗe, žeru*; *trapu*, a.-bulg. *trapŭ*, peut être aussi le bulg. ou l'alb. *trap*; — ir. *bovǫn, livǫdę, vǫlurle* (slovène *bolvan*, cr. *livada, val*?)

Instruments, ustensiles, différents objets : a.-bulg. *ądica, bičĭ, bljudo, bričĭ, brŭvĭno, bŭtŭ, cěvĭ, dlato, greblo* (*greblija*), *kąpona*,

klěšt ę, klopotŭ, korabĭ, kosa, kosorĭ, koši, košnica, kovčegu, lanъcuchŭ, lavica, lěsa, lopata, mrěža, nakovalo, nevodŭ, palica, pągva, perije, perina, pęlino, pila, ploskva, plugŭ, prašta, rogozina, sablija, sani, sito, struna, sulica, sŭvora, svěštnikŭ, šestarŭ, těskŭ, točilo, tojagŭ, toporŭ, trąba, trąbica, veriga, žrŭdĭ; — dr. *undiță, bici, blid, brici, bîrnă, bîta, țava, dalta, grebla, cumpană, cleşte, clopot, corabie, coasă, cosor, coș, coșnița, coșciug, lănțuc (lanț), laviță, leasă, lopată, mreje, nicovală, năvod, palița, pungă, perie, perină, pinten, pilă, ploscă, plug, praștie, rogojină, sabie, sanie, sită, strună, suliță, sfoară, sfeșnic, șuștar, teasc, tocilă, toiag, topor, trîmbă, trîmbiță, verigă, joardă*; — mr. *blidu, daltǫ, klopot, kǫasǫ, košu, lupatǫ, mrẹažǫ, puñgǫ, pilǫ, ploskǫ, plugu, prǫašte, sitǫ, topǫarǫ, trumbǫ, verigǫ*; mgl. *vǫanditsǫ, greblǫ, ruguzinǫ, tuiag*; le mr. connaît en outre *pul'anu*, a.-bulg. *polěno*, qui ne se retrouve ni en dr. ni en ir.; *tsiriapu* doit être l'a.-bulg. *črěpŭ*; — ir. *unditsę, bǫt, klešte, klopot*; *mrižę, totsil'* sont les cr. *mriža, tocilj*; *bitš, kosę, koš, košnitsę, nakovǫlę, pilę, sitę, sǫbl'ę, verigę* peuvent aussi venir directement du croate ou du slovène : *bič, kosa, koš, košnica, nakovalo, pila, sito, sablja, veriga*; *muntǫr* est un dérivé intéressant de l'a.-bulg. *mątiti*.

Métaux et différentes substances : a.-bulg. *kositerŭ, kremenĭ, ocělĭ, smola, varŭ*; — dr. *cositor, cremene, oțăl, smoala, var*; — mgl. *krẹmini*.

Mesures : a.-bulg. *pogonŭ, vědro*; — dr. *pogon, vadră*.

Temps : a.-bulg. *časŭ, rastąpŭ, věkŭ, vrěmę, vrŭsta*; — dr. *ceas, răstimp, veac, vreme, vrîstă*; — mr. *vrǫsta*; mgl. *vremi*; — ir. *vrẹme* (peut-être le cr. *vreme*).

Jours de la semaine : a.-bulg. *sąbota*; — dr. *sîmbătă*; — mr. *sǫmbǫtǫ*; — ir. *sǫmbǫtę*.

Superstitions : a.-bulg. *mora, vlŭkodlakŭ, zmij*; — dr. *moroi, vîrcolac, zmeu*; — mr. *vǫrkulaku, zmeu*.

Quelques mots n'appartenant à aucune des catégories précédentes méritent aussi d'être rappelés ici : a.-bulg. *basnĭ, bolĭ, čěpěnŭ, četa, črěda, chvala, danije, darŭ, dažda, dąga, dědina, dospěti, duchŭ, glota, golŭ, gramada, ispytŭ, kipŭ, kobĭ, komora, kvasiti, lěkŭ, napastĭ, narodŭ, narokŭ, nevolja, nravŭ, obĭštije, oblŭ, obyčaj, okolŭ, otĭčina, pakostĭ, pĭstrŭ, plavŭ, plŭkŭ, poklonŭ, ponosŭ,*

pověstĭ, prijati, prěmeždije, pričina, priležati, rana, rędŭ, roditi, rumĕnŭ, sporŭ, stavilo, strŭvo, sŭlijati, sŭrokŭ, sverĕpŭ, tajna, tajnikŭ, tlaka, trĕba, trĕbovati, vĕstĭ, vina, vrachŭ, vrŭchŭ, zalogŭ, zvonŭ, žrŭtva; — dr. *basm, boală, țapăn, ceată, cireadă, fală, danie, dar, dajde, dungă, datină, dospire, duh, gloată, gol, grămadă, ispită, chip, cobe, comoară, covăsire, leac, năpaste, norod, noroc, nevoie, nărav, obște, oblu, obicei, ocol, ocină, pacoste, pestriț, plăvai, (plăviț), pîlc, poclon, ponos, poveste, priire, primejdie, pricină, prilejire, rană, rînd, rodire, rumen, spor, stavilă, stîrv, sleire, soroc, sirep, taină, tainic, clacă, treabă, trebuire, veste, vină, vraf, vîrf, zălog, zvon, jertfă*; — mr. *falǫ, duh, gol, kobǫ, nivoľe, rumin, sporu*; mgl. *lęk*; — ir. *dǫr, duh, rǫnę*, s'ils ne sont pas plutôt les cr. *dar, duh, rana*; pour *bol, go, vrh, zvon* l'origine croate est certaine, comme le montre leur forme et leur sens (cr. *bol, go, vrh, zvon*).

Le roumain a emprunté, en outre, au slave plusieurs mots qui se rapportent au culte chrétien. Avant de venir en contact avec les Slaves, les Roumains avaient connu le christianisme sous la forme latine. Ils étaient, au point de vue religieux, dépendants de Rome, comme l'attestent l'histoire et l'étude de la langue. La plupart des mots roumains anciens concernant le christianisme, et spécialement ceux qui expriment les notions élémentaires de la religion chrétienne, sont d'origine latine. Tels sont : dr. *biserică, botezare, creștin, cuminecare, dumnezeu, înger, sînta scriptură* = lat. *basilica, baptizare, christianus, communicare, dominedeus, angelus, sancta scriptura*; de même : *cîșlegi, păresimi, paști* = lat. *caseum ligare, quadragesima, paschae*; de provenance latine doit être aussi *crăciun* (voy. ci-dessous). Sur cette couche de mots latins vinrent se superposer avec le temps des éléments slaves, et cela à partir du IXe siècle lorsque les Roumains furent attirés vers l'église slave, fondée par Méthode et Cyrille et leurs disciples. C'est à cette époque que doivent remonter les termes religieux suivants : dr. *blagoslovire, colindă, Hristos, iad, icoană, idol, Isus, liturghie, maslu, molitvă, praznic, rai, troiță, utrenie, vecernie*; a.-bulg. *blagosloviti, kolęda, Christosŭ, adŭ (jadŭ), ikona, idolŭ, Isusŭ, liturgija, maslo, molitva, prazdĭnikŭ, rai, troica, utrĭnia, večerĭnia*. Dans quelques

cas les formes slaves se sont rencontrées avec celles du latin ; comp. dr. *oltar* = a.-bulg. *olŭtari*, à côté de *altar* = lat. *altare*. Dans le dr. *boboteazā* on constate même la fusion d'un mot slave avec un mot d'origine latine : a.-bulg. *bogŭ* + lat. *baptizare*. Le roumain contient plusieurs autres termes religieux slaves (*popă, vlădică*, etc. = sl. *popŭ, vladyka*) ; ils sont cependant plus récents que ceux que nous avons mentionnés et ils datent de l'époque où les Roumains avaient une certaine organisation politique et religieuse ; ils appartiennent par ce fait à l'influence slave d'un caractère plus moderne et qui sera étudiée ailleurs.

Il nous reste enfin à rappeler les nombreuses formes slaves qu'on rencontre dans la toponymie roumaine. Elles se sont substituées dans plus d'un cas aux anciens noms de villes, etc. qui nous sont connues de l'époque romaine. Cela montre que les Slaves ont supplanté dans une grande partie de la péninsule balkanique l'ancien élément romain. Il est toutefois regrettable qu'on n'ait pas encore étudié cette question avec l'attention qu'elle mérite; une telle étude découvrirait sans doute des faits importants pour l'histoire et la philologie roumaines.

Voir sur les termes religieux slaves, Miklosich, *Die christliche Terminologie der slav. Sprachen* (*Denkschriften der Akad. der Wissensch., phil.-hist. Classe*, Vienne, XXIV). — Les faits historiques qui montrent que les Roumains ont appartenu jusqu'au IXe siècle à l'église de Rome ont été étudiées par D. Onciul, *Papa Formosus în tradiția noastră istorică*, dans le volume : *Lui T. Maiorescu, omagiu*, Bucarest, 1900, 620 et suiv. ; v. l'ouvrage du même auteur, *Originile principatelor romîne*, Bucarest, 1899, 119 (cf. ci-dessus § 4). Sur l'introduction du culte slave chez les Roumains, v. I. Bogdan, *Convorbiri literare* (Bucarest), XXIII, 295-317. — Le mot *crăciun* qui se trouve aussi en slave a été souvent discuté. Miklosich, *Die slav. Elem. im Rum.*, 26, le considérait comme slave, mais les langues slaves n'offrent aucune racine à laquelle on puisse le rattacher (cf. Jagič, *Arch. f. slav. Philol.*, II, 610). Il est donc plus vraisemblable d'admettre que ce mot est d'origine roumaine et qu'il a été emprunté par les Slaves (bulg. *kračun*, ruth. *kerečunŭ*, slov. *kračun* ; cf. *Arch. f. slav. Phil.*, IX, 694 ; XI, 624) aux Roumains. Quant à son étymologie, elle est assez obscure. Il ne peut sans doute être *crastinum*, donné par Hasdeu, *Etym. magnum*, I, 615, ni *Christi jejunium* admis par Schuchardt, *Literaturbl. f. rom. u. germ. Phil.*, VII, 154 ; cf. *Arch. slav. Phil.*, IX, 526. L'étymologie la plus probable est

celle qu'a proposée Ar. Densusianu, *Ist. limbei şi lit. rom.*, 2e éd., 111, *creationem* (c'est-à-dire « la naissance de J.-Christ »), bien qu'elle présente aussi des difficultés. La forme roumaine aurait dû en effet être féminine et terminée en *-iune*; peut-être est-ce sous l'influence de *ajun*, *Moş ajun*, qu'on a dit *crăciun*.

114. En pénétrant en roumain, bon nombre des mots slaves ont changé leur signification primitive. Il est intéressant de connaître aussi cette partie de l'histoire des formes slaves introduites en roumain; ce sont bien des fois des transformations semasiologiques des plus curieuses. Nous mettrons plusieurs mots a.-bulg. en regard de leurs correspondants roum. pour montrer combien ceux-ci s'éloignent souvent de leurs prototypes.

Bezakonije « injustice » = dr. *bazaconie* « inconvenance, bizzarrerie, drôlerie ». Ce changement de sens, tout surprenant qu'il soit, peut toutefois être expliqué. La signification du mot roumain se rattache à celle de l'a.-bulgare par les étapes : « chose faite contre les lois, contre les coutumes, chose exceptionnelle, bizarre ».

Bezdŭna « abîme » = dr. *beznă* « obscurité, ténèbres ».

Běliti « rendre blanc » = dr. *belire* « enlever la peau, écorcher » (de même en mr., *bilesku*, qui offre cependant aussi l'acception propre au slave; comp. dr. *ghileală* = *bileală*).

Blaženŭ « heureux » = dr. *blajin* « doux, affable », peut-être sous l'influence de *blažinŭ* « bon » avec lequel il se serait confondu (l'ir. *blǫžen* « heureux, béni » = cr. *blažen*).

Burja « tempête » = dr. *bură* « bruine, brouillard ».

Cęta « monnaie » = dr. *ţîntă* « pointe, petit clou, point de mire, but ».

Chvala « louange » = dr. *fală*, mr. *falǫ* « gloire, faste, éclat » (comp. dr. *fălire* (ir. *hvali*) réfl. « être fier, se vanter, se pavaner).

Čudo « miracle » = dr. *ciudă* « dépit, colère, regret » (comp. slovène *čuda* « humeur, disposition »). Le sens de l'a.-bulgare reparaît dans le mr. *tšudiǫ* (*tšudisesku*) qui semble d'ailleurs être l'alb. *tšudí* (l'ir. *tšudi* = cr. *čuditi*); le dr. a aussi conservé ce sens dans l'adj. *ciudat* « extraordinaire, curieux, étrange ».

Dĕdina « héritage » = dr. *datină* « habitude, coutume », c'est-à-dire « ce qu'on hérite, ce qui se transmet de génération en génération ».

Dognati, doženą, « poursuivre » = dr. *dojenire* « réprimander, gronder ».

Domoliti « supplier » = dr. *domolire* « apaiser, modérer, ralentir ».

Dospĕti « parvenir, effectuer » = dr. *dospire* « fermenter » (comp. serbe *dospjeti* « mûrir »).

Dostojnikŭ « homme digne » = dr. *destoinic* « capable, habile ».

Dovesti, dovedą « apporter, produire » = dr. *dovedire* « prouver », c'est-à-dire « produire des preuves », probablement par l'immixtion de *dovodŭ* « preuve » (comp. russe *dovoditĭ*).

Gąsti, gądą « jouer de la cithare » = ir. *gǫndi* « gémir ».

Grabiti « ravir, saisir » = dr. *grăbire* « hâter ».

Gradŭ « mur, jardin » = dr., mr. *gardu*, ir. *gǫrdu* « haie » (comp. l'alb. *garθ* avec le même sens) ; le parler mr. de l'Olympe connaît aussi la signification de « jardin ». L'acception de « haie » peut avoir été amenée par l'influence du composé *îngrădire*, a.-bulg. *ograditi* « enclore, entourer d'une haie » ; la concordance du roumain avec l'albanais, qui ne connaît pas un dérivé verbal de ce genre, est toutefois surprenante. Nous croyons dans tous les cas que l'origine slave de *gard, garθ* peut être maintenue, bien qu'elle ait été contestée par quelques philologues (cf. Jagič, *Arch. f. slav. Phil.*, XXII, 32).

Grĕšiti « commettre une faute, pécher » = mr. *agǫršesku* « oublier » (le dr. *greșire* a conservé l'acception slave).

Iskaljati « noircir » = *iscălire* « signer ».

Izbiti « tuer » = dr. *izbire* « frapper, pousser ».

Izmĕna « changement » = dr. *izmene*, mr. *izmęane* « caleçon », c'est-à-dire « ce qu'on change» (comp. dr. *schimburi* « linge », it. *mutande* « caleçon »).

Klasti, kladą « mettre, établir » = dr. *clădire* « bâtir, mettre en meules ».

Kobyla « jument » = dr. *cobilă* « trainoir de la charrue »,

sens dû à la forme que présente cette partie de la charrue (comp. russe *kobylka* « chevalet du violon »).

Kovŭčegŭ « arche » = dr. *coșciug* « cercueil ».

Kręčina « choléra » = dr. adj. *crîncen* « horrible, effrayant » (comp. russe *kručina* « chagrin, souci »).

Križĭ « croix » = dr. *cîrje* « béquille » ; l'ir. *kriz* est le cr. *kriz*.

Lagoditi « convenir » = dr. *logodire* « fiancer ».

Loviti « chasser, pêcher » = dr. *lovire* « frapper, heurter » ; le mgl. *loves* présente la même signification que la forme slave ; de même l'ir. *lovi* qui correspond au cr. *loviti*.

Mądrŭ « prudent » = dr. *mîndru* « orgueilleux, hautain, beau ».

Mąka « supplice, martyre » = dr. *muncă* « travail, fatigue, peine » (comp. le fr. *travail*, etc. = *trepalium* « instrument de torture).

Nakazŭ, nakazati « décision, établir, fixer, punir » = dr. *năcaz, năcăjire* « tourment, tourmenter, tracasser ».

Nalučiti « trouver » : dr. *nălucire* « apparaître » (comp. *nălucă* « vision, spectre »).

Obložiti « appliquer » = dr. *oblojire* « panser, fomenter ».

Odŭchnąti « respirer = dr. *odihnire* réfl. « se reposer ».

Podŭ « sol, plancher » = dr. *pod* « pont », mais aussi avec la signification slave comme l'ir. *pod*.

Propasti, propadą « séparer » = dr. *prăpădire* « perdre » ; l'ir. *propadi* « consumer » est le cr. *propasti*.

Rinąti « pousser » = dr. *rînire*, mr. *arnesku* « amasser, nettoyer, balayer (la neige ») ; pour l'ir. *rini* « pousser » comp. le cr. *rinuti*.

Sŭvora « attache, agrafe » = dr. *sfoară* « ficelle » (si ce n'est pas le néo-gr. σφόρα, lequel a la même signification).

Trajati « durer » = dr. *trăire* « vivre », mgl. *trọịes* « souffrir, endurer ».

Ujęti, ujmą « saisir, ravir » = dr. *uimire* « étonner », proprement « être ravi par quelque chose, tomber dans l'extase ».

Ukrotiti « apaiser, apprivoiser » = dr. *ocrotire* « protéger ».

Vlaga « humeur, suc » = dr. *vlagă* « force » ; le mr. *vlagọ*

« humidité » se rapproche mieux de la signification primitive.

Vojnikŭ « guerrier, soldat » = dr. *voinic* « brave, fort ».

Zamysliti « penser » = dr. *zămislire* « engendrer, féconder ».

Zapadŭ « chute », de *zapasti* « tomber », a donné en roumain le subst. dr. *zăpadă* avec le sens spécial de « neige », à l'origine « la neige tombant du ciel » (comp. dr. *omat*, *nămet* « neige, monceau de neige » de l'a.-bulg. *ometati*, *nametnąti* « gésir »).

Zlobivŭ « mauvais, méchant » = dr. *zglobiu* « folâtre, turbulent ».

Un mot intéressant est le dr. *troian*. Nous le citons ici, puisque son origine slave est indubitable. C'est l'a.-bulg. *Trojanŭ*, la forme slave du nom de Trajan. Chez les Slaves, Trajan est devenu l'un des personnages les plus populaires ; il a pénétré même dans leur mythologie (cf. C. Jireček, *Gesch. der Bulg.*, 74). Son nom apparaît plusieurs fois dans la toponymie de la péninsule balkanique et il est attaché surtout aux routes et aux *valla* qui traversent cette région. Chez les Roumains, *Trojanŭ* est devenu un nom commun ; par une comparaison avec le *vallum Trajani* on est arrivé à désigner par *troian* toute élévation de terrain, tout rempart et même les monceaux de neige.

Les transformations semasiologiques étudiées ci-dessus sont propres au roumain ; il y a cependant des cas où les changements de sens qu'on constate en roumain pour tel ou tel mot de l'a.-bulgare se rencontrent aussi dans les langues slaves modernes, ce qui montre qu'ils ont dû se produire, à une époque ancienne, en slave, d'où ils ont été transmis au roumain. Il n'y a aucune raison pour contester la haute ancienneté de ces mots roumains ; ils peuvent avoir été introduits directement de l'a.-bulgare, et ils ont probablement gardé la signification qu'ils avaient dans ce dialecte jusqu'au moment où ils ont été assimilés, au point de vue de la signification, aux formes plus modernes du serbe, du bulgare, etc. Un exemple probant à cet égard nous est fourni par l'ir. *posǫndi*. D'après la forme, ce mot doit être rattaché directement à l'a.-bulg. *posąditi*. Son sens s'éloigne cependant de celui de la forme a.-bulgare ; il signifie notam-

ment « prêter », tandis que *posąditi* a le sens de « décerner, juger ». Tout devient clair si l'on se rappelle que le cr. possède la forme *posuditi* avec la même signification que l'ir. *posǫndi*; le mot croate y est donc venu se superposer sur celui de l'a.-bulgare. C'est de la même manière qu'il faut envisager les vocables roumains suivants en regard de ceux de l'a.-bulgare.

Bolŭvanŭ « colonne, statue » = dr. *bolovan*, ir. *bovǫn* « bloc » (comp. cr., tchèq. *balvan*, pol. *balwan* « bloc »).

Graj, *grajati* « chant, croasser » = dr. *grai*, *grăire*, mr. *grai̯*, *gresku*, ir. *grai̯ei̯* « parole, parler » (serbe *graja*, *grajati*, même signification qu'en roumain).

Grŭlo « gorge » = dr. *gîrlă* « ruisseau » (russe *girlo* « embouchure d'un fleuve »; bulg. *grŭlo* « bras d'une rivière »).

Klopotŭ « son » = dr. *clopot*, mr. *kloput*, ir. *klopot* « cloche » (serbe *klopotec* « clochette »; cf. pol. *klepadlo* « mauvaise cloche »).

Kokošĭ « poule » = dr. *cocoș*, ir. *kokoŝ* « coq » (russe *kokošŭ* « coq » et en même temps « poule », tchèq. *kokoš* « coq »; comp. alb. *kokoš*, comme en roumain); l'ir. connaît en outre *kokot* et le mr. emploie seulement cette forme (*kukot*).

Kotĭcĭ « petite habitation » = dr. *coteț* « poulailler » (slovène, bulg., tchèq. *kotec*, serbe *kotac* « étable », pol. *kociec* « poulailler »; comp. alb. *kotets*, néo-gr. κοτέτσι, même sens qu'en roumain).

Ląka « marais » = dr. *luncă*, mr. *lunkǫ*, « vallée marécageuse, pré, petit bois » (serbe *luka*, slovène *loka* « prairie », bulg. *lonka* « pré, vallée »; comp. néo-gr. λάγκος, λουγκά « vallée, champ marécageux »). Le développement de sens est semblable à celui qu'on remarque dans le dr. *pădure* « forêt » = lat. *palus*; on se demande toutefois si *ląka* n'a pas été influencé par *lągŭ* « bois ».

Okno « fenêtre » = dr. *ocnă* « mine », spécialement « mine de sel » (pol. *okna* « galerie, puits, fosse d'une mine », slovène, serbe *okno* « puits »; comp. néo-gr. ὄκνα, comme en roumain); l'ir. *oknę* est le cr. *okna*.

Skąpŭ « avare » = dr. *scump*, mr. *skump* » cher » (comp. tchèq. *skupoča* « cherté »).

Skovrada « poêle » = dr. *scovardă* « espèce de gâteau » (russe *skovoroda* « gâteau »; cette signification se rencontre d'ailleurs dans l'a.-bulg. *skovradĭnikŭ*).

Slota « hiver » = dr. *sloată* « temps pluvieux, pluie fine » (pol. *słota* « temps humide »; serbe *slota* « pluie fine »; néo-gr. *σλότα* « pluie mêlée de neige »).

Stanŭ, dérivé de *stati*, a donné le mot dr. *stîncă* « rocher » qui repose, en dernière analyse, sur l'idée de « resrer » propre à *stati*, c'est-à-dire « rester immobile » (comp. serbe *stanac* « rocher »; la forme synonyme du tchèque *stěna*, *stěnka* correspond à l'a.-bulg. *stěna* « mur, rocher »; peut-être faut-il rattacher à ce dernier aussi le mot roum.).

Stogŭ « monceau, tas » = dr. mr. *stog* « meule de foin, botte « (le même sens revient dans le pol. *stog*); en mr. on rencontre aussi la signification générale de « tas ».

Ustati, *ustanq* « cesser » = dr. *ostenire* « fatiguer » (russe *ustatĭ*, *ustavatĭ*, tchèque *ustati*, comme en roumain).

Zorja « lueur » = dr. *zori* « aurore » (de même bulg. *zorŭ*, slovène *zora*, pol. *zorze*).

Quelquefois, sous l'influence slave, des mots latins ont changé leur sens primitif. C'est aussi un phénomène que nous devons rappeler ici, bien qu'il se soit produit très rarement.

Tel est le cas pour le dr., mr. *lume* = lat. *lumen* qui a reçu l'acception de « monde » à côté de celle de « lumière », conservée encore dans quelques régions, par l'action de l'a.-bulg. *světŭ* « lumière, monde ». Le dr. *față* avec le sens de « personne » (comp. *fețe bisericești*) n'est de même qu'une traduction de l'a.-bulg. *obrazŭ* « face, personne ».

Cf. L. Șăineanu, *Incercare asupra semasiologiei limbei romîne*, Bucarest, 1887. — La plupart des mots étudiés se rencontrent encore au XVIe siècle avec la signification propre au slave, comme il sera montré au tome II ; nous les avons toutefois enregistrés ici, notre intention étant de montrer les différences à cet égard entre le slave et le roumain d'aujourd'hui. — Nous devons dire quelques mots de la forme *troian* qu'on s'obstine encore à regarder comme un souvenir précieux, chez les Roumains, du nom de Trajan (cf. Hasdeu, *Etym. Magnum*, III, 3136). Les faits linguistiques ne nous autorisent à admettre autre chose sinon que le nom de Trajan a été

transmis aux Roumains par les Slaves. S'il avait vraiment survécu en roumain, sous sa forme latine *Traianus*, on aurait dû avoir *trăin*, dont on ne trouve cependant aucune trace. *Traianus* semble, il est vrai, être devenu dans la langue des Romains *Troianus* par une étymologie populaire et par une association au nom *Troia* (comp. *C. I. L.* VII, 1163; en outre *Troianopolis* dans l'*Ephem. epigr.*, IV, 781, 894); mais même dans ce cas la forme roumaine *troian* ne peut reproduire le lat. *Troianus*, puisque celui-ci aurait dû donner *truin*. Il serait donc oiseux de chercher dans ce mot une preuve de la conservation du nom de Trajan chez les Roumains et un écho de la conquête de la Dacie.

115. Pour connaître sous toutes leurs formes les destinées des mots slaves introduits en roumain, nous devons étudier les transformations phonétiques qu'ils ont subies. On verra ainsi de quelle manière a été rendu en roumain tel ou tel son du slave.

Nous commencerons par l'étude des voyelles. Les transformations les plus intéressantes sont celles qu'on remarque pour les voyelles nasales *ą*, *ę*; nous leur accorderons la première place.

Ą = dr. (mr., ir.), *în* (*ăn*), mgl. *ǫn* : a.-bulg. *dąbŭ*; *dobądą* (*dobyti*); *gąba*, **sŭgąbovati*; *gągnati*, *gągnavŭ*; *gąsĭ*, *gąsĭka*; *gąsti*, *gądą*; *gąžĭ*; *gląbokŭ*; *goląbĭ*; *izbądą* (*izbyti*); *kračina*; *krąpŭ*; *mądrŭ*; *mąka*; *obląkŭ*; *osąditi*; *pąditi*; *porąčiti*; *posąditi*; *postąpiti*; *raspąditi*; *raspątije*; **rąžiti* (comp. *rągati*, *rązĭnŭ*); *sąbota*; *sąditi*, *sądĭcĭ*; *skąpŭ*; *tągovati*; *tąpanŭ*; *tąpŭ*; *tąžiti*; *trąba*, *trąbica*; *trądŭ*, **trądavŭ*; **trątiti*; *trątŭ*; *vązlŭ*, **vąžĭ*; *ząbrĭ*; *ząbrŭ*, *ząbiti*; — dr. *Dîmb* (nom de lieux); *dobîndire*, ir. *dobęndi*; *sgîmboi*, *sgîmboire*; *gînganie*, *gîngav*; *gîscan*, *gîscă*, mr. *gǫskǫ*; ir. *gǫndi*, dr. *gîndac*; *gînj*; *Glîmboacă* (nom de lieux); *golîmb* (Banat); *izbîndire*, *izbîndă*; *crîncen*; *crîmpei*, *crîmpoțesc*; *mîndru*; mgl. *mǫnkǫ*; *oblînc*, mr. *blųnk*, mgl. *ublǫng*; *osîndire*; *pîndire*, *pîndă*, mr. *pǫndǫ*; *porîncire*; ir. *posǫndi*; *postîmpire*; *răspîndire*, mr. *rǫspǫndesku*; *răspîntie*; *rînjire*; *sîmbătă*, mr. *sųmbǫtǫ* (*sǫmbǫtǫ*), ir. *sǫmbǫtę*; ir. *sǫndi*, *sǫndets*; mgl. *skǫmp*; *tînguire*, mr. *tųñguesku*; *tîmpănă*, mr. *tųmpǫnǫ*; *tîmp*, *tîmpire*, ir. *tǫmpi*; *tînjire*, mr. *tinžesku*, ir. *tǫnži*; *trîmbă*, *trîmbiță*, mr. *trųmbǫ*; *trîndav*; *trîntire*, mr. *trųnduesku*; *trîntor*; *vînjol*, *vînj*; *zîmbru*; *zîmbre*, *zîmbire* (mr. *žimbez*). — A côté de *zîmbru* on rencontre

en dr. *zimbru*, dont l'*i* s'explique par l'influence assimilatrice de l'*i* du pluriel *zimbri*, comme le mr. *tinzesku* de *tinzire* — *tunzire*. Le dr. *rastimp*, qui correspond à l'a.-bulg. *rastąpŭ*, doit son *i* à *timp* = lat. *tempus* (comp. en échange *postimpire*).

Ą = dr., mr., ir. *un* : *ądica*; *dąbrava*; *dąga*; *grąbŭ*; *kąpona*; *łąka*; *mąka*, *mąčiti*; *mątiti*; *porąčiti*; *prądŭ*; *pągva*; *skądŭ*; *skąpŭ*; *sŭmątiti*; — dr. *undiță*, ir. *unditsę*; *dumbrava*; *dungă*; *grumb*, ir. *grump*; *cumpănă*; *luncă*; *muncă*, *muncire*, ir. *muntsi*; ir. *muntor*; *poruncire*; *prund*; *punga*, mr. *puñgo*; *scund*; *scump*, mr. *skump*; ir. *zmunti*. — Comme on peut le voir d'après ces deux tableaux, les mêmes mots apparaissent quelquefois tantôt avec *în* tantôt avec *un* : dr. *muncire*, ir. *muntši* — mgl. *mǫnʼkǫ*; dr. *poruncire* — *porîncire*; dr. *scump*, mr. *skump* — mgl. *skǫmp*. Comp. en outre dr. *galumb* à côté de *golîmb* (peut-être sous l'influence de la forme articulée *gălumbul-gălîmbul*, comme le mr. *zumbu* de **zumbu*); ir. *pessund* en regard de *posǫndi*; mr. *trumbo*, *trumbuesku* — *trumbǫ* (peut-être par l'immixtion de l'alb. *trumbə*).

Cette comparaison montre que l'*ą* slave a été rendu en roumain tantôt par *în* (*ăn*) tantôt par *un*. Le traitement double qu'a subi ce son correspond à l'état phonétique de l'a.-bulgare au moment où ont été empruntées par le roumain les formes citées. Les emprunts les plus anciens doivent être ceux où nous trouvons *ą* = *un*; ils remontent à l'époque où *ą* avait encore en bulgare la valeur de *õ*; d'origine plus récente sont les formes avec *ą* = *în* (*în*); elles montrent une phase nouvelle de l'évolution de l'*ą*, celle de *ą* = *ą̃* (l'*ă* roum. ou l'*e* muet fr. nasalisé; on sait que le son ъ du bulgare moderne se rattache à l'ancien *ą* par les étapes *õ*, *ą̃*). Dans les dernières formes, on a sans doute eu d'abord *ăn* qui correspondait mieux à l'a.-bulg. *ą̃* et qui reparaît encore aujourd'hui dans quelques régions; cet *ăn* a été ensuite assimilé à *în*.

Ę = dr., mr., ir. *in* : a.-bulg. *čębrŭ*; **čępiti*; **čęstĭ* (*čistĭ*; comp. mac.-bulg. *čenstĭ*); *gręda*, **grędelĭ*; *kolęda*; *lędina*; **męčĭ*; *mętva*; *oględati*; **opętiti* (*vŭzopętiti*); **pęgŭ* (*pągŭ*); *pamętĭ*; *pętĭno*; **sębrŭ*; **stęgno* (*stigno*); **sŭkrętiti* (*sŭkręnąti*); *sŭmęsti*, *sŭmętą*; *sŭprętati*; **sŭpręzi*; *sŭtęgnąti*; *svętiti*; **šęrgŭ*; *zędati*; —

dr. *cimbru*; *cimpire*; *cinste*; *grindă, grindei*, mgl. *grindǫ*; *colindă*, mr. *kolindǫ*; *lindină*; *minge*; *mintă*; *oglindire, oglindă*, mgl. *oglindalǫ* (pour la finale comp. le mac.-bulg. *oglendalo*); *opintire*; *paing*; *păminte*, ir. *paminte*; *pinteni*; *simbrie*; *stinghe*; *scrintire*; *smintire*, mr. *mintesku*, mgl. *mintes*; dr. *sprinten*; mr. *spindzu*; *stingherire*; *sfințire*; *șiringă*; *jinduire*.

Ę = dr., mr., ir. *în* (*ăn*) : a.-bulg. *cęta*; *netęgŭ*; *pamętĭ*; *potęgŭ*; *rędŭ*; *ręsa*; *sęzinĭ*; **sŭmętana*; *supręĭ*; *svętŭ*; *urędŭ*; — dr. *țîntă*; *năting*; mr. *pǫmǫnt*; *potîng*; *rînd*; *rînză*; *stînjin* (par l'immixtion du thème *steng-*); *smîntînă*, ir. *smǫntǫrę?*; *spînz*; *sfînt*, mr. *svǫnt* (la forme *svint* a sans doute été refaite sur le pl. *svintsi*); *orîndă*.

Comme on le voit, *ę* présente aussi deux valeurs en roumain; d'un côté *in*, de l'autre côté *în* (*ăn*). Ce traitement double de l'*ę* trouve son explication dans la phonétique roumaine et non dans celle du bulgare, comme cela a été le cas pour *ą*. *In* apparaît spécialement là où nous trouvons un *e* ou un *i* dans la syllabe suivante; *în* (*ăn*) se rencontrent devant les syllabes contenant un *a*, *u*, etc. Le développement de l'*ę* bulgare correspond en général à celui de l'*en* latin, comme il sera montré au tome II.

Quant à l'*ę* final, il est rendu par *e* : a.-bulg. *klěštę, tricę, vrěmę*; — dr. *cleşte, tărîțe, vreme*.

A accentué suivi d'une *n* s'est conservé intact : a.-bulg. *chrana, danije, rana*; — dr. *hrană, danie, rană*; mr. *hranǫ* (ir. *hrǫnę, rǫnę*); le dr. *baie*, mr. *bańe* n'a probablement rien à faire avec l'a.-bulg. *banja*. Seuls quelques mots, qui présentent *î* = *a*, font exception; ce sont dr. *jupîn, smîntînă, stăpîn, stînă* (*stîncă*, cf. ci-dessus, p. 268); ir. *smǫntǫre?* (*zupǫn, stǫn* sont les cr. *zupan, stan*); — a.-bulg. *zupanŭ*, **sŭmętana, stopanŭ, stanŭ*. Ces formes doivent avoir pénétré de bonne heure en roumain, avant que le passage du groupe *an* lat. à *în* se soit définitivement accompli.

A atone = dr., mr. *ă* : a.-bulg. *chraniti, gradina, grajati, ispraviti, kajati, kaliti, klatiti, krastělĭ, lakomije, mladica, mlatiti, nadežda, otraviti, paziti, rakyta, raskola, raskroiti, raspąditi, razboj, saditi, zalogŭ*, etc.; — dr. *hrănire, grădină, grăire, ispră-*

vire, căire, calire, clătire, crastei (*cristei, cristei*), *lacomie, mladiță, imblatire, nadejde, otravire, pazire, rachita, rascoala, rascroire, răspîndire, război, sădire, zalog*; mr. *bronesku, gordino*, (*gresku*), *lokumie, respondesku, sodesku*; en ir. l'*a* s'est conservé comme dans d'autres cas (*graiți*, etc.). *Blagoslovire* = a.-bulg. *blagosloviti* doit être plus récent que les formes précédentes; ou peut-être a-t-il conservé la voyelle slave en qualité de terme religieux. Le dr. *nicovala* suppose un plus ancien **năcovală* = a.-bulg, *nakovalo*.

E accentué + *n* = *in* : a.-bulg. *blaženŭ*; — dr. *blajin* (comp. ce que nous avons dit plus haut à propos de *ę*). Sous l'action de l'*a* de la syllabe suivante *e* a passé à *ea* dans le dr. *ceata* = a.-bulg. *četa*. Ce changement ne s'est pas produit dans le dr. *bezna, glezna*, mgl. *glezno, sfecla* = a.-bulg. *bezdŭna, gleznŭ, sveklu*; le premier de ces mots a peut-être été prononcé, pendant quelque temps, en roumain comme en slave, en trois syllabes, ce qui expliquerait la conservation de l'*e*; *gleznă* et *sfeclă* doivent sans doute leur *e* à la circonstance qu'ils ont pénétré en roumain sous la forme masculine du slave et n'ont été assimilés que plus tard aux féminins en *-ă*.

E atone a passé aussi en dr. à *ă* dans *nauc, navod* = a.-bulg. *neukŭ, nevodŭ*. Le dr. *șuștar* = a.-bulg. *šestarŭ* repose sur un plus ancien **șăștar*.

I atone a passé à *î* après *r* dans le dr. *rînire* = a.-bulg. *rinąti*; il a disparu dans les dérivés du même mot : dr. *pornire*, mr. *purńesku, urnire* = a.-bulg. *porinąti, otrinąti* (comp. mr. *arnesku*). Les deux *i* de l'a.-bulg. *priimati* se sont réduits à un seul en roumain, dr. *primire* (ir. *primi*).

O accentué est devenu *ă* dans le dr. *cumătru* = a.-bulg. *kŭmotrŭ* (l'ir. présente *a, kumatru*). *O* suivi de *a* s'est diphtongué en dr. et mr. : a.-bulg. *glota, groza, ikona, komora, kosa, koža, loza, podoba, pola, raskola, slota, smola*; — dr. *gloată, groază, icoană, comoară, coasă, coaje, loază, podoabă, poală, răscoală, sloată, smoală*; mr. *ikoano, koasǫ, koažǫ, poalǫ, sloatǫ*; en ir. l'*o* s'est conservé comme dans les éléments latins (*kosę, kozę*). Devant la semi-voyelle *ĭ*, *o* s'est maintenu en général : a.-bulg. *kobĭ, molĭ, osĭ*; dr. *cobe, molie, osie* (pour **mole, *ose*); mr. *kobǫ*; *boală* = *bolĭ* a été attiré par les formes en *-ă* (de même

moaște = *mošti*). *Ocnă* = *okno* doit être expliqué de la même manière que, plus haut, *gleznă*, *sfeclă*. A remarquer la conservation de l'*o* devant *n* dans *poclon*, *pogon*, *ponos*, *zvon* = *poklonŭ*, *pogonŭ*, *ponosŭ*, *zvonŭ*, ce qui montre que ces mots ont pénétré en roumain plus tard que ceux qui contenaient un *ą* et après que *on* latin était devenu *un*.

O atone est généralement resté intact : a.-bulg. *bogatŭ*, *domoliti*, *dospěti*, *goląbĭ*, *goniti*, *grozavŭ*, *lopata*, *loviti*, *mlŭkomĭ*, *obrazŭ*, *otrava*, *pakostĭ*, *poljana*, *potopŭ*, *požarŭ*, *roditi*, *rogozŭ*, *sobolĭ*, *tojagŭ*, *trojanŭ*, *voliti*, etc. ; — dr. *bogat*, *domolire*, *dospire*, *golîmb*, *gonire*, *grozav*, *lopată*, *lovire*, *mîlcom*, *obraz*, *otravă*, *pacoste*, *poiană*, *potop*, *pojar*, *rodire*, *rogoz*, *sobol*, *toiag*, *troian*, *voire*; en mr. on remarque la tendance à faire passer *o* à *u* : *bugat*, *gunesku*, *lupatǫ*, *rugoz*; l'ir. conserve partout *o*. On trouve aussi en dr. quelques exemples de *o* = *u* : *puzderie* (à côté de *pozderie*), *urnire* = *pozderije*, *otrinąti*. Après l'accent et après une labiale *o* a passé à *ă* dans : dr. *cumpănă*, *sîmbătă*, mr. *sumbǫtǫ*, ir. *sombǫtę* = *sąbota*, *kąpona* (mais *lobodă* = *loboda*, qui peut être plus récent que les précédents). *O* a été syncopé dans le dr. *poftire* = *pochotěti*.

U atone initial a passé d'habitude à *o*, particularité qui se rencontre d'ailleurs dans quelques idiomes slaves : a.-bulg. *ukoliti*, *ukrotiti*, *umoriti*, *usrŭdije*, *ustati* (*ustaną*) ; — dr. *ocolire*, *ocrotire*, *omorîre*, *osîrdie*, *ostenire*.

Y, accentué ou atone, a partout donné *i* (*î*) : a.-bulg. *byvolŭ*, *gryža*, *ispytŭ*, *kobyla*, *kopyto*, *mogyla*, *pelynŭ*, *rasypati*, *rygati*, *ryknąti*, *zamysliti* ; — dr. *bivol*, *grije*, *ispită*, *cobilă*, *copită*, *movilă*, *pelin*, *risipire*, *rîgăire* (anciennement *rigăire*), *răcnire*, *rîcnire* (**ricnire*), *zămislire* ; mr. *kupitǫ*, *pilun*; ir. *grižę*, *kopitę*, *pelir*.

Ě accentué a été rendu par *ea* : a.-bulg. *chrěnŭ*, *črěda*, *črěpŭ*, *lěkŭ*, *lěsa*, *plěva*, *polěno*, *prě*, *prěběgŭ*, *smědŭ*, *těskŭ*, *trěba*, *trěskŭ*, *trězvŭ*; — dr. *hrean*, *cireadă*, *leac*, *leasă*, *pleavă*, *prea*, *pribeag*, *smead*, *teasc*, *treabă*, *treasc*, *treaz*; mr. *tsiriap*, *pleavǫ*, *pul'anu*, *smead*; en mgl. *ea* s'est réduit à *ę* : *lęk*; de même en ir. : *prę*, *trę̜sk*. *Datină* = *dědina* doit son *a* à une confusion avec le verbe *dare*, part. passé *dat*. Après une labiale ou *ț* et lorsqu'il n'y avait pas un *e* ou un *i* dans la syllabe suivante, *ě* s'est réduit à *a* : a.-bulg. *cěpěnŭ*, *cěvĭ*, *izměna*, *nevěsta*, *poměnŭ*, *sŭvětŭ*, *vědro*;

— dr. *țapăn, țavă, izmană, nevastă, pomană, sfat, vadră* (mais *veac* = *věkŭ*; on entend cependant aussi *vac*); en mr. *ea* s'est maintenu : *nveastǫ* (*pumeanu*); le mgl. présente aussi dans ce cas *ẹ* : *nèvẹstǫ*; de même l'ir. : *nevẹstẹ*. Le dr. *oțăl* = *océlĭ* (*ea* = *e* = *ă*) s'explique par le pl. *oțele*. L'*ĕ* suivi d'un *e*, *i* est devenu *e* : a.-bulg. *chmělĭ, klěštę, lěnĭ, olěj, pověstĭ, strěkŭ, sŭvětĭnikŭ, svěštĭnikŭ, věstĭ, věverica, viděnije, vrěmę*; — dr. *hămei, cleşte, lene, ulei, poveste, streche, sfetnic, sfeşnec, veste, veveriță, videnie, vreme*; mr. *kleăte, lene*; ir. *vrẹme*. *Pleş* = *plěšĭ* doit son *e* au semi-son *ĭ* qui est associé à *ş* (*pleşi*) ou à *pleşuv*; *mreje* repose sur *mreajă* — *mreaje* = *mrěža*.

Ĕ atone s'est réduit à *e* : a.-bulg. *grěšiti, plěšivŭ, prěkupĭcĭ, prěměniti, sŭměriti, těskovati, trěbovati, trězviti*; — dr. *greşire, pleşuv, precupeț, premenire, smerire, tescuire, trebuire, trezire*. *Prilostire* = *prělĭstiti* a été modifié par les verbes formés avec *pri*. Après une labiale *e* a passé à *ă* : a.-bulg. *bělŭ, cěpěnŭ*; — dr. *bălan, țapăn* (comp. cependant *rumen*, à côté de *rumăn* = *ruměnŭ*, probablement sous l'influence du verbe *rumenire*). Ce changement se remarque quelquefois aussi après une *r* : dr. *trăznire* = *trěsnąti* (comp. mr. *agǫrşesku* = *grěšiti*).

Ja s'est conservé : a.-bulg. *bujakŭ, jadŭ, jazŭ, mirjaninŭ*; — dr. *buiac, iad, iaz, mirean*.

Jo s'est réduit à *i* dans le dr. *blid* = *bljudo*.

Le son *ĭ*, qui devait avoir en a.-bulgare la valeur d'un *e* fermé (*ẹ*), a différents correspondants en roumain. On trouve d'abord *e* (*ă* après les labiales ou *ț*) : a.-bulg. *kotĭcĭ, ocĭtŭ, ovĭsŭ, sądĭcĭ, sŭdravĭnŭ*; — dr. *coteț, oțăt, ovăs, sdravăn*; ir. *sǫndets* (pour l'*ĭ* final comp. dr. *lene, molie* = *lěnĭ, molĭ*). Le dr. *temniță* est *temĭnica* qui apparaît déjà en slave à côté de *tĭmĭnica*. Dans *pestriț*, de l'a.-bulg. *pĭstrŭ*, l'*e* s'est maintenu sous l'influence de l'*i* suivant (comp. en échange *păstrav*, dérivé du même mot slave). *Prěkupĭcĭ* aurait dû donner *precupăț*; l'*e* s'est conservé sous l'action des autres formes en *-eț*. A la place de *ĭ* on a *î* dans les dr. *pîclă, rîvnă* = *pĭklŭ, rĭvĭnĭ*; ils reposent sur *păclă* (mr. *pǫklǫ*), *răvnă* (*e* = *ă* après *p, r*). Deux exemples de *ĭ* = *o* nous sont offerts par les dr. *prilostire, şoptire* = *prělĭstiti, šĭpŭtati*. On ne trouve plus aucune trace de *ĭ* dans : dr. *bîrnă, coşniță*,

lănțuc, obște, ocină, rîvnă = *brŭvĭno, košĭnica, lanĭcuchŭ, obĭštije, otĭčina, rĭvĭnĭ*.

La voyelle *ŭ*, dont la prononciation en a.-bulgare se rapprochait probablement de celle d'un *ö*, a donné en roumain *i*, *ă* dans les mots : dr. *bîtă* (ir. *bǫt*), *rît, săvîrșire, văzduh* = *bŭtŭ, rŭtŭ, sŭvrŭšiti, vŭzduchŭ*. *Năsip* = *nasŭpu* doit avoir été influencé par *nasypati*. On trouve *u* pour *ŭ* dans : dr. *cumătru, sută* = *kŭmotrŭ, sŭto*; la première forme est peut-être *kŭmotrŭ* + *kuma*. Dans *dihor* = *dŭchorŭ* la syllabe initiale a sans doute été confondue avec le thème de *dychati*. L'*ŭ* est souvent tombé : a.-bulg. *bezdŭna, kurŭva, sŭdravĭnŭ, sŭgrŭčiti, sŭlijati, sŭmesti, sŭpasenije, sŭpovědati, sŭtlačiti, sŭtryvati, sŭvada, sŭvětŭ, šĭpŭtati*; — dr. *beznă, curvă, sdravăn, sgîrcire, sleire, smintire, spăsenie, spovedire, stîlcire, strivire, sfadă, sfat, șoptire*.

Assimilation : *a* — *o* = *o* — *o* : a.-bulg. *lagoditi, narodŭ, narokŭ*; dr. *logodire, norod, noroc* (**lăgodire, nărod, năroc*); *e* — *a* = *a* — *a* : a.-bulg. *bezakonije*; dr. *bazaconie*; *i* — *a* = *a* — *a* : a.-bulg. *sirakŭ*, dr. *sărac* (comp. *siriac*) ; *o* — *a* = *a* — *a* : a.-bulg. *propasti* (*propadą*), *propastĭ*; dr. *prăpădire* (**prapadire, *prapaste*); *o* — *u* = *o* — *o* : a.-bulg. *potuliti*; dr. *potolire*; *ě* — *i* = *i* — *i* : a.-bulg. *plěti* (*plěvą*) ; dr. *plivire* (comp. dr. *bileală, ghileală*, de *bilire*, pour *belire* = *běliti*; mgl. *biles*) ; *ja* — *e* (*ĕ*) = *je* — *e* : a.-bulg. *jasli, javě, prijatelĭ*; dr. *iesle, aievea, prieten* (mais ir. *ąslę, priatel* qui sont probablement les cr. *jasle, prijatelj*) ; *ja* — *i* = *i* — *i* : a.-bulg. *javiti*; dr. *ivire* (**ievire, *iivire*) ; *ĭ* — *i* = *i* — *i* : a.-bulg. *lĭpěti, *mĭžiti, mĭžati*; dr. *lipire*, mr. *alik'esku, mijire*. *ŭ* — *i* = *i* — *i* : a.-bulg. *odŭchnąti, potŭknąti*; dr. *odihnire, poticnire* (**odîhnire, *potîcnire*) ; *știrb* = *štrŭbŭ* doit son *i* à *știrbire* (**știrbire*) ; *ŭ* — *o* = *o* — *o* : a.-bulg. *sŭrokŭ*; dr. *soroc*.

Dissimilation : *ě* (*e*) — *e* = *i* — *e* : a.-bulg. *prěmeždije*; dr. *primejdie*, si le changement de *e* en *i* n'a pas été plutôt amené par une confusion avec les verbes commençant par *pri*. Dans *destoinic* = *dostojnikŭ* on a soit *o* — *o* = *e* — *o* (comp. le lat. *seror* pour *soror*, § 39), soit une assimilation aux mots composés avec *des*.

Insertion d'une voyelle : a.-bulg. *chmělĭ, gnoj, kvasiti, nravŭ, prěti, *svrěpŭ* pour *sverěpŭ, trěti, trįcę, vichrŭ, vrěti, zrěti*; dr.

hămei, gunoi, covăsire, nărav, pîrîre, sirep, tîrîre, tărîțe, vifor, vîrîre, zărire; mr. *tǫrtse, vifur*.

Prosthèse d'une voyelle : a.-bulg. *sŭpasiti* (*sŭpasti*) ; dr. *ispășire*; il se peut cependant que l'*i* soit dû à une confusion avec les verbes formés avec *izŭ*.

Les consonnes se sont en général mieux conservées. Comme transformations importantes nous n'aurons à noter que les suivantes.

B (*ŭ*) est tombé dans le dr. *denie* = *bŭdĕnije*.

V a passé à *f* après une *s* : a.-bulg. *sŭvada*, *sŭvĕtŭ*, *sŭvĕtĭnikŭ*, *sŭviti*, *sŭvora*, *sŭvrŭšiti*, *svętŭ*, *svĕštĭnikŭ*, *svirati* ; dr. *sfadă*, *sfat*, *sfetnic*, *sfiire*, *sfoară*, *sfîrșire* (*săvîrșire*), *sfînt*, *sfeșnec*, *sfirîire* ; mgl. *sfiršǫs*, *sfirẹs*; mais mr. *svǫnt*; l'ir. *sfirǫ* doit être plutôt le cr. *svirati*. *F* pour *v* apparaît aussi après *ch*; le dr. *fală*, mr. *falǫ* = *chvala* suppose un plus ancien **hfalĭ*. *V* est tombé dans la finale de certains mots après *k*, *g*, *z* : a.-bulg. *pągva*, *ploskva*, *trĕzvŭ*; dr. *pungă*, *ploscă*, *treaz*; mr. *pungǫ*, *ploskǫ*. De même devant *n* et entre *k* — *r*, *s* — *r* : a.-bulg. *brŭvĭno*, *skvrŭnavŭ*, **svrĕpŭ*; dr. *bîrnă*, *scîrnav*, *sirep*.

N = *m* : a.-bulg. *basnĭ*; dr. *basm*.

L précédée de *e*, *ĕ* et suivie de *ĭ* est tombée dans : a.-bulg. *chmĕlĭ*, **grędelĭ*, *krastĕlĭ*; dr. *hămei*, *grindei*, *cristei*. Elle est tombée en outre devant *ja*, *ju* : a.-bulg. *ljubiti*, *ljubovĭnikŭ*, *nevolja*, *sablja*; dr. *iubire*, *ibovnic*, *nevoie*, *sabie*; mais mr. *nivol'e*; l'ir. *sǫbl'ẹ* doit être plutôt le cr. *sablja*. Le dr. *voire* qui repose sur l'a.-bulg. *voliti* a perdu l'*l* soit sous l'influence de la forme de l'ind. prés. *volją* soit sous celle du subst. *volja* qui se trouve sans doute à la base du dr. *voie*, mr. *vol'e* (ir. *vol'ẹ* = cr. *volja*); cette dernière forme ne se rencontre donc que par hasard avec l'it. *voglia*, dérivé de *volere*. La chute de l'*l* dans le dr. *gît*, ir. *gǫt* = *glŭtŭ* est surprenante. *Gît* peut cependant être *glŭtŭ* + **gut*, lat. *guttur* qui a sans doute existé en roumain pendant quelque temps comme le montre la forme dr. *guturai*.

G = *v* : a.-bulg. *mogyla*; dr. *movilă*. Ce changement s'est produit dans les régions où *v*, *b* devant *i* = *j*, *g*; comme on avait *jin* = *vin*, on a formé *movilă*, de *mog'ilă*, *mojilă*.

Ch a été remplacé, à la finale, par *f* : a.-bulg. *prachŭ*, *vrachŭ*,

vrŭchŭ; dr. *praf, vraf, vîrf*; comp. cependant bulg. *prafŭ* (ir. *proh, vrh* = cr. *prah, vrh*). Dans le dr. *vifor*, mr. *vifur* = *vichrŭ*, l'*f* peut être résultée d'une assimilation de *h* à *v*. *Ch* est tombé dans : dr. *fală, vîlvă* = *chvala, vlŭchva*.

A *lŭ, rŭ* (*l, r* sonnantes) correspondent en roumain *îl, îr* (*ăl, ăr*) : a.-bulg. *brŭlogŭ, brŭvĭno, drŭzŭ, glŭkŭ, glŭtŭ, grŭbŭ, grŭlo, klŭkŭ, krŭkŭ, krŭma, krŭnŭ, krŭpa, krŭpiti, krŭtŭ, mrŭšavŭ, plŭkŭ, prŭga, skrŭbĭ, skvrŭnavŭ, smrŭkŭ, stlŭpŭ, strŭkŭ, strŭvo, sŭgrŭčiti, sŭvrŭšiti, štrŭbŭ, tlŭmačiti, trŭgŭ, usrŭdije, vlŭchva, vlŭkodlakŭ, vrŭchŭ, vrŭsta, vrŭtěti, zrŭno*; dr. *bîrlog, bîrnă, dîrz, gîlceavă, gît* (**gîlt*), *gîrb, gîrlă, cîlți, cîrcă, cîrmă, cîrn, cîrpă, cîrtiță, mîrșav, pîlc, pîrgă, scîrbă, scîrnav, smîrc, stîlp*, (*coco*)*stîrc, stîrv, sgîrcire, săvîrșire, *ștîrb* (*știrb*), *tălmăcire, tîrg, osîrdie, vîlvă, vîrcolac, vîrf, vîrstă, învîrtire, zîrnă*; mr. *kurpo, sturk, vorkulak, vorsto, nvorlesku*; mgl. *sfiršos*; ir. *got, korpi*. Tout à fait isolé avec son *oar* = *rŭ* est le dr. *joardă* = *žrŭdĭ*. Dans *îndrăznire* = *drŭznati* on a *rŭ* = *ră*.

Le groupe *tl* a donné *cl* : a.-bulg. *tlaka, vithlejemŭ*; dr. *clacă, vicleim*.

Dla est devenu *dal* : a.-bulg. *dlato*; dr. *daltă*, mr. *dalto*.

Une transposition analogue nous est offerte par le dr. *gard*, mr. *gardu*, ir. *gord*, qu'on ne saurait, comme nous l'avons admis, séparer de l'a.-bulg. *gradŭ*.

Pour *bla* = *bal* on aurait dr. *baltă*, mr. *balto* = *blato*, mais il se peut que ce mot ne vienne pas directement du slave, mais de l'albanais, *bal'tɛ* (cf. p. 37; *Arch. f. slav. Philol.*, XXII, 32, 470).

A remarquer en outre le dr. *cîrjă* = *križi*, qui doit reposer sur un plus ancien **crîjă*.

Le groupe *vn* est quelquefois prononcé comme *mn* : a.-bulg. *pivĭnica, rĭvĭnĭ*; dr. *pimniță, rămnire* (à côté de *pivniță, rîvnire, rîvnă*).

Un cas d'assimilation nous est offert par le dr. *șuștar* = *šestarŭ* : *š* — *s* = *š* — *š*.

Insertion d'une consonne : a.-bulg. *zlobivŭ, mazati*; dr. *zglobiu, mînjire* (comp. ir. *lonži, stonze* = cr. *lagati, staza*). Le dr. connaît en dehors de *vîslă* aussi *vînslă* = *veslo*, où l'*n*

est tout aussi peu justifiée que dans les exemples précédents.

D'autres facteurs sont venus modifier la phonétique de certains mots. On constate ainsi un changement de suffixe dans : dr. *cojoc*, *cositor*, *jeratec*, *lânțuc*, *nevăstuică*, *pleșuv*, *prieten* = a.-bulg. *kožuchŭ*, *kositerŭ*, *žeratŭkŭ*, *lanĭcuchŭ*, *nevěstŭka*, *plěšivŭ*, *prijatelŭ*; le mr. *nivestul'e*, *nvestal'an* ne montre pas à proprement parler un changement de suffixe; il est résulté d'une contraction de *nveasta al Jani*; l'ir. *priatel* doit être le cr. *prijatelj*. En dehors de *mașteha* = *maštecha* on entend en dr. aussi *masteră*. Le dr. *coșciug* est sorti de *kovŭčegŭ* par un changement de suffixe et, en même temps, par une étymologie populaire; la première partie du mot a été confondue avec *coș* = *košĭ*. C'est aussi par une étymologie populaire que *vîrcolac* = *vlŭkodlakŭ* (comp. bulg. *vrŭkolak*, néo-gr. βουρκόλακας, alb. *vurvolak*) est devenu dans quelques régions *zvîrcolac*.

Cf. Miklosich, *Beiträge zur Lautlehre der rum. Dial.*, *Vokal.* III, 16, *Conson.* II, 90; Tiktin, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XII, 237, et pour ce qui concerne spécialement les voyelles nasales *ą*, *ę*, A. Byhan, *Fünfter Jahresber. des Instituts für rum. Sprache* (G. Weigand), Leipzig, 299 et suiv.

116. Nous avons affirmé ailleurs (§ 110) que le dialecte auquel le roumain a emprunté ses éléments slaves devait être pareil à celui qu'on rencontre dans les anciens textes religieux et qui était très probablement parlé dans quelque région du sud du Danube. En citant les prototypes slaves des formes roumaines, nous les avons désignés par le terme de « anciens bulgares ». Il nous reste à mieux éclaircir ce terme et à préciser ou compléter ce que nous avons dit plus haut à propos de la voie par laquelle ont pénétré en roumain les formes slaves les plus anciennes.

On sait ce qu'il faut comprendre aujourd'hui par le mot de « Bulgares ». C'est un mélange de population slave et de population appartenant à une autre race. Au VIe siècle, des tribus barbares qui avaient vécu jusqu'alors à l'est, dans la région du Volga et de la Mer Noire, firent leur apparition en Mésie. C'étaient des tribus d'origine finnoise, les « Bulgares ». Après plusieurs excursions au sud, ils réussirent à s'établir sur la rive

droite du Danube et à s'emparer d'une partie du territoire occupé par les Slaves. Cette conquête de la Mésie par les Bulgares s'effectua en 679, sous la conduite de leur chef Asparuch. Les Slaves ne se montrèrent pas trop hostiles envers eux; ils y voyaient peut-être des éléments utiles pour la lutte contre la domination grecque. Les nouveaux venus se mêlèrent vite aux anciens habitants. Ils se fondirent avec une rapidité étonnante dans l'élément slave, sans exercer d'ailleurs une influence perceptible sur celui-ci. Au point de vue linguistique ce mélange n'eut aucune action remarquable sur le développement du slave méridional. C'est du moins ce qui résulte de l'examen du bulgare actuel, où l'on ne constate aucune particularité qui puisse être attribuée à l'influence de l'idiome finnois des anciens Bulgares.

Établis au sud du Danube, les Bulgares réussirent en peu de temps à fonder un état puissant, mais d'une durée éphémère. Ils devinrent les ennemis les plus dangereux de l'empire byzantin. Ils étaient d'autant plus à craindre qu'ils possédaient, en dehors d'un esprit conquérant infatigable, une certaine facilité à s'assimiler la civilisation de leurs voisins. Ils ne se montrèrent nullement réfractaires à la culture grecque et slave avec laquelle ils vinrent en contact. Ils lui en empruntèrent plus d'un élément, en tâchant de se l'approprier sous toutes ses formes. Lorsque, en 864, leur empereur Boris reçut le baptême et que le christianisme fut reconnu comme religion nationale, ils prirent par ce fait place parmi les autres peuples civilisés, en se dépouillant des derniers restes de leur barbarie.

Le rôle que les Bulgares jouèrent pendant plusieurs siècles dans la péninsule balkanique, et spécialement à l'époque de leur premier et de leur second empire (679 — 1018, 1186 — 1257), eut une influence des plus importantes sur le développement du peuple roumain. L'histoire nous montre que les Roumains vécurent longtemps en contact intime avec les Bulgares qui eurent aussi en leur pouvoir, pendant quelque temps, les pays nord-danubiens. C'est à cette vie commune avec les Bulgares que les Roumains doivent leur civilisation du moyen âge. Dans leur organisation politique et ecclésiastique on constate à

chaque pas l'influence bulgare; c'est toujours des Bulgares que leur est venue leur première culture littéraire. La philologie ne fait, comme nous l'avons vu, que confirmer ce que nous enseigne l'histoire. Nous verrons dans un autre endroit combien sont nombreux encore les mots roumains d'origine bulgare concernant la vie politique et ecclésiastique, qui ne se développa chez les Roumains que relativement tard.

Cf. C. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, 126 et suiv. et surtout I. Bogdan, *Romînii şi Bulgarii*, Bucarest, 1895; D. Onciul, *Originile principatelor romîne*, 1899, 122 et suiv., où sont étudiés de près les rapports des Roumains avec les Bulgares. — Il est à remarquer que l'invasion des Bulgares eut les mêmes effets que celle des Slaves; elle amena la même confusion dans les pays balkaniques et affaiblit aussi la cohésion de l'élément roman oriental. Nous nous contenterons de rappeler à ce propos le témoignage de l'*Historia martyrii XV martyrum*, 28 : *Bulgari..... totam Illyridem regionem ac veterem Macedoniam, usque ad Thessalonicam, et partem veteris Thraciae, nempe quae circa Beroeam est, et Philippopolin, et superiores quoque partes subjugassent; retinuerunt quidem eas regiones, tamquam validi habitatores, at veteres utriusque incolas permutarunt : scilicet eos, qui in inferioribus civitatibus habitabant, ad superiores, harum vero incolas ad inferiores transtulerunt* (Migne, *Patrol. graeca*, CXXVI, 190). Cf. *Miracula S. Demetrii mart.* 169, dans les *Acta Sanct.*, Oct. IV, 167.

117. En rappelant l'établissement des Bulgares dans la péninsule balkanique nous avons voulu surtout aborder indirectement une question qui ne peut être passée sous silence, puisqu'elle est liée à une autre que nous avons étudiée précédemment.

Nous avons rappelé au § 8 de quelle manière plusieurs philologues ont essayé d'attribuer à quelques phénomènes du roumain une origine thrace ou illyrienne. Nous avons fait remarquer alors qu'une telle interprétation des phénomènes en question ne peut avoir aucune valeur scientifique. A la théorie thraco-illyrienne on a voulu, il y a quelques années, en opposer une autre qu'on pourrait appeler tourano-bulgare. Cette tentative a été faite par Gaster dans l'article *Die nichtlateinischen Elemente im Rumänischen* du *Grundriss der roman. Philologie*, I, 406 et suiv. D'après ce philologue, la plupart des particularités du roumain que l'on considérait auparavant comme de prove-

nance dacique, etc. pourraient être attribuées, avec plus de vraisemblance, à l'influence de l'idiome finnois parlé par les Bulgares avant de se confondre avec les Slaves. Tel serait le cas pour : *a* atone = *ă*, l'adjonction de l'article à la fin des mots, la formation du futur avec l'auxiliaire *voi*, la substitution du subjonctif à l'infinitif, etc. Ce sont, on le sait, des traits qui se retrouvent en bulgare, de même qu'en albanais et en néo-grec. Leur existence dans ces langues balkaniques ne saurait être comprise qu'en admettant que l'impulsion est venue de l'une d'elle, et celle-ci ne serait autre, à l'avis de Gaster, que la langue des anciens Bulgares.

Il n'est pas difficile de réfuter une telle théorie; son impossibilité peut même être prouvée plus facilement que celle de la théorie thraco-illyrienne.

Que les Bulgares aient joué un rôle politique important au moyen âge, ce qui pourrait justifier une influence linguistique de leur part, cela a été relevé au paragraphe précédent. Mais ce fait est arrivé après qu'ils s'étaient déjà mêlés aux Slaves, après qu'ils avaient plus ou moins perdu leur individualité ethnique. Et si les hordes d'Asparuch étaient capables d'exercer une certaine action sur la langue des habitants qu'elles avaient trouvés en Mésie, cela devait se produire en première ligne dans le parler des Slaves auxquels elles s'assimilèrent. Or, les philologues sont d'accord aujourd'hui pour admettre que le bulgare ne contient aucun élément qu'on serait en droit d'envisager comme remontant au parler non-indo-germanique des envahisseurs du VII[e] siècle (cf. V. Jagič, *Archiv für slavische Philol.*, XIX, 271). Si telle est la conclusion à laquelle nous conduit l'examen du bulgare, on se demande comment on pourrait admettre le contraire pour le roumain, qui n'a rien eu à faire directement avec le dialecte finnois des premiers Bulgares. Cette circonstance suffit pour montrer que la théorie de Gaster ne repose sur rien de solide et qu'il faut définitivement renoncer à lui trouver quelque point d'appui.

Cf. aussi J. Psichari, *Études de philologie néo-grecque*, 1892, 43. — Ce qui est resté de l'ancien parler des Bulgares et qui se réduit à peu de chose (cf. Krek, *Einl. in die slav. Literaturgesch.*, 308) ne nous

permet pas de mieux savoir ce qu'était ce parler. C'est une raison de plus pour ne pas admettre la subsistance de particularités bulgares anciennes en roumain, albanais, etc., tout moyen de contrôle nous faisant défaut.

118. Nous ne pouvons pas clore ce chapitre sans tâcher de fixer quelques points de l'histoire du roumain pour l'étude desquels le slave nous vient en aide.

Il s'agit notamment de montrer quels changements phonétiques s'étaient effectués en roumain avant l'époque où il commença à être influencé par l'ancien bulgare. La méthode que nous devons suivre dans ces recherches est, comme on le sait, bien simple. Nous n'avons qu'à comparer les mêmes phonèmes des éléments latins et des éléments slaves du roumain ; si ces derniers ne présentent pas les mêmes altérations que les premiers, cela prouve que les changements constatés dans ceux-ci sont antérieurs à l'introduction des formes slaves ; autrement les mots slaves auraient subi les mêmes modifications que ceux de provenance latine.

Nous commencerons par le vocalisme.

Lors des premiers contacts des Roumains avec les Slaves le passage de *a* suivi de *n* à *î* (dr. *bătrîn*, *mînă* = lat. *veteranus*, *manus*) n'était pas encore un fait accompli, mais il ne devait pas tarder à arriver au bout de son évolution. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre pourquoi dans certains mots slaves du roumain on a *an* = *în*, tandis que dans d'autres — et ceux-ci forment la majorité — l'*a* s'est conservé intact. On trouve *în* pour *an* dans les vocables : dr. *jupîn*, *smîntînă*, *stăpîn*, *stînă*, *stîncă* = a.-bulg. *županŭ*, **sŭmętana*, *stopanŭ*, *stanŭ* (s'il est vrai, comme nous l'avons admis au § 114, que *stîncă* remonte à cette dernière forme). Nous avons en échange *an* dans : dr. *hrană*, *rană* = a.-bulg. *chrana*, *rana* ; comp. en outre les dérivés avec les suffixes *-an*, *-anie* (§ 112). La différence de traitement qu'on remarque dans ces mots s'explique par des raisons chronologiques. *Stanŭ*, etc. a sans doute pénétré en roumain plus tôt que *chrana*, etc. et encore à l'époque où *an* pouvait devenir *în*.

O suivi de *n* avait été remplacé par *u* : dr. *bun* = lat. *bonus*, à côté de *zvon* = a.-bulg. *zvonŭ* (cf. § 115).

Pour le consonnantisme on constate les faits suivants.

B et *v* intervocaliques étaient tombés : dr. *iarnă* = lat. *hiberna*, mais *babă, iubire, lebedă, păgubire* = a.-bulg. *baba, ljubiti, lebedĭ, pagubiti*; dr. *cheie* = lat. *clavem*, en regard de *bivol, dumbravă, isprăvire, izbăvire, livade, nicovală, otravă, stavilă, ţavă, veveriţă, vinovat* = a.-bulg, *byvolŭ, dąbrava, ispraviti, izbaviti, livada, nakovalo, otrava, stavilo, cěvĭ, věverica, vinovatŭ*; comp. les suffixes *-av, -iv* (§ 112). *Zglobiu* pour *zglobiv* (a.-bulg. *zlobivŭ*) ne montre pas à proprement parler *-iu* = *-ivŭ*, mais l'assimilation de sa finale à celle des mots en *-iu*.

T suivi de *i* (*ie, i* + voyelle) était devenu *ţ* : dr. *aţîţ* = lat. **attitiare*, mais dr. *ocrotire, răspîntie, răzvrătire* = a.-bulg. *ukrotiti, raspątije, razvratiti*. *Sfinţire* ne se rattache qu'indirectement à *svętiti*; il doit avoir été influencé par un plus ancien **sînţi* qui a pu exister comme dérivé de *sînt* = lat. *sanctus*; ou peut-être a-t-il été identifié avec des formes roumaines analogues (*cărunţesc* — *cărunt*). De même *îmbogăţesc* ne reproduit pas directement le sl. *bogatiti*; c'est un dérivé roumain semblable à *cărunţesc*, etc.; comp. *bogăţie* de *bogat*, comme *beţie* de *beat*, etc.

D + *i*, etc. avait passé à *z*, changement parallèle à celui de *t* en *ţ*; comp. dr. *zic* = lat. *dico* à côté de *ciudire, grădină, logodire, pîndire, răspîndire, rodire, sădire, vădire* = a.-bulg. *čuditi, gradina, lagoditi, păditi, raspąditi, roditi, saditi, vaditi*.

S suivi de *i* avait subi une altération analogue à celle de *t*, *d*; pour son passage à *ş* avant l'époque slave parlent : dr. *şi* = lat. *sic*, mais *cositor, iscusire, sită* = a.-bulg. *kositerŭ, iskusiti, sito*.

N suivie de *i* en hiatus était tombée là où l'on constate aujourd'hui ce phénomène : dr. *cui* = lat. *cuneus*, tandis qu'on a *bazaconie, danie* = a.-bulg. *bezakonije, danije*; comp. plus haut (§ 112) les suffixes *-anie, -enie*; *cremene* ne vient pas de *kremenije*, mais de *kremenĭ, -e*. Puisque cette particularité vient nous dévoiler un fait qui n'a pas encore été relevé, nous devons nous y arrêter un peu plus longtemps. On sait qu'en macédo- et en istro-roumain l'*n* s'est conservée dans cette position (*kun'u*); en daco-roumain on a deux zones : l'une où l'*n* a dis-

paru et une autre où elle s'est maintenue; cette dernière, la plus restreinte, se rencontre dans le Banat et dans quelques contrées du sud-ouest de la Transylvanie (*cun'u*). Il est bien évident que là où l'on trouve, en daco-roumain, *cui* à côté de *danie* la chute de *n* est plus ancienne que l'époque slave. Si, au contraire, nous constatons ailleurs que l'*n* a persisté dans les formes latines aussi bien que dans celles empruntées au slave, cela prouve que dans cette partie du domaine roumain on prononçait encore l'*n* dans les mots latins (*cun'u*) au moment où l'influence slave commença à se manifester. Cette constatation est précieuse. Elle vient nous montrer que même avant l'invasion slave, le roumain présentait certaines divergences dialectales et même assez prononcées; il était donc moins unitaire qu'on ne l'a généralement admis jusqu'ici.

L intervocalique était déjà passée à *r*. Aucun des éléments slaves ne présente cette transformation phonétique. Comp. dr. *soare* = lat. *solem*, mais *belire*, *boală*, *călire*, *cobilă*, *fală*, *gol*, *jale*, *milă*, *nicovală*, *ocolire*, *pelin*, *pilă*, *poală*, *silă*, *smoală*, *vesel*, *zălog* = *běliti*, *bolĭ*, *kaliti*, *kobyla*, *chvala*, *golŭ*, *zalĭ*, *milŭ*, *nakovalo*, *ukoliti*, *pelynŭ*, *pila*, *pola*, *sila*, *smola*, *veselŭ*, *zalogŭ*. Miklosich croyait avoir trouvé deux exemples de *l* slave = *r* : dr. *mătură*, *păcură* = a.-bulg. *metla*, *pĭklŭ* (*Beiträge zur Lautlehre der rum. Dial.*, *Conson.* I, 49; cf. Tiktin, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XII, 455). Il admettait l'intercalation d'un *u* dans les groupes *tl*, *kl*, d'où ensuite voy. *l* voy. = *r*. En réalité, ces exemples ne prouvent rien, puisque *păcură* n'est pas slave, mais latin (cf. p. 87); *pĭklŭ* s'est conservé, il est vrai, en roumain, mais dans la forme régulière *pîclă* qui est assez éloignée de *păcură*; *mătură*, d'autre part, reste encore obscur et son étymologie ne peut, à notre avis, être cherchée dans le mot slave cité. — Une constatation négative que nous devons faire c'est que l'*l* suivie de *i* en hiatus n'était pas encore tombée. Les mots slaves montrent dans ce cas le même traitement que ceux hérités du latin : dr. *foaie* = lat. *folia*, comme *boier*, *iubire*, *iute*, *nevoie*, *poiană*, *voie* = a.-bulg. *boljarinŭ*, *ljubiti*, *ljutŭ*, *nevolja*, *poljana*, *volja*. On disait donc encore au VI[e] siècle *fo(a)l'e*, comme *vol'e*, etc.; plus tard l'un et l'autre suivirent

le même chemin, et l'*l* fut omise dans tous les mots, latins ou slaves, où elle se trouvait dans cette position. *Iscălire* = a.-bulg. *iskaljati* ne fait pas exception à cette règle; il fut de bonne heure assimilé en roumain aux verbes en *-ire*, par suite de quoi l'*l* n'était plus suivie d'un *i* en hiatus. Les dr. *crai*, *cristei*, *grindei*, *hămei* = a.-bulg. *kralĭ*, *krastělĭ*, **grędelĭ*, *chmělĭ* supposent une prononciation plus ancienne **cral'*, **cristel'*, **grindel'*, **hămel'*, comme *fiu*, *fil'u* = lat. *filius*.

C suivi de *e*, *i* était arrivé à *č* : dr. *cină* = lat. *cena* en regard de *chip*, *răchită* = a.-bulg. *kipŭ*, *rakyta*. Il va sans dire que l'altération de *c* + *i* en hiatus s'était aussi accomplie, bien que le slave ne puisse nous venir en aide pour confirmer ce fait, puisque nous ne connaissons en roumain aucun mot slave ancien qui présente un *c* dans cette position. On avait donc déjà au VIe siècle *faţă* = lat. *facies*, *facia*.

G + *e*, *i* avait abouti au changement parallèle à celui de *c*; il était devenu *ğ*. Malheureusement le roumain ne nous offre pas de forme slave ancienne avec *g* + *e*, *i*; *liturghia* = a.-bulg. *liturgija* est un terme ecclésiastique et introduit seulement après le IXe siècle; l'a.-bulg. *mogyla* est devenu *movilă*, de sorte qu'il ne peut nous servir à rien. Toutefois, en faveur de l'altération pré-slave de *g* parlent les faits constatés pour *c* (on sait que ces deux sons suivent bien des fois le même chemin) et, en même temps, ce que nous avons dit au § 50.

Les groupes *cl*, *gl* n'avaient plus sans doute cette valeur. S'ils s'étaient conservés comme tels et si leur passage à *chi*, *ghi* en daco-roumain était postérieur à l'introduction des mots slaves, ceux-ci devraient aussi présenter *cl*, *gl* = *chi*, *ghi*, tout comme les formes latines. Il n'en est cependant rien. *Cl*, *gl* se sont maintenus intacts dans tous les éléments slaves; comp. dr. *chiem*, *ghiem* = lat. *clamo*, **glemus*, mais *clădire*, *clătire*, *clevetire*, *clin*, *clocotire*, *clopot*, *pîclă*, *sfeclă*; *gleznă*, *gloată*, *glumire*, *oglindire* = a.-bulg. *klasti*, *klatiti*, *klevetati*, *klinŭ*, *klokotati*, *klopotŭ*, *pìklŭ*, *sveklŭ*; *gleznŭ*, *glota*, *glumiti*, *oględati*. Le seul exemple de *gl* = *ghi*, dr. *ghioagă* = a.-bulg. *glogŭ*, que Miklosich cite dans ses *Beitr. zur Lautl. d. rum. Dial.*, *Conson.* II, 57 doit être éliminé, puisque l'étymologie admise par lui ne tient pas

debout. Un fait qui ne peut pourtant être précisé à l'aide des formes slaves c'est de savoir si au v[e] ou au vi[e] siècle on avait déjà *chi*, *ghi* ou seulement les groupes intermédiaires entre ceux-ci et *cl*, *gl*, c'est-à-dire *kl'*, *gl'*. Il se peut, en effet, qu'on ait eu, à l'époque où les Roumains vinrent en contact avec les Slaves, cette dernière prononciation et que peu à peu les *kl'*, *gl'* des mots formant l'ancien fonds de la langue aient avancé jusqu'à *chi*, *ghi*, tandis que dans les formes slaves on resta à *kl*, *gl*, leur assimilation aux groupes analogues du latin ne pouvant plus se produire. Cette dernière hypothèse nous semble la plus plausible, et cela pour les raisons qui seront exposées lorsque nous étudierons l'origine du macédo- et de l'istro-roumain où, au lieu de *chi*, *ghi*, on trouve *kl'*, *gl'* (voy. le chapitre suivant).

En dehors de ces changements phonétiques remontant à l'époque la plus ancienne de la formation du roumain, il y en a quelques autres pour lesquels le slave ne peut malheureusement nous donner des renseignements sur leur chronologie, mais qui doivent être tout aussi anciens, puisqu'ils sont communs à tous les dialectes roumains.

Comme telles doivent être considérées, si nous faisons abstraction du passage de *ct*, *cs* à *pt*, *ps* que nous avons étudié ailleurs (§ 7), les transformations phonétiques suivantes :

Qu + *a*, précédé de voyelle, *gu* + *a* = *p* + *a*, *b* + *a* : dr. *apă*, *limbă* = lat. *aqua*, *lingua* (cf. § 102).

Qu + *e*, *gu* + *e* = *c* + *e*, *g* + *e* : dr. *ce*, *sînge* = lat. *quid*, *sanguis*.

Gn = *mn* : dr. *lemn* = lat. *lignum*.

Sti, *sci* + voyelle = *ș* : dr. *ușe*, *fașe* = lat. *ustia*, *fascia*.

Nous avons ainsi un tableau de la phonétique roumaine antérieure à l'époque slave.

119. En étudiant sous toutes ses formes l'influence du slave ancien sur le roumain, nous avons, croyons-nous, suffisamment justifié ce que nous avons affirmé au début de ce chapitre. Le slave donna au roman balkanique un cachet à part, en le transformant dans un temps relativement court en une langue sensiblement différente de celles qui constituent le roman occiden-

tal. Son influence sur le roumain fut beaucoup plus intense et variée que celle du germanique sur l'italien ou le français. Il ne s'agit pas là seulement de l'emprunt de quelques suffixes ou de quelques mots, mais de la pénétration d'un idiome par l'autre, d'un mélange où le fonds linguistique primitif se modifia peu à peu par la perte d'anciennes formes et par l'assimilation d'un nombre considérable d'éléments nouveaux.

CHAPITRE VI

LA LANGUE ROUMAINE AU SUD ET AU NORD DU DANUBE
ORIGINE DES TROIS DIALECTES

120. Nous arrivons à la question la plus ardue de l'histoire de la langue roumaine, celle qui a provoqué des discussions passionnées et pour laquelle on attend toujours une solution sinon définitive du moins suffisamment acceptable au point de vue scientifique. Dans quelle région s'est formée la langue roumaine, comment expliquer sa diffusion sur un territoire aussi vaste que celui que nous voyons aujourd'hui et quelle est par conséquent l'origine des trois dialectes (le daco-, le macédo- et l'istro-roumain) : tels sont les faits que nous allons tâcher d'élucider, dans la mesure que l'état actuel de la philologie roumaine nous permettra.

121. On a vu plus haut (*Introduction*) de quelle manière les philologues roumains et étrangers ont répondu à ces questions ou à une partie d'elles. Nous avons exposé à cette occasion ce qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler la théorie de Rösler. Une critique de la partie philologique du travail capital de ce savant, *Romänische Studien*, Leipzig, 1871, sera donnée dans la note suivante, où nous montrerons quelle était la valeur des arguments tirés de la langue que Rösler faisait valoir en faveur de son opinion. Il ne nous reste qu'à mieux préciser notre position à l'égard du savant allemand et à rappeler en quoi nous nous rencontrons avec lui, tout en suivant une autre voie et en envisageant d'une autre manière bon nombre des faits examinés par lui.

Un point où nous tombons d'accord avec Rösler c'est que le

centre de la formation du roumain doit être placé au sud du Danube. C'est là un fait qui nous semble irréfutable et que les recherches philologiques ne feront que mieux confirmer avec le temps. Nous nous écartons cependant de Rösler lorsque celui-ci circonscrit la naissance de la langue roumaine en Mésie et admet que les Roumains sont les descendants des colons établis dans cette province par Aurélien, après l'évacuation de la Dacie en l'an 271. A notre avis, le roumain n'a pu se développer que sur un territoire plus étendu que la Mésie et plus rapproché de l'Adriatique. Et ce territoire ne peut être, d'après nous, que l'Illyrie, où Miklosich cherchait aussi le noyau de la langue roumaine, en arrivant cependant à des conclusions que nous ne partageons pas. Une autre question où notre opinion diffère de celle de Rösler est celle de la conservation d'un certain élément romain au nord du Danube même après le IIIe siècle. On sait que Rösler nie catégoriquement la possibilité d'un tel fait. Sans donner à la Dacie l'importance que lui ont accordée jusqu'ici les historiens et les philologues roumains, nous ne pouvons lui contester un certain rôle dans la formation de la nationalité roumaine et croire qu'elle n'ait plus été habitée par une population romaine après qu'elle fut abandonnée par Aurélien. Lorsque nous avons affirmé que le centre de la formation du roumain doit avoir été en Illyrie, nous n'avons en aucune façon exclu la conservation d'un élément latin, sans doute assez important, en Dacie et en Mésie. Dans la première de ces provinces un tel élément pouvait se maintenir surtout au sud-ouest, dans les contrées rapprochées du cours moyen du Danube, aussi bien que de la Save et de la Drave. Dans cette région, la vie romaine fut, dès le commencement, trop intense pour qu'elle se soit éteinte aussi brusquement que Rösler le croyait. Le voisinage de l'Illyrie devait forcément soutenir et même alimenter, jusqu'à un certain degré, la vie romaine de cette partie du domaine balkanique, et même dans le cas où tous les habitants romains de la Dacie auraient émigré sous Aurélien, le sud-ouest de ce pays aurait été peu à peu repeuplé par de nouveaux colons poussés dans cette direction par le mouvement qu'animait la population latine de la rive droite du Danube.

Nous n'avons fait jusqu'ici qu'avancer des affirmations; il reste à les fonder et à donner les preuves linguistiques qui viennent à leur appui.

Nous nous dispenserons de faire ici l'historique de la théorie de Rösler et de rappeler les critiques auxquelles elle a donné lieu. Nous renvoyons pour tout cela à l'étude bibliographique de R. Briebrecher, *Der gegenwärtige Stand der Frage über die Herkunft der Rumänen*, Progr. des evangel. Gymnasiums, Hermannstadt, 1897.

On trouvera dans ce travail un résumé des théories nouvelles émises dans ces derniers temps par quelques adeptes de Rösler et sur lesquelles nous croyons inutile de nous arrêter; elles appartiennent au domaine de la fantaisie et ne peuvent avoir aucune valeur historique ou philologique. Cf. Meyer-Lübke, *Literaturblatt für germ. und rom. Phil.*, XVIII, 256.

Rösler fondait sa thèse sur les arguments linguistiques suivants, énoncés aux pp. 121 et suiv. de ses *Romänische Studien.*

1° L'absence d'éléments germaniques anciens en roumain, ce qui ne saurait être expliqué dans le cas où les Roumains auraient habité sans interruption la Dacie, où vécurent assez longtemps les Goths et les Gépides. — C'est l'un des arguments les plus faibles de l'ingénieux historien autrichien, puisque la question peut être tournée aussi autrement. Si la langue roumaine s'est formée en Mésie, elle devrait montrer quelques traces d'influence germanique, car on sait que les Goths ont habité aussi cette province.

2° Le nombre considérable de formes grecques qu'on constate en roumain et dont plusieurs sont extrêmement anciennes puisqu'elles doivent dater des premiers temps du moyen âge. — Rösler ne fait pas ici la distinction nécessaire entre les mots grecs introduits en roumain par l'intermédiaire du latin et ceux qui remontent en réalité à l'époque byzantine. Les premiers, que nous avons étudiés au chapitre III (§ 93), ne pourraient sans doute rien prouver; quant aux autres, leur présence en daco-roumain n'a pas tout à fait l'importance que Rösler leur attribue. Pour quelques-uns d'entre eux nous ne pouvons décider s'ils viennent directement du grec par la voie du slave ou bien de l'albanais. Et même ceux qui n'entrent pas dans cette catégorie pourraient être interprétés d'une autre manière. Les Grecs étendirent leur influence, au moyen âge, bien loin dans le nord de la péninsule balkanique. Nous ne voyons pas pourquoi quelques éléments de leur langue n'auraient pas pénétré jusqu'en Dacie, puisque leur influence s'étendait jusque dans la Mésie supérieure, etc. Nous montrerons toutefois dans un autre endroit que bon nombre des éléments grecs de cette catégorie ont pénétré en daco-roumain aussi par une autre voie et que Rösler a raison en partie.

3° Le caractère bulgare des anciens éléments slaves du roumain.

Or, une telle particularité resterait incompréhensible si les Roumains n'avaient pas vécu ensemble avec les Bulgares sur la rive droite du Danube. — Cet argument n'a plus aucune valeur aujourd'hui. Il est définitivement prouvé que la domination des Bulgares s'est étendue aussi au nord du Danube. D'autre part, il ne peut y avoir de doute que la région des Carpathes a été habitée par un peuple slave dont la langue ressemblait à l'ancien bulgare. Ce fait est pleinement confirmé par les éléments slaves du hongrois qui présentent les mêmes caractères que ceux du roumain (cf. ci-dessus, § 110).

4° La présence d'un grand contingent de formes albanaises en roumain. Rösler montre à cette occasion que ces formes ne peuvent venir, comme l'avaient supposé certains philologues, du parler des habitants autochtones de la Dacie qui auraient été apparentés aux Illyriens dont sont nés les Albanais. Et cela parce qu'elles ressemblent trop aux éléments correspondants de l'albanais pour qu'on ne les rattache directement à ceux-ci. — Cette dernière remarque est en général juste, mais Rösler a négligé de faire dans les albanismes du roumain un triage qui s'imposait. Il y a, en effet, deux catégories d'albanismes en roumain : les uns qui sont tout à fait anciens et datent, on pourrait le dire, de l'époque latine de la langue roumaine; d'autres qui ont au contraire un caractère plus moderne. Les premiers sont les seuls qui soient vraiment importants pour la solution de cette question; les derniers n'ont qu'une valeur relative, puisque nous verrons ailleurs comment il faut les envisager et de quelle manière ils ont probablement été transmis, du moins en partie, au daco-roumain.

5° L'identité du macédo- avec le daco-roumain. Puisque l'histoire montre qu'il y a eu une émigration en masse des Roumains du sud au nord du Danube et non le contraire, les ressemblances qu'on constate entre ces deux dialectes roumains nous forcent à admettre que le daco-roumain dérive directement du macédo-roumain. — On ne peut donner beaucoup d'importance à cet argument. S'il est vrai que le daco-roumain doit s'être développé jusqu'à une certaine époque en commun avec le macédo-roumain, il y a d'autres moyens que celui employé par Rösler pour expliquer ce phénomène. Ce que nous avons dit au chapitre IV peut en partie montrer quelle est notre manière de voir. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet plus loin.

Telle est l'argumentation philologique de Rösler. Elle n'est point, comme on le voit, inattaquable. Si l'on n'avait d'autres faits que ceux auxquels Rösler recourut, faute d'autres plus probants, la théorie norddanubienne semblerait assez plausible. Cela explique pourquoi les partisans de cette théorie, et spécialement Xénopol, *Une énigme historique*, Paris, 1885, 167 suiv., et J. Jung, *Römer u. Romanen*, 2e éd., 254 et suiv., ont pu facilement infirmer les arguments de l'auteur allemand, en leur opposant des raisonnements analogues à ceux que nous avons rapportés plus haut.

Rösler a été vivement combattu sur le terrain linguistique aussi par Hasdeu, *Columna lui Traian*, 1882, 529; *Etymologicum magnum*, III, 3136 et suiv. Contre la théorie du savant allemand parleraient, d'après Hasdeu, les mots roumains *doină*, *troian*, *filmă*. Le premier de ces mots serait un héritage de la langue des Daces, ce qui prouverait que le daco-roumain continue le latin nord-danubien (le macédo-roumain ignore cette forme) : « il est possible », dit Hasdeu, « que les Daces seuls aient connu le mot *doină* ; .....les Albanais, les représentants des Thraces méridionaux, n'ont rien de semblable ». Nous contestons à *doină* toute valeur probante dans cette discussion, pour le motif que son origine dacique n'est nullement assurée (cf. p. 38); et même si *doină* avait effectivement été connu par les Daces, cela n'exclut pas la possibilité de l'existence d'une forme analogue dans les parlers thraces du sud du Danube. Pour ce qui concerne *troian* et *filma*, nous renvoyons à ce que nous avons dit sur ces mots aux §§ 106, 114. Hasdeu invoque contre Rösler aussi le passage de Priscus où celui-ci parle des Αὐσόνιοι, population latine que l'historien grec rencontra dans la région de la Theiss lors de son voyage au royaume d'Attila et qui ne serait, d'après Hasdeu, que les Daco-Roumains. Nous verrons ailleurs si une telle interprétation du témoignage de Priscus est possible.

Il nous reste à faire remarquer qu'en ce qui concerne la toponymie roumaine, on ne peut lui demander pour le moment, étant trop insuffisamment étudiée, des preuves décisives pour ou contre la persistance d'une population roumaine au nord du Danube pendant tout le moyen âge. Ni ce que dit à ce propos Rösler dans son livre, 129 et suiv., et moins encore les quelques faits invoqués par D. Dan dans son étude, *Din toponimia romînească*, Bucarest, 1896, ni ce qu'affirme Xénopol, *l. c.*, 133 et suiv., ne peut être pris en sérieuse considération.

Rösler remarque à ce propos : « alle Städte in der Walachei, im Banat, in Siebenbürgen sind erst seit dem Mittelalter gegründet worden... Wenn die Romänen als mehrhundertjährige Einwohner das Land bebaut haben, so müssen diese Benennungen doch hie und da die romänische Sprache erkennen lassen. Allein die Namen sind nicht romänisch. » Ce raisonnement n'est pas aussi convaincant que Rösler voulait le présenter. La conservation d'un élément romain en Dacie n'implique en aucune façon l'existence de noms de villes d'origine latine. C'est un fait connu que les Roumains n'ont pas eu pendant la plus grande partie du moyen âge une organisation politique développée; ils ont vécu isolés à la campagne ou comme sujets tantôt d'une population étrangère tantôt d'une autre (cf. p. 52). Or, seulement là où il y a eu sans interruption une vie municipale nationale on peut s'attendre à une continuité entre l'ancienne nomenclature toponymique des villes et celle des temps modernes. Comment prétendre alors que les Roumains aient conservé des noms tels que Sarmizegetusa, Apulum, etc. ? Puisque, leur organisation politique

leur est venue des Slaves et des Magyars est-il étonnant que leurs noms de villes anciens montrent des formes propres à la langue de ceux-ci ?

Les arguments tirés de la toponymie par les adversaires de Rösler et notamment par Xénopol sont tout aussi dépourvus de valeur.

Si quelques noms de rivières présentent une certaine ressemblance avec ceux qui nous sont donnés par les historiens et les géographes anciens, cela ne peut prouver grand'chose. Il faudrait trouver des formes qui montrent dant leur phonétique des particularités propres au roumain, puisque seulement dans ce cas on pourrait soutenir que l'élément roumain continue directement celui de l'époque romaine. Or, de telles formes n'ont pas encore été produites, car nous ne pouvons comprendre comment on saurait tirer quelque chose de noms tels que *Argeş*, *Olt*, qu'on a souvent cités et à tort pour prouver qu'ils reproduisent, d'après les lois phonétiques roumaines, les anciens *Ardessus*, *Aluta*. Nous nous étonnons donc de lire même chez un partisan de la théorie sud-danubienne comme Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, 1882, 45, la remarque suivante : « Dass Reste romanischer und dakischer Bevölkerung auch nach der Invasion durch die Barbaren im Lande verblieben sind, müssen wir ja sogar unbedingt annehmen ; die Erhaltung der Nomenclatur der Flüsse (*Pa tissus*, *Tibiscus*, *Maris*, *Crisius*, *Samus*, *Aluta*, etc.) und selbst abgelegener Weiler (z. B. *Ampelum*, slav. *Omplŭ*, magy. *Ompoly*) gebietet diese Annahme. Aber diese Reste sind unter den Fluthwellen der Völkerwanderung begraben worden. » Cf. *Die alten Thraker*, I, 105-106.

Pour ce qui touche à la partie historique de la théorie de Rösler, sur laquelle nous ne pouvons insister ici, puisqu'elle nous entraînerait dans des discussions trop éloignées de notre sujet, nous renvoyons à la critique judicieuse qu'en a faite D. Onciul dans l'étude *Teoria lui Rösler*, publié au t. XIX, 60, 174, 255, 327, 424, 589 des *Convorbiri literare* (Bucarest).

121. Une confirmation de notre assertion que le roumain, pris dans son ensemble, n'a pu se former qu'au sud du Danube nous est donnée en premier lieu par les faits mentionnés au chapitre IV et surtout au § 104.

Les ressemblances que le roumain présente avec le vegliote resterait, en effet, incompréhensibles si l'on n'admettait pas qu'il s'est développé dans une région rapprochée de celle où apparaît ce dernier parler. En poussant la patrie primitive du roumain vers la Dalmatie, on ne fait que s'approcher de la vérité et trouver la véritable explication de phénomènes que la philologie serait incapable d'élucider autrement.

Ce ne sont cependant là que quelques indices, auxquels certains savants seraient peut-être tentés de ne pas accorder une grande importance, étant donnés leur insuffisance et le nombre trop restreint de faits sur lesquels ils reposent. Mais la philologie nous en fournit d'autres et, pour la plupart, tout à fait catégoriques. C'est surtout sur ceux-ci que nous nous appuyons lorsque nous défendons une théorie qu'on était en droit de considérer comme sujette à caution, tant qu'on ne pouvait produire en sa faveur que les arguments philologiques de Rösler.

En étudiant au § 7 l'influence du « substratum » autochtone sur le latin, nous avons dit en passant que la présence de certains éléments illyriens en roumain peut à la rigueur être expliquée par la circonstance que des colons dalmates en nombre assez grand sont venus en Dacie. Nous affirmions d'autre part au même endroit qu'il faut toutefois admettre en principe que les éléments illyriens anciens du roumain doivent être d'origine sud-danubienne. L'occasion est venue de mieux préciser ce que nous disions alors et d'établir une distinction entre les différents éléments illyriens du roumain.

Il est certes possible que des mots illyriens isolés, semblables à ceux que nous avons étudiés à la p. 29, aient été introduits dans le latin de la Dacie par les colons dalmates qui s'y établirent. Mais ce qu'il faut précisément relever c'est que le parler de ces colons n'était guère en situation d'exercer sur le latin nord-danubien une influence plus étendue. Un tel contact ne pouvait affecter que le lexique des habitants romains, et même à ce point de vue seulement dans une certaine mesure. S'il nous arrive donc de rencontrer en roumain d'autres éléments illyriens que ceux-ci et qui, par leur caractère, laissent entrevoir un mélange intense de population illyrienne et romaine, il va sans dire qu'il faut péremptoirement s'éloigner de la Dacie et chercher ailleurs la région où un tel mélange était possible. Or, cette région ne pouvait être qu'au delà du Danube, au centre du monde illyrien, là où ont vécu les ancêtres des Albanais.

Il est maintenant facile de comprendre pourquoi un phénomène tel que le passage de *ct*, *cs* à *pt*, *ps* n'a pu prendre naissance que sur un territoire où la population illyrienne était

encore nombreuse à l'époque latine, et cette condition ne saurait être trouvée qu'entre le Danube et l'Adriatique. En supposant même que cette transformation phonétique n'est pas, comme nous l'avons admis, d'origine illyrienne, sa présence, avec des nuances légères de différenciation, en roumain, albanais et vegliote, est suffisante pour qu'on attribue à ces idiomes une vie commune à l'origine.

Mais en dehors de ces faits, déjà connus, il y en a d'autres, que nous révèle la comparaison du roumain avec l'albanais et dont le témoignage est plus précieux encore.

Le passage de *a* lat. + *n, m* simples ou composés avec d'autres consonnes à *î* en roumain ne peut être séparé du phénomène analogue de l'albanais (celui-ci présente dans ce cas ɛ qui ne s'est pas d'ailleurs conservé partout, ayant été remplacé par *e*, *a* dans l'albanais septentrional) : roum. *cînepă* — alb. *kɛrp* — *kɛrɛp* (*kanɛp*). En roumain, *în, îm* = *an, am* est tout à fait ancien (cf. p. 282); c'est une raison de plus pour voir dans cette transformation phonétique un reste de l'époque où les Roumains se trouvaient dans le voisinage des Albanais. Comp. aussi le traitement dans ces deux langues de *e* + *n* = *în* roum., *ɛn* alb. : roum. *cuvînt* — alb. *kuvɛnt*.

Le mot dr. *jumătate* a une histoire d'un intérêt particulier pour la question qui nous préoccupe. La phonétique nous empêche d'y voir un continuateur direct du lat. *dimidietas*; en faisant abstraction d'autres difficultés, il suffit de relever l'impossibilité du passage de *di-* à *ju-*. Seule la finale *-tate* est latine. Le sens de « moitié » que présente *jumătate* nous donne pourtant le droit de supposer que ce mot doit avoir une certaine relation avec *dimidietas*. Mais comment expliquer alors sa première partie? Miklosich avait déjà émis en passant, dans ses *Beitr. zur rum. Dial., Conson.* II, 12, l'hypothèse que le mot roumain en question peut être l'alb. *ģümɛs*. Il avait vu juste. *Jumătate* ne peut être qu'une contamination de *ģümɛs, ģümɛsɛ* « demi, moitié » avec *dimidietas*. Or, ce qui est important c'est qu'une telle confusion ne pouvait avoir lieu que dans une région où les Romains se trouvaient en contact intime avec les Illyriens. La naissance d'une forme semblable suppose une pénétration

du latin par l'illyrien, et cette condition n'existait qu'au sud du Danube. Et ce qui est plus remarquable encore c'est que la confusion de *ǵümεs* avec *dimidietas* doit être extrêmement ancienne; elle s'était sans doute produite dans les premiers temps de la romanisation de l'Illyrie. Autrement, il nous serait difficile d'expliquer l'altération qu'a subie *ǵü-* en roumain. Cette syllabe a eu le même sort que le *g* + *iu* lat. (comp. dr. *jur* = lat. *gyrus*, **giurus*, § 27). Il faut donc que *ǵümεs* ait pénétré dans le latin balkanique à une époque où le *g* lat. suivi d'une voyelle palatale n'avait pas encore été altéré. Cette conclusion s'impose d'autant plus que d'autres mots albanais commençant par *ǵ* ont conservé, en pénétrant en roumain, cette consonne : dr. *ghimpe*, *ghiuj* = alb. *ǵεmp*, *ǵüš*; ceux-ci doivent dater en roumain d'une époque où le *g* lat. + *i* avait déjà passé à *ǵ*. *Jumătate* est donc intéressant aussi pour l'histoire de l'altération des palatales latines en roumain. Il trouve d'ailleurs un pendant dans le dr. *ajumesc* « s'assoupir » qui ne peut sûrement être ni l'a.-bulg. *mĭžati* ni le serbe *žmuriti*, Cihac, *Dict. élém. slaves*, 195 ; Hasdeu, *Etymol.*, I, 610, mais sans doute un dérivé de l'alb. *g'umε*.

Un autre mot qui nous révèle la même phase de l'évolution du roumain est le dr. *întîi*, mr. *ụntụ̆ñu* « premier ». Nous avons retracé ailleurs (*Romania*, XXX, 113) l'histoire de cette forme. Nous avons montré alors que *întîi*, qui reproduit un dérivé de la préposition *ante*, **antaneus*, n'a pu prendre naissance qu'au delà du Danube, sur le territoire illyrien. **Antaneus* suppose une association de l'idée comprise dans la préposition « avant, devant » avec celle de « premier ». En latin, une telle association n'existait pas. Si le roumain atteste pourtant la formation ancienne d'un **antaneus*, cela n'a pu se produire que sur l'impulsion d'un idiome balkanique quelconque. Mais de toutes les langues balkaniques, seul l'albanais offre pour « premier » une forme dérivée de la préposition signifiant « avant »; c'est *pārε*, apparenté à *para*. Il est donc naturel d'admettre que **antaneus* n'est autre chose qu'un albanisme introduit dans le latin oriental dans les premiers temps de la romanisation de l'Illyrie.

Il y a lieu de se demander si le dr. *șase*, mr. *šase*, ir. *šọse* =

lat. *sex* ne doit pas aussi être expliqué, pour ce qui concerne sa finale, par l'influence de l'albanais. Entre *sex* et *șase* il faut placer les phases intermédiaires : **ses*, **sese*. Or, comment est-on arrivé à ajouter un *e* à la fin de *sex* ? Tiktin, *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XII, 456-457, suppose que c'est par l'action de *quinque* et de *septe*(*m*) que *sex* a été transformé en **sese*. Si nous pensons toutefois que le roumain se trouve tout à fait isolé avec *șase* (comp. rtr. *sis*, it. *sei*, fr. *six*, prov., esp., port. *seis*), nous sommes en droit de nous poser la question si cette forme n'a pu être refaite sur quelque chose de semblable que nous offrirait l'albanais; ce serait un autre cas d'altération d'une forme latine par un mot albanais. Cette hypothèse peut effectivement être appuyée, car aux dr. *șase, șapte* correspondent en albanais *ǵaštε, štatε* : on remarque tout de suite que les formes albanaises se rencontrent avec celles du roumain en ce qu'elles ont une finale commune -ε (-*tε*), comme -*e* en roumain. Il se peut donc que le parallélisme *șase-șapte* ait été déterminé par la présence en albanais de *ǵaštε, štate*, qui ne sont à leur tour, pour ce qui concerne le -*tε*, que des formes refaites sur *ǯjetε* (H. Pedersen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachforsch.*, XXXVI, 284). Si nous admettons cette hypothèse, la conclusion qui en résulte est analogue à celle à laquelle nous sommes arrivé après l'étude des mots précédents. C'est que **sese* doit être extrêmement ancien; la naissance d'une forme pareille sous l'influence de l'albanais doit avoir eu lieu à l'époque où l'*s* finale résultée de *x* n'était pas encore tombée dans le latin balkanique.

C'est toujours par la cohabitation des Roumains avec les Albanais qu'il faut expliquer les transformations de sens identiques qu'ont subies dans leur langue certains mots latins.

Certare signifie en roumain, dr. *certare*, de même qu'en albanais, *k'εrtoń*, « réprimander, gronder », sens qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Conventum a reçu en roumain, dr. *cuvînt*, mr. *kuvendu*, ir. *kuvint*, comme en albanais, *kuvεnt*, la signification de « mot, parole ». Comp. le dérivé verbal dr. *cuvîntare*, mr. *kuvendedzu*, ir. *kuvintọ*, alb. *kuvεndoń* « parler, s'entretenir ».

**Expellare*, si l'étymologie que nous avons donnée dans la

Romania XXVI, 100, est exacte, est devenu synonyme de *lavare* : dr. *spălare*, mr. *spelu*, ir. *spelo̧*, alb. *špɛlań* (pour celui-ci G. Meyer, *Etymol. Wörterb. der alb. Spr.*, 237, propose un **experlavare* : il est préférable de partir aussi pour l'albanais de la même forme **expellare*).

Falx a passé en roumain, dr. *falcă*, mr. *falko̧*, et en albanais, *fɛlk'ińɛ* = **falcinea*, avec le sens de « mâchoire ».

Horrere a pris la signification de « haïr » : dr. *urîre* (comp. mr. *urutu*), alb. *ureń*.

Linea que Saint Jérôme, *Epist.* 64, 11, donne avec le sens de « linge, chemise » (*solent militantes habere lineas quas « camisias » vocant*) a pris la signification plus spéciale de « chemise de femme » : dr. *ie*, alb. *l'iri*.

Pulpa a reçu le sens spécial de « mollet, cuisse » : dr. *pulpă*, mr. *pulpo̧*, ir. *pupę*, alb. *pulpɛ*.

Sella a été employé pour désigner en roumain, dr. *șale*, les « reins », les « lombes », et en albanais, *šal'ɛ*, la « cuisse ».

Sessus est devenu synonyme de « plaine » : dr. *șes*, alb. *šeš*; il fut sans doute associé à l'origine à *locus*, *campus*, etc.

Sternere ne signifie pas seulement « étendre, mettre sur », mais aussi « faire le lit » : dr. *așternere*, alb. *štriń*.

Turbare a perdu le sens de « troubler » qui s'est conservé seulement dans son dérivé **turbulare* (dr. *turburare*, alb. *turbuloń*) et a reçu celui plus spécial de « devenir enragé » : dr. *turbare*, ir. *turbo̧*, alb. *tɛrboń*, *tɛrbim* « rage ».

Venenum avec le sens de « bile », dr. *venin*, alb. *vɛner*, doit peut-être aussi être cité à côté des formes précédentes; de même dr. *rîpă*, mr. *ripo̧*, ir. *o̧rpę*, alb. *rip*, *ripɛ* « pente, abîme » = lat. *ripa*.

Une signification intermédiaire entre celle du dr. *mergere*, mgl. *mi̯erk*, ir. *mere* « aller » et celle du lat. *mergere* « plonger » nous est donnée par l'alb. *mɛrgoń* « éloigner », de sorte qu'on peut admettre aussi dans ce cas une certaine relation entre les deux langues balkaniques.

Nous ne saurions décider si le dr. *pîngărire* (**pîngănire*), mr. *po̧ngo̧nesku* « profaner, souiller » se trouve en quelque relation avec l'alb. *pɛgɛre*, *pɛrgoń* « malpropre, souiller » = lat. *paganus*, **paganire*. Ce qui nous fait hésiter c'est que le serbe et le bulgare

présentent pour la forme slave correspondante au lat. *paganus* un développement semasiologique pareil : *pogan*, *poganiti* ont précisément le même sens que les mots roum. et alb. cités ; à ces formes slaves méridionales vient se joindre aussi le ruth. *zapoganiti*. Peut-être *paganus* a-t-il reçu d'abord cette altération de sens en Illyrie, d'où la ressemblance du roumain avec l'albanais, et elle s'est transmise ensuite par l'intermédiaire du roumain au slave.

Dans quelques cas, des mots roumains nouveaux ont été forgés d'après le modèle des formes albanaises.

Les dr. *îndărătnic*, *îndărătnicie* « obstiné, méchant, obstination », dérivés de *îndărăt* « derrière », correspondent aux alb. *prapε* « entêté », *prapεtsí* « obstination, méchanceté », formés de *prapa* « derrière ».

Aux dr. *mări*, *măreţ*, *măreţie* « glorifier, fier, arrogance », dérivés de *mare* « grand », correspondent les formes alb. *maδoń*, *maδení*.

Le dr. *omuşor* « luette », dérivé de *om* « homme » traduit l'alb. *ńeriθ*, formé de *ńer* « homme » et présentant la même signification que *omuşor*.

On peut enfin rappeler une autre forme commune au roumain et à l'albanais, différente des précédentes, mais tout aussi digne d'attention parce qu'elle nous renvoie aux premiers temps de la formation du roumain. C'est le dr. *înalt*, mr. *nalt*, alb. *nal'tε*, qui supposent un composé latin balkanique **in-altus* (comp. dr. *înălţare* = lat. **inaltiare*).

Pour la formation des mots, il y a lieu de citer, en outre, les formes dr. *oare-cine*, *oare-ce*, *cine-va*, *ce-va*, *etc.* qui sont composées des mêmes éléments que les alb. *tšdo*, *kušdo* ; *oare(va)* = **volet* correspond à *do*, 3e pers. sg. de l'ind. prés. de *duań* « vouloir ».

Il ne faut peut-être pas perdre de vue aussi quelques expressions telles que dr. *domnia ta*, *dumniata*, alb. *zotεnía jote*, *zotεrote* qui s'emploient comme terme de politesse pour traduire le fr. « vous » (comp. gr. ἡ αὐθεντία σου). De même une locution telle que dr. *cu toate acestea* qui correspond exactement à l'alb. *me g'iθε kεto*.

Ces rapprochements sont instructifs. Ils nous interdisent de leur donner une autre interprétation que celle que nous avons admise. Les particularités mentionnées ne sauraient être expliquées si le roumain n'avait pas eu dans la première période de sa formation une vie commune avec l'albanais.

On voit là un mélange intense d'élément latin et d'élément illyrien, analogue au mélange que nous avons constaté lorsque nous avons étudié l'influence slave. Et comme les formes slaves du roumain sont pleinement explicables lorsque nous savons que les Roumains ont vécu longtemps en contact avec les Slaves, de même les albanismes du roumain que nous avons énumérés ne peuvent être compris qu'en admettant un développement commun de cet idiome avec l'albanais. Nous pourrions même dire que l'albanais a plus profondément affecté sur certains points le fonds de la langue roumaine que ne l'a fait le slave. Il s'est attaqué aux premiers éléments constitutifs de celle-ci, aux formes latines; il a agi pendant l'époque où le latin s'acheminait vers sa transformation en roman, tandis que le slave est venu influencer un idiome roman déjà constitué en partie, avec quelques traits définitivement fixés.

Les faits que nous avons produits pour prouver que le roumain s'est formé au sud du Danube ne sont pas assurément très nombreux. Ils sont pourtant les seuls sur lesquels on ose bâtir aujourd'hui quelque chose de solide. Il y en a parmi eux quelques-uns qui nous semblent tout à fait décisifs; pour grossir leur nombre il faudra attendre que les langues balkaniques soient encore mieux connues qu'elles ne le sont maintenant. Il faudra surtout avoir un infatigable esprit de comparaison d'un idiome avec l'autre. C'est, à notre avis, la seule voie qu'on doive suivre avant qu'on arrive à dire le dernier mot dans cette question.

Cf. G. Meyer, *Grundriss der roman. Philol.*, I, 805; on pourra consulter aussi l'article de Gaster, *Stratificarea elementului latin în limba romînă*, dans la *Revista pentru arheologie*, I, 7-32, 345-356, bien qu'il ne corresponde plus aux connaissances d'aujourd'hui. — Nous ferons remarquer en passant que la ressemblance qu'on constate entre le roum. *este* et l'alb. *ešte*, lat. *est*, bien qu'assez intéressante, n'est probablement que fortuite. On sait que l'italien connaît aussi

une forme semblable, *este*. — Nous avons omis à dessein dans notre exposé quelques autres phénomènes communs au roumain et à l'albanais, comme l'article suffixé, etc., leur histoire étant plus compliquée et ne pouvant être éclaircie avec les éléments dont nous disposons jusqu'ici. Nous les étudierons de près au chapitre sur la langue du XVIe siècle du tome II.

Nous avons dit plus haut que Miklosich soutenait aussi que le roumain s'était développé au sud du Danube. Il n'a cependant jamais essayé de préciser sa pensée par des faits ; il s'est contenté de la formuler incidemment. Il affirme ainsi dans un passage des *Beiträge zur Lautlehre der rumän. Dialekte*, *Conson*. II, 49 : « Wer über den Ursprung des rumänischen Volkes nachdenkt, wird durch Sprache und Geschichte auf die Ostküste des adriatischen Meeres gewiesen... Šipetaren und Rumänen sind mit einander unzertrennlich verbunden. Diese sind wesentlich romanisierte Illyrier, jene sind Illyrier, die sich vollständiger Romanisierung erwehrt haben. » En admettant ce fait, Miklosich contestait, comme Rösler, la survivance d'une population latine en Dacie, et c'est en cela que nous nous écartons de lui.

Après Miklosich c'est surtout G. Meyer qui s'est beaucoup occupé des rapports du roumain avec l'albanais. Mais malgré les nombreuses ressemblances qu'il constatait entre ces deux langues, il ne se déclara catégoriquement pour la théorie sud-danubienne que dans ses derniers travaux. Dans l'article sur l'albanais du *Grundriss der rom. Philol.* (cf. *Essays u. Studien*, I, 61) il dit simplement à ce propos : « Eine Reihe von Uebereinstimmungen in der Umformung des lateinischen Elements mit dem Rumänischen, das ja aller Wahrscheinlichkeit nach ebenfalls im Norden der Balkanhalbinsel, also in nächster Nähe des Albanesischen, entstanden ist, weisen auf ein gleiches ethnologisches Substrat für beide Sprachen hin, sei es, dass die vorrömischen Rumänen eine dem Illyrischen verwandte Sprache redeten, sei es, dass Albanesen wie Rumänen vor ihrer Romanisierung ein stammfremdes nicht indogermanisches Element absorbiert hatten. » Il s'exprime plus explicitement dans ses *Albanesische Studien*, III, 22-3 : « Ich schliesse mich der Ansicht derjenigen an, welche glauben, dass die Entstehung der rumänischen Sprache und Nationalität auf der Balkanhalbinsel südlich von der Donau stattgefunden habe. »

Une théorie un peu différente de la nôtre est celle de Tomaschek, que nous avons rappelée en passant ailleurs (p. XXV). Dans ses études *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel* et *Die alten Thraker*, Tomaschek affirme à plusieurs reprises que les Roumains ne sauraient être que les descendants de la tribu thrace des Besses : « Das Volk der Bessen, der Grundstock der romanischen Bevölkerung in dem thrakischen Theile der Halbinsel, dessen Andenken von den Zeiten Herodotos' an bis an das Jahr 600 n. Chr. (also über ein Jahrtausend lang) fortdauert, ist nicht mit einemmale verloschen ; dieser Grundstock hat

das Hauptmaterial für die von den Bulgaro-Slowenen überschichteten Hämus- und Rhodope-Wlachen geliefert. » *Zur Kunde d. Hämus-Halbins*, 63 ; cf. *Die alten Thraker*, I, 80, 106, etc. La théorie de Tomaschek se heurte contre une difficulté qui ressort de ce que nous avons dit jusqu'ici. C'est que dans la formation du peuple roumain il faut accorder plus de place à l'élément illyrien qu'à celui de provenance thrace.

122. Si tels sont les faits linguistiques qui nous forcent à chercher au sud du Danube les conditions au milieu desquelles a dû se former le roumain, il reste à savoir pourquoi il faut toutefois admettre la conservation d'un certain élément romain en Dacie même après l'abandon de cette province par les légions romaines.

Il ne faut pas s'attendre à nous voir apporter des preuves nombreuses lorsque nous essayons d'élucider, autant qu'il est possible, cette question capitale de l'histoire roumaine. Ceux qui s'en sont occupés jusqu'ici ont invoqué, il est vrai, toute sorte de faits pour prouver l'impossibilité d'une interruption brusque de la vie romaine entre la Theiss et le Danube. Notre tâche serait assurément facilitée si nous pouvions nous approprier quelques-uns des arguments auxquels ont recouru les philologues qui ont voulu résoudre avant nous ce problème. Malheureusement, aucun de ces arguments ne résiste à la critique. Et cela pour la raison que ceux qui les ont produits sont allés chercher des preuves là d'où il n'y avait rien à tirer.

A notre avis, seul un examen plus approfondi qu'on ne l'a fait jusqu'ici des langues nord-danubiennes qui ont subi l'influence du roumain pourra nous découvrir quelques indices nouveaux et plus nombreux que ceux dont nous disposons aujourd'hui pour répondre à cette question. Serait-il possible que le latin ait continué à être parlé pendant tout le moyen âge dans une partie de la Transylvanie ou du Banat et qu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans la langue des peuples qui apparaissent dès l'époque la plus ancienne dans les mêmes régions ? Comment pourrait-on s'imaginer que les Slaves qui ont habité sur le territoire de la Dacie, ou plus au nord, et dont quelques branches se sont conservées jusqu'à nous n'aient pas

emprunté au parler roman septentrional qui continuait le roumain sud-danubien quelques formes qui par leurs particularités nous renvoient à une époque antérieure à celle où Rösler plaçait l'apparition du roumain en Transylvanie ? Et les Hongrois n'auraient-ils pas dans leur langue quelques mots roumains anciens datant du IXe ou du Xe siècle ?

Pour le moment, les moyens nous manquent pour confirmer ce dernier point. Nous pourrons en échange rapporter quelques faits des idiomes slaves septentrionaux qui nous semblent de nature à faciliter la solution du problème que nous étudions.

On sait que parmi les Slaves septentrionaux ce sont surtout les Ruthènes qui ont emprunté aux Roumains un grand nombre de mots. Plusieurs de ces mots ne semblent pas remonter très haut, mais à côté de ceux-ci on en trouve quelques autres qui doivent être extrêmement anciens, comme il faut en juger d'après leur phonétique. Dans cette dernière catégorie entre *kl'ag* dont nous allons nous occuper ici, étant donnée son importance pour la question qui nous préoccupe.

Cette forme correspond au dr. *chiag* = lat. *coagulum*, **cloagum*, que nous avons étudié ailleurs (§ 56). Le ruthène connaît en dehors de *kl'ag* les dérivés et les variantes dialectales suivantes : *kl'agati*, *kl'adzyty*, *gleg*, *gl'ag*, *gl'agaty*, *gl'adžuty*. A côté du ruthène viennent se ranger le russe, le polonais, le slovaque et le parler des « Valaques » de Moravie qui connaissent aussi quelques formes analogues : russe *gljakŭ*, *gl'aganyj* (*syrŭ*), pol. *klag*, *sklagać się*, slov. *kl'ag*, mor. *glaga* (cf. Miklosich, *Die Wanderungen der Rumänen*, 17, 21, 22, 23 ; *Etymol. Wörterb. der slav. Sprachen*, 66). C'est, comme on le voit, un mot qui a pénétré bien loin sur le territoire slave. Il a été transporté par les pâtres roumains jusqu'en Moravie ; il appartient à la même famille de mots que *bryndza*, *kulastra*, *strunga*, etc. qu'on rencontre dans les mêmes régions slaves et où ils pénétrèrent par la même voie.

Toutes les formes que nous avons citées ont comme particularité caractéristique le groupe *kl'* (*gl'*) qui ne se retrouve plus dans le roumain actuel *chiag*. Il faut donc qu'elles aient été introduites en slave à l'époque où le *cl* latin n'avait pas

encore avancé jusqu'à *chi*. Il s'agit de fixer cette époque et de voir si les faits phonétiques nous autorisent à voir dans le *kl'ag* des Slaves un élément roumain ancien, datant du moyen âge.

Nous avons vu plus haut (p. 285) que les groupes latins *cl*, *gl* avaient abouti avant le ve ou le vi^e^ siècle à *cl'*, *gl'* et qu'ils présentaient, très probablement, encore cette valeur à l'époque des premiers contacts des Roumains avec les Slaves. Au fond, la question de savoir quand *cl*, *gl* sont devenus *cl'*, *gl'* n'a pas d'importance pour les faits que nous étudions. Ce qui nous intéresse c'est de savoir quand l'évolution de *cl'*, *gl'* vers *chi*, *ghi* était accomplie.

Le seul moyen d'arriver à une conclusion à cet égard c'est de suivre le traitement des mots étrangers introduits en roumain au moyen âge, comme nous l'avons fait lorsque nous avons voulu fixer la chronologie des changements phonétiques roumains antérieurs à l'époque slave (§ 118). Malheureusement, les mots qui pourraient nous aider dans ce travail sont extrêmement rares et plusieurs d'entre eux pourraient susciter des doutes; il nous suffira cependant d'en trouver deux ou trois dont le témoignage soit catégorique.

Nous ne croyons pas qu'il y ait grand'chose à tirer d'une forme telle que le dr. *clucer* qui repose sur l'a.-bulg. *ključarĭ*. Comme il se rapporte à l'ancienne organisation politique des Roumains, il se peut qu'il ne remonte pas plus haut que le xiiie ou le xive siècle. En admettant même qu'il soit plus ancien — on sait que les Roumains avaient déjà au xie quelques rudiments d'organisation politique empruntée aux Bulgares et qu'ils pouvaient par conséquent connaître déjà à cette époque certains titres slaves de fonctions — d'autres considérations nous empêchent d'accorder quelque importance à cette forme. Sous l'influence du slave qu'on employait comme langue officielle, *cl'ucer*, qui aurait correspondu à *ključarĭ*, pouvait se maintenir longtemps avec *cl* (*cl'*), de sorte que si nous trouvons dans les anciens documents *clucer* et non *chiucer* qui aurait résulté de *ključarĭ* si celui-ci avait été assimilé aux formes latines avec *cl'* et avait pénétré en roumain avant la réduction de *cl'* à *chi*, cela ne peut rien prouver.

D'autres formes peuvent, en revanche, nous donner une solution du problème phonétique que nous étudions.

Entre le IX[e] et le XIII[e] siècle, les Roumains furent en contact avec les Serbes et les Hongrois. C'est à cette époque que remontent la plupart des éléments serbes et hongrois qu'on rencontre dans le roumain du nord du Danube. Or, si nous examinons, parmi ces éléments, ceux qui contenaient en slave et en hongrois les groupes *kl'*, *gl'*, on remarque qu'il n'y en a pas un seul montrant le passage de ces groupes à *chi*, *ghi*. Nous n'avons qu'à nous rapporter à des formes telles que serbe *faklija*, *faklja* (*vaklja*), hong. *fáklya*, serbe *kljunić* = dr. *făclie*, *clonț* pour constater ce fait (peut-être y aurait-il lieu d'y ajouter aussi le dr. *mîglă* qui semble correspondre au hong. *máglya* et qui, bien que d'un emploi plus restreint, doit avoir pénétré de bonne heure en roumain ; il est attesté pour la première fois par le chroniqueur Ureche). Si ces mots avaient été pris par les Roumains aux Serbes et aux Hongrois à l'époque où l'on disait encore *ocľu*, *gľață*, il va sans dire qu'ils auraient été assimilés à ceux-ci et qu'ils seraient devenus *fachie*, *chionț*, comme *ochi*, *ghiață* (le dr. connaît une forme *fache*, mais celle-ci repose sur le lat. *facula*).

Pour la haute ancienneté de la transformation de *cľ*, *gľ* en *chi*, *ghi* parle aussi le nom de lieu *Ungiul cu freszeni* d'un document hongrois de 1392 publié dans la *Transilvania*, Brașov, V, 152, qui n'est qu'une mauvaise transcription de *Unghiul* (= lat. *angulus*) *cu frasini*. Nous nous trouvons sans doute, avec ce document, déjà au XIV[e] siècle, mais son témoignage ne peut-il être précieux aussi pour l'état de la langue roumaine au XIII[e] siècle, pour ne pas remonter plus haut ? Une transformation phonétique comme celle dont nous nous occupons ne pouvait s'effectuer dans quelques dizaines d'années ; elle devait suivre une évolution lente, de sorte qu'on peut induire de la présence de *unghiul* au XIV[e] siècle une prononciation analogue au XIII[e] siècle, en s'appuyant bien entendu aussi sur les faits rapportés plus haut.

Il résulte de tout cela que si le ruthène et quelques autres

langues slaves septentrionales connaissent les formes roumaines *kl'ag*, *gl'ag*, etc., celles-ci doivent y avoir été introduites dès une époque très ancienne, antérieure dans tous les cas au XIIIe siècle, alors que *cl'*, *gl'* étaient encore conservés. Mais, admettre cela c'est reconnaître d'emblée que des Roumains ont continué à vivre pendant le moyen âge dans les Carpathes, dans le voisinage des Slaves.

Il y a encore une autre circonstance qui montre qu'à ce point de vue la théorie de Rösler ne saurait se concilier avec les faits linguistiques. Nous savons que Rösler admettait que des Roumains, venus du sud, ont commencé à s'établir en Valachie et en Transylvanie à partir du XIIIe siècle. Ces Roumains étaient, d'après lui, des Macédo-roumains ; ils devaient donc parler un dialecte identique à celui de ceux-ci. Mais, comme nous le savons, le macédo-roumain a conservé jusqu'à nos jours les groupes *cl'*, *gl'*. Comment expliquer alors la présence en daco-roumain des phonèmes *chi*, *ghi* à une époque aussi ancienne que celle que nous avons vue ? Et, en outre, comment aurait-il été possible que dans la langue de ces Roumains sud-danubiens qui rencontrèrent en Transylvanie les Hongrois, les mots avec *cl'*, *gl'* empruntés à ceux-ci n'aient pas suivi le même chemin que les mots latins analogues, en arrivant, les uns comme les autres, au même résultat (*chi*, *ghi*) ? Il y a là une difficulté insurmontable et qui ne peut être écartée qu'en interprétant les faits de la manière que nous l'avons fait.

Notre conclusion à l'égard de l'histoire de *cl*, *gl* s'écarte de celle qu'exprimait Miklosich dans ses *Beiträge z. Lautlehre d. rum. Dial.*, *Conson.* II, 64 : « Urromanisch und urrumänisch sind die Formen *kl'a*, *gl'a*, die sich m.-rum. und i.-rum. erhalten haben, im d.-rum. jedoch in ziemlich später Zeit den Formen *kja*, *gja* gewichen sind. » Miklosich affirmait même que *kl'*, *gl'* s'étaient encore maintenus dans quelques régions du daco-roumain, ce qui est faux. — Contre notre opinion on pourrait invoquer la forme *Ureaclea*, nom propre (aujourd'hui *Ureche*), qui nous est donnée par un document slave de 1407 (Hasdeu, *Arhiva istorică*, I^1, 140 ; cf. I. Nădejde, *Istoria limbei şi lit. romîne*, 1887, 229 ; Tiktin, *Zeitschrift rom. Phil.*, XXIV, 325) ; ce serait un exemple de la conservution de *kl'* jusqu'au XVe siècle.

Nous ne croyons pas toutefois qu'une telle forme puisse contredire notre manière de voir. On sait que dans les noms propres la tradition conserve bien des fois les orthographes archaïques.

123. Le territoire linguistique roumain se partage, en ce qui concerne le traitement des labiales, en deux zones bien distinctes. Il y a là aussi, à notre avis, un fait qui prouve que le roman balkanique avait au moyen âge des ramifications jusqu'aux Carpathes.

Une partie du domaine roumain est caractérisée par la conservation des labiales *p, b, f, v, m* devant *i, ie* (*ia*) = lat. *i, ę* : *pisez, piept, piatră, corbi, bine, fir, fier, fiară, vin, vin, mir, miercuri* = lat. *pinsare, pectus, petra, corvi, bene, filum, ferrum, fera, vinum, venio, miror, *mercuris* ; dans une autre partie, on trouve à la place de ces consonnes *k̑, g̑, h́, y, ń* avec différentes nuances phonétiques, d'après les régions : *k̑isez, k̑iept, k̑iatră, corǵi, ǵine, h́ir, h́ier, h́iară, yin, yin, ńir, ńierkuri.*

Cette palatalisation des labiales est la règle en macédo-roumain (un seul dialecte, que nous étudierons plus loin, y fait exception) ; elle reparaît en daco-roumain dans la plus grande partie de son domaine, tandis qu'une autre partie l'ignore, comme l'istro-roumain.

Nous devrons nous arrêter plus longtemps sur ce phénomène phonétique et montrer les conditions spéciales dans lesquelles il se produit, étant donnée son importance pour le sujet que nous examinons.

En macédo-roumain, tous les mots latins qui présentaient une labiale suivie de *ę, i* ont subi l'altération en question : 1° *p* = *k̑* : *aprok̑u* = *adpropiare, arik̑i* pl. de *aripǫ* à côté de *aripete* = *alipes, arǫk̑esku* = *rapere, aruk̑i* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *arup* = *rumpere, askak̑i* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *askap* = **excappare, askuk̑u* = **scuppire* ? § 70, *k̑ale* = *pellis, k̑aptine* = *pecten, k̑atrǫ* = *petra, k̑eptu* = *pectus, k̑er* = *perire, k̑erdu* = *perdere, k̑in* = *pinus, k̑isedzu* = *pinsare, k̑išku* du thème *pic-, picc-* (comp. ital. *pizzicare*, esp. *pizcar*, etc.), *k̑išu* étymologie ? *krek̑i* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *krep* = *crepare, luk̑i* pl. de *lup* = *lupus, sak̑i* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *sap* = **sappare, šerk̑i* pl. de *šarpe* = *serpens, skark̑in* = *scarpinare, skik*

= *spicus*, *skin* = *spina*, *skinare*, *skinorat* = *spinalis*, **spinalatus*, *šklʼoki* plur. de *šklʼop* = *ex* + *cloppus*, *surki* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *surp* = **subrupere*, *suskir* = *suspirare*, *vulki* pl. de *vulpe* = *vulpes*; 2° *b* = *ǵ* : *alǵi* pl. de *alb*, *alǵesku* = *albus*, *albesco*, *alǵinǫ* = **alvina*, *ǵine* = *bene*, *hergi* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *herb* = *fervere*, *iergi* pl. de *i̯arbǫ* = *herba*, *ntreǵ* 2ᵉ pers. sing. ind. prés. de *ntreb* = *interrogare*, *pǫrunǵi* pl. de *pǫrumb* = *palumbus*, *strǫnǵi* pl. de *strǫmb* = *strambus*, *surǵire* = *sorbere*, *urǵesku* = **orbire* de *orbus*, *zǵier* = **exbelare*; 3° *f* = *h* : *harǫ* = *fera*, *hare* = *fel*, *hęavrǫ*, comp. le dérivé verbal *hivresku* = *febris*, *her* = *ferrum*, *herbu* = *fervere*, *hig* = *figere*, *hik*, *hikǫ* = *ficus*, *hikat* = *ficatum*. *hilʼu*, *hilʼe* = *filius*, *filia*, *hilʼin* = **filianus*, *hiu* = *fio*; 4° *v* = *y* : *ayińe* = *vinea*, *yarme*, *yirminos* = *vermis*, *verminosus*, *yin* = *venio* (mais le parf. *viń* = *vēni*), *yin* = *vinum*, *yińgits* = *viginti*, *yiptu* = *victus*, *yis* = *visum*, *yiu*, comp. les dérivés *y̯iatsǫ*, *yitate*, *yiedzu* = *vivus* + *itia*, *vivere*, *yizma* = *vindemio*; 5° *m* = *ń* : *ańiru* = *miror*, *dińik* = **demicare*, *dishierdu* = **dismerdare*, *durńire* = *dormire*, *lǫcrǫń* pl. de *lakrǫmǫ* = *lacrima*, *luńinǫ* = *lumen*, *ńia*, *ńi* = **mībi* § 22, *ńare* = *mel*, *ńedzu* = *medius*, comp. *ńoldzuk* = *medius locus* § 111, *ńergu* = *mergere*, *ńerkuri* = **mercuris*, *ńilʼe* = *mille*, *ńou* = *meus*, *poń* pl. de *pom* = *pomum*, *pǫri̯asiń* = *quadragesima*, *voń* 2ᵉ pers. ind. prés. de *vomu* = *vomere*.

Devant un *i* venant de *ę* (*i̯*) + *n* ou d'un *e* atone, les labiales sont restées intactes : *kǫpitińu* = *capitaneus*, *peapine* = *pepo*, *pingu* = (*im*)*pingere*, *pitreku* = **pertraicere*; *albile* pl. fém. de *alb*, pour *albele* = *albus*, *birbek* = *vervex*, *salbit* = **exalbidus*; *fiticǫ*, dérivé de *fęatǫ* = *fetus* fém., *fitsęam* imparf. de *fak* = *facere*, *foarfikǫ* = *forfex*; *videam* imparf. de *ved* = *videre*, *vimtu* = *ventus*, *vindu* = *vendere*, *viniri* = *veneris*, *vitsin* = **vęcinus* § 33, *vitulʼu* = **vituleus*; *duminikǫ* = *dominica*, *mi*, *mine* acc. de *iǫu* = *me*, *minte* = *mens*, *minu* = *minare*, etc. Il n'y a que deux mots qui s'écartent de ces formes en ce qu'ils présentent *k* (*ts*), *y* pour *p*, *v*, bien que les formes latines correspondantes offrent *p*, *v* + *e* (*i*) atones. Ce sont *tsitšor*, qui est résulté de *kitšor* par l'assimilation de *k* à *ts* et qui ne peut être que le latin *petiolus*, et *yitsel* = *vitellus*. Si l'on compare *tsitšor*

à *fitšor* = **fetiolus*, où la consonne initiale est restée intacte, on voit bien la différence de traitement des deux mots. Cette différence doit être expliquée de la manière suivante. A une époque ancienne l'*e* de *petiolus* a passé, sous l'influence de l'*i* suivant en hiatus, à *i*, d'où *picior*, la forme qui apparaît en daco-roumain. Ce passage doit être antérieur à l'altération de *p* en *k̑*; *picior* a pu de cette manière être assimilé aux mots anciens commençant par *pi* et devenir *k̑icior*. *Fetiolus* aurait dû aussi donner de bonne heure, et pour les mêmes raisons que *petiolus*, *ficior* et plus tard en macédo-roumain *h'itšor*. Ce mot n'était cependant pas aussi isolé dans la langue que *petiolus* qui n'avait en roumain aucune forme apparentée ; à côté de *fetiolus* on connaissait les mots qui correspondaient au simple *fetus*, le masc. *fet* et le fém. *feată* (*făt*, *fată*). Sous l'influence de ceux-ci *fẹcior* se maintint plus longtemps que **pecior*, et ce n'est que plus tard, par l'action de *picior* et (en macédo-roumain) par suite du passage de l'*e* atone à *i*, qu'on commença à dire *ficior*. Cela nous fait comprendre pourquoi le dr. connaît *fecior* à côté de *ficior*, tandis qu'on n'y trouve nulle part *pecior*. Quant à *yitsel*, il suppose la substitution ancienne d'un *i̯* à l'*i̯* de *vitellus*, par suite d'un phénomène de dissimilation ou peut-être par l'attraction de *vită*.

Dans les éléments étrangers, les labiales apparaissent tantôt intactes, tantôt altérées. Elles cèdent régulièrement la place aux palatales au pluriel en *i* des substantifs et des adjectifs et à la 2e pers. sing. de l'ind. prés. des verbes de la 1re conjugaison. Par analogie avec *lup-luk̑i*, *askap-askak̑i* on a dit : *tsap-tsak̑i* = alb. *tsap*, *filosof- filosoh̑i* = gr. φιλόσοφος, *fronim- fronin̑* = gr. φρόνιμος, *ntsap-ntsak̑i* = a.-bulg. *cĕpati*, *skump- skunk̑i* = a.-bulg. *skąpŭ*, *stup-stuk̑i* = serbe *stup*, *họsap- họsak̑i* = turc *kassab*, alb. *kasap*, néo-gr. χασάπης. Dans d'autres cas, l'usage hésite entre les formes avec les labiales et celles avec les palatales. Pour l'alb. *kopil'*, *-e*, néo-gr. κοπέλι, *-α*, on a en mr. *kok̑il*, *-ọ*, *kopil*, *-ọ* et *kopelọ*; de même pour l'alb. *pikε*, *pikon̑* on a les mr. *k̑ikọ*, *k̑ikutọ*, *k̑iku*, *pikọ* ; nous devons toutefois faire remarquer que ces dernières formes peuvent avoir été, à l'origine, latines (comp. it. *piccare*, etc.) ; elles n'auraient dans

ce cas des rapports avec les mots alb. cités qu'en ce qu'elles sont venues se croiser avec eux. Un exemple de *p* devenu *k̑* nous serait donné aussi par *ak̑ok̑išu*, s'il est vrai que ce mot se rattache à l'alb. *k̑ɛpjetɛ*. Parmi les mots grecs qui présentent une palatale à la place d'une labiale, nous avons d'abord à noter ceux qui avaient pénétré dans le roman balkanique par l'intermédiaire du latin, comme p. ex. *ńik*, *ńikoʒǫ*, etc. = μικρός (p. 201); en outre, quelques autres datant aussi d'une époque assez ancienne : *ak̑ikǫsesku* = néo-gr. ἀπεικάζω, *k̑isǫ* = néo-gr. πίσσα (comp. alb. *pisɛ*; la forme mr. peut venir aussi de l'alb.); *yie* = néo-gr. βία, d'où le dérivé verbal *ayiusesku*; *ańurʒesku* = μυρίζω, (*i*)*ʒńie*, *ʒńisesku* = ζημία, ζημιώνω, *ńurizmǫ* = μύρισμα, *tińie*, *tińisesku* = τιμή, τιμῶ, *uńidǫ* = ὁ μίδας. On trouve tantôt les labiales, tantôt les palatales dans : *piper*, *k̑iper* = néo-gr. πιπέρι; *stǫfidǫ*, *stǫḣidǫ* = néo-gr. σταφίδα (comp. alb. *stafiδe*), *mir*, *ńir* = néo-gr. μύρον. Les éléments slaves offrent aussi quelques exemples de l'altération des labiales : *alik̑esku* = a.-bulg. *lĭpěti*, *tuk̑esku* = a.-bulg. *topiti*, *slǫǵesku* = a.- bulg. *slabiti*; *ńilǫ*, *ńiluesku* = a.-bulg. *milŭ*, *milovati*, *tšuruńidǫ* = serbe *ćeremida* (alb. à Scutari *tšeremidɛ*); mais *yišin* à côté de *višńu* = bulg., serbe *višnja* (alb. *višjɛ*, néo-gr. βύσσινα); *gorńesku* pourrait être rattaché à l'a.-bulg. *grŭměti*, mais l'étymologie n'est pas sûre. La plupart des éléments étrangers ne montrent aucune trace d'une transformation des labiales : *epitrop* = néo-gr. ἐπίτροπος, *epitiδiu* = ἐπιτήδειος, *kapidan* = néo-gr. καπιτάνος, *kǫpitsǫ* = a.-bulg. *kupa* + *ica*, *kupie* = néo-gr. κοπή, *lipisesku* = néo-gr. λυπῶ, *piatu* = néo-gr. πιάτον, *piknos* = néo-gr. πυκνός, *pirustie* = néo-gr. πυρωστιά, *piste*, *pistipsesku*, *pistimen*, *apistu* = πίστις, πιστεύω, πιστευμένος, ἄπιστος, *pitǫ* = néo-gr. πήτα, alb. *pitɛ*, serbe, bulg. *pita*, *piʒmǫ* = néo-gr. πεῖσμα, *skorpionǫ* = néo-gr. σκορπίνα, *skorpisesku* = néo-gr. σκορπίζω, *spilee* = σπήλαιον, *špiun* = serbe *špiun*, néo-gr. σπιοῦνος, alb. *spjun*, *vombir* = bulg., serbe *vampir*; *biku* = a.-bulg. *bykŭ*, serbe, bulg. *bik*, *bitisesku* = serbe *bitisati*, alb. *bitis*, turc *bitmek*, *tsimbiδe* = néo-gr. τζιμπίδα; *dafinǫ*, *dafne* = néo-gr. δάφνη, alb. *dafinɛ*, serbe, bulg. *dafina*, *delfinu* = néo-gr. δέλφινας, *filipsesku* = néo-gr. φιλῶ, *firidǫ* = néo-gr. θυρίς, *fise* = néo-gr. φύσις, *sfinǫ* = néo-grec. σφῆνα,

sufie=néo-gr. σοφία, *trandafir*, *trandafilǫ* = néo-gr. τριαντάφυλλον, *zefir* = néo-gr. ζέφυρος, *zugrafisesku* = néo-gr. ζωγραφίζω, alb. *zografis*; *davie* = turc *dava*, néo-gr. δαβᾶς, alb. *davε*, *korovyot* = néo-gr. καραβιώτης, *virǵiru* = alb. *virǵir*, *vivlie* = néo-gr. βιβλίον; *amirǫ* = byz. ἀμηρᾶς, arabe *emir*; *dokimie* = néo-gr. δοκιμή, *gǫmilǫ* = alb. *gamiłε*, serbe *gamila*, néo-gr. καμήλι; *iasimii* = alb. *jasemi*, néo-gr. ἰασεμί, *migδalǫ* = néo-gr. ἀμύγδαλον, *mintsǫ* = bulg. *mincŭ*, *minutǫ* = serbe, bulg. *minuta*, *miriaδi* = néo-gr. μυρίαδα, *mirǫ* = néo-gr. μοῖρα, alb. *mirε*, *miskǫ* = néo-gr. μισίρκα, serbe, bulg. *misirka*, *mistiriu* = néo-gr. μυστήριον, *mistrie* = néo-gr. μυστρί, alb. *mistri*, serbe *mistrija*, *pǫrmiθ* = néo-gr. παραμύθι, θ*imiamǫ* = néo-gr. θυμίαμα. A comparer encore les formes suivantes où l'*i* se rencontre seulement en roumain et est sorti d'autres voyelles : *ḱipiridzu* = néo-gr. κυπαρίσσι, alb. *ḱiparis*, *pilexesku* = néo-gr. πελεκίζω, *piloṅu* = serbe, bulg. *pelin*, *pines* = serbe *penez*, bulg. *pĕnez*, alb. *penes*, *pipoṅu* = néo-gr. πεπόνιον, *pirdikǫ* = néo-gr. περδίκι; *bilesku* = a.-bulg. *bĕliti*; *filie* = néo-gr. φελί, *viriu* = alb. *verí*, *vore*, néo-gr. βόρειος, *miraḱe* = bulg. *merakŭ*, *misale* = alb. *mεsałε*, néo-gr. μεσάλι, bulg. *mĕsal*, *mitoḱe* = néo-gr. μετόχη. Il est à remarquer qu'aucun des mots turcs introduits en macédo-roumain ne connaît le passage des labiales aux palatales : *bilbil* = turc *bülbül*, alb. *bil'bil'*, *biriḱete* = turc *bereket*, alb. *beřeḱet*, serbe *berikjet*, *biziliḱǫ*, *bisliḱǫ* = turc *bilezik*, alb., bulg. *bel'ezik*, *tǫbietǫ* = turc *tabiat*; *filidzen* = turc *fildzan*, alb. *fil'dzan*, *filu* = turc *fil*, alb. *fil'*, bulg. *filŭ*, *fitile* = turc, alb., bulg. *fitil*, serbe *fitilj*, néo-gr. φιτίλι; *vizir* = turc *vezir*, etc.

En jetant un coup d'œil sur ces formes, on voit tout de suite que cette transformation phonétique qui donne au macédo-roumain un caractère particulier n'a atteint que son fonds linguistique le plus ancien. A côté des mots latins, il n'y en a que quelques-uns d'origine étrangère qui en aient été affectés; tous les autres, et spécialement ceux qui ont pénétré en macédo-roumain à une époque tardive, y ont échappé. Cette constatation est importante, puisqu'elle nous montre que le passage des labiables aux palatales a commencé à se produire dans ce dialecte roumain dès les premiers temps du moyen âge.

Pour la chronologie du phénomène en question, il est en même temps intéressant de comparer les formes qui présentent une labiale + *i*, *ie* sortis de *i*, *ę* lat. avec celles où la labiale est en contact avec un *i* secondaire résulté d'un *ę* lat. + *n* : *ģine* (*bine*) = *bęne*, *yine* (*vine*) = *vęnit*, *ńia* (*mie*) = **mịhi* en face de *mine* = *mę* + *ne*, *viń* = *vęni*. Cette comparaison montre que *bine*, *vine* doivent être plus anciens que *mine*, *viń* et que l'altération des labiales dans les premières de ces formes, aussi bien que dans *mie*, doit s'être produite avant qu'on soit arrivé à dire *mine*, *viń* ; autrement ces dernières formes auraient été assimilées aux autres et seraient aussi devenues *ńine*, *yiń*. *Mine*, *viń* sont, d'autre part, très anciens en roumain, comme le montre la forme istro-roumaine *mire*, etc., où le passage de l'*e* à *i* doit être antérieur à la rhotacisation de l'*n*, phénomène qui date aussi des premiers siècles du moyen âge, comme nous le montrerons ailleurs. Il est donc hors de doute que l'altération des labiales remonte en macédo-roumain à une époque très reculée.

Si tels sont les faits, on se demande s'il est possible de considérer le daco-roumain comme représentant exclusivement un dialecte détaché du macédo-roumain, d'admettre par conséquent que les Roumains nord-danubiens ne sont autre chose que des Macédo-roumains établis au moyen âge dans les pays carpathiques. Puisque la palatalisation des labiales est, comme nous l'avons vu, un phénomène ancien en macédo-roumain pourquoi ne se serait-elle pas transmise à tout le dialecte daco-roumain, puisqu'elle existait dans le parler des colonies macédo-roumaines qui s'établirent au nord du Danube ?

Nous avons rappelé plus haut que le daco-roumain est partagé, en ce qui touche le traitement des labiales, en deux zones nettement tranchées : une zone avec les labiales intactes et une autre zone avec les labiales modifiées comme en macédo-roumain. Nous n'avons pas, il est vrai, de renseignements précis sur chacune de ces deux zones. Toutefois, à l'aide des matériaux publiés jusqu'ici, on peut se faire une idée approximative de ce qu'est à cet égard le daco-roumain.

Un fait indubitable, c'est que la région daco-roumaine avec

les labiales altérées est plus étendue que l'autre. Elle comprend la plus grande partie de la Roumanie, le nord, le centre et le sud-est de la Transylvanie (y compris les pays voisins, en dehors du Banat), de même que la Bessarabie (nous ne saurions dire si dans cette province le phénomène est général dans le parler populaire). A l'autre région appartiennent, en dehors d'un petit territoire de la Roumanie. le sud-ouest de la Transylvanie et le Banat. En Roumanie, c'est surtout dans les districts à l'ouest de l'Olt (l'Olténie) qu'on prononce *p*, *b*, *f*, etc., tandis qu'ailleurs prédomine la prononciation *k̍*, *g̍*, *h̍*, etc. ; cette dernière prononciation caractérise spécialement le dialecte moldave. Il est, en outre, à remarquer qu'en Olténie c'est surtout dans la plaine qu'on rencontre *k̍*, *g̍*, tandis qu'au nord, dans les districts montagneux, cette habitude de prononciation est tout à fait rare. Ainsi, d'après les renseignements donnés par G. Weigand, *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*, Leipzig, VII, 29, on entend *piatră* (*peatră*) dant le district de Dolj à Motoci, Bulzești, Piatra, tandis qu'ailleurs on dit *k̍iatră*, *pk̍iatră* ; dans le Mehedinți on a *k̍iatră* à Salcia et Botoșești ; pour le Rîmnicu-Vîlcea le même auteur a noté *k̍iatra* seulement à Vaideni ; dans le Gorj *piatră* semble être général ; de même au sud, en Romanați. Ce qui mérite encore d'être relevé, c'est que dans le Dolj (Weigand, *ibid.* 46-47) *p* = *k̍* — *pk̍* est moins répandu que *f* = *h̍* — *fh̍* ou *m* = *ń* — *mń*. Cela s'explique par la lutte entre deux prononciations différentes, d'un côté *p*, *f*, etc. = *k̍*, *h̍*, de l'autre côté *p*, *f* intacts ; la première de ces prononciations n'a pu s'imposer partout, d'où une répartition inégale des formes avec les labiales altérées et celles avec les mêmes consonnes conservées. C'est pour les mêmes raisons qu'on entend dans quelques villages de ce district, à Hunia p. ex., un mot comme *mnerlă* résulté de *mńerlă-ńerlă* qui, pénétrant dans une région où le groupe palatalisé *mń* n'était pas connu, a été réduit à *mnerlă*.

Comment expliquer ce dualisme de formes qu'on constate en daco-roumain ? Il est évident que *p*, *b*, *f*, *v*. *m* ne peuvent dériver de *k̍*, *g̍*, *h̍*, *y*, *ń* ; ils doivent reproduire sans aucun

doute les consonnes correspondantes du latin. On se trouve ainsi en face de deux couches linguistiques différentes, dont l'une est caractérisée par une conservation plus fidèle de la phonétique latine, tandis que l'autre montre une modification qui, à notre avis, est d'origine méridionale, spécialement macédo-roumaine. Il est donc naturel d'admettre que là où l'on trouve en daco-roumain *p*, *b*, *f*, *v*, *m* = *k̍*, *ǵ*, *h̍*, *y*, *ń* on a affaire à un élément macédo-roumain transplanté au nord du Danube, tandis que le dialecte avec les labiales intactes doit reproduire le parler de ce petit groupe roumain qui s'est conservé au moyen âge entre le Danube et les Carpathes. C'est donc dans la fusion de ces deux éléments qu'il faut chercher l'origine du daco-roumain.

Cette conclusion est d'accord avec un fait qui résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici. Nous avons vu que la conservation des labiales caractérise particulièrement les parlers du Banat, du sud-ouest de la Transylvanie et de la petite Valachie (l'Olténie). Or, on sait que c'est précisément dans cette région du nord du Danube que la romanisation fut la plus intense. C'est en même temps là que l'élément romain pouvait se maintenir et être en contact, comme nous l'avons dit plus haut (p. 289), avec celui d'au delà du Danube. Cette circonstance nous autorise, croyons-nous, une fois de plus à considérer le dialecte avec *p*, *b*, *f*, etc. comme le représentant du parler de ce petit groupe roumain qui continua à vivre pendant le moyen âge dans la partie occidentale de l'ancienne Dacie.

Si le daco-roumain est sorti du croisement de ce parler avec celui des Macédo-roumains émigrés au nord, il sera facile de comprendre une particularité qui lui est propre et qui le distingue dans une certaine mesure du dialecte méridional congénère. C'est qu'en daco-roumain le processus de palatalisation des labiales est plus avancé qu'en macédo-roumain, en ce sens qu'on y trouve *k̍*, *ǵ*, *h̍*, etc. là où ce dernier dialecte montre *p*, *b*, *f*. Ainsi, le daco-roumain connaît une forme telle que *h̍icior* = lat. *fetiolus*, tandis que le macédo-roumain est resté à *fitšor*, l'*f* ne pouvant passer, dans ce dialecte, à *h̍* devant un *i*

produit par un *ẹ* lat. (cf. ci-dessus). On a de même dr. *ḱirostii*, *ḱită* en face des mr. *pirustie*, *pitǫ*. Quelquefois la palatalisation apparaît en daco-roumain même dans des mots étrangers relativement plus récents ou tout à fait nouveaux, comp. *ǵir* = hong. *bér*, *căḱitan* = fr. *capitaine*. Il n'est pas trop difficile de trouver les raisons pour lesquelles la palatalisation des labiales va si loin en daco-roumain et s'y produit même de nos jours. C'est que les Macédo-roumains qui vinrent au nord du Danube, se trouvant en face d'une population roumaine qui prononçait *fiu*, tandis que leur dialecte avait *ḣiu* à côté de *fitšor*, étaient choqués par ces formes, et voyant d'un côté *f* de l'autre côté *ḣ*, commencèrent à dire aussi *ḣicior*. De même, en entendant *ḱisedzu* à côté de *pisez*, il leur sembla naturel de dire *ḱită* pour *pitǫ*, etc. Et puisque ces deux manières différentes de prononcer subsistent encore aujourd'hui en daco-roumain, il n'y a rien d'étonnant que l'on continue encore de nos jours à mettre un *ḱ* à la place d'un *p*, etc. et à dire *căḱitan*, etc. Cela explique suffisamment pourquoi la labialisation des palatales apparaît en macédo-roumain comme une évolution phonétique qui n'a atteint que certains mots et qui ne s'est produite que jusqu'à une époque déterminée, tandis qu'en daco-roumain elle se manifeste plutôt comme un phénomène d'analogie, comme une particularité introduite d'ailleurs et qui tend à se généraliser, comme cela arrive souvent lorsqu'une couche linguistique vient se superposer sur une autre.

Et, revenant maintenant au point d'où nous sommes parti, il est clair que ces faits montrent aussi que la théorie de Rösler ne peut être acceptée qu'en partie. Si le daco-roumain n'était qu'une branche détachée du macédo-roumain, il devrait montrer sur toute son étendue le phénomène qui est propre à celui-ci, c'est-à-dire la palatalisation des labiales. Or, comme nous l'avons vu, les choses se présentent d'une autre manière et nous conduisent à une conclusion un peu différente de celle qu'admettait Rösler.

Pour la palatalisation des labiales, v. Lambrior, *Romania*, VI, 443; Hasdeu, *Etym. magnum*, III, 2228; on trouvera d'autres indications sur ce sujet dans les études de dialectologie roumaine publiées par

G. Weigand dans le *Jahresbericht des Instituts f. rum. Sprache*, Leipzig. — La forte romanisation de la petite Valachie, du Banat et du sud-ouest de la Transylvanie est reconnue par tous les historiens et archéologues. Hirschfeld faisait à ce propos, il y a une trentaine d'années, la remarque suivante : « Die nicht unbeträchtlichen Funde die... zu Tage gefördert sind machen es unzweifelhaft dass hier am Ufer der Donau in unmittelbarer Nähe der schon seit langer Zeit romanisierten Moesien... sich ähnlich wie in Sarmizegetusa eine ungleich reichere Cultur entwickelt habe als in den nördlichen Theilen von Dacien... Allerdings ist die grosse Wallachei von der römischen Occupation nur wenig berührt worden. » (*Sitzungsberichte der Akad. d. Wissenschaften, hist.-phil. Klasse*, Vienne, LXXVII, 374-375). Cf. aussi A. v. Domaszewski, *Arch.-epigr. Mittheil.*, XIII, 137.

124. Si les Roumains ont effectivement habité la Transylvanie avant le XIIIe siècle (1222), date à laquelle Rösler plaçait leur apparition dans ce pays, n'y aurait-il pas dans les documents hongrois quelques traces de ce fait ?

Nous croyons que de tels indices existent véritablement ; ils sont certes très peu nombreux, mais d'autant plus précieux et dignes de notre attention.

Tels sont en première ligne quelques noms de lieu qu'on rencontre dans les anciens documents hongrois et qui doivent être d'origine roumaine. Nous citerons les formes suivantes que nous avons pu trouver dans nos recherches et qui nous semblent les plus intéressantes : *Petra* 1055 (Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae*, I, 389 ; la même localité reparaît dans un document de 1211, *Monumenta Hungariae histor., diplomataria*, VI, 107 ; comp. les nombreuses localités *Piatra* qu'on rencontre dans la toponymie de la Roumanie et de la Transylvanie) ; *Sorul* 1075, 1124..... *ad montem nomine « Sorul »* (Fejér, *l. c.*, I, 435 ; II, 75 ; comp. *Surul*, *Sura*, montagne et colline des districts d'Argeş et de Mehedinţi) ; *Kusticza, Kustitza* 1075, 1124..... *versus decursum Tizae* (Fejér, *l. c.*, I, 435 ; II, 76 ; comp. le dr. *costişe, costiţă*). *Piscar* 1113 ..... *piscina quae vocatur « Piscar »* (*Codex diplom. patrius hung.*, VIII, 3 ; à rapprocher de cette forme le *Piscarustou* de trois documents de 1232 et 1255, *Mon. Hung. hist., diplom.*, XI, 512 ; XII, 405 ; XX, 252 ; comp. *Pescar*, *Pescari*, lacs du district de Tulcea, *Marele dicţionar geo-*

grafic al Romîniei, Bucarest, 1901, IV, 683); *Gemen* 1214 (Fejér, *l. c.*, III^{I}, 160; comp. *Geamăna*, etc. dans la typonymie de la Roumanie, *Dicț. geografic*, III, 495). Dans l'ancienne nomenclature toponymique de la Hongrie on rencontre une foule de noms composés qui contiennent dans leur seconde partie le mot *mal*; ces noms ne sont donnés qu'à des localités qui se trouvaient sur un terrain élevé et, en général, à des montagnes et à des collines (*Besenewmal* 1229, *Sermal* 1256, *Avsemal* 1275, Fejér, *l. c.*, III^{III}, 179; VII^{V}, 319; V^{II}, 287; *Zevlevmal* 1219, *Macramal* 1262, *Keykmal*, *Eleumal*, *Medyesmal* 1275, *Mon. Hung. hist.*, *diplom.*, XI, 402, 518; XXII, 145; *Gyomal* 1282, *Codex dipl. patrius*, VIII, 224, etc.; on rencontre quelquefois aussi le simple *mal* sous la forme latinisée *Malus* 1294, *Mon. Hung.*, XXII, 562). Le hongrois ne connaît pas de mot *mal* avec le sens de « montagne, colline »; quelle pourrait être alors l'origine de cette forme? De toutes les langues avec lesquelles le hongrois a été en contact, il n'y a que le roumain qui possède un mot semblable; *mal* signifie précisément en roumain « monceau de terre, tertre » et en même temps « rive, côte » (pour ce dernier sens comp. l'a.-bulg. *brĕgŭ* « rive » en regard de l'allem. *Berg* « montagne »). Et ce qui est intéressant, c'est que dans la toponymie roumaine *mal* apparaît très souvent comme nom de montagne et de colline. Quant à la forme roumaine, elle correspond à l'alb. *mal'* « montagne » et doit être sans doute d'origine albanaise ou illyrienne. Il est donc évident que les Hongrois n'ont pu recevoir *mal* que des Roumains; ils ont dû par conséquent trouver une population roumaine en Transylvanie lors de leur établissement dans ce pays. Et il faut bien remarquer qu'il ne s'agit pas là d'un emprunt plus ou moins récent fait par le hongrois au roumain; *mal* est attesté dans la toponymie hongroise déjà au commencement du XIIIe siècle (v. le nom *Zevlevmal* de l'an 1219, cité plus haut).

Outre ces noms de lieux, les anciens documents hongrois nous donnent quelques noms de personnes qui semblent bien être roumains; ceux-ci apparaissent malheureusement plus tard que les autres et sont tout à fait rares. Nous n'avons à signaler, comme formes méritant d'être prises en considération, que

les noms *Crisan* 1209 (*Mon. Hung. hist., diplom.*, XX, 93) et *Bochur* 1211 (Fejér, *l. c.*, VII[v], 216) qu'on ne saurait séparer des noms roumains actuels *Crişan* et *Bucur*.

Cf. nos *Studii de filologie romînă*, Bucarest, 1898, 3, 8 et suiv. où nous avons étudié quelques autres faits en relation avec ceux-ci.

125. Sommes-nous arrivé à prouver ce que nous affirmions au début de ce chapitre? Nous le croyons, bien que nous nous rendions suffisamment compte des difficultés de la question et bien que nous eussions voulu y apporter des preuves plus nombreuses et peut-être plus convaincantes encore que celles que nous avons produites. Nous n'oserions dire que les connaissances, assez imparfaites sans doute à plus d'un égard, que nous avons aujourd'hui de la langue roumaine et des idiomes balkaniques qui l'entourent ne nous permettraient pas de mieux élucider ce point du passé de la langue roumaine et de dissiper des doutes qui pourraient subsister; il est possible que quelques faits importants pour l'éclaircissement de ce problème nous aient échappé. Nous croyons toutefois que seule la publication de nouveaux matériaux linguistiques et des recherches nouvelles sur le passé des langues balkaniques pourront définitivement résoudre la question sur laquelle nous avons jeté quelque lumière; les faits que nous connaissons actuellement, de quelque manière qu'on les interprète, ne peuvent en général être que pauvres en renseignements.

Nons devons dire ici quelques mots d'un argument qu'on cite souvent pour prouver l'existence au v[e] siècle d'un élément roumain en Dacie (v. ci-dessus, p. 292). Dans la relation qus Priscus donne de son voyage à la cour d'Attila, où il fut envoyé en ambassade par Théodose II (445-447), il parle de l'existence parmi les Huns d'un élément qui avait des relations avec les Romains et qu'il désigne par le nom de Αὔσονες; il dit en même temps avoir trouvé dans l'entourage d'Attila des personnes qui parlaient ou comprenaient le latin. Le passage le plus important de Priscus est le suivant (nous le citons en traduction latine d'après l'édition de Bonn, 190): [*Scythae*] *ex variis gentibus commixti, barbaricam linguam colunt, sive Hunnorum, sive Gothorum aut etiam romanam* (τὴν Αὐσονίων), *hi scilicet quibus cum Romanis frequentius est commercium*. Y a-t il là quelque chose qui nous fasse penser à la langue roumaine? Certainement non.

Priscus dit simplement qu'il y avait aussi des Huns qui employaient le latin vulgaire ou plutôt un latin particulier, propre à ceux qui avaient été en contact avec les Romains. Dans un autre passage qu'on cite aussi, Priscus parle d'un barbare qui se trouvait à table à côté de lui et qui avait l'usage du latin : *unus ex barbaris, qui prope me sedebat et latinae linguae* (τῆς Αὐσονίων φωνῆς) *usum habebat* (206). Est-il étonnant que des Romains se soient trouvés à la cour d'Attila? Dans leurs incursions, les Huns avaient pris des captifs romains, et Priscus mentionne lui-même ailleurs (188, 207) deux Romains de la maison d'Attila dont l'un, Rusticius, était de la Mésie supérieure et l'autre de Sirmium. Nous ne voyons pas enfin quelle preuve on pourrait tirer pour la présence d'un élément roumain dans le royaume des Huns du fait qu'un bouffon Zercon mêla, dans les improvisations avec lesquelles il délecta les convives d'Attila, quelques mots « ausoniens » : *Zercon Maurusius introivit ..... progressus et forma et habitu et pronuntiatione et verbis confuse ab eo prolatis, romanae* (τῇ τῶν Αὐσονίων γλώττῃ) *Hunnorum et Gothorum linguam intermiscens, omnes laetitia implevit* (206); ce Zercon pouvait connaître quelques mots latins qu'il avait appris dans ses voyages d'aventurier (v. 225). Tous ces passages de Priscus n'ont donc aucune valeur pour l'histoire ancienne des Roumains ; cela n'empêche cependant pas Hasdeu, qui va jusqu'à voir dans les Αὔσονες un nom roumain et à l'identifier avec le mr. *aušoni*, d'affirmer que « les Roumains se trouvaient bien à la cour du terrible Attila » (*Etym. magnum*, III, 3148). Il ne faut pas d'autre part perdre de vue une autre circonstance. Le camp d'Attila se trouvait très probablement à l'ouest de la Hongrie actuelle, là où des Roumains ne pouvaient exister, en masse plus ou moins compacte ; Hasdeu le place par erreur près du Danube et des Carpathes, au sud-est du Banat. Il résulte des indications de Priscus que l'ambassade byzantine dont il faisait partie fit, après avoir passé le Danube et avant d'arriver à la cour d'Attila, plusieurs journées de chemin : *transmisso Istro ..... in multos fluvios navigabiles incidimus, quorum post Istrum maximi sunt Drecon dictus et Tigas et Tiphisas, et hos.. traiecimus ..... septem dierum itinere emenso .....* 173, 183, 185. L'ambassade passa sans doute le Danube à Margus, comme le fit une ambassade antérieure (167), et se dirigea ensuite vers le nord, *ad loca magis ad septentrionem vergentia* (182), après avoir traversé le Timiş et la Theiss. Et en interprétant même les faits de la manière dont le fait Hasdeu, on se demande ce qu'auraient cherché les Roumains parmi les Huns, d'où seraient venues des relations si amicales entre ces deux peuples?

126. En nous occupant de la théorie de Rösler, nous avons indirectement touché à la question de l'origine des trois dia-

lectes roumains principaux, le daco-, le macédo- et l'istro-roumain. Il reste à étudier de plus près cette question importante de l'histoire ancienne du roumain.

On trouvera au t. II des indications plus détaillées sur l'étendue du territoire où est parlé chacun de ces trois dialectes. Il nous suffira pour le moment de rappeler que le macédo-roumain désigne le parler des nombreuses colonies roumaines qui habitent l'Albanie, la Macédoine et surtout la Thessalie et l'Epire, et que l'istro-roumain est le dialecte d'un petit groupe de Roumains vivant en Istrie au Monte Maggiore; quant au daco-roumain, on sait qu'il représente la langue des Roumains du Royaume, de la Bessarabie, de la Transylvanie et des pays limitrophes (il est, en outre, parlé par quelques colonies roumaines septentrionales établies en Serbie et en Bulgarie).

D'où vient cette division du territoire linguistique roumain en plusieurs îles, tellement éloignée l'une des autres, et dans quels rapports se trouve chacun de ces dialectes avec le reste du domaine ?

127. Il résulte de ce que nous avons dit jusqu'ici que le macédo-roumain doit représenter le roumain primitif, le parler roman sud-danubien qui s'est formé, dans le voisinage de l'albanais, par suite de la fusion du latin avec l'illyrien. Si nous jetons un coup d'œil sur la carte linguistique des pays balkaniques méridionaux (v. G. Weigand, *Die Aromunen,* I), nous voyons que le macédo-roumain se trouve encore aujourd'hui dans le voisinage de l'albanais. Il y a toutefois lieu de se demander si, dans les premiers temps du moyen âge, le centre de son domaine était au sud du territoire albanais, où nous le trouvons aujourd'hui. Nous devrons montrer ce que la philologie, aussi bien que l'histoire, nous enseigne à ce propos, puisque ce fait a son importance dans la question des rapports du macédo- avec le daco-roumain.

Il ne peut y avoir de doute que les Macédo-roumains n'aient autrefois habité plus au nord de la région où nous les rencontrons aujourd'hui. Si nous faisons abstraction de quelques-unes de leurs colonies dispersées parmi les Albanais et les Bul-

gares, leur masse la plus compacte, celle de l'Epire et de la Thessalie, est entourée de tous côtés de population grecque. Si, dès l'époque la plus ancienne, ils avaient vécu dans ces contrées, il est évident que leur dialecte devrait montrer quelques traces d'influence grecque ancienne. Il n'en est cependant rien.

Le macédo-roumain contient, il est vrai, une foule d'éléments grecs, mais la plupart d'entre eux sont d'origine plus ou moins récente. Ceux qui ont un caractère plus ancien datent du temps des Romains (v. pp. 199 et suiv.) ou de l'époque byzantine (v. § 143). Si des mots tels que *aksiu*, *apoksilu*, *ðisku*, *dok̆imie*, *ðoksǫ*, *dolu*, *etimu*, *talar*, *tihe*, etc. = gr. ἄξιος, ἀποξυλόω, δίσκος, δοκιμή, δόξα, δόλος, ἕτοιμος, τάλαρος, τύχη étaient vraiment anciens en macédo-roumain, ils devraient présenter les altérations phonétiques constatées dans ses éléments latins, comme le passage de $d + i$, $t + i$, $k + i$ à *dz*, *ts* (*tš*), de *ks* à *ps*, de l'*l* intervocalique à *r*, etc. Il y a néanmoins quelques formes qui, par leur phonétique, sembleraient au premier abord prouver le contraire. Ce sont *pritsie*, *tselie*, *tšuruňidǫ* qui doivent évidemment être rattachées aux gr. προικίον, κελλεῖον-κελλί, κεραμίδα et qui montreraient le passage de $k + e$, *i* à *ts*, *tš*. En réalité, aucun de ces mots ne vient directement du grec, mais du slave ou de l'albanais où ils ont d'abord subi l'altération de *k*; comp. serbe *prćija* (alb. *pɛrk̆i*), bulg. *ćilijŭ* (alb. *k̆el̆i*), serbe *ćeremida*, alb. (dans le dialecte de Scutari) *tšeremidɛ*. De la même manière doit être envisagé aussi *sturu*, qu'on a voulu expliquer par le gr. στῦλος (on aurait ainsi voy. *l* voy. = *r*), tandis qu'il doit être plutôt l'alb. *štül*. Quant à *pǫrpode*, dans lequel Weigand (*Vlacho-Meglen*, 56) croyait avoir trouvé un élément grec ancien (παραπόδιος), il ne doit pas remonter plus haut que l'époque byzantine.

D'autres raisons nous obligent à admettre que les Macédo-roumains ont jadis vécu en grand nombre dans une région plus rapprochée du Danube. A l'ouest de la Bulgarie, là où l'on ne rencontre plus aujourd'hui de population macédo-roumaine stable, on trouve plusieurs noms de lieux qui sont sûrement roumains. Tels sont : *Cerecel* (roum. *cercel*), *Bukorovci* (de

Bucur), *Krnul*, *Čorul*, *Gurguljat*, *Radulovci* (de *Radul*), *Vlasi*, *Mumul*, *Circilat*, *Herul*, *Banišor*, *Krecul*, *Barbulovci* (de *Barbul*), dans la région de l'Isker et de la Struma ; plus à l'est, dans la Sredna Gora, on a : *Ursulica*, *Krecul*, *Dulboki Val* (roum. *vale*), *Čerbul*, *Merul* ; on trouve, en outre, dans le Rhodope, deux villages du nom de *Singur* qui est aussi roumain. L'existence d'un élément macédo-roumain ancien, sans doute assez considérable dans les villes et les villages bulgares, est confirmée aussi par un nom comme *Vlaška Mahla* (« faubourg des Roumains »), qui est donné à un quartier d'Adžar, et par l'emploi, à Koprištica et Panagjurište, des noms de personnes *Njagul*, *Dragul*, *Iankul*, *Radul* qui doivent venir d'une population roumaine disparue aujourd'hui de ces localités (cf. C. Jireček, *Das Fürstenthum Bulgarien*, 1891, 123-124 ; *Arch.-epigr. Mittheil.*, X, 51).

L'élément roumain s'étendait jadis même plus loin, au delà de la frontière bulgare. Des Roumains sont mentionnés dans les documents serbes du XIIIe et du XIVe siècles, et dans la toponymie de la Serbie actuelle on rencontre plusieurs noms qui attestent la présence dans ce pays d'une population roumaine ancienne (Miklosich, *Die Wanderungen der Rumänen*, 3 ; St. Novaković, *Selo iz dela « narod i zemlja u staroj srpskoj državi »*, 31, dans le *Glas* de l'Académie serbe, XXIV, 1891).

D'autre part, la toponymie de l'Epire et de la Thessalie est en grande partie grecque et slave, ce qui montre que les Macédo-roumains y sont venus plus tard ; s'ils étaient antérieurs dans ces pays aux Grecs et aux Slaves, on y trouverait quelques traces d'une nomenclature toponymique roumaine ancienne.

Il ne faut pas enfin oublier que la majorité des Macédo-roumains apparaît aujourd'hui dans une région où la langue latine ne pouvait s'implanter à cause de la concurrence que lui faisait le grec (cf. p. 5). La naissance d'un parler roman là où nous trouvons actuellement les Macédo-roumains était par ce fait impossible.

Il est donc certain que les Macédo-roumains se trouvaient autrefois ailleurs et notamment plus au nord, près des Balkans et du Danube ; les textes historiques du moyen âge viennent

aussi confirmer directement ce fait déjà évident (v. la note suivante).

Ce changement d'habitation des Macédo-roumains ne doit pas nous étonner. On sait qu'en qualité de pâtres ils ont de tout temps mené une vie nomade, en parcourant, du nord au sud, avec leurs troupeaux, la péninsule balkanique. Le premier chroniqueur byzantin qui fasse mention d'eux (a. 976), Cédrénus (éd. de Bonn, II, 435), les appelle Βλάχοι ὁδῖται « les Valaques nomades ». Cette instabilité caractérise encore de nos jours bon nombre de Macédo-roumains; les Faršeriotes qui habitent en hiver l'Albanie quittent au printemps leurs quartiers et errent pendant des mois dans les montagnes, ne s'arrêtant bien des fois qu'en Serbie, dans la Sucha-Planina (G. Weigand, *Aromunen*, II, 184; *Jahresbericht des rum. Inst.*, VII, 19); on rencontre des pâtres macédo-roumains aussi en Bulgarie, dans les Balkans. Mais, en dehors de ce fait, une autre circonstance explique ces migrations des Macédo-roumains. Les pays d'au delà du Danube ont été bouleversés pendant des siècles par les invasions et les dévastations des barbares et de ceux qui voulaient imposer aux autres leur autorité; les éléments les plus disparates s'y sont heurtés les uns contre les autres et ont troublé la tranquillité des provinces que seule la discipline des Romains avait pu jadis maîtriser. La péninsule balkanique est encore aujourd'hui, comme on le sait, un foyer de discordes et de rivalités entre les différents peuples qui s'y disputent le terrain. C'est dans ces faits qu'il faut aussi chercher les raisons pour lesquelles les Macédo-roumains ont dû abandonner plus d'une fois leurs anciennes habitations et aller s'établir ailleurs. On connaît leur exode de Muskopolje, au XVIII[e] siècle, provoqué par les cruautés des Albanais. Dans plusieurs villages, on raconte encore aujourd'hui, d'après la tradition, comment ils y sont venus, il y a deux ou trois cents ans, quittant d'autres contrées pour échapper aux vexations qu'ils avaient à endurer de la part des oppresseurs (cf. Weigand, *Aromunen*, I, 4, 33, 51, 190, 233, 296; II, 342; *Olympo-Walachen*, 12; *Vlacho-Meglen*, 4; C. Jireček, *Das Fürstenthum Bulgarien*, 118). Si cela s'est passé dans les temps modernes, on peut s'imaginer

ce qui s'est produit au moyen âge, aux époques de troubles et d'agitations continuelles.

L'invasion des Slaves et des Bulgares doit avoir été la cause principale des perturbations qui eurent lieu au moyen âge au sud du Danube et qui forcèrent les Macédo-roumains à abandonner leurs anciennes habitations. Nous avons vu plus haut (p. 280), que deux textes, l'*Hist. mart. XV mart.* et les *Miracula S. Demetrii,* mettent cet événement en relation avec une translocation de l'ancienne population latine des pays méridionaux; le même fait résulte d'une notice rédigée au Mont-Athos et publiée par Uspenskij, *Istorija Athona*, Kiev, 1877, III, 311. C'est donc à partir du VIe et du VIIe siècles que les Macédo-roumains ont probablement commencé à descendre vers le sud et à s'établir en petits groupes sur le territoire de l'Epire et de la Thessalie.

Au XIe siècle, les Macédo-roumains apparaissent en grand nombre dans ces deux provinces; c'est là qu'ils sont mentionnés à cette époque par Kekaumenos, l'auteur d'un traité de stratégie militaire (v. ci-dessous; cf. Anne Comnène, éd. de Bonn, I, 245). Au XIIIe siècle, la Thessalie est donnée comme le centre de l'élément macédo-roumain; les écrivains byzantins l'appellent la μεγάλη Βλαχία (Nicétas Choniate, 841; Pachymères, *Mich. Palaeol.*, I, 83).

Il y a là des indices suffisants pour savoir où il faut placer la patrie primitive des Macédo-roumains et quels sont les événements qui les poussèrent vers le sud, là où ils habitent aujourd'hui en masse compacte.

Cf. C. Jireček, *Arch. f. slav. Philologie*, XV, 99 et suiv. — L'écrivain byzantin Kekaumenos qui vivait au XIe siècle parle, à plusieurs reprises, dans son Στρατηγικόν, des Macédo-roumains. Il montre comment ils menaient alors la même vie nomade que de nos jours et allaient avec leurs troupeaux εἰς τὰ ὄρη Βουλγαρίας (Wassiljewsky et Jernstedt, *Cecaumeni Strategicon*, Pétersbourg, 1896, 68). Mais le passage le plus intéressant de son livre est celui où il confirme ce que nous avons dit plus haut, à savoir que les Macédo-roumains sont venus en Thessalie et dans l'Epire du nord : « Ils vivaient auparavant », dit-il (74), « près du Danube et du Sau, nommé aujourd'hui la Save, là où habitent maintenant les Serbes..... En fuyant de là, ils se répan-

dirent dans toute l'Epire et dans la Macédoine, la plupart d'entre eux s'établissant en Hellade » (par l'Hellade il comprend sans doute la Thessalie). Kekaumenos met cette fuite des Macédo-roumains en relation avec leur caractère insubordonné et farouche et avec leurs rébellions contre les empereurs byzantins qui les auraient chassés de leurs endroits fortifiés. Cette raison donnée par Kekaumenos pour expliquer les migrations des Macédo-roumains, n'est pas sans doute historique; la véritable raison doit plutôt en être cherchée dans les événements que nous avons rappelés plus haut (cf. aussi Onciul, *Convorbiri literare*, Bucarest, XIX, 277).

128. Ces faits nous feront comprendre une particularité qui frappe tout de suite celui qui étudie la langue roumaine sous ses différentes formes.

Les philologues sont d'accord pour reconnaître que le macédo-roumain n'est en somme qu'une variété dialectale du daco-roumain, qu'une branche du roumain primitif sorti du mélange du latin avec l'élément autochtone balkanique. Si nous comparons, en effet, ces deux dialectes, nous rencontrons à chaque pas des traits qui leur sont communs. Ces traits ne sauraient certainement être expliqués qu'en admettant que le macédo- et le daco-roumain reposent sur un même fonds linguistique, et que des échanges nombreux ont eu lieu entre eux jusqu'à l'époque où ils se sont définitivement séparés l'un de l'autre.

La ressemblance du macédo- avec le daco-roumain, qui avait frappé déjà au XVe siècle l'historien Chalcondyles (éd. de Bonn, 319 : *Pindum... Blaci incolunt, quibus eadem cum Dacis est lingua*) s'explique tout d'abord par ce que nous avons dit au paragraphe précédent. Puisque le territoire du premier de ces dialectes s'étendait jadis entre le Danube et les Balkans, il est évident qu'il se trouvait par ce fait dans la proximité de la Dacie et de la Pannonie, où existait, comme nous l'avons montré, un parler roman semblable à celui d'au delà du Danube et qui entra plus tard dans la constitution du daco-roumain. L'élément roman méridional, le plus considérable sans doute, était mis de cette manière en contact avec celui, moins important, du nord (il ne faut pas oublier ce que nous avons dit plus haut, p. 205, que le Danube n'a jamais été au moyen âge une bar-

rière aussi importante qu'aujourd'hui). Un développement linguistique parallèle de ces deux parties du domaine roman oriental était donc suffisamment favorisé par cette circonstance; des changements linguistiques qui s'effectuaient au sud pouvaient par cette voie se transmettre au nord. Il est même possible que l'influence du parler des Illyriens, qui s'avançaient jusqu'au Danube (on sait que les Albanais ont jadis occupé une partie du territoire serbe, v. Oblak, *Arch. f. slav. Phil.*, XVII, 474), sur celui des Romains se soit fait sentir dans une certaine mesure jusqu'en Pannonie et à l'extrémité méridionale de la Dacie.

Toutefois, il ne faut pas exagérer l'importance de ce fait. Quelque fréquents qu'aient été à l'origine ces échanges entre les deux branches du latin balkanique, ils ne pouvaient amener une ressemblance aussi frappante que celle qu'on constate aujourd'hui entre le macédo- et le daco-roumain. Il faut que d'autres causes y soient intervenues.

C'est dans l'émigration d'un contingent considérable de population macédo-roumaine au nord qu'il faut chercher la raison principale des analogies qui rapprochent le daco- du macédo-roumain. Une telle émigration n'est malheureusement pas directement attestée par les sources historiques; seuls les *Mirac. S. Demetrii* 195-196 (*Acta Sanct.*, LII, Oct. IV, 179-180) semblent y faire une allusion vague; elle doit cependant être admise, d'abord à cause de ce que nous avons dit ailleurs (§ 123) et ensuite pour des raisons non moins plausibles.

Rösler avait déjà fait remarquer que les Macédo-roumains étaient à l'époque byzantine bien plus nombreux qu'aujourd'hui, comme il ressort du témoignage des historiens et comme on doit l'induire de leur participation aux événements qui se déroulèrent dans l'empire byzantin aux XIIe et XIIIe siècles. Après cette époque, on ne les voit plus jouer dans les affaires politiques de l'Empire un rôle aussi important qu'auparavant; leur nombre diminua peu à peu jusqu'à ce qu'il se soit réduit aux propositions modestes d'aujourd'hui (d'après la statistique de G. Weigand, *Aromunen*, I, 295, il n'y aurait pas de nos jours plus de 150.000 Macédo-roumains). S'il est certain que bon

nombre d'entre eux ont été dénationalisés par les Grecs, les Bulgares et les Albanais, il n'en est pas moins vrai que cette circonstance est insuffisante pour justifier cette décroissance du nombre des Macédo-roumains. C'est pour ce motif que Rösler concluait, et avec raison, à une émigration assez forte de Macédo-roumains dans les pays carpathiques. Rösler se trompait cependant lorsqu'il soutenait que cette émigration n'était pas antérieure au XIII[e] siècle.

Nous sommes, en effet, en droit de la faire reculer plus haut. Lors de l'invasion slave et bulgare, une partie de la population macédo-roumaine fut très vraisemblablement repoussée aussi vers le nord et non seulement dans la direction opposée, comme nous l'avons vu plus haut. Les contrées septentrionales étaient moins habitées que celles du sud ; elles pouvaient attirer par ce fait ceux qui cherchaient un abri et leur offrir même, à partir du VI[e] et du VII[e] siècles, une certaine tranquillité.

Mais l'émigration macédo-roumaine vers le nord se continua sans doute même après le VII[e] siècle. Plusieurs des Roumains qui se trouvaient dans l'empire bulgare (v. p. 279) durent s'établir avec le temps dans les plaines de la Valachie et dans les Carpathes. Comme l'empire bulgare s'étendit aussi au nord du Danube, il y avait là une condition favorable pour l'établissement d'une population roumaine dans ces contrées. Nous pourrions même affirmer avec certitude que les Roumains qui jouèrent un rôle important dans l'empire d'Assan se fondirent, en grande partie, après la désorganisation de cet empire en 1257, avec ceux du nord du Danube, en renforçant ainsi leur contingent. On ne peut, en effet, admettre que ces Roumains se soient conservés, du moins dans leur majorité, dans les Macédo-roumains d'aujourd'hui. Et cela pour la raison suivante. Le macédo-roumain contient un nombre moins grand d'éléments slaves anciens que le daco-roumain, comme on a pu le voir au chapitre V ; d'autre part, ses éléments slaves nous renvoient en général à l'époque des premiers contacts des Roumains avec les Slaves. Or, les Roumains de l'empire bulgare se trouvaient en rapports journaliers avec les Bulgares, et leur langue devait naturellement être imprégnée d'une foule de mots

empruntés à leurs cohabitants. Puisque le daco-roumain montre une imprégnation intense d'éléments slaves, il va sans dire que celle-ci ne saurait dater que du temps de l'empire bulgare. On n'a pas encore relevé ce fait, bien qu'il soit tout à fait évident et d'une importance incontestable. Il nous explique une particularité qui distingue le daco- du macédo-roumain et nous sert en même temps à mieux préciser les rapports qui lient ces deux dialectes.

On peut donc poser le XIIIe siècle comme dernier terme de l'émigration macédo-roumaine au nord et comme époque de la séparation du daco-roumain du dialecte méridional congénère. Des colonies macédo-roumaines isolées ont pu s'établir en Dacie même après cette époque (nous savons que les Roumains de Săcele sont venus à une époque tardive en Transylvanie du sud, v. N. Densusianu, *Columna lui Traian*, VIII, 1877, 266); mais elles ne pouvaient plus avoir d'influence notable dans la formation de la population daco-roumaine. La constitution définitive du daco-roumain doit être considérée comme définitivement accomplie au XIIIe siècle.

Cf. Rösler, *Romänische Studien*, 117 et suiv. — La conclusion à laquelle nous sommes arrivé par l'étude de la langue se concilie en général avec les faits historiques, tels qu'ils ont été exposés par D. Onciul, *Convorbiri literare*, XIX (v. en particulier p. 592); *Originile principatelor romîne*, passim (Onciul accorde pourtant, à notre avis, une importance trop grande dans la formation de la nationalité roumaine à l'élément romain conservé en Dacie). C'est surtout dans la manière dont s'est constituée la principauté de la Valachie qu'on trouve un appui en faveur de la théorie d'une émigration roumaine du sud au nord. — Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, 49, plaçait l'émigration roumaine dans les pays carpathiques quelques dizaines d'années avant la date admise par Rösler, au XIIe siècle (cf. aussi Kalužniacki, chez Miklosich, *Die Wanderungen der Rum.*, 39) : à son avis, cette émigration aurait été favorisée par l'invasion des Petchénègues du nord au sud du Danube, événement à la suite duquel une nouvelle population pouvait occuper les terrains habités par eux auparavant : « Erst als die Horden der Pečenegen... in's Gedränge gerieth, als Häuptlinge derselben (wie im Jahre 1048) die Taufe annahmen und sich in dem bulgarischen Donaugebiet einnisteten... wurden die Schranken, welche die griechische Politik an der unteren Donau gegen die Barbarenwelt gezogen hatte,

durchbrochen. » Il se peut qu'il y ait quelque chose de vrai dans cette affirmation, mais le fait rappelé par Tomaschek n'est pas dans tous les cas suffisant pour expliquer l'émigration des Roumains au nord qui doit remonter plus haut et ne peut avoir éte provoquée seulement par cet événement.

129. Pour mieux illustrer ce que nous avons dit jusqu'ici sur les rapports du daco- avec le macédo-roumain, nous croyons utile de rappeler quelques faits particuliers qui, à côté de ceux d'ordre plus général étudiés plus haut, s'imposent à notre attention.

Dans quelques régions du roumain nord-danubien, on trouve souvent des particularités propres au macédo-roumain et qui laissent entrevoir la manière dont celui-ci est venu se superposer sur le daco-roumain. Ce sont pour ainsi dire des filons macédo-roumains sur le territoire roumain septentrional.

Nous citerons d'abord quelques formes qui rapprochent d'une manière surprenante, par leur phonétique, le daco- du macédo-roumain. On trouve ainsi dans le parler du Banat : *akló*, *dau̯o̧*, *nau̯o̧* = mr. *akló*, *dao̧*, *nao̧* (G. Weigand, *Jahresbericht*, III, 224, 312 ; à comp. en outre *birbek*, *pu̯ntšek*, *purek*, *šo̧arek* = mr. *birbek*, [*pu̯ntiko̧*], *purik*, *šo̧arik*) ; dans les parlers transylvains de l'ouest : *bo̧tu̯rn*, *dau̯o̧*, *nau̯o̧*, *sklab* = mr. *bo̧to̧rn*, *dao̧*, *nao̧*, *sklab* (parler de l'Olympe ; Weigand, *l. c.*, IV, 279, 280 ; VI, 25 ; *sklab* et *bo̧tu̯rn* s'entendent aussi en Valachie, dans les districts de Vîlcea et Dolj ; Weigand, *l. c.*, VII, 39) ; la forme *aurmo̧* (*ibid.*, IV, 325) montre aussi, par la prosthèse de l'*a*, une particularité macédo-roumaine. Tous les mots que nous venons de citer s'éloignent des formes correspondantes habituelles du dr. : *acolo*, *două*, *nouă*, *bătrîn*, *slab*, *urmă*.

Pour la morphologie, nous avons à relever les concordances suivantes. L'emploi, dans le Banat comme en mr., des formes analogiques des 1re et 2e pers. pl. de l'ind. prés. de la IIIe conj. en *-ém*, *-éts*, refaites sur celles de la IIe conj. : ban. *fo̧šém*, *fo̧šéts* = mr. *fo̧tsém*, *fo̧tséts* (Weigand, *Jahresbericht*, III, 239) ; la 3e pers. sing. du conj. prés. de la 1re conj. en *-o̧* : ban., mr. *ku̯nto̧* (*ibid.*) ; l'adjonction d'un *o̧* au part. passé employé à la formation

du parf. composé : ban. *am vǫdzuto*, mr. *am vidzutǫ* (*ibid.*, 244); à côté du ban. et du mr. viennent également se ranger, pour ce qui concerne ce dernier phénomène, quelques parlers transylvains occidentaux (*ibid.*, IV, 297; VI, 38); dans quelques-uns de ces parlers on rencontre encore d'autres particularités qui rappellent le macédo-roumain comme l'emploi de *vrea* invariable au conditionnel (*ibid.*, IV, 298) et la 1re pers. de l'ind. prés. de *fire*, *esku* (Frîncu-Candrea, *Romînii din Munţii apuseni*, 1888, 78). Dans le dr. général ces formes sont inconnues.

Les parlers du Banat et de la Transylvanie possèdent un certain nombre de mots propres au mr., qui sont inconnus ou qui présentent une signification qu'on ne rencontre pas dans les autres régions où se parle le dr. : ban. *undǫ* « onde » en parlant spécialement de l'eau bouillante = mr. *undǫ* (Weigand, *Jahresbericht*, III, 329) ; transylv. *aṷatše*, *ṷatše* « ici » = mr. *aṷa*, *aṷatse* (*ibid.*, IV, 300); *kǫštiga* « prendre soin, se soucier » (dr. général « gagner ») = mr. *kǫštig* (*ibid.*, 328); *kǫtš* « pourquoi » = mr. *kǫtsé* (*ibid.*); *nare* « nez » (le dr. emploie d'habitude *nas*) = mr. *nare* (*ibid.*, 329; VI, 78); *urdinare* « aller, aller souvent » = mr. *urdin* (*ibid.*, IV, 332).

Il y a là aussi, comme on le voit, des traces intéressantes du mélange qui s'est produit, au nord, entre le daco- et le macédo-roumain importé par des colonies venues du sud.

130. Nous avons constaté jusqu'ici une migration roumaine du sud au nord. Mais il y a eu aussi un mouvement inverse qui s'est produit dans la masse de la population roumaine au moyen âge, mouvement qui fut cependant moins intense et qui se réduisit à l'établissement au sud du Danube de quelques colonies daco-roumaines isolées, analogues à celles qui se sont fixées dans les temps modernes sur la rive droite de ce fleuve, en Serbie et en Bulgarie.

Une colonie daco-roumaine ancienne sur le territoire macédo-roumain doit être celle du Meglen.

Le parler de cette contrée de la Macédoine est remarquable à plus d'un point de vue. Nous allons en examiner un peu plus longuement les particularités linguistiques qui nous permet-

tront de nous rendre un compte plus exact des relations de ce groupe roumain avec le reste du domaine roumain.

Un premier fait qui nous frappe lorsque nous examinons le mgl., c'est qu'il présente plusieurs points de contact avec le daco-roumain et qu'il s'éloigne très souvent du macédo-roumain.

La comparaison suivante suffira pour le montrer.

Mgl. *au* = dr. *au* : mgl. *dauk, gaurǫ, ut* — dr. *adaug, gaură, aud* = lat. *adaugeo, *cavula, audio* (en mr. *au* est devenu *av* (*af*) : *adavgu, gavrǫ, avdu*).

Mgl. *z* = dr. *z* (on trouve cependant en dr. et spécialement dans le parler moldave aussi *dz*, comme en mr.) : mgl. *uzǫi, zuǫ* — dr. *auzii, ziuă* = lat. *audivi, dies* (mr. *avdzii, dzuǫ*).

Mgl. *ž* = dr. *j* (mais aussi *dj* dans quelques régions) : mgl. *žok, žos, žuni, žui* = dr. *joc, jos, june, ajut* = lat. *jocus, deorsum, juvenis, adjuto* (en mr. on a régulièrement *dž* : *adžok, džone, adžut*).

Mgl. *p, b, v, m* + *ẹ, i̦* lat. conservés dans la plupart des cas comme en dr., avec la restriction mentionnée au § 124 : mgl. *per, pert, pin, pišor, spik, spin* — dr. *pier, pierd, pin, picior, spic, spin* = lat. *pereo, perdo, pirus, spicum, spina* (mr. *ḱer, ḱerdu, ḱin, tšišor, sḱik, sḱin*) ; mgl. *bine, zber* — dr. *bine, zbier* = lat. *bene, * e- belo* (mr. *ǵine, zǵer*); mgl. *vin, vinio, vis, vitsǫ* — dr. *vin, vie, vis, viță* = lat. *vinum, vinea, visum, * vitea* de *vitis* (mr. *yin, yińe, yis*); mgl. *durmire, mik, miruses* — dr. *dormire, mic, miros* = lat. *dormire*, gr. μικρός, μυρίζω (mr. *durńire, ńik, ańurdzesku*).

Dans le traitement des labiales le mgl. n'est cependant pas conséquent. Il montre aussi dans certains mots les palatales à la place des labiales, comme en mr. : mgl. *ḱepi, ḱaptine, proḱi* — mr. *ḱeptu, ḱaptine, aproḱu* = lat. *pectus, pecten, *adpropio*; mgl. *ǵarmi, ǵaspi, ǵatsǫ, ǵies, ǵiu, ǵipi* — mr. *yermu, yaspe, yi̯atsǫ, yi̯edz, yiu, yiptu* = lat. *vermis, vespa, vivus + itia, vivo, vivus, victus*; mgl. *ńari, ńel, ńerk, ńerkuri̯, ńerlǫ, ńes* — mr. *ńare, ńel, ńergu, ńerkuri̯, ńerlǫ, ńedzu* = lat. *mel, agnellus, mergo, *mercuris, merlus, medius* ; il est à remarquer qu'à côté de *ńerk, ńerkuri̯, ńerlǫ* on entend aussi *mi̯erk, mi̯erkuri̯, mi̯erlǫ*.

Pour *f* on constate aussi son passage à *ḱ* qui tombe ensuite; cette transformation semble être la règle puisqu'on ne trouve aucun mot avec *f* dans les conditions qui amenèrent son altération en *ḱ* : mgl. *i* (de *fie*[*kare*] qui manque en mr.), *i̯are*, *i̯er*, *i̯erp*, *ikǫ*, *ili*, *ilio*, *ir* — mr. *ḱare*, *ḱer*, *ḱerbu*, *ḱikǫ*, *ḱil'u*, *ḱil'e*, *ḱir* = lat. *fel*, *ferrum*, *ferveo*, *ficus*, *filius*, *filia*, *filum*.

Nous verrons plus loin de quelle manière il faut interpréter ces formes doubles du meglen.

Nous avons à relever d'autres cas où le mgl. se rencontre avec le daco-roumain.

Le mgl. connaît comme le dr. le vocatif en *-ule* dans les substantifs masc. en *-u* : mgl. *lupuli*, *fokuli* — dr. *lupule*, *focule* (cf. p. 244).

Tandis que le mr. a pour le nom de nombre 20 la forme *yiñgits*, le mgl. présente *daozǫts* qui correspond au dr. *două zeci*.

Pour le pronom, le mgl. connaît, d'accord avec le dr., plusieurs formes avec un *a* épithéthique : mgl. *tsista*, *tsela* — dr. *acesta*, *acela* (les pronoms correspondants du mr. sont *aistu*, *atsel*).

Pour le verbe on a : mgl. 1re et 2me pers. pl. ind. pr. des verbes de la IIIe conj. *bátim*, *víndim*, *únzim* — dr. *bátem*, *víndem*, *úngem* (mr. *bǫtém*, *vindém*, *undzém*); mgl. 3e pers. sg. conj. pr. de *fire* : *ie* — dr. *fie* (mr. *ḱibǫ*); mgl. imparf. 3e pers. pl. en *-au*, *-e̯u* : *kolkau*, *vide̯u* — dr. *călcau*, *vedeau* (mr. *kǫlka*, *vide̯a*); mgl. parf. de *venire* : *veníi* — dr. *veníi* (mr. *víni*); mgl. impér. *kalkǫ*, *ves*, *bati*, *do̯armi* — *calcă*, *vezi*, *bate*, *dormi* (le mr. forme ce mode avec *sǫ* + les 2e, 3e pers. de l'ind. prés.); mgl. part. passé sans *-ǫ* : *kǫlkat*, *vizut* — dr. *călcat*, *văzut* (mr. *kǫlkatǫ*, *vidzutǫ*); mgl. part. p. de *fire* : *fost* — dr. *fost* (mr. *futǫ*). A remarquer, en outre, l'emploi au parfait composé de l'auxiliaire après le part. p. : mgl. *kǫlkat-am* — dr. *călcat-am* (le mr. ignore cette forme); à la 3e pers. sg. l'auxiliaire présente en mgl. la forme *au* — dr. *a* (le mr. se sert habituellement de *are*).

Les adverbes et les conjonctions suivantes rapprochent aussi le mgl. du dr. : mgl. *preuna*, *i̯undi*, *di̯undi*, *ša*, *des* — dr. *împreună*, *unde*, *de unde*, *așa*, *des* (mr. *de adun*, *iu*, *diu*, *aši*); mgl. *ka si* = dr. *ca să* (mr. *ta si*).

Quelques mots se rencontrent seulement en mgl. et en dr., alors que le mr. en présente d'autres à leur place ou les ignore : mgl. *antseleg*, *arzint*, *drum*, *floare*, *friguri*, *frik*, *kriel*, *lek*, *moš*, *nas*, *oglindalo*, *pimint*, *skimp*, *timp*, *troies*, *trimet*, *urmo*, *utsit*, *vink*, *vremi* — dr. *înțeleg*, *argint*, *drum*, *floare*, *friguri*, *frig*, *crier*, *leac*, *moș*, *nas*, *oglinda*, *pămînt*, *schimb*, *timp*, *traiesc*, *trimet*, *urma*, *ucig*, *înving*, *vreme* (mr. *prindu* — *dukesku*, *asime*, *kale*, *lilitše*, *hiavro*, *arkoare*, *moduo* — *minte*, *yatrie*, *auš*, *nare*. *yilie*, *lok*, *aleksesku*, *keró* — *an*, *potsesku*, *pitrek*, *vatom*, *nikisesku*, *keró* ; *urmo* manque en mr.).

Dans d'autres cas, mais plus rarement, le mgl. concorde avec le mr. contre le dr. (cf. ce que nous avons dit plus haut à propos du sort des labiales).

Mgl. *e* (*i*) précédé de *p*, *v*, *m* conservé : mgl. *per*, *spel*, *vet*, *vino*, *pimint* — mr. *per*, *spel*, *ved*, *vino* = lat. *pilus*, * *expello*, *video*, *vena*, *pavimentum* (dr. *păr*, *spăl*, *văd*, *vînă*).

Mgl. *l* + *ĭ*, *i* en hiatus = *l'* : mgl. *golino*, *l'ert*, *ul'it* — mr. *golino*, *l'ertu*, *ult* = lat. *gallina*, *liberto*, * *oblito* (dr. *găină*, *iert*, *uit*).

Mgl. *n* + *i* en hiatus conservée : mgl. *kostono*, *kupiton*, *vino* — mr. *gostone*, *kopitinu*, *vine* = *castanea*, *capitaneus*, *vinea* (dr. *căpătîi*, *vie*, cf. cependant p. 283).

Mgl. *c* + *e*, *i* = *ts* : mgl. *dultsi*, *tsepo*, *tser*, *tsino* — mr. *dultse*, *tseapo*, *tser*, *tsino* = lat. *dulcis*, *cepa*, *caelum*, *cena* (dr. *dulce*, *ceapă*, *cer*, *cină*).

Le mgl. connaît les pronoms indéfinis *ništikots*, *tsištiukare* — mr. *neskonts*, *tšuštukare* qui manquent en dr.

La 3[e] pers, sing. conj. prés. des verbes de la 1[re] conj. se termine en mgl., comme en mr., en *-o* : mgl. *kalko* — mr. *kalko* (le dr. a conservé la finale latine : *calce*). La 1[re] pers. pl. ind. prés. de *fire* est en mgl. *im* — mr. *him* (dr. *sem*, *sîntem*) ; la 1[re] pers. sing. conj. prés. du même verbe est en mgl. *ies* — mr. *esku* (le mr. connaît d'ailleurs aussi la forme *hiu* qui correspond au dr. *fiu*).

L'adverbe *ua* n'est connu qu'en mgl. et en mr. (*aua*). *Mult* s'emploie dans ces deux dialectes à la place du dr. *foarte*.

Dans le lexique, on remarque aussi plusieurs concordances

avec le mr. : mgl. *il'q*, *koloari*, *mes*, *pusko*, *zburos* — mr. *h'ile*, *koroare*, *mes*, *pusko*, *zburosku* (dr. *fică*, *căldură*, *lună*, *oțăt*, *vorbesc*).

Le mgl. concorde bien des fois aussi avec l'ir. (quelques-unes de ces concordances le rapproche en même temps du daco- ou du macédo-roumain : *d* + *e*, *i* = *z* mgl., ir., dr. ; *l* + *i* = *l'* mgl., ir., mr. ; *tsista*, *tsela* mgl., *tšošta*, *tšela* ir., *acesta*, *acela* dr. ; *fost* mgl. dr., *fošt* ir. ; emploi au parf. comp. de l'auxiliaire après le part. passé mgl., ir., dr. ; *ša* mgl., *ašo* ir., *așa* dr. ; *diundi* mgl., *dende* ir., *de unde* dr.). Les particularités suivantes sont propres au mgl. et à l'ir. et les écartent des autres dialectes roumains.

Mgl. *i* tombé, à la finale, après *p* : mgl. *lup* — ir. *lup* = lat. *lupi* (dr. *lupi*, mr. *luk'*).

Mgl. *skant* — ir. *skont* = lat. *scamnum* (dr. *scaun*, mr. *skamnu*).

En mgl. comme en ir. le génitif est formé d'habitude à l'aide de *lu* + le substantif articulé.

L'adj. *greu* forme en mgl. et en ir. le pl. masc. en *-li* par analogie avec le féminin *greli* (ir. *grele*) : mgl. *greil'* — ir. *grel'* (dr. *grei*, mr. *grei*). Comp. le pron. poss. mgl. *meil'* — ir. *mel'* (dr. *mei*, mr. *ńei*).

Le verbe *habere* présente en mgl. et en ir. l'aphérèse de l'*a* : mgl. *vem*, *vets* — ir. *ren*, *rets* (dr. *avem*, *aveți*, mr. *avem*, *avets*).

Le mgl. et l'ir. connaissent l'adverbe *kota*, *kota* (— *mare*).

A côté de ces particularités qui le rapprochent tantôt d'un dialecte roumain tantôt d'un autre, le mgl. en offre d'autres qui lui sont propres et qui méritent aussi d'être relevées. On trouve ainsi : *o* à la place du dr. *ă*, *î* accentués (mr. *o*, *u*) : *gron*, *monkom*, dr. *grîu*, *mîncăm*, mr. *grun*, *munkom* ; *io* final pour dr. *ie*, mr. (ir.) *ie* : *ploaio*, dr. *ploaie*, mr. *ploaie* (de là l'identité du pl. et du sing. aux fém. en *io* : *ilio*) ; l'*e* final précédé de *ts* = *o* : *spitso*, dr. *spice*, mr. *sk'itse* (de là aussi pour quelques substantifs une même forme au sing. et au pl. : *vitso*) ; la chute de l'*a* initial : *dap*, *dauk*, *ut*, dr. *adap*, *adaug*, *aud*, mr. *adap*, *adavgu*, *avdu* ; *e* final = *i* : *mari*, dr., mr. *mare* ; *d* final tombé : *kon*, dr. *cînd*, mr. *kundu* ; *p* tombé devant *t*, *š* dans :

dištet, *fat*, *štet*, *friš*, dr. *deștept*, *fapt*, *aștept*, *fripși*, mr. *dišteptu*, *faptǫ*, *ašteptu*, *fripš*; la substitution d'une sourde à une sonore à la fin des mots : *ors*, *šǫt*, dr. *orz*, *șed*, mr. *ordzu*, *šǫd*; la chute de l'*h* résultée d'une *f* (cf. ci-dessous) : *ier*, dr. *fer*, mr. *ḧer*; *n*, *mt*, *lm* à la place de *mn* dans certains mots : *son*, *semt*, *pulm*, dr. *somn*, *semn*, *pumn*, mr. *somnu*, *semnu*; l'emploi constant de *la* au datif; les pronoms pers. de datif *aň*, *ats* (*st*), *al'*, *na*, *va*, *la*, dr. *îmi*, *îți*, *își*, *ne*, *vă*, *le*, mr. *ňi*, *tsǫ*, *l'i*, *nǫ*, *vǫ*, *lǫ*; l'acc. sing. et pl. du pron. pers. 3e pers. *la*, *l'a*, dr. *îl*, *îi*, mr. *lu*, *l'i*; la 2e pers. pl. du parf. *kǫlkats*, *vidzuts*, dr. *călcarăți*, *văzurăți*, mr. (a.-roum.) *kǫlkat*, *vidzut*; la formation du fut. avec *si* + conj., dr. *voi* + inf., mr. *va*(*sǫ*) + conj.; l'imparf. de *fire* : *ram*, dr., mr. *eram*.

Cette comparaison du mgl. avec les autres parlers roumains montre qu'il se rapproche surtout du dr. et dans plus d'un cas de l'ir., tout en présentant quelques points de contact avec le mr. Cela nous autorise à voir dans le mgl. plutôt un dialecte daco-roumain que macédo-roumain, en d'autres mots un parler daco-roumain transplanté au sud sur le territoire macédo-roumain (cf. p. 340).

Ce qui nous donne surtout le droit d'envisager de cette manière le mgl., c'est le traitement qu'y ont subi les labiales. Nous avons vu que ces consonnes sont tantôt conservées en mgl. tantôt rendues par *k̑*, *ň*, etc. Cette double valeur que présentent les labiales dans ce parler roumain ne saurait être expliquée qu'en admettant qu'on avait partout, à l'origine, *p*, *f*, *v*, etc., et que ce n'est que plus tard et par l'influence du macédo-roumain, avec lequel le mgl. vint en contact, que *p*, *f*, *v*, etc., furent remplacés dans certains mots par les sons palatalisés *k̑* (*ḧ*) etc. (comp. mgl. *iundi* qui est sorti du croisement du dr. *unde* avec le mr. *iu*); les habitants du Meglen se trouvent dans la proximité des Macédo-roumains de l'Olympe et d'autres colonies macédo-roumaines, ce qui suffit pour expliquer une influence de la part de celles-ci sur leur parler.

Nous ne saurions fixer avec précision l'époque où le mgl. se détacha du dr. Il y a pourtant quelques indices dont on peut induire, d'une manière approximative, l'époque où ce fait a dû

se produire. Dans son travail *Vlacho-Meglen*, Leipzig, 1892, XXIX, G. Weigand fait remarquer que la majorité des habitants du Meglen se distinguent des autres Roumains par leur type particulier, ce qui montrerait un mélange de population roumaine avec un élément étranger. Cet élément ne serait autre chose, d'après C. Jireček (*Arch. f. slav. Phil.*, XV, 97; cf. Weigand, *Aromunen*, I, 250), que les Petchénègues. On sait, en effet, que des colonies petchénègues s'établirent dans le Meglen en l'an 1091, lorsque Alexis I Comnène battit les Petchénègues à Choirenoi et Levunion et donna à ceux qui en restèrent après cette défaite des terrains dans différents points de l'empire byzantin (Zonaras, éd. Dindorf, XVIII, 23). On peut donc admettre avec une certaine vraisemblance que les Meglenites sont les descendants de ces colonies petchénègues qui s'établirent en Macédoine et s'y mêlèrent avec une population roumaine venue du nord et qu'elles trouvèrent là. Il se peut même que quelques Daco-roumains soient venus en Macédoine dans la compagnie des Petchénègues, puisque nous savons que des Roumains s'associèrent souvent aux incursions de ceux-ci dans l'empire byzantin (Nicétas Choniate, éd. de Bonn, 561, 691; cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, 50-51). Aussi, est-il probable que les Meglenites se trouvaient déjà en Macédoine au XI[e] siècle.

Cette hypothèse trouve d'ailleurs un appui dans un fait linguistique qui nous semble tout à fait probant. Le mgl. ne contient aucun élément hongrois. Il faut donc qu'il se soit séparé du daco-roumain avant que celui-ci ait commencé à être influencé par le hongrois. On peut donc, pour cette raison aussi, placer la séparation du mgl. du daco-roumain au X[e] ou au plus tard au XI[e] siècle.

Transplanté au sud, le mgl. resta sans doute, au commencement, plus ou moins isolé du mr., en gardant ainsi la plupart des particularités du daco-roumain. Ce n'est que plus tard qu'il subit l'influence du mr., et cette influence semble aujourd'hui s'accentuer de plus en plus. Le temps n'est peut-être pas éloigné où le mgl. s'assimilera complètement au mr. et disparaîtra dans celui-ci.

Quelques traces d'une émigration daco-roumaine au sud semblent s'être conservées aussi dans le parler de Malovišta, village macédo-roumain du nord situé entre Ochrida et Monastir. G. Weigand fait remarquer, *Die Aromunen*, II, 356; cf. I, 40 et *Vlacho-Meglen*, 55, que dans ce parler les subst. masc. articulés présentent la même forme qu'en dr. : *omul*, *bǫrbatul* (les formes habituelles du mr. sont *omlu*, *bǫrbatlu*); on y trouve, en outre, *ž* à la place du mr. *dž*, comme en dr. : *žok*, *žone*. Les habitants de Malovišta ne sont peut-être qu'un reste de l'élément daco-roumain qui s'avança vers le sud en Macédoine et donna naissance aux Meglenites. Quelques vestiges d'un élément daco-roumain, spécialement du Banat, semblent exister aussi dans le parler des habitants de Samarina où *ťe* est prononcé comme *k'e*, exactement comme dans le Banat (Weigand, *Aromunen*, II, 359). — G. Weigand, *Vlacho-Meglen*, 52, assigne au mgl. une place à part dans la famille des dialectes roumains; il le considère comme un quatrième dialecte. Cette manière de voir ne nous semble pas pleinement justifiée. Bien que le mgl. montre, comme nous l'avous vu, quelques particularités qui le distinguent du dr., mr. et ir., sa dépendance du dr. est incontestable, de sorte qu'il est plus naturel de le considérer comme une subdivision de celui-ci ou plutôt comme un parler mixte résulté de la fusion du daco- avec le macédo-roumain; il ne présente pas, en outre, de particularités aussi caractéristiques que l'ir. qui a pour ces raisons le droit d'être envisagé comme un dialecte à part. Cette question est d'ailleurs liée à celle des dialectes en général, si souvent débattue, et que nous ne pouvons discuter ici. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de vague et d'arbitraire dans l'emploi du mot « dialecte », nous nous en sommes servi pour plus de commodité et pour établir des distinctions qui nous semblent, jusqu'à un certain point, justifiées.

131. Il reste à nous occuper du dialecte istro-roumain.

Un premier fait que nous devons mettre en évidence, c'est que l'istro-roumain n'a pu se développer à l'origine là où nous le trouvons aujourd'hui, qu'il ne peut par conséquent être rattaché directement au latin de la Dalmatie qui se serait transformé, en partie, avec le temps en un parler semblable au daco-roumain.

La particularité la plus caractéristique de l'ir., le rhotacisme (passage de l'*n* intervocalique à *r*), nous montre tout de suite qu'il ne peut être qu'un dialecte importé en Istrie et nullement indigène. Parmi les mots rhotacisés de l'ir. on y trouve tous ceux qui sont latins et deux ou trois empruntés à l'a.-bulg.; il

n'y en a pas un seul d'origine vénitienne ou croate. Cela prouve que le rhotacisme était un phénomène accompli en ir. lorsque celui-ci est venu en contact avec le vénitien et le croate, et, en même temps, que ce phénomène n'a pu se produire en ir. sur le territoire de l'Istrie, puisque dans ce cas il devrait se retrouver aussi dans les éléments vénitiens et croates. Il faut donc admettre que le rhotacisme s'est effectué en ir. ailleurs qu'en Istrie et que son évolution était close au moment où ce dialecte roumain fut importé dans cette contrée.

La présence de plusieurs éléments albanais en ir. nous empêche aussi de chercher sa patrie primitive en Istrie. Il suffit de rappeler quelques mots tels que *deịel'*, *moš*, *rọnsẹ*, *tšọfẹ* = alb. *djal'ɛ*, *mošɛ*, *rɛndɛs*, *k'afɛ* pour comprendre que l'ir. a dû se trouver autrefois plus à l'est, dans la proximité de l'albanais, tout comme le dr. qui connaît aussi ces éléments albanais, à l'exception de *djal'ɛ*.

C'est à la même conclusion qu'on arrive lorsqu'on étudie les éléments slaves anciens de l'ir. Ils ont le même caractère que ceux du dr. et doivent pour cette raison être empruntés à l'a.-bulg. Cela ressort surtout des mots qui présentent les voyelles nasales *ą*, *ę* propres à l'a.-bulg. : *dobẹndi*, *gọndi*, *grump*, *muntŝi*, *paminte* = a.-bulg. *dobądą*, *gądą*, *grąbŭ*, *mąčiti*, *pamętĭ* (cf. pp. 269 et suiv.). Le croate et le slovène qui ont influencé dans une large mesure l'ir. ont aussi connu, il est vrai, ces voyelles (cf. Miklosich, *Rum. Unters.*, I[1], 84; Jagić, *Arch. f. slav. Phil.*, XVII, 79), mais ces dialectes slaves les avaient déjà perdues aux x[e] et xi[e] siècles, à une époque où, comme nous le verrons, l'ir. était définitivement constitué et se sépara des autres dialectes roumains. Nous devons donc placer, pour cette raison aussi, la formation de l'ir. dans la même région que celle où se développèrent les autres parlers roumains, sur un territoire où il pouvait se trouver en contact avec le bulgare.

Il s'agit maintenant de fixer la partie du domaine roumain à laquelle l'ir. a dû appartenir à l'origine.

Une comparaison de l'ir. avec le dr. montre qu'il ne peut être qu'une branche détachée de ce dernier dialecte.

Ainsi, l'ir. comme une partie du dr., est caractérisé par la

conservation des labiales : ir. *pitšor, bire, fikọt, vis, mil'e* — dr. *picior, bine, ficat, vis, mie*. Il y a toutefois qnelques mots, trois en tout, qui y font exception et qui montrent des traces de l'altération des labiales propre au mr. : ir. *kl'ept, tšọptir, mńie,* = dr. *piept, pieptene, mie* (*yipt, yirẹ, yiu, yivi* = dr. *vipt, vînă, viu*, it. *vivere*, qui sont donnés par I. Maiorescu à côté de *vipt, virẹ, viu, vivi* et qui montreraient le passage de *v* à *y* comme en mr., doivent être écartés ; ils ont été forgés par Maiorescu qui voulait les rapprocher des formes dr. qui présentaient un *y* à la place de *v*). Nous verrons plus loin de quelle manière il faut expliquer l'existence de ces formes en ir. où elles sont tout à fait isolées. Nous ferons seulement remarquer qu'en dehors de *kl'ept* on y trouve aussi *pl'ept* et *pįept* ; quant à *tšọptir*, il est évident qu'il doit reposer sur un plus ancien * *ḱọptir*. L'intercalation de *l'* dans *kl'ept* n'a d'autre part rien d'extraordinaire ; elle s'explique par l'habitude qu'ont les Istro-roumains, par suite de l'influence des Slaves, d'introduire une *l'* devant *į, y* (comp. *kul'b, l'erm* (**vl'erm*), *pl'erd*, etc. = dr. *cuib*, *vierme*, *pierd*).

La conservation des labiales en ir. nous force donc à chercher sa patrie dans la partie du domaine daco-roumain où l'on constate le même phénomène, c'est-à-dire vers le Banat ou le sud-ouest de la Transylvanie.

C'est à la même région que nous renvoie la forme *ẑọẑet* = dr. *deget* qui se retrouve dans le Banat et en Transylvanie, *ẑẹẑọt, ẑẹẑẹt* (G. Weigand, *Jahresbericht*, III, 215 ; IV, 264 ; VI, 17).

Une forme intéressante qui rapproche particulièrement l'ir. du parler du Banat est celle de l'auxiliaire à l'aide duquel on forme, d'un côté comme de l'autre, le conditionnel ; la ressemblance entre ces deux dialectes roumains est, en effet, frappante ; on a ainsi : ir. *v*]*rẹš, rẹį, rẹ, rẹn, rẹts, rẹ*, ban. *v*]*rẹš, rẹį, rẹ, rẹm, rệts, rẹ* (cf. Weigand, *l. c.*, III, 143 et suiv.).

L'ir. concorde spécialement avec les parlers de l'ouest et surtout du sud-ouest de la Transylvanie dans la forme *tšọptir* rappelée plus haut. Le passage de *ḱ* à *tš* qu'on constate dans ce mot ne peut certainement être expliqué par l'influence du cr. *česalj* (M. Bartoli, *Publicazioni recenti di fil. rumena*, Turin,

1901, 30); il doit avoir une autre raison. Et, en effet, les parlers transylvains des vallées du Mureş, Criş et Someş nous offrent à la place de *ḱeptine* les formes *tśaptǫn*, *tśepten* qui se rattachent au premier par la phase intermédiaire *t́eptine*, le *ḱ* cédant la place à *t* qui fut ensuite assibilé (cf. Weigand, *Jahresbericht*, IV, 263 ; VI, 16). L'ir. *tśǫptir* ne peut donc être que ce *tśaptǫn* qu'on trouve en Transylvanie ; ce n'est qu'ainsi qu'on peut expliquer le passage de *ḱ* à *tś* qu'on ne rencontre que dans ce mot et qui est surprenant en ir., tandis qu'il est tout à fait normal dans la phonétique des parlers occidentaux de la Transylvanie.

Un autre point de contact, et le plus remarquable, qu'on constate entre l'ir. et le roumain de cette partie de la Transylvanie est le rhotacisme. On sait qu'il existe au sud-ouest de la Transylvanie un groupe de Roumains, les Moţi, dont la langue est caractérisée par le passage de l'*n* intervocalique à *r*, comme en ir. Il est impossible de séparer ces deux groupes linguistiques roumains l'un de l'autre et de supposer que le rhotacisme istrien est indépendant de celui des Moţi. Il faut que les Istro-roumains aient apporté le rhotacisme en Istrie de leur pays d'origine, et celui-ci ne pouvait se trouver que dans la proximité du territoire occupé actuellement par les Moţi.

Il y a lieu de relever, en outre, l'ir. *skǫnt* qui trouve un pendant dans le transylv. occidental *skaųnd* (Weigand, *Jahresbericht*, IV, 261) et dans le mgl. *skant*. Cette fois l'ir. se rapproche aussi du mgl., ce qui semble prouver que ce dernier parler dérive aussi du transylv. occidental (cf. mgl. *mǫtškat* qui correspond à *mǫškat* de Maramureş ; Weigand, *l. c.*, VI, 78).

Il y a là, semble-t-il, des preuves suffisantes pour soutenir que l'ir. dérive du dr. et qu'il doit être considéré comme un parler dr. transporté en Istrie par des colons roumains du Banat et du sud-ouest de la Transylvanie.

Il reste à savoir à quelle époque ce fait s'est produit et si la philologie peut nous donner quelques renseignements sur ce point.

L'ir. a conservé jusqu'à nos jours les groupes *kľ*, *gľ* = lat. *cl*, *gl* : *kľem*, *gľem*. Il y a là un premier fait qui nous indique

l'époque vers laquelle l'ir. s'était séparé du dr. Cette époque doit être antérieure au XIII[e] siècle puisque, d'après ce que nous avons dit ailleurs (§ 122), les groupes *cl'*, *gl'* avaient alors avancé en dr. jusqu'à *chi*, *ghi*.

Une autre circonstance nous donne le droit de pousser même plus loin la séparation de l'ir. du dr. L'ir. ne connaît aucun élément hongrois (*pọt* le seul qu'on pourrait citer n'a rien à faire avec le hongr. *pad* ; c'est à coup sûr le byz. πάτος, alb. *pat*) ; il faut donc qu'il se soit détaché du dr. avant que celui-ci ait commencé à être influencé par le hongrois. Nous pouvons de cette manière fixer le X[e] siècle comme époque à partir de laquelle l'ir. devint un dialecte indépendant du dr.

Nous devons toutefois mieux préciser ce que nous entendons par là. Nous voulons dire que le fonds linguistique primitif de l'ir. doit reposer sur le parler d'une colonie daco-roumaine qui passa, vers le X[e] siècle, du nord au sud du Danube. Outre cette colonie, il est sûr que d'autres sont venues plus tard s'établir sur le territoire croate. Les textes historiques confirment catégoriquement ce fait.

Dans un passage de sa relation sur la ville de Zara, Antonio da Mula (1505-1570), qui administra cette ville de 1540 à 1542, parle d'une colonie de Morlaques qui fut amenée vers 1540 du Banat en Istrie par Aloise Badoer; après un court séjour en Istrie, ces Morlaques, ne pouvant s'habituer au climat du pays et n'y trouvant pas de pâturages suffisants pour leurs troupeaux, commencèrent à émigrer en Turquie ; on s'avisa alors d'empêcher cette émigration par des faveurs spéciales qui leur furent accordées et de rappeler ceux qui avaient passé en Turquie; ils furent de cette manière retenus en Istrie. Le texte d'Antonio da Mula est intéressant à plus d'un égard, et puisqu'il a échappé à tous ceux qui se sont occupés des Istro-roumains nous croyons nécessaire de le citer ici d'après les *Mon. spect. histor. Slav. merid.* VIII, 172-173 : *il magnifico meser Aloise Badoer fece venire dal Banadego, territorio turchesco... forse 5000 anime de Murlachi i quali per sicurtà furono fatti passare in Istria dove l'anno passato, cacciati dal aere, dalla strettezza di pascoli... s'erano levati con le sue famiglie et ritornavano in Turchia.*

Dal che vedendo che nasceva doppio danno... deliberai di fare tutto il mio forzo di retenerli... Sin sul mio partire ne sono venuti da 1000 anime in sù ed ogni di ne zonzeno. Le même fait nous est relaté plus brièvement par G. Battista Giustiniano dans son *Itinéraire*, rédigé dans la seconde moitié du XVIe siècle (*Mon. Slav. merid.*, VIII, 198; cf. XI, 18-19).

Ces Morlaques ne peuvent être que des Valaques ou des Roumains du Banat. Le nom des Morlaques, comme celui des Čiči, n'a pas toujours eu, il est vrai, une signification précise; il était employé au XVIe siècle pour désigner tantôt les Roumains tantôt les Slaves; les Istro-roumains sont appelés ainsi même plus tard, au XVIIe siècle, par Tommasini (v. A. Ive, *Romania*, IX, 323). L'étymologie de ce nom (Μαυρόβλαχοι « Valaques noirs ») montre qu'il désignait à l'origine une population romane ou spécialement roumaine et qu'il ne fut donné aux Slaves que plus tard, après que ceux-ci eurent absorbé une partie de l'élément roumain istrien ou dalmate. Que les Morlaques d'Antonio da Mula aient été des Slaves, cela ne peut nullement être admis; ils étaient du Banat et seule une population roumaine de cette contrée pouvait être désignée de cette manière (cf. *Arch. f. slav. Philol.*, XIV, 81). Il y a là, comme on le voit, un fait historique précis qui explique pourquoi l'ir. se rapproche sur plus d'un point du dialecte du Banat; il n'a pas cessé d'être influencé par ce dialecte même après sa séparation du daco-roumain.

D'autres textes historiques, bien qu'un peu plus douteux, semblent aussi nous montrer que la migration roumaine vers l'Adriatique s'est produite d'une manière lente et à des époques différentes. On sait qu'une petite colonie roumaine a existé jadis dans l'île de Veglia ; elle devait sans doute parler la même langue que les Istro-roumains. Il résulterait d'un document de 1465 publié dans les *Mon. histor. Slav. merid., acta croatica*, I, 97 (cf. Miklosich, *Die Wanderungen der Rum.*, 4) que ces Roumains se sont établis dans l'île de Veglia dans la seconde moitié du XVe siècle. Or, il arrive qu'un document de 1321 découvert récemment par G. Vassilich, *Sui Rumeni dell' Istria*, 199 (cf. M. Bartoli, *Publ. rec. di filol. rum.*, 105), men-

tionne déjà à cette époque l'existence dans cette île d'une population valaque, *vlaške zemlje*. Il y a toutefois une circonstance qui enlève à ce témoignage la valeur qu'on serait porté à lui accorder. C'est qu'on peut se demander si les mots *vlaške zemlje* désignent effectivement une population roumaine. Le mot *Vlah*, *Vlasko* n'a pas toujours été, chez les Slaves, synonyme de « Roumain »; il a été aussi employé par eux, et l'est encore aujourd'hui, pour qualifier les Italiens ou, en général, une population latine. Est-il donc sûr que ces *vlašte zemlje* du document de 1321 aient été une colonie roumaine ? Nous ne saurions l'affirmer avec certitude, mais nous croyons que ce témoignage peut cependant avoir une certaine importance pour la question de l'origine des Istro-roumains, étant donné qu'il trouve un appui dans ce que nous avons dit précédemment.

Il est donc certain que les Istro-roumains ne représentent pas une seule couche de population roumaine ; des colonies nouvelles se sont superposées sur celle qui était venue, dès le xe siècle, de la région daco-roumaine au sud.

En soutenant que les Istro-roumains sont des Daco-roumains, nous ne voulons nullement dire par là qu'ils ne contiendraient pas aussi un élément macédo-roumain qu'ils auraient rencontré dans leur chemin lors de leur migration au sud du Danube. Un tel mélange des Istro-roumains avec des Macédo-roumains n'est rien moins que possible. Nous avons vu plus haut (§ 127) que des colonies macédo-roumaines isolées se trouvaient autrefois en Serbie. D'autre part, des Valaques ou Morlaques sont mentionnés dans des documents du xiiie siècle comme habitant sur les côtes de la Dalmatie (cf. C. Jireček, *Die Wlachen u. Maurowlachen in den Denkmäl. von Ragusa*, dans les *Sitzungsber. der böhm. Gesellsch. der Wissensch.*, Prague, 1879, 112 et suiv.); parmi ces Valaques, dont une partie s'assimila sans doute avec le temps aux Istro-roumains, tandis qu'une autre partie fut engloutie par les Slaves, il devait y avoir aussi des Macédo-roumains. Lorsque les colonies daco-roumaines qui donnèrent naissance aux Istro-roumains passèrent au delà du Danube, elles se trouvaient par ce fait en présence d'un élément roumain méridional, à coup sûr pas trop nombreux, qui devait naturel-

lement se confondre, en partie, avec les nouveaux venus. C'est probablement de cette manière qu'il faut expliquer la présence en ir. de formes macédo-roumaines avec *p*, *m* transformés en *k'*, *ń* comme *kl'ept*, *mńie*. Mais, dans tous les cas, l'action de l'élément macédo-roumain sur les Istro-roumains fut minime.

Si les documents n'attestent pas la présence d'une population roumaine en Istrie dès le xe siècle, cela ne doit pas nous étonner. La migration des Istro-roumains s'est produite, comme nous l'avons vu, d'une manière lente. Les Istro-roumains étaient, d'autre part, des gens humbles, des paysans ; ils pouvaient pour cette raison passer inaperçus, surtout lorsqu'ils n'étaient pas encore en nombre plus considérable.

Il resterait à préciser les événements qui poussèrent les Istro-roumains vers le sud-ouest. Malheureusement l'histoire ne nous donne pas de renseignements là-dessus. On pourrait à la rigueur supposer que l'établissement des Hongrois entre la Theiss et les Carpathes amena une certaine confusion dans la population roumaine nord-danubienne et qu'à la suite de cet événement quelques colonies roumaines quittèrent leurs demeures pour émigrer au sud. Il se peut aussi que l'afflux vers le nord de l'élément macédo-roumain ait provoqué un mouvement contraire dans une partie du domaine daco-roumain. Mais, il faut le reconnaître, ce ne sont là que de simples hypothèses.

Cf. Meyer-Lübke, *Literaturblatt f. rom. und germ. Philologie*, XIII, 275. — Dans un travail paru dernièrement, *I castelli della Val d'Arsa* (dans les *Atti e memorie della Società istriana di archeol. e storia*, XIV, 137), C. de Franceschi arrive à une conclusion qui se rapproche de la nôtre pour ce qui concerne l'existence d'un élément roumain en Istrie avant le xve siècle : « dai documenti riferentisi alle baronie della Val d'Arsa, che contengono molti nomi personali e locali di radice e desinenza romanica, apparisce manifesto qualmente già nella seconda metà del milletrecento la nostra regione fosse abitata dall' elemento rumeno. »

La question de l'origine des Istro-roumains a été souvent discutée ; les différentes théories émises à ce propos sont résumées par G. Vassilich dans l'étude mentionnée plus haut, *Sui Rumeni dell' Istria*, 1900, extr. de l'*Archeografo Triestino*, nouv. série, XXIII, 157-237 (cf. Bartoli, *Public. rec. di fil. rumena*, 98 et suiv.), à laquelle nous renvoyons pour d'autres détails. Rösler, *Rom. Studien*, 121,

laissait indécise la question de l'époque où les Istro-roumains s'établirent en Istrie. De même Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, 64; quant aux rapports de l'ir. avec les autres dialectes roumains, ce savant exprimait, avec quelques réserves, une opinion que nous ne saurions partager : « Vielleicht lässt sich behaupten dass, während die aurelianischen Daken die Vorfahren der istro-dalmatischen und Donau-wlachen gewesen sind, die Bessen für die Vorfahren der Rhodope- und der Pindos-wlachen zu gelten haben. » D'après Miklosich, *Die Wanderung. der Rum.*, 6, les Istro-roumains seraient venus en Istrie de la région macédo-roumaine au XIVe siècle. G. Weigand, *Enciclopedia romînă*, II, 893, les considère plutôt comme les descendants d'une colonie roumaine venue en Istrie de l'empire turc, au XVIe siècle ; contre cette opinion on peut invoquer l'objection que l'ir. ne connaît aucun élément turc (*berikǫtę* qu'on cite comme tel, Bartoli, *l. c.*, 40, 111, est douteux et ne peut dans tous les cas être le turc *boghourtloq* donné comme étymologie par Cihac, *Dict.*, *élém. slaves*, etc. 549). G. Weigand constate d'ailleurs lui-même dans le *Jahresber.*, III, 141 (cf. Byhan, *ibid.*, V, 300) que l'ir. se rencontre souvent avec le parler du Banat, ce qui vient contredire l'opinion qu'il exprimait dans l'*Enciclop. rom.* Hasdeu, *Etym. magnum*, III, XXX, place la séparation des Istro-roumains des Daco-roumains au Xe siècle, lors de l'invasion des Hongrois : il admet la même époque pour l'émigration des Macédo-roumains qui, d'après son opinion, auraient vécu jusqu'au Xe siècle avec les Daco-roumains dans les Carpathes. D. Onciul, *Convorbiri literare*, XIX, 593, défend la théorie ancienne de l'origine des Istro-roumains d'après laquelle ceux-ci seraient un reste de la population latine des côtes de la Dalmatie. Le savant roumain invoque pour cela le passage de Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.* 29, où celui-ci parle de la romanisation de la Dalmatie et des colons latins qui s'y établirent à l'époque de Dioclétien : *Diocletianus imperator summopere Dalmatiam amavit*; *quare etiam populi romani colonias eo deduxit; populique illi Romani nuncupati sunt... manetque iis cognomen istud ad hodiernum usque diem.* L'auteur byzantin confirme par là le fait bien connu de l'existence d'un élément roman en Dalmatie ; mais cet élément ne peut pour cela être identifié avec les Istro-roumains. Le passage cité a toutefois une certaine importance pour l'histoire des Roumains en ce qu'il montre comment le mot « Romanus » s'est conservé au moyen âge dans la péninsule balkanique comme dénomination des descendants des Romains. — Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la tradition a gardé chez les Istro-roumains le souvenir de leurs migrations. Une telle tradition existe encore de nos jours à Žejane ; nous croyons utile de la reproduire ici d'après une notice publiée dans l'*Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino*, Rome, II (1883),

95-96 : « Secondo la tradizione... questi Rumeni... sarebbero i discendenti di tre pastori, venuti dal basso Danubio. Questi tre, passando in cerca di pascoli d'alpe in alpe, sarebbero giunti prima nell' altipiano di Mune e di Zejane, e poscia si sarebbero spinti fino nella Valdarsa. Trovato quei luoghi adatti al loro scopo, due di essi avrebbero fatto ritorno alle case loro per prender moglie ; e al loro ritorno avrebbe fatto lo stesso il terzo. »

132. Telle est la manière dont nous envisageons la genèse des trois dialectes roumains principaux.

Le mr. apparaît ainsi comme le continuateur direct du roumain formé au sud du Danube ; le dr. se présente comme le résultat de la fusion d'un élément macédo-roumain avec un élément roumain septentrional, celui de la Dacie, moins considérable et un peu différent de celui du sud ; l'ir. (comme le mgl.) montre par toutes ces particularités qu'il n'est rien autre chose qu'un parler daco-roumain transporté au delà du Danube.

Après une vie commune à l'origine, ces dialectes se séparèrent définitivement l'un de l'autre entre le xe et le xiiie siècles.

C'est à cette conclusion que nous mènent les faits linguistiques, et nous croyons qu'elle est suffisamment justifiée par ce que nous avons exposé au cours de ce chapitre.

133. Nous devons faire ici une mention des « Valaques » de Moravie dont l'histoire est en relation avec les faits étudiés dans les paragraphes précédents. On comprend par ces Valaques une population slave de Moravie dont le langage contient plusieurs éléments roumains. L'origine de ces Valaques n'est pas encore pleinement éclaircie. D'après quelques philologues, ils seraient des Roumains slavisés, d'après d'autres, des Slaves dont le parler fut influencé par celui des pâtres roumains qui arrivèrent dans leurs migrations au moyen âge jusqu'en Moravie (la plupart des mots roumains employés par ces Valaques se rapportent, en effet, à la vie pastorale : *brynza*, *fujara*, *merenda*, *urda*, etc. = dr. *brînză*, *fluier*, *merinde*, *urdă*). La première de ces opinions semble être la plus plausible ; elle trouve un appui dans le fait que le terme de « Valaques » a dû désigner anciennement une population roumaine.

Ces Valaques témoignent aussi de la grande expansion du peuple roumain au moyen âge et des ramifications nombreuses qu'il avait dans l'Europe orientale.

Les colonies roumaines qui se mêlèrent aux Moraves étaient sans doute venues de la région daco-roumaine avec les labiales conservées, comme il faut l'induire de la forme mor. *frembia* = lat. *fimbria* (dans le dr. actuel on ne connaît plus, à ce qu'il paraît, que *frînghie*, introduit des contrées où *b* + *i* a passé à *ghi*).

Les migrations de ces colonies roumaines en Moravie doivent remonter à la même époque que celle des Istro-roumains; la forme mor. *glaga* = dr. *chiag* (cf. p. 303) montre que les Roumains qui furent en contact avec les Moraves avaient encore les groupes *cl'*, *gl'*, ce qui nous conduit tout de suite à une époque antérieure au XIII[e] siècle. Quelques noms qui semblent être roumains se trouvent dans des documents moraves du XI[e] siècle, de sorte qu'on peut admettre que vers la même époque où quelques Daco-roumains s'avançaient vers le sud et s'établissaient en Istrie, d'autres erraient dans les Carpathes et allaient se fixer en Moravie parmi les Slaves, au milieu desquels ils se perdirent avec le temps. Il est même possible que les migrations des Istro-roumains et celles des Valaques de Moravie aient été provoquées par les mêmes événements.

Cf. Miklosich, *Die Wanderungen der Rum.*, 7; M. Václavek, *Sbornik musejni společnosti ve valašském Meziříčí*, 1898, II, 9-15; Hasdeu, *Etym. magnum*, III, XXIX; T. Burada, *O călătorie la Romînii din Moravia*, Jassy, 1894; *O căl. la Rom. din Silesia*, 1896.

134. Un fait qui se dégage de tout ce que nous avons exposé dans les paragraphes précédents et qui devient de plus en plus évident pour celui qui étudie avec attention la formation de la langue roumaine, c'est que des échanges nombreux ont eu lieu entre les deux groupes linguistiques principaux du domaine roumain, celui du nord et celui du sud du Danube. C'est là que réside l'explication de cette surprenante ressemblance qu'on constate à chaque pas entre les différents dialectes roumains.

Ce qui favorisa, en premier lieu, ces échanges, ce fut la posi-

tion géographique des pays habités par les Roumains. Ce furent ensuite les conditions dans lesquelles les Roumains vécurent au moyen âge; leur instabilité et la vie aventureuse qu'ils menèrent jusqu'à une certaine époque les poussèrent dans toutes les directions et facilitèrent en même temps le mélange entre les différents groupes dont ils étaient constitués. L'établissement de colonies nouvelles à côté d'autres plus anciennes, des émigrations continuelles d'un pays dans un autre, des translocations fréquentes : tels sont les faits qui caractérisent l'histoire ancienne, si compliquée et si intéressante, du peuple roumain.

CHAPITRE VII

INFLUENCES ALBANAISE, BYZANTINE BULGARE ET SERBE

135. Nous groupons ici ces influences qui se sont exercées sur le roumain pendant l'époque de sa formation. On pourrait les appeler les influences méridionales, puisqu'elles sont venues des idiomes parlés au sud du Danube.

Nous n'étudierons dans ce qui suit que les éléments alb., byz., etc. plus ou moins anciens qu'on trouve en roumain et qui sont en partie communs à tous les dialectes. On sait que le mr. contient un grand nombre de formes empruntées à l'alb. ou au bulg. et qui manquent en dr. ; il continue encore de nos jours à être influencé par ces langues. Pour le moment nous devons renoncer à étudier les éléments propres au mr. ; ils seront mentionnés lorsque nous donnerons un aperçu de l'état actuel de la langue roumaine d'après les régions où elle est parlée (t. II).

INFLUENCE ALBANAISE

136. Nous entendons par cette influence celle de l'albanais proprement dit et qui doit être distinguée de l'influence illyrienne ancienne que nous avons exposée aux §§ 7, 121.

Il est certes difficile dans plus d'un cas d'observer rigoureusement cette distinction, surtout dans l'étude des emprunts lexicaux. Nous ne saurions ainsi décider si le roum. *mal* vient de l'illyrien ancien ou de l'albanais (*mal'*). Les Illyriens ont probablement connu une forme analogue ; elle semble se

retrouver dans le nom de lieu illyrien *Dimallum*, mentionné par Tite-Live, et dans la *Dacia malvensis* (G. Meyer, *Etym. Wörterb. der alb. Spr.*, 257). L'ancienneté du roum. *mal* est d'autant plus admissible que la forme illyrienne correspondante semble avoir contenu deux *l*, ce qui expliquerait la conservation de l'*l* en roumain; seulement dans le cas où l'on pourrait prouver que la forme ancienne de l'illyrien n'avait qu'une seule *l*, la dérivation directe du roum. *mal* de l'illyrien devrait être écartée (* *malum* aurait donné, d'après les lois phonétiques du roumain, *mar*).

Toutefois, malgré ces considérations, nous croyons que lorsqu'un mot roumain se rapproche beaucoup par sa phonétique d'une forme de l'albanais, il y a plus de raisons pour le faire dériver directement de celui-ci que de l'illyrien (cf. p. 28). C'est la norme que nous suivrons dans l'étude des emprunts albanais que nous examinerons dans les paragraphes suivants.

137. Dans la phonétique roumaine, l'influence albanaise a laissé peu de traces.

Elle se ressent d'abord dans le passage du *c* final à *g* qu'on constate dans quelques mots et qui n'a pas encore trouvé sa véritable explication. A côté de dr. *adînc*, mr. *adųnku* = lat. *aduncus* on a dr. *aprig*, *stîng*, mr. *stųngu*, *vitreg* = lat. *apricus*, *vitricus* (l'étymologie de *sting* est inconnue; la forme **stagnicare*, d'où l'it. *stancare* et l'adj. *stanco*, proposée par Gröber, *Arch. f. lat. Lex.*, V, 479, ne peut expliquer le mot roumain). La présence du *g* dans ces formes est due, à coup sûr, à l'infiltration en roumain d'une habitude de prononciation albanaise. On sait qu'en albanais on trouve pour les mêmes mots tantôt une forme avec *k* tantôt une forme avec *g*, selon qu'ils sont articulés ou non : *błok-błogu*, *bunk-bungu*, *štɛnk-stɛngu*, *trunk-trungu*. D'après le modèle de ces formes albanaises on commença à dire aussi en roumain *aprigu*, *stingu*, *vitregu*, d'où après l'amuïssement de l'*u* final *aprig*, *sting*, *vitreg*. Les formes avec *g* s'employèrent avec le temps de préférence à celles avec *c*, qui ne disparurent cependant pas complètement.

Quelques autres mots isolés montrent aussi dans leur pho-

nétique des altérations dues à l'action de l'albanais. Le dr. *lăurușcă* = lat. *labrusca* doit son *ș* à l'influence de l'alb. *l'ërušk* dérivé du même mot latin ; *labrusca* ne pouvait donner en roumain que **lăuruscă* qui doit avoir existé ; ce n'est qu'en albanais que le *sc* latin passe à *šk*. Contre un emprunt direct de *lăurușcă* de l'albanais s'oppose la phonétique ; le passage de *-ab-* à *-au-* montre bien que la forme roumaine dérive du latin et que seulement le *ș* a été pris de l'albanais. C'est de la même manière qu'il faut interpréter le dr. *zgaibă*. Il repose sur une contamination de **scaibă* (la forme régulière sortie du lat. *scabies*) avec l'alb. *zġebe* ; seul l'albanais présente un autre exemple de *sc* lat. initial passé à *zg* : *zġürë* = lat. *scoria*.

Hasdeu, *Etym. magnum*, II, 1958, explique *lăurușcă* par une confusion avec les subst. formés avec le suffixe *-ușcă* (cf. § 145) ; notre explication nous semble plus plausible. G. Meyer, *Etym. Wörterb. d. alb. Spr.*, 484, observe : « Rum. und alb. setzen *zgaiba* aus *zgabia* voraus. » Mais une forme latine **zgabia* est inadmissible. Le passage de *sc* à *zg* dans *zġebe* n'est pas, il est vrai, régulier en albanais, mais puisqu'il est attesté aussi dans *zġürë*, il faut bien le considérer comme d'origine albanaise et admettre qu'il s'est transmis ensuite au roum. *zgaïbă* qui resterait inexpliqué autrement.

138. Pour ce qui concerne la morphologie, nous aurons à citer les formes suivantes où l'influence albanaise semble avoir laissé quelques traces.

La 1re pers. sing. de l'ind. prés. de *habeo* est en roum. *am* (dr., mr. et ir.). Cette forme offre, en ce qui touche sa finale, une ressemblance surprenante avec l'alb. *kam* « j'ai ». Puisqu'elle ne peut être éclaircie par la phonétique et la morphologie roumaines, il y a lieu de supposer qu'elle est résultée de la confusion de *habeo* avec l'alb. *kam*. Cette confusion a pu être facilitée par le fait que pour la 3e pers. sing. du même mode le roum. présente *a* (*are*) = *habet* qui se rencontre avec l'alb. *ka* « il a » ; la ressemblance de *a* avec *ka* a pu amener *am* — *kam*.

D'après G. Meyer (*Etym. Wörterb.*, 1), l'*a* du dr. *aista*, mr. *aistu*, ir. *aist* serait l'*a* prosthétique albanais qu'on rencontre dans les pronoms et adverbes (*ajó*, *atjé*). *Aista* doit, en

effet, être décomposé en *a* + *ista*, ce dernier reproduisant le lat. *iste*. On se demande toutefois si l'*a* n'est pas plutôt d'origine roumaine; il se peut qu'il ait été ajouté à *ista* (*ăsta*) par l'influence de *acesta*, *acela*. Puisque le roumain connaît *cesta*, *cela* à côté de *acesta*, *acela*, il n'est pas impossible qu'on ait introduit ce parallélisme aussi dans la forme simple correspondant à *iste*, d'où *ista* — *aista*.

Le même auteur (*l. c.*, 6) voit dans la première partie du dr. *acătare*, mr. *ahtare* l'alb. *akε-* qui s'ajoute aux pronoms et aux adverbes (*akε kuš*, *akε ku*). Dans la forme dr., *acă-* peut bien être albanais, mais pour le mr. *ahtare* qui correspond au dr. *atare*, nous croyons qu'il faut plutôt partir du lat. *eccum-talis* ou *aeque-talis*. Il se peut d'ailleurs que *eccum* (*aeque*) se soit croisé en roumain avec l'alb. *akε*.

Il est, en échange, tout à fait sûr que la forme a.-roum. *vare* est d'origine albanaise; elle repose sur l'alb. *vatε* (G. Meyer, *l. c.*, 462).

L'explication que nous avons admise pour *am* a été proposée par Meyer-Lübke, *Gramm. d. rom. Spr.*, II, § 238.

139. L'influence de l'albanais sur le roumain se ressent surtout dans le lexique. Le nombre des mots albanais introduits en roumain n'est pas bien considérable, mais ils appartiennent tous au parler populaire et constituent une partie importante du lexique roumain.

Comme il arrive souvent qu'un mot albanais se trouve, en dehors du roumain, aussi en bulgare, serbe, etc., il se peut qu'il ait pénétré en roumain par l'intermédiaire de l'une de ces langues; nous citerons dans ce cas, outre la forme albanaise, les formes correspondantes du bulgare, etc. : a.-roum. *bască*, mr. *baskǫ*; dr. *bucurare* (*bucurie*, *bucuros*); *bunget*; *buză*, mr. *budzǫ*; *călbează* (*gălbează*), mr. *gǫlbẹadzǫ*; *căpușă*, mr. *kǫpuše*; *ceafă*, ir. *tšǫfẹ*; *cioc*; *copac*, mr. *kopatš*, ir. *kopǫtš*; *copil*, mr. *kokil*; *cruțare*; *curpen*, mr. *kurpinu*; *dîrstă*, mr. *tristịalǫ*; *drîstă*; *fluer*, mr. *fluịara*; *fluture* (*fluturare*); *gata* (*gătesc*); *ghimpe*; *ghiuj*; *gîdilire*, mr. *gǫdilu*; *gresie*, ir. *grẹsẹ*; *groapă*, mr. *grǫapǫ*; *grumaz*, mr. *grumadzu*; *gușe*, mr. *gušǫ*, ir. *gušẹ*; *măgar*; *măgură*; *măi* (*mări*), mr. *moị* (*more*); *moș*, mr. *moašǫ*, ir. *moš*; *mugur*;

murg, mr. *murgu*; *mușcoi*; *năpîrcă*, mr. *noportiko*; *părău*; *rînză*, mr. *arondzo*, ir. *ronze*; *sat*; *sîmbure*, mr. *somburu*; *spuză*; *straiță*; *strepede*; *țap*, mr. *tsap*, ir. *tsop*; *țarc* (*înțărcare*); *vatră*, mr. *vatro*, ir. *votre*; *zgură* = alb. *baskε*; *bukuroń* (*bukurε*, *bukurí*); *bunk*; *buzε* (le bulgare connaît aussi *buza*, mais le roum. *buză* ne peut venir de celui-ci puisqu'il signifie « lèvre » comme l'alb. *buzε*, tandis que la forme bulg. a le sens de « joue »); *kεl'bazε* (*gεl'bazε*); *kεpušε* (serbe *krpuša*; le roum. *capușă* vient directement de l'alb. puisqu'il ne connaît pas l'*r* de la forme serbe); *kafε* (à Scutari *tšaf*); *tšok*; *kopatš* (comp. hong. *kopács*); *kopil'* (a.-bulg. *kopilŭ*, bulg., serbe *kopile*); *kurtseń*; *kul'pεr*; *dεrstil'ε*, *trεstil'ε* (bulg. *drŭstja*); *draštε*; *fl'oere*; *fl'uturε* (*fl'uturoń*); *gat* (*gatuań*); *ǵεmp*; *ǵüš*; *gudulis* (bulg. *gudeličkam*); *gεresε*; *gropε*; *gurmas* (le dr., mr. *sugrum* est apparenté à ce mot, mais ne vient pas de l'alb.; cf. Meyer-Lübke, *Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil.*, XII, 240); *gušε* (bulg., serbe *guša*, hong. *gusa*); *magar* (*gomar*; comp. mr. *gumaru*; bulg., serbe *magare*); *magul'ε* (*gamul'e*); *mojε* (*moré*); *mošε*; *mugul*; *murk* (bulg. *murgo*, serbe *murga*); *mušk*; *nepεrkε*; *pεr̄ua*; *rεndεs*; *fšat*; *θumbul'* (*sumbul'* chez Kavaliottis, éd. G. Meyer, n° 437); *špuzε* (bulg. *spuza*); *straitsε*; *štrep*; *šḱap* (guègue *tsap*); *θark*; *vatrε* (serbe *vatra*, pol. *watra*); *zǵürε* (bulg. *zgura*); comp. en outre *baltă* que nous avons étudié à la p. 277.

Il est difficile de savoir si le dr. *lai*, mr. *lai̯*, vient de l'alb. *l'aj*; il est plus probable que la forme albanaise est empruntée au roumain, où *lai* est plus souvent employé qu'en albanais; il resterait alors à trouver l'origine du mot roumain.

Le dr. *vită* « bétail » se rapproche de l'alb. *vjetε*, mais nous ne saurions dire avec certitude s'il en provient; cette étymologie est dans tous les cas plus plausible que celle qu'on donne d'habitude, le lat. *vita*.

Il est tout aussi douteux que le dr. *văpaie* dérive directement de l'alb. *vapε* (serbe *vapa*); ils peuvent être seulement apparentés (comp. lat. *vampa*, ital. *vapa*).

Le dr. *văitare*, mr. *vaitu*, ne se rencontre probablement que par hasard avec l'alb. *vaitoń*; il doit être une formation roumaine de l'interj. *vai*.

Les formes dr. *brîu*, mr. *brǫnu*, *leagăn*, mr. *lẹagǫnǫ*, ir. *lẹgǫr*, *scăpărare*, mr. *askapiru*, *șopîrlă* montrent une certaine ressemblance avec les alb. *bres* (*brents*), *l'ëkunt* (comp. hong. *lengeni*), *škrep*, *šapí*, mais nous ne voyons pas comment on pourrait les y rattacher directement.

Les formes albanaises introduites en roumain ont en général conservé avec fidélité leur signification primitive. Nous n'aurons à signaler que les transformations de sens suivantes.

Les dr. *bucurare* (réfl.), *bucuros* ont reçu l'acception de « se réjouir, être gai, content », tandis que les alb. *bukuroń*, *bukurë* signifient « embellir, beau ». Le sens albanais doit avoir existé jadis en roumain comme le montre le nom propre *Bucur* qui doit avoir été donné à l'origine aux personnes qui se distinguaient par leur beauté.

Bunget, dérivé d'un plus ancien **bung* à l'aide du suffixe *-et* (comp. *făget*, *frăsinet*), signifie en dr. à côté de « forêt de chênes » aussi « épaisseur d'un bois » ; seul le premier sens reproduit de près celui de l'alb. *bunk* « chêne ».

Înțărcare « sevrer », de *țarc* « enclos » = alb. θ*ark*, présente un changement de sens intéressant ; de l'idée de « enclore, séparer les agneaux des brebis » s'est développée celle de « sevrer ». C'est un de ces termes de la vie pastorale des Roumains qui perdit sa signification première et devint avec le temps d'un usage général.

Moș a conservé la signification de l'alb. *mošë* « vieillard, aïeul », mais ses dérivés *moșie*, *moștenire* (tiré de *moștean* qui à son tour est formé sur le modèle de l'alb. *mošatar* dans lequel *-ar* fut remplacé par le suffixe slave *-ean*, **moșătean*) ont reçu celle de « patrimoine, héritage, terre », c'est-à-dire « ce qu'on a reçu des ancêtres ».

Sîmbure ne signifie plus en roumain « bouton » comme l'alb. θ*umbul'* (θ*ump*), mais « noyau, pépin ».

Si *mal* vient de l'albanais et non de l'illyrien il doit aussi être cité ici. En albanais *mal'* s'emploie avec le sens de « montagne » ; le roumain *mal* signifie « rive, côte » et en même temps « monceau de terre » ; il a dû avoir anciennement aussi le sens propre à l'albanais (cf. ci-dessus, p. 317).

Parmi les mots dont la provenance albanaise n'est pas assurée, nous devons rappeler aussi *copil* qui a subi une transformation semasiologique intéressante. L'albanais *kopil'* signifie en même temps « serviteur » et « bâtard » ; cette dernière signification qui est propre aussi à l'a.-bulg. *kopılŭ* a été élargie en roumain, où *copil* est devenu synonyme de « enfant » en général ; il faut d'ailleurs rappeler que le sens de l'albanais se rencontre en a.-roumain.

Outre ces transformations, d'ordre interne, nous devons mentionner aussi celles qui sont survenues dans la phonétique de certains mots. Tel ou tel son de l'albanais est souvent rendu en roumain par un autre ou a complètement disparu. Les changements suivants méritent d'être relevés.

O alb. = *ă* roum. : alb. *mojɛ*, *moré*, dr. *măi*, *măr*i (l'*ă* pour *o* s'explique probablement par l'emploi fréquent de ce mot comme proclytique ; le mr. a conservé l'*o* de l'albanais, *moi*).

Pour *ü* alb. = *u*(*iu*) roum. comp. *ģüš*, *zgürɛ* = dr. *ghiuj*, *zgură*.

F alb. initiale est tombée dans *fšat* = dr. *sat* (la forme *fsat* existait cependant au XVIe siècle ; elle se rencontre encore dans le *Psautier de Șcheia*).

Θ alb. = *s*, *ț* roum. : *θumbul'*, *θark* = dr. *sîmbure*, *țarc*.

Š alb. = *s* roum. : alb. *fšat*, *štrep* = roum. *sat*, *strepede* (comp. *scăpărare*, *spuză*). A la finale, *š* a été rendu par *j* dans *ģüš* = dr. *ghiuj*.

A la place de l'*l* alb. on trouve généralement *l* en roumain : alb. *fl'oere*, *fl'uturɛ*, *kɛl'bazɛ* = dr. *fluer*, *fluture*, *călbează* (comp. *mal*). Elle est reflétée par *r* dans : alb. *θumbul'*, *magul'ɛ* = dr. *sîmbure*, *măgură* (il se peut qu'il y ait eu dans ce cas une assimilation aux mots terminés en *-ur*, *-ură* ou à ceux qui contenaient en albanais *ł* qui semble avoir été rendue en roumain par *r* ; comp. alb. *mugul*, *vałɛ* = dr. *mugur*, *vare*). Le dr. *curpen* s'éloigne sensiblement de son prototype alb. *kul'pɛr* ; on y trouve d'abord *r* à la place de *l'* et ensuite la finale *-en* à la place de *-ɛr* qui peut être due à un changement de suffixe ; quant à l'*r*, elle peut venir aussi de l'albanais où, à côté de *kul'pɛr*, on emploie aussi *kurpul'*.

Deux exemples de la syncope de l'ɛ nous sont offerts par *gɛresɛ, rɛndɛs* = dr. *gresie, rînză* (* *găresie*, * *rîndăsă*).

La métathèse du groupe *-ur-* en *-ru-* se remarque dans : alb. *kurtseń* = dr. *cruțare*. Dans le dr. *grumaz* la métathèse n'est probablement pas d'origine roumaine; elle se trouve déjà en albanais, où *gurmas* est employé à côté de *grumas*; le mr. connaît toutes les deux formes, *gurmadzu* et *grumadzu*.

L'alb. *kopatś* aurait dû donner en roumain *copaci*, mais cette forme ayant été confondue avec les pl. *draci*, *saci*, a été changée en *copac*, sur le modèle de *drac*, *sac*.

Les éléments albanais du roumain n'ont pas encore été étudiés d'une manière scientifique. Plusieurs de ceux qui ont été présentés comme tels par quelques philologues nous semblent tout à fait contestables. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, *noian* est rattaché par Hasdeu (*Cuvinte din bătrîni*, I, 295) à l'alb. *ujɛ*, *ujoń* ; de telles étymologies doivent être résolûment écartées.

140. Pour ce qui concerne les dialectes albanais (on sait que l'albanais se divise en deux dialectes principaux, le tosque et le guègue), il n'est pas toujours facile de savoir quel est celui auquel le roumain a emprunté ses éléments albanais. Comme les mêmes mots apparaissent souvent sous la même forme en tosque et en guègue, nous ne pouvons préciser duquel de ces dialectes ils ont été pris par le roumain. Il y a toutefois deux vocables qui semblent montrer que le roumain a surtout été en contact avec le dialecte albanais septentrional, le guègue. Ce sont *ceafă* et *țap*; en tosque, les formes correspondantes sont *ḱafɛ* et *sḱap*, en guègue on trouve à leur place *tśaf* (spécialement dans le parler de Scutari où *ḱ*, *ǵ* passent à *tś*, *dž*) et *tsap*; il va sans dire que les dr. *ceafă*, *țap* doivent venir de ce dernier dialecte. Il résulterait donc de ces mots que les Roumains ont vécu, au moyen âge, surtout dans la proximité des Albanais septentrionaux. C'est d'ailleurs un fait qui concorde bien avec ce que nous avons dit au chapitre précédent sur la patrie primitive du roumain.

141. La présence d'un nombre relativement assez grand d'éléments albanais en dr. s'explique par cette émigration d'un élément roumain du sud au nord du Danube que nous avons

constatée au chapitre précédent. C'est des Macédo-roumains établis dans la région des Carpathes que les Daco-roumains ont reçu les formes albanaises que nous venons d'étudier.

Cf. nos *Studii de filologie romînă*, Bucarest, 1898, 8, 10.

INFLUENCE BYZANTINE

142. Nous enregistrons ici les formes introduites en roumain à l'époque byzantine. Elles constituent la deuxième couche d'éléments grecs du roumain et sont venues se superposer sur ceux d'origine plus ancienne, datant de l'époque latine (pp. 198 et suiv.). La plupart d'entre elles doivent avoir pénétré en daco-roumain par la même voie que les éléments albanais (cf. p. 290).

Tous les mots que nous citerons plus loin ne peuvent être en roumain plus anciens que le VIe ou le VIIe siècle. Et cela pour la raison qu'ils ne présentent aucune des transformations phonétiques roumaines antérieures à cette époque (cf. pp. 282 et suiv.).

143. L'influence du grec byzantin sur le roumain est purement de nature lexicale; elle n'a laissé aucune trace dans la phonétique ou dans la morphologie.

Les mots empruntés par le roumain au grec byzantin ne sont pas plus nombreux que ceux d'origine albanaise ; il est même difficile de savoir s'ils viennent tous directement du grec ; plusieurs d'entre eux se retrouvent aussi dans les autres langues balkaniques, en albanais, bulgare, etc., de sorte qu'ils peuvent avoir été pris de l'une de ces langues et non directement du grec; pour ces formes douteuses nous donnerons, comme plus haut, leurs correspondants en bulgare, etc. : dr. *agonisire*; dr., mr. *argat*; *arvună*, mr. *arvonǫ*; *camătă*; *cămilă*, mr. *kǫmilǫ*; *cărămidă*; *condei*, mr. *kondili*; *cort*; *crin*; *cucură*; *cutezare*, mr. *kutedzu*; *desagi*, mr. *disagǫ*; dr., mr. *eftin*; *folos* (*folosesc*, mr. *felisesku*); *frică*, mr. *frikǫ*; *horă*; *lipsire*, mr. *lipsesku*; *mănie*; *mirosire*, mr. *ańurdzesku*; *omidă*, mr. *uńidǫ*; *părăsire*;

pitic; *prisos*; *proaspăt*, mr. *proaspit*; *scafă*, mr. *skafo*; *sosire*; *stol*; *strachină*; *temei*, mr. *θemeľu*; *tigaie*, mr. *tigańe*; *traistă*, mr. *trastu*; *văpsire*, mr. *vopsesku*, *za* (*zale*) — byz. ἀγωνίζω (ἀγωνίζομαι); ἀργάτης (bulg., alb. *argat*, serbe *argatin*); ἀῤῥαβών; κάματος (serbe *kamata*, alb. *kamatɛ*, hong. *kamat*); κάμηλος (a.-bulg. *kamilĭ*, bulg., serbe *kamila*); κεραμίδα (a.-bulg., bulg. *keramida*, alb. *keramiďe*); κονδύλι; κόρτις (κόρτη); κρίνον (a.-bulg. *krinŭ*, serbe *krin*, alb. *krinɛ*); κούκουρον; κοττίζω; δισάκκιον (bulg. *disagi*, serbe *bisag*); εὐθηνής (bulg., serbe *jevtin*); ὄφελος; φρίκη (alb. *frikɛ*); χορός (bulg. *choró*); λείπω (a.-bulg. *lipsati*, alb. *l'ipsem*); μανία (alb. *mɛnī*); μυρίζω, μυρόω (la forme mr. vient du premier de ces mots, tandis que celle du dr. doit plutôt être rattachée au dernier); μίδας (ὁ —, chez Hésychius et Théophraste); παρεάω (et non παραιτέω, donné par Cihac, *Dict.*, *élém. sl.*, 683, ni παρίημι proposé par Miklosich, *Etym. Wörterb.*, 232; serbe *parasiti*); πίθηκος (a.-bulg. *pitiku*); περισσός; πρόσφατος; σκάφη; σώζω, σώνω (bulg. *sosaja*, alb. *sos*); στόλος; ὀστράκινος (bulg. *strakina*); θεμέλιος (a.-bulg. *temelĭ*, bulg. *temel*, serbe *temelj*, alb. *θemel*); τήγανον (a.-bulg. *tiganŭ*, bulg., serbe, alb. *tigan*); τάγιστρον (le mr. *trastu* peut venir directement de l'alb., *trastɛ*); βάπτω (a.-bulg. *vapisati*); ζάβα.

Nous n'avons pas cité à côté de *agonisire*, *condei*, *cucură*, *mirosire* les a.-bulg. *agonisovati*, alb. *kondiľ*, *kukurɛ*, *miros*, bulg. *mirosam*, puisqu'il y a des raisons pour croire que ces formes roumaines viennent directement du grec. L'a.-bulg. *agonisovati* signifie « être en agonie » tandis que le roum. *agonisire* a le « sens de gagner » (cf. ci-dessous), ce qui nous empêche de dériver celui-ci de la forme a.-bulg. *Condei* « plume » et *cucură* « carquois » ne peuvent venir des alb. *kondiľ*, *kukurɛ* puisqu'ils désignent des choses différentes de celles pour lesquelles les Roumains ont emprunté aux Albanais les termes correspondants (ceux-ci se rapportent en général à la vie primitive des Roumains, à la vie pastorale et à la nature); ce n'est que des Byzantins que les Roumains pouvaient prendre des mots qui se rapportent à l'écriture et à l'armement. Quant à *mirosire* « sentir » il ne peut venir ni du bulg. *mirosam* ni de l'alb. *miros*, car ceux-ci signifient « oindre » (l'alb. *mɛriń*, apparenté à *miros*,

signifie, il est vrai, « sentir », mais il ne peut expliquer au point de vue phonétique le roum. *mirosire*).

En pénétrant en roumain, plusieurs mots grecs ont changé leur signification primitive.

Agonisire ne signifie plus « lutter » comme le byz. ἀγωνίζω, mais « acquérir, gagner laborieusement », c'est-à-dire « gagner à force de combattre ».

Cutezare montre une transformation de sens intéressante. Il signifie, comme l'alb. *kudzoń* et le vén. *scotezar* (cf. p. 224), « oser »; la forme byzantine correspondante, κοττίζω, présente le sens de « jouer aux dés » (comp. *aleam ludo* = κοττίζω dans le *Corp. gloss. lat.*, II, 354). La signification roumaine est résultée de celle de « hasarder » (cf. notre article consacré à ce mot dans la *Romania*, XXVIII, 66).

Eftin « bon marché » s'éloigne sensiblement du byz. εὐθηνής « heureux »; la signification roumaine reparaît d'ailleurs dans le néo-grec φθηνός et dans le bulg., serbe *jevtin*. Cette signification peut avoir existé déjà à l'époque byzantine, mais il est tout aussi possible qu'elle ait pénétré en roumain plus tard, à l'époque phanariote, lorsque le roumain fut de nouveau influencé par le grec.

Stol « groupe, nuée » en face du byz. στόλος « flotte » montre aussi une altération semasiologique, mais moins profonde et facile à comprendre.

Le mr. *arvonǫ* « don qu'on fait aux fiançailles », en regard du dr. *arvună* « arrhes », doit sans doute ce sens au néo-gr. ἀῤῥαβῶνα « fiançailles » (comp. ἀῤῥαβῶνες = *sponsalia* chez Ducange, *Gloss. mediae graec.*, 124).

La forme unipersonnelle mr. *lipsẹašte* « il faut », de *lipsesku* « manquer » comme le dr. *lipsire*, a été influencée par l'alb. *l'ipsetɛ* employé avec la même signification.

Pour la phonétique nous avons à mentionner les transformations suivantes :

A et *e* atones syncopés dans : dr. *arvună* (a.-roum. aussi *arăvonă*), *prisos* = byz. ἀῤῥαβών, περισσός.

O initial tombé : dr. *folos* (pour un plus ancien **fălos*, d'où par l'assimilation de l'*ă* à *o* la forme actuelle) = byz. ὄφελος.

On se demande toutefois si la chute de l'*o* ne s'est pas produite déjà en grec. Ducange (*Gloss. mediae graecitatis*, 1670) cite un exemple de φελός qui montrerait bien que la chute de l'ο s'était produite en grec; nous ne savons pas toutefois quelle confiance il faut accorder à ce seul exemple ancien de l'aphérèse de l'*o* (la forme aphérésée existe d'ailleurs dans les dialectes grecs modernes; comp. φελεσάμενος, cité par Hatzidakis, *Einleit. in die neugr. Gramm.*, 1892, 147).

L'*a* pour *e* dans *argat* = ἐργάτης est déjà grec; la forme avec l'ε assimilé à α (ἀργάτης) apparaît de bonne heure dans les textes grecs (cf. Dieterich, *Byzantinisches Archiv*, I, 19, 274).

L tombée devant *i* : dr. *condei*, *temei* (**condeľi*, * *temeľi*) = byz. κονδύλι, θεμέλιος.

N tombée devant *i* en hiatus : dr. *tigaie* (**tiganie*) = byz. τήγανον.

Dans *proaspăt* = byz. πρόσφατος on constate l'assimilation de φ à π.

La chute de γ et la métathèse de ρ dans *traistă* = byz. τάγιστρον sont d'origine grecque; le premier phénomène est ancien en grec (cf. Dieterich, *l. c.*, 86); pour le second, on peut comparer les formes néo-gr. dialectales τράϊστο à côté de ταίστρο, ταϊστέρ (G. Meyer, *Indogerm*, *Forschungen*, II, 443).

Il reste enfin à rappeler que les verbes grecs introduits en roumain reproduisent d'habitude la forme de l'aoriste : dr. *lipsire*, *vapsire*, etc. = aor. ἔλειψα de λείπω, ἔβαψα de βάπτω. La même particularité se rencontre dans les emprunts grecs du slave et de l'albanais (a.-bulg. *lipsati*, alb. *ľipsem*).

Cf. G. Murnu, *Studiu asupra elementului grec ante-fanariot in limba romînă*, Bucarest, 1894. La plupart des éléments grecs du roumain mentionnés par l'auteur de cette étude sont en général d'un caractère plus récent que ceux que nous avons étudiés; ils datent du XVIe ou du XVIIe siècle, lorsque les Grecs commencèrent à se mêler dans les affaires religieuses et politiques des pays roumains. Nous nous occuperons ailleurs (t. II) de cette nouvelle influence du grec sur le roumain, qui doit être distinguée de celle que nous venons d'étudier.

INFLUENCES BULGARE ET SERBE

144. Les éléments slaves dont nous allons nous occuper ici complèteront la série de ceux que nous avons étudiés au chapitre V. Leur introduction en roumain doit être placée entre les XIe et XVe siècles.

Parmi ces éléments slaves, plus récents que ceux que nous avons étudiés jusqu'ici, nous devons mentionner en première ligne ceux qui se rapportent à l'organisation politique et religieuse des pays roumains au moyen âge : ils forment une classe à part et doivent plus ou moins être distingués de ceux que nous examinerons plus loin.

Pour ce qui concerne l'Église (la hiérarchie ecclésiastique, le service religieux, les fêtes, les différents objets qui ont trait au culte chrétien, etc.), nous avons à relever les mots suivants : dr. *cădelniță*, *călugăr* (ce mot, comme beaucoup d'autres, est à proprement parler d'origine grecque, mais il a pénétré en roumain par le slave), *catapeteazmă*, *crîsnic*, *cristelniță*, *hram*, *mănăstire*, *odăjdii*, *patrahir*, *popă*, *prapor*, *pristol*, *protopop*, *Rusalii* (ce mot qui désigne la « Pentecôte » pourrait être considéré, pour ce motif, comme très ancien, mais la conservation de l'*l* montre qu'il est entré en roumain après que l'$l + i$ en hiatus était tombée ; autrement on aurait dû avoir *Rusaii*), *schimnic*, *schit*, *sfită*, *stareț*, *strană*, *țîrcovnic*, *vlădică*, *zmirnă* = bulg. (a.-bulg.) *kadilĭnica*, *kalugerŭ*, *katapetazma*, *krŭstĭnikŭ*, *krŭstilĭnica*, *chramŭ*, *monastyrĭ*, *odežda*, *petrahilŭ*, *popŭ* (serbe *popa*), *praporŭ*, *prěstolŭ*, *protopopŭ*, *rusalija*, *skimĭnikŭ*, *skitŭ*, *svita*, *starĭcĭ*, *strana*, *crŭkŭvĭnikŭ*, *vladyka*, *zmyrŭna*. Dans la même catégorie entrent quelques mots de la littérature ecclésiastique : dr. *cazanie*, *ceaslov*, *psaltire*, *psalm* = *kazanije*, *časoslovŭ*, *psalutyrĭ*, *psalŭmŭ*.

Pour l'organisation politique nous avons à citer les mots : dr. *cinovnic*, *clucer*, *crai*, *ispravnic*, *paharnic*, *postelnic*, *slujer*, *vodă*, *voievod*, *vornic* = bulg. (a.-bulg.) *činovĭnikŭ*, *kljućarĭ*, *kralĭ*, *ispravĭnikŭ*, *pecharĭnikŭ*, *postelĭnikŭ*, *služarĭ*, *vojevoda*, *dvorĭnikŭ* (cf. ci-dessous, p. 365, *ban*).

En outre, quelques mots se rapportant à la législation (actes publics, droits de propriété, etc.) : dr. *baștina*, *pravilă*, *uric*, *zapis*, etc. = *baština*, *pravilo*, *urokŭ*, *zapisŭ*.

145. Parmi les éléments serbes et bulgares du roumain, il y en a quelques-uns d'ordre morphologique.

Ainsi, l'adv. dr. *așijdere* montre dans sa dernière partie une influence serbe. La finale *-jdere* est empruntée à l'a.-serbe *takoždere* (serbe mod. *takodjer*; comp. l'a.-bulg. *takoždeže*), de sorte que *așijdere* n'est rien autre chose qu'une contamination du dr. **aşi* (comp. mr. *aší*) avec la forme serbe mentionnée.

Comme d'origine bulgare ou plutôt serbe doivent être considérés les suffixes *-aş*, *-iş*, *-uş*. Ils ne peuvent pas venir de l'a.-bulg. comme ceux que nous avons étudiés aux pp. 249 et suiv., et cela pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils ne se rencontrent pas en a.-bulgare, tandis qu'ils apparaissent très souvent en serbe, et ensuite parce qu'ils sont surtout propres au dr. (*-aş* manque tout à fait en mr.), ce qui montre qu'ils ont dû pénétrer dans ce dialecte lorsqu'il eut commencé à s'isoler du macédo- et de l'istro-roumain.

Nous passerons en revue chacun de ces suffixes pour montrer quelle est leur fonction et en quoi ils se rapprochent des éléments correspondants du serbe et du bulgare.

Aş forme : 1° des subst. et des adj. diminutifs : *baiețaş*, *copilaş*, *flueraş*, *iepuraş*, *îngeraş*, *păunaş*, *scăunaş*, *toporaş*, *unchiaş*; *drăgălaş* (de *drag* par l'intercalation de *-ăl*, sur le modèle du hong. *drágalátos*), *golaş*; 2° des subst. et adj. désignant la profession, l'occupation, les qualités d'une personne : *arcaş*, *călăraş*, *căruțaş*, *fruntaş*, *nuntaş*, *ostaş*, *pungaş*, *trimbițaş*; *mărginaş*, *pătimaş*, *pizmaş*, *trufaş*, *vrăjmaş*.

Iş forme aussi des diminutifs, mais en général seulement en combinaison avec d'autres suffixes (cf. ci-dessous); il est le plus souvent employé à la dérivation de collectifs : dr. *aluniş*, *frunziş*, *mărăciniş*, *mărunțiş*, *pietriş*, *stejeriş*, *tufiş*, mr. *tufiš* (sur le modèle desquels on a dérivé *desiş*, *luminiş*); on le trouve, en outre, dans des substantifs dérivés de verbes et exprimant l'objet résulté de l'action désignée par le verbe ou l'endroit où peut

s'effectuer cette action, etc. : dr. *ascunziș*, mr. *askuntiš*, *ascuțiș*, *coborîș*, *învăliș*, mr. *anveliš*, *suiș*, *tăiș*.

Uș remplit d'habitude la même fonction que *-aș* : 1° dr. *cățeluș*, mr. *kutsuluš*, *curelușe*, *ineluș*, *măgăruș*, *picioruș*, mr. *kitšoruš*, *purceluș*, mr. *purtsiluš*, etc. ; *negruș* ; à la même famille appartiennent les noms de plantes et d'animaux en *-ușe* : dr. *urechiușe*; *găinușe* ; 2° dr. *bătăuș*, *cărăuș*, *jucăuș* ; comp. en outre quelques dérivés semblables à ceux de la dernière catégorie de *-iș* : *culcuș*, mr. *kulkuš*, *lunecuș*, *frecuș*, etc., et en même temps les formes *albuș*, *gălbenuș* « blanc —, jaune d'œuf » où la fonction de *-uș* est autre et semble se rapprocher de celle de *-iș* dans *desiș* (comp. mr. *greuš*).

Aș, *-iș*, *-uș* se joignent souvent à d'autres suffixes pour former surtout des diminutifs : *-iș* + *an* (mr. *gulišan*), *-iș* + *el* (dr. *blidișel*), *-uș* + *el* (dr. *mielușel*), *-aș* + *iță* (dr. *mînușiță*), *-aș*, *-iș*, *-uș* + *or* (dr. *călbășoară*; *bănișor*, *bețișor*, *domnișor*, *ochișor*, *verișor*, *acrișor*, *bunișor*, *mărișor*, *binișor*, *încetișor*; *bobușor*, *focușor*; *a* tombe quelquefois, d'où le suffixe *-șor* : dr. *locșor*, *trupșor*, mr. *bunšor*, *ńikšor*).

En serbe, *-aš* et *-uš* se rencontrent surtout aux *nomina agentis* : *kolibaš*, *pletkaš*, *robijaš*, *stražaš*; *hoduš*, *blebetuša*, *govoruša* (comp. dr. *arcaș*, *bătăuș*). Plus nombreux qu'en roumain sont les noms de plantes et d'animaux en *-uša* : *grebenuša*, *madžaruša*; *doruša*, *jastrebuša*, etc. ; le dr. *brîndușe* reparaît dans le serbe *brnduša* (*brnduška*); d'après quelques auteurs (Daničić, *Rječnik*, I, 663) la forme serbe serait empruntée au roumain; le contraire nous semble cependant plus admissible, puisque nous ne voyons pas quelle serait l'étymologie du mot roumain; *brîndușe* peut être d'origine serbe, comme beaucoup d'autres noms de plantes roumains. Le serbe ne nous offre malheureusement aucun exemple de dérivés avec *-uš* analogues aux dr. *lunecuș*, *albuș*, etc. (comp. en échange le slovène *okoluš*).

Pour *-iš*, le serbe nous donne quelques formes semblables aux dr. *desiș*, *suiș* : *gustiš*, *okoliš*; peut-être faut-il voir un exemple de *-iš* avec le sens collectif dans *slatkiš*.

Contre la dérivation de *-aș*, *-iș*, *-uș* des serbes *-aš*, *-iš*, *-uš* on pourrait invoquer le fait que les suffixes serbes ne forment que très

rarement des diminutifs (comp. *dragaš*, *mališ*, *dramuša* desquels on pourrait peut-être rapprocher le bulg. *pelinaš*), tandis que les roum. *-aş*, *-iş*, *-uş* se rencontrent souvent dans des subst. et des adj. de cette catégorie. L'emploi fréquent de *-aş*, *-iş*, *-uş* aux diminutifs peut toutefois s'expliquer ; il a été probablement facilité par les circonstances suivantes. D'abord, par l'existence en serbe de quelques formes hypocoristiques telles que *babuša* (de *babo*), *Maša*, *Saša*, etc., et ensuite par la présence, à côté de *-aş*, *-iş*, *-uş*, des suffixes *-aşcă*, *-işcă*, *-uşcă* = sl. *-aška*, *-iška*, *-uška* qui donnent naissance en roumain à de diminutifs nombreux : dr. *morişcă*, *podişcă*, *sitişcă* ; *biciuşcă*, *femeiuşcă*, *răţuşcă*, etc. ; ces derniers suffixes étant décomposés en *-aş* + *că*, *-iş*+*că*, *-uş* + *că*, on finit par introduire aux diminutifs aussi les simples *-aş*, *-iş*, etc. Il faut probablement chercher dans une autre circonstance la naissance, en spécial, des nombreux diminutifs en *-uş* ; il est possible qu'on ait formé d'abord des subst. masc. *căţel*, *purcel* les fém. *căţeluşe*, *purceluşe* (comp. serbe fém. *ajgiruša*, *bećaruša* en face des masc. *ajgir*, *bećar*), d'où ensuite *căţeluş*, *purceluş* ; plus tard, sur le modèle de ceux-ci on forma *nuieluşe*, *cureluşe*, de *nuia*, *curea*, comme *căţea-căţeluşe*.

Nous reconnaissons qu'il y a encore quelques points obscurs dans l'histoire de ces suffixes, mais nous croyons que leur origine slave est tout à fait certaine. On pourrait seulement se demander si *-aş*, *-uş* reposent exclusivement sur les sl. *-aš*, *-uš* ; on sait que le hongrois connaît aussi deux suffixes, *-ás*, *-os*, qui forment, comme ceux du roumain et du slave, des *nomina agentis* ; il est possible que ces suffixes hongrois se soient croisés en roumain avec ceux venus du slave (cf. le chapitre suivant).

Cf. S. Puşcariu, *Die rumänischen Diminutivsuffixe* 114 et suiv. qui défend l'origine slave des suffixes que nous venons d'étudier. — Nous n'avons pas enregistré parmi les dérivés avec *-iş* les adverbes terminés de la même manière : dr. *cruciş*, *curmeziş*, *făţiş*, *furiş*, *morţiş*, etc. ; à notre avis ce suffixe adverbial doit être distingué de celui qu'on trouve aux substantifs. Nous ne saurions d'ailleurs préciser quelle est son origine ; est-ce le même suffixe que celui qu'on trouve dans l'adverbe serbe *četveriš* ? D'autre part, est-il sûr que le suffixe verbal *-işare* qu'on constate dans des verbes tels que *furişare*,

îmbrățișare, *înfățișare* repose exclusivement sur le suffixe adverbial mentionné ; n'y a-t-il pas quelque relation entre ces verbes et quelques formes slaves en *-išati* comme le ruth. *tovstišati* (de *tovsto*)? Ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons maintenant donner une réponse satisfaisante.

146. Dans le lexique roumain, l'influence bulgaro-serbe a laissé des traces nombreuses ; nous signalerons les emprunts les plus importants : dr. *arminden* ; *azvîrlire* (*zvîrlire*) ; *bălaur* ; *ban* ; *bivoliță* ; *bolnav* ; *boltă* ; *breaz* ; *brezaia* ; *bubă*, *bubuliță* ; *busioc*, mr. *busuľak* ; *bușire*, mr. *bušesku* ; *căciulă*, mr. *kǫtšulǫ* ; *calapăr* ; *ceucă* ; *ciocan*, mr. *tšukan* ; *cioplire* ; *cîrd* ; *ciulire* ; *ciupire* ; *clocire*, mr. *klutšesku* ; *clonț* ; *cobire* ; *cosiță*, mr. *kusitsǫ* ; *costrăș* ; *crac*, mr. *kręak* ; *crap*, mr. *krap* ; *crastavete* ; *crivăț* ; *dăinuire* ; *dobitoc* ; *drug* ; *greblă* ; *haină* ; *împroșcare* ; *jivină* ; *julire* ; *laz* ; *lesne* ; *liliac* ; *lin* ; *maică* ; *matcă*, mr. *matkǫ* ; *melc*, mr. *melku* ; *mîță* ; *morcov* ; *morun*, mr. *murun* ; *mreană* ; *năvală* ; *năzuire* ; *obosire* ; *odolian* ; *odor* ; *ogoire* ; *ogor* ; *oiște* ; *otavă* ; *pahar* ; *pălămidă*, mr. *pǫlǫmidǫ* ; *pelinci* ; *pîrtie* ; *potecă* ; *prăjină* ; *prăsire* ; *răboș* ; *raliță* ; *răzgîiare* ; *ruje* ; *scoruș* ; *sfredel*, mr. *sfręaďin* ; *slobod* ; *socotire* ; *stejar* ; *știr*, mr. *štirǫ* ; *știucă* ; *stup* (la même forme en mr.) ; *sucală* ; *sur* ; *șut*, *ciut* ; *tigvă* ; *tîrlă* ; *trupină* (*tulpină*) ; *vîrșe* = serbe *Jeremijev*, *Jeremijin dan* ; *vrljati* ; *blavor* (*blavur*, *blor*) ; *ban* ; *bivolica* ; bulg. *bolnav* ; bulg. *bolta*, serbe *bota* ; bulg. *brèz* ; *brězaja* ; serbe *buba*, *bubuljica* ; *bosiljak*, bulg. *bosiljok*, *bosilek* (alb. *bosiľok*) ; *bušiti* ; bulg. *kačulka*, *kačjul* (comp. alb. *kɛsul'ɛ*) ; serbe *kaloper* ; *čavka* ; bulg. *čjukan* ; serbe *čopljiti*, bulg. *čoplja* ; serbe *krd* ; *ćuliti* ; *čupati* ; bulg. *kloča* (alb. *klotšis*) ; serbe *kljunić* ; *kobiti* ; *kosica* ; *kostreš* ; *krak*, bulg. *krakŭ* (comp. alb. *krahɛ*) ; serbe *krap* (la même forme en albanais) ; *krastavac*, bulg. *krastavica* (alb. *kastravetsɛ*) ; *krivac* ; *danovati* (*daňivati*) ; *dobitak*, bulg. *dobitŭk* ; *druga*, bulg. *drŭg* ; *grebulje*, *grablje*, bulg. *greblo* ; *haljina* ; *pročkati* ; *živina* ; *žuliti*, bulg. *žjuli* ; *laz* (alb. *las*) ; *lesny*, *lasan*, bulg. *lesen*, *lesninŭ* ; *liljak* (on trouve aussi en a.-bulg. la forme *lilijakŭ*, mais le roum. *liliac* ne peut venir de celle-ci, puisqu'elle aurait dû donner *liiac*, cf. p. 284) ; *lin*, *linj*, bulg. *lin* ; *majka*, même forme en bulg. ; bulg. *matka* ; *melče*, *melčjov* ; serbe *mica*, *maca* (alb. *matsɛ*, *mitsɛ*) ; bulg. *mor-*

kov; serbe, bulg. *moruna*; *mrena*; serbe *navala*; *nazvati*; *obositi*; *odoljan*; *odora*; *ogoja* (comp. *gojiti*); *ugar* (même forme en albanais, en bulgare et en hongrois, pol. *ugor*); *ojište*; *otava*; *pehar* (même forme en albanais); *palamida*; bulg *pelenče*; serbe *prt*, *prtina*, bulg. *prŭtina*; bulg. *poteka*; *prŭžina*; serbe *prasiti*; *raboš*, bulg. *rŭboš*; *ralica*; *razgojiti*; serbe, bulg. *ruža*; serbe *oskoruša*; bulg. *svrědel*; serbe *slobodili*, bulg. *sloboden*; bulg. *sokotili*; serbe, bulg. *stežer*; serbe *štir*; serbe, bulg. *štuka*; serbe *stup*; *sukalo*; serbe *sur*; serbe, bulg. *šut* (de même en alb.); serbe *tikva*; *trlo*, bulg. *trŭlo*; serbe *trupina*; *vrša*. Quelques-uns de ces mots existent aussi en ir., mais ils doivent venir du croate : ir. *kaloper*, *kositsę*, *mitsę*, *otovę*, *stup*, *sur* (*surast*) — cr. *kaloper*, *kosica*, *mica*, *otava*, *stup*, *sur* (*surkast*).

Pour les mots dr. *agriș*, *cetină*, *făclie*, *marfă*, *paloș* la provenance bulgare ou serbe (serbe *egreš*, *četina*, *faklja*, serbe, bulg. *marva*, serbe *paloš*) n'est pas tout à fait certaine; ils peuvent venir aussi du hongrois (*egres*, *csetina*, *fáklya*, *marha*, *pallos*). *Ciupercă* ne doit pas sans doute être séparé du bulg., serbe *pečurka*, mais la métathèse des deux premières syllabes de la forme slave se rencontre aussi dans le hong. *cseperke*, *csiperke*, de sorte que le dr. *ciupercă* peut bien venir du hongrois, bien que l'hypothèse contraire soit tout aussi vraisemblable. Dans la même catégorie entre l'interj. *hăis* « à droite ! » qui se retrouve en même temps en serbe, *ais*, et en hong., *hajsz* (comp. dr. *cea!* hong. *csá*! « à gauche ! »).

Le dr. *creț* semble bien être le même mot que le serbe *krecav*, d'autant plus qu'ils ont tous les deux la même signification ; il est cependant difficile de faire venir *creț* directement de *krecav*, leur finale étant différente.

Pour le dr. *scai* on donne d'habitude comme étymologie le serbe *čkalj*; il y a cependant une difficulté phonétique qui s'oppose à cette dérivation; c'est l'*s* à la place de *č*.

Le dr. *bordei* a des formes parallèles en bulgare et en serbe, *burdej*, *burdeľ*; nous ne saurions dire laquelle de ces formes est primitive, si *bordei* vient de *burdej* ou vice-versa; il se peut que le mot slave ait été emprunté au roumain, mais il resterait à trouver l'étymologie du dr. *bordei*.

Tout aussi obscurs sont *mămăligă* et *zestre*, deux mots dr. des plus populaires. Le premier se retrouve en serbe, *mamaljuga* ; le second en bulg., *zestra*. Avons-nous affaire à des mots d'origine slave introduits en roumain ou plutôt au cas contraire? Il nous est impossible de nous prononcer pour l'une ou l'autre de ces hypothèses, l'histoire de ces mots étant encore à faire (cf. Cihac, *Dict.*, *élém. slaves*, 185 ; Hasdeu, *Cuvinte din bătrîni*, I, LIX, LXXX).

Si nous jetons un coup d'œil sur les formes que nous venons de citer, on remarque tout de suite que la plupart des éléments empruntés par le roumain au serbe ou au bulgare sont des noms d'animaux et de plantes (*bivoliță*, *costraș*, *crap*, *liliac*, *lin*, *morun*, *mreană*, *știucă* ; *busioc*, *calapăr*, *odolian*, *pălămidă*, *știr*, etc.) ou se rapportent en général à la vie agricole et pastorale (*laz*, *ogor*, *otavă*, *raliță*, *stup* ; *șut*, *tîrlă*). Cela nous donne une idée des relations dans lesquelles les Roumains ont vécu avec les Slaves pendant une partie du moyen âge, avant qu'ils soient arrivés à une culture relativement plus avancée et avant qu'ils leur aient emprunté l'organisation ecclésiastique et politique, à laquelle se rapportent les formes étudiées au § 144.

Quelques mots ont subi les changements de signification suivants :

Crac « jambe, branche » ; en serbe et en bulgare (*krak*, *krakŭ*), seule la première signification est connue.

Obosire « fatiguer (se —) » ; serbe *obositi* « déchirer sa chaussure, être les pieds nus », c'est-à-dire « marcher longtemps », d'où le sens propre au roumain.

Odor « chose précieuse, bijou », etc. ; serbe *odora* « butin, vêtements, armure ».

Ogoire « tranquilliser, calmer » ; serbe *ogoja* « éducation, sollicitude », *gojiti* « nourrir, élever, soigner ».

Răzgîiare « dorloter, gâter un enfant » ; serbe *razgojiti* « élever bien ».

Stejar « chêne » ; le serbe *stežer*, comme la forme de l'a.-bulg. *stežerŭ*, signifie « gond » ; mais il présente aussi le sens de « tronc, poteau » (comp. bulg. *stežer*) ; seul le croate *sterž*

« sorte de chêne » offre un sens rapproché de celui de la forme roumaine.

Stup « ruche »; serbe *stup* « branche, colonne ».

Altérations phonétiques :

U passé à *o* : *ogor* — serbe *ugar*, probablement par l'assimilation de l'initiale à la voyelle de la dernière syllabe, **ugor* (quant à l'-*or* à la place de -*ar*, il doit venir des formes verbales *gorjeti*, *ugorjeti*).

L'*o* pour *u* dans *clonț* — serbe *kljunić* n'est pas clair.

Pahar — serbe *pehar* s'explique par l'assimilation de l'*e* à *a*.

Calapăr — serbe *kaloper* montre aussi un cas d'assimilation vocalique : *a* — *o* = *a* — *a*.

A l'initiale, *je* (*e*) a passé à *a* dans *arminden* — serbe *Jeremijev*, (*Jeremijin*)*dan*.

Chute de voyelles : *clonț* — *kljunić*; *scoruș* — serbe *oskoruša* (comp. cependant bulg. *skoruša*, slov. *skorš*; il est d'ailleurs possible que l'*o* ne soit pas primitif en slave; cf. Miklosich, *Etym. Wörterb.*, 227).

Insertion de voyelles : *bălaur* — serbe *blavor*.

V passé à *f* après *s* : *sfredel* — bulg. *svrĕdel* (cf. p. 276); tombé ou vocalisé dans *balaur* — *blavor*.

L tombée : *haină* — serbe *haljina*; *busioc* — serbe *bosiljak*, bulg. *bosiljok*.

C changé en *ș* devant *c* : *îmbroșcare* — serbe *pročkati* (comp. *mușcare* pour l'a.-roum. *mucicare*).

Changements de suffixe : *dobitoc* — serbe *dobitak*, bulg. *dobitŭk*; *stejar* — serbe, bulg. *stežer* (comp. cependant le dérivé *stejeriș*).

Melc a été refait sur les formes *rac*, *sac*; le bulg. *melče* a pénétré en roumain sous la forme *melci* qui s'entend encore dans quelques régions; celle-ci étant prise pour un pluriel, on a forgé un sing. *melc* par analogie avec les mots cités (comp. plus haut, p. 356, *copac* et, en outre, *crastavete* pour **crastaveț* — serbe *krastavac* qui fut changé en *crastavete* par l'influence de *burete*, *părete*, etc.).

Un travail spécial sur les éléments bulgares et serbes du roumain, datant des derniers siècles du moyen âge, fait encore défaut. Dans les publications de Miklosich et Cihac, ces éléments sont, comme nous l'avons rappelé ailleurs (p. 255), enregistrés en bloc avec ceux provenant de l'époque bulgare ancienne.

CHAPITRE VIII

INFLUENCES HONGROISE, CUMANE ET POLONAISE

147. Les influences dont nous allons nous occuper ici pourraient être appelées septentrionales, pour les distinguer de celles que nous avons étudiées au chapitre précédent et auxquelles nous avons donné le nom de méridionales. Elles viennent des peuples septentrionaux avec lesquels les Roumains ont été en contact dans la dernière période du moyen âge.

INFLUENCE HONGROISE

148. Nous accorderons la première place à l'influence hongroise, comme la plus ancienne et la plus importante.

On sait que les Hongrois commencèrent à s'établir sur le moyen Danube dans la seconde moitié du IXe siècle. Peu à peu, leur domination s'étendit sur les contrées situées entre ce fleuve et les Carpathes; ils occupèrent une partie de la Transylvanie et devinrent par ce fait les voisins des Roumains.

C'est à partir du Xe siècle que le roumain commença à être influencé par le hongrois; ce n'est qu'à cette époque qu'il pouvait se trouver en contact plus ou moins intime avec cette langue. Cette influence s'accentua de plus en plus dans la suite et elle n'a pas cessé de s'exercer même de nos jours, comme le montrent les différents parlers roumains de quelques contrées de la Hongrie dont plusieurs sont continuellement imprégnés d'une foule d'éléments hongrois.

Comme nous l'avons rappelé ailleurs, seul le daco-roumain contient des éléments hongrois; on n'en trouve la moindre trace ni en macédo- ni en istro-roumain.

Ce qui pourrait paraître surprenant à première vue, c'est que les formes hongroises que nous donnerons plus loin se rencontrent sur tout le domaine daco-roumain; elles ne se trouvent pas exclusivement dans le parler des Transylvains, les seuls qui aient cohabité avec les Hongrois, mais aussi dans celui des Moldaves et des Valaques. Toutefois, cette particularité peut facilement être expliquée lorsqu'on se rappelle le passé des pays roumains. On sait que les Moldaves et les Valaques ne sont, pour la plupart, que des descendants de colons roumains émigrés de Transylvanie. D'autre part, des échanges nombreux ont eu lieu entre la population roumaine de Transylvanie et celle des anciennes principautés de la Moldavie et de la Valachie. De cette manière, les éléments hongrois introduits dans le roumain de Transylvanie furent transmis au parler des Roumains du Royaume, où ils forment une partie intégrante de la langue populaire.

149. Avant d'aborder l'étude des éléments lexicaux hongrois du roumain, les plus nombreux et les plus intéressants, nous devons mentionner ceux d'ordre morphologique et compléter ce que nous avons dit au § 145 à propos des suffixes *-aş*, *-uş*.

Nous avons affirmé plus haut qu'il est possible que *-aş*, *-uş* ne soient pas exclusivement d'origine slave, puisque le hongrois connaît aussi deux particules semblables.

On trouve, en effet, en hongrois un nombre considérable de dérivés formés avec *-ás* qui, outre d'autres fonctions, en remplit aussi deux de celles qui sont propres au roum. *-aş*. Nous avons ainsi des *nomina agentis* : *barborás*, *bóbitás*, *csárdás*, *csordás*, *dárdás*, *dudás*, *duskás*, *furollyás*, *iskolás*, dérivés de *barbora*, *bóbita*, *csárda*, *csorda*, *dárda*, *duda*, *duska*, *furollya*, *iskola*. Quelquefois, une même forme se rencontre en roumain et en hongrois : dr. *arîndaş*, *cosaş*, hong. *árendás*, *kaszás* : la première de ces formes peut bien être empruntée directement au roumain; il est cependant tout aussi vraisemblable qu'elle soit une formation hongroise du primitif *árenda* qui repose sur le roum. *arîndă* ; quant à *kaszás*, il peut être aussi une formation hongroise indépendante du roum. *cosaş*. Il est par contre sûr qu'une

autre forme de la même famille, *citerás* ne se rencontre que par hasard avec le roum. *ceteraş*; elle est un dérivé hongrois de *citera* = allem. *Zither*. Comme le roum. *-aş*, le suffixe hongrois apparait parfois aussi dans les adjectifs : *csodás*, de *csoda*.

Au roum. *-uş* des *nomina agentis* correspond en hongrois *-os* : *birtokos*, *bivalos*, *csónakos*, *dolgos*, *ékáros*, *gyalogos*, *harcos*, *kalapos*, *lakos*, formés de *birtok*, *bival*, *csónak*, *dolog*, *ékáru*, *gyalog*, *harc*, *kalap*, *lak*. Le dérivé *lakatos*, de *lakat*, a pénétré tel quel en roumain, *lăcătuş*. Aux adjectifs, *-os* est aussi assez fréquent : *agyagos*, *agyaros*, *ajakos*, *bolondos*, *búkóros* de *agyag*, *agyar*, *ajak*, *bolond*, *búkór*.

On voit bien par ces exemples que les hong. *-ás*, *-os* s'emploient de la même manière que les roum. *-aş*, *-uş*; on trouve d'un côté comme de l'autre des *nomina agentis* et des adjectifs. Il faut cependant faire remarquer que *-ás* et *-os* ne sont jamais employés en hongrois dans les diminutifs, comme c'est le cas pour les roum. *-aş*, *-uş*. Nous croyons pour cette raison qu'il n'y a aucune relation entre les *-aş*, *-uş* des adjectifs roumains, qui ont plus ou moins la signification des diminutifs, et les *-ás*, *-os* des adjectifs hongrois. Mais, en échange, il faut reconnaître que les *nomina agentis* du roumain ne peuvent être séparés de ceux du hongrois, la ressemblance entre eux étant évidente. Une dépendance partielle des roum. *-aş*, *-uş* des hong. *-ás*, *-os* n'est donc rien moins que probable.

On serait peut-être tenté de rapprocher aussi *-iş* du hongrois *-es*. Ce suffixe hongrois apparaît, en effet, quelquefois dans des dérivés ayant un sens collectif, analogues aux roum. *aluniş*, *stejeriş*, etc. ; comp. *cseres* « forêt de chênes », de *cser* « chêne ». Il y a cependant une circonstance qui parle contre un tel rapprochement. C'est que *-es* devait pénétrer en roumain sous la forme *-eş* et non *-iş*. C'est de cette manière que le hong. *-es* est reflété en roumain dans quelques dérivés d'un autre genre et dont le suffixe est à coup sûr d'origine hongroise. Le représentant régulier de l'*-es* en roumain est le suffixe adjectival *-eş* qu'on rencontre dans les formes *chipeş*, *cinsteş*, *gureş*, *oacheş*, *trupeş*, etc. (comp. hong. *begyekes*, *begyes*, *békes*, *ékes*, de *begyek*, *begy*, *béke*, *ék*; le roum. *chipeş* « bien fait, imposant » ne repro-

duit pas directement le hong. *képes* « capable » ; c'est une formation roumaine de *chip*, comme le montre le sens). Si, dans ces dérivés *-eș* se réduit quelquefois à *-iș* (à côté de *gureș* on entend aussi *guriș*), cela se conçoit facilement ; en qualité de suffixe atone l'*-eș* pouvait être affaibli en *-iș* (cet affaiblissement était impossible dans les formes *aluniș*, etc. où l'accent se trouve sur le suffixe). Cela est suffisant, croyons-nous, pour contester toute relation entre l'*-iș* collectif du roumain et l'*-es* hongrois, dont le seul représentant régulier et incontestable ne peut être que *-eș*.

Le roumain doit encore au hongrois deux autres suffixes. Ce sont *-șag* et *-șug*, employés tous les deux à la dérivation des substantifs. Le premier, assez rare, reproduit le hong. *-ság* : dr. *furtișag*, *moloșag*, *vălmășag* ; comp. hong. *adósság*, *aggság*, *alakság*, *bénaság*, *bírság*, *csinosság*, de *adós*, *agg*, *alak*. *béna*, *bír*, *csinos*. Le second nous renvoie au hong. *-ség* : dr. *prieteșug*, *efteșug* (*eftinșug*) ; comp. hong. *becsesség*, *bünösség*, *éberség*, de *becses*, *bünös*, *éber*. Les dr. *beteșug*, *meșteșug*, *vicleșug* (a.-roum. *hitlenșug*) viennent directement du hongrois : *betegség*, *mesterség*, *hitlenség*.

Le roumain doit encore au hongrois le suffixe verbal *-ăluire* qu'on rencontre dans *chezășluire*, *prețăluire*, *răzăluire* et qui vient de formes telles que *pecsételni*, *szállásolni*, *számolni* = dr. *pecetluire*, *sălășluire*, *sămăluire*.

L'origine hongroise des suffixes *-aș*, *-iș*, *-uș*, sans distinction des fonctions qu'ils remplissent, est défendue par Meyer-Lübke, *Gramm. der rom. Spr.*, II, § 515. S. Pușcariu, *Die rumän. Diminutivsuffixe*, 134, conteste par contre toute relation entre eux et les particules hongroises. — Gaster, *Grundr. der rom. Philol.*, I, 412, dérive du hongrois aussi le suffixe verbal *-uire* que nous considérons comme slave et que Hasdeu, *Cuv. din bătrîni*, I, 301, fait venir de l'albanais; ce que nous avons dit à la p. 254 (cf. le § suivant) suffit pour montrer que le suffixe en question ne peut être que slave.

150. Le hongrois a fourni au dictionnaire roumain un contingent assez grand de mots et d'un caractère tout à fait populaire. Nous n'enregistrerons ici que ceux qui portent un cachet ancien et qui sont d'un usage général en daco-roumain.

Tels sont : *alcătuire*; *aldămaș*; *alean*; *altoire* (*ultoire*; *altoi*, *ultoan*); *aprod*; *bănat*; *bănuire*; *bardă*; *belșug*; *beteag*; *bîntuire*; *bir*; *biruire*; *bizuire*; *cheltuire*; *chezăș* (*chezășluire*); *chibzuire*; *chin*; *coroi*; *dobă*; *fagăduire*; *fedeleș*; *fel*; *ferăstrău*; *gazdă*; *gialău*; *gînd* (*gîndire*); *gingaș*; *giulgi*; *haită* (*hăituire*); *hălăduire*; *ham*; *harț*; *beleșteu*; *hirdau*; *hoit*; *hotar*; *ilău*; *imaș*; *îngăduire*; *labă*; *lăcat*; *lăcuire* (*lăcaș*); *meșter*; *miglă*; *mîntuire*; *mistuire* (*amistuire*); *neam*; *oraș*; *pildă*; *raită*; *răvaș*; *sălaș*; *samă*; *sicriu*; *șir*; *șireag*; *sîrguire*; *șoim*; *suduire*; *tăgăduire*; *talpă*; *tămăduire*; *uliu*; *uriaș*; *văgaș*; *vamă* (*vameș*); *viclean*; *vileag*; *zăbală* = hong. *alkotni*; *áldomás*; *ellen*; *oltani* (*oltvány*), *apród*; *bánat*; *bánni*; *bárd*; *böség* (*bövség*); *beteg*; *bántani*; *bér*; *bírni*; *bízni*; *költeni*; *kezes*; *képezni*; *kín*; *karoly* (*karuly*); *dob*; *fogadni*; *fedeles*; *féle*; *fürész*(*tö*); *gazda*; *gyalú*; *gond* (*gondolni*); *gyenge* (*gyengés*); *gyolcs*; *hajtani*; *haladni*; *hám*; *harc* (cf. pol. *harc*); *halastó*; *hordó*; *holt*; *határ*; *ülö*; *nyomás*; *engedni*; *láb*; *lakat*; *lakni* (*lakás*); *mester*; *máglya*; *menteni*; *emészteni*; *nem*; *város*; *példa*; *rajta*; *rovás*; *szállás*; *szám*; *szekrény*; *sor*; *sereg*; *szorog* (cf. Szarvas et Simonyi, *Magyar nyelvtörténeti szótár*, III, 308; comp. *szorgos*, *szorgalom*); *sólyom*; *szídni*; *tagadni*; *talp*; *támadni* ; *ölyv* (*ölyü*); *óriás*; *vágás*; *vám* (*vámos*); *hitlen*; *világ*; *zabola*. A rappeler, en outre, les formes anciennes désignant des titres de fonctions *pîrcălab* et *șoltuz* = hong. *porkoláb*, *soltész* (*pîrgar* est douteux ; il se rapproche du hong. *polgár*, mais il est possible qu'il reproduise plutôt le sax. *purger*).

L'origine hongroise de *țarcă* (hong. *szarka*) ne nous semble pas suffisamment démontrée, bien qu'elle soit admise par quelques savants (cf. Ásbóth, *Arch. f. slav. Philol.*, XXII, 469). *Ciripire* et *gheb* ne peuvent sans doute être séparés des hong. *csiripelni* et *göb*, mais nous hésitons à les dériver de ceux-ci ; il est plus probable que les formes hongroises sont empruntées au roumain ; *ciripire* a pu, comme mot onomatopéique, être formé en roumain ; quant à *gheb*, il semble aussi être un mot roumain ancien, bien que son étymologie ne soit pas connue (l'étymologie lat. *gibbus*, donnée par Cihac, *Dict.*, *élém. lat.*, 108, est inadmissible ; on aurait dû avoir *geb*) ; contre l'origine hongroise de *gheb* parle dans tous les cas la présence en mr. du

dérivé *gibos* (nous savons que le mr. ne connait aucun élément hongrois).

Sous le rapport de la forme, les mots que nous venons de citer s'éloignent souvent de leurs prototypes hongrois. Les phonèmes du hongrois ont été remplacés dans plus d'un cas par d'autres en roumain ; il arrive même que pour le même son du hongrois on trouve en roumain, dans les mêmes conditions, deux ou trois correspondants différents.

Á s'est en général conservé lorsqu'il était accentué : hong. *áldomás, bárd, láb* = dr. *aldămaș, bardă, laba* ; il a passé à *ă* (*î* devant *nt*) dans le cas où il ne se trouvait plus sous l'accent : hong. *bánat, bánni, bántani, vágás* = dr. *bănat, bănuire, bîntuire, văgaș*.

A accentué est rendu en roumain par *a* : hong. *gazda, harc, rajta, talp* = dr. *gazdă, harț, raită, talpă* ; comme atone, il ne s'est conservé qu'à l'initiale : hong. *alkotni, aprod* = dr. *alcătuire, apród* ; dans d'autres cas il a été reflété tantôt par *ă* tantôt par *o* : hong. *hajtani, haladni, lakat, lakni, tagadni* = dr. *hăituire, hălăduire, lăcat* (mais on entend aussi *lacat*), *lăcuire* (la forme *locuire* employée aujourd'hui par la majorité des écrivains et qui a pénétré même dans le peuple s'explique par une fausse étymologie ; *lăcuire* a été considéré comme dérivé de *loc* = lat. *locus*), *tăgăduire* ; hong. *határ, karoly* = dr. *hotar, coroi*. Le dr. *heleșteu* = hong. *halastó* est surprenant ; on aurait dû plutôt avoir *halăștău* (comp. plus haut *hălăduire*, et pour la finale hong. *hordó* = dr. *hîrdău*, etc.) ; peut-être faut-il expliquer l'*e* à la place de l'*ă* de la manière suivante : la finale *-ău* a été échangée contre *-eu* par l'influence des mots qui présentaient ce dernier suffixe ; **hălășteu*, changé de cette manière, passa ensuite à *heleșteu*, par l'influence assimilatrice de l'*e* de la finale sur l'*ă* des deux premières syllabes.

É accentué s'est conservé dans un mot tel que hong. *féle* = dr. *fel* ; il a passé à *i* dans : hong. *bér, példa* = dr. *bir, pildă* ; ce dernier changement s'observe quelquefois aussi lorsqu'il était atone : hong. *emészteni, képezni* = dr. *mistuire, chibzuire*.

E accentué est resté d'habitude intact : hong. *mester* = dr. *meșter* ; mais hong. *nem* = dr. *neam* ; en position atone, il

est quelquefois devenu *a*, à l'initiale : hong. *ellen*, *emészteni* = dr. *alean*, *amistuire* (la forme habituelle aujourd'hui est *mistuire*, avec l'aphérèse de l'*a*); comp. hong. *Erdély* = dr. *Ardeal*; devant *n* + consonne on trouve à sa place *î* : hong. *engedni*, *menteni* = dr. *îngăduire*, *mîntuire*. Un cas de syncope de l'*e* nous est offert par *chibzuire* = hong. *képezni*.

I s'est généralement conservé : hong. *bírni*, *kín* = dr. *biruire*, *chin*; seul *suduire* = hong. *szídni* présente une altération de l'*i* qui n'est pas tout à fait claire ; peut-être est-ce par l'action assimilatrice de l'*u* de la finale que *i* a été changé en *u*.

O accentué suivi de *n* a passé à *î* dans *gînd* = hong. *gond* (à remarquer le sort identique du même groupe de l'a.-bulgare, p. 269); tout à fait surprenant est l'*i* pour *o* dans *șir* = hong. *sor* (la seule étymologie admissible pour ce mot, puisque le latin *series*, proposé par certains philologues, doit catégoriquement être écarté) ; toutefois, cet *i* peut être expliqué en supposant qu'il a été introduit dans **șor* (la forme qui serait résultée du hong. *sor*) de *șireag* = hong. *sereg*; le sens rapprochait *șir* « série » de *șireag* « rangée, file », de sorte que cette circonstance favorisa l'introduction de l'*i* de ce dernier dans **șor*, qui doit avoir existé jadis. *O* atone a été rendu de différentes manières; on trouve à sa place *ă* : hong. *áldomás*, *alkotni*, *fogadni*, *rovás* = dr. *aldămaș*, *alcătuire*, *făgăduire*, *răvaș*; devant *r* + consonne on trouve habituellement *î* : hong. *hordó*, *porkoláb*, *szorog* = dr. *hîrdău*, *pîrcălab*, *sîrguire*.

Ö = *e* : hong. *költeni* = dr. *cheltuire*; on a aussi *u* à la place de *ö* : hong. *ölyv* = dr. *uliu*.

Ü = *i* : hong. *ülö* = dr. *ilău*; dans *ferăstrău* = hong. *fürész(tö)* l'*i* résulté de *ü* a passé à *e* par suite de l'assimilation à l'*e* de la syllabe suivante (**firestrău* — *ferestrău*).

V initial s'est vocalisé dans *oraș* (**uăraș*) = hong. *város* (la forme *oraș* apparaît déjà au xve siècle; cf. L. Miletič, *Novi vlaho-bŭlg. gramoti*, 149).

Ly s'est réduit à *i* : hong. *karoly*, *sólyom* = dr. *coroi*, *șoim*. On est étonné de trouver *i* aussi à la place d'une *l* simple : hong. *bolt* = dr. *boit*; pour expliquer cette dernière forme il faut admettre une ancienne prononciation **bolʼt*.

Ny a donné le même résultat que *ly* dans : hong. *nyomás* = dr. *imaș* (la chute de l'*n* s'est produite dans une région où le *ń* était inconnu ; cf. p. 283).

G suivi de *y* a passé à *gi* (*ğ*), *j* : hong. *gyalú*, *gyengés*, *gyolcs* = dr. *gialău* (*jilău*), *gingaș*, *giulgi* (dans ce dernier mot la finale a été assimilée au *gi* initial; la forme ancienne doit avoir été **giulci*).

H a été remplacée par *v* dans *viclean* = hong. *hitlen*; ce changement phonétique est relativement récent, puisque les anciens textes roumains ne connaissent que *hiclean* (pour *tl* devenu *cl*, comp. le lat. *veclus* pour **vetlus*, *vetulus* et les formes d'origine slave *clacă*, *vicleim*, p. 277). La substitution du *v* à l'*h* s'est produite dans une région du domaine daco-roumain où *vi* se croisait avec *yi* (cf. ci-dessus, § 123); puisque dans une telle région on entendait *yin* à côté de *vin*, on a cru que la forme primitive de *hiclean*, prononcé aussi *yiclean*, était *viclean*; cette dernière forme se généralisa avec le temps aux dépens de l'autre qui finit par tomber en désuétude. C'est un témoignage intéressant de la lutte entre les deux prononciations du daco-roumain, celle avec *v* et celle avec *y*.

Une forme qui s'écarte sensiblement de son prototype hongrois est *belșug* = hong. *bövség* (*böség*) ; au XVIe et au XVIIe siècles on rencontre *bișug*, *bivșug* qui reproduisent mieux la forme hongroise; les raisons pour lesquelles l'*l* a été intercalée entre *e* et *ș* nous échappent.

Dans quelques cas les différences phonétiques que l'on constate entre les mots roumains et leurs correspondants hongrois s'expliquent par des changements de suffixes. Ainsi, *zabola* fut assimilé aux mots terminés en *-ală*, d'où le dr. *zăbală*; *oraș* = hong. *város* montre *-aș* pour *-os*; *-aș* pour *-és* se rencontre dans *gingaș* = hong. *gyengés*; pour *-en*, *-eg* on a *-ean*, *-eag* dans *alean*, *viclean*; *beteag*, *șirag* (*șireag*) = hong. *ellen*, *hitlen*; *beteg*, *sereg*, à côté desquels vient se ranger aussi *vileag* = hong. *világ*; pour *-ú*, *-ó* (*-ö*) changés en *-ău* (*-eu*) on a les exemples *gialău*, *heleșteu*, *hîrdău*, *ilău* = hong. *gyalú*, *halastó*, *hordó*, *ülö*.

Les verbes hongrois introduits en roumain présentent une

forme particulière; ils ont été assimilés, pour ce qui concerne leur finale, aux verbes en *-uire* venus du slave (cf. p. 254) : hong. *alkotni*, *bánni*, *bántani*, *bírni*, *bízni*, *emészteni*, *engedni*, *fogadni*, *bajtani*, *baladni*, *képezni*, *költeni*, *lakni*, *menteni*, *oltani*, *szídni*, *tagadni*, *támadni* = dr. *alcătuire*, *bănuire*, *bîntuire*, *biruire*, *bizuire*, *mistuire*, *îngăduire*, *făgăduire*, *băituire*, *bălăduire*, *chibzuire*, *chĕltuire*, *lăcuire*, *mîntuire*, *oltuire*, *suduire*, *tăgăduire*, *tămăduire*. Il est à remarquer que le roumain se rencontre à ce point de vue avec le serbe, où les verbes empruntés au hongrois ont reçu la finale *-ovati* (ind. prés. *-ujem*) qui correspond au roumain *-uire* : serbe *aldovati* (comp. le roum. dialectal *alduire*), *bantovati*, *engedovati*, *felelovati* (comp. a.-roum. *feleluire*) = hong. *áldni*, *bántani*, *engedni*, *felelni* (comp. en outre *gazdovati*, roum. *găzduire*, dérivé du subst. *gazda*). Il se peut que quelques-uns des verbes mentionnés n'aient pas pénétré en roumain directement du hongrois, mais par une filière slave (comp. les formes *bantovati*, *kelotovati*, *lakovati* dans des documents slaves des pays roumains, L. Miletič, *Novi vlabo-bŭlg. gramoti*, 146, 148).

Au point de vue semasiologique, les mots hongrois ont subi, en pénétrant en roumain, plusieurs altérations.

Bánni signifie en hongrois « regretter » ; le roum. *bănuire* présente le sens de « soupçonner, reprocher »; la signification hongroise se rencontre cependant en Transylvanie.

Fedeles hong. « couvercle » a passé en roumain, *fedeleș*, avec l'acception de « petit pot, baril ».

Gond hong. « souci » = roum. *gînd* « pensée » (comp. cependant *gond* traduit par *cogitatio* chez Szarvas et Simonyi, *Mag. nyelvtörténeti szótár*, I, 1098, et les formes actuelles *gondolat* « pensée », *gondolni* « penser »).

Szám hong. « nombre, somme, compte » = roum. *samă* « garde, attention ».

Támadni hong. « surgir, se lever » = roum. *tămăduire* « être en convalescence, se remettre ».

Alean employé d'abord comme préposition (*in aleanul lui*) avec le sens de « contre », comme le hong. *ellen*, est devenu avec le temps substantif et a reçu le sens de « contrariété, dépit ».

Fel montre aussi une évolution intéressante. Le hong. *féle* ne se rencontre qu'en composition avec d'autres mots : *egyféle* « de la même façon », *eféle* « pareil ». Le roumain *fel* apparaît aussi quelquefois avec la même fonction que le hong. *féle* : *astfel* « ainsi », *altfel* « autrement » ; il est cependant devenu un mot indépendant et, comme tel, il a reçu la signification de « manière, façon, sorte ».

Raită mérite aussi une mention spéciale. Le hong. *rajta* interj. signifie « allons ! sus ! » ; le roum. *raită* s'emploie comme substantif et avec le sens de « tournée, ronde ».

Les éléments hongrois du roumain ont été étudiés plus d'une fois. Les différents travaux qui leur ont été consacrés sont résumés et complétés par O. Ásbóth dans l'article *Az oláh nyelbe átment magyar szók*, publié dans la revue hongroise *Nyelvtudományi közlemények* (Budapest), XXVII (1897), 325-341, 428-448.

INFLUENCE CUMANE

151. Vers la même époque où les Hongrois s'établirent en Pannonie un peuple nouveau, de race turque, fait son apparition dans les pays balkaniques. Ce sont les Petchénègues. Venus de l'extrémité orientale de l'Europe, ils occupent peu à peu les plaines de la Valachie et poussés plus tard, au XIe siècle, par les Cumans, ils s'avancent vers l'ouest et vers le sud, en pénétant en Hongrie et dans l'empire byzantin. Leurs incursions furent arrêtées par la résistance des Byzantins qui leur livrèrent plusieurs combats et réussirent à les soumettre, après une lutte sanglante, en 1091. Ceux qui survécurent à cette défaite furent engloutis avec le temps par les Byzantins, les Cumans, les Roumains et les Hongrois.

Le peu qui nous est resté de leur langue, quelques noms propres, montre que les Petchénègues étaient apparentés aux Turcs (cf. Vambéry, *Der Ursprung der Magyaren*, Leipzig, 1882, 107-114). Ce fait est confirmé aussi par le témoignage d'Anne Comnène, *Alex.* VIII, 5 (éd. de Bonn, I, 404) qui observe que les Petchénègues parlaient la même langue que les Cumans

(nous savons positivement que ceux-ci appartenaient à la famille turque ; cf. ci-dessous) : Σκύθαι [= Πατζινάκοι]... τοῖς Κομάνοις ὡς ὁμογλώττοις.

Faute de renseignements plus précis sur l'idiome des Petchénègues, il nous est impossible de savoir s'il a laissé quelques traces dans le vocabulaire roumain. Seuls quelques noms de lieux, *Peceneaga*, *Picineaga*, *Picinegul* (distr. de Buzău, Brăila, Tulcea et Muscel ; comp. *Peceneşca* en Hongrie ; *Pečenoge*, *Pečenjevci* en Serbie) ont gardé le souvenir du séjour de cette peuplade dans les pays roumains.

Nous sommes heureusement mieux renseignés sur le parler d'une autre tribu turque qui envahit la péninsule balkanique dans les derniers siècles du moyen âge, les Cumans. Ceux-ci s'étaient emparé, dans la seconde moitié du XIe siècle, de la Moldavie et de la Valachie ; ils avaient franchi, à la même époque, le Danube et s'étaient établis dans quelques contrées de l'empire byzantin. L'élément cuman devait être fort nombreux, au XIIIe siècle, en Moldavie et en Valachie, comme le montre le nom de *Cumanie* qui était donné à ces pays par les écrivains de cette époque. L'invasion mongole en 1241 mit une fin à la domination des Cumans à l'est des Carpathes ; la plupart s'enfuirent alors en masse en Hongrie ; d'autres se réfugièrent en Bulgarie. Ceux qui s'abritèrent en Hongrie continuèrent à y vivre en relations pacifiques avec les habitants du pays ; ils s'y maintinrent assez longtemps (leur dernier descendant est mort en 1771), mais ils finirent par se perdre parmi les Hongrois et les Roumains. Quelques restes des Cumans subsistent de nos jours en Bulgarie, où ils sont représentés par une population à part, les Găgăuţi et les Surguči.

Le cuman nous est assez bien connu grâce à un glossaire latin-perse-cuman rédigé en 1303 par des missionnaires italiens et allemands et qui fut donné par Pétrarque à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise. Une édition critique de ce glossaire, auquel sont ajoutés quelques textes écrits en cuman, a été publiée en 1880 par Géza Kuun, *Codex cumanicus*, Budapest (cf. W. Radloff, *Das türk. Sprachmaterial des « Cod. cum. »*, dans les *Mém. de l'Acad. de Pétersbourg*, 1887, XXXV) ; c'est l'édi-

tion à laquelle nous renvoyons dans le relevé que nous donnons plus loin des formes cumanes du roumain.

152. Si les Roumains ont vécu relativement assez longtemps en contact avec les Cumans, il faut sans doute que leur langue montre quelques traces d'influence de la part de ce peuple oriental. Il y a cependant une difficulté qui se dresse devant nous lorsque nous voulons préciser cette influence et montrer la mesure dans laquelle elle s'est exercée. C'est que la plupart des formes cumanes qui nous sont connues du *Codex cumanicus* se retrouvent aujourd'hui en turc ; si, par conséquent, tel ou tel mot commun au cuman et au turc se rencontre en roumain, il est difficile de savoir d'où il a été pris par celui-ci.

Ainsi, le *Codex cumanicus* nous donne les formes suivantes qui reparaissent en même temps en turc et en roumain : *ambar* 95 ; *bardac* 123, 179 ; *chater* 127 ; *cor* 116 (qui n'est peut-être qu'une mauvaise transcription pour *kör* ; comp. la forme turque) ; *echindu, chindä* 80 ; *babar* 39 ; *baram* 183 ; *maydan* 90 ; *maymun* 128 ; *murdar* 104, 164 ; *taman* 137 = turc *ambar* (*hambar*) ; *bardac* ; *katyr* ; *kör* ; *ikindi* ; *habar* ; *haram* ; *maydan* ; *maymun* ; *murdar* ; *tamam* = dr. *hambar*, mr. *hambare* ; *bardac* ; *catîr* ; *chior*, mr. *k̓ior* ; *chindie* (dans le dialecte moldave aussi *achindie* dont l'*a* peut représenter l'*e* de la forme cumane) ; *habar*, mr. *habare* ; *haram*, mr. *harame* ; *măidan* ; *maimuţă* (formation roumaine avec le suffixe dimin. *-uţă*), mr. *maịmun* ; *murdar* ; *taman*, mr. *tamam*. La provenance de ces mots roumains est, comme on le voit, assez douteuse ; ils peuvent venir du cuman aussi bien que du turc. Toutefois, si l'on pense que tous ces mots sont répandus en roumain (quelques-uns d'entre eux sont même d'un usage général en daco-roumain et se rencontrent aussi en macédo-roumain), peut-être y aurait-il là un motif pour admettre, du moins pour une partie d'entre eux, une origine cumane (les emprunts turcs sont en général d'un emploi plus restreint). A côté de ces formes on peut ranger aussi le dr. *butuc* « tronc, cep » qui ne peut sans doute être séparé du cum. *butac* = *ramus* 125. Le turc connaît une forme *but* qui peut aussi expliquer ce mot roumain en admet-

tant qu'on lui ait ajouté le suffixe roum. *-uc*; ou peut-être faut-il supposer que *butuc* n'est autre chose que la forme cumane citée, dans laquelle *-ac* a été remplacé par *-uc*; nous inclinerions pour cette dernière hypothèse (cf. aussi *Zeitschr. f. rom. Philol.*, XV, 103; XX, 348).

Nous devons, en revanche, considérer comme turques les formes suivantes, bien qu'elles soient attestées aussi en cuman : dr. *accea* (a.-roum., nom d'une monnaie du temps de Ioan-Vodă, XVIe siècle); *balaban*; *baltag*; *boia*, mr. *boie*; *calup*; *casap*, mr. *kǫsap*; *catifea*, mr. *katifee*; *cazan*, mr. *kǫzane*; *cazma*, mr. *kǫzma*; *chibrit*, mr. *kibrite*; *cobuz*; *colan*, mr. *kulane*; *conac*, mr. *kunake*; *dușman*, mr. *dušmǫnesku*; *fînar*; *fildeș*; *hamal*, mr. *hǫmal*; *iorgan*, mr. *iurgane*; *marulă*; *nobot* (*năut*); *nur*; *ortac*, mr. *urtak*; *salcîm*; *telal*, mr. *tilęal*; *tipsie* (même forme en mr.) = turc *akče*; *balaban*; *baltak*; *boya*; *kalup*; *kasap*; *kadifé*; *kazan*; *kazma*; *kibrit*; *kopuz*; *kolan*; *konak*; *dušman*; *fanar*; *fil diši*; *hamal*; *yorgan*; *marul*; *nuhut*; *nur*; *ortak*; *salkym*; *tellal*; *tepsi* = cum. *acča*, *ahča* 91, 144; *balaban* 129; *balta* 100, 124; *boya* 59, *boyarmen* 58; *kalip* 99; *casap* 101; *catifa* 108; *chaxan* 124; *chasma* 102; *chibrit* 90; *cobux(či)* 103; *colan* 12; *conacla*, *conaclarmen* 7, *chonaclic* 89; *tusman* 206, 208, *tusmen* 181, *duzmanlar* 170; *fanar* 106; *fil tisi* 92; *chamal* 103; *yourgan* 99, 123; *marul* 126; *noghut* 131; *nur* 187; *ortac* 114; *salkum* 182; *talal* 101; *tepsi* 125. Ce sont des mots plus ou moins récents et connus seulement dans quelques parties du domaine dacoroumain, notamment là où l'influence turque a été intense; pour quelques-uns d'entre eux l'origine turque ressort de leur phonétique (comp. *dușman*, *fildeș*).

Si aucune des formes citées ne peut être dérivée avec certitude du cuman, il en reste pourtant quelques-unes dont l'origine cumane nous semble incontestable.

Tel est en premier lieu *beci*, employé en dr. avec le sens de « cave ». Le turc ne connaît pas un substantif semblable (seul le nom de *Beč* donné par les Turcs à Vienne semble être apparenté au mot roumain). Mais le *Codex cumanicus* nous donne *beči el* 229 glosé par l'allem. *huffe*, *hauz* et que G. Kuun traduit par *urbs munita*; c'est évidemment le même mot.

Le dr. *toi* correspond trait par trait au cum. *toy* glosé dans le *Cod. cum.* par *convivium* 17 ; le sens propre au cuman a disparu en roumain et a été remplacé par celui de « bruit » ou « point culminant d'une action ». La forme correspondante du turc est *doy*.

Nous sommes tenté d'attribuer une origine cumane et non turque aussi au dr. *scrum*, mr. *skrum*, cum. *kurum* = *rus* 220 (turc *kurum*). Ce qui nous fait voir dans ce mot un emprunt antérieur à l'influence turque, c'est la forme particulière qu'il présente et qui le rapproche de l'alb. *škrump*, qui a la même étymologie. Comparés à *kurum*, les mots alb. et roum. montrent deux altérations phonétiques communes, la prosthèse de l'*s* (*š*) et la syncope de l'*u* de la 1re syllabe. Nous croyons pour cette raison qu'il est impossible de séparer la forme roumaine de celle de l'albanais. Or, dans ce cas il faut admettre que *kurum* avait pénétré en albanais et en roumain à une époque où ces deux langues étaient en contact l'une avec l'autre, ce qui nous renvoie au XIe ou au XIIe siècle. De cette manière, *kurum* a pu être traité de la même façon en roumain et en albanais ; il est d'ailleurs possible que *scrum* soit emprunté à l'albanais ; il ne reproduirait alors qu'indirectement le cum. *kurum*. Mais même dans ce cas *scrum* doit être antérieur à l'époque des premiers contacts des Roumains avec les Turcs.

La cohabitation des Roumains avec les Cumans a laissé des traces aussi dans la toponymie des pays roumains.

Le nom du district de *Teleorman* (Valachie) est sûrement cuman. Il est composé de *teli* et *orman*, dont le premier est glosé dans le *Cod. cum.* par *stultus* 116 et le second par *boscus* ; *Teleorman* signifie donc « forêt folle », c'est-à-dire « forêt sauvage, épaisse » (comp. le nom de lieu de la Roumélie *Deliorman*, où apparaît le *d* turc à la place du *t* cuman ; cf. C. Jireček, *Sitzungsber. der böhm. Gessellsch. der Wissensch.*, Prague, 1889, 11). Le nom de *Teleorman* est attesté sur le territoire roumain, sous la forme Τένου ὄρμον (probablement une transcription fautive), chez le chroniqueur byzantin Cinname III, 3 (éd. de Bonn, 94) lorsqu'il raconte que les Byzantins attaquèrent en 1148 les Cumans, au nord du Danube, et les poursuivirent jusque dans les Carpathes orientales (ἐπὶ ὄρος Τένου ὄρμον). Le

Τένου ὄρμον de Cinname ne coïncide pas d'ailleurs avec le *Teleorman* d'aujourd'hui ; les Cumans désignaient peut-être par *Teli orman* toute la région montagneuse de la Moldavie et de la Valachie ; cette dénomination fut ensuite restreinte à une partie de la Valachie.

C'est toujours des Cumans que doit venir le nom de *Caracal*, capitale du district de Romanaţi. Ce nom se décompose en *kara* « noir » (*Cod. cum.* 143) et *kala* « fortification, château » (*kalaa* dans le *Cod. cum.* 89, glosé par *castrum*).

Le nom des Cumans s'est conservé dans un grand nombre de localités roumaines : *Comanul* (distr. de Bacău, Neamţ, Vilcea) ; *Valea lui Coman* (distr. de Muscel) ; *Comani* (Olt, Dolj) ; *Comana* (Buzau, Vlaşca) ; *Comanca* (Romanaţi, Vîlcea) ; *Comăneşti* (Bacău, Covurlui, Romanaţi, Gorj, Mehedinţi) ; comp. bulg. *Koman, Komanite, Kumanica, Kumanovo*. Quelques-unes de ces dénominations reposent d'ailleurs sur le nom de personne *Coman*, pris toujours des Cumans (comp. bulg. et serbe *Kuman, Kumanov* ; cf. V. Maretić, *Rad jugosl. Akademije*, Agram, LXXXI, 92).

L'influence du petchénègue et du cuman sur le roumain a été exagérée plus d'une fois par Hasdeu, surtout dans son *Etym. magnum.* ; elle a été réduite à des proportions plus justes par L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei romîne*, Bucarest, 1900, I, XV et suiv. (cf. *Romania*, XXX, 540 et suiv.). La liste des formes attestées dans le *Cod. cum.* et existant en même temps en turc et en roumain que Şăineanu donne aux pp. XVIII-XIX de son travail est bien incomplète et pleine d'erreurs ; l'auteur y a confondu les formes cumanes avec celles du perse, bien qu'elles soient nettement distinguées dans le *Cod. cumanicus*. D'après Şăineanu (cf. G. Kuun, *Cod. cum.*, LXXXIV) le nom de la ville moldave *Iaşi* (*Jassy*) serait aussi cuman ; il reposerait sur *yaasi* « archer », c'est-à-dire « la ville des archers » (comp. *yaa* = *arcus* dans le *Cod. cum.*, 118) ; cette étymologie, comme beaucoup d'autres qu'on a proposées pour ce nom, nous semble bien attaquable. Les noms des villes les plus anciennes de la Moldavie sont en général slaves et hongrois, ce qui concorde bien avec ce que l'histoire nous enseigne sur l'organisation municipale et en général politique de l'ancienne principauté moldave. Nous doutons fort d'autre part que des Cumans aient existé en nombre plus ou moins grand parmi les habitants des villes moldaves, la seule circonstance qui pourrait expliquer l'origine cumane

d'un nom comme *Iaşi*; ils vivaient plutôt à la campagne, et c'est là qu'ils se fondirent dans la population roumaine. Tout aussi contestable nous semble l'étymologie que G. Kuun (*l. c.*, LXXVIII) propose pour les noms de lieux *Băznoasa*, *Bezeşti* (Moldavie; comp. *Besenyö* en Hongrie); l'auteur hongrois suppose que ces noms dérivent de *Bisseni*, la dénomination des Petchénègues dans les documents hongrois. — Nous croyons inutile d'insister longtemps sur d'autres étymologies cumanes proposées pour tel ou tel mot roumain. Şăineanu, *l. c.*, I, XVII, CCLIX, a réfuté à juste titre la dérivation du cuman des formes *accea*, *aslam*, *baieră*, etc., admise par Hasdeu, *Etym. magnum*, I, 136; II, 1865; III, 2363. Un mot sur lequel nous devons toutefois nous arrêter un instant est *balegă* dans lequel Hasdeu, *l. c.*, III, 2384, voit toujours un reste de l'influence des idiomes touraniens sur le roumain. Cette forme qui reparaît dans le serbe *balega* et dans l'alb. *baigə* semble être apparentée à l'istr. (Sissano) *baligola* (Ive, *I dialetti ladino-veneti*, 171; cf. Meyer-Lübke, *Literaturbl. f. rom. u. germ. Phil.*, XII, 240); cette circonstance parlerait en faveur d'une origine latine du mot en question, bien que nous ne voyions pas quelle en serait la véritable étymologie (il est dans tous les cas sûr qu'il n'a rien à faire avec le dr. *bale*, auquel Şăineanu, *l. c.*, I, CCLXVIII, le rattache à tort).

INFLUENCE POLONAISE

153. Nous n'aurons pas beaucoup à dire de cette nouvelle forme de l'influence slave; elle n'est représentée dans le daco-roumain général que par quelques mots.

Les affaires politiques mirent en contact, vers la fin du XIVe siècle, les Roumains avec les Polonais. Les relations, tantôt pacifiques tantôt hostiles, qui lièrent ces deux peuples pendant plusieurs siècles laissèrent quelques traces dans la langue. C'est surtout le moldave, comme il était naturel, qui fut le plus influencé par le polonais; quelques-unes des formes qu'il lui emprunta se popularisèrent avec le temps dans tout le domaine daco-roumain; d'autres ne furent pas connues au-delà de ses frontières. Seules les premières de ces formes nous intéressent ici.

Parmi celles-ci nous avons à relever : dr. *cătuşi*; *căuş*; *doniţă*; *dulău*; *brişcă*; *jac* (*iaf*, *jefuire*); *laie*; *lan*; *mocirlă*; *sdranţă*; *şold*; *stăruire*; *tencuială*; *tulei* = pol. *katusz* (la forme polonaise

signifie « torture », celle du dr. « instrument de torture, fers, chaîne »); *kousz*; *dojnica*; *dołow*; *bryczka*; *żak* (l'*f* de *jaf*, *jefuire* doit venir du ruth. *žechuvaty*; pour *ch* slave devenu *f* en roumain, comp. *praf*, etc., p. 277); *łaja*; *łan*; *moczyła* (comp. aussi le bulg. *močorliv*); *dranica* (même forme d'ailleurs en russe); *szołdra* (comp. tchèq. *šolda*); *starować*; *tynkować*; *tuleja*; comp. en outre l'ancien titre de fonction *hatman* = pol. *hetman*. *Pavăză* doit aussi être polonais, *paweż* (it. *pavese*); on trouve en a.-roum. aussi une forme avec *l*, *plaveză* (Hasdeu, *Cuv. din bătr.*, I, 421) qui correspond à l'it. *palvese*; nous ne croyons pas toutefois qu'elle vienne directement de l'italien; elle peut être empruntée au polonais, bien qu'elle n'y soit pas attestée; elle a pu exister autrefois.

L'absence d'éléments polonais en macédo- et en istro-roumain n'a plus besoin d'être expliquée.

154. Nous terminons avec ces remarques l'étude des influences anciennes sur le roumain, antérieures au XVIe siècle. Nous aurions dû certes nous occuper aussi de l'influence turque, dont les premières manifestations remontent au XVe siècle. Nous avons cependant été obligé d'y renoncer, pour la raison que cette influence s'est continuée pendant plusieurs siècles et qu'il est souvent difficile de faire un triage entre les éléments turcs du roumain datant du XVe ou du XVIe siècle et ceux qui sont postérieurs à cette époque. L'influence turque trouvera donc mieux sa place au tome II.

Les éléments étrangers du roumain que nous avons étudiés jusqu'ici ne représentent encore qu'une partie minime du fonds de provenance externe de sa grammaire et de son lexique. Nous verrons, dans l'étude du développement subséquent du roumain et dans la description des différents parlers qui le constituent, que d'autres couches linguistiques se sont superposées sur celles que nous avons constatées au cours des derniers chapitres. On peut toutefois dire que les influences que nous venons de retracer sont les plus importantes, les plus remarquables au point de vue de l'action qu'elles ont exercée sur les éléments primitifs du roumain. C'est à ces influences que

le roumain doit l'évolution particulière qu'il a suivie au moyen âge et les traits les plus notables qui le distinguent, à tant d'égards, des langues congénères.

La phonétique, la morphologie, le lexique (moins la syntaxe), toutes les parties qui composent le trésor linguistique du roumain, montrent une infiltration intense d'éléments étrangers, une réaction énergique de la part des idiomes qui l'ont entouré; à chaque pas on découvre un filon hétérogène dans la masse des formes héritées du latin.

Ce que nous offre surtout, à ce point de vue, le lexique est ce qu'il y a de plus intéressant, de plus instructif pour l'histoire générale des Roumains. Il n'y a aucun domaine de l'activité humaine, aucune sphère de la nature où la langue roumaine ne montre quelque terme d'origine étrangère. Devant la concurrence que leur faisaient les formes introduites de l'albanais, du slave, du grec, etc. plusieurs mots latins ont disparu du langage populaire, après avoir végété quelque temps à côté de ceux qui devaient les supplanter. Ce serait un travail considérable et sans doute assez intéressant que de dresser une liste des mots latins qui ont péri, sans laisser le moindre vestige, dans la lutte avec leurs synonymes de provenance étrangère. Quelquefois, cette substitution d'un mot étranger à un mot latin peut être expliquée par les circonstances particulières dans lesquelles les Roumains ont vécu au moyen âge (il n'est pas, par exemple, difficile de comprendre pourquoi *urbs* est tombé dans l'oubli et sa place a été prise par le hong. *város*, roum. *oraș*); mais qui pourrait toujours découvrir les causes qui amenèrent la victoire de telle ou telle forme slave, alb., etc. sur un mot latin? Est-il possible de savoir pourquoi *labrum*, *puer*, *amare*, *avidus*, *superbus*, *spes*, *uxor*, *aurora*, etc. ont cédé la place aux alb. *buzë*, *kopil'*, sl. *ljubiti*, *lakomŭ*, *mądrŭ*, *nadežda*, *nevěsta*, *zorija* (roum. *buză*, *copil*, *iubire*, *lacom*, *mîndru*, *nădejde*, *nevastă*, *zori*)? Le fait important n'est pas d'ailleurs toujours de savoir pourquoi les formes étrangères se sont imposées plutôt que celles transmises du latin, mais bien de constater le degré de popularité dont elles jouissent, la place qu'elles occupent dans le trésor lexical de la langue, la manière dont elles ont été modi-

fiées, la famille de mots à laquelle elles ont donné naissance, etc. Et puisque chaque mot est une page d'histoire, l'étude des éléments étrangers du roumain n'a-t-elle pas aussi une autre importance, celle de découvrir quelques faits historiques du passé du peuple roumain et, en général, de tous les peuples balkaniques? Que de choses inconnues ou obscures ne nous ont-elles pas été évoquées et éclaircies grâce aux mots que nous avons étudiés! Aurait-il été possible, sans le secours de tels mots, de préciser jusqu'à un certain degré la patrie primitive des Roumains, et n'est-ce pas toujours d'eux qu'il faut attendre des renseignements sur les rapports dans lesquels les Roumains ont vécu, avec leurs voisins, au sud comme au nord du Danube?

Les philologues et les grammairiens roumains de l'ancienne école, en voulant ignorer ces éléments étrangers du roumain ou les chasser même de la langue, commettaient donc une faute grave et enlevaient aux investigations historiques un moyen des plus précieux pour connaître l'histoire primitive des Roumains; aujourd'hui, les savants doivent, au contraire, s'imposer comme un devoir de découvrir ces éléments et de les étudier à tous les points de vue; on peut même dire que les progrès de la philologie roumaine dépendent en grande partie de l'intérêt qu'on accordera à l'étude des relations du roumain avec les autres langues balkaniques.

CHAPITRE IX

LES PLUS ANCIENNES TRACES DE LANGUE ROUMAINE

155. Les faits examinés au chapitre précédent nous conduisent au seuil du XVIe siècle, l'époque qui clôt l'histoire ancienne du roumain, celle de ses origines et de sa formation. Nous arrivons ainsi au moment où le roumain est définitivement constitué et tel que nous le connaissons par les monuments littéraires du XVIe siècle.

Pour compléter ce que nous savons de cette partie de son histoire, il reste à montrer ce que les textes étrangers antérieurs au XVIe siècle nous fournissent pour la connaissance directe du roumain ou, en d'autres termes, quelles sont les formes qui nous ont été conservées de l'époque où il n'existait pas encore une littérature roumaine. On comprend l'importance d'une telle enquête pour l'étude de l'époque antérieure à l'apparition des premiers textes.

156. Soucieux de trouver quelques reliques linguistiques des premiers temps du moyen âge, les philologues roumains ont recouru aux chroniqueurs byzantins qui sont, comme on le sait, des sources précieuses pour la connaissance de l'histoire primitive des Roumains et chez lesquels on trouve quelquefois des mots intéressants des idiomes balkaniques. Malheureusement, ce qu'on a découvert chez eux pour l'étude de la langue roumaine se réduit à peu de chose ; nous verrons même qu'on a souvent exagéré l'importance de ce qu'on y a relevé.

La trace la plus ancienne de langue roumaine qu'on cite d'habitude se trouverait chez le chroniqueur byzantin Théophane. Sous l'an 579 de sa *Chronographie* (éd. de Bonn, I, 397),

Théophane raconte que dans une expédition contre les Avares un soldat de l'armée byzantine, conduite par Martin et Comentiolus, ayant perdu la charge de son mulet en fut averti par un de ses compagnons qui lui cria : *torna, torna, fratre* (τόρνα, τόρνα φράτρε) ; Théophane observe que ces paroles furent prononcées dans la langue nationale (τῇ πατρῴᾳ φωνῇ). Le même fait est rapporté par Théophilacte. *Hist*. II, 15 (éd. de Bonn, 99) qui modifie un peu le récit et dit que le soldat aurait crié *retorna* (ῥετόρνα); il remarque d'ailleurs aussi que cette parole était dans la langue du pays (ἐπιχωρίῳ γλώττῃ). Ce témoignage est à coup sûr intéressant, mais il ne peut avoir pour l'histoire du roumain l'importance que lui ont donnée la plupart des philologues. Et cela pas pour la raison que *torna* ne peut être, comme l'affirme G. Weigand (*Enciclopedia romîna*, I, 230), une forme roumaine puisque le sens de « retourner » serait inconnu au roum. *turnare* (affirmation inexacte, car l'a.-roum. et le mr. connaissent ce verbe précisément avec le sens donné par Théophane), mais pour d'autres raisons. C'est que *torna* était un mot du langage officiel de l'armée byzantine; il est donné comme tel, à côté de *cede, sta*, etc., dans le traité de stratégie (éd. Scheffer, *Arriani tactica et Mauricii artis militaris libri XII*, Upsal, 1664, 83, 435) attribué à l'empereur Maurice (582-602) ; dans ces conditions, il ne peut plus être regardé comme un vocable roumain, mais simplement comme un terme de commandement du latin de l'époque byzantine (cf. Jireček, *Archiv f. slav. Philol.*, XV, 99). Quant à *fratre*, il a sans doute plus de valeur que *torna*, mais il ne peut non plus être regardé comme foncièrement roumain ; il est une forme latine vulgaire, non encore transformée dans le roum. *frate*.

Un autre écrivain byzantin chez lequel on a cru trouver des formes roumaines anciennes est Procope (VIe siècle). Parmi les noms des châteaux bâtis ou restaurés en Mésie, en Thrace, etc. par Justinien, que cet auteur donne dans son livre *De aedificiis*, IV (éd. de Bonn), il y en a plusieurs dont le caractère roman est évident, mais qui ne contiennent, à notre avis, rien de particulièrement roumain. On y relève ainsi : Γέρμενος 277, Κάμινος 279, Φασκίαι 280, Λουποφάντανα 284, Καστελλόνοβο,

Ἀργέντάρες, Τρεδετιτιλίους 285 ; aucun de ces noms ne peut être considéré comme roumain; ils sont tous latins vulgaires (les formes roumaines correspondantes seraient *Geamăn*, *Cămin*, *Fășii*, *Fîntîna Lupulni*, *Castelul nou*, *Argintari*, *Treizeci tei*); d'aspect roumain incontestable sembleraient, en échange, être Γεμελλομοῦντες 307 (lat. *montes*, roum. *munți*), Σκεπτεκάσας 285 (roum. *Șapte case*, on aurait donc *ș* rendu par σκ), Σκάρες 283 (roum. *Scări*), Στρόγγες 284 (roum. *Strungi*), Σεκούρσικα 292 (*Securicea*), mais ceux-ci sont tout aussi peu probants que les précédents (l'*u* à la place de *o* dans -μούντες est un phénomène latin et nullement roumain, cf. p. 77; Σκεπτε- est peut-être une faute pour Σεπτε, il est dans tout le cas téméraire de voir dans σκ une transcription du *ș* roumain ; quant aux autres formes, il est douteux qu'elles représentent les mots roumains que nous avons donnés entre parenthèses et avec lesquels on a voulu les identifier). Si aucun des noms cités ne nous offre des particularités caractéristiques du roumain, il va sans dire qu'il n'y a rien à tirer ni de Λούτζολο, Κούσκουλος, Κοβέγκιλες, cités par le même auteur (281, 284, 305), et dans lesquels certains philologues ont vu l'article roumain *-ul*, *-le*.

Dans un passage de son *Hist. compend.* (II, 466, éd. de Bonn), Cédrénus raconte la lutte de Setaïna (1017) des Byzantins avec les Bulgares et rappelle que ceux-ci alarmés par l'apparition brusque de leurs ennemis, conduits par Basile II, se mirent à crier βεζεῖτε, ὁ τζαῖσαρ. Le premier de ces mots a été pris par quelques savants pour roumain et identifié avec la 2e pers. pl. de l'impér. de *fug*, *fugiți* (en macédo-roumain *fudzits*; comp. la forme de parfait 2e pers. sing. *vdziš* chez G. Weigand, *Aromunen*, II, 108); en réalité, ce n'est autre chose que la forme bulgare *běžite*, comme l'a bien fait remarquer C. Jireček (*Arch. sl. Phil.*, XV, 101).

Aucun des mots cités ne peut, comme on le voit, être considéré comme roumain.

Il reste, en échange, une forme dont le caractère roumain semble être certain. C'est le nom de lieu Κίμβα Λόγγου qui existait jadis dans le Rhodope et qui est mentionné par Cédrénus (II, 457) sous l'an 1014; nous ne voyons aucune difficulté

à l'identifier avec le roumain *Cîmpulung* = *Campus longus* (ce nom de lieu se rencontre d'ailleurs aussi en Italie, en Rhétie, etc.; comp. frioul. *Ciamplung*, A. di Prampero, *Gloss. geogr. friulano*, Venise, 1882, 28; istr. *Kanpulongu*, Ive, *Istr. Mundarten*, 39).

157. Pour trouver des formes roumaines anciennes plus nombreuses et plus intéressantes, nous devons nous adresser aux documents latins et slaves. Il est toutefois regrettable qu'on n'ait publié jusqu'ici que peu de documents slaves antérieurs au XVIe siècle; pour cette raison, notre moisson de formes roumaines tirées des documents slaves ne sera pas aussi riche que nous l'aurions désiré.

La liste que nous donnons plus loin contient surtout des noms propres ; ce sont, en effet, les formes qu'on rencontre le plus souvent dans les documents. Il va sans dire qu'on ne trouvera dans cette liste que les mots qui ont un caractère roumain bien marqué ; les textes slaves font souvent mention de Roumains portant des noms slaves tels que *Velislava*, *Prodan*, etc. (Jagić, *Svetostefanski hrisovulj*, 29), mais comme ces noms n'ont rien de particulièrement roumain, ils n'avaient que faire dans notre liste; nous avons, en échange, relevé les noms d'origine slave qui présentent quelque particularité roumaine, comme l'article, etc. (*Bratul*, *Gradul*).

Nous avons omis dans notre liste des noms tels que *Danulo* 1018, *Andriulus*, *Chuduli*, *Dedulus*, *Dracculus* 1080, *Anzulo* 1080 (*Mon. spect. Slav. merid.*, VII, 34, 134, 135, 177) qui sembleraient à première vue contenir l'article roumain *-ul* et qui ont été considérés comme tels par quelques philologues; il faut plutôt voir dans leur finale le suffixe italien *-olo*.

Quelques mots roumains des documents hongrois des XIe-XIIIe siècles ont déjà été relevés aux pp. 316-318 (cf. pp. 305, 306); nous nous dispenserons de les reproduire ici.

Dans la citation des publications et des collections de documents que nous avons mis à contribution, nous avons introduit les abréviations suivantes : *Arch. sl.* = *Archiv für slavische Philologie*; *Arh. ist.* = *Arhiva istorică* (publ. par B. P. Hasdeu), Bucarest, 1865-1871 ; Bogdan = I. Bogdan, *Cinci documente slavo-romîne*, Bucarest,

1889; Fejér = G. Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae*, Budapest, 1829-1844 (cf. M. Czinár, *Index alphabeticus codicis diplomatici Hungariae per G. Fejér*, Budapest, 1866); Jagić = V. Jagić, *Svetostefanski hrisovulj*, Vienne, 1890 (cf. St. Novaković, *Svetostefanska hrisovulja*, dans le *Spomenik*, Belgrade, IV, et *Arch. f. sl. Phil.*, XIII, 253); Kałužniacki = E. Kałužniacki, *Documente slavone din arhivele imperiale din Moscva*, dans la collection *Documente privitoare la istoria Romînilor* (Hurmuzaki), Bucarest, 1890, I[II]; Melhisedec, *Cron. Huş.*, *Cron. Rom.* = Melhisedec, *Cronica Huşilor*, Bucarest, 1869, *Cronica Romanului*, Bucarest, 1874; Miklosich = F. Miklosich, *Monumenta serbica*, Vienne, 1854; Miletič = L. Miletič, *Novi vlaho-bŭlgarski gramoti otŭ Brašovŭ*, Sofia, 1896 (extrait du *Sbornik* du ministère de l'instr. publ. bulgare, XIII); Miletič-Agura = L. Miletič et D. Agura, *Dako-romŭnitĕ i tĕhnata slavjanska pismenostĭ* (extrait du *Sbornik* bulg., IX); Milojević = M. Milojević, *Dečanske hrisovulje* (dans le *Glasnik srpskog učenog društva*, Belgrade, 2e série, XII); *Mon. Hung.* = *Monumenta Hungariae historica, diplomataria*, 1857 et suiv. (cf. F. Kovács, *Index alphabeticus codicis diplomatici Arpadiani continuati per G. Wenzel*, Budapest, 1889); *Mon. hist. Slav.* = *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*, Agram, 1868 et suiv.; *Mon. jur. Slav.* = *Monumenta historico-juridica Slavorum meridionalium*, Agram, 1877 et suiv.; *Rev. ist.* = *Revista pentru istorie, arheologie şi filologie* (publiée par Gr. Tocilescu), Bucarest, 1883 et suiv.; Šafarik = J. Šafarik, *Hrisovula cara Štefana Dušana* (dans le *Glasnikŭ društva srbske slovesnosti*, Belgrade, 1862, XV, 262 et suiv.); *Trans.* = *Transilvania*, Braşov, 1868 et suiv.; Uljanicki = V. Uljanicki, *Materialy dlja istorii vzaimnyhŭ otnošenij Rossii, Polĭši, Moldavii, Valahii i Turcii*, Moscou, 1887; Venelin = J. Venelin, *Vlaho-bolgarskija ili dako-slavjanskija gramaty*, Pétersbourg, 1840; Zimmermann = F. Zimmermann, C. Werner et G. Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, Hermannstadt, 1892 et suiv.

Nous suivons, dans la citation des formes, l'ordre chronologique :

XIe siècle : *Kokora* 1052 Boczek, *Cod. diplom. et epist. Moraviae*, Brünn, 1836, I, 125.

XIIe siècle : *Crez* (= *Creț*) 1135 Fejér VII[V], 102.

XIIIe siècle : *Butul* 1209 Fejér III[I] 72; *Balan* 1222 *ibid.* VII[I], 210; *Bucorŭ*, *Bunŭ*, *Gaie*, *Singurŭ* 1222-1228 Miklosich 11, 12, 13; *Cingul* 1228 *Mon. Hung.* XI, 463; *Buyul* 1231 Zimmermann I, 55; *Tunata* 1251 Fejér IV[II], 89; *Budul* 1252 *Mon. Hung.* XII, 342; *Črnul* 1275 *Mon. jur. Slav.* VI, 34; *Bucurŭ*,

Cucorŭ (*Cucurovu*), *Șerbanu* 1293-1302 Miklosich 59, 61, 63.

XIVe siècle : *Bukor* 1302 *Mon. Hung.* X, 293 ; *Bale, Bucorŭ, Copilu, Macicatu* (comp. la forme *mășcat* citée à la p. 340), *Miculŭ, Neagulŭ, Radulŭ, Visitorŭ* vers 1318 Jagić 17, 29, 30, 31, 32, 33, 34 ; *Negul* 1323 *Mon. hist. Slav.* X, 125 ; *Barbatŭ, Bratulŭ, Bucurŭ, Bunu, Copilŭ, Crețulu, Dragulŭ, Dușulŭ, Mutulŭ, Radulŭ, Rahulŭ, Șarulŭ, Visatorŭ,* (*Visatora, Visitorŭ*) 1330 Milojević 5, 11, 23, 31, 38, 40, 45, 50, 51, 52, 53, 55, 72, 74, 78, 91, 105, 112, 113, 122, 123, 124, 125 ; *Balanŭ, Bradelŭ, Dagulŭ, Daĭulu, Doĭulŭ, Drajulu, Dușmanŭ, Feciorŭ, Gradulŭ, Hraĭulŭ, Hranulŭ, Milișora, Mrăcina, Neagulŭ, Oparitulŭ, Radulovikŭ* (suffixe slave, *Radul*), *Raĭulu, Rașulŭ, Staĭulŭ, Stanulŭ, Surdulŭ, Ursulovikŭ, Vinișorski* (terminaison slave, *Vinișor*), *Vladulŭ* 1348 ? Šafarik 270, 271, 272, 289, 290, 291, 294, 295, 297, 298, 299, 301 ; *brençe* (= *brînză*) 1357 *Mon. hist. Slav.* XIII, 200 ; *Musad* 1362, *Musath* 1363 (= *Mușat*) *Trans.* IV, 238, 239 ; *Kaldu* 1366 *ibid.* 289 ; *Koczolad* (= *Căciulata*) 1372, 1374 *ibid.* V, 67, 68 ; *Radulŭ, Salcișorŭ,* vers 1382 Venelin 9, 10 ; *Jankul, Radul* 1383 Fejér X[1, VIII] 134, 136 ; *Sapatul, vare* (v. sur ce mot p. 352) 1386-1418 Miletič-Agura 117 ; *Sztrimba* (= *Strîmba*) 1390 Fejér X[1] 584 ; *Kamin* 1391 *Trans.* V, 151 ; *Bratula, Mușatŭ, Nĭatedula* (terminaison slave) 1392 *Rev. ist.* VII, 368 ; *Csetate, Kalin, Peraole Szasziloru* (= *Păraele Sașilor*), *Piatra obla, Sztancsul egumenulu, Vallya Opatului, Vallya Viczonilor, Vallya Szerecsi, Apa Tunsului* 1392 *Trans.* V, 151, 152 ; *Bratulova, Nĭatedulova* (avec suffixe slave) 1392 *Arh. ist.* I[1], 18 ; *Nĭatedulŭ* 1395 Uljanicki 8-9 ; *Riulu albu, Riusor* 1398 *Trans.* V, 172 ; *Mancĭulu, Radulŭ, Stancĭulŭ, Barbulovŭ, Stanulovŭ* (avec suffixe slave) 1398 Venelin 19.

XVe siècle : *marturiă, marturisati* (forme slavisée, dr. *mărturisire*), 1re moitié du XVe s. Miletič 71 ; *Bratulŭ, Jumetate* 1404 Uljanicki 15 (les mêmes noms sont mentionnés dans deux documents de 1407, 1408, Melhisedec, *Cron. Rom.* I, 102, *Cron. Huș.* 4) ; *Stantzul* 1409 Fejér X[VIII] 494 ; *Jumetatevica* (avec suffixe slave) 1412 Kałużniacki 832 (même forme dans un document de 1425, *ibid.* 837) ; *Urĭacle* 1412 *ibid.* 832 ; *Radul* 1413 Miletič 48 ; *Lĭubitul* (= *Iubitul*), *Srăbul, Tatarul* 1418 Miletič-

Agura 122; *bąbac* (= *bumbac*), *Turcșori*, *vare* 1420-1431 Miletič 55, 56, 57; *Lungașŭ* 1421 *ibid.* 52; *Budulŭ*, *Danciul*, *Stroișor* 1421 Uljanicki 26; *Nanul* 1421 *Trans.* V, 222; *pedepsati* (forme slavisée, dr. *pedepsire*) 1421-1431 Miletič 55; *Cireșetul*, *Stanciula*, *Salcișorom* (avec flexion slave, *Sălcișoara*) 1424 *Arh. ist.* I_1, 19; *Eremiești*, *Popești*, *Pisca* (= *Pisc*), *Zugrafŭ* 1425 Kałužniacki 836, 837; *Matasă*, *Jumetateva* (suffixe slave) 1428 *Arh. ist.* I^I, 121; *Cereșevŭ* (suffixe slave, *Cireș*), *Srăbșori* 1429 Venelin 56; *Repede* 1430 Fejér X^{VII}, 231; *Albulu*, *Camaraș* 1430-1446 Miletič 63, 64; *Balanŭ*, *Strămba* 1431 Kałužniacki 838; *Mosul*, *Sztancsul* (*Sthıncbul*), *Vajkul* (*Volcul*) 1432 *Trans.* VI, 6, 32; *Gănescul*, *Stanciula*, *Ștefula* (terminaison slave) 1432 *Rev. ist.* VII, 370, 371; *Limbadulce* 1433 Uljanicki 35; *Matul* 1433 *Mon. jur. Slav.* VI, 132; *Jude* 1434 Uljanicki 42; *Buciumeani* 1434 Kałužniacki 852; *Limbădulcevička* (suffixe slave) 1435 *Arh. ist.* I^{II}, 19; *Ryusor* 1435 Fejér XI, 503; *Pĭatra*, *Strămba* 1436 Uljanicki 49, 53; *Albulu*, *Aninosa*, *Găureani*, *Lănjești*, *Rugul*, *Semen*, *Vlaiculu* 1437 Miletič-Agura 122, 123; *Dulcescula* (suffixe slave) 1438 *Arh. ist.* I^I, 4; *Buciumeani*, *Judecii* 1439 Uljanicki 57; *Calce*, *Semenŭ*, *Tatulŭ*, *Srăbulŭ*, *Turbați* 1441 Venelin 88, 89; *Șerbescula* (terminaison slave), *Ureacle* 1442 Uljanicki 61, 62; *Jumătatiči*, *Limbădulcička* (suffixes slaves) 1442 *Arh. ist.* I^I, 74, 123; *Minzĭula* (= *Minzul*) 1444 *ibid.* 123; *Kapu* 1444 *Trans.* VI, 66; *Dulcescula* (suffixe slave), *Urĭacli* 1445 Uljanicki 65, 66, 67; *Craciunova* (terminaison slave) 1446 *ibid.* 68; *Bukur* 1446 *Trans.* VI, 67; *Mănzula* (terminaison slave) 1447 *Arh. ist.* I, 113; même forme dans un document de 1448 Uljanicki 72, 74; *Srăbulŭ* 1448 *ibid.* 71; *Păntece*, *Scurtulŭ* 1449 Uljanicki 76 (cf. 78); *Bratula*, *Danciula*, *Moicescula*, *Srăbula* (terminaison slave) 1450 Bogdan 25; *bucurost* (= *bucuros*), *Măgureani* 2ᵉ moitié du xvᵉ s. Miletič 91, 92; *Gavanești*, *Mușat*, *Peștișani*, *Șerbul* 1451 Miletič-Agura 123; *Dobrulŭ*, *Vulpașŭ* 1452 Uljanicki 79 (cf. 88); *Secară* 1452-1456 Miletič 73; *Albula*, *Găuricia*, *Pintecia* (terminaison slave) 1453 *Arh. ist.* I^I, 103; *Danchul*, *Merisor*, *Malajesd* (= *Mălăiești*, même forme, *Malaiesth*, dans un doc. de 1457) 1453 *Trans.* VI, 116, 126, 162; *Vale seacă* 1453 Uljanicki 81;

Budulŭ 1455 *ibid.* 84; *Buciumŭ*, *Galbinŭ*, *Mihulŭ* 1456 *ibid.* 87; *Corbi* 1456 *Arh. ist.* I[1], 142; *Barbat* 1456-1477 Miletič 76; *Albul*, *Ciocrălie*, *Vlaicul* document de l'époque d'Étienne le Grand (1457-1504) *Rev. ist.* VII, 374; *Bucĭuma* (terminaison slave) 1460 *Arh. ist.* I[II], 7 (cf. 115); *Bucĭumŭ*, *Dobrulu*, *hotarŭ*, *marturi*, *mejași*, *Oțelescula*, *unka* (= *unchi*, terminaison slave) 1464 Melhisedec *Cron. Huș.* 9, 10, 11 (cf. *Cron. Rom.* 135); *Zișul* 1466 *Mon. jur. Slav.* VI, 253; *Corneani*, *Floci*, *Frătilești*, *Gureșa* (terminaison slave), *Șoĭumul* 1467 Miletič-Agura 125; *Vlaicula* (terminaison slave) 1468 Uljanicki 107 (cf. 108); *Arbure*, *Mihulu*, *Valea seacă* 1470 Uljanicki 108; *Ciocărlie*, *Crălani* 1470 *Rev. ist.* VII, 378; *Șerbu*, *Tatulu*, *Vlăculŭ* 1471 Venelin 95, 96; *Prealitulŭ* (faute pour *Pralitulu* = *Pirlitul*) 1472 Venelin 112; *Crețul*, *Rătundul* 1472-1481 Miletič 82, 87; *Koszteiului*, *Kukului*, *din gura vali*, *Strimptu*, *Versatura* (*exundationis decursus vulgo* « *Versatura* ») 1474 *Trans.* VI, 262; *Negrulŭ* 1476 Venelin 118; *Buzat*, *Gangura* 1480 *Arh. ist.* I[1], 116 (cf. 75); *Cracimar*, *Izvorani*, *Popești*, *Sărăcinești*, *Scurtulova* (terminaison slave) 1480 Miletič-Agura 126, 128, 129; *Mybul* 1480 Uljanicki 110; *Micul*, *Mușat* 1481 *ibid.* 130; *Barbulov* (terminaison slave), *Dancĭul* 1483 *Arh. ist.* I[1] 37; *Florescul* 1483 Miletič-Agura 130; *Batrinul*, *Facia cu nasip*, *Fontana negra*, *Gauri*, *Gura vaii albinilor*, *Kneazului*, *Kreng* (= *Crîng*), *Pereu rosu* (*Părăul roșu*) 1486 *Trans.* VII, 9; *bucata*, *Cornilorŭ*, *Petreștilorŭ* 1487 *Rev. ist.* I, 378; *Bacĭul*, *judecii*, *Mihul*, *nepot* (*nepotul*, *nepoata*), *Puĭa*, *Puĭul* 1488 Melhisedec *Cron. Rom.* I, 134, 135, 147; *Cozminulŭ*, *Secara* 1488 Uljanicki 117; *Dosul*, *Fontana negra*, *Gaure*, *Gura Isvorului*, *Kneazul*, *Pamentu rosiu*, *pietra Kosztin*, *Popescului*, *Vaii albinilor* 1488 *Trans.* VII, 18; *Alboteștilor*, *Bodea Srăbula*, *Bodea Rumărula* (terminaison slave, *Romînul*), *Limbădulce*, *Sărata*, *troĭan* 1489 *Arh. ist.* I[1], 155; *Păhărnicel* 1489 Uljanicki 117, 118; *Albu*, *Frunteșa* (suffixe slave), *Lupul*, *Mușata*, *Pietreani*, *Prăvul*, *Purece*, *Secară* 1490 *Arh. ist.* I[1], 5, 6, 66, 156; *Băești*, *Sprintenova* (terminaison slave) 1490 Miletič-Agura 132; *Copacĭu*, *Secară*, *Stărostecula* (finale slave) 1491 *Arh. ist.* I[1], 156; *Pervulŭ* 1491 Venelin 130; *Jumetate*, *Măndrești* 1492 *Arh. sl.* XV, 198; *Mușatŭ* 1492 Uljanicki 121; *Barbul*,

Cornățelul, Făntăneale, Grozăvești, Lăudat, Prăvul, Ursești 1493 Miletič-Agura 133, 134; *Călugărești, Copăcel, Corbi, Craciun, Urși* 1496 *ibid.* 136, 137; *Izvoranul* 1497 *ibid.* 137; *Trestiora* 1498 *ibid.* 138; *Arbure, Frunteșŭ, Grumazŭ, Tăutulŭ* 1498 Uljanicki 176; *Fruntesa* (finale slave) 1499 Melhisedec *Cron. Rom.* I, 151; *Bradet, gura Jilțului* 1499 Miletič-Agura 138; *Barbulŭ, Prăvulŭ* 1499 Venelin 134.

158. Les formes que nous venons de citer n'enrichissent pas beaucoup, comme on peut le voir, nos connaissances sur l'ancien roumain; elles ont toutefois de l'importance pour le lexique et surtout pour la phonétique (comp. par ex. *Lĭubitul* 1418, *Șoĭumul* 1467, etc.); elles confirment d'autre part un fait que nous avons rappelé ailleurs, c'est que le roumain était constitué, dans ses traits les plus caractéristiques, dès le XIIIe siècle; on ne constate aucune différence notable entre les formes de cette époque et celles du XVIe siècle.

CONCLUSION

Nous arrivons au bout du chemin que nous nous étions proposé de parcourir dans cette première partie de notre travail.

Les moments les plus importants de l'histoire ancienne du roumain ressortent, croyons-nous, assez clairement de la multitude de faits que nous avons étudiés.

Transporté dans la péninsule balkanique, le latin y rencontre le thrace, l'illyrien et le grec ; dans la lutte qui s'engage entre lui et ces idiomes, le thrace et l'illyrien perdent la plus grande partie de leur domaine. En absorbant en lui une portion de l'élément autochtone, le latin balkanique se transforme avec le temps en un parler roman spécial, dont le développement va dans une certaine mesure, jusqu'au VIe siècle, de pair avec celui de l'albanais et surtout du dalmate, de l'italien et quelquefois du rhétique. Ce parler roman devient le roumain proprement dit au moment où l'invasion slave le sépare du reste de la Romania.

Du centre de sa formation, l'Illyrie, le roumain avait au moyen âge des ramifications au nord, jusqu'en Dacie; entre ce roumain septentrional et celui d'au delà du Danube des échanges nombreux ont eu lieu pendant plusieurs siècles. C'est dans ces échanges et surtout dans l'émigration en Dacie d'un fort contingent d'élément méridional qu'il faut chercher la raison de la ressemblance surprenante qu'on constate entre les différents dialectes roumains ; ce sont les mêmes faits qui expliquent la séparation du roumain dans les trois dialectes connus. Cette séparation était accomplie au XIIIe siècle. C'est l'époque où le roumain prit la forme qu'il a conservée, dans ses traits les plus saillants, jusqu'à nos jours ; les influences étrangères les plus

importantes qui se sont exercées sur lui et qui lui ont imprimé la plupart de ses particularités sont antérieures à cette date.

Envisagée de cette manière, l'histoire ancienne de la langue roumaine est placée dans son vrai cadre ; elle ne se présente plus comme un exposé de quelques faits isolés et choisis à dessein pour défendre des thèses dictées par des préoccupations souvent étrangères à la science. Le développement du roumain apparaît, après ce que nous avons dit, plus compliqué qu'on ne le soupçonnait ou qu'on ne voulait le croire jusqu'ici ; il ne se réduit pas à une simple transformation, lente et exempte de toute influence étrangère profonde, du latin de la Dacie, comme l'ont supposé la plupart des philologues ; il comprend quelque chose de plus, l'histoire entière du latin oriental et plus d'un chapitre de l'histoire des autres idiomes balkaniques.

Y a-t-il là quelque chose qui enlève au roumain son importance dans les recherches de philologie romane et balkanique et le prestige de son origine latine, que les savants roumains, dans leur ardeur patriotique, ont cru devoir défendre et sauver par tous les moyens et dans des combats souvent inopportuns ? Le roumain ne gagne-t-il pas en valeur pour les études philologiques et en importance à côté des langues sœurs lorsqu'on écarte les barrières étroites entre lesquelles on a enfermé jusqu'ici son histoire et lorsqu'on lui accorde sur le territoire de la Romania une place si notable, celle de représentant du latin balkanique, d'une partie immense de l'ancien domaine des Romains ?

Et en quoi le roumain a-t-il perdu de son caractère latin par le fait que différents idiomes étrangers ont influencé sa phonétique, son lexique, etc. ? Aurait-il été possible que les choses se passassent autrement ? Peut-on concevoir la vie d'une langue sans une infiltration continue d'éléments nouveaux, sans une altération de ses formes sous l'action de telle ou telle cause extérieure ? Et n'y a-t-il pas dans chaque langue quelque chose de stable, ce qui lui donne sa marque distinctive, le caractère de langue appartenant à une famille déterminée ? Le roumain n'est-il pas resté après tout un idiome foncièrement roman ?

Et puisque, comme nous avons eu l'occasion de le relever à

plusieurs reprises au cours de ce volume, la philologie doit aller d'accord avec l'histoire, comment pourrait-on présenter d'une autre manière l'évolution de la langue roumaine ? L'histoire ne nous enseigne-t-elle pas que les Roumains ont vécu au milieu des éléments ethniques les plus divers, qu'ils se sont mêlés avec eux, et que ce mélange a souvent été des plus intenses ? Leur histoire est-elle bien des fois autre chose qu'une page de l'histoire des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact ? Pourquoi ne pas se réjouir alors de cette concordance entre les données de la philologie et celles de l'histoire ? Le but suprême de la science n'est-il pas d'unifier tous les efforts, de coordonner les faits acquis par des méthodes diverses et d'arriver par des voies différentes à des résultats identiques ?

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

INDEX DES MOTS

ROUMAIN

Daco-roumain

Macédo-roumain.

Meglen.

Istro-roumain.

DALMATE (VEGLIOTE)

RHÉTOROMAN

ITALIEN

Istrien.

Sarde.

FRANÇAIS

PROVENÇAL

Catalan.

ESPAGNOL

PORTUGAIS

LATIN

Ombrien.

Osque.

SLAVE

Bulgare.

Serbe.

Croate.

Slovène.

Russe.

Ruthène.

Polonais.

Tchèque.

Morave.

Slovaque.

ALBANAIS

ILLYRIEN

THRACE

Dace.

CELTIQUE

Breton-armoricain

GREC

GERMANIQUE

Moyen et haut allemand.

Allemand.

Saxon (de Transylvanie).

Anglo-saxon.

Anglais.

LITHUANIEN

HONGROIS

CUMAN

TURC

ADDITIONS ET CORRECTIONS[1]

Page XVIII, ligne 13 du bas, lisez : dernier.
— XXV, ligne 9, lisez : d'Engel.
— XXVIII, ligne 3 du bas, lisez : incidemment.
— XXIX, ligne 16, lisez : *şi*.
— 5, ligne 2 du bas, lisez : et par répandre.
— 7, pour l'histoire de la romanisation des pays balkaniques et pour quelques autres faits que nous avons étudiés aux chap. I-V il faut consulter aussi l'ouvrage remarquable, paru dernièrement, de C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens* (*Mémoires de l'Acad. de Vienne*, XLVIII), 1901.
Page 13, ligne 19, lisez : Quelque.
— 14, ligne 9, lisez : et par se rapprocher; l. 4 du bas, l'inscription de Larisse mentionnée est réimprimée dans le *C. I. L.* III, 7315.
Page 23, ligne 4 du bas, lisez : *Scai* est peut-être le serbe *čkalj* (cf. p. 366).
— 25, l'origine illyrienne des Albanais est admise aussi par H. Pedersen, *Zeitschrift für vergleich. Sprachforsch.*, XXXVI, 299; *Kritischer Jahresber. über die Fortschr. d. rom. Phil.*, V[1], 294; elle est contestée par Hirt, *Die sprachliche Stellung des Illyrischen*, dans *Beiträge z. alten Gesch.* (*Festschrift für H. Kiepert*, Berlin, 1898, 179-188). — Quant à la nouvelle théorie de Hasdeu (*Cine sînt Albanesii ?* Bucarest, 1901) qui voit dans les Albanais les successeurs des Carpes, tribu dace, elle ne trouvera probablement pas d'adeptes (voy. notre critique dans la *Noua revistă romînă*, Bucarest, V, 61, et *Revue critique*, LIII, 239).
Page 28, ligne 8 du bas, lisez : *barθ*.
— 36, ligne 6, lisez : mr. *gušǫ*, ir. *gušę*.
— 37, ligne 8 du bas, ajoutez *buză* après *bunget* et supprimez le même mot à la l. 2; pour *mal* il faut se rapporter à ce que nous avons dit à la p. 349.
Page 40, ligne 6, lisez : Quelque.
— 46, ligne 11, lisez : laissait pas d'être; l. 16, lisez : Quelque.
— 67, ligne 17, lisez : *bắttere*, * *cósere* (*battere* est attesté, cf. *Arch. f. lat. Lexik.*, XII, 270, 554).
Page 68, l'histoire si compliquée de *ficatum* et de ses différents correspondants

1. Les fautes de transcription de certains mots ont été corrigées dans l'*Index des mots*.

romans vient d'être éclaircie par G. Paris dans l'article « *Ficatum* » *en roman*, extr. des *Miscellanea linguistica in onore di G. Ascoli,* Turin, 1901 (cf. *Romania*, XXX, 568; Meyer-Lübke, *Die Betonung im Gallischen*, extr. des *Sitzungsber. der Akad.*, Vienne, CXLIII, 49 ; *Einführung in d. Stud. der rom. Sprachwissensch.*, Heidelberg, 1901, 140; Schuchardt, *Zeitschr. rom. Phil.*, XXV, 615). — Pour le changement de la finale de *Mercurii* sous l'influence de *Martis*, etc., comp. les leçons *lunes*, *martes*, *mercures*, *joves* de l'*Homilia de sacrilegiis*, 8, publ. p. Caspari, Christiania, 1886 ; comp. *dies lunis* dans le *C. I. L.* IX, 6192.

Page 69, ligne 13 du bas, lisez : de ces adjectifs numéraux.

— 72, ligne 5, effacez l'astérisque de *incalciare*.

— 74, ligne 24, lisez : soit (à la place de : est); de même à la ligne suivante.

Page 75, ligne 9 du bas, ajoutez après *camisa* : alb. *kεmišε*. Voy. sur le lat. *camisia* aussi Meyer-Lübke, *Die Beton. im Gall.*, 17; W. Heraeus, *Arch. Lexik. f. lat.*, XII, 265.

Page 76, ligne 5, le wall. *vešo* (*Zeitschr. rom. Phil.*, XXIV, 7) montre aussi un *ī* (*vīssire*) et repose sur * *vissalem*.

Page 78, cf. en dernier lieu sur *ustium*, Meyer-Lübke, *Zeitschr. rom. Phil.*, XXV, 355.

Page 81, ligne 17, lisez : en regard du ; l. 8 du bas, effacez l'astérisque de *defraudo*.

Page 82, ligne 17, lisez : par (au lieu de : pas) ; l. 11 du bas, lisez : qui ne laissent pas.

Page 84, ligne 18, lisez : condamnées.

— 87, ligne 20, la forme *morimentum* = *monumentum* semblerait être attestée dans une inscription publiée par Kanitz, *Donau-Bulgarien*, Leipzig, 1875, III, 351, nº XXXI (cf. cependant *C. I. L.* III, 6138) ; *molimentum* se trouve dans le *C. I. L.* VIII, 2269.

Page 88, ligne 12, lisez : catégorie ; l. 7 du bas, comp. *aguriatur* de l'*Homilia de sacril.* (éd. Caspari), 54.

Page 89, ligne 8 du bas, lisez : réduisirent.

— 91, sur les voyelles en hiatus, cf. maintenant Horning, *Zeitschr. rom. Phil.*, XXV, 341.

Page 93, ligne 10, ajoutez : a.-esp. *grieve* (cf. Menéndez Pidal, *Romania*, XXXI, 354) ; à *grevis* semble remonter aussi l'alb. *re* (G. Meyer, *Etym. Wörterb.*, 362); l. 11, l'influence de *levis* sur *gravis* est évidente dans un passage de l'*Homilia de sacril.* (éd. Caspari), 7 (cf. 54) : *greve aut leve*.

Page 99, ligne 6 du bas, lisez : * *berbix*.

— 100, ligne 15, *bietus* se trouve dans le *Corp. gloss. lat.*, VII, 415.

— 101, ligne 13, lisez : finissant (au lieu de : commençant).

— 106, ligne 2, mettez un astérisque devant *bola*.

— 109, ligne 2, supprimez : pas ; l. 13, supprimez : étaient..... elles.

— 110, ligne 19, supprimez l'astérisque de *cingla*.

Page 111, ligne 9 du bas, effacez l'astérisque de *gratis*.
— 116, ligne 5, lisez : *oală = olla* ; l. 5, 6 du bas, effacez les astérisques de *butis*, *buttis*.
Page 119, ligne 16, lisez : l'*a*.
— 121, ligne 17, lisez : *Consonnes*.
— 125, ligne 2, l'alb. *ul'εras* montre la dissimilation inverse : * *ulurare* ; l. 19, lisez : **poplus* ; l. 21, les istr. *ćakus* (Rovigno), *ćaĝina*, *ćaĝeina*, etc. (Valle, Dignano) nous renvoient aussi à des formes avec la métathèse de l'*l* : * *clagosus*, * *clagina* = * *coagulosus*, * *coagulina* (cf. Ive, *I dialetti ladino-veneti*, 29, 94).
Page 126, le latin vulgaire * *blastemare* (comp. *Blastema* chez Le Blant, *Nouveau recueil d'inscr. chrétiennes de la Gaule*, 1892, 83) qui se trouve à la base du dr *blăstămare*, rtr. *blastemar*, it. *biastemmare*, prov. *blastimar*, esp., port. *lastimar* serait résulté, d'après Parodi (*Miscell. nuziale Rossi-Teiss*, Trente, 1897, 340-341), d'une confusion de *blasphemare* avec *aestimare* ; il y aurait là aussi un exemple de l'altération d'un mot par l'influence d'un autre.
Page 129, ligne 8, lisez (à la place de : féminin) : neutre.
— 130, ligne 15 du bas, lisez : étaient.
— 132, ligne 10 du bas, ajoutez : alb. *pranver*.
— 134, lignes 5, 6, mettez un astérisque devant *dia*.
— 136, ligne 4, lisez : μάγιστρος.
— 141, ligne 21, sur les accusatifs en *-anem*, voy. maintenant l'article d'E. Philipon, *Romania*, XXXI, 201 et suiv.
Page 142, ligne 16, lisez : K. Nyrop.
— 144, ligne 12, supprimez la virgule après *illae*.
— 145, ligne 15, lisez : *Illui*.
— 148, ligne 10 du bas, lisez : = *sapĕre*.
— 149, ligne 8 du bas, *cocere* est autrement expliqué par Meyer-Lübke, *Einführ. in die rom. Sprachwissensch.*, 129.
Page 151, ligne 20, lisez : temps.
— 153, ligne 18, lisez : * *cursi*.
— 154, ligne 3, lisez : dr. *strîmt*.
— 155, ligne 16, lisez : * (*h*)*abunt*, * (*h*)*a*(*b*)*unt*.
— 161, ligne 21, voy. sur *manuclus* aussi *Arch. lat. Lex.*, XII, 20.
— 162, ligne 21, effacez l'astérisque de *pelliceus*.
— 163, ligne 9, effacez l'astérisque de *Temporivus*.
— 164, ligne 18, comp. a.-esp. *nemigaja* = * *nec micalia* (Menéndez Pidal, *Romania*, XXIX, 360 ; cf. *Zeitschr. rom. Phil.*, XXV, 382).
Page 166, ligne 3, ajoutez : alb. *ngalkoń*.
— 167, ligne 9 du bas, ajoutez : alb. *mεngoń* ; l. 3, effacez : un.
— 170, ligne 5, lisez : **ingurdire* ; l. 13, *suggluttium* apparaît aussi en France, wall. *soglo* (*Zeitschr. rom. Phil.*, XXIV, 24).

Page 173, ligne 6 du bas, lisez : incidemment.

— 174, pour le datif avec *ad*, comp. aussi la construction *posuit ad beatu Syneroti marture* du *C. I. L.* III, 10232 ; ligne 11 du bas, lisez : remplacé.

Page 177, sur *ille* comme article, cf. aussi *Arch. lat. Lex.*, XII, 473 ; sur *unus*, *ibid.*, 191.

Page 186, pour le développement de sens de *apprehendere*, comp. le ruth. *imati* « prendre » et, comme réfléchi, « s'allumer ».

Page 187, ligne 16, lisez : ir. *ko*.

— 192, ligne 7, pour *ingannare* « se moquer, tromper », comp. l'alb. *k'eš* qui présente à la fois ces deux significations.

Page 194, ligne 9, *săptămîna mare* trouve un pendant aussi dans l'alb. *javë e maδe*.

Page 195, ligne 6, ajoutez : alb. *štrat*.

— 196, ligne 5 du bas, *cloppus* se trouve aussi dans les notes tironiennes (cf. *Arch. lat. Lex.*, XII, 82).

Page 198, ligne 13 du bas, l'alb. *tsindzir* semble aussi être apparenté à *zinzalus*.

— 200, ligne 11, lisez : *Caucus*.

— 201, ligne 16, cf. sur μικός, Hatzidakis, *Einleit. in die neugr. Grammatik*, Leipzig, 1892, 157 ; l. 16 du bas, lisez : mgl. *urmǫ*.

Page 202, ligne 20, lisez : * *imbracare*.

— 203, ligne 5, lisez : * *tudicare*.

— 213, ligne 11 du bas, lisez : en même temps.

— 214, sur les rapports du roumain avec l'italien, le rhétoroman, etc., cf. aussi notre brochure *Filologia romanică în universitatea noastră*, Bucarest, 1902, 14 et suiv.

Page 215, ligne 15 du bas, lisez : jusqu'à.

— 216, ligne 10, lisez : * *auriculare*.

— 218, ligne 11, lisez : * *excutulare*.

— 221, ligne 5, lisez : * *Implenire*.

— 222, ligne 3 du bas, lisez : *suflet*.

— 223, ligne 1, lisez : autre.

— 224, ligne 12 du bas, supprimez la parenthèse.

— 230, ligne 16 du bas, *levare* avec le sens d' « acheter » se trouve aussi en albanais, *bl'eń* (* *ablevare*).

— 233, ligne 15 du bas, lisez : roum. *luntre*.

— 237, ligne 11, lisez : qu'on ne.

— 239, ligne 13 du bas, lisez : thessaliques.

— 243, lignes 13-15 du bas, supprimez : le... *mežd*.

— 244, ligne dernière, l'origine bulgare du vocatif en *-ule* est admise aussi par G. Weigand, *Jahresbericht*, VI, 33.

Page 245, ligne 12, lisez : *me ńiru*.

— 248, ligne 10 du bas, lisez : *preaputernicii*.

— 251, ligne 11, lisez (à la place de : en) : dans.

Page 253, ligne 17 du bas, supprimez : *bubuliță* qui est d'origine serbe (cf. p. 365) ; l. 3, lisez : cr. *cip*.

Page 258, ligne 13, ajoutez *voliti* après *veselje*.

— 259, lignes 9, 14 du bas, supprimez : *hotar*, *chotarŭ*.

— 262, ligne 17 du bas, lisez : étudiés.

— 264, ligne 1, sur *datină*, voy. *Romania*, XXXI, 109 ; la confusion de *dědina* avec *dare* est d'autant plus admissible qu'on trouve un *dată* avec le sens d' « habitude », Weigand, *Jahresber.*, III, 314 ; nous devons d'autre part rappeler que le passage de *deadină* à *deatină* a pu être facilité aussi par l'emploi de la forme synonyme *adetiu*, empruntée au turc ; l. 17, lisez : dr. *gard*, mr. *gardu*.

Page 266, ligne 4, le ruth. *opadĭ* présente le même sens que le roum. *zăpadă* « neige », de sorte qu'il est possible que cette signification soit d'origine slave.

Page 267, ligne dernière, lisez : serbe *skupoća*.

— 269, ligne 13 du bas, lisez : *zębŭ* (au lieu de : *ząbrŭ*).

— 270, ligne 12 du bas, lisez : *în* (*ăn*).

— 271, ligne 8, lisez : **sŭprężĭ*.

— 275, ligne 19, ajoutez : *prăpastie* (après *prăpădire*).

— 278, ligne dernière, lisez : incursions.

— 281, avant Gaster, Hunfalvy s'est efforcé d'expliquer de la même manière, par une influence bulgare ancienne, les particularités communes au roumain, au bulgare, à l'albanais, etc. ; cf. *Die Romänen und ihre Ansprüche*, Vienne, 1883. 215.

Page 286. Un mot semble toutefois prouver que les Roumains prononçaient encore *cl'*, *gl'*, lors de leurs premiers contacts avec les Slaves ; c'est le daco-roum. *jghiab*. Il faut, en effet, rattacher cette forme à l'a-bulg. *žlěbŭ* ; de celui-ci, par l'insertion d'un *g* (comp. *zglobiu* = a.- bulg. *zlobivŭ*), est sorti **jgleab* (**jgliab*) ; plus tard, *gl'*, assimilé au même groupe d'origine latine, passa à *ghi*, d'où *jghiab*. — Nous croyons pour cette raison qu'il est impossible de considérer le dr. *Șchiau* comme le représentant direct du lat. *Sclavus* comme le font Miklosich, *Beiträge*, *Conson.*, II, 61, et Tiktin, *Zeitschr. rom. Phil.*, XXIV, 325 (*cl* ne pouvait plus aboutir à *cl'* après le VI[e] ou le VII[e] siècle). A notre avis, *Șchiau* n'est autre chose que l'alb. *Ška* employé, comme la forme roumaine correspondante, pour désigner les « Bulgares ».

Page 290, ligne 11 du bas, lisez : du grec ou par.

— 292, ligne 16, lisez : Αὔσονες.

— 293, supprimez § 121 (ce paragraphe commence à la p. 288).

— 297, ligne 3, effacez l'astérisque de *ses* ; cette forme est attestée dans le *C. I. L.* XIII, 2357.

— 301, ligne 14, lisez : Škipetaren.

— 303, ligne 8, ajoutez à la fin de la phrase : (cf. cependant p. 317).

— 304, ligne 12 du bas, lisez : au XI[e] siècle.

Page 309, ligne 8, mettez un astérisque devant *fetiolus* (de même à la p. 314, l. 2 du bas).

Page 312, ligne 11 du bas, lisez : étant donné qu'elle.

— 318, ligne 12 du bas, lisez : que.

— 330, ligne 6, mettez une virgule avant : comme.

331, ligne 7 du bas, effacez l'astérisque de *adpropio*.

— 333, ligne 17 du bas, lisez : *yiñe*.

— 334, ligne 5, lisez : rapprochent.

— 347, ligne 8, *frîmbie* existe encore dans le Banat ; cf. Zanne, *Proverbele Romînilor*, Bucarest, 1899, III, 152.

Page 353, ligne 4 du bas, lisez : it. *vampa*, **vapa*.

— 374, ligne 2 du bas, lisez *ge(b)u*.

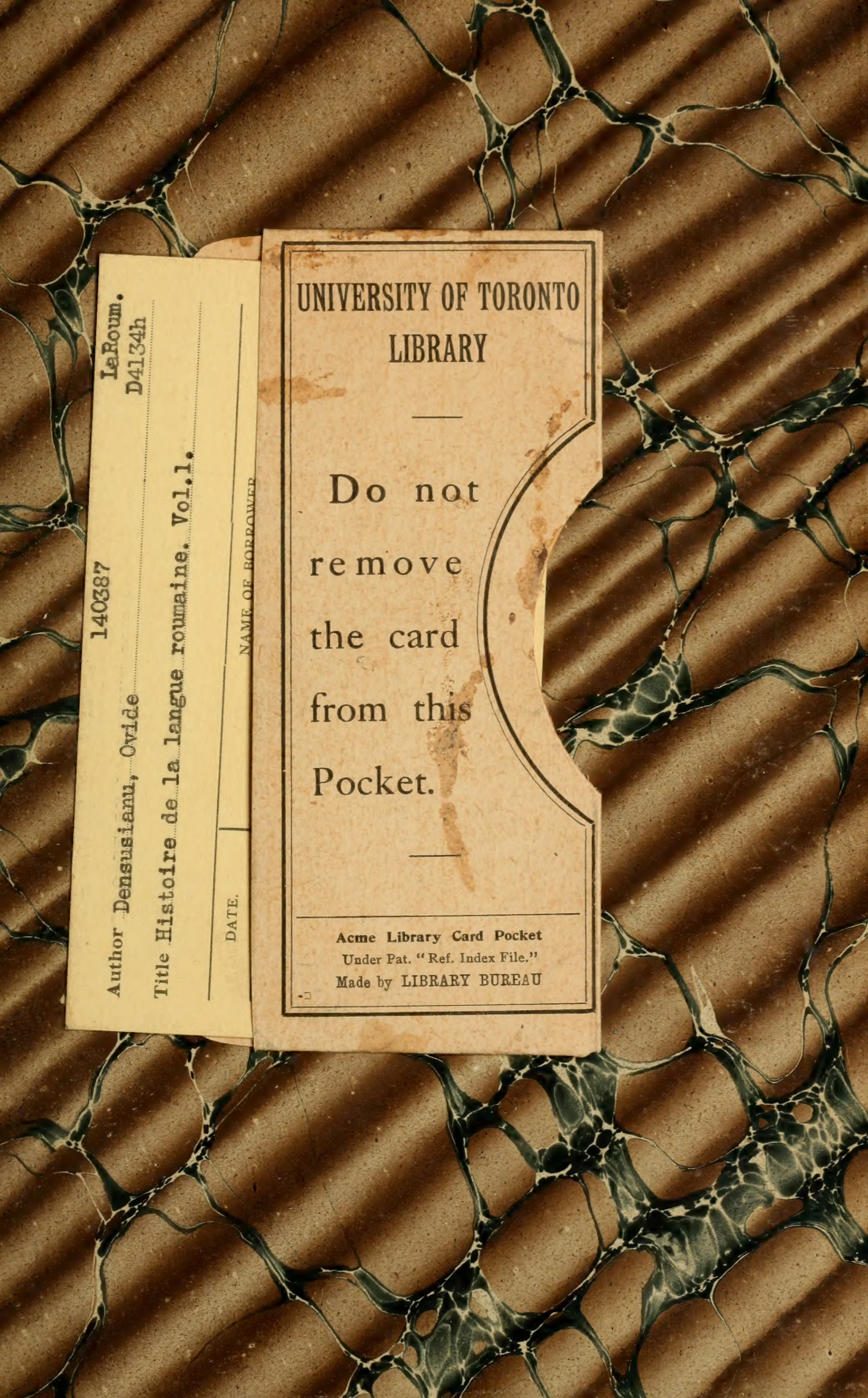
— 385, ligne 19, *baligă* et les autres formes balkaniques correspondantes sont étudiées par G. Meyer dans les *Indogerm. Forsch.*, VI, 116 ; l'auteur y montre que c'est un mot italien introduit au moyen âge dans la péninsule balkanique.

Page 409, ligne 12-13 (2e colonne), supprimez : *ŭ* hong. > *i* 376.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS




LeRoum.
D4134h
140387
Author Densusianu, Ovide
Title Histoire de la langue roumaine. Vol.1.
NAME OF BORROWER
DATE.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

